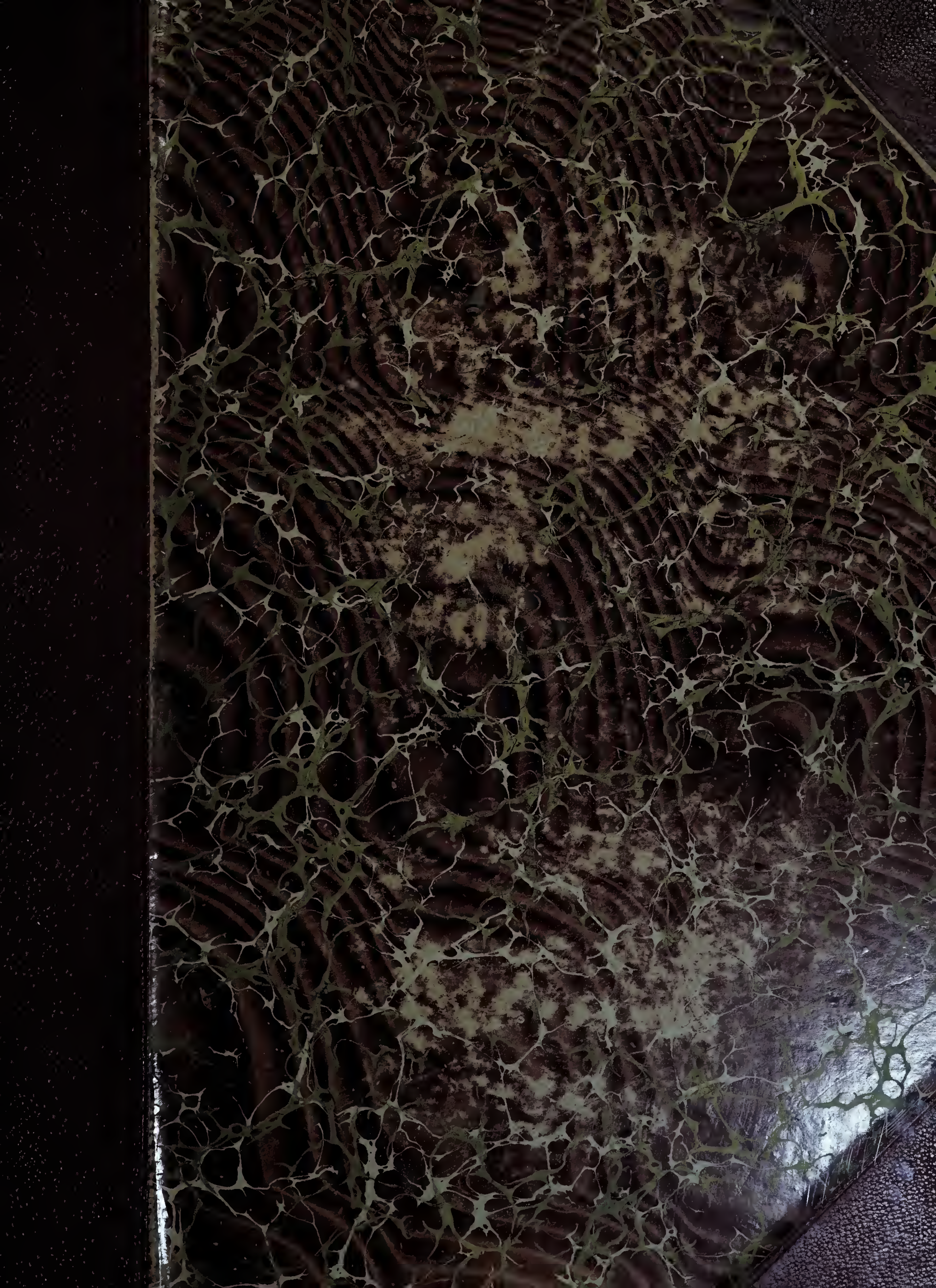
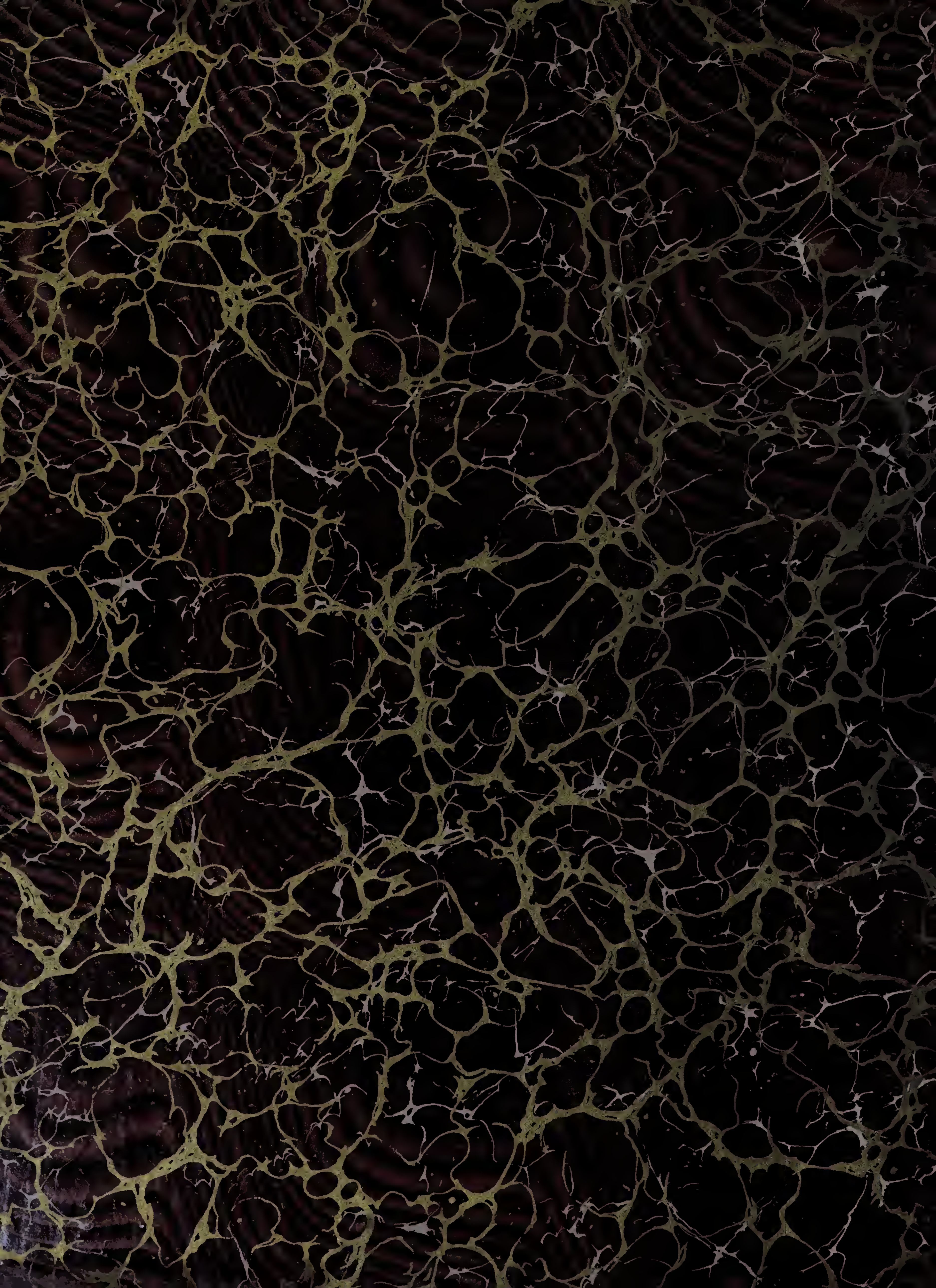






Alice D. Laughlin
1945

PROPERTY OF
JOSEPH J. ALMIRALL
AND
FRANCIS C. ALMIRALL

LA MESSE

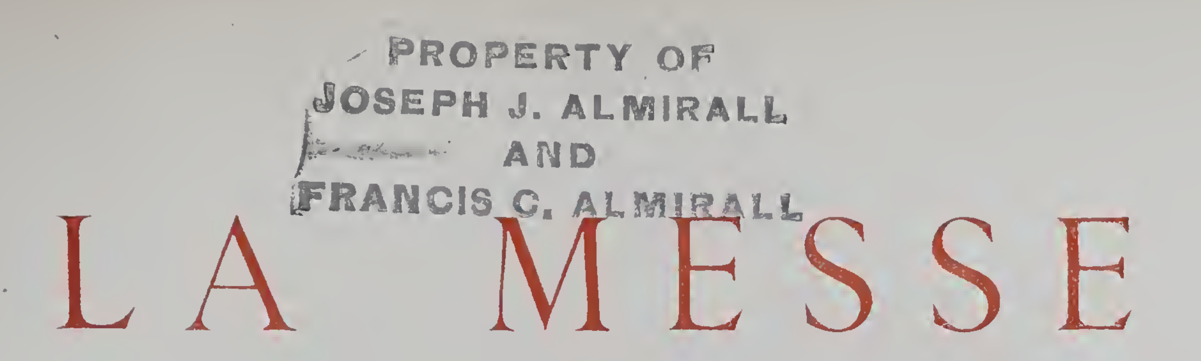
ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES

PROPERTY OF
JOSEPH J. ALMIRALL
AND
FRANCIS C. ALMIRALL

RAYMOND F. ALMIRALL, Architect,
51 CHAMBERS STREET, - NEW YORK.

BOURGES, TYP. PIGELET ET FILS ET TARDY

RUE JOYEUSE, 15


PROPERTY OF
JOSEPH J. ALMIRALL
AND
FRANCIS C. ALMIRALL

LA MESSE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES

SUR

SES MONUMENTS

PAR

CH. ROHAULT DE FLEURY

Auteur du Mémoire sur les Instruments de la Passion

CONTINUÉES PAR SON FILS

IIME VOLUME



PARIS

Ve A. MOREL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

13, RUE BONAPARTE, 13

1883

LA MESSE

CIBORIA

ORIGINES

On appelle *Ciborium* dans les basiliques chrétiennes un édicule élevé sur des colonnes au-dessus de l'autel; le nom vient du grec κιβώριον qui indique une idée de couverture. Cette coutume fut inspirée par le désir d'honorer la plus sainte partie de l'église et aussi de la protéger contre les immondices qui pouvaient tomber sur l'autel; cette dernière pensée ressort clairement du canon suivant édicté par le concile de Cologne en 1280: « Nous ordonnons d'étendre « sur l'autel de la largeur et longueur de l'autel, un « voile de lin blanc pour le défendre des immon- « dices et de la poussière qui pourraient tomber « dessus [1]. »

Cette préoccupation respectueuse est aussi ancienne que l'Église, qui a dû, comme une multitude de prescriptions liturgiques, la recevoir des Juifs. Il est indispensable pour éclairer les origines des monuments d'interroger ceux de la Bible. Lorsqu'on voit le soin constant des évangélistes de rattacher l'ancienne loi à la nouvelle qu'ils étaient chargés de proclamer, on ne peut s'étonner de saisir des liens matériels établis entre les deux rites qu'a dictés le même souverain Législateur. Nous aurons souvent dans le cours de cet ouvrage à signaler les analogies monumentales qui s'offrent à nous, et dans le sujet qui nous occupe en ce moment nous ne pouvons manquer de les constater.

Ne croirait-on pas entendre raconter la construction de l'un de nos ciboria chrétiens en lisant ces versets de l'Exode, qui ont trait à l'érection du tabernacle [1]: « Erexitque Moyses illud, et posuit tabulas ac « bases, ac vectes, statuitque columnas. — Et expan- « dit tectum super tabernaculum, imposito desuper « operimento, sicut Dominus imperaverat. — Cum- « que intulisset arcam in tabernaculum appendit ante « eam velum, ut expleret Domini jussionem. » Les colonnes, le toit, l'arche sacrée dont le nom restait primitivement à nos autels, le voile lui-même, tout s'y retrouve comme dans une véritable figure.

L'Orient conserve encore ce genre d'édicule; à l'exposition universelle de 1878, on remarquait, parmi divers bas-reliefs indous, la figure d'un véritable ciborium.

Les monuments funéraires des Hébreux qui nous sont conservés, nous offrent aussi des analogies qu'on ne saurait contester: les quatre colonnes d'angles, le toit pyramidal au-dessus, et la tombe au-dessous, la tombe qui en définitive est le véritable autel. M. de Vogué, dans *La Syrie centrale*, a retrouvé des édifices dans le genre du tombeau d'Absalon et couvrant des hypogées chrétiens taillés dans le roc. Citons un tombeau de Khatoura de 195 [2]; à Hâss, des tombeaux du IVe siècle; à Dana, du Ve siècle. Lorsque, dans le désert, les voyageurs aperçoivent ces petits temples surmontés d'une pyramide et soutenus par des colonnes, ils peuvent être sûrs de trouver sous cet abri une mémoire funéraire et ils seront frappés de la ressemblance de ce ciboria solitaire avec ceux de nos confessions chrétiennes.

1. L'abbé Gareiso dit que ce pavillon d'étoffe remplaçant le ciborium était nommé *aplare*, *aplaria*, *apellarea*, *apellaria*.

1. Cap. XL, 15.
2. *Syrie centrale*, liv. II, XCIV.

Les premiers chrétiens, nous dit l'abbé Gareiso, élevaient des autels sur les tombeaux des martyrs, même en rase campagne, et ces oratoires ruraux, appelés *martyrium*, *apostoleum*, *propheteum*, selon qu'ils étaient élevés en l'honneur d'un apôtre, d'un prophète, furent l'origine de nos ciboria. Les croisés semblent en avoir rapporté l'idée d'Orient. A Bologne, les deux tombeaux de la place Saint-Dominique ont cette apparence.

Les premiers chrétiens n'auraient pas eu besoin de consulter les traditions judaïques pour concevoir la pensée des ciboria : on peut dire qu'autour d'eux, dans le monde païen qui les entourait on voyait encore cet usage usité en l'honneur des idoles. Ottavio Rossi, cité par Montfaucon [1], donne la forme d'un autel sous un édicule, soutenu par quatre colonnes de serpentin ; au sommet est un bélier de pierre noire, l'autel est carré et orné de festons. Il ne manque qu'une croix pour s'imaginer que nous sommes en présence d'un ouvrage chrétien. Une peinture, que nous avons dessinée à Pompéi, nous donne une figure du même genre. Sur une pierre de Bourges, dont nous parlerons plus tard, on voit aussi un autel païen sous un ciborium. Les temples de Vesta, figurés sur les médailles, nous offrent une disposition assez semblable, un autel abrité par une coupole et tout entouré de colonnes. Voyez aussi au musée de Naples une peinture très-connue et qui rentre dans les mêmes données.

Les Romains appelaient *ædicula* un tabernacle ou dais avec fronton, supporté par des colonnes et abritant la statue du dieu [2]. M. Julien Gréau possède dans sa belle collection de bronzes, une statuette d'Hercule debout sous une arcade ornée d'une crête. Quelquefois, au-dessous du grand ciborium, dont les colonnes portaient sur le sol, il y en avait un autre qui appuyait ses piliers sur l'autel même. Ce dernier, selon l'abbé Martigny, s'appelait *peristerium*. Les monuments antiques nous ont conservé des spécimens de ce genre de meuble religieux. J'ai remarqué sur un bas-relief qui provenait de Carthage un sacrifice offert sur un autel ainsi disposé. Saint Jean Chrysostôme parle, dans sa 42e homélie, de petites chapelles d'argent, que l'orfévre Démétrius construisait en l'honneur de Diane et qu'il regarde comme des espèces de ciboria [3].

1. *Antiq.*, vol. X.
2. Voy. une médaille en l'honneur de la vestale Ælia Quirina. (Rich., p. 12.)
3. Faciebat delubra argentea Dianæ. — Thiers, p. 63.

Les chrétiens s'inspirèrent de ces édicules dès les premiers temps qu'ils construisirent des cimetières à air libre ; ils ajoutaient souvent alors au-dessus de leurs arches funéraires un *tegurium*, c'est-à-dire un abri supporté par quatre colonnes surmontées d'architraves, et réunies dans le bas par des chancels : Du Cange dit : « Tegurium quod et ciborium vocatur » ; nous croyons découvrir dans ces édicules une des origines des ciboria, lesquels en définitive, placés sur les autels, abritaient aussi de véritables tombeaux.

Cette tradition des cimetières antiques se perpétua fort avant dans le moyen-âge et encombra les églises de cette multitude de monuments funéraires que les Italiens appellent *avelli* [1].

Il y avait aussi le *pseudo-tegurium*, ornement placé devant les arcosolia. Comme on le voit sur un tombeau de saint Laurent.

IVe SIÈCLE.

Pendant les persécutions, les chrétiens qui demandaient la liberté de leur foi aux étroits hypogées que respectaient seuls leurs ennemis, pouvaient malaisément se livrer au luxe de ces meubles liturgiques. Les catacombes fournissent ici peu de renseignements à nos recherches ; dans le cimetière Saint-Calixte, à la chapelle de Saint-Sixte, nous voyons des colonnes cannelées en spirale, architravées et élevées aux côtés de l'autel ; mais les limites du sanctuaire sont si restreintes, qu'elles appartiennent plutôt à l'architecture de la chapelle qu'à l'autel même.

Il faut attendre la paix de l'Église et les basiliques du IVe siècle pour trouver de véritables ciboria, ayant le nom et la forme que nous avons coutume de leur attribuer. Le premier et le plus célèbre que nous rencontrons à ce moment est celui que Constantin offrit à Saint-Jean-de-Latran ; nous n'en possédons que la description du Livre pontifical, heureusement fort précise, qui nous a permis d'en essayer la restauration.

Voici le passage du Livre pontifical : « Constantin donna un fastigium d'argent repoussé qui « avait sur la face le Sauveur assis sur une sella de

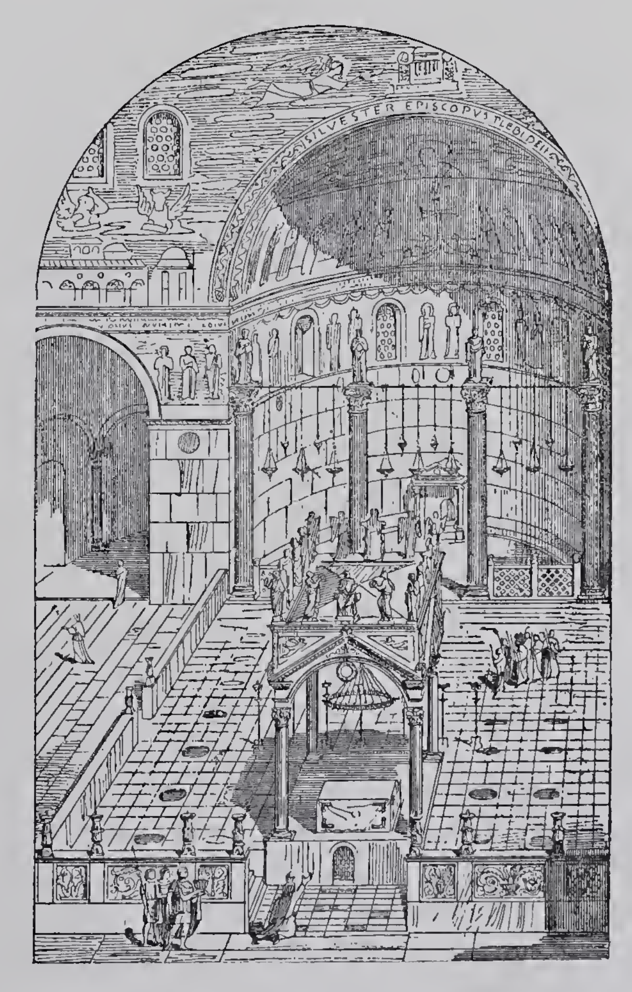
1. Rossi, *Roma Sotter.*, III, 437.

« 5 pieds de haut et pesant 120 livres, les douze « apôtres qui pesaient chacun 90 livres d'argent « très-pur et qui tenaient des couronnes. Sur la face « postérieure, regardant l'abside le Sauveur assis sur « un trône d'argent très-pur et pesant 140 livres, « quatre anges d'argent de 5 pieds de haut et pesant « chacun 105 livres, tenant des hastes avec des croix « et ayant dans les yeux des pierres d'Alabanda. Le « fastigium lui-même sur lequel sont placés les anges « et les apôtres pèse 2,025 livres d'argent. Un lustre « d'or très-pur pend sous le fastigium, orné de « cinquante dauphins, et pèse avec sa chaîne 25 « livres [1]. »

Nous devons expliquer d'abord la traduction du mot *fastigium* [2], que nous appliquons au couronnement du ciborium, et que tous les savants n'ont pas jusqu'ici, faute de traduire graphiquement le passage, compris dans ce sens. En général ce mot s'applique à un fronton, mais ici cette simple acception est impossible ; on ne peut supposer les diverses figures sous le rampant d'un fronton, puisqu'elles sont égales et qu'elles ne diminuent pas de hauteur comme les célèbres Niobées ; on ne peut davantage supposer deux frontons, puisque l'un n'aurait que cinq figures [3] et l'autre treize. Nous avons donc été ramené après de longues études à la traduction que fournit notre dessin et qui nous paraît satisfaire les diverses exigences du texte ou des monuments contemporains. (Pl. XC.)

Il nous faut surtout justifier dans notre restitution, l'arc pénétrant le fronton. Les monuments abondent en témoignages à l'appui, nous retrouvons cette forme dans toute l'antiquité profane, depuis les tombeaux grecs d'Aizani [1], l'arc d'Orange attribué à Auguste [2], le fragment du Vatican que nous avons gravé, jusqu'au palais de Dioclétien. Il semble qu'elle ait été particulièrement usitée à l'époque constantinienne ; nous la voyons sur un verre doré du Vatican et sur le bouclier commémoratif d'Almendralejo (392-95).

Le document le plus significatif est une pierre, découverte à Bourges en 1879, qui représente, sur une stèle du III[e] ou IV[e] siècle, un ciborium abritant un autel païen et couronné d'un fastigium fort semblable à celui que nous avons adopté pour le Latran. Nous l'avons gravé sur la même planche.



Ciborium de Saint-Jean-de-Latran dans l'antiquité.

Il n'est pas douteux que ce fastigium fût couronné de statues ; les figures, d'après la description, ne pouvaient être des bas-reliefs, puisque leurs poids

1. Voici le texte du Livre pontifical, p. 38, S. SILVESTRE, 314 : Constantinus..... fastigium argenteum battutile, quod habet in fronte Salvatorem sedentem in sella in pedibus 5 pens. libras 120. Duodecim apostolos in quinis pedibus, qui pensaverunt singuli libras nonagenas cum coronis argenti purissimi. Item a tergo respiciens in absida Salvatorem sedentem in throno in pedibus quinis ex argento purissimo, qui pens. libras 140. Angelos quatuor ex argento, qui sunt in pedibus quinis hastas cum crucibus tenentes, qui pensaverunt singuli libras 105, cum gemmis alavandinis in oculos. Fastigium ipsum ubi stant angeli vel apostoli pensat libras duo millia vigintiquinque ex argento dolatico.

SIXTE III, 423. Hujus supplicatione obtulit Valentianus Augustus imaginem auream cum duodecim portis, et apostolos duodecim, et Salvatorem in gemmis preciosissimis ornatam super confessionem B. Petri apostoli. Fecit autem Valentianus ex rogatu Sixti episcopi fastigium argenteum in basilicâ Constantinianâ quod a Barbaris sublatum fuerat, quod pensabat libras quingintas et undecim.

Farum ex auro purissimo quod pendet sub fastigio cum delphinis quinquaginta, quæ pens. cum catena sua libras 25.

2. DU CANGE à l'article ciborium cite un passage où les deux termes se trouvent confondus : *Fastigium.... vario schemate figurarum insignitum argenteum quod vulgo ciborium dicitur.*

3. LABARTE, I, 227.

1. TEXIER, *Descript. de l'Asie-Mineure*, pl. LXXXVIII.

2. CARISTIE, *Monum. artistiques à Orange.*

sont donnés séparément. Il nous reste à expliquer d'après les monuments contemporains les attitudes que nous leur avons supposées.

Sauveur sur la face principale. — Si nous comparons ce Christ avec celui qui regardait l'abside, nous verrons que le mot *in fronte* désigne évidemment la face principale tournée vers la nef. La sella était un siége bas, dépourvu de dossier, correspondant au tabouret, ou même au pliant, car quelquefois elle s'ouvrait et se fermait comme ce meuble [1].

L'antiquité chrétienne nous offre de nombreux exemples du Christ figuré au milieu des apôtres. Nous en citerons quelques-uns : dans le cimetière Saint-Calixte, on le voit assis sur un trône élevé au-dessus d'un piédestal, avec un scrinium rempli de rouleaux devant lui ; il est imberbe et fait signe d'allocution de la main droite ; l'âge de cette peinture ne doit pas s'écarter beaucoup de celui où nous place le monument que nous étudions [2].

La tribune de Sainte-Pudentienne dans sa célèbre mosaïque possède une figure du Christ enseignant. Les sarcophages en sont remplis ; au Latran, à Arles, à Saint-Ambroise de Milan, à Marseille, on le trouve assis au milieu du collége des apôtres. Rappelons surtout le vase du musée Kircher, qui offre plus d'analogie qu'aucun autre avec les figures que nous cherchons, et qui nous montre Jésus assis, imberbe, enseignant entre les apôtres qui sont debout ; enfin le sceau de bronze trouvé à Rome sur la place Saint-Marc et conservé au musée chrétien du Vatican. Nous nous sommes inspiré de ces divers exemples sur la restauration que nous proposons.

Les apôtres. — Les figures d'apôtres ne pesaient que 90 livres au lieu de 120 consacrées à celle du Christ, différence qui s'explique par leur position de personnages debout. Ils portent des couronnes, « cum coronis argenti purissimi ». Cette représentation fut d'abord repoussée comme un souvenir païen, mais elle prévalut au IVe siècle et devint de plus en plus en vogue pendant les siècles suivants, comme on peut le voir dans les mosaïques de Ravenne où elle est répétée à l'infini.

Les exemples des apôtres avec des couronnes ne sont pas rares, nous citerons entr'autres le sarcophage de Saint-Honorat, au-dessus de l'entrée de l'église ; la scène représente le Christ enseignant les apôtres, qui viennent vers lui à droite et à gauche, plusieurs avec des couronnes. Nous avons dessiné dans une chapelle de Sainte-Pudentienne, à Rome, un fragment qui présente les apôtres avec la couronne, et s'avançant deux par deux vers le centre où est symbolisée la résurrection.

Un sarcophage antique nous montre des agneaux avec des couronnes dans la bouche.

La face principale ne pouvait contenir que quatre apôtres, mais les deux faces latérales avaient huit autres statues, quatre de chaque côté, qui complétaient la procession vers le Sauveur, disposition fort semblable à celle du vase Kircher. Leur costume, leur toge, leur attitude, sont devenus tellement connus que nous n'avons pas à chercher de témoignage en faveur de notre dessin qui les rappelle.

Sauveur du côté de l'abside. — Nous venons d'étudier le Sauveur dans sa mission terrestre et enseignante au milieu des apôtres auxquels il livre sa doctrine. Nous voici maintenant devant le Christ glorieux, non plus entouré des hommes mortels, mais des anges qui chantent ses louanges dans le ciel et célèbrent sa victoire. Celui du côté de la nef regardait les fidèles et leur donnait ses leçons par l'entremise des apôtres. Ici, il a fini les labeurs de l'apostolat, il n'est plus assis sur un simple escabeau, mais sur un trône et assisté d'une escorte angélique.

J'avoue ne connaître aucun monument du IVe siècle que je puisse proposer sur ce sujet, mais en descendant quelques degrés de l'histoire iconographique les exemples se multiplient ; les mosaïques de Ravenne se présentent tout d'abord à notre souvenir ; celle de Saint-Apollinaire nous montre le Sauveur sur un trône, bénissant de la main droite et ramassant de l'autre main les plis abondants de son manteau. Quatre anges munis de hastes sont debout à ses côtés, ils font un geste d'admiration étonnée. Malheureusement cette scène, qui semble traduite du Livre pontifical, n'est qu'un écho des traditions plus anciennes dont nous cherchons les sources, et nous fait descendre au VIe siècle, c'est-à-dire trop loin de notre sujet.

Sainte-Agathe de Ravenne, dont Ciampini nous a conservé dans sa gravure la mosaïque de l'abside qu'il attribue au commencement du Ve siècle [1], Saint-

1. RICH., 574.
2. ARINGHI, II, 528.

1. *Ciampini vetera monum.*, pl. XLVI. GARRUCCI, *Stor. dell'arte*, pl. CCLIV.

Vital, Saint-Michel [1] dans la même ville rappellent la fréquence de cette scène dans l'antiquité et nous font voir Notre-Seigneur entouré d'anges crucifères.

La mosaïque triomphale de Sainte-Marie-Majeure donne une figure de Christ glorieux dans un fronton ; il a le corps à demi découvert, tient un globe de la droite et une haste de la gauche. Dans notre fastigium nous n'avons pu lui donner ces attributs qui sont déjà prêtés aux anges.

La différence de poids entre les deux statues du Sauveur, 20 livres, s'explique par celle de son siége ; un trône muni d'un dossier présentait une surface plus grande et une masse plus pesante.

Les anges. — Les anges semblent avoir été façonnés avec plus de luxe que les statues d'apôtres : ainsi ils ont les yeux brillants de pierreries dont il n'est pas question pour les précédents et qui devaient être de prix, puisque Anastase les croit dignes de mention, « cum gemmis alavandinis » ; suivant Mgr Barbier de Montault, c'était une pierre d'un rouge noir qui provenait de la ville d'Alabanda en Carie [2].

Les représentations des anges avant la paix de l'Église sont douteuses et fort rares ou du moins l'absence des ailes nous empêchent de les reconnaître ; au IV[e] et surtout au V[e] siècle, elles deviennent abondantes. La plus belle et celle dont le caractère nous paraît le plus ancien, est sur un ivoire publié par Labarte [3]. Cet ange tient une haste de la main gauche, une sphère surmontée d'une croix de la droite ; il est ailé, mais n'a pas de nimbe. Par le style il est plus romain que ceux de Sainte-Marie-Majeure, il échappe complétement à l'influence bysantine, ce qu'on ne pourrait dire de ceux-ci.

Le dyptique de Milan, qu'on fait remonter à la fin du IV[e] siècle, possède des anges ailés ; cet attribut des ailes est, de toute antiquité, dans la croyance des peuples, sinon dans leurs images. Les actes de sainte Cécile, qui remontent aux premiers siècles et qui nous décrivent des scènes du deuxième, nous montrent un ange ailé. L'arc de Saint-Paul-hors-les-Murs (V[e] siècle), orné de mosaïques par Galla Placidia, portait deux anges ailés de chaque côté de la tête du Christ. Les beaux anges de la chapelle Saint-Pierre-Chrysologue à Ravenne, d'un style si franc et si mâle, sont du milieu du V[e] siècle et ont des ailes. L'ancienne mosaïque de Sainte-Agathe (commencement du V[e]) offrait aussi deux anges ailés accostant le Sauveur.

L'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure contient plusieurs anges ailés (432-40). Ceux qui accompagnent le trône du Sauveur, dans l'adoration des Mages, sont particulièrement remarquables pour nous ; leur nombre, leur fonction, leur attitude les rapprochent de ceux que nous cherchons à reconstituer.

La différence de poids entre les statues d'apôtres et celles des anges, qui est de 15 livres, trouve son explication naturelle, non dans la hauteur des personnages qui est la même, mais dans les ailes qui devaient être détachées et massives.

Une difficulté se présente dans la restauration iconographique de ces anges, c'est la croix qu'on leur suppose ; le texte : « *costas cum crucibus* » est une leçon absurde et démentie par tous les bons manuscrits, il faut lire *hastas*, comme n'hésite pas à nous le conseiller le savant abbé Duchesne, mais des hastes surmontées de croix peuvent-elles être attribuées au IV[e] siècle ? Je citerais un ivoire de Ravenne du VI[e] siècle qui porte des anges crucifères ; au IV[e] siècle il m'est impossible de proposer aucun exemple, ni de m'appuyer sur aucune autorité. M. de Rossi, qui a bien voulu me donner de précieux conseils dans l'essai de restauration que je viens de tenter, ne croit pas qu'on ait si anciennement représenté des anges avec cet attribut. S'il s'agissait de Notre-Seigneur, de saint Pierre, il n'y aurait pas d'embarras ; pour les anges la question est incertaine. Peut-être le texte a-t-il subi ici une interpolation.

Après avoir tracé le ciborium sur les données du Livre pontifical et les monuments contemporains, nous avons cherché une vérification à notre relevé dans les poids des statues et du fastigium. Le tableau suivant offre la confrontation de ceux du Livre pontifical avec les évaluations de notre dessin.

1. *Vet. monum.*, XVI.
2. Dans l'antiquité, l'usage de placer des pierreries dans les yeux des statues était si répandu, que cette industrie formait un corps d'état et que l'ouvrier chargé de ce travail s'appelait *ocularius*.
3. *Arts indust.*, I p., pl. III. 26.

POIDS D'APRÈS LE LIBER PONTIFICALIS.		POIDS D'APRÈS LA RESTAURATION.		
POIDS D'APRÈS PAUCTON (La livre estimée 335 gramm. 26 centig.)		SURFACES.	CUBES (15mm d'épaisseur pour les statues et 12mm pour le fastigium.)	POIDS (Densité : 10,40.)
		m.	m.	
Sauveur......	47 k	3,00	0,045	46 k
Quatre anges (chacun 40k).	160 —	9,60	0,144	(39k) 155 —
Sauveur (in sella)...	40 —	2,40	0,036	37 —
Douze apôtres (chacun 30k).	362 —	25,20	0,378	(32k) 378 —
Total pour les statues. .	609 k	40,20	0,603	616 k
Fastigium................	679 —	47,40	0,711	711 — à 1c d'épr.
Total général......	1,288 k	87,60	1,314	1,377 k

On voit que les résultats de notre tracé quoique fort approximatifs ne s'écartent pas notablement des chiffres de la description. M. Poussielgue, dont personne n'ignore la savante compétence sur ce sujet et auquel nous les avons soumis, les a confirmés au delà de nos espérances, en nous disant qu'une *statue en argent repoussé* [1] *de* 1 m 50 de haut *devait peser* 30 *k.*, poids que notre calcul venait de nous offrir. Je m'étonnais d'une si forte masse de métal qui suppose en moyenne une épaisseur de 15 millimètres et qui doit mal se prêter au repoussé, mais il m'a répondu que le martelage ne s'appliquait jamais à la totalité d'une statue et que certaines parties, telles que les bras, devaient être fondues et augmentaient la pesanteur générale. Pour la fonte artistique on peut descendre à 12 millimètres d'épaisseur, et nous pourrions même descendre au-dessous pour le fastigium, où le métal a besoin d'offrir moins de résistance.

Ce magnifique monument ne devait pas subsister longtemps, il fut emporté par les Wisigoths au commencement du ve siècle, et la restauration qu'en fit Sixte III fut loin de lui rendre sa richesse première; on ne put y dépenser que 177 k., ce qui suppose un mince placage d'argent.

M. de Rossi a publié en 1869, dans son *Bulletin d'archéologie chrétienne*, deux médailles de bronze qui portent les plus anciennes images de ciboria que nous connaissions. La première appartient au musée chrétien du Vatican, on y voit un ciborium soutenu par des colonnes torses et cannelées en spirale, le bas est fermé par des transennes et un fidèle s'approche avec un calice d'oblation ; sur l'architrave apparaissent plusieurs cierges allumés, premier exemple de l'usage d'illuminer les ciboria, dont le Silentiaire nous parle pour Sainte-Sophie et dont nous retrouvons la tradition encore vivante dans les coutumes de Cluny. « Ciborium illuminatur... ad octavium « responsorium 24 cerei de ciborio accenduntur [1]. » Cette médaille doit être du ve siècle. (Pl. XCIV.)

La seconde, tirée de la collection Barberini, nous montre un personnage tenant à la main un cierge qu'il vient offrir au tombeau de saint Laurent. Un ciborium à quatre colonnes torses s'élève au-dessus de l'autel, il est orné d'arcades dans sa partie supérieure et laisse tomber des guirlandes de son architrave. Le bas est garni de transennes qui enferment l'autel. Cette médaille d'origine romaine provient des catacombes [2].

Les deux bronzes que nous rappelons ici nous présentent le tombeau de saint Laurent sous l'aspect que lui avaient donné les travaux de Constantin, et non tel qu'il devint après ceux du pape Sixte III vers l'an 432. Ce pontife, dans la confession de saint Laurent, refit les chancels d'argent et les fixa sur des dalles de porphyre ; il éleva des colonnes de porphyre qui n'étaient pas en spirale et par conséquent autres

1. Le texte suppose ce genre de travail par le mot *battutile*.

1. *Consuet. Clunic.*, ch. LII et LXXVII.
2. *Bull. d'arch.* 1869, 51 et 52, pl. III, fig. 8.

que celles que nous avons sous les yeux. Il construisit sur les chancels, c'est-à-dire sur le tabernacle, une niche concave en guise d'abside dans laquelle il plaça une statue en argent du martyr; cependant, sur les médailles, le tabernacle est ouvert, et au lieu de l'abside et de la statue, il y a des encarpes qui devaient être mobiles, car elles ne sont figurées que sur une des médailles. Nous pouvons d'après ces observations fixer l'âge de ces bronzes au milieu du ve siècle et par conséquent considérer le monument qu'ils figurent comme appartenant à Constantin.

En continuant notre exploration du IVe siècle, toujours à la suite de l'illustre commandeur de Rossi, nous rencontrons une découverte curieuse qui nous a rendu des fragments de ciborium de Saints-Nérée-et-Achillée, dans les ruines de l'antique basilique de Sainte-Pétronille.



Fragment des colonnes du ciborium de Sainte-Pétronille (d'après le *Bull. d'arch. chrét.*)

Dans la petite nef droite, un tronçon de colonne de marbre blanc s'était peu à peu enfoncé à une grande profondeur dans les galeries inférieures du troisième étage du cimetière, sous le pavé de la basilique, et s'était arrêté aux fondations. Aux dimensions 0 m 24 de diamètre, nous reconnaissons une des quatre colonnes qui soutenaient le ciborium; au milieu du fût on voit un bas-relief dans le style du IVe siècle. Le martyr en tunique et pallium, les mains liées derrière le dos, est attaché à un poteau que termine une poutre horizontale, figure du gibet cruciforme, lequel est surmonté d'une couronne triomphale. Un soldat vêtu de la tunique ceinte et de la chlamyde est debout derrière le patient; il le saisit de la main droite, tandis que de la gauche il brandit le fer prêt à frapper.

L'autre colonne, dont il ne reste qu'un moindre fragment, figurait sans doute le martyr de saint Nérée son frère.

L'orthographe fautive n'est pas, selon M. de Rossi, l'indice d'une époque basse. La représentation du supplice, quoique rare, n'était pas sans exemple, comme on le voit par celui de Constantin qui faisait représenter la mort de saint Laurent sur les chancels de son tombeau. Les tombeaux des deux saints frères étaient ménagés sous l'autel [1].

Nous mentionnerons maintenant un monument français. Il existe, sur le linteau d'une porte de la cathédrale du Puy, une pierre gallo-romaine en grès, ornée sur deux faces d'un fronton. Une des faces porte une inscription païenne dédiée au dieu *Adidon*, génie tutélaire du lieu et à la divinité impériale d'Auguste. Sur l'autre face, dont les chrétiens s'emparèrent et semblent y avoir creusé une moulure de plus, nous trouvons la mémoire de l'évêque Scutarius, du ve, peut-être même du IVe siècle. M. Le Blant fait observer que le monogramme du Christ tel qu'il est figuré ici ne se montre plus en Gaule après 493. On peut supposer que cette pierre fut le couronnement d'un autel au-dessous duquel était déposé le corps du saint évêque Scutarius [2].

M. Aymard a trouvé, dans le jardin de la maison du Tournel à peu de distance de la cathédrale, un débris d'architrave en grès, qui est aujourd'hui au musée; on y lit : PISO SENATUR ARTEFEX] FECIT. Cette pierre était moulurée tout autour, ce qui indique qu'elle provient d'un couronnement d'autel supporté par deux colonnes et semblable aux ciboria des premières églises [3].

Nous pouvons emprunter aux ivoires antiques d'intéressants renseignements sur les ciboria primitifs. L'architecture figurée sur le fond des diptyques paraît s'appliquer aux premiers meubles liturgiques. Ceux de Monza méritent d'être signalés à cet égard; l'un représente deux colonnes torses surmontées d'un

1. *Bull. d'arch.*, 1875, p. 8.
GARRUCCI, *Stor. dell'arte*, vol. VI, pl. CCCCIX, p. 8.
2. AYMARD, *Ann. de la Société d'agriculture du Puy*, XXIX, 554.
3. *Id.*, p. 569.

arc avec coquille et archivolte très-ornée; au-dessus de l'imposte, un petit ordre est figuré avec colonnes corinthiennes cannelées; au-dessous de l'imposte, des rideaux attachés par de doubles anneaux glissent sur des tringles. M. Labarte attribue cet ouvrage à la fin du IVe siècle [1].

Un second diptyque conservé dans le même trésor nous offre, quelques années plus tard, une forme un peu différente; deux colonnes cannelées soutiennent un fronton à trois côtés et un petit ordre ionique en attique. On prétend que les personnages figurés au-dessous sont Aetius, Placidia et Valentinien (vers 403 [2]).

Ve SIÈCLE.

S'il ne nous reste pour le ve siècle aucun ciborium complet, nous pouvons offrir le pseudo-ciborium du temple de Clitumne, qui peut suppléer à l'édifice entier. — Nous appelons pseudo-ciboria ceux qui ne présentent qu'une face plaquée au mur afin de prendre moins de place dans une chapelle étroite et de fournir cependant un aspect décoratif convenable. Celui de Clitumne, auquel manquent malheureusement les colonnes, est un chef-d'œuvre de richesse et d'élégance, les sculptures ont un accent digne de l'antique, les profils sont encore classiques; — nous en reparlerons et nous donnerons à l'article des Tabernacles les motifs de notre classement chronologique. Je ne fais que le signaler ici. (Pl. XCI.)

Les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure conservent une image de ciborium, sous la forme d'une chapelle, fermée par des rideaux, couronnée d'un fronton et éclairée par une lampe [3]. Nous mentionnerons la scène de l'Annonciation (arc triomphal) et surtout la fuite de Moïse et d'Aaron poursuivis par le peuple (grande nef), où ce petit monument nous apparaît très-nettement [4].

Parmi les ciboria du ve siècle, nous ne pouvons oublier celui qui recouvre un autel dans la pyxide d'ivoire de la collection Basilewsky [5], que nous avons gravée. (Pl. XLI.) Il est formé de deux colonnes en spirale qui soutiennent une niche avec coquille; au milieu descend une lampe; des cornes sont accrochées aux colonnes. (Voyez la description de l'autel au ve siècle, t. I, p. 122.)

Les mosaïques de Saint-Georges à Salonique nous ont conservé plusieurs spécimens curieux des ciboria de cette époque; nous les décrirons d'après les dessins qu'en a rapportés notre savant ami M. Texier. Le premier se présente à nous dans une abside; il se compose d'un toit pyramidal, porté sur quatre colonnes. La mauvaise perspective de ce toit nous laisserait supposer qu'il est polygonal, mais les quatre colonnes inférieures et l'usage général du plan carré adopté pour ces édicules ne peuvent le laisser admettre. Le sommet est couronné d'une aigrette, et les pans du toit imitent des tuiles en forme d'écailles. L'entablement dessine trois bandes : les deux, inférieure et supérieure, ornées de treillis or sur fond rouge ; celle du milieu, d'une série de disques or sur fond bleu. Des pendeloques rouges, peut-être des rubis, sont accrochées au-dessous de cet entablement entre les colonnes; au milieu une lampe bleue semble imiter le cristal de roche. Les chapiteaux sont bysantins composites, les fûts en spirales, les bases reposent sur une marche garnie d'arcatures alternativement bleues et rouges. Les colonnes sont d'or; le fond de l'abside offre une série d'arcades [1].

Le second ciborium a des colonnes ornées de cabochons et une coupole avec côtes d'or. Sur l'entablement on distingue des portes.

On a voulu attribuer à l'église Saint-Georges une origine païenne; mais les croix que M. Texier a reconnues sur les briques ne permettent pas de lui assigner une date antérieure à Constantin. Nous devons même descendre plus bas pour les mosaïques, dont le cachet bysantin est nettement accusé, et l'on sait qu'en fait de bysantinisme le ve siècle est la limite la plus reculée.

Peut-être l'Orient nous aurait-il laissé plus de ciboria encore debout s'il avait été dans leur construction plus avare de métaux précieux et s'il les avait élevés en marbre; il faut convenir qu'aujourd'hui, les anciens édifices de ce genre sont devenus fort rares, et nous sommes souvent obligé d'avoir recours aux descriptions qui nous sont restées, pour offrir ici quelques spécimens à cette histoire.

Nous devons à un texte le souvenir du ciborium d'argent qu'on avait élevé au commencement du

1. *Arts industriels*, I, p. 14.
2. *Id.*, I, 21.
3. GARRUCCI, p. 220.
4. CIAMPINI, *Vet. monum.*, pl. LXI, p. 220.
5. *Catalogue* n° 29.

1. TEXIER, *Arch. bysantine*, pl. XXXII et XXXIII.

ve siècle au martyr Démétrius dans la ville de Salonique. Il est possible qu'il ne couvrît pas un autel et sa forme hexagonale le ferait supposer ; cependant, comme il abritait un tombeau de martyr, je ne le crois pas étranger à cette étude. Nous empruntons à l'ouvrage de M. Texier le passage relatif à ce monument [1] : Les mérites de saint Démétrius se manifestaient par des guérisons de ceux qui visitaient son tombeau. Leontius, préfet d'Illyrie, qui avait recouvré la santé à la suite d'une semblable visite, prit soin de faire réparer la chapelle primitive, qui se trouvait resserrée entre les portiques des bains publics et ceux du Stade; il fit aplanir les alentours et éleva, sur le tombeau, un oratoire en l'honneur du saint.

La seconde église, plus magnifique, aurait été élevée au commencement du ve siècle, lorsque le culte de saint Démétrius eut acquis une renommée sans égale dans la province. La merveille de ce temple consistait dans le ciborium d'argent qui renfermait ses reliques.

L'auteur, Pseudo-Joannès, nous en donne cette description : « Cet ouvrage, aussi sacré que remar- « quable, s'élève au milieu du temple, dans la partie « gauche. Il est de forme hexagone, soutenu par six « colonnes, avec des murs en même nombre, d'argent « fin, et orné de ciselures, et la couverture de même, « s'élève circulairement sur les six côtés et supporte « comme sur une base une sphère d'argent d'une « grandeur non médiocre, sur laquelle courent com- « me des tiges de lis admirables et au-dessus... « rayonne le signe de vie, l'adorable croix de notre- « divin Sauveur. » Un peu plus loin il est question des portes d'argent du ciborium [2].

---

1. Texier, *Arch. bysantine*, p. 134.
2. Nous nous permettrons sur quelques points de modifier la restauration de ce monument qu'a faite M. Texier. Je ne vois nulle part dans le texte qu'il soit question des arcades et des pignons qu'il y a dessinés. Le mot κυκλοφορικῶς ἀνισχουσαν signifie « qui s'élève par un mouvement circulaire » et s'applique non pas à des arcades mais à ὀροφήν, qui signifie « toiture ». Notons que les mosaïques de Saint-Georges, contemporaines et faites dans la même ville, nous présentent plusieurs modèles de ciboria toujours couronnés de plate-bandes. Il me semble aussi qu'on ne doit pas appliquer à la toiture les mots σφαῖραν τε ἀργυρεᾶν μεγέθους οὐ μικροῦ, au lieu que la toiture n'était que la base de ces sphères d'argent, si fréquentes dans les ciboria d'Orient. Nous simplifions le tracé en plaçant l'architecture directement sur les colonnes et la coupole elle-même au-dessus de l'entablement.

VIe SIÈCLE.

M. de Rossi, avec la sagacité que l'on sait, a retrouvé, dans les marbres de Saint-Clément, un ciborium du commencement du VIe siècle, ses deux chapiteaux, son architrave et, ce qui vaut encore mieux que ces fragments, sa date et le nom de son auteur [1]. Nous avons essayé (pl. XCIII) de reconstituer tout l'édicule ; on y trouvera les trois fragments ; le premier forme le socle d'un chancel à gauche côté de l'Évangile, près de la porte latérale du chœur; on y lit cette inscription : ALTARE TIBI DEVS SALVO HORMISDA PAPA MERCVRIVS BRESBYTER CVM SOCIIS OF(fert). C'est l'architrave de l'édicule, couronnée d'un talon; si nous la complétions comme la longueur de l'inscription autorise à le faire, elle nous offrirait 2^{m} 80 de long sur 0^{m} 17 de haut. Les deux autres fragments sont les colonnes du tombeau du cardinal Venerio, mort en 1489, qu'on voit dans la nef de gauche. L'inscription d'un des chapiteaux répète le nom de Mercurius et nous prouve qu'ils faisaient partie du même édicule; ce nom est comme le lien qui nous permet de les réunir avec certitude : ✝ MERCVRIVS PB SCE E(cclesiæ romanæ servu)S. DNI. Nos lettres majuscules sont les seules qui subsistent, car nous n'avons que les demi-colonnes et les demi-chapiteaux.

A l'aide de ces éléments, nous avons tenté la restauration qu'on trouvera au milieu de notre planche à l'échelle de 0^{m} 02 pour mètre. L'entablement n'est pas dessiné par fantaisie; au-dessus de l'architrave, au-dessus de son talon, nous observons, à 0^{m} 045 du bord, une entaille peu profonde, et qui indique l'encastrement d'une frise. Nous avons complété l'entablement, en y joignant un fronton selon les usages anciens [2].

L'inscription parle d'un autel; une si longue architrave, de si hautes colonnes ne peuvent convenir à l'autel lui-même, mais au ciborium qui l'abritait; nous avons donc rétabli cet autel dans le genre de ceux de Ravenne qui, pour le temps et le style, s'accordent parfaitement ici.

Nous donnons le détail des deux chapiteaux et le développement d'une portion des fûts; cette sculpture

---

1. *Bull. arch.*, 1870, 163.
Garrucci, t. VI, pl. CCCCIX.
2. Voyez les monuments de Spolète.

est d'une élégance achevée : elle nous offre, au milieu de feuillages enroulés sur les colonnes, des oiseaux du meilleur dessin. Si nous n'avions la date sous les yeux, nous pourrions les prendre pour un ouvrage antique. Le nom de *Mercurius* deux fois inscrit sur ce monument nous fournit les données chronologiques les plus précises. Ce Mercurius est très-connu dans l'histoire; on lit à Saint-Pierre-in-Vincoli [1] une inscription qui le mentionne et qui prouve qu'il est justement le *Joannes cognomento Mercurius ex sanctæ Ecclesiæ romanæ presbyteris ordinatus ex titulo sancti Clementis ad gloriam promotus* en 532. Ce n'est donc pas par hasard que nous trouvons à Saint-Clément le nom du prêtre Mercurius sur les ornements d'un autel érigé entre 514 et 523, mais bien parce que ce prêtre était alors pourvu de ce titre, avant d'être élevé au siége apostolique sous le nom de Jean II. Le titulus dédicatoire est non-seulement du prêtre Mercurius, mais aussi au nom de ses compagnons, *cum sociis;* cette formule est d'une grande ancienneté; nous observerons par contre que l'expresssion *salvo* se perpétue plusieurs siècles après, puisque nous la retrouvons sur le ciborium de Porto au IXe siècle. *Johannes cognomento Mercurius*, dans les inscriptions composées au temps où il était prêtre, est désigné par son seul surnom; mais, devenu Pape, il est toujours appelé Jean. L'un était son cognomen légal et solennel, l'autre n'était qu'un surnom d'usage familier et vulgaire.

Nous avons rappelé que les premiers ciboria chrétiens se sont élevés dans les cimetières au-dessus des tombeaux et nous avons dit que la tradition de cet usage s'était perpétuée dans tout le moyen-âge. A ce titre, nous devons reconnaître presque toujours un monument du genre de ceux qui nous occupent ici dans les abris construits sur des tombeaux. La bible syriaque, les mosaïques de Saint-Apollinaire-le-Neuf à Ravenne, nous montrent le saint Sépulcre sous une petite coupole élevée sur des colonnes, et qui devait ressembler beaucoup aux ciboria élevés sur les autels. Les ampoules de Monza, contemporaines de ces monuments, nous fournissent des renseignements du même genre. On y voit de petits temples polygones couverts de toits coniques, soutenus par des colonnes cannelées en spirale et fermés dans leur partie inférieure par des grilles, comme la confession de Saint-Laurent représentée sur une médaille. Nous signalerons pour cet objet les fioles portant les numéros 2, 7, 8, 9, 14, 15 et 16.

Sur la place de Monza il existe deux colonnes de marbre de Vérone, qu'une tradition attribuait à l'ancien ciborium de l'église, ainsi que les deux colonnes de vert antique du portail; la différence du marbre et des dimensions ne permet pas d'y ajouter foi.

Les diptyques d'ivoire nous fournissent encore au VIe siècle de nombreux exemples de ciboria, nous y voyons de riches coupoles aux nervures saillantes, aux crêtes découpées, aux angles accusés par des aigles; on pourra en feuilletant le recueil de Gori admirer ces riches compositions; la plupart surmontent des cathedræ et sont par conséquent étrangers au présent article, mais les ornements devaient peu différer pour les ciboria des autels.

Nous désignerons spécialement ici l'ivoire du musée Riccardi portant coupole à côtes, des aigles aux angles et des rideaux relevés le long des colonnes; le diptyque de Paris qui nous offre une coupole du même genre avec deux aigles soulevant gracieusement une guirlande qui retombe dans le milieu [1]; le diptyque de Brescia [2] avec un fronton élevé sur des colonnes et contenant dans son tympan une couronne lemnisquée. A une époque un peu plus tardive, le diptyque d'Aréobindus à Monza, imitation chrétienne d'un diptyque consulaire, nous rappelle un véritable fastigium; on y voit le fronton circulaire surmonté d'une croix, accosté de deux aigles [3].

La *cathedra* de Saint-Maximien à Ravenne a sur sa face antérieure des arcatures du même genre (546†556).

Le Dôme de Ravenne était doté d'un magnifique ciborium orné de quatre arcades d'argent, sur lesquelles on lisait des inscriptions; Agnellus nous a conservé ce précieux souvenir dans la Vie de saint Victor : « Saint Victor (545) fit un ciborium d'argent, « dans l'église Ursiana, d'un merveilleux travail. Les « uns disent qu'il en partagea les frais avec le peuple, « les autres qu'il demanda à l'empereur Justinien « de lui prêter son concours. Celui-ci, mu par un sen- « timent de piété, abandonna au bienheureux Victor « tout le cens de l'Italie pour l'année. C'est avec cet

1. GRUTER, 1059, III.

1. GORI, p. 272.
Montfaucon ant., III, pl. XXVI.
2. GORI, I, 202.
3. LABARTE, I, 16. — *Photographie de* Rossi *à Milan, de* Bianchi *à Monza.*

« argent qu'on construisit, à la place du vieux bois « qui fut enlevé, l'ouvrage qu'on voit encore et qui « ne pesait pas moins de 120 livres d'argent. » (On jugera combien les offrandes étaient diminuées de prix depuis Constantin ; ce chiffre de 120 livres représente la seule statue du Sauveur sur le ciborium du Latran.)

On lisait ces vers sur les arcs du ciborium (un distique par face)[1] :

— HOC VOTUM CHRISTO SOLVIT CUM PLEBE SACERDOS
VICTOR, QUI POPULIS AUXIT AMORE FIDEM
— PONTIFICI CHRISTO SOLVENTI VOTA MINISTRAT
ALIGERUM CINGENS HÆC LOCA SANCTA MANUS
— EGREGIUM NITATUR OPUS SUBLATA VETUSTAS,
QUÆ MELIOR CULTU NOBILIORE REDIT.
— CATHOLICÆ LEGIS VENIT....... SI QUIS AMATOR
MOX REPARATUS ABIT CORPORE, CHRISTE, TUO

Ce précieux ciborium était, au XVIe siècle, au milieu du chœur de l'église métropolitaine, lorsqu'il fut pris en 1512 par des ennemis et dérobé. (Voyez Confession.)

Le chœur de Saint-Apollinaire à Ravenne a été reconstruit et son mobilier dispersé ; on croit cependant conserver encore les colonnes de son antique ciborium, dans celles que nous voyons à la chapelle des reliques ; ce sont quatre fûts de porphyre de $2^{m}\,38$, non compris les chapiteaux et bases. Les chapiteaux paraissent du VIe siècle, ils rappellent ceux de Saint-Vital. La hauteur des deux colonnes par derrière est moindre de $0^{m}\,10$, mais on ne peut en conclure qu'elles n'appartiennent pas au même ciborium, parce que le style et les ornements, sauf quelques légères différences, sont identiques.

Il existe, dans le baptistère principal de Ravenne, un fragment de marbre dont on ignore l'origine. C'est une portion d'arcade accompagnée d'un reste de l'architrave de couronnement et de la base d'une colonnette en spirale, à l'angle du monument. Il est probable que nous sommes en présence d'un débris de ciborium, j'hésite cependant à le rapporter parmi les documents que je recueille dans cet ouvrage, parce que je le crois provenir plutôt du ciborium qui abritait la cuve baptismale que d'un ciborium couvrant un autel ; son style appartient au VIe ou VIIe siècle.

La grande merveille du VIe siècle en fait de ciborium était incontestablement celui de Sainte-Sophie de Constantinople ; sa richesse et ses dimensions le mettent hors ligne parmi tous ceux de l'époque. Le Silenciaire, d'après lequel nous avons essayé sa restauration, l'appelle une tour, πύργος ; élevé sur un plan carré, il était soutenu par quatre colonnes d'argent ; au-dessus de ces colonnes il avait sur chaque face une arcade d'argent et au-dessus de l'entablement une grande pyramide octogonale. Les arêtes de cette pyramide étaient ornées de crêtes qui se rejoignaient au sommet pour porter sur une coupe d'or, au milieu de fleurs de lys, une sphère et une croix. (Pl. CCXXXVIII.)

Nous sommes obligé de supposer un entablement à ce ciborium et non (ce qu'on voit souvent dans les édifices bysantins de ce genre) une pénétration d'arcades dans une coupole. Cette disposition à laquelle la coupole se prête est incompatible avec la pyramide. Il faut d'ailleurs, pour suivre le texte de la description, supposer les espaces triangulaires que réserve la base de la pyramide appliquée sur un plan carré, pour pouvoir placer les lampes d'argent dont elle nous parle. Nous avons gravé (pl. CII) une miniature dessinée à Venise sur un manuscrit du VIIIe siècle où l'on voit ces lampes occuper précisément cette place.

Voici la traduction du Silenciaire relative à ce monument : « Au-dessus de l'autel très-pur, s'élève « dans les airs une immense tour (ἐς ἠέρα πύργος), « laquelle repose sur quatre arcades et quatre co- « lonnes d'argent. Au-dessus des arcades s'élève « une sorte de cône qui n'en a pas cependant ab- « solument la forme. En effet ce couronnement « n'offre pas en bas une courbe circulaire, mais il s'é- « lève comme un octogone régulier qui de cette base « au sommet se rétrécit insensiblement jusqu'à la « pointe. Chaque pan est formé d'une table d'argent « et à l'endroit des joints est appliquée une crête ; « chaque face pareille à un triangle vient au sommet « se réunir et se confondre avec les autres. C'est là « qu'on avait disposé l'image d'une coupe dont les « bords recourbés étaient formés des fleurs de lys. « Cette coupe recevait un globe d'argent, image du « Ciel ; sur cette sphère, on voit dominer une croix, « signe de propitiation. Au-dessus des arcs une tor- « sade s'enroule autour de la base, s'élève vers le « sommet du cône en rayonnant comme les fruits d'un « poirier sauvage. C'est là aussi qu'on a placé des « coupes d'argent, ou pour mieux dire des simulacres « de coupes, seulement pour l'ornement et non pour « la lumière. »

Le poète décrit ensuite les rideaux qui pendaient aux arcs du ciborium et qui, aux moments marqués

1. AGNELLUS, *Lib. pont.*, Migne, p. 559.

par la liturgie, en dérobaient les magnificences aux yeux des fidèles : « La figure du Christ n'est pas pro- « duite à l'aide de l'aiguille introduite à travers le « tissu par des mains laborieuses, mais par la navette « changeant par moments la couleur et la grosseur des « fils que donne la fourmi barbare (le ver à soie) ; son « léger vêtement qui semble éclairé des rayons rosés « de l'aurore, sa tunique teinte dans la pourpre lui « laisse découverte l'épaule droite et rejette les plis « sur la gauche ; les bras et les mains sont également « découverts. Il étend sa droite comme pour parler, « de la gauche il tient le livre des Évangiles, tout le « vêtement brille de fils d'or... de chaque côté du « Christ apparaissent les hérauts de Dieu, le savant « Paul et le céleste Clavigère qui tient un livre des « saintes Écritures et une croix au bout d'une haste « d'or. Ils portent tout deux des vêtements blancs... « sur la bordure d'or on avait représenté les grands « et salutaires travaux des patrons de la ville[1]. »

Ce rideau devait glisser sur une tringle d'or fixée au-dessus des chapiteaux des colonnes ; beaucoup de miniatures du ménologe du Vatican rappellent cet agencement [2]. Le plus souvent les rideaux étaient doubles et se retroussaient le long des colonnes par des coulisses qui en fronçaient les plis, comme à l'ambon de Salonique, ou par des agrafes, par des crochets [3], quelquefois en forme de serpents. On les passait aussi dans de larges anneaux, ou l'on se contentait de les rejeter sur les acrotères du ciborium ; à Sainte-Sophie, le rideau devait être simplement rattaché à la colonne, mais le motif du milieu exclut le double rideau ; on devait donc ramasser les plis d'un seul côté lorsqu'on voulait dévoiler l'autel.

Ce ciborium devait exister encore à l'époque du sac de Constantinople par les Latins (1203) ; le livre du pèlerin, écrit fort peu de temps avant, le mentionne en ces termes : « Les couronnes des autres tsars sont « suspendues autour du ciborium. Ce ciborium est « tout entier d'or et d'argent, les colonnes du sanctuaire « et de l'ambon sont en argent. Il y a aussi de petites « couronnes au nombre de trente, qui sont suspen- « dues au ciborium, en mémoire des temples chrétiens « et des trente deniers de Judas, pour lesquels le « Seigneur a été vendu [4]. »

1. Labarte, II, 420.
2. *Ménolog. 9 janvier, S. Theotistus.*
3. *Id., S. Mélanus.*
4. *Livre du Pèlerin*, col. 73, communiqué par M. le comte Riant.

Dans les dernières livraisons de son bulletin, M. de Rossi a publié deux arcs dont on lui a envoyé les dessins d'Afrique et qu'il considère comme des fragments de ciborium. Le premier est en marbre tiré des ruines de Megroun, à cinquante kilomètres sud de Tébessa. Ce monolithe est orné sur sa face antérieure d'hexagones avec rosaces, de grands monogrammes de forme constantinienne, et au sommet de l'arc on lit cette inscription : MEMORIA DOMNI PETRI ET PAULI. Pour le ciborium de Megroun, les beaux monogrammes de forme constantinienne, le titre de *Domnus* donné à saint Pierre, le nom de Paul sans épithète, le vocable *memoria*, tel qu'il a été usité aux IVe et Ve siècles, la paléographie nous reportent aux premiers lustres du VIe siècle. L'ouverture de l'arc est trop large pour une fenestella [1]. Le *Liber pontificalis* mentionne fréquemment du Ve au IXe siècle des *arcus* et *arcora* d'argent et même d'or, qui devaient, selon M. de Rossi, revêtir les ciboria arqués recouvrant les autels, ou la *fenestella confessionis* qui s'ouvrait en arc au-dessous de l'autel ; les dimensions dans ceux qui nous restent en déterminent la provenance.

M. de Rossi a publié une autre pierre provenant aussi d'Afrique et qu'il nous a permis de graver. (Pl. XCIII.) Nous ne pouvons mieux faire que de lui emprunter la description qu'il nous en donne : Richter, dans son ouvrage sur *les formes originaires des églises*[2], n'a pu signaler aucun spécimen encore existant de ciborium, appartenant aux premiers siècles de l'architecture chrétienne après la paix. Voici cependant une nouvelle pierre reproduite sur un dessin de M. l'abbé Delapard ; elle gît au pied de la montagne dite Morisson, à Aïn-Sultan, à 7 ou 8 kilomètres de Bordj-Areridi, l'antique Mediana-Zabuniorum, dans la province de Sétif en Mauritanie. Au-dessous il n'y avait place que pour un très-petit autel. Cela n'a pas empêché Mgr Robert d'y voir l'arc d'un ciborium d'autel, et je ne suis pas éloigné de partager son avis. Les autels des *memoriæ in agris*, comme ceux des cryptes souterraines, étaient souvent ronds et de proportions fort exiguës.

Le monogramme *decussatum* avec les signes A. Ω., est tracé dans un cercle au-dessus de l'arc. La forme de l'*A* est cursive, comme elle l'est communément dans les monuments d'Afrique, à côté du monogramme du Christ, pendant les Ve et VIe siècles. La décoration

1. *Bull. d'arch.* 1877, 112.
2. Vienne, 1878.

vitiforme de cet arc est analogue à celle des frises de la basilique de Tébessa et d'autres sculptures du v[e] siècle. La forme triangulaire des grappes dénote un art en pleine décadence. Les ornements de Tébessa sont beaucoup meilleurs. Il me semble donc probable que cet arc est du vi[e] siècle [1].

On peut citer encore ici l'inscription qu'on lit sur une base de colonne à Mechta-el-Bir : MEMORIA SANCTI STEPHANI FACTA V. IDUS DECEMBRIS. Cette base appartient au ciborium de l'autel au-dessous duquel était le loculus des reliques [2].

VII[e] SIÈCLE.

—

Parmi les premiers ciboria du vii[e] siècle, dont nous ayons conservé le souvenir, est celui de Sainte-Agnès en bronze doré, et celui de Saint-Pancrace, élevés par le pape Honorius I[er] (626) : le *Livre pontifical* nous décrit ainsi ce dernier : « Fecit et ciborium su- « per altare ex argento quod pens. libras 287 et arcus « argenteos quinque qui pens. singuli libras 15. » Il est difficile d'attribuer les arcs d'argent au ciborium, je crois plus probable qu'ils faisaient partie d'un iconostase placé devant.

Du reste ce ciborium fut refait par Léon III « qui « fecit ciborium ex argento purissimo pensan. libr. « trecentas sexaginta septem [3] ». Les quatre colonnes de porphyre qui supportent le ciborium actuel ont dû servir à celui d'Honorius. Elles ont 0[m] 34 de diamètre et 2[m] 92 de hauteur, leur écartement d'axe en axe égale 3[m] 27.

San-Bartolomeo nous dit qu'à la fin du siècle dernier, le ciborium de Saint-Pancrace encore debout était surmonté d'une petite coupole, dans le genre de celle de Saint-Eustache ou de Saint-Jean-Saint-Paul. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce n'était certainement plus celui d'Honorius, trop riche pour ne pas tenter la cupidité de si longs siècles, mais plutôt celui que refit Innocent III. Une petite gravure de d'Agincourt nous le montre assez semblable aux ciboria du xii[e] siècle, que nous rapporterons bientôt [1]. (Pl. CXXX.)

Jean IV, originaire de Dalmatie, en arrivant au trône pontifical (639) voulut posséder au Latran des reliques des saints de son pays et dédia dans cette pensée un oratoire aux martyrs Venance, Anastase et Maur. Ce sanctuaire fut pourvu d'un magnifique ciborium dont nous avons conservé les principaux fragments. Il était encore debout au temps de Panvinio qui nous le décrit ainsi [2] : « Ara maxima intus vacua « est paulò supra aliquot gradus elevata propè « absidam; habet supra se marmoreum ciborium qua- « tuor nobilissimi operis columnas albis striatis, cum « capitulis ornatissimis substentatum, sub quo corpora « sanctorum, quos supra enumeravi, dormiunt. » Cette description s'applique parfaitement aux quatre colonnes cannelées en spirale qu'on voit encore au palais de Latran, les deux premières au-dessus d'un sarcophage du musée chrétien, les deux autres, dans une des salles du premier étage. Les bases et les chapiteaux ne sont conservés que sur les premières : elles répondent exactement aux termes de Panvinio qui nous les montre excessivement ornées; c'est une surcharge de feuilles, d'oves, de rais de cœur qui accuse la main d'une décadence avancée.

Le Livre pontifical, à propos du ciborium que Sergius (687 + 701) éleva dans la basilique de Sainte-Suzanne, nous fournit deux renseignements curieux sur la construction primitive : « Ciborium basil. S. Suzannæ « quod ante ligneum fuerat ex marmore fecit. » C'est une des premières fois que nous voyons abandonner les riches métaux pour l'emploi du marbre ; de plus, nous apprenons du même coup que les ciboria primitifs à Rome même étaient quelquefois en bois.

Dans le manuscrit de Cosmas, de la bibliothèque Vaticane, qui remonte au moins au vii[e] siècle, on voit un édicule au-dessus d'un escalier, soutenu par des colonnes, couronné d'un toit conique et garni de rideaux retroussés, je ne doute pas que ce ne soit un ciborium.

La France n'est pas complétement dépourvue de

1. *Bull. d'arch.*, 1878, 123.
2. *Id.*, *id.*, p. 28.
3. Anast., p. 287.

1. D'Agincourt, *Arch.*, pl. XIII.
2. *Le Latran au moyen-âge*, p. 53, 321, 516.

monuments du VII[e] siècle, en ce qui concerne les ciboria; nous signalerons ici quatre colonnes qui ont dû appartenir à un édicule de ce genre et qui partagent avec quelques autels mérovingiens le privilége des signatures de pèlerins. Lorsqu'on entre dans l'église de Bielle, ce qui frappe tout d'abord les yeux, ce sont les quatre colonnes de marbre d'un gris blanc, engagées d'un peu moins de moitié dans la maçonnerie. Les deux premières soutiennent le grand arc de l'ouverture du chœur, les deux autres sont dans le fond. Ces quatre colonnes reposent encore sur leurs bases antiques en marbre, mais comme elles se trouvaient courtes pour l'usage auquel l'architecte du XVI[e] siècle les destinait, il employa des chapiteaux antiques qu'il réduisit de diamètre et les plaça sur les fûts. Ces fûts ont 3 mètres de haut, 0[m] 30 de diamètre.

On lit encore 127 légendes sur les parties des colonnes laissées à découvert par la maçonnerie. Le changement de terminaison de *us* en *os*, comme *claros* au lieu de *clarus*, rappelle le VII[e] ou VIII[e] siècle. D'après les données épigraphiques on peut conclure qu'elles sont antérieures au X[e]. On y trouve plusieurs noms de prêtres et cette inscription : IN DIE DOMINI LEONTO MILES [1].

VIII[e] SIÈCLE.

—

Sur une riante colline des environs de Vérone s'élève une église appelée San-Giorgio-nella-Valpolicella; elle possédait encore, du temps de Panvinio, un ciborium au-dessus de l'autel qui remontait à une époque très-reculée. Depuis, ce monument a été mutilé et nous n'avons plus que trois fragments des colonnes. Deux fragments ont été transportés par Maffei dans le musée de la ville, la troisième colonne sur laquelle apparaissait le commencement de la même inscription qu'aux deux autres a été retrouvée par Manara dans le jardin du recteur. Sur l'une des deux du musée, on lit l'inscription suivante : IN NOMINE DOMINI JESU XRISTI DE DONIS SANCTI JOHANNES BAPTISTE EDIFICATUS EST HANC (*sic*) CIVORIUS SUB TEMPORE DOMNO NOSTRO LIOPRANDO REGE ET V̄B̄ PATER NOSTRO DOMNICO EPESCOPO ET CUSTODES EJUS V̄V̄ VIDALIANO ET TANCOL PRESBYTERIS ET REFOL GASTALDIO GONDELME INDIGNUS SCRIPSI.

On voit par cette inscription remplie de barbarismes que le ciborium avait le privilége d'être daté et qu'il fut élevé sous le règne du roi Luitprand (711 † 744). Ne nous étonnons pas d'y voir employé en guise de D le Δ des Grecs; c'est un usage assez commun dans les inscriptions chrétiennes. Le sigle V̄B̄ qui signifie *venerabilis* est interprété sur le papyrus de Ravenne où il se lit intégralement à propos de l'archevêque Ecclesius; les deux gardiens de l'église avaient sous ce titre une charge importante qui les rendait vénérables. Warnefride mentionne un diacre gardien de la basilique de Pavie; Ariberto d'Antimiano, qui fut en 1018 élevé à l'archevêché de Milan, avait été gardien de la paroisse Galliano. Gastaldio ou Gastaldo signifie l'économe.

La seconde colonne porte : + URSUS [1] MAGESTER CUM DISCEPOLIS SUIS JUVINTINO ET JOVIANO EDIFICAVET HANC CIVORIUM. — VERGONDAL, TEODAL, FOSCARI.

Maffei observe que le maître et les disciples qui travaillèrent à cet édicule étaient Italiens et que les autres noms sont lombards. La première colonne et celle trouvée dans le jardin du recteur sont encore pourvues de leurs chapiteaux, d'un style tout à fait barbare; on remarquera la proportion écrasée de ces colonnes et leur médiocre hauteur qui oblige à les supposer couronnées d'une arcade. Nous devons à Mgr Giuliari le relevé des inscriptions que nous donnons [2]. (Pl. XCIII.)

C'est le moment de mentionner l'oratoire de Jean VII (705-707) placé à l'endroit où l'on ouvrit à Saint-Pierre la porte du Jubilé; deux des colonnes qui l'ornaient étaient vitinées et formaient un pseudo-ciborium. En avant s'élevait le ciborium gardien de

1. PAUL RAYMOND, *Mémoire sur les inscriptions des colonnes de l'église de Bielle*. Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, 1874, t. XXXV, p. 33.

1. Cet Ursus fut sans doute le même marbrier qui travailla l'autel de Ferentillo.

2. On peut consulter pour ce monument :

GIOV. ORTI MANARA, *Di due antichissimi tempj cristiani Veronesi*. Vérone, 1840.

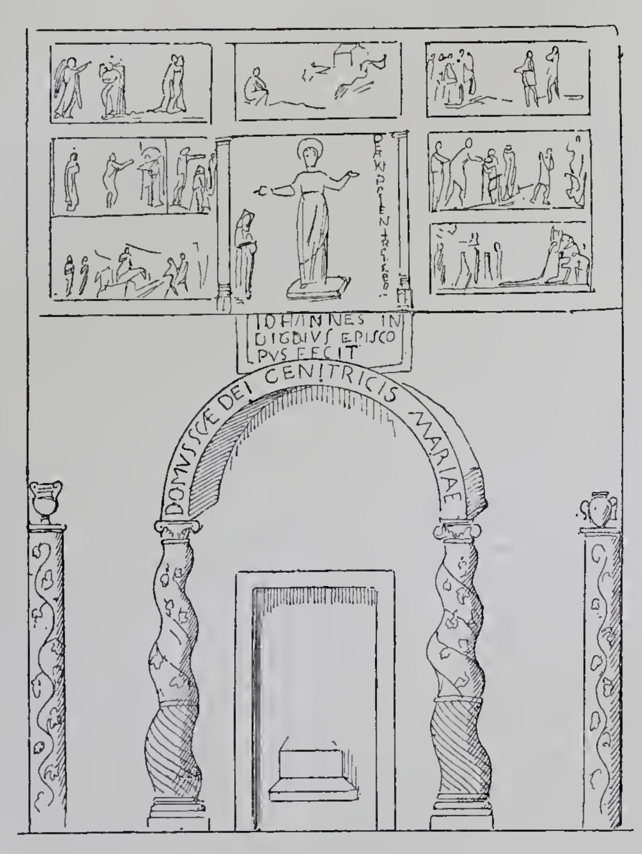
MAFFEI, *Verona illustrata*, I, 114.

BIANCOLINI, *Chiesa di Verona*, I, 114.

CAVEDONI, *Continuaz. delle memorie di religione*. (Modène, 1839.)

Les inscriptions ont été publiées par Panvinio, Maffei, Fontanini, *Discus argenteus votivus*, Roma, 1727.

la Véronique, mais d'après le dessin que nous en a laissé Ciampini (t. II, p. 21) il semble qu'il soit d'une date peu ancienne. Nous donnons ci-joint un croquis de l'oratoire d'après un manuscrit de Grimaldi que nous avons calqué à la bibliothèque Ambroisienne.



Oratoire de Jean VII à Saint-Pierre de Rome. Pseudo-ciborium.

Ugonio raconte avoir vu, à Saint-Eusèbe, un autel élevé sur six marches. Le ciborium était soutenu par quatre colonnes de brèche, qui sont peut-être les mêmes qu'on a laissées au maître-autel, après la restauration du XVIIIe siècle. Cette antique église fut, comme on le sait, renouvelée en 780 par Adrien Ier [1].

Grégoire II (714) construisit à Sainte-Agathe un ciborium d'argent du poids de 720 livres [2], Grégoire III (731) un ciborium d'argent à Saint-Chrysogone, avec cinq arcs d'un poids total de 220 livres [3]. En 772, le pape Adrien renouvela le ciborium du Panthéon qui était perdu de vétusté, il lui ajouta soixante livres d'argent et le rétablit dans son premier emplacement : « Renovavit cyborium de argento quod « vetustate consumptum erat et addidit in eo argenti « lib. sexaginta et in pristinum eum erexit noviter

1. Nibby, *Roma*, 214.
2. *Livre pontifical*, p. 168.
3. *Id.*, 177.

« locum. Sed et arcum in eadem venerabili ecclesia « fecit de argento pens. lib. duodecim [1]. »

Léon III, à Sainte-Marie-au-Transtevère, fit un ciborium d'argent de 504 livres et demie : « In ti- « tulo Calixti ad honorem Sanctæ Dei Genitricis fecit « cyborium ex argento pens. lib. quingentas quatuor « et semis [2]. » Un autre, à Sainte-Marie-Majeure, du poids de 611 livres. Celui qu'il éleva à Saint-Paul dépassait ceux-ci en magnificence : « Cyborium cum « columnis suis super altare miræ magnitudinis et pul- « chritudinis decoratum, ex argento purissimo, pens. « lib. duo mille et quindecim [3]. » Léon IV rivalisant avec son prédécesseur, en éleva un autre dans la même basilique du poids de 946 livres.

(774-784) Jean VI dit le Jeune, quarante-quatrième archevêque de Ravenne, éleva à Saint-Apollinaire-in-Classe un autel et un ciborium complétement en argent. Ces richesses n'y restèrent malheureusement que peu de temps et furent dérobées par les Sarrazins. Son successeur Domenicus remplaça en 897 ce magnifique ciborium par celui que Fabri voyait encore de son temps (1664) et qui reposait sur quatre somptueuses colonnes de marbre. On y lisait une inscription commémorative de ces libéralités [4].

MARMOREUM HOC SPLENDET OPUS SUB TEGMINE CUIUS
MUNERA SACRANTUR CORPORE CHRISTE TUO
ARGENTI QUONDAM CONSTRUCTUM RITE DECORE
BARBARA DESTRUCTUM SUSTULIT AUSA MANUS
SAXA APOLINARIS MARTIR MUNUS NE DESPICE VERAX
IMO LIBENS AUSA CEDE MANERE TUA
QUÆQUE PRIUS STATUIT VATES SUBLIME JOANNES
NON MEDIOCRE SACER DOMINICUS STATUIT [5].

Les colonnes de marbre subsistent dans le ciborium moderne, mais dépouillées de leurs chapiteaux ; ce

1. *Id.*, 272.
2. *Id.*, p. 287.
3. *Id.*, 291.
4. Fabri, *Sagre memorie*, p. 94 et 459.
5. L'anonyme de Ravenne nous en donne une version fort différente. Muratori, *Rerum italic. Sc.*, t. I, p. II, p. 334.

D'après cette version, on lisait à droite :

Argenti quoddam constructum rite decore
Barbara destructum sustulit ausa manus.

A gauche :

Basilicum munus Martyr ne despice verax,
Imo habens aula cede manere tua.

Par derrière :

Ante prius statuit opus sublime Johannes
Hunc mediocre sacer Dominicus reficit.

ciborium est surmonté d'un couronnement baroque en bronze qu'y fit placer en 1723 l'abbé Giovanetti, depuis cardinal et archevêque de Bologne [1].

Il y eut aussi un ciborium construit en 890 par l'abbé Orso, au-dessus du petit autel central; les colonnes de porphyre qui les soutenaient ornent aujourd'hui les portes des nefs latérales [2].

Raynerius, dont quelques auteurs attribuent l'écrit au VIIIe siècle, nous parle d'un fastigium d'argent ornant un ciborium et sur lequel on admirait diverses figures sculptées [3] : « Cujus claustri prominens pul-« chritudine decenti fastigium, columnis ambitum « purpureis, sculptarum vario schemate figurarum in-« signitum, argenteum bajulat, quod vulgo ciborium « dicitur nitens pyrasterium : sub cujus ombraculo « altare similiter statuitur, argenteis undique redimi-« tum tabulis... »

On lit aussi dans la vie de saint Baculus, évêque de Sorrente : « Ciborium quatuor columnis innixum « supra altare fieri cura diligenti præcepit. »

Du Cange, auquel nous empruntons ces textes, nous fournit encore les renseignements suivants : « Cibureum 4 columnis erectum, sub quo arca et « Cherubin essent, ut fit in multis locis supra corpora « sanctorum [4]. »

« Cum B. Lamberto Patrono fieret novum cibo-« rium, exterius argento et auro coopertum [5]...

« De auro et gemmis extractas et redimitas sor-« tiuntur pyxides et capsulas, ciboria et pyramides [6].

« Exstruo pyramides, ciboria, colligo flores [7] :
« Spargo super tumulos sanctorum carne sacratos.

« .... in forma quippe pyramide virtus ignea in ci-« boriis quibus à cubis nomina sunt indita.... in ciborii « vero forma conoide quæ columnarum sustentatur « columine. »

Les monuments du VIIIe siècle encore debout sont si rares que nous rappellerons, quoique son usage s'écarte de notre objet, le ciborium du baptistère de Cividale; il peut donner idée du goût qui inspirait leur construction. Les colonnes trapues et montées sur des stylobates, les pampres qui couvrent les archivoltes de leurs rinceaux, les paons dans les tympans, sont des éléments appartenant aussi aux ciboria d'autels [1].

Le petit ciborium de Venise, de forme hexagonale qui abrite aujourd'hui l'autel du crucifix, d'une élégance remarquable, semble avoir appartenu à un baptistère; son style le rapproche des ouvrages du VIIIe ou IXe siècle.

Parmi les ciboria dont il nous reste le souvenir au VIIIe siècle, n'oublions pas les deux miniatures d'un évangéliaire, que nous avons gravé. (Pl. CII.) L'un porte au sommet une pyramide terminée par une fleur de lys et aux angles des lampes comme à Sainte-Sophie, l'autre se termine par une coupole. Tous deux ont des arcs au-dessus de leurs colonnes; un troisième, du centre duquel pend une couronne votive (pl. XCV), est soutenu par quatre colonnes de marbre et rappelle par sa forme une miniature de l'évangéliaire de Soissons.

Saint Germain († 750) patriarche de Constantinople, croyait voir dans le ciborium soutenu par quatre colonnes et abritant l'autel l'image de la rédemption accomplie au milieu des quatre parties du monde connu : « Sancti Patres ut cœlum qui supra sacram « mensam eminet, fornicem conficiunt; ut totam vero « terram præfiniunt, quod a quatuor columnis ejus, « quod ciborium appellatur, conclusum est aut cir-« cumscriptum, sacrum solum, in quo completur et « sermo propheticus, inquiens : « operatus est salutem « in medio terræ Deus. »

1. GUARDIGLI, *La Basilique de Saint-Apollinaire-in-Classe*, p. 6, 1873.
2. *Id.*
3. *Raynerius in historia translationis sanctorum martyr. Euticetis et Acutii* (DU CANGE).
4. GLOSSATOR, *Hist. scholasticæ*, lib. III, *Reg.*, c. III.
5. *Breve chronicon Leodiense apud Marten*, t. III, anecdot., col. 1404.
6. THIOFRIDUS, abb. Epternacensis, lib. II, *Florum Epitaph. sanct.*, cap. I, *de sanctorum corporibus.*
7. Voy. DU CANGE, *Dict.*, au mot *Ciborium.*

1. DE DARTEIN, *Arch. lombarde*, pl. XIII. GARRUCCI, vol. VI.

IXe SIÈCLE.

—

On ne peut douter que les ciboria n'aient pris sous Charlemagne une plus grande magnificence et ne se soient très-répandus dans les églises. Le nombre qui nous en reste encore le prouve et s'explique par ce décret des *Capitulaires* (789) : « XIV. *Ut supra altaria tecuaria fiant, vel laquearia...* [2].

2. HARDUINUS, conc. IV, 846.

Le ciborium de Saint-Pierre devait être un des plus remarquables de cette époque. Saint Grégoire de Tours († 595) nous donne déjà une magnifique description de celui qui le précéda : « Habet etiam quatuor columnas in altari, quæ sunt simul centum « præter illas quæ ciborium sepulchri sustentant.... « sunt ibi et columnæ miræ elegantiæ candore ni- « veo, 4 numero, quæ ciborium sepulchri sustinere « dicuntur [1]. »

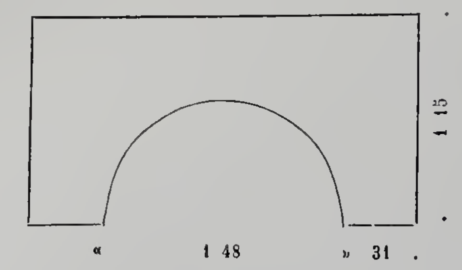
Martinelli [2] croit que ces colonnes furent celles employées par Paul V ; le *Livre pontifical* semble appeler *d'argent* les colonnes de marbre blanc. Il fut sans doute refait par saint Grégoire le Grand († 504), selon ces paroles du *Livre pontifical :* « Ciborium cum columnis « suis quatuor ex argento puro [3]. » Mais Léon III lui donna une nouvelle magnificence en plaçant, au-dessus des chapiteaux, quatre chérubins de vermeil : « Fecit cherubin ex argento purissimo deauratos « quatuor, qui stant super capita columnarum argen- « tearum sub cyborio, pens. libras 93. » Le IXe siècle semble avoir affectionné cette représentation de l'ordre le plus élevé de la hiérarchie céleste ; nous pouvons citer parmi les monuments qui nous reviennent en souvenir à ce propos, l'ivoire de Rambona au Vatican, l'autel de Cividale, le sacramentaire d'Autun, la bible de Charles le Chauve à Paris, etc. Plus loin le *Livre pontifical* mentionne quatre canthares d'argent soutenant des cierges de vermeil sur ce même ciborium : « Super ciborium de altari majori B. Petro apostolo canthara majora quatuor ex argento purissimo habentia in medio cereos ex argento deauratos pens. in unum lib. 140. » La miniature à peu près contemporaine que nous avons copiée dans les manuscrits de Venise, peut donner une idée exacte de ces vases à lumière (pl. CII). Si l'on admet l'ordre des descriptions du *Livre pontifical* comme ordre chronologique, il faut croire que les embellissements qui précèdent s'appliquaient au ciborium d'argent construit par saint Grégoire puisque plus loin nous lisons le récit d'une construction toute nouvelle : « Fecit (Léon III) in basilicà B. Petri apostoli nutri- « toris sui super altare majus cyborium cum columnis « suis quatuor ex argento purissimo deaurato, cum « diversis historiis miræ magnitudinis mirificè deco- « ratum, quod pensat libras duo mille septingentas « et quatuor et uncias tres. Cyborium vero, quod « exinde abstulit, posuit super altare majus in basilicà « beatæ Dei Genitricis, quæ appellatur ad Præsepe ; « et crucem ex argento puro fecit, et inibi pens. libras « duodecim et uncias tres (p. 305). »

Toutes ces richesses ne tardèrent pas à devenir la proie des Sararsins et il fallut que l'inépuisable libéralité des papes réparât ces désastres par ses largesses. Le *Livre pontifical* nous décrit ainsi celles de Léon IV à propos du ciborium de Saint-Pierre. « Fecit miræ magnitudinis ac pul- « chritudinis super illius venerandum altare cy- « borium et columnas, ac lilia exaurata ex argento « purissimo, pens. lib. 1606. Nam et super cybo- « rium obtulit coronas 4 et calices 16 ex auro « mundissimo.... ad honorem et gloriam ipsius cybo- « rium fecit, calicesque et coronas numero 46 pens. « lib. 22 et uncias 7. Nec non et super columnas ip- « sius cyborii propter amplam pulchritudinem ex « argento purissimo fecit cophinos numero 4. pens. « lib. 42 (p. 377). Et super illud cyborium fecit oleas « quæ pendent in circuitu altaris, habentes quatuor « exauratas nec non et gammadias numero 4. « Ubi fecit arcus quatuor qui stant in presbyte- « rio..... pens. lib. 100. » Léon III fit à Sainte-Pétronille un ciborium d'argent du poids de 348 livres, soutenu par des colonnes de porphyre, mais il semble que ce fut plutôt pour abriter une statue de saint qu'un autel, comme on le voit par ces mots : « Imaginem argenteam stantem sub « arcu de ipso cyborio pens. lib. decem et semis. »

On sait que l'église Sainte-Praxède fut rebâtie par le pape Pascal au IXe siècle. Le ciborium actuel est moderne, toutefois il est possible que les colonnes de porphyre qui le supportent proviennent de l'ancien. Je dois dire cependant qu'à la chapelle du Saint-Sacrement, il y a aussi deux colonnes de porphyre qui paraissent semblables, ce qui donnerait à ces six colonnes un autre emploi. De plus, j'ai mesuré dans le vestibule de l'église quatre grands arcs de pierre suspendus au mur et qui ont certainement appartenu à un ciborium. Leurs tympans sont ornés de peintures peu anciennes mais peut-être à l'envers retrouverait-on des bas-reliefs, dans le genre de ceux que nous avons examinés plus haut. Il est possible qu'à l'époque où les vieilles sculptures devinrent fort dédaignées, on retourna les arcs sur leur pied-droit et qu'on y remplaça les bas-reliefs carlovingiens

1. *Mirac.*, lib. I, *de gloriâ martyr.*, 28.
2. *Roma ricercata*, p. 28.
3. *Lib. pont.*, p. 115.

par de simples peintures. Ces arcs ont 0^{m} 09 d'épaisseur, et les dimensions suivantes :



Le IXe siècle nous offre en Italie une quantité de ciboria d'un style qui lui est particulier comme on le verra par les divers spécimens que nous avons recueillis.

Ces petits édicules de dimensions assez restreintes sont simplement composés de quatre arcs de marbre érigés sur autant de colonnes et ornés de bas-reliefs. La sculpture en est barbare, sans aucun modelé et ne produit à vrai dire que des découpures; abordant rarement la représentation d'êtres animés, elle se complaît dans un labyrinthe de torsades ou de grossières rosaces. Ce genre, qui s'étend à peu près de Charlemagne à Othon le Grand, constitue un groupe de monuments très-facilement reconnaissables.

Un des premiers qui s'offre à nous dans le IXe siècle est le ciborium élevé dans une des petites nefs de Saint-Apollinaire-in-Classe. Sur le listel de la face principale on lit le nom du donateur et la date de l'ouvrage : + AD HONOREM. DNI. N. IHV. XPI ET SCI ELEVCHADII SVB TEMP. DOM. VALERII ARCHIEP. EGO PETRVS PRESB. FECIT. Les tympans sont ornés de rinceaux de pampres, l'archivolte de torsades capricieusement nouées; la face latérale a sur les tympans des paons buvant dans des canthares, les faces intérieures des croix accostées de quatre rosaces et d'oiseaux avec décoration analogue. (Pl. XCVI.) Sous les archivoltes on voit scellés plusieurs anneaux, trois par arcade, qui tenaient les rideaux suspendus. Les colonnes de ce ciborium sont cannelées en spirale aux deux tiers du fût et dans le bas garnies de rudentures saillantes. Les chapiteaux, très-évasés, peu élevés, offrent de grossiers caulicoles, des croix ou des rosaces variées.

Ce ciborium a toujours été placé près d'un mur, comme maintenant; en effet ayant eu la curiosité de voir le revers des tympans, nous avons observé que les constructeurs ont négligé d'effacer d'anciennes sculptures qui couvraient les marbres dont ils se servaient. Ces sculptures oubliées le long du mur et qu'on n'aurait certainement pas laissées apparentes, nous prouvent que le monument y fut toujours appliqué et de plus qu'il fut érigé avec les clôtures du VIe siècle, comme leur peu d'épaisseur pouvait déjà le faire supposer [1]. (Voyez *Chancels*.)

L'archevêque Valerius sous le pontificat duquel le prêtre Pierre nous dit avoir élevé ce ciborium, occupa le siége de Ravenne de 807 à 812. Saint Éleucadius, troisième archevêque de cette ville, auquel le monument est élevé, florissait de 100 à 112.

M. Ricci, si versé dans l'archéologie de Ravenne, est parvenu à reconstituer le ciborium de San-Spirito que je crois contemporain du précédent. Les fragments que nous possédons sont les quatre colonnes et deux morceaux de l'archivolte assez considérables pour que la mesure de leur corde nous donne le rayon de l'ancienne arcade. A l'époque d'une des restaurations de l'église, ce ciborium fut démoli et on se servit de ses marbres dans la nouvelle construction; les quatre colonnes entrèrent dans l'ordonnance de la façade et soutinrent son porche; les débris de l'archivolte furent sciés et transformés en consoles, sous le lavabo de la sacristie. Le porche est composé de huit petites colonnes, parmi lesquelles deux sont en marbre d'Istrie, les autres en marbre grec (*Imezio*). Quatre de ces dernières ont un caractère particulier qui les fait reconnaître comme les anciens points d'appuis du ciborium; elles portent sur leur fût les entailles des croix de consécration et à 0^{m} 88 de hauteur l'encastrement des anciennes transennes. L'identité de leurs dimensions et ces caractéristiques sont concluantes; il est vrai qu'une des quatre n'offre pas les cannelures des trois autres, mais on peut croire qu'elle fut refaite dans un temps postérieur à la construction primitive. Les trois cannelées sont absolument les mêmes qu'au ciborium de Saint-Apollinaire-in-Classe, rudentures dans le bas, cannelures en spirale creuses audessus et montant jusque sous l'astragale. Cette similitude est un nouvel argument en faveur de leur emploi dans le ciborium et de plus donne l'âge du monument, qu'il est impossible d'après cela de ne pas attribuer au IXe siècle. Les croix étaient sans doute en bronze doré. Les fragments d'archivoltes nous offrent les restes d'une double branche de feuillage. (Pl. CXVII.)

Voici encore un monument du même groupe et tout à fait contemporain de Classe. On conserve de-

puis quelques années au musée chrétien de Latran l'arc d'un ciborium trouvé dans les fouilles de Porto et qui indique, sur une inscription, sa provenance et sa date; cette inscription est gravée sur l'archivolte dans les termes suivants :

+ SALBO BEATISSIMO DNN LEONE TERTII PAPAE
STEFANVS INDIGNVS EPISC. FECIT +

La formule *Salbo beatissimo Domino Leone* équivaut à *sedente*, etc., et nous reporte au pontificat de Léon III (795-816). L'évêque Étienne, ordonateur du ciborium, survécut au saint pontife, dont il inscrivit ici le nom, car nous le voyons figurer au concile tenu à Rome en 826. On doit donc supposer que l'édicule fut érigé vers la fin du pontificat de Léon. M. de Rossi a trouvé des documents qui prouvent que l'église où il était placé était dédiée à sainte Marie [1]. (Pl. XCV.)

Nous avons gravé le dessin des entrelacs des tympans : on remarquera que les deux côtés présentent entre eux une certaine variété; l'épaisseur du marbre égale 0m 09. L'intrados ne porte aucune sculpture. Les chapiteaux que nous avons rétablis sous l'arc ont été découverts dans les mêmes ruines et semblent par leurs dimensions s'ajuster au ciborium.

Nous avons copié au musée de Murano un fragment de ciborium scellé dans le vestibule sur la face d'entrée. Son style le rapproche de celui de Porto ainsi que son inscription qui porte le nom de Jean son fondateur, avec la même épithète d'humilité *indignus*. Le diamètre de l'arc est le même, il doit être contemporain. Notre planche contient à peu près tout ce qui subsiste de l'inscription.

Voici un troisième fragment (pl. XCV) que j'ai dessiné au musée de Rimini et qui a dû appartenir à un monument du même genre; il figure un paon qui becquete un fruit. Le style le rapproche pour l'âge des précédents.

M. de Dartein a dessiné à Sant-Abondio de Côme, un chapiteau et un fragment d'archivolte avec entrelacs qui proviennent du ciborium de l'ancienne église des Saints-Pierre-et-Paul [2].

Les ornements de ces édicules conviennent si bien à un tombeau que les constructeurs de celui de Egidio Foscherari à Bologne, s'emparèrent d'une arcade qui provenait d'un ciborium du IXe siècle et l'élevèrent sur une des faces. On peut ainsi juger son ancien aspect. Il se compose d'une archivolte avec rinceaux dans les tympans, de deux paons qui becquetent des fruits et au-dessus d'une frise ornée.

Les monuments que nous venons de passer en revue sont malheureusement plus ou moins mutilés. En voici un tout à fait complet (pl. XCVIII) qui permet de restaurer les précédents. Il existe dans le musée chrétien de Pérouse, nouvellement formé par les soins du commandeur de Rossi et du comte Rossi-Scotti, un ciborium qu'on m'a dit provenir de l'église San-Prospero et qui présente un intérêt majeur pour nos études. Ce petit édicule est dans un état de conservation fort rare, il possède encore la pyramide octogonale qui le couronne et l'autel que ses constructeurs avaient élevé sous son abri.

Les quatre faces sont ornées de rinceaux entrelacés; les deux plus remarquables sont la principale et celle de droite; sur la face principale, l'archivolte est dessinée par une série de rosaces et le tympan contient un paon qui becquete un fruit. Ce paon est accompagné d'un flabellum et d'un animal qui semble s'enfuir en rugissant; dans la pensée de l'auteur un sens symbolique devait être caché sous ces attributs, le paon comme toujours figure l'immortalité et se nourrit de la manne céleste qui la lui communique; le flabellum qui servait pendant le saint sacrifice de la messe à chasser les mouches, image des tentations, et l'animal qui s'éloigne nous semblent avoir trait à la victoire sur les passions remportée par l'homme voué à l'immortalité heureuse.

La face de droite (côté de l'Épître) nous offre une certaine variété, quelques rinceaux vers la face principale ont été supprimés pour faire place à deux oiseaux affrontés qui se becquetent. Au bas des rinceaux, proche de l'imposte, un autre oiseau paraît manger des grains à terre. Au-dessus des tympans, tout autour de l'édicule règne une frise de feuilles verticales. Le dessous des arcs est décoré d'entrelacs. Les chapiteaux d'une grossièreté d'exécution barbare, offrent une sorte de volute, corruption de l'antique ionien. Le tailloir au milieu est moins accusé que ne le suppose la gravure. Le fût des colonnes, un peu plus large de diamètre au milieu qu'aux extrémités, présente un galbe désagréable à l'œil; les bases sont très-camardes.

L'autel est soutenu par un seul pied; la table en-

1. *Bull. d'archéol.*, 1866, p. 100.
2. *Archit. lombarde.*

gagée dans les colonnes postérieures a sur sa surface une cavité pour les reliques.

Ce monument, malgré ses défauts et surtout la mauvaise exécution de la sculpture, ne manque pas d'élégance dans son ensemble. Son style le range incontestablement parmi les œuvres du IXe siècle et le rapproche des ciboria de Classe, de Ravenne et de Porto; M. de Rossi [1] n'hésite pas dans cette attribution chronologique.

Au groupe de ciboria que nous venons d'examiner se rattache celui de Bagnacavallo; il existe dans l'église de San-Pietro-in-Silvis, située à une demie lieue au nord-ouest de la ville. Nous nous sommes déjà occupé de l'autel qui sert maintenant de piédestal à une statue de saint Pierre; au-dessus de la niche où elle est placée, on voit un arc de marbre blanc encastré dans le mur et qui appartenait à l'antique ciborium. Un autre arc du même ciborium qui a longtemps fait partie du dallage de l'église devant la niche, comme l'usure des reliefs le prouve, nous montre divers animaux symboliques, entre autres des biches qui portent des croix et qui protégent leurs faons placés sous leurs jambes. Nous avons dessiné ces deux marbres d'après les belles photographies de M. Ricci. (Pl. XCIX.) On remarque encore d'autres débris de ces arcades dans les marches de l'escalier et hors l'église, sur le côté méridional de la place; quant aux colonnes et aux autres ornements du monument, on peut en signaler quelques restes très-mutilés en dedans ou dehors l'église.

La face principale porte au-dessus de son archivolte le nom du fondateur et celui de l'évêque Deusdedit, auquel revient l'honneur d'avoir fait ce monument : DE DONIS DEI ET SANCTI PETRI APOSTOLI TEMPORIBVS DN DEVSDEDIT VB EPS IOHANNIS VMILIS PRESBYTER FECIT PER INDICTIONEM V.

Cette inscription, encore dans le pavage au temps de Rossi et de Fontanini, fut dressée au-dessus de la niche par l'archiprêtre Zauli en 1773. Scalabrini, chanoine de la cathédrale de Ferrare, homme d'une grande érudition, veut que ce Deusdedit ait été évêque de l'antique église de Voghenza. Il est d'accord avec Muratori et lit ainsi l'inscription : DE DONIS DEI ET SANCTI PETRI APOSTOLI TEMPORIBUS DOMINI DEUSDEDIT VICOBENTINI EPISCOPI.

1. *Bull. d'archéol.*, 1877, p. 111.
KRAUSS l'a publié.
M. le Marquis Eroli m'a aussi communiqué une photographie de ce monument.

Graziani après avoir rapporté ces diverses opinions n'hésite pas à s'en séparer; il dit qu'aux Xe et XIe siècles, et peut-être plus tôt, l'église de Bagnacavallo appartenait au diocèse d'Imola, et que l'évêque mentionné devait être titulaire de ce siége; il rapporte à cet égard plusieurs documents dont l'un de 927, il ajoute que d'après la série d'évêques d'Imola, publiée par Manzoni en 1719, il existe au Xe siècle une lacune de 75 ans, pendant laquelle l'indiction V se reproduit cinq fois et que cet espace de temps correspond précisément à l'époque où Bagnacavallo relevait d'Imola (927-1083). Selon cet auteur, on est en droit de supposer l'épiscopat de Deusdedit dans cette période anonyme. Il confronte notre inscription avec une colonnette de marbre qui soutient la table d'autel de la Sainte-Vierge dans l'église Sainte-Marie d'Imola, qui porte des caractères analogues comme rédaction et comme épigraphie, et qui est relative à Basile évêque d'Imola dans le XIe siècle.

Amadesi suppose comme Graziani, l'évêque d'Imola mais il le place parmi les anonymes de 596 à 648.

Pinzi prétend que l'inscription a trait au pape Deusdedit (614 † 617). — Tonducci [1], Cavina [2] disent qu'il s'agit de Deusdedit, évêque de Faenza, de 826 à 830, et de cette époque où Bagnacavallo relevait de Faenza; l'objection de l'absence de l'indiction mentionnée peut être produite ici.

Ughelli, Fontanini, Malpeli, le savant Passeri veulent qu'il s'agisse de Déodat, archevêque de Ravenne, mort en 852. Le sigle VB signifierait *vir beatissimus* ou *venerabilis;* mais on leur répond que l'indiction V ne peut convenir, et de plus, l'inscription rappelle la mémoire d'un évêque et non d'un archevêque [3].

Pour résumer ces diverses opinions; les marbres que nous étudions sont attribués :

1° à l'évêque de Voghenza, 502;
2° aux anonymes d'Imola, 596 — 648;
3° au pape Deusdedit, 614 † 617;
4° à l'évêque de Faenza, 826 † 830;
5° à l'archevêque de Ravenne, 846 † 852;
6° aux anonymes d'Imola, 954 — 1029.

Nous sommes donc obligé de chercher sur le marbre même une date, qu'on pouvait espérer y lire et

1. *Stor. di Faenza*, 1675.
2. *Indice cronologico de'vescovi di Faenza.*
3. FABRI.
GRAZIANI, *Notizie di S. Pietro-in-Silvis di Bagnacavallo*, Venise 1772.

que nous dérobe la singulière incertitude de l'histoire.

La question ne souffre pas discussion pour les VI[e] et VII[e] siècles, dont le style du monument l'écarte péremptoirement : elle se resserre entre le IX[e] et le X[e] siècle; les dimensions, l'arc surbaissé, les torsades, les entrelacs, la manière des feuilles et des tiges, les croix nous reportent à cette date. Dans ces limites les trois indictions qui seules peuvent convenir sont celles de 842, 887, 932. Cette dernière ne peut se justifier par aucun évêque du nom de Deusdedit. Restent 842 et 887. Il est vrai qu'elles ne coïncident pas avec les épiscopats, 826 † 830 ou 846 † 852. Mais ne peut-on séparer le temps de l'évêque Deusdedit de celui du prêtre Jean et traduire ainsi l'épigraphe : *des offrandes de saint Pierre recueillies au temps de l'évêque Deusdedit, l'humble prêtre Jean a fait cet ouvrage dans l'indiction V.*

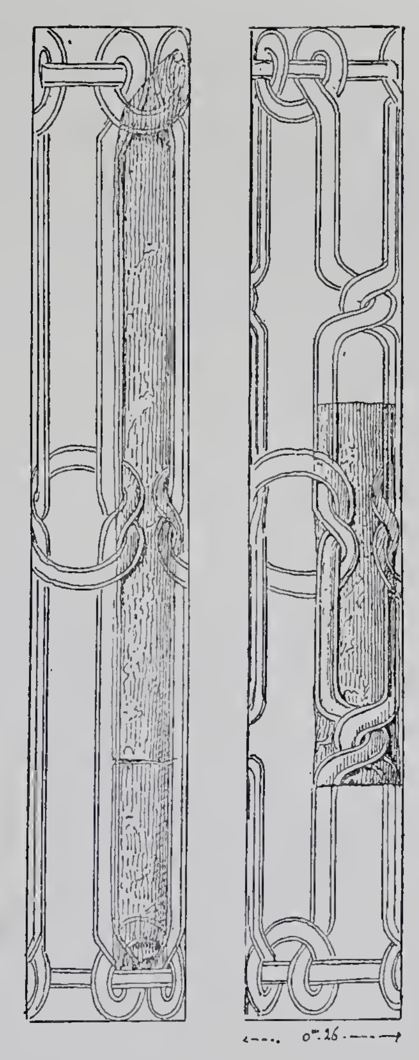
Entre les deux indictions, je n'hésiterai pas à choisir celle de 842, comme plus rapprochée de la mort de l'évêque et comme s'appliquant à un évêque et non à un archevêque dont le titre, comme à Classe, n'eût pas été oublié. Quelle que soit l'explication qu'on accepte, n'oublions pas que le style vaut ici mieux qu'une date et qu'il nous révèle un monument du IX[e] siècle.

Le cardinal Maï rapporte une inscription du même genre relevée sur un ciborium du IX[e] siècle, mais incertaine : † AD HONORE DNI IHR XRI ET SCE DI IENETRICIS SEMPERQUE VIRGINIS MARIE EGO QUIDEM URSUS PECCATOR DUX FIERI JUSSII. ROGO VOS QUI HUNC LEGITIS ORATE PRO ME. TEMPORIBUS DOMNO IOH PP. ET KAROLI TERTIO IMP. IND. XV [1].

Le pape Jean VIII (872 † 882) et l'empereur Charles III dit le Gros (881 † 887), ne régnèrent simultanément que dans les années 881 et 882. L'indiction XV[e] précise cette dernière comme date de la construction du ciborium.

On peut attribuer aussi au IX[e] siècle et à la fonction de supports de ciborium les deux colonnes que M. Bortolotti a découvertes dernièrement à la cathédrale de Modène. Leurs fûts étaient sciés, mais, grâce à la sagacité du savant archéologue, elles ont pu être restaurées telles qu'on les voit sur le dessin ci-joint [2].

1. *Dict. d'épigr.*, I, p. 89.
2 Pietro BORTOLOTTI, *Di un antico ambone*, 1882.



Colonnes découvertes dans la crypte du Dôme de Modène (dessin de M. Bortolotti).

Si nous reportons nos regards vers le Nord nous ne trouverons malheureusement plus de ciboria encore debout, nous devrons en chercher des spécimens dans les descriptions des chroniques et les images.

Aaron, évêque d'Auxerre, ayant accompagné Charlemagne en Italie en 800, fit élever à son retour un ciborium d'or et d'argent au-dessus de l'autel de sa cathédrale de Saint-Étienne [1].

Angilbert, † 814, abbé de Centule, aujourd'hui Saint-Riquier, fit faire trois ciboria d'argent, suivant le rapport d'Ariulfe, moine de cette illustre abbaye [2] : « In Ecclesià S. Salvatoris, sanctique Richarii altaria « fabricata undecim, ciboria duo... In ecclesià S. Dei « Genitricis et sanctorum apostolorum altaria fabricata « tredecim, ciborium unum. »

1. *Hist. episcop. Autissiod., ap. Labbe; nova bib., mss. librorum* I, p. 431.
LABARTE, I, 364.
2. *Chron. Cent.*, c. 10, t. IV, *spicil. Achery.*

On lit aussi au sujet de ces ciboria : « Ciboriis fabre-« factis et aureis redimiculis ornata sunt et in circuitu « auro puro decorata [1]. »

Il est encore fait mention de ces trois ciboria dans l'état que Louis le Débonnaire demanda des biens de ce monastère en 831 : « In principalibus tribus princi-« palia habentur altaria tria, hoc est Salvatoris, S. Ri-« charii, et sanctæ Mariæ, ex marmore, auro, et « argento, et gemmis ac lapidibus diversis fabrefacta. « Super illa tria altaria habantur tria ciboria ex argento « et auro parata, in quibus pendent coronæ singulæ « per singula, ex auro gemmisque paratæ, ... et « diversis ornamentis.»

Dans l'histoire de l'abbaye de Saint-Denis, Félibien écrit pour l'année 802 : « L'abbé Fardulfe orna son église d'un ciboire, c'est-à-dire d'une espèce de petit dôme en forme de baldaquin soutenu de colonnes, qu'on avait coutume d'élever au-dessus des autels ou des tombeaux des martyrs. Alcuin l'en loue dans ses poésies [2].»

Les descriptions du *Livre pontifical* nous font souvent regretter que le prix de la matière nous ait dérobé ces monuments d'art. L'ivoire de Francfort nous a heureusement conservé l'image d'un ciborium carlovingien qui devait être en métal ; on y voit quatre colonnes avec chapiteaux corinthiens élancés, une architrave feuillagée, coupole ornée de côtes et surmontée d'une acanthe épanouie, enfin deux anges aux angles, déployant leurs ailes. (Pl. IX.) Un tel monument n'aurait jamais pu être construit qu'en argent ou en bronze, à cause de la délicatesse qu'offrent les ailes des anges et la feuille du sommet.

Nous avons gravé sur la même planche un autre ivoire un peu postérieur, mais encore carlovingien ; s'il ne présente pas de ciborium sur l'autel, il nous montre l'espèce de dais qui le remplaçait, sans doute en bronze doré, découpé d'arcatures et suspendu à la voûte de l'église par des chaînes ; deux lampes l'accompagnent en avant. (Pl. IX.)

On sait que c'était une loi canonique, confirmée par les empereurs, de tendre au-dessus de l'autel un velum, à défaut de ciborium pour protéger la table sacrée contre la chute des ordures qui pouvaient y tomber [3].

On mentionne des ciboria dans la vieille abbaye de Saint-Gall et à Epternach [1].

L'empereur Arnould († 899), plein de dévotion pour saint Emmeran, avait donné à l'abbaye un ciborium d'or dont le fastigium était couvert de pierreries, de forme carrée, et soutenu de huit colonnettes d'or, figurant les vertus ou béatitudes. Mabillon le considère comme un petit autel portatif [2].

Les manuscrits carlovingiens peuvent nous fournir d'utiles renseignements sur la construction des ciboria. On y verra les riches colonnes qui les soutenaient, leurs fastigia, les statues ou crêtes qui les surmontaient ; la manière dont les voiles glissaient sur les tringles, etc. Nous citerons, par exemple, l'évangéliaire d'Ébon, archevêque de Reims (aujourd'hui à la bibliothèque d'Epernay), l'évangéliaire de l'abbaye Sainte-Géneviève, l'évangéliaire de Larochefoucault, de Soissons, etc. [3].

Le sacramentaire de Drogon est le plus riche en renseignements de ce genre. Nous avons rapporté dans l'iconographie de la messe plusieurs ciboria copiés sur ses miniatures ; nous en donnons ici deux autres spécimens. (Pl. CI.) On y verra entre autres particularités curieuses, la chambre à reliques menagée au-dessus de l'autel. Si ce n'était les expressions : *post altare* dont il se sert, je croirais que Rudolphe, dans la vie de Raban-Maur, a en vue un édicule analogue lorsqu'il décrit la tour de pierre, ses quatre colonnes, le couronnement de bois, l'inscription métrique ; l'évêque de Mayence l'avait élevée dans le chœur de l'église Saint-Boniface et ornée sur l'archivolte de cette inscription [4] :

NOMINE QUOS NOTO LOCUS HIC ET IMAGINE SIGNAT
PRÆCLAROS CHRISTI ECCE DEI FAMULOS,

1. *Vita sancti Angilberti, Ann. bénéd.*, V, 127.
2. Lenoir, *Arch. mon.*, II, 149.
3. « Item præcipimus ut sursum super altare ad latitudi-« nem et longitudinem altaris pannus lineus albus extendatur, « ut defendat et protegat altare ab omnibus immunditiis « et pulveribus descendentibus. » (*Synod. Coloniensis (1280)*, c. VI.)
Ceremonial episcop., lib. I, c. XII : « Quod baldachinum « etiam superstatuendum erit, si altare sit à pariete sejunc-« tum, nec supra habeat aliquot ciborium ex lapide aut ex « marmore confectum. Si autem adsit tale ciborium, non « est opus umbraculo. »

1. Viollet-le-Duc, *Dict.*—Lenoir, *Arch. monastique, etc.*
2. Speciali autem suo patrono Emmerammo pro gratiarum actione contulit totum palatii ornatum. In quo erat ciborium quadratum, cuius auro tectum tabulatum, fastigium serto gemmarum redimitum. Corpus vero ad geminæ specimen dilectionis, similitudinem habens superioris et inferioris, sustentatur aureis octo columnellis, quæ et ipsæ tot virtutum seu beatitudinum instar exponunt. (V. Mabilonii iter Germ., (*Anal.*, ed. 2e, p. 10.) qui hoc tanquam altare parvum mobile describit.) (Pertz, IV, 557.)
3. Voy. de Bastard, II vol.
4. *Patrologie de Migne*, t. CXII.

QUI CORDE IMPAVIDO RUBUERUNT SANGUINE SACRO
PRO CHRISTO IAM ANIMAS OPPOSUERE SUAS.

et deux autres sur les côtés :

MARTYRIBUS CHRISTI QUORUM HIC OSSA QUIESCUNT
RABANUS HUMILIS CONDIDIT HUNC TUMULUM
HORUM TU, LECTOR, SI NOSCERE NOMINA CURAS
ARCA SUPERPOSITA PANDIT ET IPSA TIBI.

ROMA DECUS MUNDI, LAUS RERUM, SUMMA POTESTAS,
HOS IAM LECTORES, PONTIFICESQUE HABUIT,
CUM QUIBUS HIC PAUSANT SUMPTI DE PARTIBUS ORBIS,
VIRTUTE CLARI, CHRISTE, TUI FAMULI.

Thiers nous indique aussi des ciboria qui contenaient des reliques : « L'auteur du *Traité de la ré-« vélation du chef de saint Jean Baptiste*, qui est in-« séré parmi les œuvres supposées de saint Cy-« prien, dit en parlant de l'abbaye de Saint-Jean-« d'Angély, bâtie sur la Boutonne par Pépin roi « d'Aquitaine et fils de Louis le Débonnaire, qu'on « y mit le chef de ce divin Précurseur et les trois « corps des saints Innocents, dans le ciborium creux « de cette église, lequel était posé sur six colonnes « de marbre merveilleusement bien travaillées : Ædi-« ficantes basilicam et in ea concavum ciborium « cum sex columnis marmoreis mirifici operis be-« ne compositis, non longè à Vultonnæ littore, sed « ut arbitror, centum stadiis. In quo cum aroma-« tibus et plurimis bonis odoribus condientes caput « beati Iohannis Baptistæ, almi præcursoris Christi et « beatorum trium Innocentium corpora simul, in hoc « ciborio concluserunt, bitumineque sigillato munie-« runt [1]. »

Anselme, chanoine de Liége puis escolâtre de Saint-Lambert dans la même ville et enfin doyen de Namur, dit aussi dans l'*Histoire des évêques de Liége* : « In uno collocati sunt feretro, quod feretrum « in ciborio juxta corpus B. Lamberti usque in ho-« diernum diem collocatum est cum aliis sanctorum « pignoribus. »

C'est aussi ce que fait Hugues, abbé de Flavigny dans sa chronique : « In medio ecclesiæ alto satis et « prominenti ciborio sanctus requiescit Vitonus... « Ipsum quoque ciborium habens ante se altare sacra-« tum in honore S. Pulcronii et omnium martyrum, « habens et ipsum suum ciborium.... auro et argento « decoratum. »

1. Thiers, p. 62.

On peut encore dans le *Recueil des anciennes chapelles de Saint-Pierre*, donné par Ciampini, chercher des motifs du même genre, je suis même persuadé que les ciboria couronnés d'attique avec colonnettes, que nous examinerons à propos du XIIe siècle, portaient ainsi une sorte de confession supérieure.

On pourra consulter dans cette étude les monnaies carlovingiennes où l'on voit souvent de petits temples soutenus par des colonnes qui sont de véritables ciboria. La numismatique lorraine [1] en fournit des exemples ; nous signalons spécialement une pièce trouvée à Châteauneuf [2] et sur laquelle les quatre colonnes torses qui soutiennent le fronton, la croix qui le surmonte sont caractéristiques.

L'ordre romain marque une distinction entre les grands et les petits ciboria, après avoir rapporté la bénédiction des grands : « præfatio ciborii, id est um-« braculi altaris », il rapporte celle des petits que l'on portait dans les voyages : « præfatio minoris vel itinerarii ciborii ». Il est probable que ces petits ciboria étaient comme de petits dais, ou de petits pavillons, et qu'on les dressait sur les autels comme pour celui qu'on voit sur le manuscrit de Niedermuenster à Munich. (P. Cahier, *Mélanges*.) Du Cange croit que ce n'était que des boîtes pour le saint Viatique, mais ses preuves ne sont pas concluantes. L'ordre romain ajoute qu'on y renfermait des reliques, ce qui fait qu'il les appelle des châsses, « hoc conditorium sancto-« rum pignorum ».

Nous devons, à ce propos, rapporter une observation que nous avons faite à Rome devant certains fragments trop étroits pour avoir servi d'éléments à de grands ciboria mais qui ont dû entrer dans la composition d'édicules plus restreints. Parmi les débris recueillis dans le portique de Santa-Maria-in-Trastevere nous avons remarqué deux marbres formant arcade et ornés dans leurs tympans d'un paon, d'entrelacs semblables à ceux que les ouvriers carlovingiens mettaient en pareille circonstance et d'une suite de crosses dans le haut. M. de Rossi explique l'usage de certains arcs oubliés dans les églises romaines en les attribuant aux *fenestelles* de la confession, mais ici on ne peut recourir à cette explication car il y a non-seulement deux arcades mais la largeur des pieds-droits est différente ; ce qui

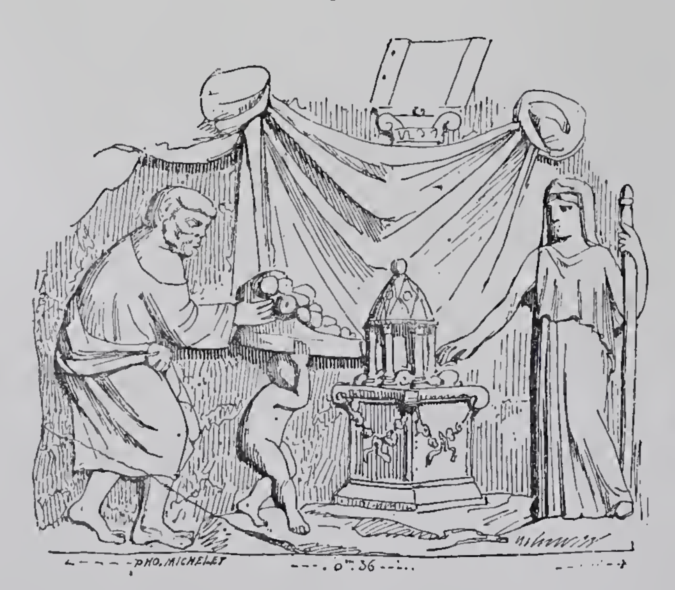
1. *Bull. de la Société arch. de Lorraine.*
2. *Congrès scientifique de France, — Session d'Orléans*, 1851, XVIII, 11.

implique l'idée d'un édicule quadrangulaire dont elles auraient formé les faces inégales. Nous ne pouvons songer davantage à un ciborium ordinaire à cause du peu de largeur de l'arcade qui n'a que 0 m 60 [1].

Les diamètres les moindres des arcs de ciboria que nous connaissions ont les dimensions suivantes :

ciborium	de Megroun	0 m 90
—	de Ain-Sultan	0 m 90
—	de Murano (musée)	0 m 95
—	de Porto	0 m 92
—	de Pérouse	1 m 20

Il est impossible de comprendre un autel dans 0m 60 et il faut supposer les colonnes reposant sur la table sacrée elle-même. L'antiquité nous en offre sur ses bas-reliefs païens des exemples nombreux. Nous avons donné au commencement du premier volume un bas-relief du Louvre figurant un sacrifice rustique et montrant un petit ciborium avec coupole sur l'autel ; — de Clarac [2] croit qu'il abritait le dieu Pan.



Bas-relief antique au Louvre représentant un autel avec un petit ciborium.

Les incolpia de bronze du Vatican, les sarcophages chrétiens dans les tombeaux de Lazare nous montrent cette disposition, le ciborium du tombeau de saint Alexandre, suivant toute probabilité, avait ses colonnes appuyées sur l'autel, enfin les peintures des Bysantins si respectueux de la tradition, contiennent des spécimens qui confirment l'hypothèse ; M. l'abbé Oudin [3], M. Albert Lenoir [4] en donnent des reproductions fort explicites ; on peut encore citer des miniatures des homélies du moine Jacques [1]. Nous avons essayé (pl. C.) une restauration des marbres du Transtevère d'après ces données.

1. Les arcs de confession de Ravenne n'ont que 0m 30 ou 40.
2. Bas-reliefs, pl. CCXVII, no 163, texte, II, p. 750.
3. *Manuel d'archéol.*, 1873, pl. III, no 16.
4. *Architect. monast.*, I, p. 194.

A Saint-Alexis de Rome une chaire dans la crypte est formée de deux anciennes arcades fort semblables aux précédentes, nous sommes persuadé qu'elle proviennent d'un de ces édicules et nous en avons gravé une des faces sur la même planche.

Xe SIÈCLE.

—

Nous arrivons enfin, en pénétrant dans le xe siècle, devant le majestueux ciborium qui abrite le maître-autel de Saint-Marc de Venise. C'est le plus grand que je connaisse, il a 4 mètres d'entre-colonnement et près de 6 m 50 de hauteur. Ses colonnes ornées de neuf étages de niches avec figures, ont 3 mètres du dessus de la base au-dessous des chapiteaux ; les arcades sont dessinées par des archivoltes, composées d'une moulure et d'un champ orné ; les tympans en marbre vert sont couronnés d'une simple cimaise feuillagée. (Pl. CIII.)

Nous n'entreprendrons pas de décrire les centaines de figurines distribuées dans les niches ; nous attirons seulement l'attention sur quelques sujets qui peuvent éclairer la question chronologique, notamment le prétoire, le crucifiement et l'adoration des Mages. La scène du Calvaire est comprise dans trois arcades : au milieu le Sauveur en croix est représenté sous le symbole d'un agneau et dans l'autre les Mages en s'approchant de la Sainte-Vierge avec leurs présents, sont figurés coiffés du bonnet phrygien ; ce sont là des signes bien évidents d'un travail carlovingien; les inscriptions, au dire de MM. Julien Durand et de Longpérier, seraient du ixe siècle. D'autre part, les chapiteaux, les bases des colonnes des niches,

1. Fo 131.
2. On peut consulter les *Annales archéologiques*, XXVI p. 60, au sujet de ces sortes de ciboria.

ont déjà une forme romane bien prononcée et le P. Garrucci nous montre les trois points des inscriptions comme caractéristiques d'une époque plus basse.

S'il nous est permis de juger entre opinions si compétentes, nous nous prononcerons pour le xᵉ siècle, en attribuant ce monument à la basilique construite en 977, mais dans cette attribution nous n'entendons parler que des quatre colonnes historiées. A cet égard, quelques observations prises sur la construction elle-même, pourront éclaircir les difficultés historiques.

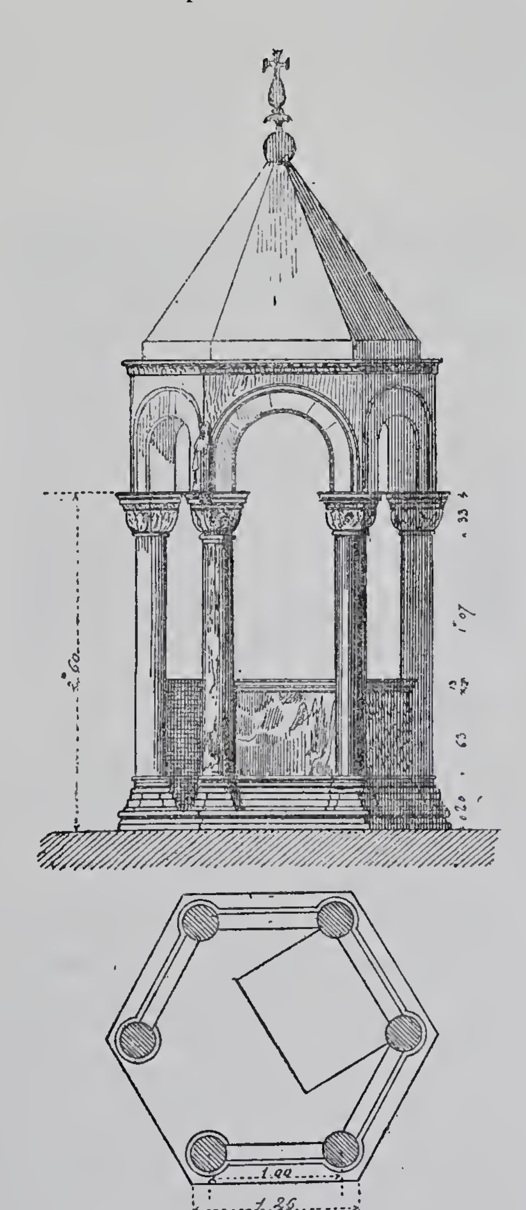
Il nous semble découvrir dans ce ciborium trois âges distincts, celui des colonnes qui correspond au xᵉ siècle, celui des chapiteaux au xiiᵉ, comme on peut le vérifier en les comparant à ceux de la façade de l'église derrière les fameux chevaux de bronze, ou à ceux du « fondaco dei Turchi ». Enfin les tympans, l'archivolte, les abaques des chapiteaux et la moulure de couronnement nous conduisent au xiiiᵉ ou xivᵉ siècle.

Il est incontestable qu'à l'origine de l'église, ce ciborium ne ressemblait aucunement à celui que nous voyons aujourd'hui, il suffit de se reporter à la mosaïque qui en représente la consécration et que nous avons gravée (pl. XVIII); le couronnement au lieu d'être carré offre une coupole dans laquelle pénètrent les arcs. De plus, le ciborium était beaucoup plus étroit, et lorsqu'on voulut espacer les colonnes de 4 mètres, comme elles sont maintenant, il fallut dans la crypte établir de nouvelles colonnes, pour porter un édifice plus lourd et dont les points d'appui s'éloignaient de la naissance des voûtes. C'est alors qu'on fonda les quatre colonnes si singulières qui plongent dans la crypte et dont les chapiteaux des xiiiᵉ ou xivᵉ siècles donnent authentiquement l'époque de l'élargissement supérieur. Sur la face postérieure de la Pala d'Oro on voit des volets couverts de peintures du xivᵉ siècle, parmi lesquelles l'ensevelissement de saint Marc et une image du ciborium, tel que nous le voyons depuis son agrandissement. Nous reviendrons sur ce sujet en parlant du chœur et des confessions.

Deux charmants ciboria du même genre, mais moins riches et qui ne sont peut-être pas antérieurs au xiiiᵉ siècle, ornent les autels de la Sainte-Vierge et du Saint-Sacrement dans le transept. (Pl. CIV.) Dans les mosaïques on peut voir une image de ciborium avec clôture, nous la reproduisons. (Pl. CVIII.)

Dans celles du vestibule, on remarque aussi une arcade au-dessus d'un autel qu'on peut prendre pour une image de ciborium.

Il existe dans la nef de Saint-Marc un petit temple hexagonal d'une grande élégance et qui abrite aujourd'hui un autel; nous n'en parlons qu'avec une certaine réserve parce qu'il a pu couvrir jadis, non un autel, mais un baptistère, comme à Cividale.



Ciborium composé de marbres très-riches dans la nef de Saint-Marc de Venise.

Dans les environs de Narni, dans la petite église de Santa-Potenziana de Visciano, il existe un ciborium dont les dessins m'ont été communiqués par M. le marquis Eroli, et, qui doit, selon lui, dater du xᵉ siècle. Son toit pyramidal est soutenu par quatre colonnes grossières élevées au-dessus de plusieurs marches. Les chapiteaux diffèrent entre eux et ne pa-

raissent pas avoir été faits pour la situation qu'ils occupent. (Pl. CIX.)

M. Stevenson, à propos des belles découvertes qu'il a faites dans un hypogée chrétien de Bolsena, nous signale un autel surmonté d'un ciborium qu'il attribue au xe siècle. Ce ciborium a quatre colonnes en Porta-Santa, qui proviennent d'un édifice antique et, au-dessus, quatre petits arcs décorés de sculptures, il est terminé par un couronnement très-simple, dans le genre de celui de San-Prospero à Pérouse [1].



Ciborium de Constance restauré d'après la description

Voici le souvenir d'un monument allemand à peu près contemporain des précédents ; au-dessus de la crypte et du chœur de l'église de son monastère, saint Gébehard, évêque de Constance, éleva un autel en l'honneur de saint Grégoire, surmonté d'un ciborium d'une excessive beauté. Il avait fait fabriquer pour soutenir ce ciborium quatre colonnes de bois et il engagea les habitants de Constance à contribuer par leurs aumônes à son ornementation ; il fut entendu et put les recouvrir d'argent ; il les plaça sur des bases de pierres élégamment sculptées, érigea au-dessus des colonnes quatre arcs d'un côté en vermeil, de l'autre en bronze doré ; enfin il étendit au-dessus une table tellement large qu'elle recouvrait tout le ciborium ; elle était percée dans le milieu d'un orifice circulaire, sans doute destiné à donner du jour à l'autel et couvert tout autour intérieurement de cuivre doré. Là était une sorte de cadre en saillie revêtu d'argent. Le dessous de ce plafond couvert de bronze doré portait en ciselures les figures des évangélistes. On remarquera le mot : *in traversum* qui veut dire qu'elles suivaient la diagonale, disposition analogue à celle des anges de la chapelle Saint-Zénon à Rome, qui soutiennent au centre le médaillon du Sauveur. On peut supposer qu'entre les évangélistes on avait, pour remplir le vide, placé leurs attributs. Cette dalle sur les champs formant les quatre côtés extérieurs était ornée de plaques d'argent, où l'on voyait gravés en lettres d'or les vers suivants, un par face :

HOC OPUS EXIGUUM DIVERSIS ARTIBUS ACTUM
FERT TIBI, GREGORI, SUPPLEX DEVOTIO SERVI
PRÆSULIS INDIGNI, QUEM TU CUM PLEBE FIDELI
CONJUNGAS TURMIS PRECIBUS, PATER ALME, SUPERNIS.



Plafond du ciborium.

Des inscriptions étaient placées ainsi dans les ciboria de Classe et de Murano.

Les monuments du xe siècle sont malheureusement devenus fort rares, nous sommes obligé de recourir aux images pour compléter notre étude. Le ménologe grec du Vatican nous fournit à lui seul plusieurs spécimens. Le sujet de la *mort de Zacharie*, tué entre le temple et l'autel, donne lieu à une représentation de ciborium ; c'est un petit édicule carré, formé de quatre colonnes et quatre arcs et terminé par une pyramide couronnée par une croix. Nous remarquons deux petits rideaux, simple indication de leur usage, qui pendent sur les tringles de l'imposte, l'un est bleu avec bordure rouge, un autre vert avec bordure violette. L'autel n'est pas compris tout entier sous le ciborium, il le dépasse à droite et à gauche.

L'apparition de l'ange à saint Zacharie (23 septembre) pendant qu'il encense l'autel, nous donne une autre figure de ciborium ; celui-ci est porté par quatre colonnes et surmonté, non d'une pyramide, mais d'une coupole dans laquelle pénètrent les arcs, avec une petite croix au sommet ; on a figuré autour une clôture en marbre rose, soutenue par des piliers en marbre blanc et interrompue par les vantaux d'or de la belle porte. (Pl. CVI.)

1. *Escavazioni in un ipogeo cristiano di Bolsena, relazion di Enrico Stevenson*, Roma, 1881, p. 5.

A la fête de *saint Philippe* (11 octobre), on voit dans le même manuscrit le saint apôtre célébrant devant l'autel, sous un ciborium. Il est du même genre que le précédent ; on y observe une coupole dans laquelle pénètrent les arcades, quatre colonnes avec chapiteaux corinthiens très-refouillés et, détail curieux, une feuille de bronze saillante aux angles des impostes.

Le plus intéressant et le plus complet fait partie de l'image de la fête *des chaînes de saint Pierre;* l'édicule est comme toujours tétrastyle, surmonté d'une pyramide octogonale, qui porte comme à Sainte-Sophie, une boule et une croix à son sommet. La clôture du chœur est figurée en avant, avec montants gris terminés par un disque crucifère, panneaux bleus et blancs ; dans le fond le banc du presbyterium s'arrondit sous l'abside. A gauche la table de bois doré, couverte d'une nappe sur laquelle sont posées les chaînes, offre un exemple curieux de ces autels accessoires, sur lesquels on ne célébrait pas le saint sacrifice, mais où l'on plaçait les vases sacrés et objets précieux du culte. (Pl. CV.)

Un ivoire de Munich nous présente un joli type de ciborium, figuré dans une assomption. Au-dessus du lit funèbre une coupole tout ajourée est soutenue par des colonnes du même travail.

Nous classons tout à fait dans la même catégorie un autre ivoire de Wurtzbourg représentant la Sainte-Vierge et saint Nicolas sous un dais ajouré. Malheureusement la délicatesse du travail a été cause de plusieurs mutilations dont il est victime [1].

Nous possédons au Musée de Cluny un ivoire du même genre qui figure le Christ couronnant Othon II et Théophanie ; au-dessus s'élève un ciborium ajouré qui est soutenu par des colonnes cannelées en spirale, terminé aux angles par des acrotères, pourvu de rideaux qui encadrent la scène [2].

Le coffret d'ivoire de la collection Sauvageot, dans la scène de l'Annonciation conserve un exemple de ciborium avec coupole et pénétration des arcs dans la calotte [3].

---

1. *Sainte Vierge*, II, 481.
2. *Les arts somptuaires*, vol. I[er].
3. *Sainte-Vierge*, t. I, Annonciation.

XI[e] SIÈCLE.

—

L'église de Saint-Nicolas à Bari, construite au XI[e] siècle, possède le ciborium le plus remarquable que nous puissions citer pour l'époque. Il se compose de quatre colonnes trapues, élevées sur des marches où nous lisons une inscription commémorative, il est couronné par deux étages de colonnettes ; carré dans le bas, l'édicule se termine par un double toit octogonal. On peut en voir dans Schulz [1] une gravure bien faite et sur une grande échelle. En avant de ce ciborium le chœur est fermé par des colonnes.

A San-Clemente entre Aquila et Foggia, il y a aussi un ciborium remarquable.

Saint Grégoire VII, construisit à Santa-Maria-in-Portico à Rome un beau ciborium sur l'autel où on vénérait la Madone [2].

Saint Odilon, abbé de Cluny, avait fait construire sur l'autel Saint-Pierre un ciborium dont les colonnes revêtues d'argent portaient des nielles noirs d'un beau travail: « Incepit etiam ciborium super altare S. Petri cujus columnas vestivit ex argento cum nigello pulcro opere decoratas [3]. »

Il est à croire que ces édicules n'étaient pas rares en France. Sur la façade de Notre-Dame-du-Port, à Clermont, on en voit un sculpté au-dessus d'un autel accessible par deux marches.

Le prince Grégoire Gagarine, à la libéralité inépuisable duquel nous devons tant de renseignements, nous a donné la photographie des miniatures d'un évangéliaire géorgien du XI[e] siècle, appartenant à la princesse Dadian de Mingrélie; les inscriptions sont en langue koutsouri (ancien géorgien). Le sujet de la Purification donne lieu à la représentation d'un ciborium fort curieux; il est soutenu par quatre colonnes, mais au lieu d'arcades il a deux architraves qui ne reposent sur les chapiteaux que par l'intermédiaire d'un petit pilastre. (Pl. CII.) La frise est ornée,

1. *Monuments de l'art du moyen-âge dans l'Italie méridionale*, Dresde, 1866, pl. III et IV.
2. MATRAIA, *Hist. dell'miraculosa imagine della B. Virgine Maria detta S. Maria in Portico*, 1628, 8°.
3. *Vita S. Odilonis abb., inter acta SS. Benedict. Sæc.*, VI, p. 1, p. 687.

l'édicule couronné d'une coupole. On voit ailleurs, dans ce manuscrit, Jésus-Christ devant l'autel sous un ciborium à coupole, avec pénétration d'arcs et ornements au sommet des arcs et de la coupole. (Pl. CI.)

L'église de Nekrési (Géorgie) possède une vieille peinture, où figure un ciborium analogue, avec architrave ornée, ne reposant pas directement sur les chapiteaux, coupole, et quatre colonnes.

Nous compléterons l'étude du XIe siècle par l'indication de quelques images de ciboria. On peut considérer quelquefois comme tels les édicules figurés au-dessus du saint sépulcre dans les ivoires où se trouve représentée la Résurrection. Une plaque d'ivoire de la collection de M. Castellani, laquelle représente un crucifiement, nous fournit dans la partie inférieure un véritable ciborium à double étage, avec le tombeau ou autel dans le bas et la chambre des reliques dans le haut. Je l'attribue au XIe siècle.



Ivoire de la collection Castellani.

Nous puisons aussi des documents intéressants dans les homélies du moine Jacques, manuscrits dont on possède deux copies, l'une au Vatican, l'autre à la Bibliothèque nationale. (Pl. CVIII et CIX.)

Au f° 91, nous voyons un ciborium carré avec quatre colonnes, autant d'arcades, et dans la partie supérieure, une sorte de tour surmontée d'une coupole et d'une croix.

Au f° 92, un ciborium tétrastyle avec coupole et pénétration des arcades.

Au f° 100, ciborium à peu près semblable avec colonnes cannelées en spirale. Les arcades sont en fer à cheval.

F° 103, idem.

F° 120, idem. On remarque l'autel placé sous le ciborium et dont la forme est circulaire.

F° 131, idem.

F° 135, idem.

F° 142, idem. Dans ces deux derniers, le ciborium s'élève sous un autre édifice. Nous donnons la plus intéressante de ces miniatures dans nos gravures [1].

Le manuscrit 39 [2] du Vatican contient une image de ciborium au-dessus d'un autel; ses colonnes ornées de zig-zags supportent non pas une arcade, mais une sorte de trèfle au-dessous de sa toiture, qui a l'apparence d'un velum.

L'admirable manuscrit grec 74 de la Bibliothèque nationale qui nous a fourni une mine inépuisable dans nos recherches iconographiques, contient plusieurs images de ciboria, carrés dans le bas et surmontés d'une pyramide octogonale. F° 156, 109 v°. (Pl. CV.)

Nous avons figuré (pl. CVI) une miniature des actes des saints qu'il nous a été permis de reproduire d'après un manuscrit de la Bibliothèque synodale de Moscou, grâce à la libéralité du directeur des musées, M. de Daschkof. On remarquera avec intérêt qu'elle montre intégralement le périmètre du chœur.

XIIe SIÈCLE.

—

A la renaissance romane, où les monuments se multiplient dans tous les genres, nous pouvons enfin chercher des types nombreux devant les ciboria encore existant. Rome nous en offre plusieurs pour le XIIe siècle; nous signalerons d'abord celui de Saint-Laurent-hors-les-Murs, que son importance, ses dimensions, son élégance et l'inscription qui nous révèle sa date et le nom de l'auteur désignent spécialement à notre attention. Élevé sur quatre colonnes corin-

1. On peut voir le reste dans *La Sainte-Vierge*, I vol.
2. *Sainte-Vierge*, pl. XIX.

thiennes en porphyre, il porte une architrave, une rangée de petites colonnes, puis un second attique de forme octogonale, un toit, et enfin au sommet une lanterne également octogonale. (Pl. CVII.) Au revers de l'architrave on lit cette inscription qui nous apprend que l'ouvrage est de 1148 et que les quatre fils du marbrier Paul y prirent part; elle commence sur la face orientale :

+ IOHS PETRVS ANGLS ET SASSO FILII PAVLI MARMOR HVI OPIS MAGSTRI FVER

et se termine sur la face occidentale :

+ ANNO DMCXLVIII EGO HVGO HVMILIS ABBS HOC OPVS FIERI FECI.

Parmi les quatre artisans, *Giovanni, Pietro, Angelo* et *Sassone*, Promis croit que le troisième fils fut Nicolas de Angelo qui sculpta le candélabre de Saint-Paul. Leur père, sans doute mort en 1148, florissait à la fin du XI[e] ou au commencement du XII[e] siècle [1].

Le diamètre des colonnes égale 0[m] 24, leur hauteur 2[m] 90, leur écartement 2[m] 22. L'autel sur lequel le Pape a seul le droit de célébrer est de la même époque, comme nous l'avons déjà dit.

Pendant longtemps ce ciborium au lieu de son toit octogonal fut recouvert d'une lourde coupole qu'on a fait disparaître dernièrement, on aurait pu restaurer l'état primitif d'après la fresque du porche qui, exécutée une cinquantaine d'années plus tard, nous montre l'aspect général du monument. Ce ciborium est antérieur au chœur actuel, lequel s'est étendu sur toute la surface de l'antique basilique, au commencement seulement du XIII[e] siècle.

Les quatre frères, auteurs du ciborium de Saint-Laurent, le furent encore de celui de San-Marco dont M. de Rossi a trouvé l'inscription commémorative [2] :

LN. N. D. MAGISTER GIL PBR CARD. S. MARCI IUSSIT HOC FIERI PRO REDEMPTIONE ANIME SUE ANN. DNI MCLIIII. IND. II. FACTUM EST PER MANUS IOHIS PETRI ANGELI ET SASSONIS FILIOR PAULI.

Ce ciborium dut être démoli en 1736 par le cardinal Quirini, qui confia à Pierre Bariglioni le soin de refaire le maître-autel et la confession; nous n'en possédons plus que les quatre colonnes de porphyre qui soutiennent deux arcades dans le chœur; leur fût, sans compter la base ni le chapiteau, a 2[m] 85, leur diamètre inférieur, 0[m] 33. Il est clair que ces colonnes ne furent pas mises en œuvre pour la première fois au XII[e] siècle et qu'elles provenaient sans doute du ciborium primitif.

1. *Bulletino di archeologia cristiana*, 1875, 125. (Voyez ambons.)
2. *Id.*

On sait que Lucien II (1144) avant d'être élevé au souverain pontificat restaura l'église Sainte-Croix de Jérusalem, dont il était titulaire. Peu après Ubaldo Caccianemico, de sa famille, fit construire par les mêmes marbriers, un nouveau ciborium [1].

+ TEGM. ID. HUBALDUS
FORE. FECIT. CARD. NA +
VIR. PRUDENS. CLEMENS.
DISCRETUS, ET SPUA +
+ IONES DE PAULO. CUM
FRIB. SUIS
ANGLO ET SASSO. HVIVS
OP. MAGISTRI FUERUNT. R.

Panvinio, dans un manuscrit du Vatican, rapporte aussi la seconde partie de l'inscription. On remarquera que Pierre ne figure pas dans la collaboration de ses frères; on ne peut supposer qu'il fut mort, car Lucius II (avant 1144) avait été l'auteur de la restauration de l'église et nous voyons cet artiste travailler dix ans après à San-Marco.

Le ciborium actuel qui fut renouvelé par Benoît XIV (1740 † 58) est élevé sur deux belles colonnes de brèche coraline et deux de Porte-Sainte [2].

On sait que Pascal II, après les dévastations de Robert Guiscard, restaura complétement l'église Saint-Clément en 1108. Nous avons déjà essayé de restituer l'antique ciborium; celui que nous voyons en place aujourd'hui date probablement du XII[e] siècle : il est formé de quatre colonnes de pavonazetto, surmonté d'un attique avec colonnettes et d'un toit à double pente qui se termine par deux frontons. La cimaise de cet attique est feuillée; il est probable que ce couronnement est incomplet, et qu'au lieu de toit à pignon il fut construit dans le genre de celui de

1. *Bull. d'archeol. crist.*, 1875, 125.
NIBBY, *Chiese*, p. 197.
BESOZZI, *Storia di santa Croce*.
2. Mgr DE MONTAULT, *Guide aux églises de Rome*.

Saint-Laurent. On voit encore sous l'architrave les tringles de fer et les anneaux où s'attachaient autrefois les rideaux. L'autel date de Benoît III et de 1726. Nous avons restauré l'entrée de la confession d'après le dessin de Ciampini (1690) dans son ancien état. (Pl. CXI.)

Au fond de la nef de gauche de Sainte-Anastasie, on voit encore un ciborium formé d'un fronton soutenu par deux colonnes et deux demi-colonnes. Le tympan du fronton est orné de mosaïques. Nous le mentionnons à cause de la tradition qui s'y rattache, et qui le ferait remonter jusqu'à saint Jérôme, mais il nous paraît roman, peut-être même contemporain des restaurations de 1210, sous Innocent III[1]. (Pl. CXI.) Il fut restauré par le cardinal Gesualdo au XVI[e] siècle.

On lit sur le filet de la cimaise :

† IN ISTO LOCO PROMISSO VERAX ET PECCATORVM REMISSIO.

Les inscriptions suivantes, près de l'édicule, fournissent quelques données historiques :

DOM
QUOD
VETUSTISSIMUM HOC ALTARE
IN QUO HIERONYMUS
MISSÆ SACRUM PERAGEBAT
A DIVO GREGORIO MAGNO
PRIVILEGIATUM
FRANCISCUS MARIA PHŒBEUS
ARCHIEPISCOPUS TARSENSIS
S. SPIRITUS PRÆCEPTOR
OLIM BASILICÆ VATICANÆ
AC SIMUL HUJUS COLLEGIATÆ
CANONICUS
OMNI PRORSUS
SACRA VENERANDA ANTIQUITATE
TUM ALTARIS TUM CIBORII
RELIGIOSE SERVATA
INSTAURAVERIT
COMPLANATA AREA
CONDITORIO
INSIGNIUM RELIQUIARUM

1. Ugonio parle d'une confession qu'il aurait vue sous l'autel, ce qui fait supposer une disposition différente pour l'édicule entier : « In quella fenestella su l'altare chiusa con « porticelle di noce, sono alcune reliquie, che vi si ser- « bano. » (STATIONI.)
CRESCIMBENI, *Istoria della basilica di S. Anastasia*, 1722, in-4°, p. 27.

LIGNI S. S. CRUCIS
VELI BEATISSIMÆ VIRGINIS
ET CLAMUDIS S. IOSEPHI
EXORNATO
VARIIS MARMOREIS LAPIDIBUS
FORNICE AC PICTURIS
UNDEQUAQUE DECORAVIT
CAPITULUM AC CANONICI
PERPETUUM REI MONUMENTUM
POSUERE

A gauche une seconde inscription du même archevêque (1692) rappelle la découverte du corps de sainte Anastasie.

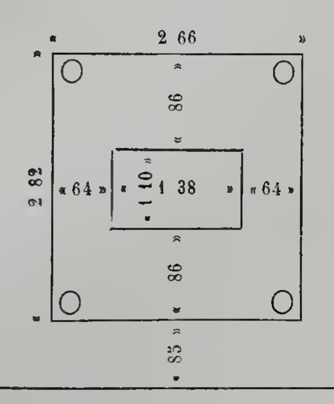
DUM OPIFICES IN SACELLI ORNATU
ET IPSIUS AREÆ COMPLANATIONE
ILLUD INTEGRUM AC ILLATUM
SERVARE STUDEBANT
PRÆTER EXPECTATIONEM
SOLUTIS UNDIQUE
MARMOREIS TABULIS
EIUS LATERE CLAUDENTIBUS
MOMENTO CORRUIT
ET LOCULUS LATERIUS
ANTIQUÆ STRUCTURÆ
SUB ARA CONSECRATA APPARUIT
IN QUO HÆ SACRÆ EXUVIÆ
REPERTÆ SUNT
ET SUB EODEM ALTARI
DECENTIORI CONDITORIO
COMPOSITÆ

On sait que la crypte actuelle de Saints-Côme-et-Damien s'étend sur le niveau de l'ancienne église ; nous avons déjà parlé de l'autel du XII[e] siècle, qu'on y voit encore ; il était surmonté d'un ciborium, dont les quatre colonnes veinées de noir et de blanc avaient une grande valeur. M. de Rossi[1] a trouvé dans une description de Panvinio des détails bien précieux à ce propos. Ugonio nous dit qu'il fut ordonné par le cardinal Guido :

« Il ciborio che sopra l'altare maggiore si vede « sostenuto da quattro colône, fu fatto fare da un « diacono cardinale di questo titolo, come mostra « l'inscrittione postavi : *Guido cardinalis huius eccle-* « *siæ, sancte sedis apostolice cancellarius, fecit.* »

1. *Bull. d'archéol.*, 1867, p. 63.

Nous pouvons encore avoir idée de ses dimensions, d'après la marche sur laquelle est érigé l'autel et qui devait servir de socle au ciborium.



Ciampini donne le dessin d'un ciborium qui existait de son temps dans l'église Saints-Pierre-et-Marcellin et qui ressemble beaucoup à celui de Saint-Clément dont il le dit contemporain; l'église ayant été renouvelée et consacrée en 1256 par Alexandre IV, il est possible que cet édicule dans son ensemble ne soit pas plus ancien; il présente en bas quatre colonnes feuillagées soutenant un petit attique de colonnettes et un fronton [1]; il était élevé au-dessus d'un autel et d'une confession. Les colonnes étaient probablement antiques. (Pl. CXIV.)

Ciampini (1690) nous raconte qu'au XVIe siècle il existait encore à Rome un grand nombre de ciboria et qu'il assista à leur démolition : « J'ai vu moi-même, dit-il, dans ma jeunesse avant la restauration d'Innocent X, un ciborium dans la basilique du Latran [2], j'en ai vu dans l'église de Santa-Maria-in-Portico, dans l'église de Saint-Alexis, au-dessus de l'image d'Édesse, etc.

Les fresques de la Bibliothèque Vaticane (1589) nous montrent plusieurs ciboria qui existaient encore au temps de Sixte XV. Ils sont presque tous couronnés d'un attique à colonnettes avec toit terminé en pyramide octogonale. La plus importante de ces peintures est celle qui figure les saints Apôtres dans la galerie du Musée chrétien. On y voit la même disposition, quatre colonnes et au-dessus du double attique un toit et une lanterne. Les colonnettes des attiques sont cannelées en spirale, leurs intervalles sont fermés par des croisillons de fer; il est probable que cette partie supérieure formait une chambre à reliques ; des guirlandes (tradition tout à fait antique) sont suspendues à l'architrave, des vases ornent les angles. Il paraît que ce monument avait été restauré à la renaissance comme les bucranes et l'écusson papal de la frise donnent lieu de le penser. (Pl. CXII.) Ugonio qui le vit encore en place, nous dit que l'autel était séparé des nefs par des chancels et le ciborium soutenu de quatre colonnes de porphyre.

1. Ugonio Stationi, p. 148 : Ne'i canti sorgono quattro colonne, che sottengono il coperto di marmo in foggia di tabernacolo.

2. Il ne s'agit évidemment pas du grand ciborium qui est encore au-dessus du maître-autel.

Toscanella possède deux ciboria fort anciens; le premier dans l'église Saint-Pierre est composé de quatre arcs, surmontés d'une pyramide et portés par des colonnes, il appartient aux dernières années du XIe siècle, comme nous le montre cette inscription qu'on lit sur la frise intérieure [1] :

MILLENO NONAGESIMO III
✠ PETRUS PBR BLEDAN ✠
✠ RAINERIUS PBR URBIVETAN ✠

On voit encore une autre ciborium dans la belle église romane de Sainte-Marie de la même ville; il ne fut terminé qu'à la fin du XIIe ou commencement du XIIIe siècle, l'église n'ayant été consacrée qu'en 1206. Comme celui de Saint-Pierre, il a quatre arcs portant une pyramide et reposant sur des chapiteaux de style roman; l'arc de face et ceux des côtés sont festonnés. Les tympans ornés de peintures figurent des saints évêques, qui se détachent sur un fond rouge quadrillé. L'intérieur voûté est aussi enrichi de peintures parmi lesquelles sont les attributs des évangélistes [2].

Sainte-Marie-in-Castello de Corneto possédait un ciborium, élevé selon l'usage au-dessus de quatre colonnes qui supportent le tegurium.

L'ancienne coupole, malheureusement démolie, était composée de plusieurs étages avec colonnettes trapues comme au ciborium de Saint-Laurent; il reste

1. Lenoir, *Arch. mon.*, II, 128, 150.
Campanari la restaure ainsi l'inscription :
✠Riccardus præsul tuscanus centumcellicus atque bledanus
✠Sit Riccardus paradisi sede paratus. Amen.
✠Ego Petrus presbyter hoc opus fieri iussi
✠Anno ab incarnatione Domini millesimo nonagesimo III.
Riccardo était évêque de Centumcellæ (Civita-Vecchia) et de Blera. (P. 58.)

2. Lenoir, *id.*, p. 151.
Gaillabaud, *Monuments anciens et modernes.*
Secondiano Campanari, *Delle antiche chiese di Toscanella*, p. 34.

à peine quelques fragments des anciennes colonnettes, de plus les grandes colonnes et leurs chapiteaux sont modernes. Nous avons encore l'architrave qui porte cette inscription repartie sur deux côtés : + VIRGINIS ARA PIE SIC Ē DECORATA MARIE QUE GENUIT XPM TANTO SUB TPR SCRIPTU. ANNO MILLENO CENTENO VI ETAGENO OCTO SUP RURSUS. FUIT ET PRIOR OPTIMUS URSUS CUI XPS REGNU. CCEDAT HABERE SUPNU. AM.

Ces termes de l'inscription « *anno millesimo centeno sex et ageno* (*et sexageno*) *octo super rursus* datent le monument de 1168, vingt ans après la construction du ciborium de Saint-Laurent.

Les noms des artistes sont gravés au revers de l'architrave :

+ IOHS ET GUITTO MAGISTRI HOC OPUS FECERUNT

M. de Rossi [1] pense que ce Giovanni fut le fils de Nicolas Ranucci qui avait travaillé dans la même église.

Le ciborium de la cathédrale d'Anagni est du même style et de la même époque que celui de Saint-Laurent-hors-les-Murs. Il doit être fort peu antérieur à la dédicace de l'église qui eut lieu sous Alexandre III, en 1179; quatre colonnes isolées, disposées sur un plan carré, supportent une frise incrustée d'émaux dorés et de diverses couleurs. Sur cette frise s'élèvent successivement deux galeries à jour, divisées par des colonnettes, l'une carrée, l'autre octogone, puis un toit octogone tronqué à la partie supérieure; puis deux autres galeries semblables aux précédentes, la dernière ayant pour ornement un toit aigu et la croix à double traverse. Au pourtour quatre tringles de fer, où glissent encore les anneaux auxquels s'attachaient les rideaux (on en voit encore à Saint-Clément, Sainte-Cécile, Sainte-Marie-in-Cosmedin à Rome) restent comme derniers vestiges d'un rite qui a cessé dans l'Église romaine vers le XVIe siècle et ne s'est maintenu que dans l'Église orientale [2].

A San-Sabino de Canosa, dans la chapelle de Boëmond, nous devons mentionner un ciborium roman d'une proportion écrasée, soutenu par quatre colonnes surmontées d'architraves et d'un fronton [3].

M. Palustre nous signale un ciborium de cette époque dans l'abbaye de Casauria (près Pescara) : il est grossièrement sculpté et sur sa frise on

1. *Bull.*, 1875, p. 120.
2. Barbier de Montault, *Ann. archéol.*, vol. XVI, 243.
3. Schulz, *Monuments de l'art du moyen-âge dans l'Italie méridionale*, pl. IX.

retrouve l'histoire de la fondation de l'abbaye, moins bien reproduite que sur le fronton de la porte centrale de l'église [1].

A Sainte-Marguerite de Bisaglia, M. Salazaro nous donne copie d'une peinture du XIIe siècle qui figure un ciborium au fond du tableau.

Le ciborium de l'église Saint-Ambroise de Milan est un des plus connus d'Italie; élevé au-dessus de l'autel d'or, il est carré, soutenu par quatre colonnes de porphyre et couronné par quatre frontons ornés de bas-reliefs. Sur la face principale, on voit le Sauveur entre saint Pierre et saint Paul, auxquels il donne les clefs et un livre, avec cette légende : *Accipe librum sapientiæ.* Sur la face qui regarde le chœur, saint Ambroise coiffé d'un bonnet conique, a au-dessus de lui une demi-figure, probablement le Christ, qui lui tend les bras, il est accompagné de deux saints, sans doute saints Gervais et Protais qui semblent lui présenter deux personnages; ces derniers, vêtus d'un froc noir comme les moines, ont les cheveux courts, taillés en rond, l'un d'eux offre à saint Ambroise le modèle du ciborium. Du côté de l'Épître on voit saint Ambroise en habits pontificaux, au-dessous d'une main céleste qui lui pose la couronne sur la tête; devant lui paraissent deux citoyens de Milan avec leur barbe longue et pointue. Du côté de l'Évangile deux femmes sont prosternées devant la Sainte-Vierge. Les hommes sur leurs cheveux courts portent un petit chapeau rond et noir, avec un revers orné d'un fil d'or, tunique courte et étroite, manches également étroites. La tunique ne descend pas au-dessous des genoux, elle est retenue par une ceinture. Les chausses sont d'une couleur sombre, les souliers noirs, pointus.

Les femmes ont des souliers semblables, tunique plus large et talaire, manches très-vastes, ouvertes, et laissant voir d'autres manches d'une robe de dessous, petit capuchon qui couvre la tête, au travers duquel une bande serre les tempes. Une seule des femmes porte une couronne parce qu'elle était sans doute mariée [2].

1. Palustre de Montifaut, *De Paris à Sybaris, études artistiques et littéraires sur Rome et l'Italie méridionale*, 1866, 1868, in-8°.
2. Puricelli, *Monum. basil. S. Ambrog.*
Ferrario, p. 134, *Monumenti sacrieprofani di S. Ambrogio*, 1824.
De Dartein, *Archit. lombarde*, pl. XXXIVXLV, p. 107.
Du Sommerard, *Les arts au moyen-âge.*

Ces quatre bas-reliefs surmontent de riches archivoltes ornées d'entrelacs, et sont encadrés par des pilastres avec arabesques. Les chapiteaux des colonnes ont l'apparence d'une sorte de corbeille d'où surgissent les volutes. Des aigles, qui tiennent des poissons dans leurs serres, garnissent les angles des impostes. Les colonnes, dont l'origine remonte sans doute à saint Ambroise, n'ont plus de base, mais reposent sur un socle mouluré de 0^m 64 de hauteur. Depuis le sol jusqu'au sommet des frontons, l'édifiec n'a pas moins de 8^m 84.

Je ne puis adopter l'opinion qui fait remonter ce ciborium à l'évêque Gaudentius, c'est-à-dire au IXe siècle (835), je n'y découvre aucun des caractères des ciboria carlovingiens, ni rien qui rappelle le style du paliotto lui-même, comme on le constaterait si ces deux monuments étaient contemporains [1]. Tous les ciboria du IXe siècle que nous avons rapportés, ceux de Classe, de Ravenne, Porto, Bagnacavallo, etc., sont d'un aspect absolument différent et, trait particulier à l'époque, ont tous au-dessus des arcs une corniche horizontale. Les frontons, surtout des frontons aussi aigus que ceux-ci, ne paraissent qu'à une époque beaucoup plus tardive.

Les entrelacs ne sont pas une caractéristique absolue du IXe siècle, car nous en trouvons d'absolument semblables au XIIe siècle, au musée de Toulouse, accompagnés de perles comme ici. Nous avons publié ailleurs [2], une miniature de Mont-Cassin, datée du XIe siècle et qui figure le moine Grimoald présenté à Notre-Seigneur par saint Benoît, sous des traits fort semblables au bas-relief postérieur de notre ciborium. Le présentateur lève les mains et tient son protégé de la même manière. Le costume ecclésiastique dans ces images, me parait aussi bien postérieur à l'époque carlovingienne. Mgr Barbier de Montault, avec lequel j'ai eu l'heureuse fortune de me rencontrer à Milan, le fait descendre jusqu'au XIIe siècle, ce qui le rendrait contemporain de la crypte et de l'ambon. (Pl. CX.)

M. de Dartein [3] nous présente dans son ouvrage deux ciboria romans à Sainte-Marie-au-Val-de-Cividale et à Saint-Pierre-de-Civate; ce dernier à l'entrée du chœur, ressemble à celui de Saint-Ambroise.

1. Nous avons au Louvre (n° 448) un tableau de Titien représentant le concile de Trente. On voit dans la cathédrale (commencée en 1048) des ciboria qui ont des pignons et des ornements assez semblables à ceux de Saint-Ambroise.
2. *Sainte-Vierge*, IIe vol.
3. *Archit. lombarde*, pl. XVII, 40.

L'église de Spalatro [1] (Istrie) possède un ciborium remarquable.

Nous devons attirer l'attention sur les bas-reliefs de bronze de plusieurs portes en Italie, où nous découvrons d'intéressantes images de ciboria. En premier lieu sont ceux de Bonanno à Pise et à Monreale. Ces édifices sont représentés à deux étages; carrés dans leur plan inférieur, ils deviennent circulaires dans le haut et se terminent par une calotte hémisphérique qui abritait sans doute immédiatement les reliques. (Pl. XCIV.)

La France n'avait pas ses églises déshéritées de ce bel ornement. L'église de Chartres possédait un ciborium, comme nous l'apprenons par le texte de son obituaire : « Decemb. obiit Conanus Britannorum « comes, pro cujus anima Berta comitissa mater ejus « altare hujus Ecclesiæ decoro exornavit ciborio [2]. »

Dans l'ordre de Cluny, ce meuble liturgique n'était pas oublié. Saint Udalric (1110) marque entre les colonnes un *reclinatorium* que Thiers traduit par accoudoir, mais comme on pouvait y poser la patène il est plus plausible d'y voir une crédence [3].



Agen. — Cloître de Saint-Caprais, sculpture d'un chapiteau.

A défaut de ciborium les architectes romans élevaient quelquefois en France une sorte de dais circulaire festonné de petits arcs et rattaché au mur par une trompe godronnée. On voit un exemple de ce genre figuré sur un chapiteau d'Agen.

1. YRIARTE, *Les bords de l'Adriatique.*
2. *Necrologium ecclesiæ Carnotensis.*
3. On lit aussi que le diacre thuriféraire se tenait « juxta « columnam ciborii ». (BERNARDUS, mon. in ordine cluniac., part. I, c. XXXV.) Du Cange l'appelle appui de communion.

Un ciborium gigantesque en émail, dont nous avons déjà parlé à l'article *autel*, surmontait l'autel de l'abbaye de Grandmont. Quatre colonnes en bronze émaillées de fleurons supportaient une voûte métallique, à laquelle étaient suspendus des écussons nombreux. Les roses d'Angleterre y brillaient de toutes parts et rappelaient la générosité des rois, bienfaiteurs de cette abbaye; cet ornement était évidemment postérieur à l'autel [1].

L'usage des ciboria s'était étendu à toute la chrétienté. On voyait à Santiago, au-dessus de l'autel de Saint-Jacques, un magnifique ciborium dont la construction devait remonter au commencement du XIIe siècle; il était carré, supporté par quatre colonnes, et couvert des plus riches sculptures. On y remarquait des allégories de vertus, un ange soutenant l'Agnus-Dei crucifère, des anges sonnant de la trompette, Moïse, Abraham, Jacob, Isaac, tenant des légendes; sur le second rang, les douze apôtres, au milieu desquels était figuré saint Jacques, avec un livre dans la main. Sur le dessus se dressaient quatre anges comme préposés à la garde de l'autel, les évangélistes aux quatre angles extérieurs; enfin au sommet on apercevait la Trinité sous une triple arcade [2].

Quoique les monuments dont nous nous occupons en ce moment soient plus rares dans le Nord qu'en Italie, où les anciennes traditions sont si persistantes, on peut cependant citer quelques exemples, même en Allemagne, notamment à Hamersleben, où se trouve un véritable ciborium avec un arc déjà aigu, colonnes trapues, chapiteaux romans, une arcature au sommet; l'angle est adouci par une colonnette prise dans la masse [3].

Dans la bibliothèque de Munich, une miniature de Niedermuenster, nous montre aussi un ciborium à deux étages, la partie du bas tétrastyle avec arcades. Il est orné d'une couronne dans le milieu.

1. TEXIER, *Diction. d'orfèvrerie*, p. 202.
Les arts somptuaires, Ier vol.
2. F. GUERRA, *Souvenirs d'un voyage à Santiago*. (*Ilustracion catolica.*)
3. Henri OTTE, *Manuel d'archit.*
Voy. aussi WERTH, *Monum. d'art*, pl. LII, n° 9.

XIIIe SIÈCLE.

Nous conservons de nombreux ciboria du XIIIe siècle; à Rome celui de Saint-Georges-in-Velabro est un des plus remarquables, parce qu'il possède encore son autel et sa confession. Il est sontenu par quatre colonnes de porphyre noir, avec chapiteaux corinthiens composites; les architraves qui reposent directement sur les grands chapiteaux supportent chacune huit colonnettes en marbre blanc, lesquelles sont couronnées d'une corniche à double moulure. Le second rang de colonnettes est sur un plan octogone; il porte huit tables de marbre jointes de manière à former une pyramide dont le sommet, qui est tronqué et ouvert, à l'intérieur, soutient un troisième petit ordre surmonté d'une pyramide complète que dominent un globe et une croix de marbre doré.

Le haut du ciborium est certainement du XIIIe siècle, mais les colonnes ont sans doute appartenu au ciborium primitif [1] (745) qui ne devait pas être fort différent. (Pl. CXIII et CXLIV.)

On voyait encore au XVIIe siècle à Sainte-Marie-du-Peuple un couronnement de marbre qui devait avoir appartenu à l'ancien ciborium; il était décoré selon l'usage de ce temps d'une frise en mosaïque et portait cette inscription :

AN. DOM. MCCLXIII
TEMPORE D. VRBANI
PAPÆ.
AN. II. MENSE APRILIS
HOC OPUS FIERI FECIT DOMINA
CARITIA UNA CUM D. GALITIA
DE ANNIBALDIS COGNATA
SUA

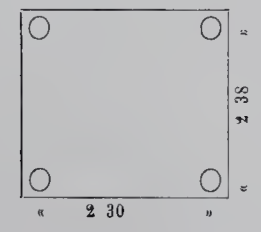
Du temps de Martinelli il gisait devant la porte de la sacristie [2].

1. Hubsch attribue la fondation de l'église à 682 :
L'autel qu'abrite ce ciborium n'était pas le seul de l'église; Ugonio en a vu encore trois autres : « In capo alle navi minori, che fanno alæ dalle bande sono per ciascuna un'altare antico di marmo, et due altri altari, nelle medesime navi appoggiati al muro, uno de quali è dedicato a S. Giorgio, si come la sua imagine nè dimostra, nella quale egli è disinto a cavallo che percote il drago. » (STATIONI.)
2. MARTINELLI, *Roma Ricercata*, (1658.)

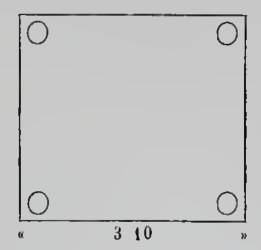
Le cardinal Jean Cholet, évêque de Beauvais, commanda à Arnolfo, en 1283, le ciborium de Sainte-Cécile. Ugonio rapporte y avoir lu cette inscription :

HOC OPUS FECIT ARNULPHUS ANNO DOMINI MCCLXXXIII

Promis nous avertit qu'il ne faut pas confondre cet artiste avec l'architecte du Dôme de Florence [1]. Ce ciborium est d'une grande richesse et fort élégant. Il est érigé sur quatre belles colonnes de marbre noir veiné de blanc, de 2^m 05 en hauteur, non compris la base et le chapiteau; la base a une plinthe octogonale. Au-dessus du chapiteau un petit entablement fort léger sert d'imposte aux arcs et de base aux quatre cariatides des angles; les arcades sont délicatement découpées et portent dans leurs trèfles une couronne et des rubans d'une ténuité merveilleuse; chaque arc est dominé par un fronton beaucoup moins aigu que ceux de Saint-Paul, avec rose à jour; enfin tout l'édifice est terminé, aux angles par des clochetons, et au centre par une flèche à double étage. Ce charmant ciborium à première vue, à cause de son élégance et de ses formes classiques, semblerait être une œuvre de la renaissance et nous avons besoin de suivre de près ses profils et ses détails pour nous convaincre qu'il appartient encore au moyen-âge [2]. (Pl. CXV.)



Le même artiste construisit deux ans plus tard le ciborium de Saint-Paul-hors-les-Murs. Malgré les remaniements qu'ont subi depuis l'incendie les abords de l'autel, cet édicule conserve encore d'importants fragments du moyen-âge, ses quatre colonnes de porphyre, ses frontons et ses clochetons. Les frontons sont ornés de roses à jour sur un fond de mosaïques et divisées par des colonnettes rayonnantes. Sur une des faces, la rosace est supportée par deux anges volants; à l'intérieur on voit un calice à anses, accosté de deux médaillons, avec dessins de chevaux et encadré par d'élégants rubans de mosaïques. Ce travail a le cachet antique et sans la hauteur du fronton et les feuilles gothiques qui se déroulent sur les pentes, on se croirait encore bien loin du XIIIe siècle. Les deux anges ont une physionomie antique. (Pl. CCXLVIII.)



Cet élégant ciborium est signé et daté, comme on le voit dans ses inscriptions qui nous apprennent que cet ouvrage fut exécuté en 1285 par Arnolfo et Pietro Cavallini, sur les ordres de Bartolomeo, abbé de l'ordre de Cluny, résidant au monastère voisin. Il est surmonté par le grand baldaquin dont les colonnes sont un présent de Méhémet-Ali. Ses bases et ses chapiteaux sont modernes. Sa largeur, prise hors œuvre des colonnes, égale 3^m 10 [1].

Le ciborium figuré dans une des fresques d'Assise rappelle Saint-Paul pour le style; c'est le même fronton décoré d'anges, les mosaïques, le pinacle, etc. Il nous offre de plus le souvenir d'un usage traditionnel qui faisait suspendre des guirlandes aux architraves. (Pl. XX.)

Nous devons rapprocher, à cause du style, le ciborium de Sainte-Marie-in-Cosmedin [2] (1296) de ceux de Saint-Paul et de Sainte-Cécile; il porte les armes du cardinal François Gaetani, neveu de Boniface VIII (1294 † 1303), et cette inscription sur un listel qui nous donne le nom de l'auteur :

DEODATVS ME FECIT.

L'espacement de ses colonnes est tout à fait le même qu'à Sainte-Cécile, soit 2^m 28 d'axe en axe; infiniment moins riche, il est soutenu par quatre colonnes et chapiteaux composites, surmonté de quatre arcades à ogives peu élancées, de frontons ajourés avec feuillages rampants. Aux angles et au sommet se dressent des clochetons. Les tympans sont décorés de mosaïques, lesquelles sur la face principale représentent l'Annonciation [3]. (Pl. CXIV.)

1. NIBBY, p. 159.
2. *Ann. archéol.*, XVIII, p. 265.

1. *Descrizione del tabernacolo che orna la confessione di San-Paolo*, Roma, 1840, in-f°.
2. GAILLABAUD, *Monuments anciens et modernes*, III vol. (Notice par Al. Lenoir, photog. de Parker.)
3. *Ann. archéol.*, XVIII, p. 265.

Le même artiste fut chargé d'élever à Saint-Jean-de-Latran le ciborium des reliques de sainte Madeleine ; il n'est malheureusement plus debout, mais il nous en reste des descriptions détaillées et des fragments importants que nous avons réunis dans notre monographie du Latran [1]. Les quatre colonnes portaient un balcon de bois pour l'ostention des reliques et une châsse pour les contenir, sorte de petit temple composé de huit colonnes, de quatre frontons, de clochetons aux angles et d'une petite pyramide au sommet. On voit encore dans le cloître trois des frontons ornés de rosaces à jour, d'armoiries, et ce qui importe le plus, cette signature de l'auteur :

DEODATVS MAGISTER FECIT HOC OPVS

Au commencement du XIVe siècle (1321) le portail de Saint-Jean-Évangéliste, à Ravenne, fournit l'exemple d'un charmant ciborium où nous voyons, au-dessus de l'architrave, une crête découpée, comme nous n'en connaissons pas d'autre exemple. (Pl. CXV.)

Sur l'indication de Mgr Barbier de Montault, nous sommes allé à Rome, à Sainte-Agathe-alla-Suburra, dessiner un arc de ciborium du XIIIe siècle qu'on a transformé en autel au XVe en y insérant un bas-relief qui représente des scènes de la vie de la Sainte-Vierge. Dans les tympans, des disques de porphyre sont encadrés dans des dessins de mosaïque. L'archivolte est ornée aussi d'un ruban de mosaïque; tout l'arc, y compris les tympans, a 2^m^ 76 de largeur, la flèche égale 0^m^ 65. Ce fragment était bien incomplet pour restaurer l'édifice, nous avons été assez heureux pour retrouver les autres marbres, dont les prêtres irlandais, dans le jardin contigu à l'église, ont formé un tabernacle à leur statue de la Sainte-Vierge. Ce petit édicule environné de verdure est de l'aspect le plus gracieux et donne très-bien idée de ce que pouvait être le ciborium. On y voit un arc semblable à celui qui sert actuellement d'autel et soutenu par deux colonnes hautes de 2^m^ 37 et à peu de distance les deux chapiteaux des dernières colonnes. Cet édicule est surmonté aujourd'hui d'un fronton, dont je n'ose affirmer l'ancienneté, cependant le tympan en pavonazetto donnerait lieu de le croire de l'origine. (Pl. CXIV.)

Le plus magnifique ciborium qu'on ait élevé à Rome vers la fin du moyen-âge fut celui de Saint-Jean-de-Latran, dont l'érection eut pour occasion la découverte des saints chefs (1369). Nous ne répéterons pas la description que nous en avons donnée ailleurs [1], il dépasse les limites tracées à ces études, mais nous devons le mentionner à cause de son importance et parce qu'il est le type le plus complet des ciboria à deux étages dont l'usage semble remonter à l'époque carlovingienne.

J'ai estampé dans la crypte du Dôme d'Ancône un marbre qui doit avoir appartenu à l'ancien ciborium. On y voit une tête de Christ avec nimbe crucifère, deux restes d'ornements à droite et à gauche et, dans le bas, une portion de l'archivolte ornée d'entrelacs. Ces ornements paraissent plus anciens et contemporains de l'église, mais la date de 1213 qu'on lit sur le listel ne permet pas d'hésiter, à moins qu'il ne faille y voir une épigraphe postérieure. (Pl. XCIV.)

De l'autre côté de l'Adriatique, à Parenzo, le XIIIe siècle vit élever un ciborium d'une grande richesse (1277). Il a quatre colonnes de marbre veiné, surmontées d'élégants chapiteaux, dont les volutes sont formées d'oiseaux aux ailes déployées, et de quatre arcs d'un cintre ogival peu prononcé, encadrés dans des tympans carrés. L'archivolte est ornée de deux séries de denticules et les tympans de mosaïques ; celui qui regarde l'entrée nous montre une Annonciation, l'ange Gabriel à gauche, Marie à droite, et au-dessus une inscription qui semble les réunir :

ANGELUS INQUIT AVE DOMUNDUS SOLVITUR AVE

Il est possible que les colonnes proviennent du ciborium primitif [2].

Heider rapporte les inscriptions qui nous donnent le nom du fondateur de ce monument, l'évêque Othon (1256 † 1282) et la date de 1277.

TEMPORA SURGEBANT CHRISTI (NATIVA) POTENTIS
SEPTEM CUM DECIES SEPTEM CUM MILLE DUCENTIS
VIRGINIS ABSQUE PARE CUM SACRE SEDULUS ARE
HOC OP(US) EX VOTO PERFECIT EPS OTO
PERPETUANDO PIA LAUDES TIBI VIRGO MARIA.

HEC QUICUMQUE LEGIS O VIRGUNCULA MUNDA
CUI NEC PRIMA FUIT NEC SUCES (sura) SECUNDA

1. P. 193 et 343, pl. IV et XXV.

1. *Latran moyen-âge*, p. 351.
2. PULCHER, *Il duomo di Parenzo*.

ET TU SANCTE DEI MARTYR CELEBERRIME MAURE
UT DIVINUS AMOR LUSTRET PRECORDIA TURBE
ET DULCIS PACIS CONCORDIA CRESCAT IN URBE
UT TANDEM TOTA CORDIS RUBIGINE LOTA
ET PRORSUS DEMPTIS TENEBRIS DE LUMINE MENTIS
CUM JAM SUCCIDENT VITALIA STAMINA PARES
NOS MISERANTE DEO CELI SALVEMUR IN ARCE (AMEN)

SI CAPITUR DIGNE CAPIENTEM SERVAT AB IGNE
QUI RODIT MANDIT COR OS ET GUTTURA TANGIT
INTESTINA TAMEN NON TANGIT NOBILE STAMEN
ESCA SALUTARIS QUE SACRIS PONITUR ARIS
SI MALE SUMATUR SUMENTI PENA PARATUR.

Les ciboria en Toscane devaient être peu nombreux, à juger par le petit nombre de ceux que le moyen-âge nous a laissés. A ma connaissance, nous ne pouvons citer que celui de San-Pietro-a-Grado, église élevée sur l'endroit où débarqua saint Pierre. (Pl. CXV.) La situation de cet édicule, placé irrégulièrement dans la nef, rappelle la légende avec une précision qui lui donne une authenticité véritable. Ce ciborium, beaucoup moins élégant que ceux de Rome, est d'un gothique moins riche et moins fin. Il se compose de quatre piles octogonales avec chapiteaux à feuilles d'eau sur chaque face, d'un arc aigu peu élancé, d'un fronton orné de feuilles de choux rampantes et de clochetons au-dessus des piles; sa dimension est considérable et dépasse 4 mètres en largeur. On sait que les murs de cette église sont décorés d'anciennes peintures; je les crois contemporaines du ciborium, c'est-à-dire du XIIIe siècle. Elles s'effacent tous les jours, pourtant on y retrouve quelques indications de ciboria encore visibles. Dans une des travées qui avoisinent le chœur, du côté de l'Évangile, on voit une consécration d'autel très-intéressante; l'autel, la confession, au-dessous l'ambon, et, derrière l'évêque consécrateur, un ciborium avec arcade, colonnes corinthiennes cannelées en spirale, et enfin un second étage illuminé de lampes et de lustres. (Pl. CXLIII.)

M. Fontana a vu mentionné dans les archives l'ancien ciborium du Dôme de Pise. Dans un inventaire des objets que contenaient les magasins de l'œuvre en 1607, on rappelle les colonnes, les chapiteaux et les anges, plus divers morceaux de marbre blanc : « *Serviti già al ciborio del duomo dell'altare maggiore* » et enfin deux petites portes de cuivre, dont l'une était à jour. On ne sait ce que sont devenus ces fragments. Il semble bien, d'après ce texte, qu'il s'agit d'un ciborium dans le sens que nous lui donnons; cependant un document laisserait penser qu'il n'y avait alors que deux colonnes, puisqu'il n'y est question que de deux anges au-dessus, ce qui ne saurait convenir au genre d'édicule que nous étudions [1]. Peut-être ces anges et ces colonnes étaient-ils en avant, ou à droite et à gauche pour former décoration.

Les ciboria plus rares en France n'étaient pas cependant passés d'usage. Je n'oserais ranger parmi les ciboria la châsse des saintes reliques qui enveloppait l'autel de la Sainte-Chapelle, mais ses vitraux contiennent un sujet qui démontre que dans le Nord ce meuble liturgique se maintient jusqu'au milieu du XIIIe siècle. Ce monument y est nettement représenté; on voit les colonnes, l'arc au-dessus de l'autel, la lampe suspendue au centre, le couronnement ordinaire avec pignon ajouré et rampants ornés de feuilles de choux.

Nous avons dessiné à Bourges, dans les vitraux de la cathédrale, une image de ciborium, où l'on distingue l'arc, les colonnes et la lampe qui accompagnent l'autel.

A Chartres, le vitrail de la vision de saint Joseph, nous montre un ciborium également avec les colonnes, l'arcade, la lampe et le rideau relevé le long du chapiteau; il passe pour être un ouvrage du XIIe siècle [2].

Au Mans, nous retrouvons aussi dans les vitraux un ciborium de forme bysantine avec la coupole percée d'arcades [3].

Millin, dans son *Voyage du Midi* [4], dit avoir vu un ciborium gothique à Tourves, au château de Valbelle; il était relégué dans une vacherie.

L'église de Valcabrère, près de Saint-Bertrand de Comminges, a conservé, au-dessus de la châsse qui domine son autel, un petit ciborium orné de deux arcatures sur chacune de ses faces [5].

Lorsqu'on renonça aux ciboria en France leur

1. Anno 1318-19, Lupus, caput magistrorum, pro quatuor alis angelorum qui debent esse ad altare majori, libram unam, et pro pictura suprascriptarum alarum et angelorum, et pro pice et smeriglio operato et operata ad columnas super quibus debent poni angeli, soldos octo.
2. *Arts somptuaires*, Ier vol. »
3. HUCHER, *Vitraux.*
4. III, 89.
5. VIOLLET-LE-DUC, *Dict.*, II, 389.
Revue des missions scientifiques, 1858-77. — DE LAURIÈRE, *Saint Bertrand de Comminges*, p. 73.

souvenir fut conservé par quatre colonnes placées aux angles de l'autel sans couronnement, mais reliées par des tringles pour les rideaux. M. Albert Lenoir cite à ce propos l'abbaye de Gercy-en-Brie; nous pourrions en fournir un grand nombre d'autres exemples, les colonnes se multiplièrent, furent surmontées d'anges tenant les instruments de la Passion, et tandis que l'Italie restait encore fidèle aux règles liturgiques, nos pères, par ces innovations, s'en éloignaient de plus en plus.

L'église de Bouillac (Hérault) possède un reliquaire qui provient de l'abbaye de Granselve, près Toulouse. La forme du ciborium s'y trouve clairement accusée [1].

Thiers dit qu'il ne comptait de son temps que deux ciboria existant encore en France; l'un à Paris, dans l'église du Val-de-Grâce, et l'autre en Normandie, dans celle de l'abbaye du Bec. « Les grands ciboires, ajoute-t-il, étaient ordinairement magnifiques, si nous nous en rapportons à la description de celui de Saint-Jean d'Angély qui était creux, et posé sur six colonnes de marbre merveilleusement travaillées et où l'on déposa le chef de saint Jean-Baptiste et le corps de trois des saints Innocents. »

La bible de Philippe le Hardi, si nous ne craignions pas de descendre jusqu'au XVe siècle, nous offrirait dans la mine inépuisable de ses miniatures quelques curieux exemples de ciboria.

La chapelle de Sainte-Élisabeth, dans l'église de Marbourg, nous fournit une sorte de ciborium allongé [2].

Le XIIIe siècle est surtout brillamment représenté par les nombreux ciboria du Dôme de Ratisbonne qui en ornent les nefs; il est impossible de mieux exprimer en style gothique, l'antique tradition liturgique, les arcs, les frontons aigus, les clochetons, les statues des angles, forment un ensemble d'une élégance parfaite [3].

Longtemps après que les Français eurent oublié ce meuble dans la construction de leurs églises, l'Italie continuait toujours à couvrir ses autels de somptueux dais en marbre; dans les fresques du XVe siècle, à Sienne et ailleurs, nous retrouvons fidèlement cet usage, et traversant toute la renaissance nous le distinguons encore au milieu des caprices du rococo. « L'architecture moderne, nous dit Quatremère de Quincy, en adoptant la forme des baldaquins s'est tellement éloignée par les compositions bizarres qu'elle a faites de la disposition des anciens ciboires, qu'on a peine à y retrouver l'origine que nous venons de leur donner. Cependant on ne saurait la méconnaître dans ceux qu'on voit à Rome et qui n'ont pu différer par trop du genre et de la nature des modèles qui y existent encore. »

Si nous jetons en finissant un coup d'œil général sur les monuments que nous venons d'examiner, nous retrouverons cette tradition qui les relie entre eux à travers les siècles; l'origine du ciborium apparaît avant même la paix de l'Église dans les *teguria* qui abritaient les tombes chrétiennes des cimetières découverts, et que nous avons retrouvés un peu plus tard dans les ruines solitaires de la Syrie. Lorsque les splendides basiliques du IVe siècle eurent dressé leurs arcs-de-triomphe en l'honneur des martyrs, on voulut que le tombeau lui-même, que l'autel qui le recouvrait fussent désignés spécialement à la vénération des fidèles, on se rappela l'usage des anciens cimetières et on érigea les somptueux ciboria que nous décrit le *Livre pontifical* au-dessus des reliques des saints. Nous avons, pour donner idée de cette magnificence, restauré le fastigium de Saint-Jean-de-Latran avec son couronnement, ses statues, ses arcs d'argent et son lustre d'or.

Après les invasions barbares, l'or, l'argent ont disparu, mais la foi est restée dans la Ville Éternelle, et si elle ne peut plus couvrir les tombeaux de ses héros de matières précieuses, elle cherche à les remplacer par le prix de l'art; nous voyons alors à Saint-Clément s'élever sur l'autel le gracieux ciborium de Mercurius, les élégantes colonnes de marbre qu'un autre tombeau nous a conservées, et qui donnent encore une si haute idée de la sculpture du VIe siècle. Grégoire de Tours, pèlerin romain, admire le ciborium de Saint-Pierre dont les colonnes de marbre brillent comme la neige.

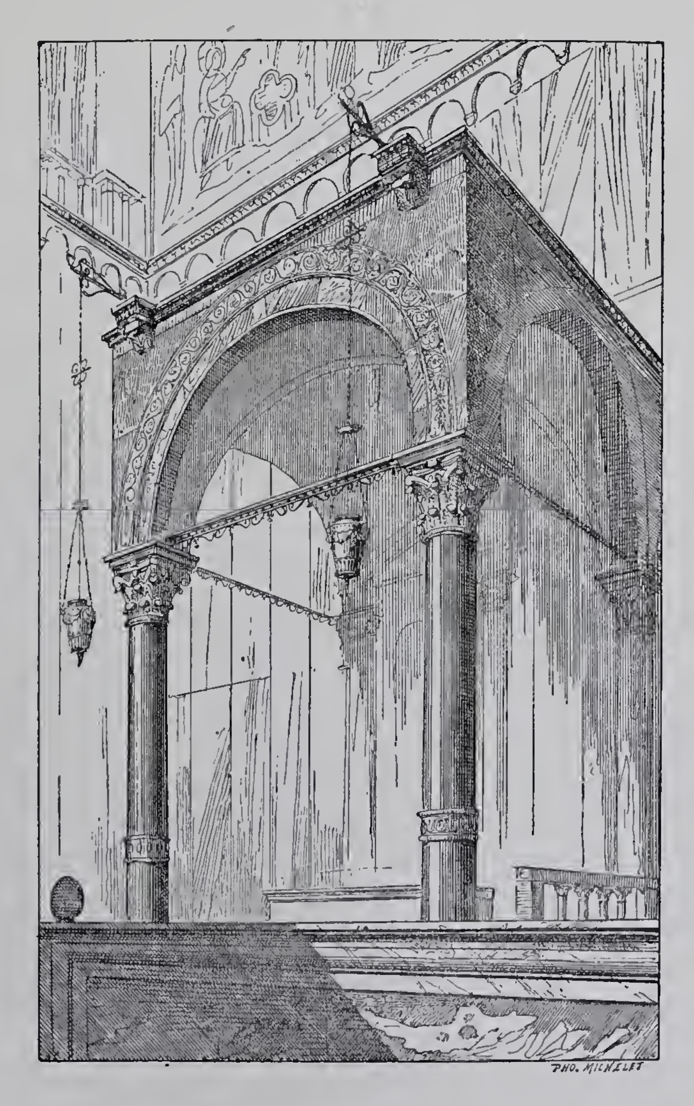
Après un fléchissement, dont le ciborium de Vérone nous offre un triste témoignage, l'art se relève de nouveau devant le trône de Charlemagne, et le *Livre pontifical* renouvelle ses pompeuses descriptions de

1. *Ann. archéol.*, XIX, p. 40.
Jonglar, *Monographie de l'abbaye de Granselve*, 1857.
2. Montalembert, *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, 8e édit., vol. II, p. 361, n° 3.
3. Forster, *Monuments d'architecture d'Allemagne*, t. II, p. 20.
Henri Otte, *Manuel d'archéologie*, p. 104.

l'époque constantinienne. Les monuments ont disparu, mais le IXe siècle a été cependant largement représenté dans ce groupe de ciboria caractérisés par des entrelacs et dont Classe, Ravenne, Porto, Pérouse, etc., nous ont offert de curieux spécimens.

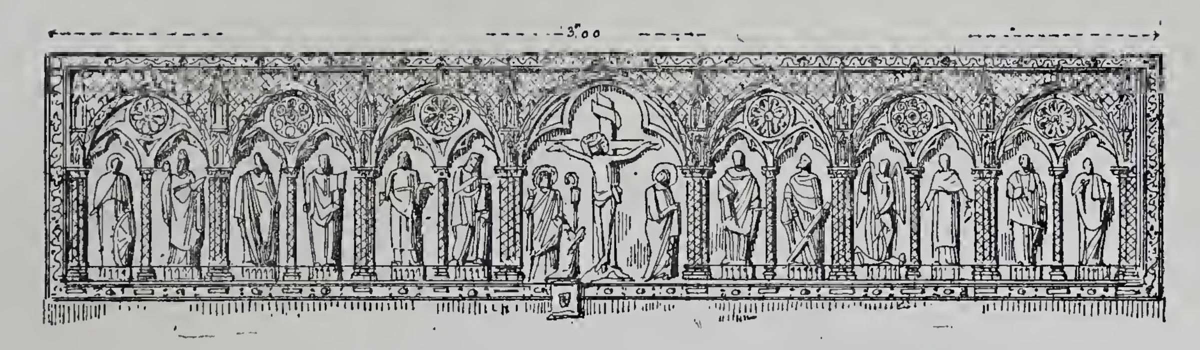
L'art roman paraît et nous laisse ses traces dans les ciboria de Venise, de Bari, de Saint-Laurent-hors-les-Murs de Rome, de Sainte-Marie de Corneto, de Saint-Ambroise de Milan, etc. Puis arrivent les Cosmati qui couvrent de leurs banderoles d'émail les ciboria du Latran, de Sainte-Marie-in-Cosmedin, de Sainte-Agathe.

Dans cette vue rétrospective on est surtout frappé de l'admirable fidélité de l'Église romaine aux anciens rites. Cette constance ressort avec d'autant plus d'éclat des monuments que le style dont la mode l'enveloppe est plus différent et subit davantage les caprices variables du temps. Lorsqu'on voit à Saint-Pierre ou à Sainte-Marie-Majeure les ornements baroques qui couvrent l'autel on ne peut s'empêcher de rendre cet hommage; au milieu même de ces fluctuations, de ces vicissitudes rapides, on saisit la fixité de la tradition. Ce dais, soutenu par ces vieilles colonnes que les siècles se sont plu depuis Constantin à relever sans cesse, ce dais, qu'il soit formé des riches fastigia antiques, des couronnements à colonnettes des Cosmati, des élégantes coupoles de la renaissance ou des enroulements du rococo, ce dais est toujours sur l'autel pour l'abriter et y protéger l'accomplissement des mêmes mystères. On sent dans cette permanence je ne sais quelle force qui semble sortir de l'immutabilité dogmatique elle-même.



Saint-Marc de Venise. (Ciborium au-dessus de l'autel du Saint-Sacrement.)

LA MESSE



Rétable de Saint-Germain-des-Prés à Paris. (Voir pag. 47.)

RÉTABLES

ORIGINES

On appelle rétable le meuble liturgique élevé derrière l'autel pour l'orner, rehausser son importance et exciter la piété du prêtre par les pieuses images qu'il mettait sous ses yeux.

Les archéologues fixent en général la construction des premiers rétables au XIe ou XIIe siècle, époque où s'effectua le changement d'orientation des autels; Thiers explique que lorsque le célébrant regardait les fidèles, il ne pouvait exister d'écran qui les lui cachât; il anticipe peut-être en disant que les trônes des évêques placés au fond de l'abside étaient aussi un obstacle à l'érection des rétables qui les auraient cachés, car les trônes y demeurèrent longtemps après l'introduction des rétables. Il faut ajouter que dans beaucoup d'églises on se servit seulement d'abord de rétables mobiles qu'on apportait pour la durée de la cérémonie. Nous chercherons tout à l'heure quel motif on peut supposer à cette modification liturgique, mais disons de suite que si l'usage des rétables se répandit généralement au XIIe siècle, on ne doit pas croire qu'ils fussent inconnus avant cette époque, surtout pour les autels secondaires. On sait que tous les sanctuaires n'étaient pas orientés et que les temps les plus reculés nous offrent des autels adossés. Il est incontestable qu'on a célébré les saints mystères dans les catacombes sur des arcosolia recouvrant les tombeaux des martyrs, or, l'autel se trouvait appliqué à la muraille de tuf que l'on couvrait de peintures. Nous verrons peindre plus tard le crucifix au centre du rétable, ici de même apparaît l'image du Sauveur sous les voiles symboliques d'Orphée, du bon Pasteur, etc.; n'est-ce pas une origine du rétable? Cette disposition de la *basilicula* ne s'applique pas aux grandes églises constantiniennes, où le prêtre regardait le peuple, mais elle survécut dans les oratoires de petites dimensions où le manque d'espace, sans doute aussi le désir de rappeler les chapelles cimetériales sanctifiées par les martyrs, firent prévaloir longtemps les autels adossés.

Nous citerons comme exemple de ce fait les cha-

pelles construites par saint Hilaire autour du baptistère de Rome. Celle dédiée à saint Jean, qui fut la première construite et que nous avons le bonheur de conserver intégralement, n'a que 3^{m} 50 de largeur non compris les arcosolia, comment aurait-on construit un autel isolé dans des limites si étroites? les arcosolia eux-mêmes n'ont que 2^{m} 47 de large sur 1^{m} 60 de profondeur. Serait-il facile de prendre sur cet espace la largeur de l'autel et le passage pour circuler autour? Dans l'oratoire de Sainte-Croix, dont les plus vieux plans du Latran nous ont conservé la figure, on voyait aux angles quatre oratoires en hexagone, pourvus chacun d'un autel et n'ayant pas 3^{m} 00 de large. Nous trouvons dans l'histoire même de ces oratoires une indication qui montre qu'il existait déjà, avant saint Hilaire, un autel de ce genre dans le baptistère et une décoration de mosaïque sur la muraille à laquelle il était appliqué, de sorte que l'usage des peintures aux dossiers des autels remonterait au moins à saint Sixte (432). Voici le passage que nous trouvons dans Panvinio : « Hodiè e regione « antiqui ostii aliam habet portam qua ad oratorium « S. Crucis iter est. In cujus ostii loco antiquitus « *altare* baptisterii, hic adhuc e musivis vestigiis « cernitur, sed, eo amoto, portam illam forte aperuit « Hilarius papa, qui et duo oratoria in ipso baptisterio « et ædiculam S. Crucis edificavit [1]. »

A Rome on trouve aussi dans les plus anciennes basiliques des arcades peu profondes et dont toute l'étendue était couverte de peintures; elles étaient souvent destinées à encadrer les autels qu'on y appliquait et formait au-dessus la décoration qu'on a demandée plus tard aux rétables. Dans la crypte de Sant-Urbano-alla-Caffarella une niche ornée d'une madone peinte entre deux saints s'ouvre au-dessus d'un autel du VIIIe siècle. A Sainte-Praxède la chapelle Saint-Zénon possède une niche et un autel du même genre qui datent du IXe siècle.

Il serait aisé en France, dans nos cryptes mérovingiennes, de citer de même des autels adossés qui, par le seul fait de leur position, devaient être surmontés d'une ornementation analogue aux rétables : la crypte de Saint-Gervais à Rouen, l'oratoire de la reine Berthe dans l'Oise, etc.

On a découvert dans la cathédrale de Tournai des tableaux à fresque du XIIe siècle, au-dessus des grands autels latéraux du transept. L'autel latéral à gauche du chœur jadis dédié à saint Jean Évangéliste, plus tard à sainte Marguerite, avait une peinture romane, représentant la légende de la virginale bergère, au moment où le gouverneur veut la faire enlever. La peinture fut cachée par le rétable ogival d'Henri VIII, et abattu en 1740, lorsque l'on construisit l'autel de marbre moderne [1].

1. *Latran au moyen-âge*, p. 514.

Cette disposition, qui précéda les rétables, ne nous révèle pas cependant leur véritable origine que nous croyons saisir dans l'usage d'élever les châsses des saints derrière l'autel, usage qui semble commencer avec les derniers Carlovingiens.

Le premier qui s'offre à nous avec le caractère complet de rétable est celui que Charles le Chauve donna à l'abbaye de Saint-Denis. Il portait au milieu un Christ dans sa gloire, accompagné de quatre symboles évangéliques et de chaque côté trois saints dans des arcades, surmontés de deux anges [2] ; Viollet-le-Duc l'a reproduit d'après un tableau de Van Eyck. On éleva plus tard par derrière une châsse contenant les reliques de saint Louis, mais il est à croire qu'il cachait primitivement un autre reliquaire.

On voit figuré dans la crypte de cette même église, sur un des chapiteaux près du caveau central, un autel adossé à une châsse ; c'est dans cette disposition de l'autel qu'il faut chercher la création des plus anciens rétables et nous verrons, comme confirmation de ce fait, les tombeaux des saints qui sortent peu à peu des cryptes et des martyria où les premiers siècles les avaient vénérés pour paraître derrière les autels.

Cet usage qui commence sous les Carlovingiens se développe au XIe siècle. A Saint-Savin-sur-Gartempe nous voyons derrière un des autels qui remonte à cette époque, une sorte de sarcophage porté

1. *Bulletin des commissions roy.* — Bruxelles, 1865, p. 261.
2. D. DOUBLET, *Description de la riche table d'or qui est sur le maître-autel; de l'excellente croix faite par saint Éloy; du très-exquis chef de saint Denys l'Aréopagite et du chalumeau sacré avec la cuiller servant au saint sacrifice de la messe.*

CHAPITRE XLX, p. 330.

« Sur le maitre autel se void une table d or, et aussi tout ce qui est de relief, qui est appliqué dessus or, presque de la grandeur d'iceluy de très-ancienne façon contenant trois grands arcs, et en l'arc du milieu une image de Dieu en majesté, de demie bosse, tenant une croix à main dextre, et à main senestre un livre....

« L'arc du côté dextre de l'image est garny de trois petits arcs et sur iceux de deux angels de demie bosse... Dedans les 3 petits arcs 3 images de demie enleuvre, tenans chacune un livre à la main couronnées de diadèmes. »

(Le tout inondé de pierreries dont Doublet donne la description minutieuse. D. DOUBLET, *Autiquités de l'abbaye de Saint-Denys*, c. XLV.)

sur des colonnes et présentant son front à l'autel (pl. LXVI), disposition que nous signalerons aussi à Bordeaux en décrivant la crypte de Saint-Seurin.

Sur un chapiteau de Soulac, qui semble à peu près contemporain, on remarque un reliquaire surmonté d'une croix au-dessus de l'autel [1].

Dans le manuscrit des miracles de saint Benoît, conservé à la bibliothèque de Troyes, nous avons vu déjà des reliquaires sur les autels et les autels adossés au mur. (Pl. X et XI.)

Dans la crypte de Vicq, près Gannat, il existe au-dessus de l'autel du XIe siècle un reliquaire en forme d'édicule, grillagé, et qui appartient à la même catégorie de monuments [2].

XIIe SIÈCLE.

—

Selon nous ces châsses donnèrent lieu à l'érection des rétables, et nous ne saurions apporter à cette opinion une meilleure preuve que l'exemple d'Erstein ; M. Viollet-le-Duc nous en présente une figure où l'on voit la châsse placée entre la muraille et le rétable qui la masque entièrement.

Le monument le plus remarquable de ce genre, dont nous ne connaissons plus que les descriptions de D. Doublet, est le reliquaire que Suger fit faire à Saint-Denis (1122 † 1152). Cet ouvrage signale la révolution qui venait de s'opérer dans les dispositions du chœur. Dagobert avait selon l'usage primitif, placé les reliques de saint Denis et de ses compagnons dans une confession, caveau dont parle D. Doublet (p. 250). Le grand abbé après avoir renouvelé sa basilique voulut honorer ces reliques en les enchâssant suivant le nouveau goût, il les tira de la confession et les érigea sur l'autel dans un magnifique reliquaire que D. Doublet nous décrit ainsi :

« L'église de Saint-Denys estant bastie par le vénérable abbé Sugger, selon son désir en la manière qu'il a esté déclaré cy devant, il ne lui restait plus pour couronner son œuvre que d'ériger quelque superbe tombeau et un magnifique autel à son glorieux patron et apôtre de France saint Denys l'aréopagite et à ses bienheureux compagnons afin de les y faire reposer honorablement. A cest effect donc il fit bastir en la partie supérieure de l'église un tombeau fait d'une assise de marbre noir, tout autour du bas, et sur icelle assise huict pilliers quarrez aussi en marbre noir, et sur lesdits huict pilliers autre assise en marbre noir ; et sur le marbre de la couverture, de dans le dit tombeau, une voûte de pierre revestüe en dedans de cuivre doré. Au-dessus, un grand tabernacle de charpenterie en façon d'église à haute nef et basses voûtes garny de huict pilliers, à scavoir à chacun des deux pignons quatre aussi garnis de bases et chapiteaux.

« Or pour enrichir ce tombeau il employa quinze marcs d'or, pour mettre des tables d'or aux costez ; aussi plus de quarante-cinq onces d'or pour dorer toute la partie de derrière et la couverture, et le haut et le bas de toutes parts qui estaient de cuivre.

« Il le fit environner et circuir de fort belles tables de fonte, bien dorées et industrieusement élabourées, icelles à claire voye, de façons et compartiments jolis, afin que les personnes pieuses et dévotieuses puissent voir ces saints et sacrés vaisseaux contenant les corps [1].

« Il fit aussi escrire à l'entour du dit tombeau les vers qui suivent :

SANCTORUM CINERES UBI CŒLICUS EXCUBAT ORDO
PLEBS ROGAT ET PLORAT, CLERUS CAGIT IN DECACHORDO,
SPIRITUS QUORUM REFERRENTUR VOTA PIORUM,
CUMQUE PLACENT ILLIS, MALA CONDONANTUR EORUM,
CORPORA SANCTOTUM SUNT HIC IN PACE SEPULTA,
QUI POST SE RAPIANT NOS, ORANTES PRECE MULTA
HIC LOCUS EGREGIUM VENIENTIBUS EXTAT ASILUM,
HIC FUGA TUTA REIS, SUBJACET ULTOR EIS.

« En suitte il fit là mesme ériger un autel (iceluy d'un beau porphyre gris) et pour enrichir la partie d'en haut de la face du dit autel (qui est la partie du tombeau sus allegué), donna 42 marcs d'or, qui furent employés à faire une table d'or qui y fut apposée. Laquelle table il fit aussi enrichir de quantité de pierreries, comme d'hyacinthes, rubis, saphirs, émeraudes, topazes, avec un bel ouvrage de perles orientales, en telle quantité que l'on ne pouvait les nom-

1. CIROT DE LA VILLE, *Saint-Seurin*, p. 60.
2. VIOLLET-LE-DUC, *Dict.*, IV, p. 456.
AL. LENOIR, *Arch. monast.*, II, p. 160.

1. D. DOUBLET, *Antiquités de Saint-Denys*, p. 248.

brer. Il fit escrire sur cette table d'autel cy dessus d'or les vers qui suivent :

MAGNE DIONYSI PORTAS, APERI PARADISI,
SUGGERIUMQUE PIIS PROTEGE PRÆSIDIIS
QUIQUE NOVAM CAMERAM PES NOS TIBI CONSTITUISTI,
IN CAMERA CŒLI NOS FACIAS RECIPI
ET PRO PRÆSENTI, CŒLI MENSA SATIARI,
SIGNIFICATA MAGIS SIGNIFICANTE PLACENT.

« Au dit autel se voyent des lettres bien anciennes d'émail sur or dont plusieurs manquent qu'il m'a fallu suppléer et adiouster afin d'en avoir l'intelligence, telles que s'ensuivent : HIC HABENTUR FELICITER CORPORA MARTYRUM DIONYSI, RUSTICI ET ELEUTHERII PAX VITA FACIENTI SIT. AMEN. »

Doublet (p. 289) recommence cette description plus en détail quelques pages plus loin ; M. Viollet-le-Duc[1] en a essayé la restauration d'après les détails circonstanciés, nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. Insistons seulement sur ce fait que la confession, l'antique martyrium, est abandonnée pour relever les ossements des saints et que le rétable, pour former le reliquaire ou lui servir de soubassement, devenait nécessaire sur les nouveaux autels.

L'Espagne, où les rétables devaient prendre une importance si extraordinaire, les plaça de bonne heure sur ses autels. Un des plus anciens et des plus magnifiques est assurément celui que possède l'église Saint-Michel-in-excelsis sur le mont Azalar Navarra. En bronze doré, couvert d'émail, il se compose d'une partie centrale dans laquelle une madone avec l'enfant est représentée dans une auréole elliptique. Elle est assise sur un arc-en-ciel, l'auréole est entourée de huit lobes et, dans les tympans, paraissent les quatre symboles évangéliques. Au-dessus de ce compartiment central sont figurés les quatre évangélistes; à droite et à gauche s'ouvrent douze arcades sur deux rangs, dans lesquelles sont représentés les apôtres et deux personnages qu'on croit être le roi de Navarre, Sanche le Grand, et sa femme dona Munia. Les archivoltes et les bandeaux sont couverts de pierreries d'une couleur assez pâle.

On lit sur ce monument cette inscription singulière : Λ :+: 10 : 2 : g que le P. Burgni traduit par *anno Christi* 1028. M. Pedro de Madrazo qui a écrit sur ce rétable un article dans le *Museo de Antiguedades* et l'a fait accompagner d'une belle chromo, adopte lui-même cette version. Il ne voit pas de difficulté dans l'emploi des chiffres arabes qui précéda beaucoup la renaissance.

Au XIIe siècle les rétables deviennent d'un usage presqu'universel et les monuments s'offrent à nous en grand nombre. Il suffira d'en désigner quelques-uns. Dans ce choix, on devra remarquer que nous avons éliminé plusieurs tables sacrées qu'on avait pris pour des rétables, et qui ne sont autre chose que des antipendia, comme le fameux autel de Bâle. La distinction s'établit facilement d'après la mesure de la hauteur et le motif central qui dépasse ordinairement dans les rétables le reste du dossier.

L'église Saint-Servais de Maëstricht conserve un rétable roman au-dessus de l'autel de la Sainte-Vierge. Le milieu est décoré d'un fronton circulaire dans lequel on a figuré le Sauveur couronnant saint Pierre et saint Servais et, au-dessous, la Sainte-Vierge dans un médaillon porté par deux anges. Ce dernier bas-relief a été très-mutilé. Nous en avons donné la gravure dans notre Iconographie *de la Sainte-Vierge*[1].

Le rétable en cuivre repoussé que nos armées rapportèrent de Coblentz, pendant la Révolution, et que l'on conserve maintenant dans le trésor de Saint-Denis, offre une certaine analogie avec le précédent. On y voit de même au centre un fronton circulaire, où le Sauveur domine les apôtres distribués deux par deux dans les entre-colonnements inférieurs. Il tient de la gauche un livre ouvert sur les pages duquel on lit *Pax vobis*; il est environné de flammes dont les rayons vont à longs traits se fixer sur chaque apôtre. Les attitudes des personnages sont variées, leurs physionomies vives, leurs gestes accentués ; la sculpture romane s'éveille ici d'une façon nouvelle.

Le prix principal de ce rétable réside dans les charmants émaux des nimbes, d'une rare délicatesse; nous en avons calqué quelques-uns. Nous signalons surtout les médaillons encadrant alternativement un aigle, et un lion, petits sujets d'une perfection achevée. M. Viollet-le-Duc a publié ce monument parmi les meubles, comme un rétable portatif[2]; je le crois plutôt fixe, à cause des côtés qui l'accompagnent et qui devaient former les retours; les croix de ces plaques latérales sont évidemment modernes

1. *Dict.*, II, p. 25.

1. *Sainte-Vierge*, II, p. 390, pl. CXXXVI.
2. *Dict. du mobilier*, p. 233.

et elles ont pu donner le change à cet égard, mais l'encadrement est ancien et suffit pour prouver que ce rétable n'était pas seulement une table décorative, mais un coffre fixe et sans doute un reliquaire. (Pl. CXVI.)

Les inscriptions qu'on y lit sont faites en émail et d'un beau caractère épigraphique. Nous les avons transcrites comme il suit :

Sous le premier entre-colonnement :

FACTVS EST REPENTE

Sous le second :

DE CEALO SONVS

Sur la grande archivolte :

TAMVQAM ADVENIENTIS Spiritus VEHEMENTIS REPLEVIT.

Sur l'archivolte sous le Sauveur :

ET REPLETI SVNT OMNES SP - SCO

Sous le cinquième entre-colonnement :

TOTAM DOMVM VBI +

Sous le sixième :

ERANT SEDENTES [1]

Il y a environ trente-cinq ans, en déplaçant un tableau de l'autel de la Sainte-Vierge dans l'église de Carrière-Saint-Denis, près Rueil (Seine-et-Oise), on découvrit dans l'épaisseur des murs un bas-relief de la seconde moitié du XII[e] siècle et qui provient d'un ancien rétable. Un marchand de curiosités en fit l'acquisition et le transporta à Paris ; mais sur la proposition de M. le baron de Guilhermy il fut réintégré en 1847 à Carrière. Il se compose de trois morceaux de de pierre de liais qui correspondent à peu près aux compartiments des sujets dont il est décoré. (Pl. CXVII.)

Au centre, une madone assise sur un trône, placée sous un dais couronné de la Jérusalem céleste, tient l'enfant Jésus qui bénit de la droite et ouvre un livre dont les caractères aujourd'hui échappent à la lecture ; les pieds de l'enfant sont devenus frustes. Les fûts des colonnes portent des bandes chevronnées. A gauche de ce motif principal est représentée l'Annonciation, à droite le baptême de Notre-Seigneur.

Une riche frise de rinceaux, malheureusement coupée dans la partie inférieure, encadre les sujets latéralement et par le bas.

Les personnes âgées du pays qui ont assisté à cette découverte assurent avoir vu dans le haut un couronnement qui manque aujourd'hui et dont il est assez difficile de se rendre compte. Parmi les dessins de M. Viollet-le-Duc exposés en 1880, j'ai vu le relevé qu'il avait fait de ce rétable et la note qu'il avait prise de trois trous dans le haut larges de 0[m] 03 et également profonds de c[m] 03, il les supposait destinés à recevoir trois croix, ce qui est présumable. Cette pierre devait cacher un reliquaire et on peut voir une châsse peinte dans les vitraux de Bourges couronnée de trois croix, souvenir du Calvaire.

Ces sculptures ont très-peu de modelé, les plis ne sont presque pas accusés, mais l'artiste a procédé par plans ; on s'explique cette manière, parce que les reliefs étaient couverts de peintures, et, ce qui n'est pas le moindre intérêt du monument, on en voit presque partout des traces qui permettraient de les restaurer. L'or y était prodigué ; la Sainte-Vierge a une robe toute d'or. On trouvera sur notre planche, l'indication de ces couleurs.

L'église de Carrière n'a rien d'ancien qui permette de rattacher la construction de ce rétable à son origine : il est probable qu'il fut fait pour la chapelle du château de Houilles dont la paroisse dépendait au moyen-âge. Nous devons ce renseignement à M. l'abbé Petit, curé de Carrière, auquel nous faisons mille remerciements, pour son obligeance et son bon accueil [1].

A l'entrée du rond-point de l'église abbatiale de Saint-Denis, du côté gauche (nord), était autrefois la chapelle dédiée à saint Firmin, premier évêque d'Amiens. D. Doublet raconte que les habitants de cette ville voyant revenir le roi Dagobert victorieux et menacer leurs remparts, emportèrent les reliques de saint Firmin pour les mettre à l'abri dans le château de Picquigny, mais Dagobert assiégea le château et s'empara des reliques qu'il donna à l'abbaye de Saint-Denis. Cette légende était gravée et peinte sur un autel que M. Viollet-le-Duc a publié dans son *Dictionnaire* (*Autels*, p. 43) et qui se trouvait dans la susdite chapelle. Cet autel coupé en morceaux, est aujourd'hui dans les magasins de l'église, mais il a perdu

1. *Act.*, II, 2.

1. On peut consulter pour ce monument :
L'Architecte, 17 janvier 1880, dessin de Fichot; VIOLLET-LE-DUC, *Dict. d'arch.*, V, 7, — VIII, 35.

les tableaux de la légende qui occupaient les entre-colonnements et qui ont été remplacés par des plaques de marbre modernes avec des figures de saints. M. Viollet-le-Duc suppose cet autel couronné d'un rétable que j'ai dessiné dans l'atelier de menuiserie; ce rétable paraît cependant plus ancien; ses arcades en plein cintre, le style des figures et de l'épigraphie nous semblent avoir un caractère tout à fait roman, au lieu que l'autel est ogival; de plus l'autel n'a que 2 mètres de large et le rétable a, au moins, en restaurant ses bordures, 0m 20 de plus. Quoi qu'il en soit ce monument est un de nos plus anciens rétables français et nous l'avons gravé en grand avec détails. (Pl. CXIX.)

Au centre, le Christ est assis dans une auréole à quatre-feuilles et accompagné des symboles évangéliques aux angles : des deux côtés, sont rangés les douze apôtres avec leurs noms au dessous. En commençant par la gauche, on lit successivement : SIMON — BARTHOLOMEUS — JACOBUS — JOHANNES — ANDREAS — PETRUS. Sous le Christ, APOSTOLUS; puis en suivant : PAULUS — JACOBUS — THOMAS — FILIPUS — MATHEUS — JUDAS.

Sur le listel des lobes qui entourent le Sauveur, on lit aussi cette inscription métrique :

HIC DEUS EST ET HOMO QUEM PRESENS SIGNAT IMAGO
ERGO ROGABIT HOMO QUEM SCULTA FIGURAT IMAGO.

Nous avons trouvé sur ce rétable des traces de peintures et même de dorure. La corniche du haut avait ses feuilles dorées et le fond rouge. Les vêtements du Sauveur, les animaux évangéliques, le listel des quatre-feuilles, le manteau de saint Pierre étaient dorés; le fond des quatre-feuilles, l'escabeau, la tunique de saint Pierre bleus; les feuilles des chapiteaux, le chanfrein du bas verts; on aperçoit enfin des teintes grenat sur le manteau et sur la tunique de deux apôtres.

On conserve aujourd'hui dans le musée Filarmonico de Vérone, une curieuse sculpture de marbre qui fut trouvée, il y a plus d'un siècle, dans l'enceinte de la cathédrale. Le chanoine Dionisi qui paraît avoir été l'auteur de la découverte ne doutait pas qu'elle n'eût fait partie de l'autel et l'avait installée dans son oratoire, en lui attribuant cette fonction. Nous ne pouvons supposer que ce fût un antipendium, l'archivolte indique forcément au-dessous l'existence de pieds-droits; le peu de largeur de l'arc nous empêche également d'y voir un ciborium; on est donc ramené à considérer ce marbre comme un ornement placé derrière l'autel, c'est-à-dire comme une sorte de rétable.

Au-dessus de l'arc on voit figuré le Sauveur ouvrant un livre et dans l'attitude de docteur; à sa droite saint Pierre tenant les clefs; à sa gauche saint Paul avec le livre. L'ordonnance architecturale est terminée par des colonnettes au-dessus desquelles on voit inscrit les noms des princes des Apôtres. Sur la frise du haut on lit cette inscription :

+ SUM DEUS ET FACTOR CELI TERREQUE CREATOR.

Sur le listel de l'archivolte, au-dessus des feuilles qui la décorent :

+ HOS EGO PLASMAVI, HOS DIGNE SANCTIFICAVI
ET SIBI DONORUM, CONCESSI JURA MEORUM.

Enfin sur les socles des colonnettes, cette troisième inscription qui nous donne le nom de l'artiste :

+ SUM PELEGRINUS EGO QUI TALIA SIC BENE SCULPO
QUEM DEUS IN ALTUM FACIAT CONSCENDERE CELUM

Dionisi attribue ce marbre au IXe siècle, il dit que rien ne s'oppose à cette hypothèse, ni la fondation de la première cathédrale de Vérone bâtie en 806, ni les vers léonins dont il cite des exemples avant le XIIe [1].

Le style seul du monument suffirait pour réfuter ces arguments, et tout le monde sait que les vers léonins étaient pour le moins fort rares à l'époque carlovingienne; il est donc probable que notre marbre faisait partie de l'autel consacré par Urbain III en 1185. Nous devons communication de ce monument à Mgr Giuliari, qui nous en a fourni un dessin.

Nous avons déjà eu l'occasion, au sujet des autels, de signaler celui de Wechselbourg de 1184, nous rappelerons seulement ici la majestueuse décoration qui s'élève au-dessus, et qui semble annoncer longtemps d'avance les rétables gigantesques des cathédrales espagnoles. Les trois arcades du bas, les niches ornées de statues, la crucifixion grandiose qui les couronne, les statues de Marie et de saint Jean, tous ces éléments forment un très-bel ensemble.

1. *Osservazioni sopra un'antica cristiana scultura ritrovata nel recinto della cattedrale di Verona 1767 da Gio. Giacopo Dionisi canonico.*
Voy. d'AGINCOURT, pl. XXVI, fig. 15.

Le rétable de Copenhague (pl. LXXXIX,) que nous avons gravé et décrit parmi nos autels, est de la même époque ; le gradin, orné d'une rangée de saints, formait déjà un rétable complet, mais l'auteur s'en est servi comme de base pour une arcade qui encadrait le crucifiement ; je ne doute pas que cet ouvrage ne soit allemand ce qui nous permet de le rapprocher de Wechselbourg.

XIIIe SIÈCLE

—

L'usage des rétables devient de plus en plus fréquent au XIIIe siècle. D. Bouillart [1] nous donne la description d'un ancien rétable de Saint-Germain-des-Prés, qui aurait été transformé en antipendium au XVIe : « L'abbé Guillaume fit fondre le devant d'autel d'argent, que l'abbé Simon avait fait faire en 1236, pour en avoir un plus propre et plus entier. Il paraît être l'ouvrage des mêmes orfévres qui ont travaillé à la châsse de saint Germain ; mais la matière n'en est pas si précieuse, puisqu'elle n'est que du cuivre doré. Le devant d'autel a dans sa longueur sept arcades soutenues et séparées l'une de l'autre par de petits piliers fort bien ouvrés. Chaque arcade, excepté celle du milieu, est divisée en deux autres plus petites, où sont placées des figures de vermeil en relief. Dans celle du milieu, qui est la plus grande, Jésus-Christ est représenté attaché en croix, ayant la Sainte-Vierge à sa droite et saint Jean à sa gauche. L'abbé Guillaume est à genoux au pied de la croix revêtu d'une chappe, ayant la mitre et la crosse. Son écusson, chargé de ses armes, est attaché plus bas au milieu d'un piédestal avec cette inscription : *Guillermy tertius hujus ecclesiæ abbas*. Dans les trois arcades du côté droit sont les figures de saint Jean-Baptiste, de saint Pierre, de saint Jacques, de saint Philippe, de saint Germain et de sainte Catherine. Dans celle de gauche sont les figures de saint Paul, de saint André, de saint Michel, de saint Vincent, de saint Barthélemy, de sainte Marie-Madeleine. Le tout environné d'une bordure façon filigrane où sont insérés, d'espace en espace, quantité d'émaux. Mais parce que ce rétable n'avait pas assez de hauteur pour remplir le devant de l'autel, on y a ajouté, en 1556, une bordure de bois doré, qui y est restée jusqu'en 1683, que l'on y a mis une autre de cuivre doré très-bien travaillée et qui lui sert de grand ornement. »

1. D. Bouillart, *Histoire de Saint-Germain des Prez*, p. 167. Voyez la vignette en tête de l'article. Viollet-le-Duc, *Dict. du mobilier*, p. 237.

Nous possédons au Musée de Cluny [1] un des plus beaux bas-reliefs que le XIIIe siècle nous ait laissés ; malheureusement toutes les têtes ont été mutilées en 1794, lors de la dévastation de la Sainte-Chapelle de Saint-Germer où il était placé. Les sujets qui le décorent sont tirés de l'évangile ou de l'histoire de saint Germer. Au centre, le Christ en croix s'élève entre la Sainte-Vierge et saint Jean; près de la Sainte-Vierge est la figure allégorique de l'Église, drapée dans un manteau blanc avec croix rouges, elle tenait une croix d'une main et le calice de l'autre. A côté, en suivant toujours à gauche, saint Pierre, tenant le livre et les clefs, est drapé dans un grand manteau vert. Puis, l'ange Gabriel déroule une légende devant Marie pour lui annoncer l'objet de son message. Derrière l'ange paraît un infirme, le bras en écharpe, qui demande à saint Ouen, oncle de saint Germer, de le lui guérir ; saint Ouen s'avance tenant sa crosse et enveloppé d'une ample chasuble rouge. La figure de saint Germer termine le bas-relief de ce côté ; il est de face, vêtu du costume épiscopal, tunique rouge, chasuble bleue, pallium blanc.

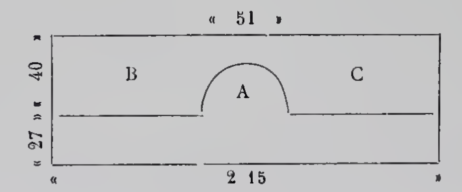
De l'autre côté du bas-relief, à partir de saint Jean, nous trouvons la figure allégorique de la Synagogue dont l'étendard est brisé et qui laisse échapper de ses mains les tables de la loi. Saint Paul, une bourse et un livre dans les mains. La Visitation. Un seigneur qui s'entretient avec un pèlerin reconnaissable au chapeau suspendu sur les épaules. Enfin saint Germer qui s'incline devant Dagobert pour lui demander de quitter sa cour et d'aller fonder l'abbaye qui reçut son nom.

Toutes ces figurines sculptées avec grâce sont aussi peintes avec un soin extrême et enrichies de nombreuses dorures ; elles se détachent sur un fond de pâte gauffrée et dorée, appliquée sur la pierre. Tous les nimbes sont radiés. Sur la moulure qui encadre ce bas-relief et qui se relève au-dessus du crucifiement, comme dans la plupart des rétables, on distingue les traces d'une inscription. La chapelle de saint Germer

1. *Catalogue*, n° 57.

fut construite par Pierre de Wuessencourt en 1259; il est fort probable que le rétable est contemporain de cette construction. Ce monument est reproduit dans Gaillabaud[1], en chromo, et avec une perfection qui rend inutile toute autre copie.

Il existe dans la cathédrale de Troyes, à l'autel du Sacré-Cœur, un rétable très-intéressant et d'une belle sculpture, qui dans le milieu est percé d'une arcade trilobée, donnant accès au tabernacle pour les reliques ou la sainte Eucharistie; au-dessus. dans un médaillon (A) est l'Agneau divin accosté de deux anges formant consoles et qui semblent descendre à tire-d'aile. A gauche (B) sont représentées les saintes femmes au tombeau; à droite (C) Notre-Seigneur qui se fait reconnaître après sa résurrection. M. Viollet-le-Duc a fait un charmant dessin de ce monument qu'on pouvait voir en 1880 à l'exposition du Musée de Cluny.



A Limoges, l'église Saint-Martial possédait le rétable de la chapelle des Bastides, composé de dix-huit petits tableaux d'émail, représentant les principaux sujets de la vie de ce saint patron; à juger par les plaques qui subsistent, ils devaient être de l'émailleur Pénicaud[2].

A Mareuil-en-Brie, près d'Epernay, un rétable de forme carrée s'élevait sur l'autel, dans une suite de vingt-sept arcatures sur trois étages; on y voyait disposées les diverses scènes de l'Évangile. Au sommet, dans le milieu, Dieu le Père tenait le crucifix dans ses bras. M. Paul Lacroix[3], qui publie ce meuble, l'attribue à la seconde moitié du XIIIe siècle.

M. de Farcy, le sagace archéologue d'Angers, possède dans sa collection un rétable du commencement du XVIIe siècle, et couvert de peintures. Ce rétable en bois est enduit d'une couche de plâtre délayée avec de la colle; les contours des personnages et les rinceaux tracés sur les fonds d'or ont été faits avec une pointe sur cet enduit encore frais qui n'a guère que l'épaisseur d'un demi-millimètre. Ces peintures rappellent la manière des miniatures du XIIe siècle. Il est divisé en cinq compartiments; celui du milieu qui occupe toute la hauteur est orné d'une figure de saint Pierre, sous une arcade trilobée : les quatre autres offrent deux étages ce qui donne huit cadres où sont exprimés avec des légendes les principaux faits de la vie de cet apôtre. Ce rétable a 1 m 90 de longueur sur 1 mètre de haut.

Le rétable de la cathédrale d'Angers est resté célèbre; voici ce que nous lisons à son sujet dans les *Voyages liturgiques* : « Devant le maître-autel est une longue colonne de marbre de 12 à 15 pieds, sur laquelle est le cierge pascal pendant toute l'année. Le devant de l'autel et le rétable sont en argent doré et représentent toute la vie de la Sainte-Vierge en figures de relief. Cela est fort beau : aussi n'y met-on jamais de parement. Il n'y a rien dessus l'autel qu'une croix sur le gradin quand on va dire la grande messe et les deux livres d'épîtres et évangiles aux deux bouts, avec les deux instruments de paix. Devant l'autel il y a quatre bassins d'argent avec quatre cierges jaunes. Au-dessus du rétable est la châsse d'argent doré de saint Maurille, évêque d'Angers, laquelle est d'une grandeur tout à fait extraordinaire; et au-dessus est la suspension du saint ciboire sans pavillon, avec un grand dais au-dessus qui couvre tout l'autel. D'un côté est l'image de la Vierge et de l'autre celle de saint Maurice patron de cette église; et à chaque côté deux cierges[1]. »

Lebrun-Desmarettes rappelle encore à Angers l'existence d'un autre rétable : « Dans l'église de Saint-Nicolas, abbaye de l'ordre de saint Benoît, on ne voit point le lieu où est le Saint-Sacrement; il y a derrière le rétable du grand autel, au milieu, une petite armoire où sont renfermés deux ciboires, l'un pour les religieux, l'autre pour la paroisse qui est dans l'aile gauche de la grande église abbatiale. Quand le curé en a besoin il le vient prendre là. Au-dessus de cette petite armoire, qui est simple et sans la moindre sculpture, il y a une image de la Vierge et deux anges aux côtés sur le rétable, avec des cierges de part et d'autre[2]. »

A Saint-Nazaire de Béziers, ancienne cathédrale, il y avait un rétable d'argent que détruisirent les protestants.

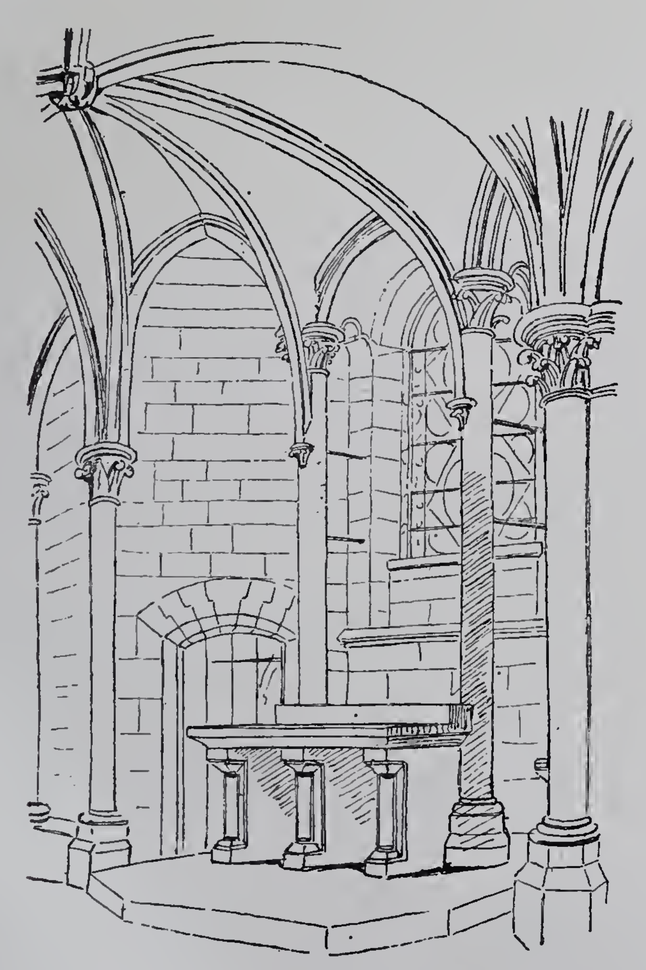
Les magasins de Saint-Denis conservent un rétable

1. *Arch. du Ve au XVIIe siècles.*
2. *Bull. des comités historiques*, 1849.
3. *Vie religieuse*, p. 237.

1. *Voyages liturgiques*, p. 81.
2. *Id.*, p. 102.

de 1 m85 de longueur, sur lequel nous voyons diverses sculptures peintes. Malheureusement la plupart des têtes semblent avoir été refaites. Au centre est le Sauveur crucifié entre la Sainte-Vierge et saint Jean, à gauche un évêque tient un bâton de la main gauche et étend la droite au-dessus d'une foule agenouillée; à droite un évêque est à genoux devant un bourreau qui lève le glaive, pendant qu'un ange descend du ciel pour couronner le martyr. Le cadre a 0 m 08 sur 0 m 10 de profondeur.

Parmi les autels de Saint-Denis on voyait sur un rétable incrusté de verre bleu taillé en polygones un crucifiement; la Sainte-Vierge, saint Jean, l'Église et la Synagogue.



Cathédrale de Coutances, chapelle de Sainte-Marthe (dessin de M. Goldie).

Les constructeurs d'autels au XIIIe siècle se contentaient quelquefois, à défaut de rétable, d'élever sur le fond de la table consacrée un petit gradin sur lequel on posait les croix et les chandeliers qu'on y voyait figurer depuis peu de temps. Les curieux autels de la ctahédrale de Coutances nous en fournissent plusieurs exemples, notamment celui de sainte Marthe [1] que nous avons déjà cité.

1. VIOLLET LE-DUC, *Dict.*, II, p. 47.

Les rétables sont encore rares au XIIIe siècle en Italie, où les anciens usages furent plus durables; notons cependant un monument que nous avons dessiné à Milan, et que Mgr Barbier de Montault, avec lequel nous l'examinions, croit être un rétable; c'est une série de bas-reliefs représentant les apôtres et séparés par des colonnes octogonales. Nous en donnons le croquis d'un fragment. (Pl. CXIX.)

L'autel de l'église du Sauveur à Venise a conservé un rétable d'argent de grande dimension, placé au-dessus du maître-autel; il est divisé en trois étages qui s'élèvent sur un riche soubassement. L'étage inférieur contient cinq niches. Dans celle du centre, le donataire du monument est à genoux et revêtu d'un costume d'abbé, le prieur Benedetto (1290). Le second étage offre treize niches. Dans les trois du centre est représentée la transfiguration; les dix autres sont remplies par des figures de saints. L'étage supérieur est divisé de la même manière, dans les trois niches centrales on voit une madone entourée d'anges. Toutes ces niches sont séparées par des piliers dans le goût du XIIIe siècle [2].

On voit dans le cloître de Saint-Jean-de-Latran un charmant bas-relief qui doit avoir appartenu à l'autel de Sainte-Madeleine construit sous Boniface VIII. Ce marbre représente la lecture de l'Évangile et nous montre sous les traits les plus vifs et les plus naïfs tous les personnages qui prennent part à cet acte solennel. Ces figures demi-nature se détachent sur un fond de mosaïque étoilé d'or. La correspondance de sa longueur, 2 mètres, avec celle du ciborium semble indiquer qu'il y remplissait la fonction de rétable [3].

XIVe SIÈCLE.

—

Nous attribuons au commencement du XIVe siècle le rétable de l'autel saint Eustache, à Saint-Denis, qui se trouvait adossé au fond de la première chapelle carrée au nord. Le tabernacle recouvrant la châsse du saint était complétement isolé du rétable

1. L'abbé PIGEON, *Hist. de la cathéd. de Coutances*, 1876, (p. 179).
2. LABARTE, II, 64.
3. *Le Latran au moyen-âge*, p. 342, pl. XXVI.

et porté sur deux colonnes et consoles avec figures [1].

Nous avons dessiné dans le magasin de l'église ce rétable, qui représente l'histoire du saint martyr. Le guerrier à la chasse aperçoit la tête du Sauveur entre les bois d'un cerf; à la suite de ce miracle il reçoit le baptême pendant que sa femme et ses enfants s'approchent ensuite de l'eau régénératrice; à droite Adrien expose la pieuse famille à la morsure des bêtes féroces; enfin il fait jeter le père, la mère et les enfants dans un taureau de bronze sous lequel on attise le feu; l'empereur préside au supplice et donne des ordres; l'artiste l'a représenté comme un roi du moyen-âge avec sa couronne en tête. Au milieu du rétable sous une arcade trilobée qui forme motif central, le Christ en croix est accompagné des deux églises, à sa droite la chrétienne qui le regarde, drapée dans les plis luxueux d'un manteau blanc brodé d'or, à gauche la juive qui se détourne et semble s'affaiser sur elle-même. Ces figures sont très-belles et très-expressives, tout le bas-relief est peint, et le fond porte un quadrillé bleu et or. (Pl. CXIX.)

On lit dans les *Voyages liturgiques* du sieur de Mauléon qu'il y avait à Saint-Maurice de Vienne (Dauphiné), sur le grand autel, un petit rétable haut d'un pied ou d'un pied et demi. La table de l'autel était un peu creusée.

Vasari nous cite comme un des meilleurs titres de gloire de Tommaso de Pise devant la postérité le rétable qu'il construisit en marbre pour l'église San-Francesco-de'-Ferri et qu'on voit aujourd'hui au Campo-Santo [2]. Au centre, sous un tabernacle gothique, la madone debout tient l'enfant Jésus entre ses bras et reçoit les hommages des anges ; deux anges, les bras croisés sur la poitrine, sont en adoration à ses côtés et deux autres volant au-dessus étendent des draperies dans le fond de la niche. Ce groupe central est accompagné à droite et à gauche de six figures de saints représentant saint Antoine abbé, saint André, saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Laurent et saint François, sous des frontons aigus. Le socle, où sont sculptés divers sujets de la vie du Sauveur, paraît d'un autre temps et d'un autre style [3]. Si on est surpris de la simplicité de cette sculpture, du peu d'effet qu'elle offre dans le modelé, il faut songer qu'elle était autrefois recouverte des plus brillantes peintures. En regardant avec soin, on est émerveillé de retrouver sur les robes les traces d'éclatantes broderies d'or, de pourpre, de jaune et de bleu, et jusque dans les fonds des tapisseries variées où l'imagination rivalise avec la correction du goût ; tout était peint, même les dessous d'arcades perdus dans l'ombre. Nous avons gravé ailleurs ce beau monument, ayant soin de relever toutes les peintures qui lui donnent un prix exceptionnel.

Les artistes italiens au XIVe siècle s'occupaient de construire des autels fixes, non pas seulement en marbre, mais en ivoire et en métal.

Le Musée du Louvre en possède un qui n'a pas moins de 2m 37 de large sur 2m 80 de haut, connu sous le nom de rétable de Poissy [1]. Il est composé de frontons aigus, de pilastres d'angle et d'un socle, le tout orné de sculptures dont les sujets sont empruntés aux Évangiles et à la vie des saints. Il paraît avoir été fait par Jean, duc de Berry, frère du roi Charles V, dont les armes sont reproduites vers le milieu des pilastres. Il est impossible de se méprendre sur la provenance des sculptures, qui offrent tous les caractères du style italien du XIVe siècle; on se croirait devant la copie d'une façade de Sainte-Marie-des-Fleurs.

Le rétable d'argent de Saint-Jacques à Pistoia est une des plus remarquables œuvres de l'orfévrerie italienne au XIVe siècle. Il a 2m 54 de large et 3m 60 de hauteur environ; il est composé de divers étages, orné de niches avec figurines de saints; dans le haut il présente le Sauveur environné d'une auréole et d'anges adorateurs [2].

L'Espagne au XIVe siècle ne se laisse pas vaincre dans la magnificence qu'elle donne à ses rétables. Le triptyque de Mudejar, qui provient du monastère de Piedra et que l'on conserve au musée de l'Académie d'histoire, est un monument digne d'être cité. Il est garni à l'extérieur de douze arcatures distribuées en deux étages; sur ses deux volets sont figurées les scènes de la vie de Notre-Seigneur et de sa Mère. Les sujets qui semblaient intervertis se présentent dans l'ordre suivant :

1. Viollet-le-Duc, II, p. 25.
2. Vasari, éd. 1822, I, p. 134.
3. Grassi, *Descrizione storica ed. artistica di Pisa*, pl. II, sez. I, p. 142.
Lasinio, *Raccolta di sarcofagi*, pl. XXXVIII.
Rohault de Fleury, *Monum. de Pise*, p. 152, pl. LIX.

1. Labarte, I, p. 127.
2. *Id.*, 181, pl. XXXIII, *Ann. arch.* XV, p. 141.

ANNONCIATION, VISITATION, NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST, PORTE-DORÉE, NAISSANCE DE MARIE, PRÉSENTATION, MISE EN CROIX, JÉSUS EN CROIX, DÉPOSITION, FLAGELLATION, PILATE, LE PORTEMENT DE CROIX.

Une frise de saints couronne ces arcatures autour desquelles règne une bordure de dessins arabes. Ce rétable a 2m 95 sur 2m 44; à l'intérieur on trouve une suite de sept arcades gothiques qui abritent des anges jouant d'instruments, une inscription de 1390 et les armoiries du donateur D. Martin de Ponce : DOPNVS MARTINVS PONCIS ABBAS [1].

Un pontifical daté de 1390, figuré dans la même publication du musée espagnol, représente un triptyque à pignon, enluminé d'or et de peinture, et qui surmonte un autel devant lequel sont également des sujets peints.

XVe, XVIe SIÈCLES.

—

Parmi les meilleures œuvres du XVe siècle nous croyons pouvoir citer un rétable en marbre qui faisait autrefois partie du maître-autel de Saint-Seurin de Bordeaux et qu'on a dressé aujourd'hui dans le chœur en face de la chaire épiscopale. Les quatorze bas-reliefs qui le décorent sur deux étages ont chacun 0m 70 de hauteur, ils rappellent avec une finesse et une élégance remarquables de travail les différentes scènes de la légende de saint Seurin [2].

J'ai mesuré à Saint-Michel, dans la même ville, un autre rétable aussi en marbre qui m'a paru de la même époque; il se compose de neuf plaques de 0m 86 de hauteur; sept ont 0m 25 de large et les deux des extrémités n'ont que 0m 14, ce qui semble indiquer un rôle de pilastres.

La plupart des rétables avaient au centre un motif plus élevé, souvent un degré sur lequel on plaçait la statue d'un saint, l'ostensoir et la croix; nous en rappellerons plusieurs exemples.

On voit dans les *Arts somptuaires* (p. 157) sous le titre : « Grisaille des miracles de Notre-Dame » un tableau où un prêtre célèbre la messe; le rétable de l'autel, plus élevé dans le milieu, porte une représentation du crucifiement.

Willemin publie une miniature des *Chroniques d'Angleterre* où apparaît un rétable de ce genre, aussi avec le crucifiement et orné de cabochons sur sa bordure [1].

L'admirable manuscrit des *Chroniques* de Froissart, de la Bibliothèque nationale, nous montre un rétable avec degré, scène du crucifiement en bas-relief, dominé par une statue de saint; cette image est dans la représentation du couronnement de Charles V [2].

Un tableau du XVe siècle, qui existait à Châlons-sur-Marne et qui représentait la consécration de l'église, fait ressortir l'utilité de ces degrés du rétable; on y voyait au-dessus du bas-relief du crucifiement les trois degrés occupés par trois statues, celle du milieu représentant Dieu le Père sous un costume pontifical et tenant le crucifix devant lui, à gauche la Sainte-Vierge avec l'Enfant, et à droite un saint, qu'on croit être le diacre Vincent, auquel la cathédrale était consacrée [3].

M. Spitzer possède dans un manuscrit in-12 une délicieuse miniature qui représente un rétable à degrés. Il est tout doré, sauf les personnages du crucifiement qui se détachent en couleur. Sur le degré supérieur est placé un riche ostensoir, lequel, supporté par un pied à nœuds surmonté d'une flèche et de deux clochetons feuillagés, est accompagné de deux anges à genoux. Les ailes aiguës et libres de ces figurines imitent celles des statues en bronze; sur les degrés inférieurs, aux angles, deux autres anges se tiennent debout. Cette petite composition est d'un goût exquis [4].

A Saint-Denis, un petit rétable de 1m 96 sur 1m 50 de haut offre de petits bas-reliefs blancs sur fond noir; d'un côté la flagellation, le portement de la croix; de l'autre le crucifiement, le tombeau; au centre une croix archiépiscopale et gemmée.

En descendant le cours de l'histoire, les monuments deviennent plus nombreux et perdent beaucoup de leur prix, avec leur rareté; comme nous ne cher-

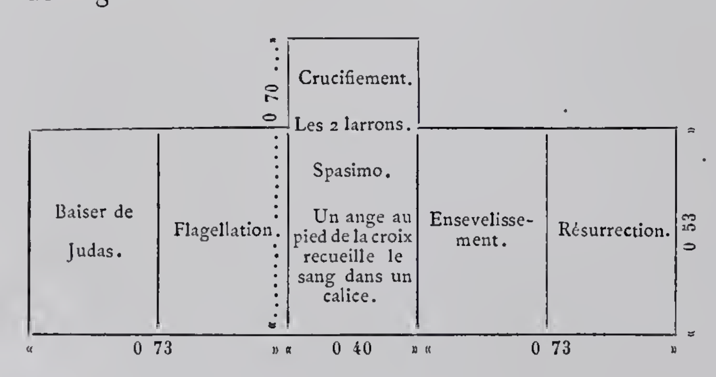
1. *Museo espanol de Antiguedades.*
2. CIROT DE LA VILLE, *Hist. et description de S.-Seurin.* MARIONNEAU, *Description des objets d'art dans les édifices de Bordeaux.* MILLIN, *Voyage dans les départements du Midi.*

1. *Monuments français*, II, 200.
2. P. LACROIX, *Les arts au moyen-âge*, p. 482. — SERÉ.
3. *Hist. de la ville de Châlons-sur-Marne*, Barbat, 2 vol. in-4°, 1855. Voy. pour ce tableau, notice de M. Garrinet, *Annuaire de* 1845, p. 228.
4. Ce manuscrit a figuré à l'exposition des arts décoratifs de 1880.

chons dans les basses époques que des traces des traditions primitives, je me contenterai pour le xv[e] siècle de rapides indications. Voici d'abord quelques exemples de rétables de formes simplement rectangulaires. La Bibliothèque nationale nous offre ici une miniature au f° 155 du mss. latin 924. — Une autre du mss. latin 849.

A Saint-Denis, dans les magasins, un rétable de pierre grise (largeur 2^{m} 50, hauteur 0^{m} 86) est orné des douze apôtres et du Sauveur au centre ; chaque personnage est monté sur un socle octogonal et muni d'attributs ; des archivoltes, pour ainsi dire nouées, sont placées au-dessus des têtes et se reposent aux deux extrémités sur une colonne en forme de balustre.

Tout auprès, un charmant rétable encore orné de ses couleurs présente six arcatures surmontées de frontons et d'une galerie en style flamboyant. Sous chaque arcade est sculptée une scène de la vie de Notre-Seigneur : 1° *Le baiser de Judas :* saint Pierre, par derrière, remet son épée dans le fourreau, en avant Malchus est renversé ; 2° *Flagellation :* le Sauveur, attaché devant une colonne, est battu de verges ; 3° *Portement de croix :* en avant Simon soutient un bras de la croix, et, par une pieuse pensée, le sculpteur a représenté par derrière la Sainte-Vierge s'efforçant elle-même de soulager son fils ; 4° *Ensevelissement :* Nicodème, Joseph d'Arimathie s'avance avec un vase de parfums ; 5° *Résurrection ; 6° les Limbes :* le Sauveur arrache les âmes de la gueule d'un monstre.



On voit aujourd'hui, au mont Saint-Michel[1], dans une des chapelles absidales de l'église, cinq bas-reliefs d'albâtre qui proviennent de l'abbaye de la Luzerne et qui ne paraissent pas antérieurs au xv[e] siècle, à juger de l'âge par le style et les costumes ; les encadrements qui manquent ont été remplacés par des moulures de bois. Ce rétable avait environ 1^{m} 90 de large, 0^{m} 70 de haut dans la partie du milieu, et 0^{m} 53 dans les parties latérales.

On remarquera dans la scène du crucifiement les deux larrons dont les bras sont attachés derrière la traverse de la croix et auxquels des anges viennent enlever les âmes figurées sous la forme de petits enfants.

Parmi les rétables à arcatures citons une miniature des *Chroniques d'Angleterre* [1] ; un manuscrit de la collection de Czartoryski [2] ; un autre dans la cathédrale de Palma, en bois doré, avec grandes figures peintes sous des ogives et pignons gothiques [3].

L'*Annuaire de l'Académie d'archéologie de Belgique* (t. XXII, p. 344) mentionne un autel antique dont une table en pierre bleue était appuyée sur un sarcophage divisé en trois niches à sommets trilobés, où étaient jadis des figures de saints, dont il ne reste plus que les auréoles.

M. Thys (monographie de Tongres) parle d'un rétable provenant de l'église de Veuray (Limbourg hollandais) qui passa depuis entre les mains du prince Soltykoff. M. Malfait, sculpteur belge, le restaura et en devint propriétaire. Il est divisé en huit compartiments où sont représentées des scènes de la vie de la Sainte-Vierge : au milieu figure *son Mariage ;* dix personnages, dont la hauteur varie de 25 à 30 centimètres, y prennent scène ; au pied de la Sainte-Vierge deux anges soutiennent sa robe traînante. Deux petits groupes en haut relief, placés contre les parois de ce temple gothique, retracent *la Naissance de la Sainte-Vierge* et *sa Présentation au temple.* A gauche, *l'Annonciation, — la Visitation, — l'Adoration des Bergers.* Cette dernière composition ne renferme pas moins de dix-huit personnages. Saint Joseph porte une torche et une équerre. A droite, la *Circoncision,* — l'*Éducation de Jésus,* — l'*Adoration des Mages,* — la *Vision de sainte Anne* et *la Porte dorée,* — la *Dormition,* en avant sont les quatre évangélistes.— Au-dessus du dais ajouré qui couronne cette composition magistrale se trouve l'*Assomption* de la Sainte-Vierge soutenue par quatre anges. De petits groupes placés dans une guirlande de feuilles encadrent cette scène et représentent les sept douleurs de Marie. L'œuvre entière est surmontée d'une statue d'ange portant une banderole déroulée avec l'inscription : *Isaias XI.*

A Serent il existe une sorte de baldaquin ou de

1. Les PP. de St.-Michel vendent une gravure de ce rétable.

1. WILLEMIN, II, 200.
2. *Exposition universelle de 1878.*
3. LAURENS, *Souvenir d'un voyage d'art à Majorque*, pl. XXV.

rétable en bois sculpté dans le style flamboyant, dont les panneaux grossièrement peints représentent des scènes de la passion de Notre-Seigneur et de la vie de sainte Suzanne [1].

La bible de Philippe le Hardi contient l'image d'un rétable placé au-dessus d'un autel étroit et composé simplement d'une arcature avec fronton aigu et deux clochetons. (Pl. CXIX.) C'est ce qu'on appelait tabernacle en Angleterre.

Henri VI († 1471) donna au collége de Winchester un tabernacle d'or orné de pierreries et d'images de la Sainte-Trinité et de la Sainte-Vierge en cristal.

Un inventaire de Lincoln mentionne un tabernacle d'ivoire dressé sur quatre pieds avec deux volets, l'image de Notre-Dame au milieu, et sur les volets des peintures qui représentaient l'Annonciation et la Nativité.

Dès le XIVe siècle, nous lisons dans le *Register of Chertsey* [2] : « Abbas construxit tabernaculum « super magnum altare apud Egeham (1332). »

Les rétables ne tardèrent pas à s'élever et à dominer les autels en présentant un échaffaudage d'ornementation et de figures, souvent d'une assez grande dimension, où une succession de sujets couvraient un vaste champ. Il faut rendre cette justice à l'école française qu'elle fut la dernière à se laisser entraîner dans cette voie fâcheuse. Nous pourrions citer encore au XVe siècle quelques rétables simples et de bon goût. Mais en Allemagne, dans les Flandres, en Angleterre et en Espagne on assista à un déluge de mauvais goût [3].

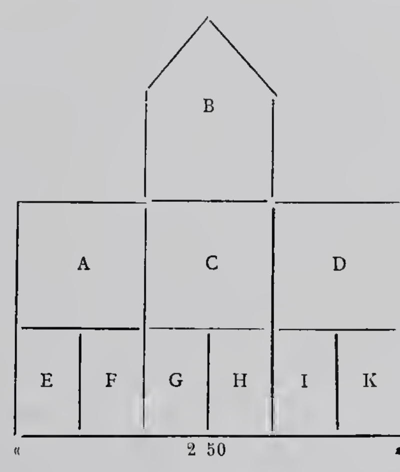
Ce fut au XVe siècle qu'on vit surgir, comme une végétation confuse et inextricable, ces rétables en bois ombrageant l'autel de leurs rameaux de gothique fleuri, encadrant d'ornements contournés les sujets de l'Écriture-Sainte. Il serait trop long de les décrire et d'ailleurs l'histoire de cette décadence n'intéresse plus nos études; nous nous contenterons de nommer quelques-uns de ces singuliers monuments.

Dans la grande salle des Termes, au Musée de Cluny, est déposé un rétable gigantesque provenant de l'église de Champdeuil (Seine-et-Marne). La partie du milieu, plus élevée que les côtés, représente le Calvaire, à gauche le portement de croix, à droite le tombeau, dans le bas la naissance, l'adoration des Mages. Il est fermé par deux volets couverts de peintures (n° 2809 du catalogue).

Dans le même Musée on voit exposé un grand rétable de bois sculpté et doré provenant de l'abbaye d'Everborn, près de Liége. Le sujet du milieu représente la messe de saint Grégoire.

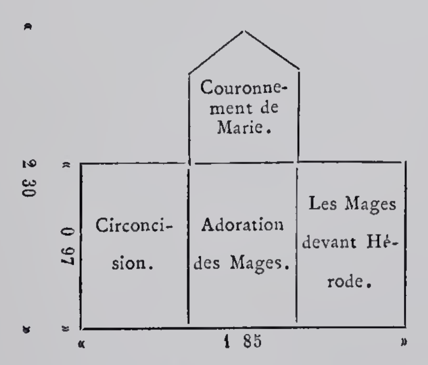
On remarque aussi dans cette riche collection plusieurs autres rétables du même genre, un surtout fort beau qu'on a déposé dans l'ancienne chapelle.

Dans les magasins de Saint-Denis on garde un rétable de ce style que M. Thiers avait acheté en Allemagne et donné à la basilique; voici la position et le sujet des scènes qu'on y voit sculptées : (A) *Portement de croix*, (B) *Crucifiement*, (C) *Spasimo*, (D) *Déposition*, (E) *Annonciation*, (F) *Visitation*, (G) *Nativité*, (H) *Mages*, (I) *Circoncision*, (K) *Présentation*.



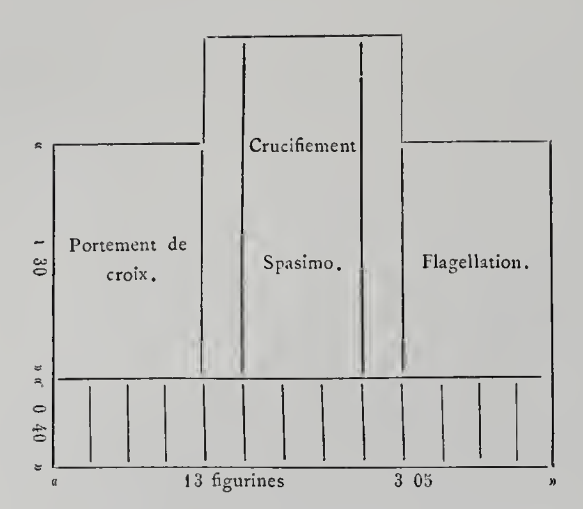
Rétable de Saint-Denis.

Nous avons autrefois dessiné et mesuré plusieurs rétables de ce style qui appartenaient au prince Soltykoff, nous en donnons ci-joints les tableaux figuratifs [1].



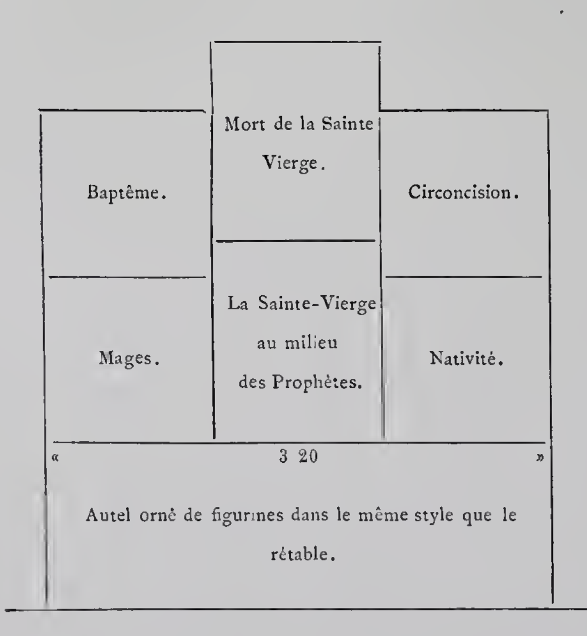
Rétable de la collection Soltykoff.

1. *Répertoire du Morbihan.*
2. Lord CLIFFORD'S, m. s.
BRIDGETT, *Hist. of the holy Eucharist*, II vol., p. 87.
3. Voy. *Bibliothèque nation., fds latin n° 955*, miniature du f° 66.
Une autre du fds latin 849 et 746, pl. CXIX.



Rétable de la collection Soltykoff, aujourd'hui dans celle de M. Pillet-Will.

La cathédrale de Rennes conserve un rétable que nous pouvons rappeler parmi les meilleurs du xve siècle. Il est d'une grande richesse, couvert de dorure et il a le rare privilége d'être encore porté par l'autel auquel il fut destiné dans l'origine.



Il exsite des rétables du même genre : à Calcar [1] en Prusse près de Clèves, à Sleswig [2], à Ollomont, à Heiligenblut [3]; celui de Saint-Kilian d'Heibronn est un des plus hauts qu'on connaisse.

Un dessin de Van Meken, qui faisait partie de l'exposition des arts décoratifs en 1880, représente le saint sacrifice, il nous montre derrière l'autel un rétable avec les ornements flamboyants et au milieu une madone debout avec l'enfant dans ses bras qui domine un tabernacle grillagé.

M. Hildebrand, directeur du musée de Stockolm, m'a communiqué la photographie d'un rétable suédois qui date du xvie siècle, mais dont le style appartient encore au xve; de petits sujets dans le bas rappellent la vie de la Sainte-Vierge.

Beaucoup de rétables avaient au milieu de leur dossier un fronton circulaire, vieil usage que nous avons déjà observé sur des rétables du xiie siècle et qui se poursuivit au xve. On y voit invariablement la scène du crucifiement ; nous noterons entre beaucoup d'autres les miniatures de la Bibliothèque nationale : fonds latin 868, f° 7 ; latin 746 (pl. CXIX), f° 204; latin 877, f° 16, v°; celles de la bibliothèque de Vendôme; celle de Rouen (pl. XXII), etc.

Ces formes se continuèrent jusqu'au xvie siècle, comme on le peut voir sur diverses miniatures, sur celle, entr'autres, d'un manuscrit des archives de l'Aube [1]. Un missel de Dijon [2] nous fait voir l'arc comprenant tout l'autel.

Le rétable en pierre de la collection de M. Chevrier de Bourg appartient à la même catégorie ; au lieu du crucifiement, il nous montre la crèche et dans le tympan du fronton Dieu le Père environné d'anges [3].

L'église des Roches possède un rétable dans ce style. (Loir-et-Cher.)

La collection Lacroix nous offre un tableau qui rappelle un rétable du xvie siècle d'un bon goût, avec une représentation du crucifiement [4].

A Saint-Bonnet de Bourges nous avons remarqué un petit rétable de cette époque et d'un bon style.

Dans le musée d'Orléans nous avons noté deux rétables de bois peints du xvie siècle dont l'un à double étage.

A Durham, comme nous l'apprend une ancienne description de la cathédrale, il y avait un grand rétable de pierre orné d'une multitude de figures [5].

Nos architectes français pendant que les Allemands laissaient tomber dans le mauvais goût l'ornementation du gothique fleuri, pendant que la fin du xvie siècle voyait les Espagnols amonceler

1. Weerth, *Monum. du moyen-âge dans les pays rhénans*, pl. XI, XII, XIV.
2. Forster, *Sculpture*, p. 73, pl. II.
Labarte, I, p. 163.
3. Mittheilungen.

1. Gaussen, *Portefeuille archéol.*
2. Biblioth. nationale, fds latin, n° 879, f° 106.
3. *Notice sur un bas-relief et une statue appartenant à MC. hevrier, à Bourg*, 1850.
Consulter aussi la collection Pillet Will qui possède de beaux rétables.
4. Didot, *Vie religieuse.*
5. Renseignements fournis par M. Goldie.

au-dessus de l'autel de Burgos les images incohérentes de leur imagination, nos architectes surent se préserver de ces atteintes de décadence comme nous le prouvent les rétables de Saint-André à Troyes, celui de Rumilly-lez-Vandes.

« A *Laviron*, nous disent les auteurs du *Voyage littéraire* (II, 93), le rétable de l'autel est quelque chose d'admirable. Il est fait d'un jaspe de Venise; on y voit la vie de la Vierge en bas relief, d'un travail qui semble surpasser l'art. Toutes les figures sont admirables; il y en a, si l'on en croit M. Girardou le plus habile sculpteur de nos jours, qu'on ne payerait pas leur pesant d'or. »

Bientôt même ils revinrent à une simplicité primitive; au XVIIe siècle, si les fantaisies des sculpteurs s'exercèrent dans l'appareil de décoration appelé *Gloire*, l'autel au moins fut plus respecté, il n'eut plus qu'un simple gradin pour poser les flambeaux et la table sacrée, au milieu des ruines de tant de styles successifs, reprit son caractère simple et sévère. On peut voir dans la messe de saint Martin par Lesueur quelque reflet des premiers siècles[1].

L'Italie fut aussi préservée par la vogue que ses grands peintres attirèrent sur les tableaux disposés en dossiers d'autels; une chapelle qui a l'honneur d'avoir derrière son autel le Jugement dernier de Michel-Ange n'aura jamais à craindre qu'on cache un pareil tableau sous les décorations immodérées des Allemands ou des Flamands. Ajoutons que pour les fêtes il y avait des sortes de rétables mobiles en étoffe appelés *dorsialia* dans les inventaires, dont on ornait le mur derrière l'autel; leurs couleurs variaient suivant les cérémonies[2].

1. Au Louvre. — Gravée dans l'*Histoire de saint Martin*, par M. Lecoy de la Marche.
On peut voir aussi les peintures d'Andrea del Sarto dans le cloître de l'Annonciade à Florence.
DIDOT, *Vie religieuse*, p. 417.
2. *Revue de l'art chrétien*, IX, 120. — BARBIER DE MONTAULT.



Chapelle Saint-Sixte dans l'ancien Saint-Pierre de Rome
(d'après le manuscrit de Grimaldi).

LA MESSE

TABERNACLES

ORIGINES

Les édicules destinés à conserver les saintes espèces et que nous appelons tabernacles se rattachent trop intimement à l'autel lui-même pour que nous négligions de les étudier.

Dans l'article que nous entreprenons d'écrire il sera seulement parlé du tabernacle que j'appellerai monumental et fixe, nous nous réservons de traiter plus tard dans nos études le sujet des custodes et des vases eucharistiques. Disons d'abord que ces monuments existaient dès l'antiquité chrétienne la plus reculée, comme le prouvent les réserves de pains consacrés, dont le dépôt suppose l'existence d'une armoire sûre et digne de l'abriter. Cette preuve résulte de nombreux témoignages des Pères que nous citerons tout à l'heure.

Le mot *tabernaculum*, je dois le dire, n'est pas fort souvent employé dans la stricte acception que nous lui donnons, au delà du moyen-âge ; si nous nous en servons ici, c'est qu'il rappelle une idée très-nette, celle d'un édicule en forme de temple placé au-dessus de l'autel et destiné à contenir les saintes hosties [1]. — Dans le principe on employait plutôt le terme latin *repositorium*. Saint Perpet (ve siècle) évêque de Tours, lègue à Amalarius : « Capsulam communem unam de « serico, *item peristerium et columbam ad repositorium*.» Jusqu'au XVIe siècle le répositoire était l'armoire eucharistique [1], — on l'a nommé aussi *conditorium* qui signifie tombeau.

Le mot tabernacle paraît avoir au XIIe siècle la signification actuelle ; Eudes de Sully fait ce reproche à son clergé dans ses statuts synodaux : « Ita sunt « negligentes quod nondum habent pyxidem ebur- « neam nec *tabernaculum ubi reservetur cum honore* « *corpus Domini*. » Jean, archevêque de Capoue, dans une charte de 1301 dit : « Item vas unum, quod dici- « tur tabernaculum, de argento cum cascia sua .» Le vase c'est le ciboire et la caisse qui le contient le tabernacle. — Dans l'inventaire de la Sainte-Chapelle de 1376 : « Quædam cupa auri, ubi reconditum est « sanctum sacramentum, una cum *tabernaculo argenti* « *deaurato*, suspensum tribus cathenis argenteis. » Un cérémonial des Évêques fait *ostensorium* synonyme de *tabernaculum* [2].

Les armoires eucharistiques s'appelèrent aussi dans les premiers temps *sacrarium*, *oblationarium*, *paratorium*, *diaconicum*, *episcopium*. Le sacrarium semble plus spécialement affecté à cet usage sacré, nous voyons pour la première fois ce mot emprunté aux païens paraître dans une lettre de saint Clément qui recommande aux diacres de veiller à ce que les fragments d'hosties dans le sacraire restent à l'abri de la putréfaction : « Ne qua putredo in sacrario inve- « niatur [3].»

1. BOURASSÉ, *Dict.*
On le trouve dans saint Ambroise avec le sens de sanctuaire ; il semble que ce soit aussi celui de l'inscription de Grenade à l'église Marie dans l'Alhambra : Item consecrata est ecclesia sancti Vincentii martyris Valentini a S. Lilliolo accitano pontifice XI kalendas februarias anno VIII gloriosi domini Reccaredi regis era DCXXII (594). — Hec *Sancta tria tabernacula* in gloriam Trinitatis cohoperantibus sanctis ædificata sunt ab inlustri Gudiliuva cum operarios vernolos et sumptu proprio.
Les constitutions apostoliques l'emploient dans le même sens que nous.

1. DU CANGE.
2. BARBIER DE MONTAULT *Revue de l'art chrétien*,, 1879.
3. *Revue de l'art chrétien*, II, 196.
CONCELLIERI (*De secretariis*, p. 271), à propos du concile

Après ces explications sur le terme dont nous nous servons, et avant de chercher des témoignages chrétiens relatifs à nos premiers tabernacles voyons ceux que le paganisme nous fournit lui-même. Les habitudes liturgiques païennes devinrent si souvent pour les chrétiens le point de départ de leurs cérémonies extérieures qu'il importe ici de leur donner quelque attention. Lorsque nous les voyons consacrer à leur culte les autels et les temples des faux dieux nous ne nous étonnerons pas de les voir imiter aussi les laraires pour leurs tabernacles.

Ces laraires étaient une sorte de châsse placée dans l'atrium de la maison ; quelquefois aussi on voit au fond du sacrarium une petite niche destinée à l'idole et qui ressemble à nos tabernacles [1]. — Rien n'est moins rare dans les bas-reliefs antiques que la représentation d'un sacrifice sur un autel devant un édicule couronné d'un fronton, soutenu par des colonnes et au milieu duquel se dresse la statue du dieu [2].

J'ai dessiné à Pompéï, à l'entrée de la maison du Faune, un petit temple dont les colonnes encadrent une porte feinte et qui doit être l'imitation d'un laraire.

Schayes [3] nous fait observer que les autels romains présentent fréquemment la figure d'un petit temple ou d'un portique. De ce genre sont des autels votifs découverts à Majeroux près de Virton et conservés au musée royal d'antiquités de Belgique. A cette catégorie appartiennent aussi la plupart des nombreux autels d'une déesse locale trouvés à Dombourg au XVIIe siècle. Le même musée possède un de ces monuments. Au musée du Puy on conserve le fragment d'un édicule analogue.

En nous servant du mot édicule nous l'empruntons textuellement au latin ; les anciens appelaient *ædicula* une niche décorée d'un fronton et de colonnes, un tabernacle construit dans la cella du temple, et destiné à contenir la statue du dieu. On trouve ce genre de monument très-caractérisé au temple d'Isis à Pompéï [1].

Jésus-Christ a réalisé la grande pensée de Platon, disant que les dieux habitaient les temples et qu'ils s'y entretenaient avec les mortels. — L'Eucharistie, Dieu vivant, est devenu l'hôte des nouveaux tabernacles.

Arrivons aux témoignages chrétiens qui prouvent l'existence de ces tabernacles par celle de la réserve eucharistique. Nous les rapportons dans les textes qui suivent, en observant le plus possible l'ordre chronologique ; on verra l'erreur de Hospinien, Gabriel Biel, Duplessis-Mornay et des écrivains qui ont avancé que l'usage de la sainte réserve n'était pas plus ancienne que le quatrième concile de Latran et qu'elle ne dépassait pas le commencement du XIIIe siècle [2].

Les constitutions apostoliques recommandent aux diacres de renfermer dans le tabernacle les hosties qui n'auraient pas été consommées pendant le saint sacrifice : « Sument diaconi reliquias et inferant in « tabernaculum [3]. »

Saint Justin († 167), dans l'apologie des chrétiens qu'il composa sous le règne de Marc-Aurèle, nous apprend que les diacres portaient le Viatique aux malades, ce qui semble impliquer la nécessité d'une réserve. — Le martyrologe romain mentionne, au 15 août, l'acolyte saint Tarsice qui portait le corps de Notre-Seigneur.

Tertullien († 245) parle très-explicitement de la sainte réserve [4], saint Cyprien également [5] († 258).

D'après les premiers *ordres* romains on réservait une particule qui était renouvelée à la célébration suivante [6].

de Séville, donne entre autres cet exemple de l'emploi du mot sacrarium : « Ut in omnibus ecclesiis... adsit *sacrarium*, ac loca bene constructa et ornata cum bonis seris, et clavibus in quibus reponatur SS Sacramentum, oleum, ac chrisma... jubeantque pariter, ut diu noctuque ardeat lampas coram dicto loco et sacrario. »

1. MAZOY. — Nous lisons dans Petronius : « Præterea grande armarium in angulo vidi, in cujus ædicula erant lares argentei. » — Dans Tertullien : « Si templum, si aram, si ædiculam ejus instruxerit. » — Dans Minutius Félix : « Intra unam ædiculam vim tantæ majestatis includant ? »

2. Voyez un bronze retrouvé il y a peu d'années dans le Tibre et conservé au Capitole.

Dans le beau recueil de Pirro Ligorio à Naples on voit dessiné un sacrifice romain où l'idole est abritée par un ciborium derrière l'autel.

3. *Hist. de l'archit. en Belgique*, I, 63.

1. Bosc, *Dict. d'archit.*, II, p. 109.

2. Nous empruntons une partie de ces citations au travail de M. l'abbé Corblet, *Revue de l'art chrétien*, 1858, 2e vol.

3. Lib. III.

4. *Ad uxor.*, lib. III, v.

5. *Epist.* LVI.

6. Mos olim fuit, ut vidimus, in Ecclesia romana, ut procedenti ad altare pontifici *sacra*, id est Eucharistia, præferrentur, ibidemque servarentur usque ad communionem, quo tempore particula Eucharistiæ antea consecratæ demittebatur in calicem. Tum ex oblatione novi sacrificii una particula reservabatur *remanebatque in altari ipsa particula usque ad finem missæ* (testante Amalario in lib. III, c. XXXV.) *quia ita observant* ait primus ordo romanus, *ut dum missarum solemnia peraguntur, altare sine sacrificio non sit.* Atque ita toto tempore missæ nunquam ab altari Eucharistia aberat, sive

Le premier concile de Nicée (325) parle de l'usage de conserver l'Eucharistie pour les malades, comme d'un usage universel et établi depuis longtemps.

Saint Denys, évêque d'Alexandrie, dit que le vieillard Sérapion se trouvant à l'extrémité fit réclamer le pain qui fortifie les faibles et qu'il lui fut porté par le serviteur d'un prêtre que ses infirmités empêchaient de sortir [1].

On lit dans la vie de saint Basile qu'un Juif s'étant mêlé parmi les fidèles réunis à l'église reçut de la main du célébrant le corps et le sang de Jésus-Christ et qu'il emporta dans sa maison les restes de l'un et de l'autre [2].

Saint Grégoire de Nazianze rapporte que sa sœur, sainte Gorgonie, alla adorer Celui qui résidait sur l'autel et qu'elle en obtint une guérison miraculeuse [3].

Sainte Eudoxie, qui fut martyrisée sous le règne de Trajan, obtint de ses gardes la permission de se rendre à l'église avant de marcher au supplice. Elle ouvrit un coffret où était conservé le Saint-Sacrement, et, après avoir caché une hostie dans son sein, elle reprit la route du martyre [4] : « Accurrit ad « ædem sacram, *reserataque illic arculâ* in qua divi- « num donum reliquiarum sancti corporis Christi « servabatur inde particulam acceptam sinu recon- « didit.... »

Au v[e] siècle, saint Cyrille d'Alexandrie écrivit contre les anthropomorphites, dont une des erreurs était de prétendre qu'on ne devait pas conserver l'Eucharistie pour le lendemain [5].

On conservait quelquefois le sacrement sous l'espèce du vin ; nous en avons vu la preuve tout à l'heure dans un fait de la vie de saint Basile, en voici une autre. Saint Jean-Chrysostôme, dans une lettre adressée au pape saint Innocent, se plaint des violences exercées sur sa personne et dans son église : « Vers le soir du Samedi-Saint, lui écrit-il, « une nombreuse troupe de soldats se jeta dans « l'église ; ils chassèrent le clergé qui était avec « nous.... Ayant pénétré jusqu'au lieu où les choses « saintes étaient réservées, ἔνθα τὰ ἅγια ἀπέκειντο, ils « virent tout ce qui était dedans; et, dans un si « grand désordre, le sang très-saint de Notre-Sei- « gneur fut répandu sur leurs habits. » — Baronius, Bellarmin, Thiers, D. Chardon n'hésitent pas à conclure de ce passage qu'à Constantinople le précieux sang était réservé.

On trouve encore dans saint Jean-Chrysostôme une autre mention de l'armoire eucharistique : « Cette armoire, dit-il, est bien plus précieuse que toutes les autres, elle ne renferme pas de riches habits, mais elle contient la grâce et la miséricorde du Seigneur [1]. »

Saint Ambroise écrivait les paroles suivantes à l'évêque de Côme [2] : « Tu quoque cum ingrederis se- « cundum tabernaculum quod dicitur sancta sancto- « rum, facto nostro more ut nos quoque tecum in- « ducas..... Ibi arca testamenti undique auro tecta, « id est doctrinæ Christi.... ibi *dolium aureum* ha- « bens manna, receptaculum scilicet spiritalis alimo- « niæ. » La plupart des commentateurs considèrent ce baril d'or comme un vase eucharistique où était réservé le précieux sang.

Les nombreuses images de tonneaux qu'on voit sur les inscriptions cimétériales n'ont-elles pas une signification symbolique du précieux sang? On le croirait d'après cela, en pensant surtout qu'elles remplacent souvent celle du calice.

L'usage de réserver l'Eucharistie sous l'espèce du vin s'est perpétué dans quelques églises pendant le moyen-âge.

Le pape Pascal, au commencement du XII[e] siècle, prescrivait encore de communier, sous l'espèce du vin, les malades qui par la nature de leurs infirmités ne pouvaient consommer le pain consacré. Je dois à mon ami, M. Messori, le dessin d'une colombe eucharistique du XIII[e] siècle qui se trouve près de Modène et qui est manifestement destinée à renfermer le vin consacré.

Il est dit que saint Benoît, saint Omer, saint Volfème, évêque de Sens, saint Grégoire, évêque d'Utrech, se firent porter dans l'église au moment de rendre l'âme, pour y recevoir la sainte commu-

Eucharistia pro viatico in ipso altari, sive in secretario servaretur. (MIGNE, *Patrologie latine*, vol. LXXVIII, p. 933, *Œuvres de saint Grégoire le Grand, appendix*, (*Commentaires*).

1. EUSÈBE, *Hist. eccles.*, l. V, c. XLIV.
2. *Vita Basilii*, c. VII.
3. *Orat. in funere Gorgoniæ.*
4. BOLL., *I mart.*
BOURASSÉ, *Dict.*, I, 425.
5. Voici peut-être une preuve que le Saint-Sacrement était conservé quelquefois dans la sacristie; le XV[e] canon du concile d'Arles (452) s'exprime en ces termes : « In secre- « tario diacono inter presbyteros sedere non liceat, vel cor- « pus Christi præsente presbytero tradere non præsumat. « Quod si fecerit, ab officio diaconatus abscedat. » (LABBE, IV.)

1. *Epist.* IV. (DU CANGE.)
2. *Homélie* XXXIII.

nion. Nous ne pouvons supposer que ce fut toujours pendant la célébration des saints mystères, et si ce fut à une autre heure comment l'auraient-ils pu si la sainte réserve n'eut pas existé?

Les anciennes coutumes du monastère de Farfa, en Italie, publiées par D. Martène, contiennent cette prescription : « Mox ut anima ad exitum propin-« quare visa fuerit, communicandus est homo ipse cor-« pore et sanguine Domini, etiam si ipsà die come-« deret. » Ainsi donc on devait donner le corps et le sang de Notre-Seigneur au malade aussitôt qu'il tombait en agonie, n'importe à quelle heure du jour et de la nuit, cette prescription implique forcément la conservation des saintes espèces dans l'église de Farfa [1].

Saint Colomban († 615) prescrit dans sa règle des peines contre ceux qui laissent les saintes espèces se corrompre [2]. On raconte à propos de la mort de saint Guthlac (714) que le saint sentant approcher sa fin prit pour communier l'Eucharistie sur l'autel de son oratoire, ce qui prouve qu'il l'y conservait [3].

En descendant aux temps carlovingiens nous lisons dans les *Capitulaires* l'obligation imposée aux prêtres de toujours conserver l'Eucharistie pour les malades : « *De Eucharistia*, CLV.—Ut presbyter semper Eucha-« ristiam habet paratam; ut quando quis infirmaverit, « aut parvulus infirmus fuerit, statimque eum com-« municet ne sinè communione moriatur [4]. »

Le pape Léon IV (847 † 855) ordonna que le saint Viatique fut toujours conservé dans les sacraires : « Ut in sacrario Eucharistia Christi propter « infirmos non desit [5]. »

Ve SIÈCLE.

—

Nous venons de prouver surabondamment en rapportant les premiers témoignages relatifs à la sainte réserve, qu'il y eut toujours dans les églises des tabernacles pour l'abriter; nous allons voir que les monuments de pierre ne nous font pas eux-mêmes défaut pour confirmer ce fait historique.

Le temple de Clitumne possède encore, croyons-nous, une armoire eucharistique, le plus ancien exemple que nous puissions offrir en ce genre.— Son importance, et le doute qui peut s'élever sur l'authenticité de son emploi, nous obligent à entrer dans quelques détails. La description du sanctuaire lui-même n'est pas étrangère à nos études en dehors de l'intérêt spécial qu'elle peut avoir ici, on nous permettra donc de nous y arrêter quelques instants.

Ce charmant petit temple est situé sur la rive droite du fleuve, non loin de sa source et dans un paysage pittoresque. A mi-côte d'une colline couronnée par le vieux château de Pissignano, il se dresse sur un piédestal de rochers. Dégageant en avant son ordre complet et son soubassement, il est, à cause de la déclivité du terrain, encaissé vers l'abside jusqu'à l'imposte de la tribune.

M. Vaudoyer en a fait la vue à la sépia, dessin qui a été lithographié. Il existe aussi un croquis de M. Villain, grand prix de 1820, et neveu de Percier, que possède M. Pierre Benouville.

Notre grand archéologue chrétien, M. de Rossi, le considère comme un des *sacraria* qui auraient donné ce nom à la station postale entre Spolète et Trevi, station mentionnée dans l'*Itinéraire de Jérusalem*. Il est persuadé que, fondé par des mains païennes, il fut transformé pour la vraie religion sous le règne de Théodose. La dédicace de ce sanctuaire au Dieu des anges s'adapte à cette époque et correspond à l'abolition de l'idolâtrie aux IVe et Ve siècles. L'inscription de la frise fournit à cet égard d'excellentes données chronologiques. Les croix et les sigles qu'on y remarque, le mot « sanctus », représenté par l'abréviation SCS qui devient commune à la fin du Ve siècle, nous prouvent que la date de cette consécration doit être fixée à cette époque.

Du côté du fleuve, le temple s'élève sur un soubassement d'environ 2 mètres, percé d'une porte cintrée, par laquelle on pénètre dans une crypte en forme de T et peu profonde. Palladio a figuré dans son plan, en face de l'entrée, une niche dont je n'ai vu aucune trace; j'ai remarqué, au contraire, en cet endroit, un trou de sonde pratiqué sous le sanctuaire pour y chercher, si je ne me trompe, un trésor, au lieu duquel on ne trouva qu'un blocage de maçonnerie profond et général.

De cet hypogée, on ne parvient à l'étage supérieur

1. *Précis historique*, 173, livraison I, mars 1859.
2. BRIDGETT, *Hist. of Holy Euch.*, I, 52.
3. *Id.*, II, 187, *Vita sancti Guthlaci*, Boll. april. 11.
4. BALUZE, I vol., c. 1, p. 835.
5. In decret.

que par deux rampes extérieures qui aboutissent aux portes latérales. Ces entrées, jadis précédées de trois perrons, étaient abritées par deux petits porches que nous avons restaurés d'après Palladio, lequel les vit encore debout. En y ajoutant la colonne et le pilastre dont il nous donne les mesures, nous supprimons le contre-pilastre que l'état actuel des moulures ne permet pas de supposer exact [1].

Le pronaos est orné en avant de quatre colonnes, deux cannelées en spirale, deux feuillées, et de deux pilastres d'ante. Ces colonnes supportent un entablement complet avec cette belle inscription sur la frise :

+ SCS DEVS ANGELORVM QVI FECIT RESVRRECTIONEM +

Le trisagion était achevé par les deux suivantes qu'on lisait sans doute sur les frontispices des petits porches qui ont disparu :

+ SCS DEUS PROPHETARUM QUI FECIT REDEMPTIONEM +

+ SCS DEUS APOSTOLORUM QUI FECIT REMISSIONEM +

L'entablement se modifie par derrière d'une façon remarquable, ce qui prouve peut-être une reconstruction de la face absidale du temple; les deux cavets supérieurs se changent en cymaise et en perles; les simples modillons deviennent des denticules et les raies de cœur des talons. Le profilage se retourne sous les rampants du fronton où les chrétiens sculptèrent une croix.

Hâtons-nous de pénétrer dans le sanctuaire où nous devons trouver le but spécial de cette étude. Après avoir traversé le pronaos, vestibule à peu près carré de 3m 50, nous entrons dans la cella, salle de 3m 30 sur 4m 54, surmontée d'une voûte en berceau et pourvue dans le fond d'une tribune. Cette tribune circulaire, mais plus profonde que sa demi-largeur, est surmontée d'un fronton dont les rampants sont tangents à son archivolte. Les tympans ornés d'enroulements du plus beau style offrent dans le haut un chrisme qui sert, pour ainsi dire, de sceau chrétien à cette décoration.

Des colonnes isolées du mur et que Palladio a figurées dans son relevé, soutenaient ce pseudo-ciborium au-dessus de l'autel, mais elles ont disparu. Venuti rapporte que de son temps (1753) elles étaient déjà enlevées et qu'on retrouvait deux d'entre elles dans un jardin de Spolète. On voit encore sous la corniche, les vestiges des attaches qui maintenaient les parties inférieures de l'entablement.

Cette décoration, assez mal reproduite par Palladio et Venuti, présente un grand intérêt pour l'histoire, intérêt cependant inférieur à celui du petit édicule qui occupe le fond de la tribune et qui mérite une attention toute spéciale. C'est sur ce dernier objet, merveilleusement conservé et trop peu connu jusqu'ici, que nous désirons fixer quelques instants l'attention des lecteurs.

Nous voyons là une petite niche quadrangulaire de 0m 32 de largeur sur 0m 37 de profondeur, 0m 63 de hauteur sans compter 0m 16 cent. de profondeur creusés en contre-bas du seuil. Elle était fermée par des volets d'environ 0m 03 d'épaisseur, à deux vantaux, tournant sur des tourillons dont les douilles apparaissent encore sur le marbre, et battant en haut sur une feuillure. Cette armoire est encadrée par deux colonnettes de jaune antique, corinthiennes, isolées, portées sur deux consoles et soutenant un riche entablement avec fronton. Ces colonnes ont été rapportées depuis peu, car M. Vaudoyer, dans son relevé de 1827, ne les a pas figurées; comme on peut le voir aux chapelles du baptistère de Constantin, ces colonnes en avant des portes sont bien dans le style du ve siècle. Le soffitte est orné d'entrelacs du meilleur style.

En observant les détails de ce tabernacle et en les comparant à ceux du pseudo-ciborium que nous avons précédemment décrit, on se convainc qu'ils sont identiques pour l'époque et pour le style. Le profilage, le coup de ciseau, la similitude des ornements, comme les gaudrons qui se répètent sur les deux cymaises, le caractère général, prouvent à première vue que les deux œuvres sont simultanées et que le tabernacle est antique et chrétien. M. de Rossi, que nous avons consulté à cet égard, nous a dit que telle avait été aussi sa première impression en visitant le monument. Je ne crois donc pas qu'on puisse élever aucun doute sur l'époque, mais il est plus difficile de déterminer l'usage auquel il fut consacré.

Venuti, après avoir dit que cette niche pouvait être destinée à la statue du dieu Clitumne, renonce lui-même à cette hypothèse, devant la description que Pline nous donne de cette idole et devant l'exiguité de la place qui lui aurait été réservée. Puis il

1. Ces colonnes furent enlevées en 1739 et transférées dans une chapelle particulière de l'église San-Filippo de Spolète.

ajoute que ne pouvant servir à cet emploi elle fut faite pour un usage chrétien : « Non sarà stata fatta a tal « uso, ma più tosto quando i primi cristiani la ridus-« sero al vero culto. »

La situation, la ressemblance singulière de ce tabernacle avec ceux qui abritent aujourd'hui la sainte Eucharistie sur nos autels semblent à *priori* indiquer la même destination ; toutefois, l'extrême rareté, pour ne pas dire l'absence de monuments de ce genre laissés par l'antiquité chrétienne, nous oblige à étudier plus attentivement la question.

Écartons d'abord les objections négatives contre l'attribution de notre tabernacle à cet emploi sacré. Si l'on nous oppose qu'il est inaccessible à la main du célébrant à cause de l'autel qui remplit la tribune, cette circonstance au lieu d'infirmer notre opinion nous semble au contraire l'appuyer ; car dans le cas où il eût été construit depuis le XIIIe siècle, époque qui, selon Durand de Mende, vit naître l'usage des tabernacles sur les autels, on n'aurait pas manqué de le placer dans une situation plus commode ; mais l'autel alors ne ressemblait nullement à celui d'aujourd'hui, il était sans doute formé d'un cippe antique, c'est-à-dire étroit, permettant la circulation autour et l'abord du tabernacle par derrière.

On nous a objecté que le prêtre lui aurait tourné le dos, ce qui serait inadmissible ; nous répondrons que dans les oratoires antiques, comme les chapelles du Latran, comme le sanctuaire des Dunes à Poitiers, la règle des grandes basiliques qui obligeait le prêtre à regarder les fidèles n'était pas toujours appliquée.

N'était-ce pas un reliquaire ? Tout le monde sait que jusqu'au IXe siècle il n'était pas d'usage de placer les reliques ainsi au-dessus de l'autel.

Le style de l'édicule nous défendant de lui supposer un rôle païen, sa situation d'y voir un reliquaire, je demande à quel autre usage que l'Eucharistie on a pu le consacrer ? Or nous pouvons voir dans les souvenirs des premiers siècles que rien ne s'oppose à une réponse affirmative de la question.

Je sais que les anciens chrétiens n'avaient pas coutume de conserver dans leurs églises les saintes espèces de la façon qu'on le fait aujourd'hui. « Mais « la chapelle de Clitumne a suffisamment, nous écrit « M. de Rossi, les caractères de l'oratorium, de « la basilicula, pour qu'on soit en droit de l'assimiler « plutôt aux oratoires privés qu'à de grandes églises. « On aurait tort de croire qu'à la paix de l'Église, « les oratoires privés, si utiles pendant la persécu-« tion, aient été abandonnés, car la célébration des « saints mystères dans les maisons particulières devint « l'objet des prescriptions des canons des premiers « conciles, et jusqu'au VIe siècle, la législation justi-« nienne (*nov.* 58) renouvelle sur ce point la législa-« tion des canons en permettant le culte privé sous « bénéfice de la permission de l'Évêque. Ces permis-« sions n'étaient pas rares aux IVe et Ve siècles, il « semble même que dans les cas de nécessité, tout « prêtre, du moins *en Orient*, avait coutume de la « présumer. Le souvenir se conserve toujours à Rome « du fait de saint Ambroise — qui transtiberim apud « quamdam Clarissimam invitatus sacrificium in domo « obtulit. »

Alcimus Avitus mentionne expressément au Ve siècle des « oratoria vel basilicas privatas » dans les Gaules. Ces oratoires étaient souvent publics ; c'étaient de petites églises surtout dans les villes et les campagnes, comme pour notre chapelle des Anges. « Je crois aussi, nous dit le savant commandeur de Rossi dans son *Bulletin d'archéologie* (1876, p. 56), que la sainte Eucharistie fut conservée dans ces oratoires, tant que persévéra pour les fidèles la permission de l'emporter dans leurs maisons, selon l'usage des persécutions. L'usage de la communion domestique était encore en vigueur et commun à Alexandrie et dans toute l'Égypte pendant la seconde moitié du IVe siècle. L'exemple de Gorgonie que nous avons cité prouve que l'Eucharistie se conservait sur les autels domestiques, c'est-à-dire sous les espèces du pain et du vin. Or, il n'était permis aux fidèles d'emporter chez eux que la particule de pain. De telle sorte que si, comme ce récit semble le supposer, ce Père parle d'un autel domestique, l'Eucharistie dut être consacrée ou déposée sur ce même autel ; et ce témoignage vaut non-seulement pour le repositorium domestique de la communion, conformément au rite des trois premiers siècles, mais encore pour la célébration domestique du sacrifice sur l'autel domestique. »

Les arcæ dans lesquelles on conservait les saintes réserves étaient peut-être des sortes d'autels. L'autel de Saint-Jean, à Ravenne, est appelé *arca*.

Comme nous le verrons dans la suite de cet article, l'Italie possède encore beaucoup de ces armoires eucharistiques qui prouvent une ancienne tradition, quoiqu'elles ne soient pas elles-mêmes généralement antérieures au XIIIe ou XIVe siècle.

Il nous reste peu de documents sur les tabernacles primitifs. Les constitutions apostoliques, œuvre si-

non des apôtres, au moins du IV[e] siècle, parlent des pastophores comme du lieu où l'on déposait la sainte réserve; certains commentateurs pensent que c'était, non de simples armoires, mais des sacristies, dont on voit des exemples à droite et à gauche du chœur des plus anciennes basiliques. Toutefois saint Jérôme semble, dans son commentaire d'Ézéchiel, lui donner un sens plus restreint: « Quare sacrarium, « in quo jacet Christi corpus qui verus est Ecclesiæ « in animarum nostrarum sponsus, propriè thalamus, « seu παστοφορῖον appellatur. » J'ajouterai qu'au moyen-âge les Orientaux conservaient ce nom à l'armoire où ils plaçaient l'Eucharistie en même temps que les vases sacrés.

Le document le plus important que nous puissions invoquer est le III[e] canon du concile de Tours (tenu en 567) ainsi rédigé: *Ut corpus Domini in altari, non in armario* [1] *sed sub titulo crucis componatur.* Ce texte indique qu'avant cette date des armoires étaient préparées au-dessus de l'autel pour recevoir la sainte Eucharistie; il constate leur existence par la prohibition même dont elles sont l'objet et justifie notre attribution de tabernacle au monument que nous étudions.

Je sais qu'une version souvent admise substitue l'expression: *in imaginario ordine* [2], à celle *in armario;* mais elle offre une explication si obscure, malgré les commentaires les plus savants, que nous n'hésitons pas à lui préférer la première. Quelle était cette singulière défense de mettre le corps du Christ au rang des images? Tout le monde sait que jusqu'au X[e] siècle on ne posa sur l'autel que le calice et les saints Evangiles. Était-ce les images peintes autour de l'abside, était-ce celles des souverains, que saint Grégoire le Grand, par exemple, suspendit à Saint-Césaire du Latran et dont le rapprochement de l'Eucharistie aurait constitué une sorte d'acte idolâtrique? toutes les explications satisfont mal la raison.

Au reste nous n'avons pas grand intérêt à choisir, et les deux versions sont favorables à la thèse que nous soutenons; elles prouvent l'une et l'autre que l'on conservait le corps du Christ au-dessus de l'autel; elles le prouvent même doublement par la défense que contient le canon et par la règle qu'il impose.

Examinons la seconde partie du texte et les expressions *sub titulo crucis.* L'antiquité nous offre de nombreux documents relatifs aux croix dominant les autels; saint Paulin nous a laissé une splendide description de celle de sa nouvelle basilique: « Altaris « faciem signo pictatis adornat. »

Sozomène raconte qu'un certain Probianus, quoique converti au christianisme, n'admettait pas la vertu de la croix et qu'il vit en songe l'image de la croix qui était placée sur l'autel. Σταύρου σύμβολον τῶν ανακειμένων έν τῶ θυσιαστήριῳ τῆς ένθάδε έκκλησιας. Saint Grégoire de Tours rapporte à propos des miracles de saint Julien un exemple du même fait: « Pendebat « super ipsum altare crux holocrisia eleganti opere « facta. » Le passage suivant de saint Paulin semble particulièrement s'appliquer à notre sujet: « Basilica, « aureis dives altaribus arcano positam sacrario cru- « cem servat. » (Lett. XXXII.)

Dans notre texte je ne pense pas qu'il s'agisse d'une croix suspendue, mais plutôt du ciborium sous lequel on attachait la colombe eucharistique et qui était toujours surmonté de la croix. Pellicia nous semble donc avoir découvert le vrai sens en disant que *titulus* signifie ciborium; Léon d'Ostie l'entendait encore ainsi: « In ecclesia etiam titulum cum « confessione sua a parte occidentali satis decorum « adauxit. » Le sens du texte apparaît naturellement derrière cette explication, et l'on comprend que les Pères du concile de Tours aient préféré exposer l'Eucharistie dans ce vase symbolique que de l'enfermer dans une armoire qui leur paraissait une demeure indigne de Dieu.

La fin du canon prouve de plus qu'il ne s'agit pas d'une présence momentanée, mais d'une disposition fixe. Le mot *componatur* est fort explicite, il signifie « mettre en réserve », et suppose une idée de fermeture; on peut le voir dans les auteurs profanes [1] et, ce qui vaut mieux, dans les écrivains chrétiens; saint

1. BINGHAM (*Origines ecclesiasticæ*, III, 236, édit. de 1727), a adopté cette version d'après Crabbe, franciscain de Malines (1470-1554), qui la présente dans sa collection des conciles. Claude de Vert abonde dans le même sens lorsqu'il dit que le concile de Tours paraît avoir eu pour but de supprimer l'ancien usage des armoires eucharistiques. (*Explicat. des cérém. de l'Église*, IV, p. 35.)

Voyez aussi la savante dissertation de M. l'abbé Corblet. (*Revue de l'art chrét.*, II, 242.)

Mgr Barbier de Montault se fondant sur un passage du *Livre pontifical* croit pouvoir lire: *in armario opere.* (*Les tabernacles de la renaissance à Rome*, 1879.)

2. Quelques-uns des derniers interprètes entendent cette prescription dans le sens de donner aux hosties rangées sur l'autel non une disposition de fantaisie mais la figure d'une croix. Cette idée du rangement des hosties ne semble pas fort acceptable. (MIGNE), *Dict. des conciles*, II, p. 1029.)

1. VIRG., *Georg.*, IV, V, 189. — TACITE, *Ann.*, liv. I, c. XLVII. — OVIDE, *Met.*, l. IV, 157.

Paulin parlant des corps saints enfermés dans les autels s'exprime ainsi[1] :

DIVINUM VENERANDA TEGUNT ALTARIA FŒDUS
COMPOSITIS SACRA CUM CRUCE MARTYRIBUS.

L'ancien historien du moine Euthymius[2] écrit que les vases étaient ordinairement enfermés sous clef et que la clef était déposée sous l'autel.

Pour résumer cette dissertation nous dirons que l'Eucharistie était, avant le VIe siècle, conservée *au-dessus de l'autel*, et dans un *lieu fermé*. Nous en concluons que notre tabernacle, qui nous rappelle ces prescriptions, a sans doute la gloire d'avoir abrité le Dieu caché de nos autels ; nous pouvons donc répéter à son sujet ce que Baronius écrit précisément à propos de ce concile de Tours : « Sicque videas non esse « novum ut corpus Christi super altare servetur. » (Pl. CXXI.)

L'opinion qui attribue un emploi sacré au tabernacle de Spolète se trouve confirmée par les monuments contemporains, devant lesquels nous amène le cours de cette étude, et notamment par les sculptures des sarcophages. Nous citerons d'abord les nombreux édicules qui figurent dans les résurrections de Lazare et qui nous offrent des traits d'une ressemblance frappante avec ce tabernacle, même fronton aigu, mêmes colonnes formant portique en avant. Il est vrai qu'il s'agit de la résurrection de Lazare, au lieu que nous cherchons l'image d'un monument qui renferme le corps de Notre-Seigneur, et on conviendra que, si nous le découvrons, le rapprochement sera évident.

En effet l'abri sous lequel repose le corps divin dans l'Eucharistie a toujours été comparé à un tombeau[3]. La messe est la mémoire de la Passion, l'Eucharistie a été instituée pour nous rappeler la mort du Sauveur. Aussi le mot *repositorium* employé pour l'armoire eucharistique dès le Ve siècle et qui n'a jamais depuis été abandonné par le langage ecclésiastique signifie *tombeau*. Le vénérable Bède enseignait que le sépulcre qui contient le corps vivant et ressuscité du Christ doit être entouré de plus de respect encore que celui qui autrefois a renfermé son corps inanimé. Une formule de bénédiction très-ancienne rapporte que les ciboires sont destinés à nous rappeler le sépulcre de Jésus-Christ : « *corporis Christi novum sepulcrum* [1] ».

Le sarcophage de la cathédrale de Rodez nous fournit, croyons-nous, l'exemple que nous cherchons pour assurer la justesse du rapprochement entre le tabernacle de Spolète et le saint sépulcre[2]. Sur sa face latérale nous voyons, entre deux apôtres, un édicule qui semble copié sur celui de Spolète, qui en reproduit le fronton aigu, les deux colonnettes et la porte à deux vantaux. Il s'agit incontestablement d'un tombeau et il ne paraît pas moins clair que ce ne soit celui du Christ. Dans la chapelle sépulcrale des comtes de Toulouse il existe un autre sarcophage qui porte de côté un édicule tout semblable avec les deux apôtres à droite et à gauche[3]. Ne puis-je, d'après ce qui vient d'être dit et d'après ces monuments si semblables à celui de Spolète, croire que l'armoire eucharistique et le saint sépulcre se confondaient au Ve siècle dans la pensée des artistes et dans les images où ils les copiaient ? (Pl. CXX.)

Si on ne se laissait pas convaincre par les exemples qui viennent d'être rapportés nous pouvons en citer un troisième où le symbolisme est si transparent qu'il ne peut exister de doute sur l'assimilation des édicules en question avec le saint sépulcre. M. Le Blant[4] vient de retrouver à Luc de Béarn un sarcophage qui présente des sculptures fort rares. Au milieu, le Sauveur impose les mains sur les pains du désert pour les multiplier ; à gauche on le voit guérissant le paralytique et enfin ressuscitant Lazare. Le tombeau de Lazare est formé d'une niche carrée précédée de deux colonnes et accessible par un perron, au-dessus on distingue Jonas symbole de la résurrection. A l'autre extrémité du sarcophage, et c'est ici que doit se porter notre attention, on retrouve le même édicule,

1. Let. XXXII, Migne, p. 334.
2. *Apud Cotelerium monum. Eccl. græcæ*, t. II.
3. M. de Rossi a en sa possession une épigraphe chrétienne qui nomme un sépulcre : « *armarium distegum* ». (*Roma Sotter.*, IIIe vol.)

1. MARTÈNE, *De eccl. rit.*, l. II, c. XIII. Omnipotens Deus Trinitas, manibus nostris opem tuæ benedictionis infunde, ut per nostram benedictionem hoc vasculum sanctificetur, et *corporis Christi novum sepulcrum* Spiritus Sancti gratia perficiatur. (Migne, t. LXXI, p. 1185.)
GAYE, *Ordo ad ded. Eccl. in archeol*, vol. XV.
BRIDGETT ; I, p. 239, *Hist. of holy Euch.*
2. M. le Blant n'est pas éloigné de cette interprétation ; il en possède un dessin.
Phot. de M. l'abbé Cérés.
Abbé ALIBERT, *Note sur les principaux monuments religieux de la cathédrale de Rodez.*
GARRUCCI, *Stor. dell'arte*, pl. CCCIX, 7.
DE ROSSI, *Roma Sott.*, III, p. 472.
Revue de l'art chrétien, avril 1875.
3. DU MÈGE, *Archéol. pyrénéenne ; atlas de prélégomènes*, pl. XLIX.
GARRUCCI, pl. CCCXXXIX, fig. 2.
4. *Revue archéol.*, sept. 1880.

mais au lieu de la momie qui reprend vie on y a figuré l'agneau ou plutôt le bélier; ce bélier est si bien l'image du Sauveur que les sculpteurs le présentent quelquefois suspendu aux branches du buisson pour mieux rappeler le divin Crucifié. Saint Fortunat composait cette inscription pour un tabernacle eucharistique dans l'église que saint Félix avait construite à Nantes, en 549, et qui nous y montre le corps de l'Agneau :

QUAM BENE JUNCTA DECENT, SACRATI UT CORPORIS AGNI
MARGARITUM INGENS, AUREA DONA FERANT!
CEDANT CHRYSOLITIS SALOMONIA VASA METALLIS
ISTA PLACERE MAGIS ARS FACIT ATQUE FIDES

Nous voici donc devant un tabernacle fort semblable à celui de Spolète et renfermant l'Agneau mystique; l'analogie me paraît frappante et pour que rien ne manque à sa précision, au pied de ce tabernacle-tombeau, l'artiste a sculpté le sacrifice d'Abraham[1], le prêtre, la victime et le petit autel en forme de cippe. Tout semble ici nous reporter au temple de Clitumne, le tabernacle, l'autel en avant, et la date des deux monuments qui est la même. (Pl. CXX.)

Cette image de l'agneau en nous révélant la forme de tabernacles antiques nous désigne aussi d'autres représentations qui, dans la pensée des auteurs, peuvent avoir eu le même sens. — Nous avons gravé d'après un sarcophage du monument de Galla Placidia, à Ravenne, un agneau debout sous un édicule qui semble attendre les adorations des fidèles. — Je l'ai rapproché d'un autre du même genre que j'ai calqué sur un sarcophage de Saint-Laurent, à Milan; dans ce dernier le calice remplace l'agneau et semble confirmer l'idée d'un tabernacle eucharistique. (Pl. CXX.) Le calice et l'agneeu sont tellement synonymes sur ces vieux marbres que sur deux chancels de Saint-Marc, à Venise, que nous attribuons au VIe siècle, on les voit successivement représentés dans une arcade centrale entre deux agneaux adorateurs. Cette identité semble prouver que nous avons sous les yeux dans cette arcade, soutenue de deux demi-colonnes, ornée d'une coquille, la figure d'un de ces repositoria où se déposaient le calice avec le corps de l'Agneau mystique. (Pl. CCXXVI.)

1. Une coupe de verre trouvée dans le cimetière chrétien de Trèves, nous offre une représentation du sacrifice d'Abraham et de même, derrière l'autel, un édicule qui peut être un tombeau. (GARRUCCI, VI, pl. CCCCLXIII.)

Nous avons dessiné sur la même planche un des deux simulacres d'armoires qu'on voit dans les tympans des arcs de Saint-Démétrius à Salonique[1]. Ces deux bas-reliefs occupent la même place que les images des deux églises à Sainte-Sabine de Rome; le sculpteur n'aurait-il pas voulu figurer ainsi le tabernacle de l'arche d'alliance et le tabernacle eucharistique ? (Pl. CXX.)

Il est évident que l'arche d'alliance entrait pour beaucoup dans les inspirations des artistes primitifs, et je ne serais pas surpris que dans les *arcæ* eucharistiques on ait cherché à en imiter les formes[2].

VIe — IXe SIÈCLES

—

Les *armoria* des églises, lorsqu'elles offrent un certain luxe de décoration, doivent intervenir dans cette étude, car le tabernacle n'était pas autre chose qu'une armoire plus sainte que toute autre; à ce titre nous citerons un bas-relief de faible saillie à Sainte-Sophie de Constantinople parmi les revêtements du narthex. L'édicule qui s'y trouve représenté se compose d'une console à côtes, supportée par quatre pilastres cannelés; dans le fond, derrière deux rideaux retroussés, apparaît une croix au-dessus de plusieurs marches. N'est-ce pas ici un des pastophores dont il est question dans l'antiquité bysantine ? On sait que παστός signifie « rideau de la chambre nuptiale; » ces voiles au-dessus de la croix, ne rappellent-ils pas, comme ceux dont on enveloppe nos tabernacles modernes, le mystique amour de l'Eucharistie ?

Ces figures de la croix abritée sous un édicule ou une arcade persistèrent longtemps chez les Bysantins, nous en voyons un exemple sur un marbre du baptistère de Saint-Marc de Venise que j'attribue au XIe ou XIIe siècle. — Dans le musée de Latran un petit fragment de provenance inconnue nous montre une croix sous une niche. L'arcade a son archivolte ornée de

1. TEXIER et PULLAN, *Arch. byzant.*, pl. XXI.
2. Voyez les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure. (VALENTINI, pl. LXVII.)
L'histoire de Josué, rouleau du Vatican. (D'AGINCOURT, *Peinture*, pl. XXVIII.)

perles et soutenue par des pilastres corinthiens; alentour règne une inscription grecque.

S'il est certain que les chrétiens eurent toujours des tabernacles, on ne peut affirmer que celui du temple de Clitumne dont nous voyons les semblables sur les tombeaux fut un type unique. Je suis persuadé que leur forme et que la manière dont on gardait le saint dépôt variaient beaucoup. Souvent le tabernacle devait être l'autel lui-même ce qu'indique le second ordo romain [1]; saint Optat semble le confirmer en disant que les Donatistes, lorsqu'ils brisaient les autels, renversaient les saintes espèces. Nous rappellerons aussi à ce sujet les pierres des confessions de Ravenne et d'Ancône au milieu desquelles est une sébille qui devait conserver les hosties comme un calice fixe. Il semble que le concile de Celchyth, tenu sous l'archevêque de Cantorbéry, Wulfred, en 816, ait été inspiré aussi par la coutume de confier à l'autel lui-même ce dépôt divin, lorsqu'il ordonne de renfermer l'Eucharistie sous la table sacrée avec d'autres reliques. Les prescriptions étaient données par le pontifical d'Egbert : « Deinde ponit tres portiones cor- « poris Domini intus in confessione et tres de incenso, « et recluduntur intus reliquiæ. » — Nous retrouvons jusqu'au XIIIe siècle l'usage de disposer le Saint-Sacrement sous l'autel, comme nous le voyons par les statuts de l'église de Liége : « Corpus Domini in honesto loco *sub altari* custodiatur. »

Lorsque le tabernacle n'était pas fixe comme nous l'avons vu au temple de Clitumne, on le fabriquait en bois afin qu'il pût être porté sur l'autel avant le saint sacrifice. C'est ainsi que nous voyons dans les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure les lévites porter l'arche d'alliance, image du tabernacle eucharistique. Le cinquième canon du troisième concile de Prague (675) est ainsi redigé : « Ideo antiqua et solemnis « consuetudo servabitur ut in festis quibusque diebus « arcam Domini cum reliquiis non episcopi sed levitæ « in humeris gestent, quibus et eis veteri lege onus « id et impositum novimus et præceptum. » Cette arche mobile en bois contenait à la fois la sainte réserve et les reliques; les hosties ne devaient s'y ajouter qu'à la fin de la messe qui se célébrait plus solennellement devant les reliques des saints [2].

1. Voy. Notes de Mabillon sur le *Liber sacram.* (MIGNE, t. LXXVIII. p. 933.)
2. Mgr BARBIER DE MONTAULT, *Tabernacles*, p. 7.

Nous rapprocherons de ces édicules celui dont nous trouvons la description dans une ancienne chronique. Les *Annales bénédictines* (754) [1] nous apprennent qu'au milieu du VIIIe siècle les religieux de Fontanelle furent témoins sur le rivage de Porthail d'un fait extraordinaire; ils virent au milieu de la mer, comme un petit phare brillant, un tabernacle qui s'avançait sur les flots; quand il eut touché la rive, ils en ouvrirent la porte et y trouvèrent un bel évangéliaire avec des reliques : « Voici, dit le chroniqueur témoin « oculaire, voici quelle était la forme de cette petite « tour que j'ai vue; elle est carrée dans le bas, puis « elle diminue insensiblement en s'élevant, comme « une pyramide terminée par une sorte de petite « pomme. Au milieu est une tablette où l'on conserve « l'évangéliaire et le reliquaire; au-dessus il y a un « plafond. L'édicule a environ huit pieds de hauteur « et en largeur à peu près trois pieds. De quel pays « et comment est-il parvenu à Porthail, c'est ce que « tous les habitants de ce bourg ne peuvent savoir. » Cette armoire de 2m 60 sur 1 mètre servait de reliquaire, mais les tours eucharistiques ne devaient pas être fort différentes.

N'était-ce pas un édicule de ce genre que décrit l'abbé Lebœuf lorsqu'il parle d'un tabernacle à l'antique qui est en forme de pyramide ou de tourelle à jour [2].

Dans les sanctuaires les plus anciens, comme à Saint-Gervais de Rouen, à la basilique des Martyrs à Nole, à Six-Fours on remarque des niches pratiquées dans la muraille, il est possible qu'elles aient servi de sacraires, quoiqu'il soit plus probable que ce fut de simples crédences.

Mgr Barbier de Montault nous communique ce texte qui mentionne une armoire voisine d'un autel et qui remonte à Charlemagne. L'absence de désignation semble indiquer que son usage était connu de tous, que c'était l'armoire par excellence puisque c'était un grand privilége d'être enterré à ses pieds : « Polierni, Caroli-Magni imperatoris optimatis, ma- « gnum domum non tacebimus, cujus corpus in « Glonnensi ecclesia, ante altare sanctæ Radegun- « dis, sub *armario* est sepultum. »

Les Anglo-Saxons avaient la sainte réserve dans la

1. *Vita venerabilis Austrulphi abbatis Fontanellensis in Gallia, ex chronographo Fontanellensi sub æquali, in spicilegii*, t. III. (*Ann. bened.*, III, II, 133, an. D, 754.)
2. *Hist. du diocèse de Paris*, t. IX, p. 155.
VIOLET-LE-DUC, *Mobilier*, p. 246.

sacristie qu'ils appelaient *husel portic* ou *sacrament porch* à cause de cet usage [1].

Le *Livre pontifical* semble bien désigner un tabernacle pour l'Eucharistie lorsqu'il mentionne que Nicolas Ier (858 † 67) : « fecit in basilicâ Salva-« toris cruces de argento purissimo quæ pendent « *ante figuram substantiæ carnis ejusdem D. N.* « *J. C.* »

Xe — XIe SIÈCLES.

—

On conserve au musée de Narbonne un petit monument monolithe, découvert en 1639. Il se compose d'une niche circulaire, précédée d'un porche dont les colonnettes sont brisées et suivie d'une chambre demi-circulaire dans laquelle les objets ne pouvaient être introduits que par un orifice très-bas au fond de la niche. Des colonnes cantonnent les angles de l'édicule recouvert d'une coupole [2].

La découverte qu'on fit de cette pierre dans une tour mauresque du XIIIe siècle reporte son âge à une époque beaucoup antérieure qu'on peut croire carlovingienne. Je ne puis mieux faire au sujet de sa destination que de reproduire une lettre de mon savant ami M. Noguier qui aborde cette question : « J'ai un peu retardé ma réponse à votre dernière lettre parce que je voulais aller à Narbonne revoir le tabernacle dont nous avons souvent parlé. La description contenue dans le volume relatif à la XXXVe session du Congrès archéologique de France (1868) faite par M. Bouet m'a paru très-exacte. Les diverses raisons qu'il donne en faveur d'une destination chrétienne sont sérieuses ; la partie antérieure, sauf ses dimensions, a une grande analogie avec les autels romans creusés au milieu. D'ailleurs l'absence de croix de consécration qui a préoccupé M. Bouet se remarque sur beaucoup de ces autels. Notre tabernacle pourrait bien avoir été placé sur un plus grand autel, comme par exemple celui figuré sur le sarcophage de Rodez que vous avez gravé. »

1. BRIDGETT, *Hist. of Euch.*, I, p. 238.
DU CANGE, *Eucharistie.*
2. *Bull. monum.*, 1869, p. 459.
TOURNAL, *Catalogue du musée de Narbonne*, n° 559.

L'église Saint-Sébastien à Rome sur le Palatin [1] possède une armoire eucharistique ; elle est creusée à main gauche de qui regarde l'abside ; sa forme est un rectangle allongé et encadré d'un simple bandeau sur lequel sont sculptés des entrelacs. On sait que cette église fut restaurée aux IXe et XIe siècles ; il est possible que cette armoire soit encore carlovingienne.



Ivoire dans le trésor de Nancy.

Les anciennes représentations de la résurrection offrent avec l'image du saint sépulcre, celle de véritables tabernacles eucharistiques. Nous en donnons ici un exemple d'après une plaque d'ivoire conservée au trésor de la cathédrale de Nancy.

Étienne Ier, roi de Hongrie, au commencement du XIe siècle, fit faire au-dessus de l'autel un petit tabernacle eucharistique [2].

La tradition des tours eucharistiques ne fut jamais interrompue dans l'Église et nous la verrons reparaître avec éclat aux confins de la renaissance. Thiers dit en avoir vu une ancienne en bronze dans le chœur de l'église paroissiale de Dijon. Frodoart (894 † 966) rapporte que Landon, 631e archevêque de Reims, fit faire une tour d'or pour être placée sur l'autel de la cathédrale [3]. Cette tour n'était peut-être pas fort différente du petit ciborium que nous voyons sur un autel dans une miniature de Niedermuenster [4] (bibliothèque de Munich).

Le P. Martinow m'a montré dans une publication russe de M. Prokoroff, la figure d'une tour octogo-

1. Mgr BARBIER DE MONTAULT, *Les tabernacles de la renaissance*, 1879, p. 5.
2. MORONI, *Dizion. delle scienze*, LXXXII, p. 217.
3. *Hist. rem.*, lib. II, c. VI.
4. P. CAHIER, *Mélanges d'archéol.*, 1874, p. 32.

nale terminée par un toit pyramidal et, sur chaque face, garnie d'une niche où l'on voit des calices; n'est-ce pas une tour eucharistique?

XII[e] SIÈCLE.

—

Robert de Lincoln (1175-1253), dans une lettre aux prêtres du diocèse, dit que l'Eucharistie doit être mise, « *in loco singulari* » mundo et dignato [1].

Rubert, abbé de Deutz au XII[e] siècle, nous avertit que près de l'autel, dans une pyxide de bois, reposait le corps de Notre-Seigneur; cette pyxide était renfermée dans une niche pratiquée dans le mur, avec des tablettes de bois et fermée à clef [2]. — Eudes de Sully (1196), comme on le sait, fait mention du tabernacle : « Ita sunt negligentes quod nondum « habent pyxidem eburneam nec tabernaculum ubi « reservetur cum honore corpus Domini. »

Nous avons relevé sur un chapiteau du cloître de Moissac la représentation sculptée d'un dais avec courtines qui a l'apparence des anciens tabernacles. M. Viollet-le-Duc donne un croquis de ce curieux fragment dans son *Dictionnaire du mobilier* (p. 245).

L'armoire « ante faciem altaris », dont nous lisons une longue description dans les *Coutumes de Cluny*, ne peut être citée parmi les tabernacles que nous étudions; en effet, les hosties qu'on y conservait ne devaient pas être consacrées, la pyxide gardienne de la sainte réserve dont il est question simultanément dans le même texte restait suspendue au-dessus de l'autel.

Avec le XII[e] siècle, chevauchant aussi sur le XIII[e], commence à Rome un type nouveau, qu'on pourrait appeler celui des Cosmati et qui a pour caractéristique principale les mosaïques dont le tabernacle est décoré. Un des plus anciens de ce genre est celui de Sainte-Marie-in-Transtevère; lors de la restauration, en 1868, on a plaqué contre une des parois du portique un tabernacle en marbre blanc qui peut remonter à l'an 1110, époque de la consécration par Innocent II. Quoiqu'il soit mutilé, il est facile de le supposer complet. Sa plinthe était ornée d'un bandeau de mosaïques qui ont disparu; deux colonnes torses à fût mosaïqué et à chapiteaux feuillagés, flanquent la porte rectangulaire encadrée d'un bandeau de mosaïques et d'un filet; cette porte, dont on voit encore la place des gonds et la feuillure, devait être en bois. La niche est peu profonde. La frise était aussi égayée de mosaïques et un fronton rectangulaire couronnait le tout. On y remarque encore les traces des cubes d'émail [1].

Des tabernacles analogues se voient à Sainte-Sabine à gauche de l'abside, à Saint-Nicolas-in-carcere, au bas du collatéral droit; à Sainte-Marie-Égyptienne; à Sainte-Cécile, sur le pilastre de gauche de l'abside, à Saints-Côme-et-Damien dans la sacristie (pl. CXXII); nous avons gravé ces deux derniers. Celui de Saints-Côme-et-Damien présente une porte carrée encadrée d'un ruban de mosaïque, de deux colonnes torses, d'une frise et d'un fronton ornés de la même façon. A Sainte-Cécile la porte est ogivale et accompagnée de colonnes torses.

« J'ai vu longtemps, comme jeté au rebut, nous dit Mgr Barbier de Montault, dans la cour qui précède l'église Saint-Gilles-*in-Borgo*, un bloc de marbre presque cubique, qui ne pouvait avoir d'autre destination que celle de repositorium; assez profond, légèrement plus haut que large, il n'avait pour décor que deux colonnettes aux angles antérieurs. Ce débris aurait dû être transporté dans un musée; je ne sais ce qu'il est devenu depuis la restauration de l'église.

« Le tabernacle de l'Annunziatella, hors la porte Saint-Sébastien, se trouve dans la sacristie, je le crois contemporain de l'église qui fut consacrée en 1200 sous le pontificat d'Honorius III. C'est un édicule de marbre blanc, incrusté d'émaux en mosaïque par un artiste peu habile. La baie carrée est entièrement encadrée de plusieurs rangs de moulures, entre lesquels court un bandeau de mosaïque. Deux plaques circulaires décorent les coins supérieurs. Au côté droit, à mi-hauteur, est un trèfle à lobes arrondis, supporté par un pédoncule; sur cette base s'élève un fronton triangulaire; le tympan présente une croix émaillée flanquée de deux écoinçons triangulaires [2]. »

1. BRIDGETT, *Hist. of holy Euch.*, II, 86.
2. *Bull. monum.*, 1858.

1. Mgr BARBIER DE MONTAULT, *Tabernacles*, p. 6.
2. *Tabernacles*, p. 7.

Ce tabernacle est d'autant plus intéressant pour nous qu'il surmonte un autel du même temps et confirme la tradition dont nous avons vu l'origine au temple de Clitumne et qui se poursuit à travers les siècles. Mgr Babier de Montault le suppose en effet à sa place primitive et Guillaume Durand [1] témoigne formellement de l'existence de cet usage au XIIIe siècle : « In quibusdam ecclesiis *super altare* « *collocatur arca seu tabernaculum* in quo Corpus « Domini et reliquiæ ponuntur [2] ? »

XIIIe SIÈCLE.

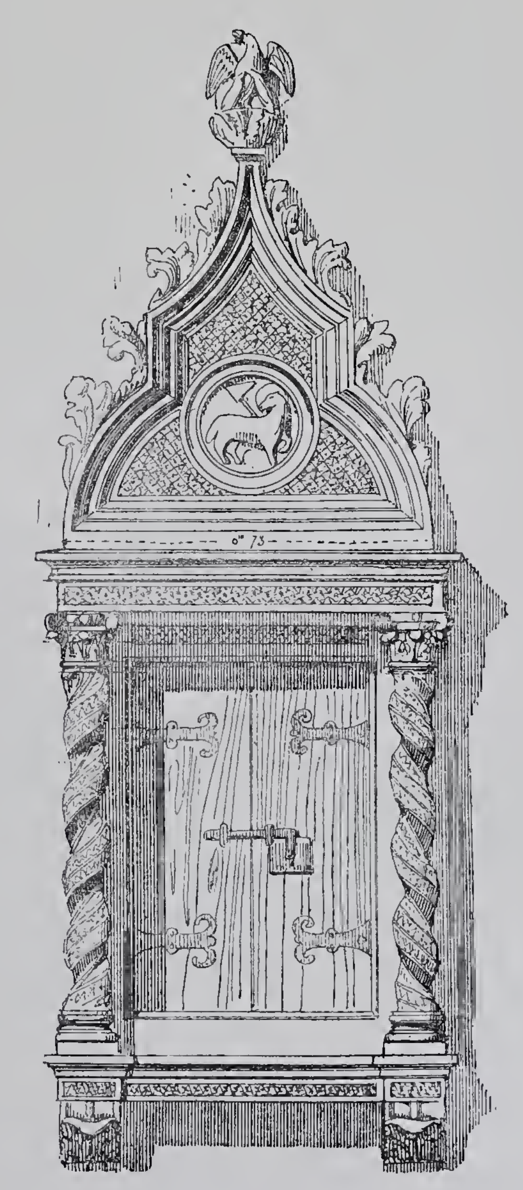
—

Nous donnons (pl. CXXII) l'image de l'élégant tabernacle qu'on voit à Saint-Clément de Rome à droite de l'abside. Construit en 1299 par le cardinal Gaetani, il est orné de deux colonnes isolées, émaillées de mosaïques qui posent sur une plate-forme soutenue par des consoles. Ces colonnes, correspondant à des contre-pilastres, supportent une arcade ogivale et, au-dessus de petits piédestaux, des anges thuriféraires; nous avons restitué celui de droite qui manque maintenant. Entre ces statuettes s'élève un fronton aigu, orné de volutes sur des rampants et au milieu d'un médaillon avec l'agneau mystique. La porte du tabernacle, encadrée d'une moulure feuillagée, s'ouvre au fond de ce petit porche. Au-dessus, dans le tympan, on remarque une madone, debout, tenant l'enfant Jésus dans ses bras et accompagnée de deux figurines de saints. Ce tabernacle est situé au-dessus de la portée de la main ; il faut, pour l'ouvrir, monter sur un escabeau.

Avant les démolitions qui ont fait disparaître tant de restes de l'ancien Latran, j'ai dessiné au chevet de la basilique un fragment qui provient certainement d'un tabernacle eucharistique; c'est un fronton fort riche, circulaire et brisé par un assouchement qui porte au sommet le groupe du pélican et de ses petits, emblème désignant clairement la destination du marbre. Les bords extérieurs du fronton sont décorés de feuilles rampantes, son tympan d'un agneau portant la bannière et le fond avait une tapisserie de

1. *Ration. divin. off.*, lib. I, c. II, III et V.
2. Mgr BARBIER DE MONTAULT, Lettre du 18 janv. 1879.

mosaïque qui a disparu. Ce joli couronnement de tabernacle servait de fontaine [1]. Il est facile de compléter le monument en supposant au-dessous l'armoire avec les deux colonnettes torses et les moulures ordinaires. La largeur du fronton est de 0^m 73, la hauteur totale de 1^m 00.



Ancien tabernacle à Saint-Jean-de-Latran (restauré).

Les ouvriers travaillaient à ce monument pendant que les Pères du quatrième concile de Latran dictaient cette règle pour la construction des tabernacles (1215) : « XX. *De chrismate et Eucha-* « *ristiâ sub sera conservanda;* statuimus, ut in cunc- « tis ecclesiis chrisma et Eucharistia sub fideli cus- « todia clavibus adhibitis conserventur; ne possit « ad illa temeraria manus extendi, ad aliqua horri- « bilia vel nefaria exercenda. Si vero is ad quem

1. ROHAULT DE FLEURY, *Le Latran au moyen-âge*, pl. XLIX.

« spectat custodia, ea incautè reliquerit, tribus mensibus ab officio suspendatur. Et si per ejus incuriam aliquid nefandum inde contigerit, graviori « subjaceat ultioni [1]. »

On sait que le cierge pascal de Saint-Paul porte sculptées sur son fût les scènes de la Passion; nous attirons l'attention sur le bas-relief qui figure la résurrection; on sera frappé de la ressemblance qui existe entre cette image du saint sépulcre et les tabernacles eucharistiques contemporains. Nous avons déjà montré que, dans la pensée de l'Église et des artistes qui l'ont interprétée, le tabernacle qui contient le corps du Christ est une sorte de tombeau; ce bas-relief est un nouveau témoignage. Notre-Seigneur tient une croix de la main gauche, de la droite une large hostie ou plutôt un disque crucifère, symbole de vie.

L'Italie n'est pas le seul pays digne d'être exploré dans nos recherches actuelles; l'Allemagne peut fournir aussi des documents précieux. — Ainsi l'église de Saint-Cunibert, à Cologne, possède un tabernacle des plus remarquables et encore revêtu de couleurs. L'armoire elle-même assez restreinte, est carrée, défendue par une grille dorée, dont les tiges sont tressées en losanges. Le fond de l'armoire est tapissé d'une peinture figurant des croix d'or avec azur. — L'encadrement de l'armoire est magnifique. Au-dessus, un arc en tiers-point abrite le Sauveur assis et recevant les hommages de deux adorateurs. Un pignon aigu, orné sur ses rampants de feuilles de choux, surmonte l'arc ogival; dans les tympans latéraux des anges thuriféraires balancent leurs encensoirs. Cette partie centrale est accusée par de petits contre-forts que dominent des clochetons fleuris et qui séparent le tabernacle des peintures latérales distribuées de côté, toutes relatives au sacrement de l'Eucharistie. C'est d'abord un prêtre agenouillé, vêtu de l'étole et tenant un ostensoir. Cet ostensoir de forme élégante est octogonal, surmonté d'une croix, découpé sur chacune des ses faces par un pignon et des clochetons, s'élève sur un pied à nœud; on aperçoit au milieu la sainte hostie. — Un autre prêtre, aussi agenouillé, dans le même costume, tient un flambeau de ses deux mains. — On voit aussi à gauche du tabernacle un saint revêtu de la chasuble, tenant d'une main le calice, et de l'autre une épée, attribut qui désigne peut-être saint Boniface; à droite un autre saint dans la même attitude tient une massue, caractéristique de saint Agilulfe, évêque de Cologne au VIII[e] siècle. — Au-dessus de ces deux saints apparaissent des anges thuriféraires. Dans le soubassement, sous des ogives, une suite d'anges jouent de divers instruments. Le petit édicule est surmonté d'un toit où sont figurées des ardoises taillées en écailles. L'église Saint-Cunibert a été inaugurée par l'archevêque Conrad, en 1248; le style du tabernacle nous permet de le rattacher lui-même à cette origine.

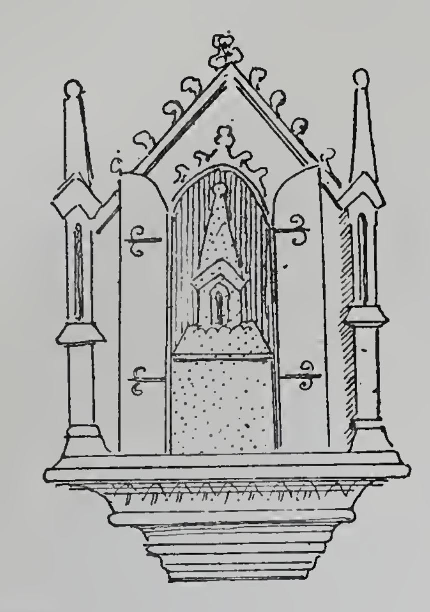
1. HARDUINUS, *Concil.*, VII, p. 35.

En Angleterre nous voyons l'évêque Peckham (1280) défendre de placer le Saint-Sacrement dans une bourse où il peut se briser, mais il veut qu'on le dépose dans une belle pyxide garnie du lin le plus blanc; il se sert même du mot qui a laissé croire qu'il parlait d'un tabernacle. Ce mot, toutefois, n'était pas pris dans le même sens qu'aujourd'hui et peut s'appliquer aux ciboires suspendus, comme on le voit par ces mots du pontifical cité par le P. Bridgett [1] : « Benedictio tabernaculi sive vasculi pro « sacro-sanctâ Eucharistiâ conservandâ », ou dans le *Cæremoniale episcoporum* : « Sequitur episcopus portans manibus suis SS. Sacramento in tabernaculo « sive ostensorio inclusum. » Ordinairement, en Angleterre, le mot tabernacle désigne une niche de statue ou un triptique.

L'usage de l'armoire était en vigueur chez les Belges au XIII[e] siècle comme le prouvent les statuts de l'église de Liége rapportés par Martène à la date de 1287 (*Thesaurus anecdotorum*, t. IV, col. 841) : « Corpus Domini in honesto loco *sub altari* vel in « *armariolo* sub clave sollicitè custodiatur. » Ce texte nous rappelle le singulier usage de conserver le corps du Seigneur sous l'autel, comme nous l'avons déjà signalé plus haut. Nous le retrouvons de même à Notre-Dame de Paris; sous l'autel des ardents [2] il y avait un tabernacle, comme nous l'apprend le procès-verbal de la démolition, le 9 mai 1639 : « Dessous « était le lieu dit le conditoire fermant à clef d'une « porte de petits balustres à jour, à deux battants, « dans les armoires duquel on serrait tout le minis-

1. *Hist. of holy Euch.*, II, p. 87.
2. *Bull. monum.*, 1858, p. 115.

« tère de la grand'messe et au fond duquel, dans le « milieu, était un petit tabernacle doublé en dedans « d'un brocart d'or et d'argent à fond rouge où l'on « mettait le Saint-Sacrement [1]. »



Bibliothèque de Toulouse. Manuscrit de l'Apocalypse.

On nous a communiqué dans la bibliothèque de Toulouse un manuscrit du XIIIe siècle (n° 46) contenant le texte de l'Apocalypse; parmi les nombreuses miniatures dont il est orné on y remarque des tabernacles copiés certainement sur ceux que le peintre avait sous les yeux. Ils rappellent ceux de Rome à la même époque. C'est une armoire dont l'arc ogival est orné de fleurons et fermé par deux vantaux avec pentures. Cette arcade est encadrée par deux clochetons qui soutiennent un pignon avec crosses végétales sur les rampants. Tout l'édicule est soutenu par une trompe moulurée. Le texte qu'illustre cette miniature est celui-ci : *Et apertum est templum Dei in celo et visa est archa testamenti in templo.*

Une miniature d'une bible, qui appartenait à la collection Demons, nous montre le diable prenant possession d'un tabernacle; c'est une armoire portée sur une colonne, terminée en forme d'ogive, et fermée solidement par des volets avec pentures [2].

Au chœur de Vezelay il y avait une armoire dans le soubassement des chapelles du commencement du XIIIe siècle [3].

J'ai mesuré à Notre-Dame-du-Pré, au Mans, une armoire profonde de 0^m 30, haute de 0^m 60, large de 0^m 40, entourée d'une feuillure de 0^m 04, et située à 1^m 60 du sol. — Dans la crypte de la cathédrale de Bayeux, une autre armoire du même genre, profonde de 0^m 63, de 0^m 50 carrés, élevée à 1^m 53 au-dessus du sol.

1. Abbé PASCAL, *Dict. liturg.*, col. 1186. *Revue de l'art chrétien*, II, 199.
2. DE BASTARD, vol. II.
3. VIOLLET-LE-DUC, I, 467.

Nous voyons chaque siècle construire des *armaria* pour conserver la sainte Eucharistie, mais nous ne devons pas déduire de ce fait que l'autre forme de tabernacle imitant une tour fût jamais abandonnée : « L'Eucharistie, dit Novarini [1], est la tour inexpu- « gnable de l'Église et ne peut mieux être conservée « que dans un ciboire imitant une tour. » C'est dans cette pensée que nous voyons dans la collection Basilewsky la colombe dépositaire des hosties entourée de bastions crénelés.

On considérait aussi la tour comme l'emblème de la Sainte-Vierge : « La *capsa*, dit Guillaume Durand, « dans laquelle on conserve les hosties consacrées « signifie le corps de la Vierge glorieuse. Elle est « tantôt de bois, tantôt d'ivoire, tantôt d'argent, « tantôt d'or, et tantôt de cristal. Et selon les di- « verses manières elle exprime les diverses vertus du « corps de Jésus-Christ [2]. »

Si ce n'était tout à fait un meuble d'église, sans caractère fixe, nous parlerions à ce propos de la tour de Sénanque, tabernacle en bois peint et doré. Le corps principal est octogone, percé de trente-deux fenêtres; on y lit l'inscription suivante : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum* [3].

A l'abbaye d'Olivet il y avait une tour de bois placée sur l'autel; on y montait par un degré [4].

XIVe SIÈCLE.

—

Il est important, pour le sujet que nous traitons ici, de descendre jusqu'à la fin du moyen-âge où nous retrouvons des traces précieuses des traditions primitives. Nous verrons dans cette explication tardive

1. *Agnus euch.*, c. LV, n° 568.
2. *Rat.*, lib. I, c. III, p. 25.
3. VIOLLET-LE-DUC, *Dict. du mobilier.*— Abbé POUGNET, *Lettre.* *Voyage littér.*, t. I, 1re partie, p. 21.
4. *Revue de l'art chrét.*, II, 341.

que l'usage de l'armoire eucharistique traverse non-seulement les premiers siècles mais encore le XIVe et XVe avant d'être transmise aux temps modernes. Au Dôme de Milan, près de la *Madonna dell'Albero*, au côté nord du transept, nous voyons encastrée dans le mur, une niche entourée de charmantes sculptures et qui dut certainement servir de tabernacle pour la sainte réserve ; les deux anges adorateurs du haut sont les témoins de cette destination. Le Dôme ayant été commencé en 1386, cet édicule appartient sans doute aux dernières années du XIVe siècle ; son style rappelle exactement la porte de la sacristie qui date de 1386 [1]. (Pl. CXXII.)

Nous lisons dans un inventaire (1467) du trésor de la cathédrale de Sienne : « Un tabernacle doré en « dedans et en dehors de bois à jour ; il est destiné « à contenir le corps du Christ sur l'autel. »

La plupart de ces armoires, au XVIe siècle, furent employées à serrer les Saintes-Huiles, comme l'ordonna, en 1596, le concile provincial d'Aquilée : « In « dictis fenestellis bene munitis serventur olea sacra « in vasculis argenteis sub sera firma et clavi. »

J. Baptiste de Constance, archevêque de Cozence en Calabre, qui vivait à la fin du XVIIe siècle, témoigne que de son temps il n'y en avait plus aucune dans les églises de son archevêché : « La coutume, dit-il, qu'on avait de conserver le Très-Saint-Sacrement dans des armoires bâties dans la muraille, à côté de l'autel, est déjà perdue par tout le diocèse, encore qu'elles fussent ornées par le dehors d'images et peintures d'or et d'azur selon l'ancien usage non plus approuvé par la sainte Église [2]. »

Thiers n'oublie pas d'en faire mention : « C'était encore, dit-il, de véritables tabernacles ces armoires qui étaient ou à côté de l'autel ou derrière, et dans lesquelles on conservait la sainte Eucharistie. Le fameux apostat Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro, en Dalmatie, dit avoir vu de ces armoires dans quelques coins et quelques piliers d'anciennes églises (†1624)... Il y en a encore à Saint-Jean de Péronne et en Flandre dans beaucoup d'églises. »

Le sieur de Mauléon [3] raconte avoir vu, dans l'église cathédrale de Saint-Pierre de Nantes, le Saint-Sacrement déposé dans une tourelle de pierre sur le haut du grand autel.

1. Gaetano Franchetti, *Duomo di Milano, tav.* XVI.
2. Viollet-le-Duc, *Mobilier*, I, 469.
3. *Voyag. liturg.*, p. 79.

Les statuts de l'église de Nantes, rédigés en 1365, cités par Martène [1] contiennent cette recommandation : « Item quod duæ cuppæ, seu duo repositoria, « unum videlicet quod pro hostiis conservandis remaneat, alterum quod ad infirmos deferatur. »

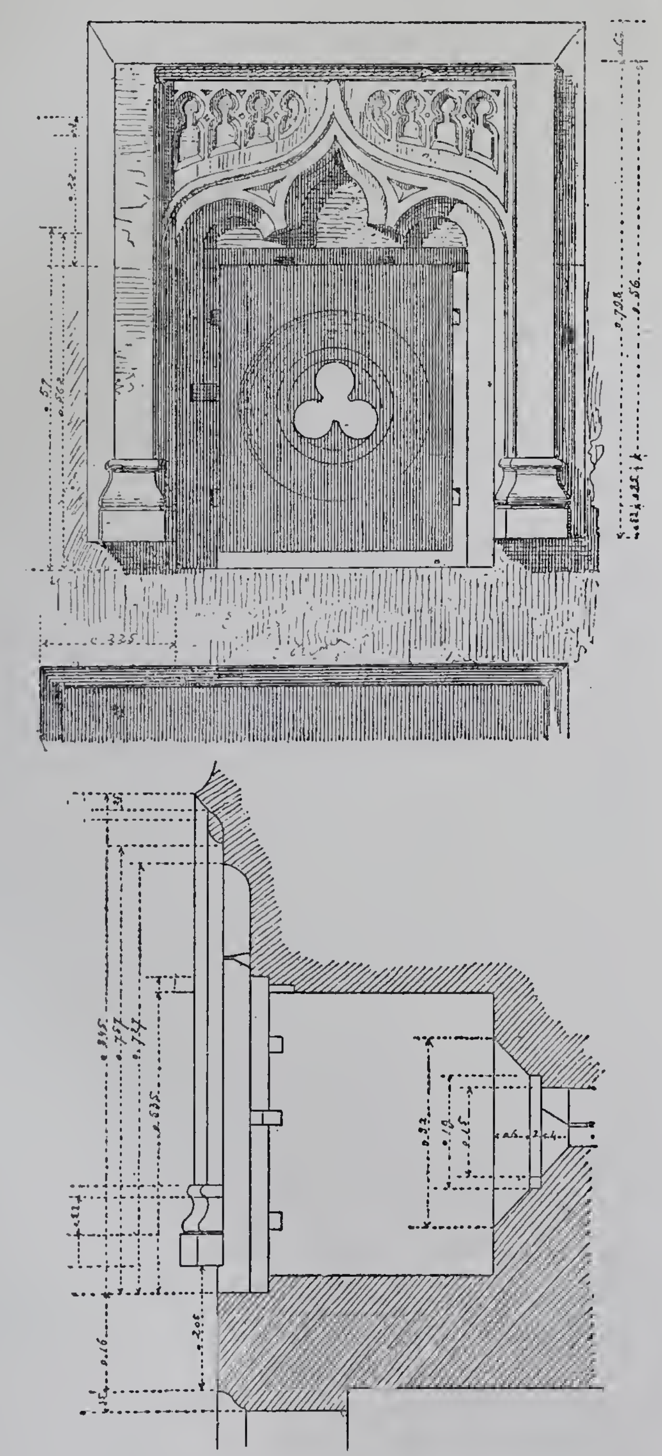
Une gravure des Bollandistes [2] représente une tour suspendue dans la chapelle de Jacques II, roi de Majorque, au XIVe siècle [3].

En 1850, au Congrès scientifique de Nancy, il s'éleva une discussion relative aux ouvertures circulaires situées dans beaucoup d'anciennes églises à l'intérieur de l'abside. Elles ont la forme d'un oculus orné d'un trèfle et garni ordinairement de deux barreaux croisés. A l'intérieur elles sont décorées de colonnettes avec chapiteaux sculptés, pinacles, etc. ; la pierre est toujours entaillée pour une serrure et les gonds d'une porte. Souvent on retrouve des grilles de fer d'un assez beau travail qui contraste avec la pauvreté de l'église, comme on le remarque dans la chapelle de Hymont et dans l'église de Champ-le-Duc. (Vosges.)

A Noviant-aux-Prés, aux pieds de deux belles statues tombales, apparaît la trace d'une ouverture pratiquée dans la muraille et prenant jour au dehors par une petite lucarne ronde grillagée d'une croix en fer. On croit qu'elle renfermait à la fois le saint ciboire et la lampe qui l'éclairait pendant la nuit. — M. Boulangé a donné de ces baies circulaires une explication qui me paraît très-plausible ; selon cet archéologue, elles communiquaient toutes avec une crédence placée à l'intérieur de l'église, dans l'épaisseur du mur. Cette crédence était destinée à renfermer le ciboire; dans l'église d'Autreville (Vosges) on voit du côté de l'Évangile, adossé au mur de l'abside et dans l'épaisseur du mur, un petit monument porté par un cul-de-lampe, lequel est décoré d'un ange avec cette légende entre les mains : *Ecce panis angelorum*. C'est donc là qu'était la sainte Eucharistie, et la lampe pouvait être placée dans les ouvertures en question et désigner à l'intérieur comme au dehors pendant la nuit, la présence du Dieu caché de nos autels [4]. Une lumière indique une demeure habitée.

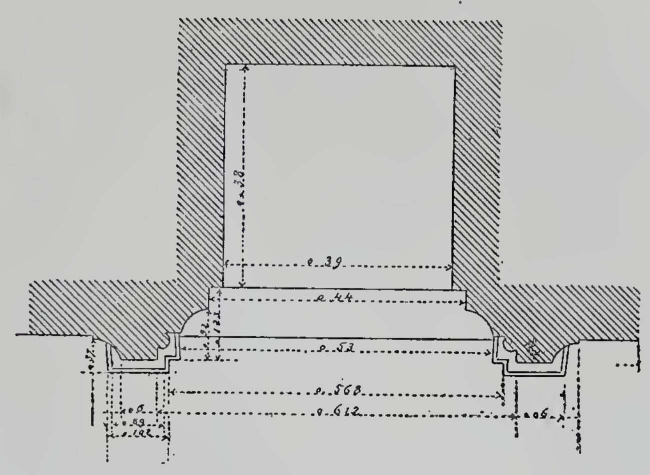
1. *Thes. anecdot.*, IV, col. 930.
2. *Acta junii*, t. III, p. 27.
3. *Revue de l'art chrét.*, II, 340.
4. *Congrès scientif. de France*, 1850, vol. XVIIe, p. 179. *Revue de l'art chrét.*, II, 197. *Ann. archéol.*, t. X.

Nous donnons ci-joint d'après un dessin très-soigné que nous devons à l'obligeance et au talent de M. Barbey, la figure d'un tabernacle de ce genre qui existe dans l'église de Corre (Vosges). Il est situé au-dessus d'une porte et, dans le fond, percé d'un oculus en forme de trèfle. Il était peut-être ailleurs dans l'origine.



Élévation et coupe du tabernacle de Corre, d'après un dessin de M. Georges Barbey.

M. Barbey nous signale aussi un tabernacle à peu près semblable, mais moins riche, dans l'église d'Allaincourt (Haute-Saône); à gauche de l'autel et à portée de la main; ce dernier repose sur un appui en forme de torsade. L'oculus est encore garni d'un vitrage.



Plan du tabernacle de Corre.

A l'abbaye de Saint-Nicolas d'Angers deux ciboires étaient enfermés derrière le rétable du grand autel, dans une petite armoire non sculptée, au-dessus de laquelle se trouvait l'image de la Sainte-Vierge et deux anges en adoration [1].

A Notre-Dame de la Ronde, à Rouen, on mettait primitivement le saint Viatique dans un pilier du côté de l'Évangile sous une image de la Sainte-Vierge.

M. l'abbé Godard a remarqué un grand nombre de cavités dans les petites églises du diocèse de Langres sur les murs du sanctuaire. « Ces cavités, dit-il, ont rarement gardé leurs portes ou grilles de fer; mais il en reste la trace ou les gonds. Je ne doute pas qu'elles ne soient les anciens répositoires du Saint-Sacrement [2]. »

Quelquefois le tabernacle éloigné de l'autel était accompagné d'un meuble pour qu'on put y poser le Saint-Sacrement avant de le renfermer dans l'armoire; dans certaines églises on voyait même une console entre la porte et le meuble pour une station intermédiaire [3].

XVe — XVIe SIÈCLES.

—

Le xve siècle construisit beaucoup de tabernacles en forme de tours et les substitua souvent aux armoires pratiquées derrière le rétable de l'autel; l'exemple de Grenoble pour notre pays est un des

1. Mauléon, *Voyages liturg.*, p. 102.
2. *Cours d'archéol. sacrée*, t. II, p. 160.
3. Alb. Lenoir, *Archit. monast.*, II, 158.

plus remarquables, et celui dont l'histoire est le mieux conservée. Nous rapporterons à son sujet les curieux documents recueillis par l'abbé Trépied. Dans une visite pastorale faite à la cathédrale en 1455, il est dit que Mgr Sibond Allemand « visitavit corpus X[i] et reperit in quodam armatrio retro majus altare ejusdem ecclesiæ suæ cathedralis Beatæ Mariæ Gratianop. et cum solemnitate debita de dicto armatrio ad dictum altare... transduxit.... et quia armatrium corpus Christi est postibus (planches) constructum proposuit unum armatrium pro custodia de corpore X[i] componi facere ». (*Archives diocésaines.*)

L'impression pénible qu'éprouva le pieux évêque à voir le corps du Seigneur renfermé dans une grossière armoire de bois nous a valu dans le chœur de Grenoble le somptueux tabernacle que nous y admirons encore et dont le petit répositoire est comme perdu sous une riche décoration ; ce sont des colonnettes, pinacles, fleurons, qui supportent une flèche élancée où l'on retrouve déployées toutes les ressources de l'art flamboyant du XV[e] siècle.

Une visite pastorale de 1683 nous en donne une description et nous apprend que l'édicule était peint. A cette époque il n'était déjà plus employé ; il est probable qu'on cessa d'y déposer l'Eucharistie depuis les mutilations des Huguenots, peut-être même dès 1551, car, à cette époque, l'évêque pour conserver le « corpus X[i] ordinavit custodiam noceam in medio altaris et imagines poni ad latus presbyterii [1]. »

Cependant les tabernacles de bois furent longtemps prohibés car en 1646 la Sainte Congrégation des Évêques accorda ce privilége aux Capucins, ce qui prouve qu'il était refusé ailleurs [2].

Il existe dans la cathédrale de Sens, au milieu de la nef un monument du même temps et qui doit avoir servi au même usage ; c'est la chapelle des Salazar appliquée à un des piliers de l'église, formant rétable sur le grand côté (2[m] 73) et présentant sur les petites faces (0[m] 84) deux sortes de portails élancés au milieu desquels est une armoire. Les deux armoires profondes de 0[m] 60 [3], larges de 0[m] 40 et hautes de 0[m] 52 sont encore fermées par le vantail en bois de l'origine qui est sculpté de rinceaux et de dragons. Nous avons vu dans les statuts de l'église de Nantes que les deux repositoires pour la sainte Eucharistie et les Saintes-Huiles semblent quelquefois rapprochés matériellement, comme leurs désignations le sont dans le texte ; je suis persuadé que les armoires de Sens n'avaient pas d'autre emploi. Celle du côté de la grande nef devait être consacrée à l'Eucharistie comme mieux exposée aux adorations des fidèles. De plus elle est précédée d'une petite table qui servait de piscine et sur laquelle on pouvait poser le ciboire avant de l'introduire dans le tabernacle. Le refouillé des sculptures est admirable ; on croirait une dentelle plutôt qu'une découpure de pierre ; et cette finesse ne nuit pas à la composition générale dont les lignes sont sagement tracées [1].

Nous classerons dans la même catégorie de monuments, quoique d'une époque un peu plus récente, le tabernacle de Saint-Gervais de Vie près de Saint-Georges-de-Lacoué. C'est une tour de pierre des premières années du XVI[e] siècle couverte de feuillages découpés à l'infini et ornée des dernières fleurs du gothique ; à l'intérieur on remarque deux étages ; la porte s'ouvre par derrière [2].

Nous reportons à la même époque le tabernacle de Sainte-Gertrude près de Caudebec. Cette tourelle d'environ 1[m] 60 de haut, découpée de fenestrages imbriqués les uns dans les autres ressemble à un bijou de filigranes ; elle a des portes et est intérieurement garnie de deux étages [3].

A Saint-Jean-de-Maurienne on voit un tabernacle qui peut être rapproché de celui de Grenoble [4].

Un tabernacle contemporain est aussi conservé dans l'église de Solliés-Ville (Var) ; il est surmonté d'une pyramide à jour garnie de verres, et qui, s'appuyant au pilier du fond, sur un pied élevé porte à 8[m] les dernières crosses végétales de sa flèche.

A Saint-Ronan de Quimper une tour octogonale devait servir au dépôt sacré. (*Ann. arch.*, I, 351.)

Dans l'église de Bouilly, près de Troyes, un taber-

1. *Congrès scientif.*, XXIV, 1857, p. 225, article de l'abbé Trépied.
Revue de l'art chrét., II, 198.
Bull. monum., t. XXIV, n° 1, p. 65.
2. MORINI, *Diz.*, vol. LXXII, p. 220.
3. Je n'ai mesuré la profondeur que de celle qui regarde la grande nef.

1. *Descript. de l'église métrop. de Saint-Étienne de Sens*, par Th. Tarbé. — Sens, 1841, p. 147.
MONTAIGLON, *Antiq. et curiosités de Sens*, p. 85.
On en voit un bon dessin dans le *Magasin pittoresque*, 1861, p. 333.
2. *Revue de l'art chrétien*, 1877, p. 358, 359.
3. LANGLOIS DU PONT DE L'ARCHE, *Essai histor. sur l'abbaye de Saint-Vandrille*, 1837, p. 176, pl. XVI.
4. *Revue de l'art chrétien*, II, 198.

nacle en bois doré s'élève en forme de tour garnie des ornements fleuris du xve siècle; — au milieu deux anges tiennent un grand calice surmonté de l'hostie, et caractérisent l'usage de ce monument eucharistique [1].

L'église de l'ancienne abbaye de Saint-Loup, dans la même ville, nous fournit un exemple de tabernacle et de deux panneaux de fer ouvré et doré servant à son ornementation. Sur l'un est figuré un calvaire. — La Sainte-Vierge et saint Jean sont debout au fond de dais élégamment découpés [2].

Un semblable tabernacle, mais presque détruit, existe au côté gauche de l'abside de Silvicane. — Citons aussi Semur (Côte-d'Or) et un fragment à Caromb (Vaucluse) [3].

Les miniatures françaises peuvent être examinées avec intérêt pour le sujet qui nous occupe; nous trouvons par exemple dans la fameuse bible de Philippe le Hardi [4] une miniature où le peintre, sous la représentation de l'arche d'alliance, a véritablement figuré une armoire eucharistique telle qu'il l'avait sous les yeux, et il a pris soin d'y mettre une lampe allumée. M. Viollet-le-Duc [5] a publié aussi une miniature de la Bibliothèque nationale [6] qui ressemble à la précédente. Il faut voir encore une miniature [7] que nous avons gravée (pl. CXXII) et dans laquelle est figuré un petit temple tout en or, placé sur l'autel, polygonal, orné sur chaque face d'une ogive, d'un fronton aigu avec crosses végétales, aux angles de pilastres qui se terminent en pinacles, enfin au centre d'un dôme pyramidal qui s'élève sur des retraites successives. — A une échelle réduite ce petit temple n'est pas éloigné comme style des tours que nous étudions.

Le tabernacle de Louvain est une des raretés de l'art gothique. C'est une tour de 35 pieds, où l'artiste a réuni niches, colonnades, pendentifs, fouillis de fleurs, de feuilles et de statues. La passion du Christ y est représentée. De plus, son ensemble résume dans des proportions très-exiguës la tour d'Anvers et la flèche de l'hôtel-de-ville de Bruxelles. Ce bijou date de 1433 [8]. L'église Saint-Martin de Courtrai possède un tabernacle de ce genre du xve siècle; il n'a pas moins de 6^m 70 d'élévation [1].

Notre pays et la Belgique n'avaient pas le monopole de la construction de ces édicules. L'Allemagne nous en fournit une grande quantité. Rien surtout n'approche, dans ce genre, de la beauté et de la délicatesse du tabernacle [2] de Nuremberg que la Réforme a conservé [3] avec un respect malheureusement trop rare chez elle. Il fut sculpté dans l'église de Saint-Laurent par Adam Kraft (1496-1500) le long d'un des piliers du chœur. Le soubassement est formé d'un petit balcon qui semble soutenir des personnages agenouillés et qui est garni d'une balustrade aussi finement travaillée qu'une dentelle. On parvient là devant le *repositorium*, petite chambre munie sur trois faces de fenêtres grillagées; aux angles se dressent des statuettes surmontées d'une volute de crosse. Au-dessus on voit trois bas-reliefs d'une faible saillie, puis un enchevêtrement d'arcades lancéolées si inextricables qu'il semble que l'auteur ait voulu imiter dans cette zone la couronne d'épines du Sauveur. De cette sorte de buisson surgit un édicule qui représente le prétoire et les scènes du Vendredi-Saint, entre autres la flagellation; de minces colonnettes, tiges légères, soutiennent au milieu de mille fioritures un troisième étage où est figuré Notre-Seigneur en croix, entre la Sainte-Vierge et saint Jean. La tour se rétrécit de plus en plus en s'élevant et finit, près de la voûte de l'église, par se recourber en forme de crosse. Comme richesse, comme élégance, finesse, correction de dessin, le moyen-âge n'a rien produit de si accompli.

L'autel, de la même époque, est surmonté d'un rétable fort curieux, couronné de six statuettes étagées sur des colonnettes, et dans le milieu d'un crucifix de grande dimension. On peut conclure de ce rapprochement que l'usage de placer le Saint-Sacrement sur l'autel n'était pas encore répandu en Allemagne à la fin du xve siècle. Il suffit, du reste, pour s'en con-

1. Du Sommerard, *Les arts au moyen-âge*. — *Revue de l'art chrét.*, II, 247.
2. *Id.*
3. *Congrès scientif.*, 1866, 352, art. de l'abbé Pougnet.
4. *Bibl. nation.*, fonds français, 167, f° 26.
5. *Mobilier*, I, 4.
6. Ancien fonds Saint-Germain, n° 37.
7. Fds latin, 746, A, f° 197, v°.
8. *Magasin pittoresque*, 1852, p. 306.

1. *Ann. archéol.*, IV, 392.
Voyez un tabernacle du même genre en bois doré du xvie siècle, publié par Ch. Fichot, *Statistique monum. du départ. de l'Aube*, p. 242.
2. En allemand *Sacramentshaüsen* veut dire petite maison du Saint-Sacrement.
3. Tout dans cette église a été conservé. La lampe qui brûlait devant le Saint-Sacrement et qui avait été jadis payée par une fondation est encore allumée devant le tabernacle vide.
Nous devons communication d'une photographie de ce monument à M. le comte de Thury.

vaincre de visiter les églises qui reçurent alors des embellissements ; on y rencontre souvent de petits édifices de ce genre, par exemple à Kaisd [1], à Meschen [2], à Kaschan [3], à Lorch [4], à Grossprobstorf [5]. Ce dernier s'élève sur un balustre orné qui soutient le *repositorium* grillagé et surmonté d'un véritable bouquet de fleurs sculptées avec feuillages. Sur un des tabernacles allemands de 1500, nous lisons aussi cette inscription : « *Suscipe nil tuum corpus de corpore sump-* « *tum sps* (*Spiritus*) *astra petat, fac, Christe pie Redemp-* « *tor*. A. D. MCCCCC. »

A Cassovie (Kaschau) on construisit en 1460 une tourelle gothique extrêmement svelte et élégante qui mérite ce nom si bien choisi de flèche [6]. A Saint-Jean-Décollé de Zeben (Hongrie) le Saint-Sacremeut était conservé dans une tourelle supportée dans le bas par une colonne polygonale et couronnée de riches clochetons. Les faces du Sacramentshaüsen sont closes par d'élégantes ferronneries [7]. — A Laas nous rappelons un édicule de même genre [8] de 1518; à Zumberg une simple armoire grillagée et surmontée d'une ogive lancéolée [9]. On voit un tabernacle pour le Saint-Sacrement en gothique flamboyant à Jüterbogt [10].

Nous ne nous arrêterons pas sur les dernières œuvres du moyen-âge qui ne peuvent intervenir dans ces études que comme témoins de traditions primitives encore vivantes. — Nous ne ferons donc que passer rapidement devant les monuments.

Nous signalons au musée de Tours un tabernacle qui devait poser sur un piédestal [11]. Au musée de Langres, une tour gothique en bois, clocher à pans, portail avec pilastre et fronton aigu pour la porte [12]. — A Saint-Savin, dans les Pyrénées, un tabernacle en menuiserie gothique de 5m 20 de hauteur [13].

Les auteurs du *Voyage littéraire* (IIe part., p. 183) après avoir décrit l'armoire eucharistique de Choques, près de Béthune, pyramide d'un travail admirable, ajoutent qu'on en voit beaucoup de semblables dans les églises du Pays-Bas où communément le Saint-Sacrement n'est pas conservé au grand autel. Celui de Tongrelo était tout en albâtre et représentait les emblèmes du mystère eucharistique [1]. Lorsque les armoires étaient alors restaurées on leur donnait par des placages une sorte d'apparence qui simulait à plat les reliefs d'une tour pyramidale.

Le tabernacle de Saint-Léonard à Léon, près Louvain (Brabant), est un des plus beaux monuments de l'art belge [2].

A Saint-Saturnin d'Apt on a transformé l'ancien tabernacle en chaire à prêcher ; il offre vers le milieu une petite porte ogivale haute de 0m 42 ; au-dessus on voit l'enfant Jésus qui tient de la gauche un globe crucifère et qui bénit de la droite ; il pose les pieds sur une tête énorme et accompagnée d'ailes déployées [3].

Le collége des Savoyards à Avignon possède un tabernacle en style renaissance [4].

La chartreuse de Bellary, en Nivernais, avait un tabernacle rétable du XVIe siècle, très-remarquable et qu'on a transporté au musée de Varzy. Large de 1m 90, haut dans sa partie centrale de 1m 33, il offre un petit ordre très-fin de colonnes torses. Au-dessous de la porte du tabernacle est une tête de chérubin [5] ; c'est l'exemple le plus ancien que je connaisse en France d'un tabernacle sur l'autel.

N'oublions pas, parmi les monuments qui accusent la fin de la renaissance, un genre de tabernacle assez répandu en Italie : nous voulons parler de ces édicules à huit pans portés sur un pied et surmontés d'un toit pyramidal. Sur la façade de Sant-Andrea de Vercelli, dans les tympans des portes latérales, on observe cette tourelle accompagnée à droite et à gauche de deux personnages agenouillés [6].

Un marbre du Campo-Santo de Pise nous offre une figure analogue que nous avons gravée. (Pl. CXXII.) Enfin, dans la même ville, on voyait autrefois sur l'autel du baptistère un édicule orné d'arcades et terminé par une pyramide [7].

1. Mittheilungen der KK central commission, p. 229.
2. *Id.*, p. 267
3. *Id.*, p. 277.
4. *Id.*, p. 307.
5. *Id.*, p. 267, fig. 18.
6. FORSTER, *Monum. d'arch. d'Allemagne*, IV, 82.
7. Mittheilungen, *der K K central commission*, 1872.
8. *Id.*, XLIII, fig. 3.
9. *Id.*, 1881, CVI.
10. PUTTRICH, *Monum. de l'archit. en Saxe*, 4 vol. in-fo, 354. (*Ann. archéol.*, XIII, III.)
11. PALUSTRE, *Catalogue du musée de la Société arch. de la Touraine*, 1871, p. 51, no 373.
12. GODARD, *Cours archéol.*, p. 157, pl. IV, fig. 5.
13. *Ann. arch.*, XII, 5, XVI, 98.

1. *Revue de l'art chrét.*, II, 198.
2. Il a été restauré en 1877.
Revue de l'art chrét., 1877, p. 473.
Bull. des commissions royales d'art et d'archéologie, no 7 et 8.
Magasin pittoresque, 1865, p. 25, dessin de Stroobant.
3. Lettre de M. l'abbé Esquillan, curé de l'église.
4. *Congrès scientif.*, 1866, 352, article de l'abbé Pougnet.
5. GRASSET, Nevers, 1878, *Antiq. religieuses*.
6. *Die Bauwerke in der Lombardei*, Friedrich Osten, pl. XI.
7. M. Fontana m'a dit l'avoir encore vu.

Rome, pendant la renaissance, semble être restée, comme précédemment, fidèle à l'usage de l'armoire pratiquée dans le mur. Les tabernacles de la renaissance, nous dit Mgr Barbier de Montault que nous avons si souvent occasion de citer, persévèrent environ soixante ans (1460-1520) avec la même physionomie que ceux du moyen-âge, sauf que les émaux ont disparu, que le marbre est entièrement sculpté et que les proportions sont plus considérables. On en compte encore quinze à Rome. Les plus remarquables sont ceux de Sainte-Marie-in-Trastevère, Sainte-Françoise-Romaine, Saint-Grégoire, etc. A Sainte-Croix de Jérusalem il est placé très-haut dans le fond de l'abside, aussi s'ouvre-t-il par derrière dans la sacristie [1]. — Dans ces tabernacles, les groupes d'anges adorateurs distribués auprès de la porte, les pilastres ornés d'arabesques, les assouchements armoriés du bas, offrent dans leurs détails les types d'une sculpture encore pure de toute décadence.

Dans les environs de Rome, à la cathédrale d'Anagni, au musée de Spolète, on trouve encore ces charmants édicules.

Vers la fin du XVI[e] siècle, l'usage des armoires dans les murs paraît avoir été abandonné, et l'usage des tabernacles, comme ceux d'aujourd'hui, placés sur l'autel généralisé. Nous pouvons citer comme preuve la fresque de la Bibliothèque vaticane représentant l'intérieur de l'église des Saints-Apôtres, nous y voyons un tabernacle ainsi disposé, précédé de deux colonnes torses (pl. CXII) et abrité par le manteau liturgique. — Nous rappelerons aussi le beau tabernacle de la Chapelle-Sixtine [2].

Nous signalerons, en terminant, des monuments qui empruntent une véritable importance dogmatique au pays qui les possède. L'Écosse au moment où commençaient les furieuses prédications d'Hamilton († 1527) et de Knox construisait encore des tabernacles à l'Eucharistie. Dans l'église de Kinkell, diocèse d'Aberdeen, on remarque sur le mur septentrional un réduit avec des anges adorateurs et cette inscription gravée sur la pierre :

HIC EST SERVATVM CORPVS DE VIRGINE NATVM
OBIIT M. A. G. 1528.

1. TOSI, *Autels et tabernacles*, in-f°, 1843, pl. III, pl. XVII.
2. MORONI, *Dizionar.*, vol. LXXII, p. 215.

Ces initiales rappellent le nom de *Magister Alexander Gallovay* qui érigea le monument [1].

Dans l'église d'Anchindoir, même diocèse, on voit « *in the north-cast corner* », dit l'historien local, sous un crucifix taillé dans la pierre, une niche avec cette inscription au-dessous :

HIC E. CORPV, D. N. J. C. V. M.

Sur le bord inférieur de la niche on lisait ces mots maintenant cachés par des siéges :

HIC EST SERVATUM CORPVS EX VIRGINE NATVM [2].

M. Mackenzie-Walcott [3] cite quatre exemples de tabernacles du XVI[e] siècle. Celui de Kinkell que nous venons de rapporter, celui de Pluscardine (à six milles d'Elgin) où des anges étaient représentés soutenant un pressoir [4], celui de Kintore, haut de cinq pieds, avec des sculptures représentant une monstrance, un crucifix, des anges vêtus d'aubes et d'étoles et cette légende : *Jesu, Maria.* Enfin celui de Deskford qui portait ce texte de saint Jean (VI, 51):

EGO SVM PANIS VIVVS QVI DE CÆLO DESCENDI.

De tels monuments, authentiqués par ces éloquentes inscriptions, suffisent à confondre les blasphèmes protestants élevés contre le Dieu de l'Eucharistie et la Sainte-Vierge.

RÉSUMÉ.

D'après les monuments qui viennent d'être décrits, et qui nous ont fait remonter jusqu'aux premiers siècles, il est facile de saisir la suite de l'histoire des tabernacles. On n'en peut chercher aucun exemple avant la paix de l'Église, car il eût été imprudent de laisser les pains consacrés exposés à l'humidité des cimetières et aux profanations des persécuteurs. Les

1. *Collections for a history of Aberdeen and Banff* (Spalding. Club) p. 571.
2. *Id.*, p. 614, d'après le *Statistical accompt of Scotland* vol. XII, p. 449.
BRIDGETT, *Hist of holy Euch.*
3. MACKENSIE-WALCOTT, *The ancient church of Scotland*, London, 1874, in-4°.
4. *Id.*, p. 292.
Le même auteur a retrouvé dans un inventaire de 1559 de la cathédrale d'Aberdeen la mention de vêtements de tabernacle en satin bleu et jaune, et divers objets qui en accusent l'existence. (*Id.*, p. 103.)

fidèles les emportaient alors dans les *arcæ* et les cachaient dans leur maison sans attirer l'attention sur ce mystérieux trésor par des armoires d'honneur. Les tabernacles n'ont pu exister qu'après Constantin, et, dès le IVe siècle en effet, nous en avons distingué les premiers monuments ; ils nous sont apparus sur les sarcophages désignés par l'image du saint sépulcre ou d'une manière encore plus claire dans l'édicule qui contient l'Agneau et au pied duquel s'accomplit le sacrifice.

Au Ve siècle nous avons montré dans le temple de Clitumne un véritable tabernacle si ressemblant aux nôtres qu'on pourrait le croire préparé pour une de nos églises modernes.

Plus loin nous signalons les armoires sacrées des églises carlovingiennes, romanes, et, suivant pas à pas la tradition jalonnée par les monuments, nous visitons les tabernacles de nos cathédrales gothiques et surtout ces charmants édicules que les Cosmati ont attachés aux chœurs de toutes les basiliques romaines comme des bouquets de mosaïques ; édicules qui sans changer de forme deviennent sous la main des grands artistes de la renaissance d'incomparables chefs-d'œuvre.

Auprès de l'usage des *armaria* nous avons toujours vu maintenu celui des *tours* pour la garde de l'Eucharistie ; saint Grégoire, au VIe siècle, nous en montre les premiers exemples et, au XVe, nous avons retrouvé les tours enveloppées des riches sculptures qui par le luxe du travail désignent leur caractère sacré aux adorations des fidèles. L'antiquité des monuments que nous avons recueillis et leur renouvellement continu à travers les âges, constitue une preuve certaine des hommages que tous les siècles ont rendus à l'Eucharistie. Depuis le tabernacle de Clitumne jusqu'à celui de la Chapelle-Sixtine nous voyons tous les âges inclinés devant ces pastophores mystiques où le Christ se livre à notre amour.



LA MESSE

CONFESSIONS

ORIGINES

Les confessions font essentiellement partie des monuments du saint sacrifice puisqu'elles servent de base à l'autel et qu'elles y renferment les reliques qui en sont l'âme pour ainsi dire. — Nous ne saurions donc les oublier dans ce recueil où leur place liturgique et monumentale est incontestablement marquée.

Nous avons choisi ce mot *confession* pour désigner le lieu de dépôt des corps des martyrs comme ayant un sens plus général que la *crypte* [1] ou *martyrium* dont il est rapproché dans les plus anciens textes. Nous voyons déjà au IVe siècle, saint Augustin confondre les expressions *confessio et martyrium :* « Sub « altari majori..... ubi sanctorum martyrum corpora « requiescunt, qui *martyrium* sive *confessio* appel- « latur [2]. » Il en est de même dans le cérémonial des Évêques cité par Du Cange [3] : « Locum qui in ple- « risque ecclesiis sub altari majori esse solet, ubi « SS. martyrum corpora requiescunt qui martyrium « seu confessio appellatur.... »

D'après l'ordo romain, la confession n'était que le corps même de l'autel sur lequel le consécrateur imposait les quatre croix du Saint-Chrême et qu'il couvrait de la table sacrée [4] : « Hâc expletâ (oratione) « ponat chrisma in *confessionem* per angulos quatuor « in crucem dicendo.... tunc ponat tabulam super « reliquias. » C'était le mot vulgaire en général s'appliquant à cette fonction, comme on le voit par le texte suivant [1] : « Ex ipsis Ecclesiis quindecim vel circa « reperiuntur, quæ cryptas maximas cum testudinibus « et columnis marmoreis, habent, quæ vulgo *confessio-* « *ria* vocantur, in quibus sanctorum corpora requies- « cunt intra marmoreas arcas. »

Plus tard le mot de confession resta aux cryptes qui s'étendirent non plus seulement sous l'autel mais sous le chœur tout entier : « Ad hæc altaria nonnullis « gradibus ascendebatur à choro cantorum, quam « *cryptam vel confessionem Romani vocant* [2]. » — « Hæc demonstratio facta fuit subtus majus altare, « in inferiori crypta quæ vocatur confessio [3]. »

Nous retrouvons toujours pour les différents objets liturgiques dont nous étudions l'histoire, une origine juive ou païenne ; l'Église, dans son admirable prudence, s'appliqua à changer les âmes en modifiant le moins possible les choses matérielles. Nous la voyons copier les autels, les ciboria antiques et ici encore emprunter aux païens l'usage de ces caveaux. — M. Danjou signale dans la basilique de Pompéï, sous le tribunal, un caveau rendu accessible par deux escaliers et analogue aux confessions de nos églises. — Dans les hypogées, notamment dans ceux découverts à Rome au bord de la voie Latine, les tombeaux occu-

1. (De κρύπτειν cacher.) — On trouve le mot « crypta » dans les plus anciennes inscriptions romaines. — De Rossi, *Roma Sott.*, III, 424.
« Il rito di dedicare al sepolcro la parte inferiore e sottera- « nea del monumento, fu cagione che nelle basiliche si « costruisse sotto l'altare la crypta, appellata *confessio* μαρτύ- « ριον, perchè quivi erano deposte le reliquie dei martiri e « confessori di Cristo. Indi anche è venuto, che confessio sia « quasi sinonimo di sacro ipogeo sotto l'altare. »
2. *Serm.* 101, *de diversis*, lib. XX.
3. *Cerem. Episc.*, lib. I, c. XII.
4. Ordo romanus : *De dedicatione altaris.*

1. *Laudes Papiæ apud Murat.*, II, col. 19.
2. Gervasius Dorobernensis, in descriptione ecclesiæ Cantuariensis.
3. *Hist. translat. S. Austremonii.*

pent un souterrain et sont surmontés d'un édifice extérieur qui apparaissait seul au-dessus du sol.

M. de Rossi, dans ses curieuses découvertes de cimetières chrétiens à ciel ouvert, nous montre des tombes dans une disposition semblable, abritées de ciboria et surmontant les sépulcres des martyrs cachés sous terre. Pour me servir d'une comparaison qui fasse mieux saisir la chose, je dirai que les corps saints, enfouis sous le sol, donnèrent lieu, comme les jets de sève de racines profondes, aux riches monuments qui s'étalèrent plus tard au grand jour.

Dans les catacombes même cette coutume du caveau inférieur n'était pas ignorée; j'en ai dessiné un au cimetière Saint-Sébastien qui s'étendait sous l'arcosolium et le corridor. (Pl. XXIII.)

IVe SIÈCLE.

Nous donnerons, en passant ces monuments en revue, notre première attention aux confessions de Palestine, les plus anciennes comme date et aussi les plus vénérables puisqu'elles se rattachent aux souvenirs même du Sauveur. A Bethléem, à l'entrée du chœur et au centre du transept, sous un exhaussement du sol, se trouve une crypte renfermant le lieu de la nativité de Jésus-Christ; elle communique par des passages souterrains avec les grottes qui s'étendent sous l'église et qui contiennent les sépultures des saints Innocents, celles de sainte Paule, de sainte Eustochie et la retraite solitaire de saint Jérôme. De tous les lieux saints celui de la nativité possède l'authenticité la plus certaine [1].

Cette grotte fut ornée magnifiquement par Constantin comme Eusèbe nous le rapporte dans la Vie de ce prince [2]. Après avoir raconté le voyage de sainte Hélène en Palestine et le soin qu'elle avait pris de perpétuer le souvenir des lieux sanctifiés par Jésus-Christ, il ajoute : « Elle consacra deux temples au Dieu qu'elle adorait, l'un sur la montagne de son « ascension, l'autre sur la grotte obscure de la nati- « vité..... La sainte impératrice voulant conserver « précieusement le souvenir du divin enfantement, « prit soin de donner à la sainte grotte une décora- « tion riche et variée. Peu après, l'empereur lui-même, « surpassant la magnificence de sa mère, embellit le « même lieu d'une manière vraiment royale, emplo- « yant l'or, l'argent et les riches tentures. »

1. De Vogüé, *Églises de Palestine*, p. 50.
2. Lib. II, c. XLIII.

Nous devons dire que si les confessions eurent partout [1] pour origines des hypogées de martyrs, les conséquences monumentales différèrent en Judée et à Rome. A Rome, les cimetières creusés sous le sol donnèrent lieu à des cryptes souterraines, au lieu qu'en Judée les tombeaux placés dans des chambres sépulcrales auxquelles on parvenait de plain-pied obligèrent les architectes à les laisser au milieu des églises en forme d'édicules isolés. On se convaincra de l'exactitude de ce fait en lisant les descriptions du Saint-Sépulcre et du tombeau de la Sainte-Vierge.

Eusèbe [2] nous fait du Saint-Sépulcre la description suivante : « En premier lieu la magnificence impériale « décora le saint tombeau, comme étant le point prin- « cipal, avec des colonnes de prix et des ornements « de toute nature. » On conserva le rocher au milieu de l'église en creusant tout autour : « N'est- « il pas étonnant, ajoute-t-il, de voir ce rocher seul « au milieu d'un terrain nivelé avec une caverne à « l'intérieur? » La paroi extérieure du bloc ainsi obtenu fut décorée de colonnes et de marbres précieux, ce qui lui donna l'apparence d'un petit édifice distinct. « La pierre du monument, dit aussi « Antonin de Plaisance (fin du VIe siècle), est « semblable à la meulière et très-ornée; des col- « liers, des anneaux, des bracelets, des couronnes, « un diadème impérial en or et en pierres précieuses « y sont suspendus à des branches de fer. Le monu- « ment lui-même ressemble à une église, la couver- « ture est argentée. »

Pour obtenir cette régularité et donner à cette petite église factice un plan circulaire ou polygone, on avait détruit la première grotte ou vestibule du saint tombeau. L'autel n'était certainement pas situé

1. M. Abadie en restaurant l'église Saint-Front de Périgueux a retrouvé, au-dessous d'une crypte intermédiaire, une cavité entre deux roches reliées par un arc. C'est là que reposent les ossements du fondateur de la foi dans cette ville.
2. *Vit. Const.*, III, c. XXXIV.

au sommet de l'édicule, il était disposé devant le monument, et le nom de martyrium avait été donné à l'ensemble de l'édifice.

« La pierre qui fermait le monument, dit encore « Antonin de Plaisance, est placée devant l'entrée, « la couleur de cette pierre qui a été extraite du « Golgotha, ne peut se distinguer, car la surface est « couverte d'or et de pierreries; d'une portion de « cette pierre on a fait un autel placé sur le lieu du « crucifiement. » M. de Vogué suppose l'autel dans le transept ainsi que les douze colonnes à cratères d'argent.

Lorsque les Perses eurent dévasté le Saint-Sépulcre, Modeste en entreprit la restauration, mais comme il disposait de peu de ressources, il partagea probablement l'édifice en trois églises et c'est l'état auquel nous reporte la description de saint Arculphe (680.)

Il y avait alors une rotonde dont les murs de l'antique abside supportaient une partie, au centre était l'édicule du Saint-Sépulcre. Sa forme était à peu près la même que sous Constantin; une chapelle ronde taillée dans un massif unique de rocher, plaquée de marbre à l'extérieur, et renfermant à l'intérieur le tombeau de Jésus-Christ. La chambre sépulcrale avait conservé presqu'intacte sa disposition primitive; Arculphe put donc l'étudier à loisir et ses paroles empreintes d'un grand cachet de vérité prouvent que le monument vu par lui était un tombeau antique, semblable à tous les sépulcres creusés dans le flanc des montagnes de la Palestine : « C'était, dit-il, une « petite salle capable de contenir neuf hommes « debout priant côte à côte. Le plafond se trouvait « à un pied et demi environ au-dessus de la tête « d'un homme de haute taille; une petite porte s'ou- « vrait à l'est. Le sépulcre proprement dit était creusé « dans la paroi septentrionale de la chambre; il se « composait d'un lit de sept pieds de long, capable « de recevoir un homme couché sur le dos et situé « sous une niche basse taillée dans la pierre; on eût « dit un sarcophage ouvert par le côté ou une petite « grotte dont la bouche regardait le sud. Le bord « inférieur du lit était à trois palmes du sol. La « pierre était rouge, veinée de blanc, et portait encore « les traces des outils de ceux qui l'avaient creusée. » Il est impossible de ne pas reconnaître dans cette description une de ces banquettes funéraires, taillées latéralement, parallèlement aux parois de la chambre sépulcrale. Douze lampes, en souvenir des apôtres, brûlaient jour et nuit dans ce réduit.

Extérieurement le saint édicule était décoré avec grande magnificence; des plaques de marbre, des colonnettes engagées, cachaient la surface du rocher; un toit doré le recouvrait, surmonté par une grande croix d'or. « Les colonnettes, dit Bernard le Sage, « étaient au nombre de neuf, dont quatre situées « devant le monument, reliées par des murs, entou- « raient la pierre qui fut placée devant le sépulcre et « roulée par l'ange. »

Ainsi le plan du petit monument était un polygone régulier de sept côtés, dont chaque angle était occupé par une colonnette engagée. Deux autres colonnettes placées devant la porte, et reliées par de petits murs à celles qui occupaient la face opposée du monument, formaient une sorte de porche sous lequel se trouvait *la pierre de l'ange*. Cette pierre, nous dit Arculphe, avait été coupée en deux parties; celle qui était devant la porte du sépulcre était la plus petite, elle était équarrie et servait d'autel; la plus grande, également équarrie et recouverte d'étoffe, formait l'autel situé dans la partie orientale de l'église[1].

Le tombeau de la Sainte-Vierge[2] offre la plus grande analogie avec celui de Jésus-Christ. Lorsqu'il fut, comme tous les lieux saints, recouvert par une église, il subit la même modification que le Saint-Sépulcre, c'est-à-dire, il fut séparé de la masse du rocher dans laquelle il avait été creusé au moyen d'une coupure artificielle, de manière à former un édicule cubique, isolé au milieu d'un large espace vide. Cette transformation est indiquée par la nature même et par son identité avec le travail du Saint-Sépulcre[3]. A l'origine ce tombeau avait évidemment l'apparence qu'il a aujourd'hui, c'est-à-dire celle d'un petit édifice cubique dans l'intérieur duquel se trouve, vers l'orient, une banquette funéraire, parallèle aux parois de la chambre et considérée comme le lit funèbre de Marie.

Alors, comme aujourd'hui, le fond de la vallée de Josaphat avait été exhaussé par les terres arrachées aux flancs des montagnes par les pluies d'hiver, et le sépulcre, situé fort au-dessous du sol, se trouvait dans

1. Tout ce qui précède a été emprunté au savant ouvrage de M. de Vogué.
Voy. aussi Alb. Lenoir, *Archit, monast.*, I, 253.
2. Rohault de Fleury, *La Sainte-Vierge*, I, 247, II, 592.
3. Je n'ose affirmer que ce travail fut fait au ive siècle, à cause de la tradition qui attribue à Juvénal et au ve la découverte du tombeau.

une crypte. Elle était également en rotonde et avait quatre autels situés problablement comme dans la rotonde du Saint-Sépulcre aux quatre points cardinaux [1].

L'église actuelle souterraine paraît dater du XIIe siècle; Jean de Wirtzbourg compare le sépulcre situé au milieu de la crypte à un ciborium; elle était recouverte de marbre et d'argent. On y lisait une inscription métrique [2].

On peut considérer aussi comme une crypte le souterrain qu'on visite sous l'église romane de Sainte-Anne à Jérusalem et dans lequel la tradition nous montre la maison de sainte Anne [3].

Après nous être occupé du sépulcre du Sauveur et de la Sainte-Vierge nous parlerons du tombeau de l'apôtre saint Jacques que l'on vénère à Compostelle et dont l'authenticité égale presque celle du tombeau de saint Pierre à Rome. Il y a d'autant plus d'opportunité dans cette étude que la confession qui en était gardienne, après avoir été fermée pendant de longs siècles, s'est tout à coup, en 1879, rouverte à la lumière et que l'éminent archéologue chrétien de l'Espagne, M. Guerra y Orbe, vient de lui consacrer des recherches approfondies. C'est à ces recherches que nous devons la notice qu'on lira ici à ce sujet.

Une tradition très-certaine désigne la place où débarqua saint Jacques, place décrite clairement par Alphonse III (866) dans la lettre au clergé et au peuple de Tours.

L'évêque Théodomir et le roi Alphonse le Chaste († 842) érigèrent l'église primitive que l'archevêque Diégo Gelmirez, au commencement du XIIe siècle, mentionne dans la chronique gallicienne de Iria; il y avait trois autels, un en l'honneur de l'apôtre, un second dédié à sainte Marie Salomé et le dernier à saint Jean Évangéliste. On lit de même dans l'histoire de Compostelle : « Ecclesiam S. Jacobi de « Patrono ab imo templi sabulo usque ad summa tecti « fastigia cum quodam bonæ memoriæ Pelagio pres- « bytero ædificando construxit. »

Malgré les restaurations, le plan de l'église de Iria est le même que celui de Gelmirez ou Cresconio, avec ses trois nefs. Elle a 22 mètres de long sur 15 mètres de large, elle est orientée, mais l'abside trichorale avec ses autels a complétement disparu.

Nous savons, d'après le témoignage d'une tradition très-ancienne, que les disciples de saint Jacques rapportèrent son corps de Jérusalem. Léon III s'en est fait l'écho dans une lettre où il raconte leur arrivée, l'ensevelissement du saint et l'hypogée où ils le déposèrent dans un champ appelé *liberum donum :* « Quo in loco invenerunt vastissimum idolum a paganis « constructum; ibi vero circumspicientes invene- « runt cryptam, in qua erant ferrea instrumenta, « cum quibus artifices lapidum erant assueti agere « domorum ædificia... Deinde cavantes in altum, po- « suerunt firmissimum fundamentum, ibique desuper « fecerunt parvam arcuatam domum...... superædifi- « catur ecclesia quantitate minima, quæ altari ornata « divino, felicem devoto pandit aditum populo. »

Le style des mosaïques qu'on a retrouvées, la nature des constructions, les monuments épigraphiques qui les accompagnent, confirment l'origine tout à fait antique de l'édifice. On ignore quelle fut sa destinée sous le règne des Wisigoths, on sait seulement que la basilique subit le sort de toutes les autres églises et qu'elle fut ruinée pas les hordes dévastatrices de Mouza, en 711. A la suite de ces ravages, vers la fin du VIIIe siècle, un anachorète aperçut, dit-on, des lumières merveilleuses entre les arbres qui couvraient les ruines de leur ombre, il courut avertir l'évêque Théodomir et lui fit connaître le prodige. L'évêque ordonna des fouilles qui mirent au jour l'église souterraine, la chambre funéraire, le tombeau; on trouva dans cette crypte, une antique peinture représentant un homme nimbé, les bras en orante, accompagné de plusieurs personnages, de palmiers et de fleurs rouges. On pouvait lire encore l'inscription : *Jacques, fils de Zébédée*, et sur les mosaïques les noms de *Théodore* et *d'Athanase*. Le roi Alphonse le Chaste vint avec toute sa cour vénérer ce tombeau, il reconstruisit au-dessus de la crypte une église sous l'invocation de l'apôtre, une seconde tout voisine, sous celle de Jean-Baptiste, une troisième plus grande, du côté de l'orient, dédiée au Sauveur, à saint Pierre, à saint Jean Évangéliste, laquelle possédait trois autels; enfin il préposa des religieux à la garde du sépulcre. Alphonse III (le Grand) dota richement l'église et la transforma en un temple de marbre (899). — L'église ruinée de nouveau par Almanzor de Cordoue, qui ne respecta que le tombeau (997), se releva deux ans

1. DE VOGUÉ, p. 307.
2. *Id.*
3. ROHAULT DE FLEURY, *Sainte-Vierge*, II. DE VOGUÉ, p. 238.

après par les soins du roi D. Bermudo II et de l'évêque S. Pedro de Monsoncio.

En 1077 les moines d'Antealtares passèrent un contrat en vertu duquel ils abandonnèrent la garde du sépulcre, conservant la table de marbre et la moitié de la colonne de l'autel primitif sur la section de laquelle ils gravèrent une inscription. (Voyez *Autels*, I, p. 119.)

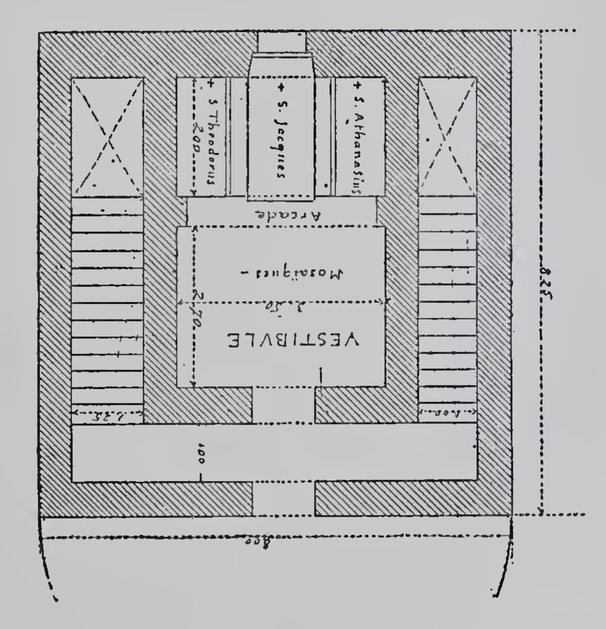
Vers 1112, l'édifice menaçant ruine, Diégo Gelmirez, évêque et plus tard archevêque de Compostelle, dérasa jusqu'au sol la glorieuse crypte romaine; il changea le sarcophage de place, le mit dans un caveau couvert de deux grandes dalles, laissant à l'extrémité une *fenestella confessionis* qui permettait d'apercevoir le sépulcre du dehors. Il éleva au-dessus un autel où il plaça la colonne partagée, reste de l'autel primitif, qu'on a dérobée à la vue sous un couvercle d'argent. Au lieu de conserver les deux escaliers qui conduisaient à la crypte, il ferma tout accès quelque temps avant sa mort (1139). Tel fut l'état où demeura la confession jusqu'aux travaux de 1666.

On sait que Calixte II fut l'auteur d'une lettre, en faveur du pèlerinage de saint Jacques, dans laquelle on trouve une description de l'ancien sanctuaire et une confirmation remarquable de la tradition.

L'autel, au dire d'Ambrosio de Morales (1572) était creux, muni d'une petite porte qui ne s'ouvrait que le jour de l'intronisation des évêques ou sur l'ordre du roi; à l'intérieur il y avait deux grandes dalles de pierre et une étroite ouverture qui donnait sur la crypte. C'est la seule indication que nous ayons car les relations que nous ont laissées Rozmital (1465), Nicolas Popielowo (1484), Pedro de Medina (1543), etc., ne sont que des notes prises au vol. Ce fut dernièrement qu'on eut le bonheur de découvrir cette confession, découverte que l'archevêque annonça par une lettre pastorale du 21 juillet 1879.

Après ce rapide exposé historique qui était nécessaire pour comprendre le prix du vénérable monument, hâtons-nous de suivre M. Guerra dans sa savante description.

Le plan de l'édifice est un carré de huit mètres de côté, les murs composés de larges et fortes pierres sont construits à la romaine. Il y a à l'intérieur une sorte de parallélogramme de six mètres de long sur cinq de large dont la face principale manque, mais qui conserve ses trois autres côtés garnis d'une galerie; il se divise intérieurement en deux parties; l'église, au moins l'église souterraine, regarde l'orient; on y voit un beau pavage en mosaïque de 3^{m} 50 sur 2^{m} 50. — on entre ensuite dans la chambre funéraire d'égale largeur, mais de deux mètres seulement en longueur. Là, au niveau du sol, sont deux sépultures creusées en terre et contigues aux murailles latérales; sur trois faces elles sont maçonnées en pierre, sur la quatrième en briques romaines. Cette construction fournit un argument pour reconnaître le sépulcre principal et la disposition que Léon III lui attribue. Humblement enterrés sous le sol, les disciples Théodore et Athanase se trouvaient ainsi à droite et à gauche du sarcophage apostolique appliqué sur la muraille principale.



Plan de la confession de Santiago (d'après M. Guerra y Orbe).

Dans le vestibule du sépulcre, le pavement était en mosaïque; on a découvert récemment de grands fragments de sa bordure. Les dessins qu'ils nous offrent sont noirs sur fond blanc, on y voit aussi des fleurs rouges vers la tige, blanches ensuite et qui alternent avec des feuilles blanches et lancéolées. — Cette mosaïque fut probablement bouleversée et ruinée en 1666, lorsqu'on rechercha les reliques de l'apôtre. Les fragments sont trop incomplets pour permettre l'essai d'une restauration, mais ils suffisent à nous convaincre que la mosaïque dont ils faisaient partie était contemporaine de l'édifice. On peut la comparer à la belle mosaïque de Jumilla qu'on voit à Madrid dans un état de conservation si remarquable, œuvre du IVe siècle qui provient d'un oratoire chrétien. Le pave-

ment de la chambre sépulcrale offrait une grande ressemblance avec celui découvert à Dénia en 1878.

Le sarcophage de marbre où les pieux disciples de saint Jacques déposèrent son corps a malheureusement disparu, mais nous pouvons nous en faire quelque idée d'après une miniature de 1129 qui représente l'intérieur de la chambre sépulcrale. L'arc de cette chambre est en plein cintre avec bord supérieur en or et inférieur en jaspe veiné de rouge; il est soutenu par des colonnes de jaspe foncé avec chapiteaux d'or. Au-dessous, les trois sarcophages apparaissent, celui du milieu dépassant les autres. De la voûte pend une lampe de métal précieux. Le premier sarcophage est de jaspe vert, celui de l'apôtre jaune clair, le troisième rouge. Un ange qui l'encense porte un nimbe d'or, une tunique couleur de mûre, un manteau vert, les ailes or et pourpre comme la tunique. Au pied du sarcophage on a figuré l'évêque d'Iria; sa mître est blanche avec frange d'or, les infules tombent sur les épaules et sont rouges; sa tunique est d'or avec manches brochées d'or et plissées; son manteau vert. Il porte une crosse avec volute d'or, il a la main droite étendue sur le tombeau; il est barbu. Sur la lampe au-dessus de la tête on lit cette inscription : THEODEMIR EPISKOP. (Theodemirus episcopus.) En dehors de la crypte, le miniaturiste a figuré les édifices d'Alphonse le Chaste, tours d'or avec meurtrières, maisons vert-clair avec bandes blanches, fenêtres vert-sombre, coupoles avec tuiles et corniches d'or.

Une autre miniature tirée de la *Historia compostalana* et postérieure de cent ans à la précédente, nous montre le sommet du sarcophage orné d'une croix grecque.

Calixte II nous affirme qu'en 1139 l'arche primitive existait encore, voici les paroles du manuscrit qui nous conserve ce témoignage : « Dans l'église il y a « un souterrain sous le maître-autel où est enterré le « corps du bienheureux apôtre saint Jacques. On « dit qu'il est encore dans l'arche de son sépulcre. »

Ambrosio de Morales, dans son voyage de 1572, bien qu'il ne put descendre dans la crypte depuis longtemps inaccessible, affirme cependant que dans le caveau, sous l'autel, reposait le corps de l'apôtre dans une tombe de marbre.

On doit supposer qu'en 1666-69, lorsqu'on entreprit les travaux du maître-autel, on découvrit les soubassements de l'antique édifice romain; le sarcophage vide fut trouvé trop simple pour le goût du XVIIe siècle, on le remplaça par le cénotaphe moderne placé sous la table de l'autel, ou peut-être fut-il relégué dans un lieu maintenant oublié. Adoptons cette dernière hypothèse, et espérons qu'on le retrouvera un jour, comme à Léon, D. Ricerdo Valasques Bosco vient de faire pour le sépulcre de saint Avitus.

Telle est cette insigne découverte de la confession de Saint-Jacques que M. Guerra vient de mettre en lumière par une suite d'articles [1] aussi savants dans le fond qu'agréables pour la forme. On a pu voir d'après les précédentes descriptions quel intérêt s'y attache. Quoique les murs soient dérasés, leurs fondations apparaissent encore assez clairement pour permettre d'en tracer le plan qui nous reporte à la disposition des cryptes les plus anciennes; les deux escaliers latéraux se retrouvent partout, partout aussi les galeries de descente se replient sur elles-mêmes pour se réunir devant l'entrée de l'hypogée; si l'on compare cette crypte, par exemple, à celle de Sainte-Prisca à Rome, on ne peut manquer d'être frappé de l'analogie.

Malgré le dérasement, M. Guerra, a pu rétablir avec évidence les baies qui la rendaient accessible. D'après la miniature du XIIe siècle, le vestibule devait être séparé des trois tombeaux par une arcade largement ouverte, qui permettait de pénétrer de chaque côté du tombeau apostolique. Au-dessus de cette tombe s'ouvrait nécessairement la *fenestella* qui permettait aux fidèles de la vénérer à l'entrée du chœur et d'y faire descendre les objets qu'ils voulaient lui faire toucher.

Il est difficile, d'après les données que nous possédons, de restaurer le monument primitif, on peut affirmer seulement qu'il fut très-simple et que les mosaïques, le plan de la crypte ne remontent pas au delà du IVe siècle. Nous pouvons donc saluer ici un monument contemporain de la confession de Saint-Pierre et y puiser un nouvel argument en faveur de l'antiquité des chœurs relevés, construits sur des hypogées.

A Rome, tous les autels durent s'élever sur les tombeaux des martyrs; ce fut l'origine des confessions dans les nouveaux temples. Au bout du presbyterium, sous la place du saint sacrifice, on creusait un caveau profond d'environ un mètre pour y déposer les reliques et on construisait au-dessus l'autel fermé de transennes qui laissaient aux fidèles la faculté de voir et même de toucher les ossements sacrés.

1. *Ilustracion catolica*, 1879, 1880.

La basilique de Saint-Alexandre, découverte il y a quelques années au septième mille de la via Nomentana, nous permet mieux, qu'aucun autre monument, de nous rendre compte de cette disposition. — N'ayant pu visiter cette confession si intéressante, lors de notre dernier voyage de Rome, j'ai confié cette tâche à l'obligeance de M. Stevenson qui a bien voulu la remplir avec un soin et une érudition incomparables. Nous ne pouvons mieux faire que de joindre à ses dessins gravés (pl. CXXIV) la description qu'il nous en a fournie.

« L'autel se compose aujourd'hui de deux murs parallèles (*b b*) placés au travers du tombeau du saint et autrefois réunis par une large dalle de porphyre. Le mur de gauche a été coupé ainsi que le démontrent les fondements et l'obliquité de la partie restée intacte. Le mur de droite a reçu un grossissement en (*b'*) à l'aide de gros tufs cimentés. Cette même construction de tuf sans briques paraît à gauche de l'escalier de la basilique, dans les murs de restauration. La décoration des parois verticales semble avoir subi de nombreux changements ; mais les traces sont trop incertaines pour qu'on puisse à leur égard asseoir un jugement décisif, il paraît cependant qu'il y eut un temps où le revêtement (*u v*) de la partie antérieure était en marbre ; on y ajouta une façade (*c*) qui porte à sa base les restes d'une plinthe de marbre (*m*). Les autres parties étaient sans doute aussi revêtues de marbre quoique les traces en aient disparu. Plus tard on fit un mur (*h*) dont on ne peut savoir la hauteur et qui, à sa base, porte encore des fragments d'un socle en marbre (*l l*) évidemment postérieur à ce renformis. Entre le mur et le socle est une large bande de mortier (*i i*) destinée peut-être à soutenir un revêtement de marbre. En (*d*) est un mur moderne, en (*g*) un mauvais placage de marbre qui devait être répété en (*r*). — La voûte du tombeau (*a*) est formée de marbres et de briques placées à plat. Ce tombeau n'était visible que derrière les imbrications découpées d'une dalle à jour. L'intérieur a pour parements de grandes plaques de marbre blanc ; je n'ai pu explorer le fond à cause des débris qui le remplissent. »

Il résulte, selon nous, de cette description que la partie primitive se composait du sépulcre, des deux murs que recouvrait la dalle de porphyre et des transennes placées de chaque côté pour former la confession, sans en interdire complétement la vue aux fidèles. Une de ces transennes existait encore en partie à l'époque de la découverte et elle nous est conservée par une photographie de M. Parker. Conti, dans la monographie de la basilique, en a gravé un fragment. Cette transenne ajourée, ouverte au milieu par une fenestella, portait dans le haut cette inscription dédicatoire : (Eventio) *et Alexandro Delicatus voto posuit dedicante æpiscop. Urs.* Ursus fut, dit-on, évêque de Numentum. — Nous suivons dans la restauration du premier mot l'opinion de M. Stevenson : « Les actes « disent que Severina enterra Eventium et Alexan« drum in uno monumento, Theodulum vero solum « in loco altero. » Notre savant ami a découvert le tombeau de Théodule dans la grande chapelle à gauche, tout près du cubiculum. Ce tombeau servait également d'autel, il était surmonté d'un ciborium à quatre colonnes.

Une transenne du même genre existe à Grotta-Ferrata. Nous l'avons gravée (pl. CXV) d'après un dessin manuscrit de la Vallicelliana à Rome. (Ms. R. 26.) Elle fut trouvée dans une fontaine près de Frascati, dans un lieu appelé *il Piscaro*. Mentionnons aussi, à ce propos, la transenne du monument de l'évêque saint Léon dont parle M. de Rossi dans le *Bulletin d'archéologie chrétienne*. (1864, p. 64.) M. de Rossi publie une claire-voie en marbre trouvée à Castel-Volturno et maintenant au musée de Capoue, qui présente un chrisme, et qui peut donner idée des anciennes portes de confession. (*Bulletin d'archéologie*, 1881, 156.)

Si notre restauration de l'autel au-dessus de la confession offre peu d'incertitude, il est plus difficile de savoir la forme du ciborium qui l'abritait. M. Stevenson s'est livré à une recherche minutieuse de tous les fragments qui pouvaient entrer dans la reconstitution et qui ont été mutilés ou dispersés depuis l'ouverture de la fouille ; il a recomposé une petite colonne de 1 m. 20 de haut, de 0 m. 10 de diamètre avec chapiteaux à feuilles d'eau — deux petits tronçons que leur diamètre semblaient rapprocher — des tronçons de 0 m. 12, 13, 22 ; un de ces derniers porte une rainure probablement destinée à l'encastrement d'une clôture. Ces divers marbres me paraissent étrangers à notre édicule. Les seuls qui pourraient s'y ajuster sont deux bases de colonnes portées sur de petits stylobates où on lit ces inscriptions interrompues et qui semblent rappeler l'existence de deux autres bases semblables : — IVNIA SABINA C F. EIVS FECERVNT — ET SANCTORVM ORNAVIT. — On les a figurées sur la gravure comme elles avaient été posées sur l'autel au moment où on l'a photographié, mais nous devons avertir qu'elles sont interver-

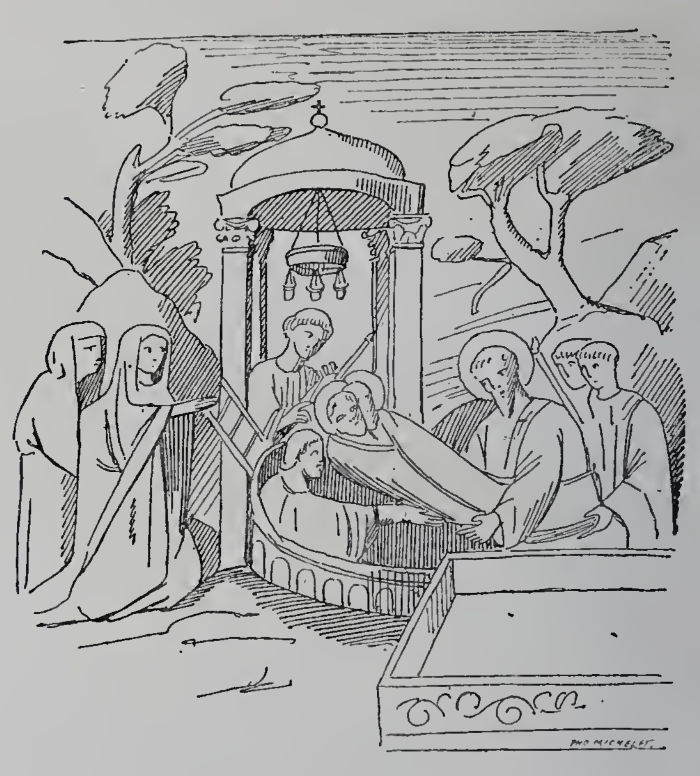
ties. — Elles portent une entaille à l'angle inférieur destinée peut-être à l'encastrement de la table d'autel et, comme l'assure Nesbitt [1], elles furent trouvées jointes à l'autel.

Nous n'avons aucun élément pour restaurer le haut du ciborium; une tablette de marbre portant quelques lettres du nom *Alexander* [EXANDE] et que nous voyons dans la photographie de Parker, pourrait avoir appartenu à la frise, malheureusement la paléographie nous reporte à une date antérieure [2].

Nous devons une attention toute spéciale aux confessions qui reçurent les restes de saint Pierre; le prix des reliques méritait la construction de monuments importants, de sorte qu'en dehors de l'intérêt qui s'attache à de si grands souvenirs il est nécessaire, au seul point de vue archéologique, de les étudier avec soin.

Une ancienne tradition, que semble adopter saint Damase, affirme que les Grecs enlevèrent après leur mort les corps des saints apôtres Pierre et Paul pour les transporter en Orient, mais qu'ils furent obligés de les abandonner près de la ville à cause de l'orage que ce vol sacrilége fit instantanément déchaîner sur eux [3]. Les corps des saints apôtres restèrent-ils longtemps cachés entre les voies Ardéatine et Appienne? Nous l'ignorons, mais il paraît certain que sous le pape Zéphirin (202 † 218), l'un avait repris le lieu de son repos au Vatican et l'autre sur la voie d'Ostie. Son successeur, saint Calixte, les réunit dans le puits de la Platonia, afin de les soustraire aux fureurs sacriléges d'Héliogabale, et ils demeurèrent de nouveau en cet endroit jusque vers l'an 254, alors que saint Corneille les transféra dans les églises qui leur sont actuellement consacrées.

Le fait de cette translation était figuré sur des fresques de l'ancienne basilique de Saint-Pierre; nous en possédons le souvenir dans la gravure d'Aringhi. J'ai copié moi-même à la bibliothèque ambroisienne un dessin manuscrit de Grimaldi qui me paraît plus fidèle et où on lit cette inscription : « Supra arcus « columnarum Porticus veteris Vaticanæ basilicæ cer« nebantur historiæ antiquissimæ B. Petri quas « ante demolitionem exemplandas curavi... » (F° 26, v° et 27.) On avait dit que ces peintures dataient du règne de Martin V, mais Aringhi prouve que les armoiries de ce pontife avaient été superposées et il prétend que les archéologues les faisaient remonter à l'origine de l'église. La forme des lampes sous le ciborium, la composition générale ne me paraissent pas antérieures au XIIe ou XIIIe siècle.



Translation du corps des apôtres, figurée sur une fresque de l'ancien Saint-Pierre (d'après un manuscrit de la bibliothèque ambroisienne).

Dans l'état actuel, la Platonia [1] remonte au pape Damase (366 † 384), comme nous l'apprend le *Livre pontifical :* « Ædificavit Platoniam, ubi corpora apos« tolorum jacuerint id est B. Petri et Pauli quam et « vestibus ornavit. » Le moyen-âge avait recueilli quelques-uns des vers de ce saint Pape et nous les a transmis dans une inscription aujourd'hui mutilée. L'édifice a la forme d'une abside entourée d'arcosolia et d'un banc. Entre le second et le troisième arcosolium s'élevait la chaire pontificale sur laquelle siégeait, dit-on, le pape saint Étienne, lorsqu'il fut martyrisé. (Voyez *Chaires*, pl. CLI.)

Au centre se trouve la confession que nous venons étudier. Un autel, percé devant et derrière d'une

1. *Archæologia*, 1866, vol. XL, p. 188 : *close to the altar.*
2. Photog. de Parker, n° 383 du catalogue de 1871.
CONTI (anonyme) : Oratorio di S. Alexandro papa e martire, —vers 1858, atlas; —le petit texte est devenu très-rare.
Archæologia, vol. XL, 1866 : *On the churches at Rome ealier than year 1150 by Alex. Nesbitt.*
SMITH, *Dict. of christ. antiquit.*, p. 62, 63.
3. BARBIER DE MONTAULT, *Les églises de Rome*, p. 241.
S. GRÉGOR. MAG., *Regist.*, lib. III.

1. On l'appelle ainsi à cause de tables de marbre précieux découpées en tranches très-minces.
PANVINIO, *Sette chiese*, p. 122.
D. GUÉRANGER, *Sainte Cécile et la Société romaine*, p. 104.

double fenestella, recouvre l'orifice du puits funéraire qui reçut les précieuses dépouilles des apôtres. L'architecture de cet autel appartient à l'époque des Cosmati (pl. CXLII), comme les mosaïques d'émail qui ornent les colonnes et les frontons le laissent voir tout de suite.

En 1849, M. Perret obtint la permission de déplacer une partie de cet autel et de pénétrer dans la confession. Après l'avoir déblayée des décombres dont elle était remplie, on mit à découvert de larges plaques de marbre. L'entrée de ce caveau est une petite ouverture carrée, qui, à la profondeur d'un mètre environ, s'élargit de manière à former une double tombe, mesurant un peu plus de deux mètres sur toutes dimensions. Ce caveau est divisé en deux compartiments égaux par une plaque de marbre, ses côtés sont revêtus de marbre à la hauteur de 1 m 15, et la voûte qui la recouvre est ornée de peintures [1]. M. Perret après avoir enlevé le salpêtre des parois a retrouvé une peinture assez bien conservée qu'il décrit ainsi : « Notre-Seigneur apparaît sous la forme d'un jeune homme d'une céleste beauté; sa tête est ornée d'un nimbe et d'une longue chevelure. Il est vêtu d'une tunique et d'un manteau, sa droite est étendue vers saint Pierre auquel il doit remettre les clefs dont on croit voir les anneaux. Le buste seul de Notre-Seigneur est visible, le reste du corps est caché sous une espèce de nuage. A sa gauche se tient saint Paul, debout, ainsi que saint Pierre, tous deux sont représentés imberbes. Saint Paul est vêtu d'une tunique et d'un manteau sur lequel on remarque la lettre I. Saint Pierre semble vêtu d'une double tunique. Tous deux sont chaussés de sandales. Le tableau se termine par deux palmiers. On croit que le caractère de cette peinture est bien celui du IV[e] siècle [2]. » Cette composition occupe tout le côté opposé à l'entrée. Sur la paroi latérale de gauche, M. Perret [3] a découvert aussi une figure tenant une couronne; on voit du même côté les traces de quatre autres personnages tenant également des couronnes. Tout porte à croire que du côté opposé se trouvent encore cinq figures, ce qui formerait le nombre des douze apôtres [4].

Il est clair que l'autel antique n'avait pas la forme de celui que nous voyons aujourd'hui, les peintures qui ornent la confession prouvent que ce caveau était accessible du moins par une fenestella comme à Saint-Jean-de-Latran.

Une dalle qu'il est impossible de voir, mais que je suis parvenu à estamper, forme le plafond de la confession ; elle est ornée d'une couronne à laquelle est suspendue par des rubans une croix en P. La nature de cet ornement semble indiquer que la dalle était dressée verticalement, elle a comme largeur celle de l'autel actuel, c'est-à-dire 1 m 21, mais je n'ai pu m'assurer de son autre dimension; elle formait peut-être la face antérieure de l'autel antique, les croix dans le genre de celles que nous avons ici et dont l'usage est si répandu pendant l'époque mérovingienne ou wisigothe semblent fort souvent destinées aux autels, tels que ceux d'Enserune, de Digne, de Bagnols, etc. N'oublions pas, lorsque précisément nous étudions le tombeau primitif du saint apôtre, la statuette de bronze de saint Pierre tenant une croix semblable [1].

Ce n'est plus, comme nous l'avons dit, à Saint-Sébastien qu'il nous faut chercher maintenant les reliques de saint Pierre, mais dans la célèbre confession vaticane que tant de Papes ont ornée de leurs trésors. L'importance d'un tel monument, qui dut servir de type à beaucoup d'autres, exige que nous donnions à son étude quelques développements. Avant d'en entreprendre la description et d'en essayer la restauration, nous recueillerons, selon notre habitude, les principales données historiques qui doivent l'éclairer.

Malgré l'incertitude qui règne sur les anciennes translations du corps de saint Pierre, il paraît incontestable que, du temps de Constantin, il se trouvait au Vatican et qu'il fut la cause de l'érection de la basilique. Severano, comme titre d'authenticité à cette origine, rapporte qu'en démolissant l'église on trouva une quantité de briques avec le nom de Constantin inscrit dans un cercle : *Constantinus aug. D. N.* Saint Silvestre ouvrit, en effet, la voie de magnificence où devaient le suivre tant de Souverains-Pontifes : « Constantin, nous dit le *Livre pontifical*, à « la demande de l'évêque Silvestre, éleva une basi- « lique au bienheureux apôtre Pierre dans le temple

1. NORTHCOTE, traduct. d'Allard, *Rome souterraine*, p. 156.
2. PERRET, VI, p. 25.
3. *Id.*, I, p. 8.
4. BLESER, *Rome et ses monuments*, p. 378.

1. Ce bronze se trouvait dans la collection de Bellori, et a été gravé par Santi Bartoli : *Lucerne ant.*, part. III, tav. XXVII.
FOGGINI, *De romano itinere D. Petri et episcopatu*, p. 484.

« d'Apollon. Il enveloppa le loculus du corps de « saint Pierre dans de solides lames de bronze de « Cypre; il donna au caveau cinq pieds dans toutes « ses dimensions, puis il orna la partie supérieure « de colonnes de porphyre et de colonnes vitinées « qu'il avait fait venir de Grèce [1]. »

Les premières invasions barbares, un siècle après, obligèrent, par leurs ravages, les Papes à de nouvelles dépenses. Sixte III (432) obtint de Valentinien une statue du Sauveur enrichie de pierreries et des images des apôtres non moins magnifiques. — Saint Hilaire (461) donna à la confession 22 arcs d'argent. — Hormisdas (514) une trabe d'argent pour suspendre les lampes, 2 arcs d'argent et des étoffes précieuses. — Pélage II (578) la revêtit de plaques de vermeil. — Grégoire le Grand (590) y construisit un ciborium avec colonnes d'argent [2]. — Honorius Ier (625) y dépensa 187 livres d'argent. — Severinus renouvela les mosaïques de l'abside.

La visite de saint Grégoire de Tours et la description qu'il nous a laissée ont une haute importance dans l'histoire de cette confession : « Dans le temple, « dit-il, qu'on appelait jadis Vatican, il y a quatre « rangées de colonnes dont le nombre ne s'élève pas « à moins de quatre-vingt-seize. Il y en a aussi quatre « à l'autel qui complètent le nombre de cent, sans « compter celles qui soutiennent le ciborium du sé- « pulcre. Ce sépulcre placé sous l'autel est, en effet, « d'une rareté extrême; celui qui désire y prier ouvre « les chancels dont il est entouré et s'approche du « sépulcre. Là il trouve une petite *fenestella* par la- « quelle il passe la tête et il demande la faveur dont il « a besoin ; il ne tarde pas à l'obtenir si sa prière est « juste. S'il désire emporter des gages, il y met un « palliolum après l'avoir pesé, de telle sorte que s'il « est imbu de la vertu divine, il l'en retire plus lourd. « Il y en a beaucoup qui portent des clefs d'or dont « on se sert pour fermer les chancels du bienheureux « sépulcre. Quatre colonnes d'une merveilleuse élé- « gance et blanches comme la neige soutiennent le « ciborium du sépulcre [1]. »

Le nombre des colonnes des nefs peut être exact, mais il est singulier que saint Grégoire ne parle pas de celles de l'iconostase à moins qu'il ne les désigne par ces mots *quatuor in altari* dont le compte serait erroné.

Les Papes ne se lassaient pas de verser leurs trésors sur cette confession. Grégoire III [2] (731) y fit des travaux considérables, il y plaça les colonnes d'onyx que lui avait données l'exarque Eutychius et les surmonta de trabes d'argent avec les figures du Sauveur et des apôtres, de Marie et des vierges. (Voyez *Iconostases*.)

Charlemagne, pendant son séjour à Rome, vint y déposer de riches présents.

Étienne III (768) orna les clôtures d'argent.

Adrien Ier (772) [3] enveloppa l'intérieur de la confes-

1. Le *Livre pontifical*, malgré toutes les assertions contraires, est un monument d'une précieuse antiquité. (L'abbé Duchesne (*Étude sur le Liber pontificalis*, p. 28) a prouvé que sa date est comprise entre 514 et 524; les vies postérieures ont été ajoutées une à une. Nous pouvons donc le citer avec confiance.

Fecit Augustus Constantinus ex rogatu Silvestri episcopi basilicam B. Petro apostolo in templo Apollinis. Cujus loculum cum corpore S. Petri recondidit, ipsum loculum undique ex ære cyprio conclusit, quod est immobile. Ad caput pedes quinque, ad pedes pedes quinque, ad latus dextrum pedes quinque, ad latus sinistrum pedes quinque, subtus pedes quinque, supra pedes quinque. Sic inclusit corpus B. Petri apostoli et recondidit et ornavit supra ex columnis porphyreticis et alias columnas vitineas quas de Græcia perduxit. (*Anast.* 42.)

2. Fecit B. Petro apost. ciborium cum columnis suis quatuor ex argento puro. Hic fecit, ut super corpus B. Petri, et B. Pauli apost. missæ celebrarentur. (*Id.*, 115.)

Le souvenir de cette donation était gravé dans une inscription du portique de l'église.

1. In templo, quod vocitabatur antiquitus Vaticanum, quatuor ordines columnarum valde admirabilium numero nonaginta sex habens. Habet etiam *quatuor in altari*, quæ sunt simul centum, præter illas quæ ciborium sepulcri sustentant. Hoc enim sepulcrum sub altari collocatum valde rarum habetur. Sed qui orare desiderat reseratis cancellis quibus locus ille ambitur, accedit super sepulcrum; et sic fenestella parvula patefacta, immisso introrsum capite, quæ necessitas promit efflagitat. Nec moratur effectus, si petitionis tantum justa proferatur oratio. Quod si beata auferre desiderat pignora, palliolum aliquod momentana (id est statera) pensatum facit intrinsecus,... si fides hominis prævaluerit, a tumolo palliolum elevatum ita imbuitur divina virtute ut multo amplius quam prius pensaverat ponderet; multi enim et claves aureas ad reserandos cancellos beati sepulcri faciunt, qui ferentes pro benedictione priores accipiunt... sunt ibi et columnæ miræ elegantiæ candore niveo, quatuor numero, quæ ciborium sepulcri sustinere dicuntur. (Gr. de Tours, *Mirac.*, I, 28, Migne, 729.)

B. Petri apostoli.... altare, positis in altum pulpitis, locatum habetur : cujus pars inferior in modum cryptæ ostio clauditur, habens nihilominus et ipsa cum sanctorum pignoribus altare suum. (*Id.*, I, XXXIV, p. 736.)

2. *Anast.*, (p. 176.) Hic concessas sibi columnas sex onychinas volubiles ab Eutychio exarcho, duxit eas in Ecclesiam beati Petri apostoli, quas statuit circa presbyterium ante confessionem, tres a dextris, et tres a sinistris juxta alias antiquas sex filio pares, super quas posuit trabes, et vestivit eas argento mundissimo. In quo (ou in quibus) sunt expressæ ab uno latere effigies Salvatoris et apostolorum et ab alio latere Dei genitricis et sanctarum virginum. Posuitque super eas lilia et pharos argenteos, pens. in unum lib. septuaginta.

3. *Id.*, (267) ...confessionem beati Petri totam intus ex auro purissimo in laminis, diversisque historiis compte ornavit, pondera trecentarum librarum ponens, et in postem superius ejusdem sacræ confessionis auri mundissimi libras 13, pari modo et in ipsius apostoli confessionis liminari inferiori libras 25. Aspectum vero altaris super eandem confessionem,

sion de lames d'or très-pur qui ne pesaient pas moins de trois cents livres. Il dépensa encore dans la partie supérieure des sommes importantes, il renouvela les bas-reliefs d'or et les chancels.

Léon III [1] (795) accumula sur cette confession d'immenses richesses, il donna une nouvelle magnificence à l'iconostase dont la trabe d'argent porta un arc du même métal encadrant une statue du Sauveur; il y éleva de nombreuses figures d'anges accompagnées de calices. Il agrandit le ciborium de l'autel tout brillant de métaux précieux et plaça sur ses chapiteaux des chérubins de vermeil. Il fondit une statue de saint Pierre en or, enfin consacra des sommes considérables à fabriquer des lampes et des voiles somptueux.

Pascal Ier (817) [1] orna le *propiliatorium* de Saint-Pierre de bas-reliefs d'or d'un travail merveilleux et pesant 200 livres; il fit broder sur quarante-six voiles de véritables tableaux pour les arcs du presbyterium (sans doute ceux du ciborium).

Grégoire IV (827) donna quatorze voiles.

atque dextra, lævaque parte juxta gradus jam dictæ confessionis, addens in ea argenti libras centum triginta sex curiose (cariosum) renovavit, ejusque historias ex auro purissimo lib. XVIII nitidissime decoravit.

(270). et intus in confessione imaginem in modum Evangeliorum ex auro obrizo, pens. libras viginti simul, et cancellos ante eamdem confes ionem ex auro purissimo, pens. libras 56 : qui fecit simul in altari intus in sacra ultro, citroque confessione imaginem in modum et Evangeliorum, necnon et in postibus inferioribus et superioribus, atque cancellis simul etiam et circa corpus ex auro obrizo libras mille trecentas viginti octo.

1. Fecit enim in basilica beati Petri principis apostolorum nutritori suo thuribulum aureum ante vestibulum altaris pens. libras decem et septem. Immo et in confessione ejusdem apostoli rugas ex auro purissimo, cum gemmis diversis pens. libras quadraginta et novem... Verum etiam et cortinas albas holosericas rosatas habentes in medio crucem de chrysoclabo, et periclysin de fundato unam.

(286). Gabathas fecit ex auro purissimo quindecim, cum gemmis pendentes in pergula ante altare, pensan. libras sexaginta quinque et semis. Sed et tabulam ante confessionem fecit ex auro purissimo, pensan. libras 29. Verum etiam et imagines argenteas deauratas duas super regias (*ou* rugas) majores posuit, pens. libras nonaginta. Immo et canthara argentea duo in presbyterio fecit, pens. libras quinquaginta, necnon et fenestras ipsius ecclesiæ ex metallo cyprino decoravit.

(292). Gabatham ex auro purissimo anaglypham, cum gemmis pretiosis ornatam, quæ pendet ante imaginem ipsius apostoli in ingressu vestibuli, pens. libras septem et semis. Faciem vero sacri altaris ipsius apostolorum Principis ab imo, usque ad summum, cum luminaribus inferius superiusque; necnon et infra confessionem Salvatorem stantem, dextra, lævaque ejus beati apostoli Petri et Pauli, habentes pariter coronas ex gemmis pretiosis, atque pavimentum ipsius confessionis investivit ex auro fulvo nimis, pens. libras quadringentas quinquaginta et tres, et uncias sex.

Pari modo ubi supra fecit imaginem ipsius apostolorum Principis in parte virorum, ex auro purissimo et gemmis pretiosissimis miræ magnitudinis, et pulchritudinis decoratam pens. libras decem et novem, et uncias tres.

(293). Præsertim fecit cancellos fusiles in ingressu presbyterii, seu in dextra parte, lævaque, necnon et in ingressu vestibuli ex argento mundissimo, pens. simul libras mille quingentas septuaginta et tres. Simulque et columnas volatiles (tornatiles vel versatiles) tam in ingressu corporis dextra, lævaque ex parte virorum, ac mulierum para octo, pens. simul libras 190.

(293). Cherubin ex argento purissimo deauratos quatuor, qui stant super capita columnarum argentearum sub cyborio, pens. libras nonaginta et tres. Fecit... ubi supra, imaginem Salvatoris auream, quæ stat in trabe super ingressum vestibuli, pens. libras septuaginta et novem.

(295). Calices majores ex argento mundissimo, qui sedent super trabes argenti numero decem et octo, pens. simul libras centum octuaginta duas. Necnon, ubi supra, fecit cerostatas majore, fusiles ex argento purissimo, qui stant ante confessionem pens. libras 198. Investivit vero super trabem ex argento mundissimo, quæ est super imaginem auream in ingressu vestibuli, pensan. libras 126 et semis. Verum etiam, ubi supra, fecit lucernas fusiles duas ex argento purissimo, pens. simul libras 27. Et hoc constituit, ut Dominicorum dies, vel in sanctis solemnitatibus, hinc inde juxta lectoriam consisterent et ad legendum sacras lectiones luminis splendore refulgerent.

(296). Fecit super cyburium de altari majori beato Petro Apostolo canthara majora quatuor ex argento purissimo, habentia in medio cereos ex argento deauratos, pensan. in unum libras centum et quadraginta.

(297). Pharocantharos fecit in presbyterio numero quatuordecim ex argento mundissimo, pens. simul libras quadringentas 33. Necnon columnas octo, et arcus quatuor fecit de argento pens. inibi libras 173.

(304). Item aliud velum majus e chrysoclavo, quod pendet in trabe argentea ante imaginem Salvatoris supra in ingressu vestibuli.

(305). Velum album holosericum rosatum majus unum, quod pendet in trabe majore super imagines aureas, ornatum in circuitu de fundato.

Fecit super altare majus cyborium cum columnis suis quatuor ex argento purissimo deaurato, cum diversis historiis miræ magnitudinis mirifice decoratum, quod pensat libras duo mille septingentas et quatuor et uncias tres.

(305). Fecit ante confessionem ipsius apostolorum Principis angelos ex argento purissimo, dextra lævaque, pensan. inibi libras 146. Necnon et alios angelos duos ex argento purissimo deauratos, qui stant *in trabe majori super ingressu vestibuli*, dextra, lævaque, juxta imaginem Salvatoris auream, pens. simul libras sexaginta tres. Et alios angelos quatuor minores ex argento purissimo deauratos, ubi supra, dextra, lævaque, qui pens. simul libras sexaginta octo.

Fecit, ubi supra, columnellas ex argento deauratas sex in ingressu vestibuli, diversis depictas historiis, quæ pens. simul libras 147. Fecit et crucem majorem ex argento purissimo deauratam, quæ stat juxta altare majus, pens. libras 22.

Fecit vero ubi supra arcum majorem ex argento mundissimo deaurato supra in ingressu vestibuli, *pens. libras centum triginta, et unam et semis.*

(313). Ubi sacratissimum corpus ipsius Principis apostolorum requiescit, renovavit imaginem auream, habentem vultum Salvatoris D. N. J. C. ac sanctæ Dei Genitricis Mariæ Dominæ nostræ et beati Petri et Pauli, atque Andreæ, necnon et beatæ Petronillæ martyris, ubi et addidit auri obrizi lib. 21, et uncias tres.

1. (330). Propitiatorium sacri altaris beati Petri ubi sacratissimum corpus ejus quiescit, spanoclistum ex auro fulvo cum diversis historiis depictum, atque mirifice decoratum pens. libras ducentas.

Cependant les déprédations des Sarrasins, qui dépouillèrent la confession, obligèrent les Papes à de nouvelles libéralités. Léon IV[1] (847) refit les bas-reliefs au milieu desquels il plaça son image et celle de l'empereur Lothaire. Il chercha à rendre à l'autel son ancienne splendeur, il y représenta le Sauveur assis sur un trône, couronné de pierres précieuses, accompagné à droite de chérubins, à gauche des apôtres et de divers saints. Le *propitiatorium* de l'autel que donna le pape Pascal avait sans doute été dérobé par les Sarrasins, il le refit, mais au lieu d'y dépenser 200 livres d'or il ne put y mettre que 72 livres d'argent et 80 d'or.

Ses successeurs poursuivirent cette œuvre réparatrice; Benoît III[2] (855) commanda un volet d'or pour fermer la *fenestella* de la confession. Nicolas Ier (858) s'efforça de rendre à l'iconostase sa première splendeur qu'il avait perdue par l'enlèvement des métaux précieux, il lui restitua ses architraves, ses statues et l'arc d'argent du milieu où il supendit une croix d'or[3].

Léon IX (1049) attribua la dixième partie des offrandes qui lui revenaient à la confession de saint Pierre[4].

Les luttes que la Papauté eut à subir contre la tyrannie impériale absorbèrent ses ressources pécuniaires, aussi voyons-nous pendant ces temps calamiteux, un appauvrissement sensible dans les offrandes pontificales.

M. de Rossi a retrouvé dans la villa Pia une inscription qui rappelle les travaux qu'un marbrier du nom de Paul exécuta dans le chœur de Saint-Pierre à la fin du XIe siècle[1].

Calixte II (1119) restaura l'autel de Saint-Pierre et l'orna de marbres précieux. L'autel ainsi restauré fut conservé intact jusqu'au temps de Clément VIII qui, sans y toucher, édifia au-dessus l'autel moderne[2].

Innocent III (1198)[3] renouvela la tribune qui tombait en ruine, et refit la mosaïque avec cette inscription en vers léonins :

SUMMA PETRI SEDES, HÆC EST SACRA PRINCIPIS ÆDES
MATER CUNCTARUM, DECOR, AC DECUS ECCLESIARUM
DEVOTUS CHRISTO, QUI TEMPLO SERVIT IN ISTO
FLORES VIRTUTIS CAPIET, FRUCTUSQUE SALUTIS.

Il orna aussi l'autel et le lieu où on venait prier d'une grille de bronze qui portait cette autre inscription :

SI CUM DISCIPULIS BISSEX CHRISTUS RESIDEBIT
CUM REDDET POPULIS QUOD QUISQ. MEREBIT
SIT TERTIUS HOC MUNUS DANS INNOCENTIUS UNUS
SIC COMES IN VITA TIBI PETRE COHISRAELITA.

Benoît XI, vers 1340, opéra une restauration importante. Ses successeurs continuèrent l'œuvre décorative jusqu'à Clément VIII (1593) qui rendit la confession plus vaste, la réduisit en forme de croix et la dota d'un nouvel autel.

Paul V (1605) orna non-seulement la confession mais tout son pourtour avec une incomparable magnificence. Il facilita l'abord du grand autel par de nouveaux escaliers et employa dans ce travail des marbres qui provenaient de la basilique constantinienne[4]. Pendant ce travail on trouva plusieurs cuves funéraires où reposèrent, dit-on, les dix premiers successeurs de saint Pierre[5].

Urbain VIII (1623) releva l'autel de quelques palmes et érigea les quatre colonnes de bronze.

En résumé, nous n'observons que trois changements notables dans la confession de Saint-Pierre ; nous

1. (368). Fecit denique tabulam de smalto opus ducentas sexdecim auri obrizi. Confessionem vero crebro dicti altaris tabulis ex argento paratis purissimo simili modo tota animi devotione ad antiquum decus et statum perduxit. In quibus Salvatorem in throno sedentem conspicimus pretiosas in capite gemmas habentem et a dextris illius cherubin, a læva quoque ejus vultus apostolorum, cæterorumque depictos. Immo et rugas sacræ confessionis ex argento constructas, vultus habentes beatissimi Petri et Pauli, pens. omnia libras 208.

(393). Propitiatorium sacri altaris beati Petri, ubi sacratissimum corpus ejus quievit, spanoclistum habens quidem argenti 72, auri vero octuaginta.

2. (p. 401.) Ad cooperiendum billicum confessionis fecit cooperculum ex auro purissimo, pensan. libras tres.

3. (422). Trabes majores in presbyterio respicientes omnes in gyro complevit, quæ illud luculenter ornant, decusque augent, et amplius mira sua magnitudine dant honorem; ubi etiam, quod nullus post devastationem Saracenorum agere nixus est, *arcum fecit argenteum, et melius, quam olim fuerat super excellentiorem trabem, quæ est ante cyborium* in medio posuit, et tres imagines argenteas, una figura Domini Salvatoris, duabus vero angelorum scalpsit effigies, ac illis novem lib. auri deaurans *subposuit;* quarum una pens. libras octuaginta, alias libras septuaginta, tertio vero pens. libras similiter septuaginta. Fecitque ibidem crucem auream unam, pretiosis gemmis ornatam... et in summitate ejusdem eam arcus locavit, ubi pro amplitudine decoris ejus, atque speciminis appendit coronam auream unam, cruces argenteas duas, calices argenteos duos.....

4. SEVERANO, VII, *chiese*, p. 117.

1. *Bull. d'arch.*, 1875, p. 141.
2. SEVERANO, 118.
3. BONANNI, *Temp. Vaticani hist.*, 1696, p. 43.
4. TORRIGIO, *Le sacre grotte vaticane*, Viterbe, 1618, (in-12) p. 80.
5. SEVERANO, 120.

voyons d'abord le loculus de saint Silvestre, la crypte annulaire de Léon III, enfin les travaux de Clément VIII qui l'enveloppa d'une galerie plus vaste et concentrique.

Après ce coup d'œil sur l'histoire, cherchons dans la confession actuelle les souvenirs qu'elle garde du passé et les traces qui nous aideront à la reconstituer dans l'état antique. Nous emprunterons à Mgr Barbier de Montault son excellente description de ce monument [1].

« Au fond d'un puits profond de six pieds, bordé de marbre enfumé, et correspondant à l'étage inférieur de la catacombe vaticane, repose le corps de l'apôtre saint Pierre enveloppé de bronze, comme le rapporte Anastase. Ce puits, au fond duquel les pèlerins purent, pendant toute la durée du moyen-âge apercevoir la croix d'or posée par Constantin sur la tombe d'airain, ne fut fermé qu'à la fin du XVI[e] siècle, lorsque Clément VIII renouvela l'autel papal; à l'orifice est maintenant une dalle de bronze portant en relief une croix renversée. Cette dalle ferme à clef et n'a pas été ouverte depuis le pontificat de Grégoire XVI, qui permit à l'empereur de Russie, Nicolas, de voir l'intérieur du puits, où il observa, le long des parois, les clous auxquels on suspendait soit l'encensoir apostolique, soit des objets de dévotion, *brandea*.

« C'est sur cette dalle que pose la cassette de vermeil, ciselée aux armes de Benoît XIV, dans laquelle sont renfermés les palliums de laine blanche. La cassette est entourée, comme d'une niche ou absidiole, tout étincellante de mosaïques. Au fond est représenté le Sauveur, bénissant à la manière grecque, et tenant le livre des Évangiles à cet endroit :

EGO	QUI
SUM VIA	CREDIT
VERITAS	IN ME
ET VITA	VIVET.

« Son regard est sévère. Son nimbe d'or est timbré d'une croix à branches droites accusées par un trait noir. Sa tunique d'or est couverte d'un manteau bleu, marqué d'une croix d'or. Cette mosaïque, à fond d'or, date du pontificat d'Innocent III et du commencement du XIII[e] siècle (Ciampini, *De sacris ædificiis*,) à droite et à gauche sont figurés, très-finement, saint Pierre et saint Paul, l'un avec le livre et les clefs, l'autre avec le livre et le glaive renversé. Des abeilles qui voltigent dans la bordure reportent au pontificat d'Urbain VIII la date d'exécution de ce petit chef-d'œuvre.

« Au-dessus de l'arcade cintrée qui termine l'absidiole, s'étend une longue châsse en bois, où apparaissent encore quelques vestiges de plaques d'émail champlevé. Il en reste assez pour juger de l'ensemble qui devait offrir une arcature courante portant sur des colonnettes. Aux écoinçons s'élançaient des tourelles à toit conique. Sous chaque arcade se tenait assis un apôtre; le Christ occupait le centre.

« Une grille en cuivre doré, à laquelle on suspendait des lampes, protége cette châsse. Elle est signée ✝ OBERT et datée, ainsi que la châsse, du pontificat d'Innocent III (1198-1216), par cette inscription à la fois symbolique et votive :

✝ SIC CUM DISCIPULIS, ETC. (Voy. plus haut, p. 90.)

A l'aide des souvenirs que l'histoire nous a laissés et des restes anciens épargnés par les restaurations, nous avons essayé de restaurer cette vénérable confession, nous devons justifier le tracé de cette reconstitution.

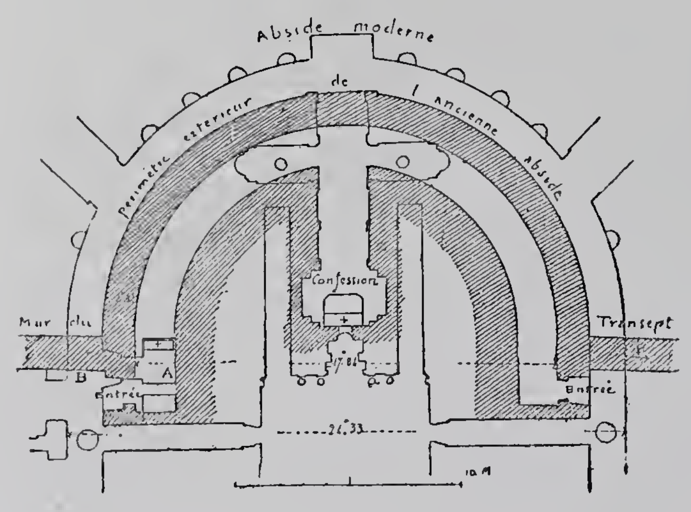
Nous avons pris pour base le centre de la confession moderne qui n'a pas dû changer notablement, défendue qu'elle était par le respect de son vénéré tombeau. M. de Bussière [1] constate cette préservation; tous ceux qui ont étudié les anciens édifices de Rome demeurent convaincus qu'ils sont presque toujours assis sur des fondations primitives, et cherchent dans ce fait constant d'excellentes données pour les restaurer. Cette observation exacte pour les constructions profanes, l'est plus encore pour les églises où les murs devenaient eux-mêmes quelquefois des sortes de reliques [2]. D'après cela, nous n'hésitons pas à penser que le mur antérieur du corridor qui pourtourne actuellement l'abside est précisément celui de l'abside constantinienne.

Les dimensions justifient cette hypothèse. L'abside moderne a 24^{m} 33, mesure que M. Letarouilly a vérifiée lui-même, et le corridor annulaire 1^{m} 70 de largeur. Nous savons, d'autre part, que l'ancienne abside avait 80 pieds, soit 17^{m} 84 de large, sur 44 pieds, soit 9^{m} 812 de profondeur. Ces cotes ont été trouvées dans

1. *Églises de Rome*, p. 177.

1. *Sept basiliques de Rome*, p. 342.
2. Voyez pour Saint-Jean-de-Latran.

un manuscrit de Baltazzar Perruzzi [1] et sont confirmées par Severano. Si nous déduisons la double largeur de la galerie annulaire moderne nous arrivons au périmètre extérieur de l'abside primitive et il nous restera 1^{m} 54 d'épaisseur pour son mur, ce qui ne paraîtra pas exagéré, si l'on songe que c'est un soubassement. — Le mur de fond de la petite chapelle du Sauveur marquée A semble indiquer le parement intérieur de l'ancienne galerie annulaire qui conduisait à la chapelle de la confession peu différente de celle de nos jours.



Plan de l'ancienne confession de Saint-Pierre.

On discerne tout de suite, d'après ces données, l'œuvre de Clément VIII qui ne toucha pas au fond de la chapelle, forma une croix dont il prit les bras aux dépens de l'ancien corridor désormais condamné, puis enveloppa le tout d'un corridor plus large mais concentrique au premier. Le sol, dans ces transformations, ne dut pas changer. Je suis persuadé que le niveau actuel des cryptes vaticanes est le sol même de l'ancienne basilique.

Je n'oserais dire que la crypte annulaire devant laquelle noús nous trouvons, remonte à Constantin, cette forme semble trop familière aux temps carlovingiens, pour ne pas en faire honneur à Adrien Ier ou Léon III.

Il est aisé de construire le presbyterium sur le soubassement ainsi déterminé. Le banc des prêtres pourtournait la tribune, s'arrêtant au trône pontifical élevé de cinq degrés, comme l'indiquait Alfarani dans un plan (1590) antérieur de quelques années aux travaux de Clément VIII. L'autel et le ciborium ont leur place marquée au-dessus du tombeau lui-même.

1. Elles m'ont été communiquées par M. Simil. Letarouilly, *Vatican*, pl. XLIX.

L'accès de la confession, c'est-à-dire de son corridor circulaire, avait lieu latéralement. On s'est demandé si l'entrée ne se faisait point par l'escalier placé jadis dans l'angle extérieur de la tribune, mais cet escalier, selon nous, servait de communication avec les parties supérieures de la basilique comme celui qu'on voyait à l'abside de Sainte-Marie-Majeure ; il est plus conforme aux usages anciens [1] de supposer cette entrée à l'intérieur de l'église auprès de l'exèdre presbytéral. D'ailleurs le plan d'Alfarani est ici très-explicite en désignant les petites portes qu'on y voit figurées « *hostiolum ducens ad oratorium post confessionem.* » — Près du mur du transept qui subsiste encore on passait facilement sous leur linteau, en effet nous comptons trois marches devant l'iconostase [2], sept marches de porphyre dans le chœur, ce qui fait déjà une échappée de deux mètres ; nous pourrions supposer quelques marches descendant sur le seuil, mais comme on le voit sur la fresque du Vatican le stylobate des colonnes était lui-même fort élevé et nous en dispense. Des images ornaient le dessus de ces portes.

Les marches de porphyre sur lesquelles on montait au presbyterium existent encore et traversent toute l'abside de Saint-Pierre, soit 24 mètres. On leur a donné un giron de 0^{m} 57 beaucoup plus grand qu'autrefois, en y intercalant une infinité de pièces de raccord ; je ne crois pas qu'elles eussent, à en juger par les morceaux employés, plus de 0^{m} 35 de large ; nous avons mesuré la longueur des plus grands qui ne dépassent pas 2^{m} 50 — 2^{m} 17 — 1^{m} 85 — nous déterminons leur place sur notre tracé d'après le plan d'Alfarani. Les fidèles montaient ces marches à genoux, ce qui prouve qu'ils entraient dans le chœur.

On trouvera (pl. CXXXI) le plan de la confession et de la partie supérieure avec les détails de l'iconostase sur lequel nous reviendrons en parlant des clôtures. — On y trouvera aussi gravées deux clefs de saint Pierre que l'on conserve en Belgique et pour lesquelles nous devons quelques mots d'explication qui ne nous détourneront pas de notre étude.

Les confessions, dit M. de Rossi, à l'instar des cubicula des cimetières avaient sur leurs petites voûtes un soupirail qui s'ouvrait sur le sol où était placé l'autel. — La bouche horizontale était appelée *cataracta* parce qu'on y jetait, comme par une cataracte.

1. Voy. Saint-Apollinaire-in-Classe, Sainte-Praxède, Quattro-Santi, etc.
2. Une gravure de Hemskest, publiée par M. de Geymuller, semble les indiquer. (1,36-39.)

pour les rapprocher le plus possible du tombeau, des encensoirs avec des charbons ardents, des voiles (brandea) et autres objets de dévotion que l'on conservait religieusement et que l'on envoyait au loin à la place des reliques même des martyrs. — La confession vaticane avait deux cataractes l'une sur l'autre. C'était une grande faveur de faire descendre les objets de dévotion jusqu'à la seconde [1].

Les pèlerins étaient avides de posséder et de rapporter dans leur pays les clefs qui fermaient les volets de cette confession; ils substituaient de nouvelles clefs aux anciennes et se faisaient abandonner celles-ci. Le souvenir de cette antique dévotion subsiste en Italie, notamment dans les campagnes où l'on suspend de petites clefs au cou des enfants sans savoir que cette pratique a pour origine la vénération de la confession de saint Pierre.

Les deux clefs que nous offrons sur notre planche ont été ainsi rapportées de Rome. Celle que l'on conserve à Liége a une poignée de bronze, en forme ovale, percée à jour, elle est ornée de huit figures de saints séparées par des bandes portant chacune deux animaux se regardant entre eux. Le haut de la poignée est muni d'un anneau, le bas entouré de quatre demi-anneaux, la tige nous montre la scène du crucifiement; le panneton est percé d'une grande croix accostée de deux plus petites. Selon la tradition, cette clef renfermerait un fragment des chaînes de saint Pierre et aurait été donnée par Sergius I[er] à saint Hubert (†728), évêque de Tongres, près de Liége. La poignée semble remonter à cette époque, mais la tige et le panneton datent tout au plus du XII[e] siècle [2].

Une autre clef du même genre fait encore partie du trésor de Maëstricht [3]. On prétend que saint Servais l'aurait rapportée d'un pèlerinage qu'il fit à Rome, en 376, pour détourner les malheurs qui menaçaient les Gaules. Lors de l'élévation du corps de saint Servais, en 726, on trouva cette clef dans son tombeau, placée à gauche. Les anciennes chroniques du pays exaltent à l'envi la vertu de cette relique. Le poète limbourgeois, Henri de Veldeke qui florissait entre les années 1160-1190, la chante, comme l'honneur de tout le pays. Elle devint l'attribut caractéristique de saint Servais et figura autrefois dans les armoiries du chapitre; elle apparaît aussi sur les monnaies que Raoul de Zehringen qui occupa le siége épiscopal de Liége (1167-1191) fit frapper à Maëstricht; on la retrouve sur le sceau de cette ville. Jadis, à la fin des processions, le doyen donnait avec cette clef la bénédiction au peuple [1].

Les Papes envoyaient quelquefois des clefs de saint Pierre aux princes, comme ils firent pour Recarède et Charles-Martel.

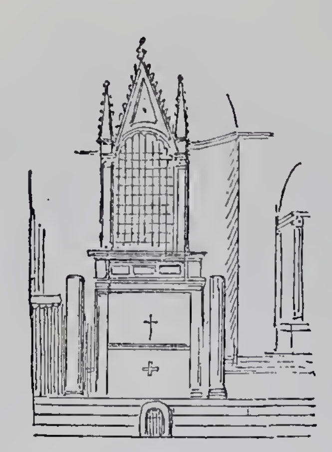
La grande confession qui possédait le corps des Princes des apôtres n'était pas la seule de la basilique, en effet, nous trouvons dans le *Livre pontifical* que le pape Symmaque (498) donna des confessions à divers oratoires de la basilique et que Léon IV recouvrit d'un autel et d'un ciborium crucifère la confession qui gardait le corps du martyr saint Léon.

Nous aimons à citer dans cette étude les plus illustres basiliques romaines parce qu'elles durent servir de types à l'architecture chrétienne. La confession de Saint-Jean-de-Latran, l'église « tête et maîtresse de toutes les églises » se recommande particulièrement aux recherches de liturgie monumentale. Elle est de la forme la plus ancienne, et se compose d'un simple caveau creusé sous l'autel à peu de profondeur. On y descendait par une petite ouverture grillée en bronze, et pratiquée dans les marches qui conduisent de la grande nef au chœur. Nous avons dessiné à la bibliothèque vaticane une fresque qui nous donne l'image de cette entrée, et en rappelle bien le souvenir. Pour compléter ce document, nous traduirons la description que nous a laissée Ugonio, témoin oculaire [2] : « Sous les têtes des « saints apôtres, au niveau de la nef principale, dit- « il, on voit dans le mur une fenestella avec une « grille de métal [3]. Par cette ouverture, on descend « dans une petite chapelle souterraine qu'on a cou- « tume d'appeler la confession. Après y être des- « cendu moi-même par une échelle de bois, je n'y « ai vu autre chose qu'un autel appuyé au mur

1. De Rossi, *Roma Sott.*, III, 426.
2. *Catal. des objets d'art religieux exposés à Malines*, n° 592.
Le Beffroi (revue éditée à Bruges par M. G. Weale), t. II, p. 175.
3. Willemsen, *Trésor de Maëstricht.*

1. P. Cahier, *Caract. des Saints*, I, 225.
Bolland., mai.
Bull. d'arch. chrét.
Il y a un long article sur les clefs de la confession dans la *Correspondance de Rome* et dans le *Divino Salvatore.*
2. *Delle stationi*, p. 42.
3. Panvinio dit qu'elle était en bronze.

« et éclairé par un jour pris devant; sur cet autel on « voit le Sauveur avec des anges autour. La chapelle « est encore toute peinte de rosaces avec un agneau « au milieu de la voûte. Saint Grégoire, dans sa « lettre à l'impératrice Constance, fait mention de « cette chapelle où l'on conservait les vêtements « appelés « de saint Jean ». Les Souverains-Pontifes « avaient coutume de les partager et distribuer comme « des reliques [1]. Ces vêtements étaient miraculeux et « en les déployant on obtenait, selon les nécessités, « la pluie ou la sérénité du ciel. »



Fresque de la Bibliothèque vaticane.

L'état actuel des abords est fort différent de celui que nous montre Ugonio, mais je ne suppose pas que la chapelle elle-même ait changé. Elle a trois mètres de long, 1^{m} 76 de large et 2^{m} 75 de hauteur compris la voûte ; on y accède aujourd'hui facilement par un escalier de marbre et une porte qui s'ouvre derrière le tombeau de Martin V. Toutes les peintures ont disparu, excepté celle au-dessus de l'autel qui représente le Sauveur assistant à la dédidace de la basilique qu'accomplit saint Silvestre ; cette fresque, fort ancienne, a perdu beaucoup de prix sous les retouches du XV[e] siècle [2].

L'église Sant-Urbano-alla-Cafarella possède une petite crypte où saint Urbain, assure la tradition, se réfugia pendant la persécution ; M. Parker pense, en effet, qu'elle fut pratiquée sur l'escalier d'une catacombe. Elle doit prendre place parmi les confessions car elle se trouve placée précisément sous le maître-autel ; au fond, dans une niche assez plate, on remarque une peinture carlovingienne [1] qui représente la Madone entre saint Jean et saint Urbain. Ce petit sanctuaire voûté en berceau est éclairé par un soupirail qui prend son jour au centre de l'église [2]. — Une petite niche, faisant sans doute office de crédence, s'ouvre à droite de l'autel.

Urbain VIII restaura l'édifice en 1634. Aringhi raconte que cette crypte longtemps oubliée fut découverte par un ouvrier qui travaillait dans l'église et qui sentit tout à coup le sol fléchir sous ses pas ; des parfums qui provenaient des sépultures des saints se dégagèrent de l'hypogée.

La confession de sainte Prisca est d'une disposition qui paraît très-ancienne ; Ugonio nous en a laissé cette description : « Dans la nef du milieu, il y a un esca- « lier revêtu de tables de marbre qui, par trente-quatre « marches, nous conduit à une chapelle souterraine « fort éclairée. On voit là, près du mur, un autel devant « lequel est l'image de saint Pierre et d'autres saints « en mosaïque. L'autel adossé au mur est élevé de plu- « sieurs marches ; on y trouve un terre-plein entou- « ré de dalles de marbre que les anciens appelaient « *platonie* [3]. » (Pl. CXXXVII.)

Ces mosaïques et l'ancienne décoration ont disparu dans la restauration de 1600 ; elles devaient dater de 1103, époque de la translation du corps de sainte Prisca. Aujourd'hui, avant d'entrer dans le chœur, on trouve un double escalier qui conduit à une chapelle en forme de T. L'autel dont parle Ugonio se trouvait dans la partie centrale, mais nous ne pouvons le supposer directement sous le maître-autel. On montre dans la crypte un baptistère creusé dans un chapiteau antique et au-dessus un soupirail prenant jour au milieu de la nef.

On dit que le corps de sainte Prisca y fut transporté par le pape saint Eutychien (275). — Le titre de cette basilique est très-ancien, nous le voyons déjà paraître dans le second concile romain (499) [4].

Nous ne pouvons nous arrêter dans toutes les basiliques de Rome de fondation constantinienne et qui furent toutes dotées certainement de confessions. Notons cependant une des plus célèbres du IV[e] siècle,

1. On peut lire à ce propos dans la vie de saint Grégoire par Paul diacre l'anecdote des envoyés d'un prince qui se crurent trompés en trouvant des linges dans leur boîte à reliques. (*Act. ord. S. Bened.*, I, 393.)
2. ROHAULT DE FLEURY, *Le Latran au moyen-âge*, p. 356.

1. *Sainte-Vierge*, pl. LXLV.
2. PARKER, *The catacombs*, pl. XXVII.
3. UGONIO, *Del stationi*, p. 305.
Alb. LENOIR, *Arch. monum.*, I, 215.
Canina Basil., pl. LIV.
4. NIBBY, p. 676.

celle de Sainte-Marie-Majeure, à laquelle s'appliqua la libéralité de tant de Papes. Adrien I[er] la recouvrit de plaques d'argent, Nicolas I[er] y plaça un *jugulum* d'or. — Du temps de Panvinio, elle était enrichie de marbre et de colonnes [1].

La construction des premières églises chrétiennes fut souvent déterminée par le tombeau des martyrs en l'honneur desquels elles étaient érigées, mais quelquefois aussi par le lieu qu'ils avaient habité pendant leur vie; aussi, derrière l'abside de Sainte-Croix de Jérusalem, on nous montre un oratoire qui aurait été primitivement la chambre de sainte Hélène, et la basilique de Saint-Clément [2] fut construite sur la maison qu'occupait à Rome le saint Pontife. Un escalier, au fond de l'église, descend à des constructions de l'époque impériale, qui forment l'hypogée du sanctuaire chrétien.

Le *Livre pontifical* nous apprend que Constantin enrichit de décorations en argent le tombeau de saint Laurent et qu'il y plaça des « cancellos ex argento « purissimo », et encore qu'il y fit faire « ante corpus « beati Laurentii martyris argenteis clusam sigillis « passionem ipsius ». Des médailles de bronze nous représentent ce tombeau tel qu'il devint par suite de ces travaux. Sixte III, vers 432, y refit les chancels d'argent et les fixa sur des dalles de porphyre; il plaça des colonnes de porphyre, et construisit au-dessus des chancels une niche en guise d'abside dans laquelle il éleva une statue en argent du martyr [3].(Pl. XCIII.)

Anastase, en 497, renouvela la confession et y déposa 100 livres d'argent.

Cette église a subi de telles transformations qu'il est difficile de se figurer l'état primitif de la confession; la médaille de bronze qui le représente laisserait croire que ce fut au IV[e] siècle un simple caveau, comme à Saint-Alexandre, placé sous l'autel et défendu par des grilles d'argent.

Nous avons dit que les premières basiliques s'élevèrent sur les cimetières et sur les tombes des saints; ce fait apparaît d'une manière frappante à la basilique de Sainte-Pétronille (Rome) où l'on distingue encore les galeries souterraines, les sarcophages au milieu desquels elle fut implantée. Le plus souvent l'église était bâtie sur un niveau supérieur, mais quelquefois son soubassement plongeait dans les souterrains qui étaient sacrifiés pour la nouvelle construction; dans cette circonstance, elle communiquait avec les parties du cimetière épargnées et alors la confession n'était pas sous l'autel mais derrière l'abside. L'hypogée de Bolsena, que M. Stevenson [1] vient de mettre en lumière, nous fournit un exemple des plus intéressants; notre savant ami nous signale dans ce sanctuaire un détail curieux; une étroite ouverture réservée dans le fond de l'abside, n'était pas destinée à rester visible, elle donnait sous le pavage, et formait une communication entre les hypogées et la basilique au moyen d'un conduit qui se relevait probablement sous l'autel à la *fenestella confessionis*. Il semble qu'en s'agenouillant devant cette fenestella, les fidèles voulussent respirer l'air des martyrs que leur apportait ce conduit souterrain. On trouve d'autres *fenestelle* ouvertes sur les parties du cimetière spécialement vénérées.

Dans une église aux environs d'Avellino, on retrouva ainsi, sous le parement, les sépulcres de plusieurs martyrs, qui formaient une sorte de crypte, *specus martyrum* [2].

La plus insigne découverte qu'on ait faite dans les temps modernes est peut-être celle de la confession de saint Ambroise à Milan; on peut en lire une savante dissertation dans le *Bulletin d'archéologie chrétienne* de 1864 (p. 4).

Si la France ne possède pas d'hypogées aussi célèbres que l'Italie, ses antiques églises n'en sont pas cependant complétement dépourvues. Les cryptes de Lyon, par exemple, se recommandent à nous par leur antiquité. Nous empruntons au congrès scientifique tenu à Lyon, en 1841, les descriptions suivantes :

Crypte de saint Pothin sous l'église Saint-Nizier. — Saint Pothin mourut à Lyon en 177. On éleva, sitôt qu'on en eut la liberté, un oratoire en son honneur, puis une basilique que saint Grégoire de Tours appelle : « miræ magnitudinis ». L'abbé Peyronnet, dans son *Histoire de Fourvière*, prétend qu'elle aurait été consacrée par Vocius en 315.

On descend dans la crypte de Saint-Nizier par un double escalier placé de chaque côté du chœur, près des portes latérales. C'est un carré long d'environ 4 mètres, terminé aux quatre faces par des ab-

1. *Selle chiese*, 302.
2. *Bull. d'arch. chrét.*, 1863, 29; 1870, 170.
3. *Bull. d'arch.*, 1869, p. 51.

1. *Escavazioni in un ipogeo cristiano di Bolsena, relatione di Enrico Stevenson*, Rome, 188·.
2. *Bolland.*, IX feb., p. 334.

sides demi-circulaires d'environ 2 m 50 d'ouverture sur 1 m 75 de profondeur. La voûte à quatre pans est d'environ 3 mètres sous clef. Cette crypte, par la forme d'une croix grecque, rappelle l'origine de l'Église lyonnaise et de ses premiers fondateurs. Les absides du nord et du midi sont ouvertes pour donner entrée dans la crypte aux deux escaliers qui la desservent. Le petit autel placé dans l'abside orientale composé d'un massif de maçonnerie, recouvert d'une large pierre, affecte par derrière la forme circulaire ; le devant est un placage en faïence peinte. Il est sans doute ancien, mais ne paraît pas remonter à l'époque primitive. Une grande croix de pierre, de même nature que l'autel, le surmontait autrefois ; elle est remplacée par une tombe mise en travers de l'abside, à la hauteur de naissance de la voûte.

« Quant à l'église Saint-Nizier, dit Lamure [1], la mémoire de saint Ennemond y est demeurée en si grande vénération que le lieu qui y a été choisi pour l'honorer est le plus ancien et auguste endroit de cette église, à savoir la crypte et cave souterraine qui est sous le chœur, creusée du temps du premier évêque de Lyon, saint Pothin, pour y assembler les premiers fidèles. »

Saint Ennemond fut victime de la fureur d'Ébrouin vers 667.

Crypte d'Ainay. — On trouve cette crypte dans l'antique chapelle placée au midi de l'église de Saint-Martin d'Ainay. Simple, mais gracieuse, cette chapelle ne sert plus aujourd'hui que de sacristie. Un pieux solitaire, saint Badulphe, pénétré d'admiration pour les premiers martyrs vint s'installer près de la crypte consacrée en leur honneur. L'étroit et obscur sanctuaire de Sainte-Blandine ne pouvant plus suffire à la piété, Badulphe fit élever au-dessus un oratoire plus spacieux. C'est au commencement du IVe siècle qu'on place le berceau de l'abbaye de saint Martin d'Ainay. Après les dévastations des Maures, la grande basilique qu'on y avait élevée fut renversée, mais l'église de Sainte-Blandine fut reconstruite en 859. (*Lyon ancien et moderne.*)

En avant de l'abside s'ouvre un escalier qui conduit dans la crypte de sainte Blandine placée directement sous l'ancien autel. Cette crypte est un carré d'environ 3 m 10; sa hauteur n'est plus que de 2 mères; le sol a été, suivant toute apparence, exhaussé d'un mètre environ. La voûte à quatre pans repose sur quatre piliers engagés comme dans une crypte du cimetière de la voie Latine. Ces piliers sont couronnés d'une cymaise à simple plate-bande, ornée d'un filet et au-dessous de gracieux modillons à chaque face.

Une petite ouverture pratiquée à l'orient laisse percer un jour douteux dans ce sanctuaire. Deux contre-forts d'environ 0 m 75 de largeur sur 0 m 40 d'épaisseur, sont élevés au milieu des murs latéraux de la crypte, sans doute pour soutenir la poussée des voûtes des petites caveaux construits de chaque côté. Ces petits caveaux ont environ 1 m 30 sur 0m 80. On y pénètre par une ouverture carrée. Ont-ils servi de prison aux martyrs ? ils sont trop étroits pour qu'on puisse le penser.

Crypte des Machabées. — Cette crypte est, depuis 1562, ensevelie sous les ruines de l'église [1].

Crypte de Saint-Irénée (jadis Saint-Jean). — Cette crypte était-elle la grotte où les chrétiens cachèrent les corps des saints Épipode et Alexandre ? La description qu'en donnent les actes de leur martyre ne peut s'y rapporter ; cependant, au temps de saint Grégoire de Tours, les corps des deux jeunes martyrs y étaient déjà : « Saint Irénée, dit-il, fut enterré sous l'autel de « la crypte Saint-Jean : In crypta basilicæ B. Johan- « nis sub altari est sepultus. Et ab uno quidem latere « Epipodius ab alio vero Alexander martyr est tumu- « latus [2]. »

La même disposition existe encore aujourd'hui.

Cette crypte, antérieure à Grégoire de Tours, aurait été restaurée par saint Patiens, si l'on devait s'en rapporter à une inscription qu'on lisait autrefois sur le pavé de mosaïque du presbytère de la crypte et conservée par les Bollandistes.

Le procès-verbal des reliques de cette crypte, en 1410, indique que les tombeaux des trois saints étaient à la même place où Grégoire les avait vus.

Les Huguenots, en 1562, profanèrent les tombeaux et enlevèrent jusqu'aux colonnes de marbre qui soutenaient la voûte. L'église fut rasée à la Révolution.

« L'église souterraine de Saint-Irénée, dit le sieur de Mauléon, est fort profonde et fort obscure ; et on y descend d'abord par un escalier vers deux autres qui mènent des deux côtés. La place du milieu est pas-

1. *Hist. eccl. du diocèse de Lyon,* 1 vol. in-4°.

1. *Congrès scientifiques,* Lyon, 1841, IXe vol.
2. *De gloria martyr.,* I, p. 781.

sablement grande, et, tout au fond, il y a trois autels, bâtis sur les corps des saints martyrs, Irénée au milieu, Ipipoy ou Épipoy au côté droit et Alexandre au côté gauche. Il semble que rien ne manque à ce lieu de tout ce qu'il faut pour une crypte souterraine ou grande cave, où s'assemblaient les premiers chrétiens pour le sacrifice ; et je ne doute nullement que ce ne soit là, une des premières églises où se sont assemblés les premiers chrétiens de Lyon. Les anciens tombeaux en forme d'auge qui sont dans ce cimetière et au dehors dans la rue me le confirment encore. Il y a toujours deux lampes qui brûlent dans cette crypte jour et nuit devant les tombeaux et les cendres précieuses de ces saints martyrs. »

Les arceaux à plein cintre retombent sur une cymaise de la plus grande simplicité, ils sont composés de claveaux et de briques alternés, construction romaine, comme les deux fenêtres de l'abside.

En entrant par la porte de l'ouest, on voit un puits d'environ un mètre de diamètre, placé au milieu de la grande nef, à la hauteur de la deuxième travée ; on assure que Zacharie le fit remplir des corps des martyrs, ne pouvant trouver ailleurs une sépulture suffisante ; dès le temps de saint Grégoire de Tours, on distribuait comme de précieuses reliques la terre tirée de ce puits. On ne retrouve plus une inscription chrétienne du ve siècle, qu'avait lue le savant Spon près de ce puits [1].

L'aire du chœur est élevée d'un mètre par un mur en marbre blanc que l'on croit appartenir à la première construction. On y monte par deux escaliers dans les collatéreaux [2].

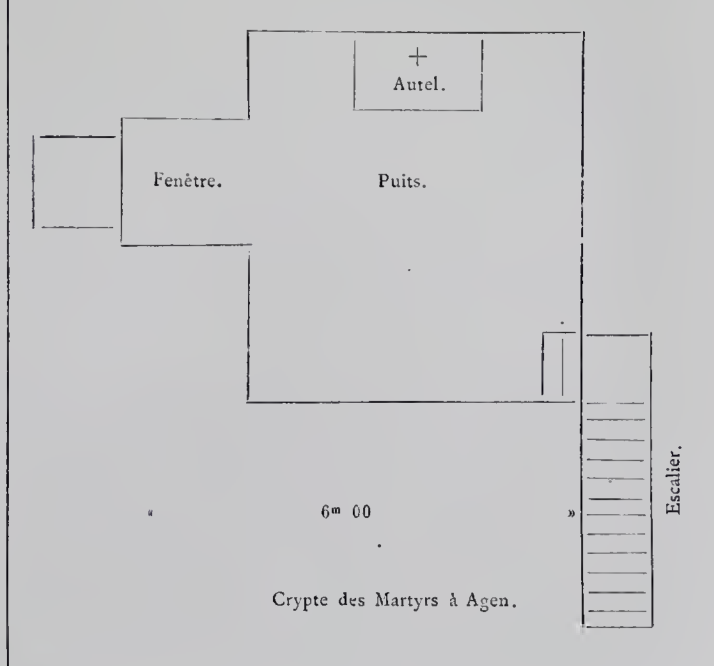
Nous pouvons ranger aussi parmi nos antiquités religieuses les plus vénérables la crypte d'Uzès, près de Nîmes. La figure sculptée sur la roche considérée comme un crucifix fut d'abord une orante. Quelques débris d'autel ont été reconnus ; on peut en conclure qu'il avait été construit sur une tombe et qu'il était orné de petits piliers supportant un *tegurium* [3].

1. Ce puits est l'objet d'une grande vénération, de beaucoup de légendes et d'une croyance très-ancienne. Une leçon de l'office des chanoines contient ce passage : « Dans cette « crypte, à peu de distance des saints Irénée, Épipode et « Alexandre est un puits d'une grande profondeur, plein « de l'odeur du sang des martyrs. » (*La montagne sainte*, par M. D. Meynis.)

2. Les détails qu'on vient de lire sur les cryptes lyonnaises sont publiés dans le IXe volume du *Congrès scient.*, Lyon, 1841.

3. LIONEL D'ALBIOUSSE, *La crypte d'Uzès*, 1873. *Guide arch. dans la crypte d'Uzès*, 1879.

A Agen, dans la chapelle des Martyrs, on nous a montré une crypte qui paraît d'une grande ancienneté et que la tradition désigne à la vénération des fidèles comme dépositaire des reliques de saint Caprais, martyrisé sous Dioclétien, et de sainte Foy. — Devant l'autel est un puits funéraire où les corps des saints avaient été renfermés ; on en a reconnu les restes qui ont été pieusement scellés sous un marbre. L'eau qui envahit cet hypogée en rend malheureusement l'étude difficile.



Crypte des Martyrs à Agen.

On sait que la basilique constantinienne de Rome, dédiée à saint Paul, avait été remplacée, dès 386, par une nouvelle beaucoup plus vaste, qui fut terminée en 423. Le *Livre pontifical* nous a conservé le souvenir de la confession qu'y construisit le pape Sixte III, sous Valentinien : « Fecit Valentinianus Augustus confes- « sionem B. Pauli ap. ex argento purissimo quæ « habet lib. 200. » Les constructions ne semblent pas avoir été exécutées avec beaucoup de soin, car à la fin du siècle, nous voyons le pape Symmaque reconstruire l'abside qui menaçait ruine et donner de nouveaux ornements à la confession : « Post confes- « sionem imaginem argenteam cum Salvatore et duo- « decim apostolis posuit qui pensabant libras 120. » La place de ce bas-relief, désignée par les mots : *post confessionem*, devait être le fond de la confession ou simplement le parement même de l'autel [1].

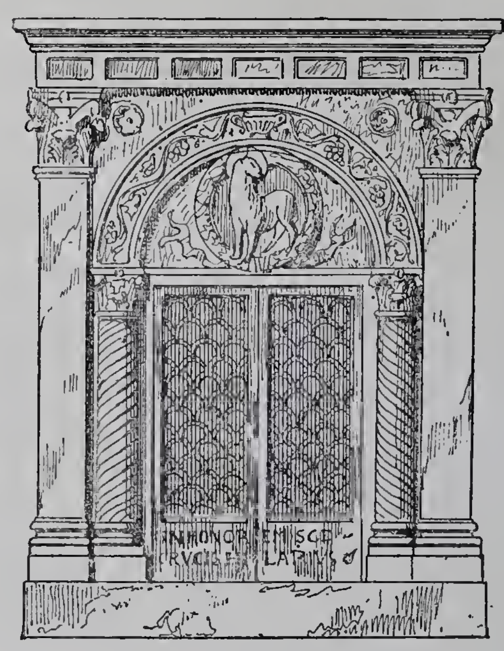
1. Le *Livre pont.* semble prendre souvent le mot dans le sens d'un ornement sur l'autel. « Positum est ornamentum « super confessionem beati Pauli apostoli de gemmis, pra- « sinis et hyacinthinis. »

V[e] SIÈCLE.

—

Nous ne pouvons oublier dans les recherches qui nous occupent en ce moment d'aller visiter les ruines de l'église Saint-Étienne à quatre milles de Rome, sur la voie Latine. Cette basilique fut découverte en 1858 et j'eus l'occasion d'en relever le plan peu de temps après. Elle fut fondée en l'honneur du saint diacre sous Léon I[er] (440 † 461), par une vierge consacrée à Dieu, Demetria, comme on le conclut de ce passage du *Livre pontifical* : « Hujus (S. Leonis) temporibus « fecit Demetria, ancilla Dei, basilicam S. Stephano « via latina, milliario IV in prædio suo. » Le style des chapiteaux qu'on y voit laisse supposer que le v[e] siècle ne fit que reconstruire un édifice plus ancien [1]. (Pl. CCXLIX.) On observe, sous le lieu destiné à la *Schola cantorum*, un ancien oratoire que, selon M. de Rossi, on a voulu conserver dans la nouvelle église. Au v[e] siècle l'absidiole aurait été percée d'une porte et un petit escalier de trois marches disposé par derrière. Les cryptes étaient presque toujours d'anciens sanctuaires vénérés ou rappelaient des lieux de dévotion antérieure; on peut croire que l'église Saint-Étienne dut sa construction à une circonstance de cette sorte. Nous remarquerons que le chœur et ses abords étaient fort relevés au-dessus des nefs.

A propos des oratoires que le pape Hilaire (461) éleva à Rome autour du baptistère de Constantin, le *Livre pontifical* nous donne des descriptions intéressantes de confessions : « Confessionem S. Joannis « Bapt. fecit ex argento quæ pensabat lib. 100 et cru- « cem auream : et in oratorio S. Crucis fecit confes- « sionem ubi lignum Dominicum posuit, cum cruce « aurea, cum gemmis, quæ pensabat pondus librarum « 50. — Supra confessionem aureum arcum qui pensa- « bat lib. 4, quem portant columnæ onychinæ, ubi stat « agnus aureus, pens. libras duas. » Dans les étroits sanctuaires dont il s'agit ici, il ne peut être question que de l'autel lui-même avec un petit caveau au-dessous; la description nous semble parfaitement applicable à l'un de ces autels que nous avons dessinés à Ravenne ou à Torcello; la seule différence, c'est qu'elle rappelle des métaux précieux au lieu de marbre, mais les colonnettes, l'arc d'or, l'agneau, tous ces détails se retrouvent dans ces monuments. (Voyez aux *Autels*, p. 121.)



Confession de Sainte-Croix au Latran (restauration).

Nous trouvons ainsi l'explication du mot *arcus*, qui se repète souvent dans le *Livre pontifical* et que l'on n'avait pas entendu. M. de Rossi pense que les nombreux fragments d'arcades que l'on voit disséminés dans les églises de Rome proviennent de ciboria ou de confessions; le contexte et surtout leur dimension déterminent l'une ou l'autre provenance.

Voici d'après le *Livre pontifical* quelques passages relatifs aux confessions : Symmaque (498) fait à Saint-André : « confessionem pens. lib. 120 — arcus « argenteos tres pens. sing. lib. 60. » — Hormisdas (514) : « In basilica Constantiniana arcum argen- « teum ante altare qui pensabat lib. 20 » — Théodore (646), à Saint-Étienne : « Gabathas aureas, « tres tabulas ex argento ante confessionem, arcus « argenteos duos. » — Honorius (626) : « fecit ad « B. Andream apost. ante confessionem tabulas ex « argento quæ pens. lib. 73. »

Hubsch adopte le v[e] siècle pour la fondation de l'église San-Lorenzo-in-Lucina. A Rome, beaucoup de confessions sont antérieures à l'église dont elles font partie; c'est ce qui arriva peut-être à celle-ci dont l'autel ne date que de Pascal II : « Le chœur, dit Ugonio, « où se trouve l'autel, est plus élevé que le reste de

1. PARKER, *The catacombs*, p. 160.
SMITH, *Dict. of christ. antiq.*, p. 371.
Archæol., vol. XL, p. 167, 168.

« l'église et en est séparé par des chancels de marbre, « par lesquels on arrive à la confession ou marty- « rium. Derrière la tribune on voit d'antiques pein- « tures; au milieu, le Sauveur est représenté et il est « accompagné des saints Pierre, Paul, Laurent, « Étienne; on y voit aussi l'image de sainte Lucine « qui tient l'église en main, preuve qu'elle en fut la « fondatrice, le nom de Sixte III, bienfaiteur du « sanctuaire, les sujets de la vie de saint Laurent, « enfin les vestiges de l'antique presbyterium avec la « chaire papale en marbre. On lit sur cette chaire le « nom de Pascal II qui refit l'autel et posa les re- « liques au-dessous [1]. »

San-Crisogono, qui remonte au v[e] siècle, avait aussi un chœur relevé et au-dessous une confession; le mobilier antique paraît avoir encore existé du temps d'Ugonio : « L'autel, dit-il, est dressé au-dessus de « cinq marches; il est placé au-dessus d'une confes- « sion et au-dessous d'un ciborium supporté par « quatre colonnes. »

Saint Éphiphane mourut à Pavie en 497. — Lorsque l'empereur Othon voulut transporter ses reliques à Hildesheim, en 962, on ouvrit l'hypogée qui les contenait et dont la description nous rappelle une confession du v[e] siècle. A cinq pieds de profondeur, sous une dalle de marbre carrée, on trouva un sarcophage porté par un mur. Une colonne [2] de marbre, en guise d'autel, était dressée du côté de la tête et étendait une partie de sa base sur le marbre du sarcophage qu'elle fermait ainsi. — Nous sommes ici, si je ne me trompe, en présence d'un de ces caveaux primitifs, comme celui que nous avons relevé à Saint-Honorat, caveau recouvert d'une dalle et scellé par l'autel lui-même qu'on dressait au-dessus.

Nous ne pouvons oublier dans cette revue des plus anciennes cryptes, celles de Saint-Victor de Marseille, gardiennes de si vénérables souvenirs, et au-dessus desquelles s'éleva la célèbre abbaye. Nous empruntons pour leur description quelques passages à l'excellente notice dont elles furent l'objet en 1864 : Une grotte fréquentée par sainte Madeleine et saint Lazare avait servi de lieu de réunion aux premiers fidèles. Saint Cassien, au commencement du v[e] siècle, y bâtit une abbaye.

Il est question d'un oratoire construit par Antonin le Pieux, sa position isolée au milieu des cryptes, sa forme, tout nous porte à croire que nous avons là encore le premier oratoire chrétien. Le vocable de Notre-Dame-de-la-Confession désigne par ce mot de *confession* ou *martyrium* le lieu où on vénérait les reliques des martyrs. Cette chapelle dut être reconstruite presqu'en entier au x[e] siècle et réparée à diverses époques.

Les grandes nefs voûtées qui forment la troisième partie des cryptes ne durent être élevées qu'à l'époque où Cassien vint jeter les fondements de son monastère. C'est au-dessus de ces voûtes qu'on éleva le temple consacré par saint Léon. Les Sarrazins firent subir à Saint-Victor de terribles ravages.

La Grotte de sainte Madeleine nous offre une certaine similitude avec les *cubicula* de Rome. Au milieu de la voûte on lit les sigles A et Ω entre les bras d'une croix grecque. A gauche de l'autel, c'est-à-dire du côté de l'épître, une colonne taillée dans le rocher est surmontée d'un chapiteau à peine ébauché et d'une tête accostée d'une crosse d'évêque et d'une palme. Cette colonne partage en deux un banc aussi taillé dans la pierre, qu'on appelle confessionnal de saint Lazare.

Des issues semblent donner de cette chapelle sur des catacombes, mais elles sont ensevelies sous des décombres.

Dans *Notre-Dame-de-la-Confession* l'autel est au nord; les trois nefs primitives qui partageaient cet oratoire se reconnaissent facilement; il présentait autrefois la forme d'un parallélogramme, un peu moins long que large, avec quatre piliers sur des voûtes en berceau dirigées du nord au sud.

Cet oratoire dut être primitivement formé d'un toit soutenu par des piliers sans murs latéraux, hormis les côtés de l'est où il s'appuyait sur le rocher et peut-être celui du nord où se trouvait l'abside.

La grande crypte, salle carrée devant la chapelle, était ornée de colonnes de granit et de marbre; un vaste dôme, obscur, en forme le couronnement. A l'est, un arc romain très-large, était jadis divisé en deux plus petits par une colonne de granit, au nord

1. STATIONI, p. 187.
2. Columna quoque nichilominus marmorea, altaris vice eius honori dicata simul et nomini, caput versus stabat erecta, basis parte sarcophagum occupans, ut geminam præstaret gratiam, decorem scilicet et munimen. (*Translatio S. Epiphani*, PERTZ, IV, 250.)

nous trouvons ce qu'on pourrait appeler la façade de Notre-Dame-de-la-Confession.

Les nefs qui entourent la chapelle primitive sont formées de voûtes romaines en berceau, soutenues d'un très-petit nombre de piliers carrés, surmontés de chapiteaux cubiques sans sculptures. Un cordon semi-circulaire règne sur le mur, à la hauteur de la naissance des voûtes, dans presque tout le tour des cryptes. Ces voûtes sont percées de trois étroites ouvertures longitudinales pratiquées dans le plancher de l'église supérieure.

Voici les chapelles et tombeaux qu'on remarque dans ces cryptes :

A côté de l'escalier actuel se voit l'ancienne *chapelle des saints Hermès et Adrien*, martyrs à Marseille. Leurs restes reposaient sous un tombeau arqué, pratiqué dans le mur, au-dessous de l'escalier et aujourd'hui complétement muré ; on voit encore à l'est l'autel qui leur est consacré sur lequel on a déposé un tombeau de marbre blanc.

En sortant de cette chapelle, se trouve le passage pratiqué derrière celle de Notre-Dame-de-la-Confession; à l'entrée, la voûte est ornée de sculptures qu'on pourrait faire remonter aux ve et vi^e siècles.

A l'extrémité de ce passage se trouve dans le mur un emplacement de tombeau arqué qui contenait les restes d'Eusébie, cette sainte abbesse, qui, au viiie ou ixe siècle, pour soustraire sa virginité aux Barbares se défigura volontairement et fut imitée par ses compagnes.

Une autre tombe arquée contenait les restes d'Hugues de Glazinis sacristain de l'abbaye de Saint-Victor. (┼ 8 nov. 1250.)

On parvient de là, en montant un degré, dans la chapelle encore aujourd'hui dédiée à *saint André*.

En sortant de la chapelle de Saint-André, l'espace aujourd'hui libre était clos par un mur fermant à l'est la chapelle *Saint-Ysaru* et présentant dans son épaisseur le tombeau dit de saint Cassien fondateur de ce monastère. Il était placé sous un arceau roman et soutenu par quatre petites colonnettes de marbre [1]. Ce sarcophage est divisé en cinq arcades, celle du milieu est occupée par un personnage vêtu comme un prêtre. Les assistants sont sous les autres arcades. Dans une de ces dernières est un homme tenant un bonnet et de l'autre une femme accompagnée d'un homme qui paraît offrir au prêtre le petit enfant qu'il tient dans les bras.

Les religieux montrèrent de tout temps une grande dévotion à ce saint patriarche; une lampe brûlait perpétuellement devant le tombeau.

On parvenait de là dans une chapelle des plus vénérables de la crypte, celle qui renfermait les restes de saint Ysaru et de plusieurs autres saints. Elle était close, du côté du sud, par une barrière en bois à claire-voie, au milieu de laquelle était pratiquée une porte surmontée d'une corniche et d'une sorte de fronton. L'autel consacré à ce bienheureux abbé était placé à l'est, tout contre le tombeau de Cassien que nous venons de décrire. Dans le mur au nord se voyait, avant 1794, la pierre sépulcrale qui recouvrait primitivement le tombeau du saint et qui est au musée. (┼ 1048.)

Là, retournant sur nos pas, vis-à-vis la chapelle de Notre-Dame-de-la-Confession, nous trouvons une arcade cintrée sous laquelle on voyait autrefois le sarcophage de saints Chrysante et Darie, époux martyrs ; ce petit monument offre sur sa face antérieure sept arcades soutenues par des colonnettes surmontées d'oiseaux renfermant treize personnages.

La *chapelle des saints Blaise et Laurent* se trouve à l'angle sud-ouest de la crypte ; un enfoncement dans le mur principal forme un petit sanctuaire fermé par des murs à hauteur d'appui; c'est là l'autel des saints Blaise et Laurent.

Chapelle et autel de saint Maurout. — Revenant vers le nord, nous trouvons dans le mur, à gauche, deux arceaux cintrés, dont l'un, actuellement ouvert, donne entrée par deux marches dans la chapelle Saint-Maurout.

Contre le mur à côté, on voyait deux magnifiques sarcophages chrétiens, l'un renfermait les restes de saint Maurice, divisé en cinq arcades : au centre Jésus-Christ est accompagné de saint Pierre et saint Paul. Diverses scènes tirées du Nouveau-Testament occupent les autres arcades. soutenues par des colonnes en spirale.

Le second tombeau, divisé en sept tableaux, représente le Sauveur assis, ayant un agneau sous les pieds et douze apôtres également assis sur des siéges plus bas.

Enfin, un peu plus loin, un tombeau où l'on croyait conservés les restes des Frères Dormants.

Un large escalier avec deux paliers de repos nous ramène dans l'église supérieure, sous la tribune des

1. Ruffi. — Millin. — P. Dassy. — Ce tombeau est certainement celui d'un enfant.

orgues. Cette descente, beaucoup plus grandiose que l'autre, paraît aussi plus récente, d'ailleurs les issues des anciennes cryptes sont ordinairement placées près du maître-autel.

Le tombeau de saint Martin qui tient une si grande place dans l'histoire de France dut exercer, sans doute, une notable influence sur l'architecture religieuse ; il doit nous apparaître non-seulement comme un monument illustre, mais comme un type important à étudier pour l'archéologie liturgique. — Enveloppé de ruines par les révolutions du XVIe et du XVIIIe siècle, il restait oublié sous les décombres, lorsque de pieux et savants chrétiens l'ont dernièrement remis au jour.

Suivant notre méthode ordinaire, avant de le décrire et d'essayer sa restauration, nous donnerons quelques renseignements historiques que nous empruntons au mémoire de Mgr Chevalier[1].

Enseveli, comme il l'avait désiré, dans le cimetière des pauvres et dans un tombeau de pauvre, saint Martin vit bientôt son humilité posthume trahie par la dévotion croissante des fidèles. Saint Brice le recouvrit d'une modeste chapelle et saint Perpet fut obligé de construire une vaste basilique(470). Saint Euphrone, évêque d'Autun, voulut payer sa part à l'entreprise et envoya une dalle de marbre pour sa tombe : « Ipse Eu« fronius.... marmor quod super sanctum sepulcrum « beati Martini habetur, cum grandi devotione trans« misit. » (*Hist. franc.*, II, 15.) Le tombeau ainsi orné fut exposé dans l'abside : « in absida beatum corpus « ipsius venerabilis sancti transtulit ». (*Id.*, X, 31, 6.) « ante sanctam absidam tumuli ponetur. » (*De mirac. sancti Martini*, II, 47.) « Hoc in atrio quod absidam « corporis ambit. (*Id.*, III, 57) coram absida sepulcri « fudit orationem (*Id.*, III, 57). » Nous citons ces textes qui nous serviront plus tard dans la reconstitution du monument.

Après Grégoire de Tours et les descriptions du VIe siècle, nous trouvons, vers 640, saint Éloi s'efforçant d'orner le tombeau d'une manière digne des restes qu'il contenait. Il fit une châsse pour renfermer les ossements et un couvercle, *freda*, d'une grande richesse pour surmonter la confession : « Miro opi« ficio ex auro et gemmis contexit sepulcrum, nec « non et tumbam S. Britionis, et aliam ubi corpus « B. Martini dudum jacuerat urbane composuit[1]. »

En 903, l'évêque Radbode, écrivain contemporain, rapporte que la ville de Tours fut délivrée des Normands par l'ostention de la châsse. Le *Livre des miracles* opérés au tombeau de saint Martin est attribué par Mabillon, Baluze et Don Rivet à Héberne, gardien du tombeau, puis archevêque de Tours (890-916). On y lit la description suivante, trop importante pour que nous n'en citions pas le texte même : « Absida « siquidem ubi corpus B. Martini continebatur, quam « etiam detulerant ab Autissiodoro, fusilis erat, ex « auro et argento quod dicitur *Electrum*, spissitudine « duorum digitorum, auctoremque operis beatum « Perpetuum, insculptor designarat suffragio littera« rum et versuum; nec erat rima, foramen, fenestra, « vel ostium in ea. Hanc autem fecerat beatus Perpe« tuus, quando elevavit corpus ejus a terra, involutum « prius in purpura rubea, et diligenter consutum, sic« que in hanc absidam posuit. *Fecit etiam altare qua« dratum et concavum ex lapidibus tabulatis* quod « magna tabula cooperuit et cum aliis cæmentavit. « Fecit etiam intus, aliam absidam ex aurichalco, « cupro et stanno fusilem habens palmam in spissitu« dinem cum ostio fusili quod gumphis et vertevellis « et quatuor clavibus firmabatur. Fecit denique fre« dam desuper auro optimo et lapidibus pretiosis « ornatam, tanto sacerdote condignam [2]. »

On a contesté l'ancienneté de ce manuscrit en disant qu'il mentionne des noms et des faits très-postérieurs, et que, par conséquent, lorsque son auteur affirme avoir été témoin des miracles il peut être accusé de mauvaise foi. Ces arguments ne sont pas tout à fait convainquants, car il n'est pas difficile de citer des descriptions, celle de Jean Diacre, par exemple, pour le Latran, où des interpolations font figurer des événements postérieurs de un ou deux siècles. Au reste, si l'auteur ne vivait pas au IXe siècle il rapporte des choses de ce temps qu'il n'avait pas intérêt à fausser et peut être cité avec autorité.

1. *Le tombeau de S. Martin*, 1880.

1. *Vita S. Eligii*, lib. I, c. XXXII, apud d'Achery, *Spicil.*, t. V.
Alb. Lenoir, *Arch. monum.*, I, 384.
Lecoy de la Marche, *S. Martin*, 423.
2. Édit. Migne, col. 1390.
Édit. de Grégoire de Tours, par D. Ruinart, Paris, 1699.
Mémoires de la Société arch. de Touraine.
Notice sur les fouilles exécutées dans l'abside de l'ancienne basilique de Saint-Martin de Tours en 1860-61, par M. Grandmaison.

Plus tard, en 1180, les moines de Marmoutiers et les chanoines de Saint-Martin, écrivant à Philippe de Heinsberg, archevêque de Cologne, parlaient de la tombe d'or, ornée de pierres précieuses, et de la *freda* d'or qui la recouvrait : « Après la consécration « de la nouvelle église (1014), ajoutent-ils, Hervé « enleva le corps de notre bienheureux patron avec « sa châsse d'or, ornée de pierres précieuses, de la « chapelle du cloître où il l'avait déposée pendant « vingt ans, l'introduisit avec respect dans la nouvelle « basilique, et la plaça avec honneur sous un cibo- « rium d'argent, au lieu où on le voit aujourd'hui[1]. »

En 1211, les chanoines firent réparer, pour la fête de leur saint patron, le frontal (de frontali capsæ B. Martini), enrichi d'or et de pierreries qui décorait la châsse.

La basilique d'Hervé ayant été incendiée en 1230 on s'occupa de la rebâtir en relevant son niveau.

En 1323, Charles le Bel fit transférer le chef de saint Martin de la châsse d'argent, où il reposait avec le reste du corps, dans une châsse d'or. En cette circonstance, les ouvriers entamèrent plus facilement le massif antérieur que celui de derrière, ce qui confirme la présence des marches antiques dans la partie postérieure. Ils trouvèrent une châsse d'argent renfermant un cercueil d'osier (*cistellam salliceam*), dans lequel S. Perpet avait déposé le corps du confesseur, enveloppé de bandelettes comme une momie.

Sous Charles V on fit une châsse pour le corps entier et une estrade d'argent.

Un manuscrit du xve siècle porte une miniature où le tombeau est figuré sous la forme d'un autel carré.

Un vitrail du temps de Louis XI en contient aussi la représentation.

Le chef d'or de saint Martin fut placé dans une petite niche située assez haut pour échapper aux indiscrétions des visiteurs; on y montait par un escalier qui fut reconstruit avec plus d'ampleur en 1512.

En 1522 les protestants dévastèrent la basilique; le tombeau fut mis en pièces et détruit *à fundamento*. Quand les chanoines purent déblayer ces ruines, ils ramassèrent les fragments de l'ancien marbre de saint Euphrone, se servirent d'une partie pour le tombeau et consacrèrent le reste pour le placer sur le grand-autel (1581-1582), où on éleva un nouveau ciborium. « Le monument, dit Gervaise, fut rétabli à peu près « dans la forme qu'il avait auparavant », c'est-à-dire qu'il ressemblait à un autel. La grande dalle de marbre blanc qui le couvrait autrefois, n'existant plus dans son intégrité, on dut le recouvrir d'un marbre ordinaire de couleur noire, dans lequel on encastra le précieux fragment qui avait échappé aux iconoclastes[1].

1. Mgr Chevalier, p. 27.

Le monument se trouvait à peu près en cet état, lorsqu'il fut visité par Lebrun-Desmarettes au xviie siècle; il nous en a laissé cette description dans ses *Voyages liturgiques* : « Derrière le grand autel est « le tombeau de marbre noir, blanc et jaspé, de saint « Martin, fort simple et sans figure, élevé de terre « environ de trois pieds. Au-dessus de ce tombeau, « il y a un autel à saint Martin, où l'on monte par un « escalier de douze degrés de chaque côté, avec des « balustrades de cuivre, de peur qu'on ne tombe en « y montant ou en y descendant. Ce petit autel est « fort simple, sans image, pas même de saint Martin; « seulement un parement devant et au-dessus de « l'autel, deux chandeliers aux côtés et non au-des- « sus ; tout cela est d'une grande régularité. »

D. Ruinart, qui vint en Touraine en 1699, visita tout avec un soin minutieux; il décrit le tombeau de saint Martin sous la forme d'un autel et mentionne la pierre qui provient de l'ancien sépulcre. Il ajoute que les reliques sont déposées sur un autel, derrière le maître-autel, à l'endroit où la châsse de saint Martin reposait autrefois.

Un plan dressé en 1779, avec beaucoup de soin, sur une grande échelle et que j'ai vu exposé dans l'escalier de l'Archevêché, confirme et éclaircit ces descriptions.

En 1780, le chanoine Hervé fut député à Paris par le chapitre pour solliciter du secours et obtenir l'argent nécessaire à la réparation de la basilique; il parle du marbre d'Euphrone comme couvrant encore le tombeau.

En 1789, on constata encore la présence des divers fragments de marbre signalés par Gervaise : « La table dudit autel a été encavée en son milieu « pour placer la pierre sacrée..... formée d'une par- « tie d'une table de marbre blanc d'Italie que saint « Euphrosne d'Autun avait envoyée à saint Perpet. »

Tout le monde sait l'œuvre des révolutionnaires qui complétèrent celle des iconoclastes du xvie siècle, en abattant la basilique et en construisant au-

1. Mgr Chevalier, p. 40.

dessus des maisons qui firent oublier la place du tombeau vénéré. Il y a une vingtaine d'années, le culte du saint apôtre des Gaules se réveilla à Tours, on commença à recueillir des souscriptions pour la reconstruction de la basilique, on acheta des maisons, on fit des recherches dans les caves, on trouva deux absidioles du chevet, la courbe de l'ancienne abside, et, grâce à un puits qui en conservait une portion dans sa maçonnerie, le parement circulaire du déambulatoire. En possession de l'axe de l'église, on se mit dans sa direction à fouiller simultanément vers le centre de l'abside; un trou de mèche fut pratiqué pour correspondre de la voix entre les deux escouades d'ouvriers. Enfin le jour de la réversion de saint Martin (1859), à onze heures du soir, les ouvriers s'écrièrent qu'ils avaient trouvé le tombeau. Dans leur joie, les trente personnes présentes à la fouille entonnèrent le *Magnificat*[1].

M. Ratel, qui a eu le bonheur d'assister à cette grande découverte, nous a montré les fouilles avec une insigne complaisance et notamment le caveau situé dans l'axe de l'église primitive. (Pl. CXXIII.) Cet édicule est composé de deux murs de 0^{m}39 de largeur, écartés de 0^{m}53, et longs de 2^{m}00. Les ouvriers, ignorant à quelle précieuse maçonnerie ils s'attaquaient, en ont détruit quelques parties, surtout du côté occidental où la découverte fut faite. Les murs servaient de pieds-droits à une voûte qu'on devine d'après un segment de cintre encore apparent. Leurs parements intérieurs, sur quelques points, sont recouverts d'anciens enduits et portent quelques graphites que M. Ratel croit modernes. Le niveau du sol est incertain, il paraît aujourd'hui à 1^{m}40 sous la clef de voûte. Sur le sol du caveau on a scellé une dalle de marbre avec une inscription commémorative de la découverte; tout l'édicule est enveloppé de barres de fer doré qui le consolident en même temps qu'elles rappellent ses dimensions.

On a retrouvé aux angles de petits fragments de carrelage composé de petites dalles triangulaires d'une physionomie toute gallo-romaine et qui déterminent le sol du presbyterium. Rien n'a encore révélé celui des nefs; on sait seulement, d'après le nivellement, qu'une retraite du XI[e] siècle est à 0^{m}20 au-dessous de ce carrelage; en supposant les nefs du VI[e] siècle inférieures de quelques marches au presbyterium on s'explique cette surélévation.

1. *Vie de S. Martin*, par Mgr l'Évêque de Cérmae, 1864.

Plusieurs preuves désignent clairement dans ce caveau le tombeau même de saint Martin, entre autres son niveau inférieur de 2^{m} au sol du XIII[e] siècle, sa situation dans l'axe de la basilique antique, peu différent de celui de la seconde basilique, et surtout l'identité de ses mortiers avec les mortiers gallo-romains. M. Ratel, plus compétent que nul autre dans une telle question, a trouvé que le mortier de Saint-Perpet, mêlé de charbon et de quelques parcelles de briques, offrait une similitude complète avec celui des monuments romains de la même époque, et, au contraire, des différences très-notables avec ceux d'édifices plus récents. Un fragment de mortier du caveau de saint Martin rapproché d'un fragment de mortier de la muraille gallo-romaine de Tours sont tellement semblables qu'on ne peut les distinguer.

Cette précieuse découverte ne fut pas la dernière; au mois de décembre 1860 on trouva trois fragments de marbre qui, selon toute probabilité, appartinrent à la fameuse dalle d'Autun; l'un d'eux mesure 0^{m} 21 × 0^{m}17; on y voit représenté une sorte de fuseau allongé qui paraît le pied d'un chandelier. Le second fragment (0^{m} 50 × 0^{m}18) offre une portion de la hampe d'une croix gemmée et à gauche la moitié d'un *alpha*; ces deux pièces ont été retaillées, ce qui semble bien justifier leur insertion dans l'autel; elles ont 0^{m}08 d'épaisseur. On a comparé, pour la composition, ces marbres avec ceux d'Autun et trouvé une identité parfaite de nature ce qui confirme l'identité d'origine[1]. Le troisième fragment (17 × 15) présente comme ornement une sorte de roue; il est moins épais.

M. Ratel, se fondant sur la fresque du cimetière de Saint-Pontien et autres monuments, a fait de ces fragments une restauration très-ingénieuse; il a supposé les deux candélabres sur les bras de la croix et l'A et l'Ω suspendus au-dessous par des chaînettes. M. Le Blant a justifié cette disposition par la citation de plusieurs auteurs, il a rappelé Socrate décrivant une procession de 398 : « Cruces argenteæ quæ « cereas faces gestabant. » Grégoire de Tours parlant d'une procession faite en 546 : « Accensisque super « cruces cereis atque ceroferalibus dant voces can- « ticis [2]. »

1. Mgr CHEVALIER, p. 46.
2. *Id.*, p. 55.
Voici quelques exemples de croix gemmées pris sur d'anciens marbres. Les sarcophages nous en offrent d'assez nombreux; c'est d'abord saint Pierre s'avançant vers Notre-Seigneur et tenant sur l'épaule une croix ainsi ornée, c'est ensuite le sujet de la résurrection figuré par une croix gemmée

A l'aide des documents qu'on vient de passer en revue M. Ratel propose une restauration que ses fouilles rendent sur beaucoup de points absolument certaine et sur d'autres d'une haute probabilité. Nous lui demandons la permission d'emprunter à ses beaux travaux la description suivante :

Les pèlerins, après avoir traversé les longues dépendances de Saint-Martin, ses atria, entraient dans la célèbre basilique que lui avait élevée saint Perpet. On sait par Grégoire de Tours et par l'inscription qu'on lisait sur le mur septentrional ses magnifiques proportions; elle avait cent soixante pieds de longueur, soixante de largeur, quarante-cinq de hauteur jusqu'à la charpente apparente (camera ?) qui la recouvrait [1]; soixante-douze fenêtres versaient de leurs vitraux d'azur [2] des rayons de lumière mystérieuse qui venaient se briser et se perdre au milieu des cent vingt colonnes que l'on comptait dans l'édifice. Selon la mode du temps on pouvait lire sur les murs des nefs les inscriptions métriques qui expliquaient les peintures placées au-dessus.

sur laquelle reposent deux colombes et par deux soldats endormis au pied. Nous citons d'autant plus volontiers ce dernier type qu'il se rapproche davantage de notre restauration et nous présente une arcade au-dessus de la croix. On trouvera ces sarcophages à Arles (Garrucci, *Storia dell'arte*, pl. CCCL, f. 4); à Saint-Maximin (*Id.*, pl. CCCLII, f. 2, pl. CCCLIII f. 1,). — En descendant au règne des Goths, nous rappellerons le tombeau de saint Barbatianus à Ravenne (*Id.*, 336, qui porte deux croix de ce genre sur son couvercle ; le tombeau de saint Andoche que l'on conservait dans l'église collégiale de Saulieu (Côte-d'Or) (Tersan, *Antiquités gauloises mss. du fds français* 6954. *Annales de la Société Éduenne*, 1862-64); les fioles de Monza qui justement ont des croix gemmées placées au-dessus du saint sépulcre. Le petit cippe du musée de Latran (pl. XXV); enfin le tombeau de Boëtius, septième évêque de Carpentras († 604), qui se rapproche singulièrement du marbre que nous étudions. On y voit une croix gemmée à laquelle sont suspendus l'A et l'Ω et au-dessus un titulus renfermant l'inscription funéraire. — Ce marbre, en forme de trapèze allongé, est certainement le couvercle du tombeau. (*Revue des sociétés savantes*, juillet décembre 1864.)

A B
HIC REQVIESCIT
N D I V S E P I S C O P V S
QVI VIXIT RECESS

Nous rappellerons encore ici une croix retrouvée à Côme au XVIe siècle, au-dessous du maître-autel; cette croix gravée du Ve siècle ornait le tombeau de saint Abondius; on n'en conserve plus que la partie supérieure, le bas est effacé; l'inscription funéraire qu'on y voit a été publiée dans le *Corpus inscriptionum* de Mommsen. (Lettre part. de l'abbé Balestra, 2 mai 1881.)

1. Grég. de Tours, *Hist. Franc.*, lib. II, Migne, p. 213.
2. Odon de Cluny.

Les collatéraux, au lieu de se terminer au droit du chœur, s'arrondissaient autour de l'abside en prenant la forme d'un déambulatoire circulaire qui enveloppait le presbyterium et dont on a retrouvé exactement le diamètre. Cinq arcosolia dessinaient des absidioles, dans le genre du tombeau de saint Gaudiosus à Naples, autour de ce déambulatoire et renfermaient les sarcophages des successeurs de saint Martin, au centre celui de saint Perpet. Le portique annulaire était séparé du chœur par une colonnade double comme à Sainte-Constance de Rome; l'épaisseur des murs nous révèle les doubles colonnes de front qui existaient et qui étaient nécessaires pour supporter la poussée de la voûte de la tribune.

Après avoir admiré la magnificence du temple, les pèlerins franchissaient les chancels qui fermaient le chœur profitant d'une licence accordée pour baiser le tombeau ; c'est là qu'ils trouvaient accumulée la plus grande richesse. Le chœur ou l'altarium, comme l'appelle Grégoire de Tours, possédait à lui seul quarante-deux colonnes et recevait la lumière de trente-deux fenêtres. Des lychni y brillaient de tous côtés et formaient tout autour des guirlandes de fleurs lumineuses, dont *l'æditūus* ou surveillant de la basilique était spécialement chargé. Le tombeau avait la forme d'un autel carré, fermé de grandes dalles de marbre en tous sens pour abriter la châsse et les saintes reliques. Il n'avait pas de fenestella, mais il était orné sur la face principale de la croix gemmée que nous avons décrite plus haut, laquelle était surmontée de deux chandeliers en bas-relief; sur la frise au-dessus on lisait ces quatre vers :

CONFESSOR MERITIS, MARTYR CRUCE, APOSTOLUS ACTU,
MARTINUS CŒLO PRÆEMINET, HIC TUMULO,
SIT MEMOR, ET MISERÆ PURGANS PECCAMINA VITÆ,
OCCULTET MERITIS CRIMINA NOSTRA SUIS.

C'est cette dalle, sans doute celle de saint Euphrone, que l'on venait baiser et toucher par dévotion et devant laquelle les énergumènes se prosternaient [1]. — Le tombeau était isolé au moins sur trois faces; l'inscription précédente était complétée par deux autres qu'on lisait sur le retour à droite et à gauche : « circa tumu- « lum ab uno latere, item in alio. » — Du premier côté :

1. Inter altarium et sanctum tumulum decubantes. (Gr. de Tours, *Mirac. S. Mart.*)

HIC CONDITUS EST SCÆ MEMORIÆ MARTINUS EPS
CUIUS ANIMA IN MANU DEI EST ; SED HIC TOTUS EST
PRÆSENS, MANIFESTUS OMNI GRATIA VIRTUTUM

et de l'autre :

CERTAMEN BONUM CERTAVIT, CURSUM CONSUMMAVIT,
FIDEM SERVAVIT, DE CÆTERO REPOSITA EST ILLI CORONA
IUSTITIÆ, QUAM REDDET ILLI DNUS, IN ILLA DIE IUSTUS
[IUDEX.

De savants archéologues supposent que l'on gravissait à droite et à gauche des marches jusqu'à un palier où se tenait le prêtre pour dire la messe. — D'autres supposent que l'autel était en avant, comme au Saint-Sépulcre de Jérusalem ; le prêtre, dans cette dernière hypothèse, devait regarder le sépulcre au lieu de l'assemblée des fidèles.

On verra sur l'esquisse où nous avons essayé cette restauration la manière dont est figuré ce tombeau et la place que nous donnons aux marbres retrouvés en 1860. Nous chercherons à justifier cette restauration et notamment la position verticale que nous supposons à la grande dalle et qui n'a pas été ordinairement admise. (Pl. CXXIII.)

Ceux qui veulent que le marbre d'Euphrone ait eu une position horizontale, rappellent le texte de Grégoire de Tours : *super sanctum sepulcrum*. Mais le mot *super* signifie plutôt ici *devant* qu'*au-dessus ;* les premiers auteurs chrétiens nous offrent des exemples de cette acception du mot. Saint Jérôme, à propos du monument que Jacob éleva à Rachel, écrit : « Erexit « Jacob titulum *super* sepulcrum ejus : hic est titulus « monumenti Rachel [1]. » Les inscriptions primitives devaient être verticales, car je ne crois pas que les Hébreux aient beaucoup connu le genre de sépulture de nos pierres tombales. — Le grand traducteur des saintes Écritures se sert, à propos de la résurrection de Lazare, d'expressions analogues : « Erat autem « spelunca et lapis *super positus* [2]. » Les expressions *spelunca* et *super positus* représentent encore l'idée d'une pierre droite.

Avec saint Jérôme nous empruntons un témoignage du IVe siècle, il vaut donc mieux citer Grégoire de Tours, qui servira lui-même d'interprète au sens que nous proposons ; à propos du sépulcre de saint Venerandus, il dit : « Super quod caput per fenestellam « quicumque vult immisit [1] ». On sait que la fenestella était une ouverture pratiquée sur le devant de la confession et on comprend, dès lors, qu'il s'agit d'un marbre vertical.

Si on objecte qu'on déposait les enfants malades « super beatum sepulcrum », nous répondrons qu'il n'est dit nulle part que la dalle qui recouvrait le tombeau fut le marbre même d'Euphrone. De même si les voleurs marchèrent « super sanctum sepulcrum », là où les prêtres osaient à peine appliquer leurs lèvres, je répondrai encore qu'il s'agit du dessus du sépulcre que rien n'identifie avec le marbre célèbre.

Ajoutons que la mince épaisseur du marbre, 0m08, semble rappeler plutôt une position verticale qu'horizontale. De plus, si les inscriptions eussent été gravées sur la table horizontale elles eussent été perdues pour tout le monde ; le passage qui les concerne : « ab uno latere item ab alio » deviendrait incompréhensible, et les fidèles qui venaient baiser ce marbre avec tant de dévotion n'auraient pu l'atteindre de leurs lèvres à une hauteur de deux mètres. Telles sont les raisons qui nous ont engagé à dresser la dalle de saint Euphrone devant la confession.

Le dessus de l'édicule était plat puisqu'on pouvait y poser les enfants et y marcher, nous n'avons donc cherché aucune forme de couronnement. Nous avons supposé l'inscription en haut, dans un titulus, comme sur un ivoire contemporain conservé au British Museum ou sur le marbre de Boetius à Venasque. Cette place, un peu au-dessus des yeux des assistants, nous a paru convenable et plus probable qu'aucune autre à cause des deux inscriptions en retour qui l'accompagnaient. Saint Grégoire de Tours semble d'ailleurs nous rappeler une disposition analogue lorsqu'il parle de la basilique de saint Venerandus [2] : « Habetur enim tumulus huic a læva « contiguus longitudine, latitudine omnique positione « consimilis. In hujus *fronte superiore* habetur scrip- « tum : sanctæ memoriæ Gallæ. »

La rosace qui forme le troisième fragment, et qui appartient comme les deux premiers au marbre d'Autun, nous offre dans sa sculpture une partie rectiligne ce qui nous a engagé à l'insérer dans les pilastres de

1. *Gen.*, XXXV, 20.
2. JOAN., XI, 38.

1. GRÉG. DE TOURS, *Lib. de gloria confes.*, c. XXXVII, Migne, p. 857.
2. *Lib. de gloria confess.*, c. XXXVI, Migne, p. 856.

l'édicule. On trouve un exemple analogue dans un sarcophage de Pise [1]. Le pied de la croix a été imité des monuments où nous voyons la croix plantée sur un globe, figure du monde. L'ivoire que nous citions tout à l'heure, nous montre dans la main de l'ange une sphère où est dressée une croix gemmée.

L'arcade que nous supposons au-dessus de la croix gemmée trouve sa justification dans plusieurs monuments funéraires dont voici quelques-uns. — Une plaque de marbre découverte dans l'église de Saint-Germain-du-Plain (près Châlon) nous présente un reste d'archivolte ornée au-dessus de trois croix [2]. Au musée de Vienne on voit un chrisme auquel sont attachés par des chaînettes l'A et l'Ω et qui est surmonté aussi d'un cintre [3]. Enfin, dans les sarcophages antiques, où est sculpté au centre l'emblème de la résurrection, la croix gemmée est surmontée d'une arcade.

VIe SIÈCLE.

—

Le VIe siècle n'a laissé nulle part des traces aussi vivantes de ses travaux que sur les monuments de Ravenne; c'est là, surtout, qu'il faut s'arrêter pour l'étudier.

Le Dôme y mérite une attention particulière pour sa crypte, laquelle serait du VIe siècle, si l'on en croyait certains fragments qu'on y voit; fermée au siècle dernier, lors de la restauration de l'église, elle vient d'être de nouveau découverte par M. Conrad Ricci, qui, avec sa libéralité ordinaire, nous en a envoyé les dessins.

Aucun auteur n'en fait mention; Buonamici, lui-même, n'en parle pas dans son ouvrage sur l'église métropolitaine, quoiqu'il la connût et qu'il ait fait couper les deux côtés du presbyterium pour les barbares exigences de ses constructions. — Dans les

1. Lasinio, *Campo santo.*
2. *Mémoires de la Société d'hist. et d'archéol. de Châlon-sur-Saône*, III, p. 262.
3. Allmer, *Inscript, de Vienne*, IV, 446.

fouilles qui l'ont mise à découvert on y a trouvé, mêlés à de la terre et à des ossements, des fragments de transennes, des cubes de mosaïques, des tubes de terre cuite qui proviennent de la tribune.

Cette crypte se compose d'une galerie annulaire, dont les côtés ne sont pas concentriques, et qui est partagée, au milieu, par une rangée de cinq colonnes de marbre grec. Vers le centre, on voit un chapiteau formé d'un abaque avec croix, un autre avec volutes crucifères, un troisième, composite, avec feuilles aiguës dans le style du VIe siècle. Elle recevait, à une certaine époque, le jour par deux œils-de-bœuf pratiqués dans la voûte, dont l'un se trouvait bouché par un fût de colonnette de pavonazetto cannelée en spirale qu'on a transportée dans le jardin de l'archevêché. — Du côté de la nef, s'ouvrent deux fenêtres rectangulaires et deux baies carrées, *fenestelle* par lesquelles les fidèles vénéraient les reliques. (Pl. CXXVIII et CXXIX.)

Sous l'autel étaient déposées les reliques de plusieurs saints, dont Fabri nous donne les noms : Ursicinus, Aderitus, Calocerus, Proculus, Probus, Datus, Liberius, Agapitus, Marcellinus [1].

La niche centrale, qu'on voit au fond de la crypte, a les dimensions précises d'un sarcophage, peut-être celui d'Ursus, le saint fondateur de la basilique, comme saint Perpet à Tours [2]. Le renfoncement carré, au-dessus, pouvait servir à poser la lampe qui brûlait en son honneur. On remarquera, d'après notre coupe, que les fidèles agenouillés devant la fenestella pouvaient voir facilement ce sarcophage.

Le plan de la confession nous a permis de tracer celui du presbyterium qui la surmontait, et auquel on parvenait à droite et à gauche par deux perrons. On pourrait facilement restaurer le mobilier de ce chœur; la chaire d'ivoire de saint Maximianus existe encore, ainsi que l'autel au baptistère.

1. Fabri, *Memorie Sagre*, p. 54.
Alzasi in fronte al detto presbiterio l'altar maggiore situato in modo, che il celebrante sta con la faccia verso il popolo. (Fabri, *Ravenna ricercata*, p. 42.)
2. Je sais qu'Agnellus rapporte une tradition d'après laquelle saint Ursus aurait été enterré devant l'autel, sous une dalle de porphyre, ce qui exclurait l'existence de la crypte : « Sepultus est... ante altare subtus porphyreticum « lapidem, ubi pontifex stat quando missam canit. » Mais il s'agit ici du IVe siècle, 396, et il est probable, d'après les fragments de la crypte, qu'elle fut faite au VIe, peut-être par l'archevêque Victor (545). (Migne p. 507.) Dans cette hypothèse le tombeau n'aurait pas été changé de place. Saint Exuperantius fut enterré de même dans l'église Sainte-Agnès qu'il avait bâtie (398 † 418.)

La schola cantorum, dont l'enceinte contenait l'ambon, se trouvait au milieu de l'église, nous l'avons sur notre dessin supposée plus voisine du presbyterium pour en montrer au lecteur le commencement des transennes. (Voy. *Chœurs*.) En effet, le Dôme de Ravenne avait deux chœurs, étant admis que la schola cantorum reçut cette désignation. Ce fait est constant d'après ce passage d'un historien du XVIᵉ siècle [1] : « Fu depredata, la chiesa del duomo, levan- « dosi un ciborio d'argento ch'era, in mezo il coro di « sotto, fatto già da Vittor arcivescovo, con tanto « artificio che l'valor ascendeva a trentasei mila scudi « d'oro. »

Il est probable, d'après ceci, qu'il y avait aussi deux ciboria, car il est impossible de supposer que l'abside en fût dépourvue.

Ces grandes magnificences disparurent au siècle dernier sous le vandalisme de l'architecte Buonamici de Rimini (1734). Il faut aujourd'hui rechercher dans le dallage les débris de l'ancienne basilique. Les colonnes furent sciées en une multitude de disques qu'on y intercala; nous en avons mesuré quelques-uns qui portent 0ᵐ 70, 0ᵐ 55, 0ᵐ 22 comme diamètre; nous avons retrouvé le tailloir d'un chapiteau de 0ᵐ 98 de côté. Un des beaux chapiteaux de la nef est aujourd'hui dans une maison particulière, transformé en abreuvoir.

La crypte de Saint-Pierre-Majeur, à Ravenne, a été publiée dernièrement par M. Ricci [2]; nous avons cherché à la visiter, mais elle est tellement remplie de décombres qu'elle est devenue inaccessible. Heureusement, M. Ricci, à l'aide de fouilles intelligentes, a pu nous donner une description exacte de ce monument et y joindre des dessins que nous reproduisons d'après lui. (Pl. CXXVI, CXXVII.) Cette crypte occupe toute la largeur du chœur et se partage en trois nefs, divisées par des colonnes et surmontées de voûtes d'arête; des colonnes tangentes aux murs en soutiennent les retombées au pourtour. Elle a 8ᵐ 59 sur 8ᵐ 65; la plus grande hauteur du pavement au centre des voûtes égale 3ᵐ 92. Elle était éclairée par trois petites fenêtres, à plein cintre, et accessible par deux portes latérales. M. Ricci a trouvé sur le sol trois dallages différents; le plus profond, celui où repose le pied des colonnes, est tellement recouvert par l'eau qu'il est impossible de savoir sa nature; le second se compose d'un lit de chaux, mêlé à de petits fragments de marbres antiques. Le plus élevé, en mosaïque, porte encore des oiseaux et divers ornements. On a trouvé, en fouillant ce sol, des tubes semblables à ceux qui sont entrés dans la construction de la coupole de Saint-Vital.

L'église de Saint-Pierre-Majeur, aujourd'hui San-Francesco, passe pour avoir été élevée par l'évêque Néon, au Vᵉ siècle (449-52), mais la crypte, d'après son style, ne peut être classée avant le VIᵉ siècle. Nous verrons de plus, par la description qui suit, que les éléments qui la composent ont été remis en œuvre à une époque beaucoup plus tardive.

Les colonnes sont toutes dépareillées, les quatre centrales, notamment, n'ont pas les mêmes abaques et, l'une d'elles, trop courte pour la place, a été dressée sur un beau fragment de corniche antique. Les retombées des voûtes à la circonférence ont lieu sur des pilastres jumelés surmontés d'abaques. A l'un d'eux, l'abaque est de moitié trop étroit (pl. CXXVII, fig. 6); ailleurs le pilastre étant trop court, on l'a complété par un pilastre du même genre provenant d'un autel du XIIᵉ siècle.

Trois petites *fenestelle* ou *jugula* mettaient cette crypte en communication avec la nef de l'église et permettaient à la dévotion des fidèles de se satisfaire par la vue du saint tombeau qu'on y vénérait. Ce tombeau semble avoir été placé devant ces ouvertures, car on a retrouvé là un loculus fermé d'une dalle de pierre, et dans ce loculus des bijoux en or d'une grande beauté. Nous donnons, d'après une photographie de M. Ricci, la figure de deux bracelets dont l'un est orné de perles et de grenats.

On voit peu de monuments remplis, comme cette crypte, d'éléments aussi disparates, aussi étrangers les uns aux autres et d'époques aussi différentes. Nous devons donc chercher à les classer avant d'assigner une époque à l'état actuel et à déterminer la date des restaurations successivement intervenues.

1° *Antiquité*. — Notons d'abord le fragment antique qui sert de socle à une des colonnes du milieu; il provient peut-être du temple de Neptume qui s'élevait, si l'on en croit la tradition, sur l'emplacement de l'église et qui fut érigé par Lucius Publius Italicus, décurion de la milice romaine.

1. VINCENZO CARRARI, *Stor. di Romagna*, an. 1512.
2. *Ravenna e i suoi dintorni*, 117.

2° VIe *siècle.* — Au règne gothique se rattachent les abaques des chapiteaux 1, 2, 3, 4, 6, avec croix entre feuillages, 7, 8, 9, ainsi que les volutes du dessous, etc. La colonne du n° 18, comme du n° 14, a dû appartenir au ciborium primitif; deux rainures dans le bas du fût qui servirent à l'encastrement des chancels, et la croix dans le haut sous l'astragale, rendent cette origine fort probable [1].

Je rapproche de ces marbres pour le classement chronologique les bijoux du tombeau dont les perles, les grenats et leur agencement semblent nous offrir un des modèles qui ont servi aux bracelets figurés sur les mosaïques de ce temps. — On doit penser que les ossements confiés à ce tombeau furent ceux d'un saint, car la situation, sous les fenestelle, est une preuve de la vénération qui les entourait; on sait du reste que les anciens canons défendaient de célébrer dans les églises renfermant des corps non sanctifiés [2].

Les bijoux sont loin d'être un argument contre la sainteté du tombeau; les grands confesseurs de la foi avaient quelquefois leurs ossements richement enveloppés. D'après une bulle du pape Pascal nous savons que le corps de sainte Cécile fut retrouvé au IXe siècle dans une robe d'or, et la fresque qu'on voit encore dans la basilique romaine confirme le luxe de sa parure funéraire. Origène, Eusèbe, saint Grégoire le Grand nous disent que les premiers chrétiens ensevelissaient leurs morts dans les plus beaux habits. Des exhumations ultérieures nous ont montré sainte Hélène couverte d'or et de pierreries, et Marie, épouse d'Honorius, dans ses robes de cour et son manteau impérial [3]. — A Ravenne ne devait-on pas, en ensevelissant un saint, imiter les mosaïstes qui nous montrent les vierges dans la gloire surchargées d'éclatantes parures. — Les reliques furent sans doute ici celles d'une femme; cependant à l'époque des Goths les hommes eux-mêmes portaient quelquefois des bracelets; on se rappelle que Justin II fit un présent de ce genre à un ambassadeur [4].

3° *Époque carlovingienne.*—De ce temps je ne puis signaler dans notre crypte que l'abaque de la colonne n° 5 dont les entrelacs semblent la reporter au IXe siècle. Ce fragment étant isolé on peut croire qu'il est complétement étranger au monument.

4° *Époque romane.*—J'arrive enfin à la dernière catégorie des marbres, c'est-à-dire à la plupart des pilastres qui reçoivent les retombées des voûtes le long des murs. Ils ne paraissent pas avoir été façonnés pour cette crypte, car, dans cette hypothèse, on les aurait préparés en nombre suffisant, on n'aurait pas dû, comme pour le n° 13, suppléer au manque de hauteur par l'adjonction d'un second pilastre au-dessus du premier. Ce pilastre est digne de remarque, surtout le morceau supplémentaire haut de 0m 86 qui a servi sans doute de support d'autel et qu'on peut exactement comparer au marbre de Rimini. (Pl. LXXXIII.) On y retrouve les mêmes demi-colonnes séparées par une bande unie. — Tous ces marbres d'un caractère identique peuvent être attribués au XIIe siècle.

D'après le niveau qu'occupe la mosaïque, c'est à cette époque qu'il faudrait référer les fragments qu'on en a retrouvés; leur style cependant paraît fort antérieur, et prouverait qu'ils font partie d'une restitution.

Cette crypte, tant de fois remaniée, appartient donc, d'après ce qui a été dit, au règne des Wisigoths, au Ve ou VIe siècle; le tombeau et son trésor, les abaques ornés de croix identiques à celles des tombeaux de Classe, semblent être des preuves concluantes, le tombeau surtout, car si les fragments de marbre ont pu avoir une provenance étrangère, ce monument dans sa position centrale, devant les *jugula*, n'a pas dû changer.

Nous ne supposerons pas la dernière restauration du XIIe siècle puisque nous constatons dans l'état actuel la présence de fragments incohérents datant de cette époque; nous sommes obligé de descendre au moins jusqu'aux Franciscains qui prirent possession de l'église en 1261. — Quoiqu'il soit difficile de démêler l'état primitif on peut croire que le plan, dans ses dispositions essentielles, n'a point changé; il suffirait pour le restaurer de rétablir les colonnes et chapiteaux dans leur intégrité. Le nombre des abaques uniforme s'élève à douze et peut servir d'indication à celui des points d'appui qui soutenaient les voûtes.

Le fait important de ce monument authentiqué par son trésor, c'est qu'au VIe siècle il existait déjà des chœurs élevés sur des confessions, et ce trésor lui-même prouve que le tombeau n'avait pas été violé, car il eût certainement, en ce cas, été dépouillé de ses richesses.

La basilique de Saint-Apollinaire-in-Classe, situé

1. La différence du style de cette croix et de celle du ciborium de San-Spirito qui est du IXe siècle, prouve la différence des époques.

2. « Ut altaria alibi consecrari non debeant nisi in tantum « ecclesiis ubi corpora sepulta non sint. » (*Concil. incerti loci,* VIe siècle, LABBE V.)

3. Abbé COCHET, *Normandie souterraine*, p. 194. — *Bull. d'archéol. chrét.*

4. LABARTE, I.

dans les environs de Ravenne, nous présente une confession intéressante. Sous son presbyterium une étroite galerie annulaire conduit au *martyrium*, c'est-à-dire à une chapelle allongée qui contient les reliques et qui se prolonge jusque sous l'autel. Une baie, fermée par une grille antique, éclaire la crypte; des revêtements de marbre y paraissent encore; une *fenestella*, pratiquée autrefois du côté de la crypte, permettait aux fidèles de voir et de vénérer le saint tombeau.

Au-dessus de cette *fenestella* se trouvait un marbre que nous avons copié dans la crypte et que les fidèles baisaient par respect. On y voit cinq disques entourés de marqueterie de marbre accompagnés des inscriptions suivantes, remplies d'abréviations et tracées sur cinq colonnes :

+ CHRISTO DILECTE
APOLLINARIS A PETRO
MISSE, QUEM VENE-
RARIS, ORA PRO
TUIS

+ RAVENNAM INTRANS
URBEM BEATAM CHRIS-
TI VIRTUTE TE FIRMANS,
TE SACER OSTENDIS

+ PASSUS PRO CHRISTO
PRÆSUL BENIGNE
SUSTINES PŒNAM
PLAGIS ET IGNE
NOSTRA SALUTE

+ MEMBRA COM-
MITTENS PRIMO JURI
CHRISTO ADERES
NUMQUAM TELLURI
GAUDES IN CŒLO.

+ CUJUS HIC CORPUS
NOBIS REVELATUR QUOD
ALEXANDRI JUSSU MAN-
DATUR TERTII PAPÆ.

SIQUIDEM ILDEBRANDUS THEODINO PRÆSENTE CARDINALI GERARDO
PRÆSULE CONSISTENTE CUM PONTIFICUM TURBA SACRUM CORPUS
LEVAVIT SANCTO PAPA JUBENTE AC CUNCTIS ADORANDUM MULTA TURBA
FLUENTE REVERENTER MONSTRAVIT. FEDERICO IMPERATORE
REGNANTE ALEXANDRIAM QUOQUE EXPUGNANTE EST FACTUM HOC OPUS PRECE
GULIELMI HUMILLIMI FRATRIS INGENIO AC ILLIS VI-
RIS AGAGIS PRO QUIBUS ORATE [1].

Il est nécessaire, pour comprendre ces monuments, de jeter un coup d'œil sur leur histoire et sur celle des différentes translations du corps de saint Apollinaire; on en verra dans les lignes suivantes le tableau chronologique :

(A.D.74.) On raconte que le saint apôtre de Ravenne ayant été arrêté, fut livré en garde à un centurion secrètement chrétien qui le conduisit dans sa maison à Classe et le fit bientôt évader pendant une nuit. Mais la fuite fut signalée; reconnu par les païens et accablé de coups, il fut regardé comme mort et transporté dans une bourgade où on soignait les lépreux; il y mourut sept jours après. — Les chrétiens déposèrent son corps dans un sarcophage de marbre, près des murs de Classe, dans le cimetière où Julianus *argentarius*, sur les ordres de Justinien (549) et pendant le pontificat de saint Ursicinus, érigea une basilique au martyr. Elle fut consacrée par l'archevêque Maximianus, comme une inscription qu'on lisait dans l'*ardica* ou atrium de l'église en faisait foi; Maximianus prit le sarcophage à l'endroit où les chrétiens l'avaient déposé et le plaça, non dans l'église, mais selon l'usage d'alors dans l'*ardica*.

(650.) L'archevêque Maurus reporta le sarcophage de l'ardica au milieu de l'église, sous le petit autel de la Sainte-Vierge qu'on y voit encore aujourd'hui, et où il était demeuré pendant tant d'années, selon la

1. Voici la traduction de ces inscriptions du marbre qu'on baisait et sur lequel apparaissent encore les cercles.

+ Apollinaire, cher au Christ, envoyé par Pierre que tu vénères, prie pour les tiens.

+ Entrant à Ravenne, t'arrêtant dans cette bienheureuse ville par la vertu du Christ, tu montres qu'il t'a sacré.

+ Souffrant pour le Christ, généreux évêque, tu supportes la peine des coups et du feu, pour notre salut.

+ Livrant tes membres pour la cause de la justice, tu t'es attaché au Christ et jamais à la terre; tu te réjouis dans le ciel.

+ Ici nous est révélé le corps de ce saint qui a été envoyé par ordre d'Alexandre III.

+ Au-dessous des cercles : Hildebrand, étant présent le cardinal Teodino, assistant l'archevêque Gerardo, ainsi qu'une foule d'évêques, par l'ordre du saint Pape, devant une nombreuse affluence a levé ce corps sacré qui doit être vénéré de tous et l'a montré avec respect. — Frédéric empereur régnant et assiégeant Alexandrie, cet ouvrage fut fait à la prière du très-humble frère Guillaume, par son génie et par les hommes Agagi. — Priez pour eux.

tradition [1]. A San-Pietro-a-Grado de Pise, l'autel dans la nef désigne ainsi une place et un souvenir vénérés.

(688†705.) Saint Damien s'occupa du mobilier de marbre du chœur, il y construisit des bancs et peut-être le siége épiscopal. L'archevêque Jean (777-784) y éleva un ciborium d'argent qui ne tarda pas (846) à être dérobé par les Sarrasins. Au IXe siècle le bruit se répandit que les reliques de saint Apollinaire avaient été envoyées à Saint-Martin de Ravenne [2] pour être plus en sûreté. L'abbé Ursus érigea avec les marbres des anciens chancels le ciborium que nous voyons encore dans la nef latérale. Léon III orna le chœur et y éleva une *trabe*.

(956†1027.) Saint Romuald, selon le récit de Pierre Damien, eut la nuit une vision dans l'église, il vit le saint martyr sortir du caveau vêtu en prêtre, un encensoir à la main et aller encenser tous les autels.

(1173.) A la suite d'une discussion entre les moines de Classe et ceux de Saint-Apollinaire-le-Neuf prétendant les uns et les autres posséder les précieuses reliques, le pape Alexandre III envoya à Ravenne le cardinal Hildebrand. Celui-ci fit creuser le sol, à l'endroit où saint Romuald avait eu sa vision, et on y trouva le tombeau avec trois lames d'argent sur lesquelles était écrite la vie de saint Apollinaire. M. Ricci (p. 246) pense qu'à cette époque on transféra la châsse dans la confession. — Muratori [3] nous donne une inscription qui se rapporte à ce fait et qu'il a vue devant l'autel :

OPERIS HUJUS MACHINAM CERNE QUISQUIS DEVOTE VITÆ SUPERNÆ GLORIAMQUE FACTAM POST CHRISTI ORTUM BEATUM. EST QUIDEM QUUM REVELATUR MARTYRIS CORPUS APOLLINARIS ATHLETÆ. OMNES POST ISTUD PLENUM VIDETE. ANNO MILLENO ADDITO CURSU VERO CENTENI TERTII QUOQUE SEPTUAGENI TEMPUS NOTATE.

On grava aussi l'inscription portant les cinq disques.

(1490.) Selon Fabri le tombeau serait resté au milieu de l'église jusqu'en 1490, époque où l'abbé Malombra, voyant la mémoire du lieu de nouveau oubliée, fit pratiquer des fouilles et aurait trouvé le sarcophage plongé dans l'eau.

1. FABRI, p. 94.
2. *Id.*, p. 95.
3. *Spicileg. Raven. hist.*, I, p. 11, p. 535.
FABRI (p. 116) la transcrit d'une manière un peu différente.

(1511.) Le cardinal Soderini étant venu vingt ans après à Ravenne avec Jules II, l'aurait fait transporter sous le maître-autel dans la confession, en plaçant les reliques dans un beau sarcophage de marbre. C'est à cette époque que se refère le souvenir de Jules II plongeant son anneau dans le puits et le retirant ensanglanté.—(1515.) Pour fuir les ravages de la guerre, les moines se retirèrent dans la ville et y construisirent le couvent de Saint-Romuald. — (1650.) Ils y transportèrent le corps de saint Apollinaire et le déposèrent sous le maître-autel de l'église. — (1652.) Un décret de la Congrégation des Rites les obligea à porter les reliques à la cathédrale; (1654) puis à les réintégrer à Classe. L'ordre était donné en ces termes: « Arcam, corpus, seu reliquias sancti Apollinaris « continentem eodem subterraneo in loco, ubi nunc « eadem sita est, et cui ara maxima imminet ita col- « locari faciant, ut ecclesiam ingredientibus conspicua « inter crates ferreas objiciatur. Ad eamdem vero sa- « cram arcam cæco illo ac subterraneo tramite nun- « quam aditus pateat nisi diebus tantum solemni- « bus. » On imposait de plus l'obligation de fermer la châsse par trois clefs.

(1723.) On construisit l'autel moderne; les deux escaliers du chœur [1] furent réduits en un seul. On transféra les reliques à la chapelle Sainte-Croix où nous les vénérons encore.—(1743.) Une dalle de marbre dans la tribune avec inscriptions mentionne la translation.

Nous pouvons résumer ainsi ces vicissitudes.

1re *translation*. — Le sarcophage du saint est déposé à la place où se trouve le petit autel au milieu de l'église.

2e *translation*. — (VIe siècle.) Il est placé dans l'ardica.

3e *translation*. — (VIIe siècle.) Replacé au milieu de l'église.

4e *translation*. — (XIIe siècle.) Porté dans la confession par Alexandre III.

5e *translation*. — (XVIIe siècle.) A Saint-Romuald.

6e *translation*. — A la cathédrale.

1. Entre autres documents qui prouvent l'existence de ces deux escaliers, en voici un de 1678 que nous fournit Fabri : Le tombeau de saint Apollinaire « Dentro un'arca di marmo greco chiusa con cancellata di ferro, e posta *nel mezzo trà le due scale* per le quali si ascendi al presbiterio, poche prima era nel vacuo, che è sotto il coro, che è un di quei luoghi che gli antichi addimandarono confessione, sapendosi anco che ne' tempi più antichi giaceva presso la porta laterale per cui si entra nel monastero, conforme mostra l'iscrittione, che vi li legge. » (FABRI, *Ravenna ricercata*, 1678, p. 201.)

7e *Translation.* — Remis dans la confession de Classe.

8e *Translation.* — (XVIIIe siècle.) Déposé à la chapelle Sainte-Croix.

Nous compléterons ces données historiques en rappelant les souvenirs qui s'attachent au tombeau lui-même. — Dans le martyrologe d'Adon [1] nous lisons : « Sepultus est foris murum et clausum in arca saxea « sub terra corpus eius missum est. » Saint Maximianus, lorsqu'il le porta dans l'ardica, au milieu des tombes épiscopales, lui donna sans doute des ornements non moins riches que les autres en présentaient.

Quand Maurus [2] le ramena au milieu de l'église, à l'endroit de la première sépulture, il y eut trois tablettes d'argent sur lesquelles on lisait la vie du saint confesseur. Sur la première : « Ortus ab Antiochia, « B. Apollinaris a summo apostolorum Principe Ra- « vennam missus est prædicare baptismum penitentiæ « in remissionem peccatorum, ibique Deus per illum « virtutes multas operatus est; nam cæcos illuminavit, « paralyticos curavit, mutos loqui fecit, dæmones « fugavit, mortuos suscitavit, leprosos mundavit, sy- « mulacra et idolorum templa dissolvit. »

Sur la seconde : « Hic fustibus cæsus est diutius, « super primas stetit nudis pedibus, equleo appensus « demo verberatus super plagas aquam suscepit fer- « vidam, cum gravi pondere ferri exilium relegatus « ore saxo contuso defunctus est sub Vespasiano « Cæsare Augusto, die X cal. augusti, regnante do- « mino nostro Jesu Christo cum Patre et Spiritu « Sancto in secula seculorum. Amen. »

Sur la troisième : « Hic requiescit sacratissimum « corpus Beati Apollinaris martyris, et sacerdotis « Christi. Quod vero hic deest in hac eadem ecclesia « maxima cautela reconditum est [3]. »

On a dit, en fondant cette opinion sur la translation des reliques au XIIe siècle, que la crypte datait de cette époque et qu'elle fut érigée sur le sol de l'ancien presbyterium lorsque la châsse fut tirée du caveau primitif pour y être déposée. Je ne pense pas que cet événement constitue un argument décisif, car toute abside possédait un autel et un martyrium pour les reliques. Ce genre de cryptes, composées d'une galerie circulaire avec un retour au centre, ne sont pas communes au XIIe siècle où les confessions devenues très-vastes occupaient une partie des soubassements de l'église comme à Saint-Zénon de Vérone, à Saint-Marc de Venise, à Parme, etc. Elles le deviennent, au contraire, au IXe siècle. La crypte de Saint-Pierre de Rome qui n'était pas différente, celle de Saint-Pancrace, des Quatre-Saints-couronnés, à Rome, ont cette même disposition. Quelques revêtements de marbre africain paraissent aussi un argument en faveur de l'ancienneté. On fait valoir comme objection l'enfoncement des colonnes de l'ancien ciborium; or, il faudrait qu'elles eussent eu leurs bases à 1^m 50 en contre-bas pour descendre jusqu'au sol présumé du presbyterium, ce qui est impossible.

On ajoute que l'église, si nous supposons cette crypte de l'origine, dut avoir deux confessions; cela ne serait pas absolument contraire aux usages du VIe siècle, car nous trouvons précisément dans la basilique de Classe deux autels de cette époque. Au reste on ne peut donner le nom de confession au monument de la nef; les premiers constructeurs ne songèrent pas à faire servir les reliques de saint Apollinaire à la consécration du maître-autel, si bien qu'on transporta son tombeau dans l'*ardica*. Lorsque saint Maur le reporta dans l'église, ce fut pour mieux marquer l'emplacement originel.

Il n'est pas rare de trouver dans les anciennes églises des endroits signalés par un souvenir pieux et que désigne un monument spécial. Nous avons cité à Pise le lieu du débarquement de saint Pierre, désigné dans la nef de San-Pietro-a-Grado par l'érection d'un autel et d'un ciborium; à Saint-Alexis de Rome on a conservé le puits du saint patron de l'église; à l'Ara-Cœli, un autel marque encore dans le transept le souvenir de la vision d'Auguste; à Sainte-Praxède, des lampes brûlent au-dessus du puits où la fille de Pudens déposait les corps des martyrs; enfin, à Ravenne même, nous trouvons un exemple qui nous paraît résoudre le problème. Pendant les persécutions, pour arracher les restes des martyrs aux profanateurs, les chrétiens ne voyaient pas de meilleur moyen

1. *Bulletin d'arch. chrét.*, 1879.

2. Agnellus écrit dans la vie de Maurus : « Corpus beati « Apollinaris quod dudum in ardica conditum a Maximiano « præsule cum Juliano argentario fecit, exinde tulit et in « medio templi collocavit ». Ces translations, nous dit M. de Rossi dans son *Bulletin* (1879, p. 117), n'étaient pas rares, témoin le pape Honorius Ier, qui, peu de temps avant Maupus fut le premier à placer « loco proprio intra aulam corrus, martyris jacens extra ex obliquo aulæ ».

M. de Rossi prouve que le cimetière chrétien de Classe s'étendait dans cet emplacement, mais je crois que le puits, comme à Nole, avait eu l'honneur du premier dépôt et non l'ardica.

3. FABRI, p. 109.

que de les jeter dans des puits; ainsi firent-ils pour le martyr saint Vital. On vénérait dans l'église le puits où fut descendu l'arche funéraire [1], on buvait de son eau par dévotion; un autel était érigé au-dessus. — Comme à Nole, où plusieurs puits étaient vénérés et remplis, dit-on, de sang liquide, nous avons à Saint-Apollinaire-in-Classe le même souvenir. — D'après ces exemples il me paraît clair que nous sommes au milieu de l'église de Classe, non devant une confession, mais devant un puits sacré, longtemps dépositaire des reliques du premier évêque de Ravenne, et dès lors que la crypte presbytérale que nous étudions ici devait exister dès l'origine pour couvrir d'autres reliques indispensables à la consécration du maître-autel.

Ce puits de Classe est aujourd'hui fermé par un marbre dont les moulures sont fort anciennes et qu'on peut attribuer à la translation de saint Maurus; il servait probablement de socle au ciborium du petit autel. On lit encore dans la nef de droite cette inscription relative à ce caveau :

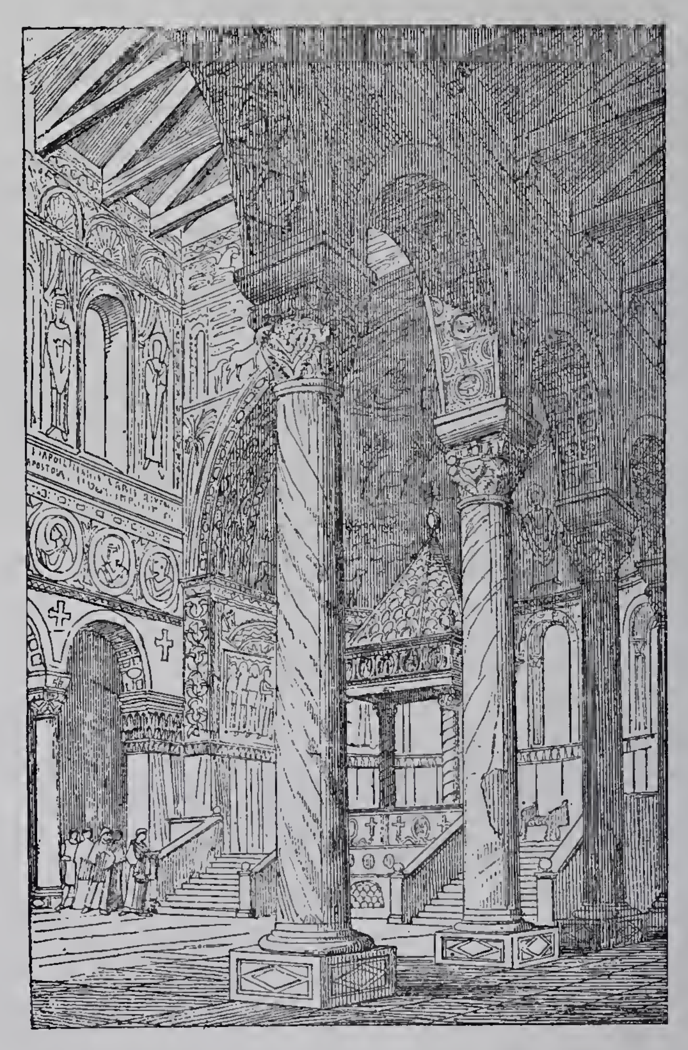
IN HOC LOCO STETIT ARCA BEATI APOLENARIS SACERDOTIS ET CONFESSORIS A TEMPORE TRANSITUS SU USQUE DIAE QUA PER VIRUM BEAT. MAXIMIANUM EPISCOPUM TRANSLATA EST ET INTRODUCTA IN BASILICA QUAM IULIANUS ARGENTARIUS A FUNDAMENTIS ÆDIFICAVIT ET DEDICATA AB EODEM VIRO BEATISSM. D. VII ID. MAIARUM IND. DUODEC. OCTIES PC. BASILI. IUN [2].

On trouvera sur la pl. CXXV le relevé de la confession et de l'abside qui nous dispense de longues descriptions; ce tracé a été fait sur les lieux et d'après les curieux documents tirés des *Notizie storiche di san Apollinare* (Forli, 1781) que nous a communiquées M. Ricci. Le ciborium au-dessus de l'autel a été restauré d'après des mosaïques de Thessalonique [3] encore plus anciennes.

En résumé, d'après l'histoire et ce qui vient d'être dit, nous pouvons penser que l'autel du presbyterium surmonta toujours une crypte, restreinte peut-être au VIe siècle au loculus central [4].

1. Fabri, p. 362.
2. Ricci, p. 246.
3. Texier et Pullan, *Archit. byzantine.*
4. La petite fenêtre qui éclaire le soubassement de l'abside et dans laquelle est restée encastrée une grille de bronze du VIe siècle, ne peut-elle valoir comme preuve de cette antiquité?

Selon l'usage qui se répandit à l'époque carlovingienne, on construisit le long de l'abside une galerie circulaire, probablement à l'occasion des travaux d'Ursus (889). — Enfin au XIIe siècle l'inscription : *hujus machinam...* semble constater un dernier remaniement.



Vue de Saint-Apollinaire-in-Classe. (Restauration.)

L'église Saint-Victor de Ravenne n'a pas toujours été pauvre et presqu'abandonnée comme aujourd'hui; elle possédait jadis un beau mobilier de marbre et une crypte dont on trouve mention en ces termes dans ses archives : « Il parroco G. M. Pascoli... ha « fatto scavare (1673-1705) sotto la tribuna della « chiesa, ov'erano le quattro colonne di marmo greco « in chiesa esistenti che sostentavano la *volta della* « *confessione antica* di quella a volto di quadroni « grandi e trovato l'altare vecchio con un marmo « greco che sosteneva cinque colonnette sopra le « quali era la mensa del l'altare di marmo veronese

« rosso [1]; » Les colonnes de l'autel ont malheureusement disparu, mais on comprend facilement la forme qu'il devait avoir avec les cinq points d'appui que rappelle cette description. Quant à la crypte, les quatre colonnes supposent neuf voûtes d'arête comme à San-Francesco.

On ignore l'époque de la fondation de cette église, qui aujourd'hui a perdu ses trois nefs et presque toutes les traces de son antiquité; elle existait cependant au VIe siècle, comme le prouve ce passage d'une charte de 565 : « ex domo quæ est post basilicam Sancti Victoris Rav... » Il est question aussi de la porte *Saint-Victor* qui prouve implicitement son existence au temps de saint Maximianus [2]. Enfin, en visitant ce sanctuaire, j'y ai retrouvé sur un fragment de marbre le gland qui termine les rubans des chancels du VIe siècle, témoignage qui confirme l'âge reculé de l'édifice.

Il est possible qu'il existât une crypte à Saint-Vital. En 1877, nous assistâmes à des fouilles qu'on pratiquait dans cette église, derrière le maître-autel, et qui découvrirent, à 1 m 95 au-dessous du sol, un mur épais de 1 m 50, haut de 4 m, construit en pierre d'Istrie, mêlée à des brèches très-solides [3]. L'invasion de l'eau dans l'excavation rendait la poursuite des fouilles fort difficile.

Pour l'époque reculée que nous explorons en ce moment, notre pays n'offre plus guère de monuments existants, mais nous avons entre les mains des témoignages historiques qui nous rappellent ceux qu'il posséda. Saint Grégoire de Tours nous fournit à cette occasion de précieux documents.

Le corps de saint Grégoire, évêque de Langres, avait été, selon son désir, transféré à Dijon et placé dans un angle de la basilique où la dévotion populaire trouvait l'emplacement trop étroit pour se satisfaire. Saint Tetricus, son fils et successeur, jeta des fondations devant l'autel de la basilique et y construisit une abside avec un grand luxe; c'est au milieu de cette abside qu'il creusa un *loculus* pour y ensevelir le corps de son père [4].

La ville de Galatie qui possédait la tunique sans couture de Notre-Seigneur, la vénérait dans l'église des Saints-Archanges; le reliquaire, un coffret en bois, était déposé dans une crypte très-profonde [1]. Ce souvenir rapporté par saint Grégoire de Tours prouve l'usage qu'on faisait des confessions en Orient. Saint Grégoire étend le sens de crypte à une petite cellule, comme il résulte d'un passage de son *Histoire des Francs* [2].

L'*Histoire des Francs* est une mine de renseignements inépuisables; nous lui empruntons, à propos des confessions, l'anecdocte du malheureux prêtre enfermé dans un tombeau; elle nous fournit des détails curieux sur la crypte de saint Cassius à Clermont : « Il y avait dans la basilique du martyr saint « Cassius [3] une crypte très-ancienne et très-profonde « où se trouvait un grand sarcophage en marbre de « Paros dans lequel était un cadavre. C'est dans « ce sarcophage et sur ce mort que le prêtre fut enseveli vivant, enfermé sous la pierre qui recouvrait « le monument; des gardes furent mis à l'entrée. « L'infortuné ne pouvait se retourner complétement « dans le tombeau, mais il avait une main libre qui « lui servait à se boucher les narines lorsqu'il se sentait suffoqué par l'odeur du cadavre. La miséricorde « divine eut enfin pitié de lui. En étendant sa main « droite au bord du sarcophage, il sentit le levier qui « avait servi à replacer le couvercle et qu'on avait « oublié entre le couvercle et le bord du sarcophage; « il le pressa, et, peu à peu, il s'aperçut qu'il ébranlait « la pierre; il parvint à la soulever assez pour passer

1. Renseignement fourni par M. Ricci.
2. RICCI, p. 83.
3. *Id.*, p. 65.
4. Cum beatus pontifex (Lingonensis) in angulo basilicæ fuisset sepultus, et parvus esset locus ille, nec ibi populi sic possent accedere ut devotio postulabat, S. Tetricus filius et successor ejus hæc cernens et virtutes ibidem assidue operari prospiciens, ante altare basilicæ fundamenta jecit, erectaque absida, miro opere construxit et transvolvit : qua transvoluta, diruptoque pariete arcum ædificavit. Quod opus perfectum atque exornatum, in medio absidæ loculum fodit : quo corpus beati patris transferre volens, convocat presbyteros et abbates ad illud officium. (GRÉG. DE TOURS, *Vitæ Patrum*, c. VII, Migne, p. 1039.)

1. *De tunica Christi inconsuta.*

. . . .

Ferunt autem in civitate Galatheæ in basilica, quæ ad sanctos archangelos vocitatur, retineri. Est enim ab urbe Constantinopolitana quasi millibus centum quinquaginta, in qua basilica est *crypta abditissima* : ibique in arca lignea hoc vestimentum habetur inclusum. Quæ arca a devotis atque fidelibus cum summa diligentia adoratur.... GREG. TUR., *Miraculorum*, lib. I, VII, *De gloria martyr.*, Migne, p. 712. — ROHAULT DE FLEURY, *Reliques de la Passion*, 255.

2. Erat autem ibi crypta ab antiquis transvoluto (voûté) elegantique opere exposita, in cujus angulo erat cellula parva de quadratis lapidibus clausa, in quam vix unus stans homo recipi posset. In hanc cellulam puer ingreditur......... (*Hist. Francorum*, VIII, 24, p. 474.)

3. *Hist. Franc.*, lib. IV, XII, p. 277.
Il y a encore aujourd'hui à Clermont une paroisse qui possède ce vocable.

« la tête et enfin le corps entier. Lorsque le jour fut « tombé il chercha la porte de la crypte. Malheureu- « sement elle était tenue sur des gonds très-solides, « cependant les ais n'étaient pas si bien joints qu'on « ne put voir à travers. Le prêtre en profita et avertit « un homme qui passait sur le chemin ; il l'appela à voix « basse. Celui-ci entendit et, sans retard, à l'aide de « sa hache il fit sauter les traverses qui tenaient les « serrures et délivra le pauvre prisonnier. »

Ce fait nous donne d'utiles renseignements sur les anciennes cryptes. Il nous montre une crypte déjà *antiquissima* dans une église du VI[e] siècle, crypte profonde, et qui cependant recevait le jour puisque le prêtre put s'apercevoir de son déclin. Elle avait sans doute son accès dans l'église, mais de plus une autre issue *aliud ostium petit;* ce qui suppose une grande étendue. Cette porte donnait à l'extérieur sur un chemin, de telle sorte que les voyageurs qui le suivaient pouvaient entendre un homme leur parlant à voix basse au travers de ses fentes. Les vantaux se composaient de planches réunies par des traverses et assez mal jointes, reliées par de solides pentures et soumises à de fortes serrures.

La Pesne, la plus ancienne église d'Angoulême, possède une crypte naturelle ; on y descend par un escalier dont l'entrée est au croisillon du sud. Il est probable que les premiers chrétiens y cherchèrent un refuge contre les persécutions, mais on peut rapporter au VI[e] siècle plusieurs parties de l'église qui subsistent encore, de sorte qu'elle dut servir de confession à l'église mérovingienne. Ce monument fait partie des caves de l'évêché d'Angoulême.

Un des plus anciens exemples d'un sanctuaire au-dessus d'un tombeau, que nous puissions citer dans notre pays, est celui que nous offre la grotte de saint Mesmin, dans les environs d'Orléans, rappelée par les plus anciennes traditions et découverte en 1856. Le saint abbé avait été inhumé dans cette grotte au VI[e] siècle, et saint Ay, converti au christianisme par la vue des miracles opérés sur son tombeau, passe pour le fondateur de l'église supérieure. Un escalier, dont on retrouve des traces et dont les directions ont changé, communiquait de cette grotte avec la partie supérieure. (Pl. CXXXII *bis.*)

Lorsque M. Pillon remit cette crypte au jour, elle était encombrée de terre qu'il fallut enlever ; il fallut aussi consolider la voûte naturelle sur certains points, raffermir le coteau lui-même et réparer les désastres de l'inondation qui venait d'avoir lieu. Cette tâche fut acceptée par M. Collin, ingénieur en chef de la navigation de la Loire, qui l'accomplit avec un talent et un soin pieux auxquels l'histoire des monuments chrétiens ne saurait trop rendre hommage. A cette occasion, il traça de la chapelle et de la grotte une série de dessins d'une fidélité et d'une finesse admirables ; c'est dans cette monographie figurée qu'il nous a permis de puiser les documents que nous mettons ici sous les yeux des lecteurs et dont nous ne saurions trop vivement le remercier.

On montre à Saint-Pair (Manche) une chapelle qui conserve le souvenir de saint Gaud et dont la construction peut remonter à l'époque mérovingienne ; en y démolissant l'autel, au commencement du siècle, on trouva sous la table (de $2^m \times 1^m \times 0^m$ 15 environ) un petit caveau qui s'ouvrait à droite et avait une porte pratiquée dans le massif de l'autel ; ce caveau maçonné en petites pierres et granit conservait des ossements de saints.

Le poète historien de saint Wilfrid († 709) raconte que le saint évêque en fondant la basilique de Saint-André à Augustadt réserva sous la tribune une crypte obscure qui en suivait le pourtour, et qu'il orna son édifice de peintures :

« PRÆTEREA TEMPLUM CÆCIS INSTAURAT ARENIS
« CIRCUMDANS CÆCIS SINUATO FORNICE CRYPTIS
« LENIBUS OBDUCTAS PINGENS FLAVORIBUS AULAS [1]. »

Du Cange rapporte aussi, à propos des cryptes, les textes suivants : « Ambonem ibi vilem aspiciens cryp- « tis honeste compositis desuper honorifice construc- « tum locavit [2]. — Parietis chori ecclesiæ vitreavit, « deinde cryptas, antea nimium tenebrosas, geminis « ingressibus illustravit [3]. »

Nous trouvons en Orient une nouvelle preuve de l'existence des cryptes à une époque fort reculée, c'est un monument que nous fournit un des dayrs d'Égypte. Les dayrs sont des établissements où les Coptes du Caire possèdent leurs sanctuaires et qui s'élèvent sur des ruines romaines. — Dans les églises

1. *Vit. S. Wilfridi*, X[e] siècle, *Ann. bénéd.*, III, II, 183.
2. *Hist. episc. Autissiod.*, cap. XLV.
3. *Id.*, cap. LII.

protégées par ces enceintes on trouve des monuments liturgiques fort curieux qui peuvent, selon la tradition, remonter au VIe siècle, et qu'on ne saurait, d'après le style des édifices, classer au-dessous du VIII. On comprend d'après cette grande ancienneté l'intérêt que nous offre ici la crypte de saint Sergius, dont nous empruntons la description au savant travail de M. Middleton. Cette crypte est une petite salle voûtée, longue de 20 pieds, large de 18, divisée en trois nefs par des arcades en plein cintre et des colonnes de marbre blanc; à l'extrémité orientale, au fond d'un hémicycle, on voit une dalle de marbre sur laquelle est sculptée une croix fleurie; c'est le maître-autel. M. Middleton le regarde comme si ancien qu'il nous faut remonter à l'époque des catacombes pour trouver des analogues. Au sud, un autre autel semblable est réservé dans la muraille.

Celui du nord n'a pas la croix sculptée mais un renfoncement carré, profond d'un demi-pouce, comme à l'autel que nous avons dessiné dans la crypte de saint Jean évangéliste de Ravenne. M. Middleton, avec une insigne libéralité, nous a communiqué les relevés qu'il a faits lui-même sur place et que nous offrons dans notre gravure. (Pl. CXXXII *ter.*)

On montre au milieu de l'église la place où la Sainte-Vierge avec l'enfant Jésus s'arrêta pendant la nuit. Ce souvenir fut l'origine de cette crypte. (*The Academy*, 1882, Middleton.)

VIIe SIÈCLE.

—

L'église Saint-Georges-in-Velabro, à Rome, fut restaurée à l'époque des Cosmati, sa confession remaniée et tout émaillée de mosaïques; on y reconnaît néanmoins sous ces vêtements modernes l'antique martyrium de la basilique. Le ciborium, l'autel creux avec son caveau au-dessous, la petite niche de devant pour contenir la lampe qui brûlait en l'honneur des reliques sont des caractéristiques fort anciennes. M. Hubsch attribue la construction de l'église à 682, ce que confirme le style des pilastres de l'abside, il est probable que la confession est du même temps et qu'elle n'a pas changé dans ses dispositions générales. Que l'on imagine, au lieu des rubans de mosaïques du XIIIe siècle, de petits pilastres comme ceux de la tribune avec leurs chapiteaux à feuilles d'acanthe aiguë et nous nous retrouverons devant un monument du VIIe siècle. (Pl. CXLIV.)

La confession du Dôme de Torcello se compose d'une galerie circulaire au fond de la tribune; des deux côtés, des degrés formant plutôt une rampe douce qu'un escalier conduisent à une chapelle centrale et plus élevée qui atteint sous clef une hauteur de 5 ^m. L'autel qu'on y voit, est garni en avant d'une niche au-dessous d'une croix; je doute que la niche fut destinée aux reliques, car je ne me rappelle aucune trace de fermeture, et, de plus, les reliques dont parle Dandolo étaient trop considérables pour un si petit espace. (Voyez, *Autels*, pl. XXVIII.)

La crypte de saint Philastre, à Brescia, peut être comptée parmi les plus intéressantes d'Italie; elle a plus de 11 ^m sur 12 et près de 4 ^m en hauteur. Divisée d'abord en cinq nefs, qui se réduisent bientôt à trois, elle est terminée par des absides. Les nefs se composent d'un quinconce de petites colonnes variées comme style et chapiteaux qui supportent des voûtes d'arête. Elle ne paraît pas avoir reçu de lumière autrement que par les voûtes. Parmi les chapiteaux nous en observons un si semblable à ceux du fameux ciborium d'Ursus que nous pouvons en déduire la date originelle de l'édifice, c'est-à-dire le VIIe siècle [1].

La confession du Saint-Sauveur, dans la même ville, nous offre aussi une multitude de colonnes et quatre points d'appui sous la tribune. — L'édifice paraît dater du milieu du VIIIe siècle, mais la confession dut être remaniée au XIIe [2].

Il nous reste en France si peu de confessions mérovingiennes que les cryptes de Jouarre, qui possèdent ce rare privilége d'antiquité, remplissent ici dans l'histoire une lacune regrettable. Il y a quelques années des fouilles dirigées par M. l'abbé Thiercelin avec une remarquable intelligence, ont mis ce monument sous un jour tout nouveau et nous permettent de l'étudier avec sûreté. C'est sous sa conduite que nous entreprenons son exploration [3].

1. FEDERIGO ODORICI, *Storie Bresciane*, vol. II, p. 240. DE DARTEIN, pl. XIII et XXII, p. 50.
Le témoignage le plus ancien que l'on ait de l'existence de cette crypte se rapporte à 838.
2. *Id.*, pl. XV, p. 22, p. 28.
3. *Congrès archéologique de France*, XXXVIIIe session, p. 359. Angers 1871, Paris, 1872.

Ces cryptes forment aujourd'hui un bâtiment au fond du cimetière, et sont inférieures au sol extérieur d'une dizaine de marches. Une belle croix du XIIIe siècle s'élève encore au milieu de ce cimetière, où les fouilles ont mis à découvert un grand nombre de tombes à des niveaux différents; les plus anciennes, les mérovingiennes, étaient les plus basses et reposaient sur le sol franc. Autour de ces sépultures M. Thiercelin a retrouvé les fondations des murs, ceux des côtés assez étroits, celui transversal au contraire fort épais, d'où l'on peut conclure qu'ils servirent de base à l'église primitive. Ces murs continuent exactement ceux de la crypte, voire même le mur qui les sépare entre elles et qui forme, à droite, une longue bande correspondant à l'oratoire Sainte-Ébrégésile et que M. Thiercelin croit ajoutée au IXe siècle pour élargir l'église mérovingienne. Le peu d'épaisseur des murs, une couche générale de bois qu'on a observée dans un certain niveau, laissent penser que l'église, comme beaucoup de celles élevées dans les Gaules, avait été construite en bois.

Une observation qu'a faite le savant explorateur ne permet pas de douter que ces hypogées fussent souterrains. Au droit de l'entrée actuelle de l'hypogée de Saint-Paul, une longue galerie descend vers lui, et, dépassant le portail de l'ancienne église, nous présente encore la voie que suivaient les fidèles pour aller vénérer les saints tombeaux, sans passer par l'église que la clôture monastique leur interdisait; or, cette galerie était voûtée et on a retrouvé plusieurs de ses claveaux portant une rainure concentrique à l'extrados. On ne peut la supposer au même niveau que l'église, on doit donc la croire inférieure, comme l'hypogée lui-même, auquel elle conduisait.

Le chœur de l'église se trouvait sans doute au-dessus de la crypte qui formait ainsi une véritable confession; l'iconostase du chœur s'élevait probablement au-dessus de la façade actuelle. On remarquera de plus que ce chœur est à l'orient, qu'il faut d'après cela admettre que l'autel était adossé et érigé directement au-dessus de la tombe de sainte Telchilde, ce qui convient aux anciens usages liturgiques.

Entrons d'abord dans la première des cryptes qu'on est convenu d'appeler « chapelle de Saint-Paul »; elle se compose, en plan, d'un rectangle de 8m 27 sur 6m 10, partagé en trois parties par deux files de colonnes soutenant des voûtes d'arête. Le mur de la façade, qu'on a dépouillé intérieurement de son renformis, a laissé voir une suite de six pilastres formant parpaings, et, dans l'intervalle, une maçonnerie plus légère composée de cubes posés carrément ou losangés. Selon M. Thiercelin, les irrégularités qu'on observe aujourd'hui dans l'alignement des colonnes n'auraient pas existé primitivement; les colonnes correspondent sans doute aux pilastres de deux en deux; les voûtes qui s'appuient sur des tailloirs romans sont du Xe ou XIe siècle; la crypte devait être, à l'origine, simplement couverte de soffites et d'un plancher de bois. Quant aux chapiteaux [1], ils ont un caractère mérovingien très-prononcé; ils sont du meilleur style et variés. L'un d'eux est encore garni de caulicoles qui se détachent de la corbeille comme des anses légères. — Les fûts des colonnes ne sont pas moins variés, ils sont en marbre blanc, marbre noir, brèche; on en voit une cannelée; elle a été refaite, mais certainement sur le modèle de l'ancienne. — Toutes ces colonnes ne montent pas de fond; les premières, les plus longues, reposent sur le pavage antique, sorte de béton rosé dont on a retrouvé des fragments près du mur de face, mais celles de la seconde rangée sont dressées sur un stylobate qui sert de soubassement aux sarcophages.

M. Thiercelin, au sujet de ces tombeaux, a fait les découvertes les plus intéressantes. En fouillant dans ce soubassement, il a trouvé que le sarcophage placé derrière la colonne n'était que simulé et qu'au-dessous existait le vrai tombeau, jadis apparent comme le prouve son couvercle et les ossements qu'il renfermait encore. A l'époque de la construction, les colonnes courtes descendaient jusqu'au sol, ce que nous indiquent les libages qu'on y a retrouvés.

Au IXe siècle ces sépultures parurent trop simples, elles furent surmontées de la décoration que nous voyons; on raccourcit le fût des colonnes et, dans les intervalles des tombes, on réserva un palier élevé de trois marches au-dessus du sol de la crypte, sur lequel les pèlerins venaient s'agenouiller. Les travaux de 1843 firent disparaître cette disposition sous le stylobate continu que nous voyons aujourd'hui, mais nous l'avons rétablie sur notre gravure. (Pl. CXXXII.) Une des tombes, celle de saint Adon, fondateur du monastère, qu'on voit à l'angle, est encore sur l'ancien sol.

Voici la désignation de ces tombes, en partant du

1. On les a moulés, et le musée de Caen en possède des copies.

fond à gauche : 1° tombe de saint Adon; 2° tombe de sainte Osanne, avec la statue (fin du XIIIe siècle); 3° sainte Balde; 4° sainte Telchilde; 5° sainte Mode; 6° sainte Aguilberte. Parmi ces monuments, les seuls ornés sont ceux de sainte Telchilde et de sainte Aguilberte [1]. Le premier porte des feuilles de nénuphar, symbole de la virginité, et les inscriptions suivantes : sur une face :

HOC MEMBRA POST ULTIMA TEGUNVUR FATA SEPULCHRO BEATÆ
THEODLECHELDIS INTEMERATÆ VIRGINIS GENERE NOBILIS MERETIS
FULGENS STRINUA MORIBUS FLAGRAVIT IN DOGMATE ALMA.

sur l'autre face, en partie mutilée :

CENUBII HUJUS MATER SACRATAS DEO VIRGINES
SUMENTES OLEUM CUM LAMPADIBUS PRUDENTES INVITAT
SPONSO FILIAS OCCURRERE EXULTAT PARADISI IN GLORIA [2].

Le dessus de ce sarcophage est orné d'enroulements très-frustes. Le tombeau d'Aguilberte offre aussi des sculptures, cercles entrelacés, losanges avec feuilles et postes courantes; ces deux arches sont l'œuvre du IXe siècle.

J'attribuerais volontiers à cette époque le sarcophage qu'on voit au bas de l'estrade et qui occupait jadis l'arcosolium du fond de l'hypogée. (Voyez .*Chaires*.)

On a trouvé sous le sol de la crypte un caniveau destiné à rejeter les eaux en dehors. Cette salle funéraire était éclairée, non par les jours actuels impossibles du temps de l'église supérieure, mais par des croisées qu'on voit encore du côté de l'est et coupant l'imposte.

De cette crypte, dite chapelle Saint-Paul, on passe dans un second sanctuaire qui porte le nom de saint Ébrégésile, évêque de Meaux. La communication se fait aujourd'hui par deux arcades; la première, la plus rapprochée de l'entrée, est moderne et fut percée dans le mur antique en 1640. Comme nous l'avons déjà dit, ce second oratoire date du IXe siècle, de l'époque

1. Tombeaux qu'on voit dans la gravure.
2. Ces textes sont corrigés d'après la version de la *Gallia christiana* qui a repris celle de Toussaint-Duplessis, historien du diocèse de Meaux. (FICHOT, *Monuments de Seine-et-Marne*, p. 193.)
Nous les avons soumis aussi à M. Thiercelin qui a bien voulu y apporter quelques dernières corrections.

où l'on agrandit l'église et où il fallut nécessairement en agrandir aussi les soubassements; l'impératrice Hermentrude, femme de Charles le Chauve [1], qui avait accepté le titre d'abbesse, comme le faisaient alors les princesses pour prendre un monastère sous leur protection, comprit l'érection de cette crypte parmi les travaux qu'elle exécuta à Jouarre. Ce fait est supposé d'après la mention faite de cette crypte peu de temps ensuite.

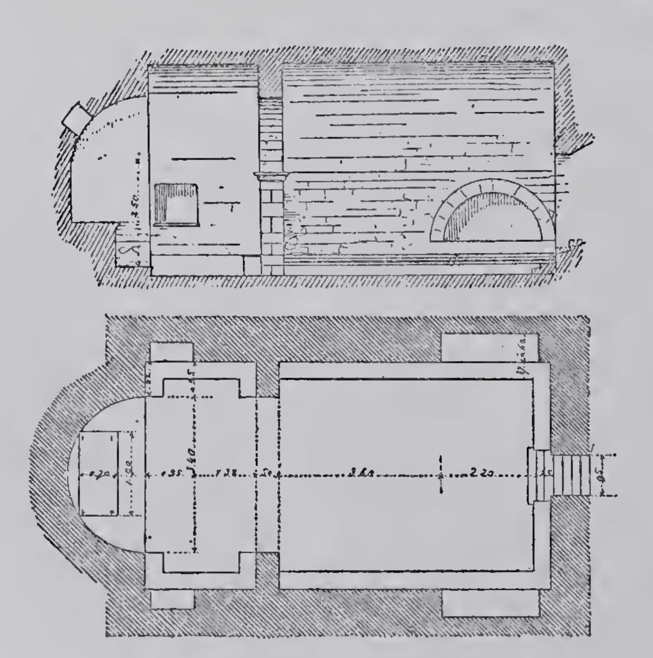
L'oratoire de Saint-Ébrégésile est assez différent du premier, et son plan prouve qu'on y célébra le saint sacrifice dès l'origine. Le presbyterium est nettement accusé; séparé des nefs par une colonnade architravée, dont l'une est dans l'axe de l'édifice, il est recouvert d'une voûte d'arête. A trois côtés correspondent des arcosolia : celui de gauche est occupé par le tombeau de saint Ébrégésile qui ne s'y trouvait pas autrefois; celui de droite a été mutilé au XIIIe siècle pour faire une piscine et percer une fenêtre, enfin celui du fond est rempli par l'autel. — Les colonnes de ce presbyterium sont de provenances diverses; les chapiteaux s'accordent mal avec leurs fûts; celui du milieu de l'iconostase est mérovingien; il porte sur chaque face des dauphins buvant dans un calice. M. Thiercelin pense qu'il est étranger à l'édifice. Au-dessous des chapiteaux, dans le haut du fût, on remarque des traces de scellement, probablement vestiges de la tringle où glissaient les voiles liturgiques. Les trois petites nefs de cet oratoire sont partagées par des rangées de colonnes construites en plusieurs morceaux et dont les chapiteaux ne sont peut-être pas antérieurs au XIe siècle. Il n'y a plus, aujourd'hui, que deux travées; l'oratoire est coupé par une muraille élevée en 1640, dans laquelle les colonnes ont été prises. Les fouilles de 1871 ont découvert trois nouvelles travées qui donnaient à cette petite basilique la plus heureuse proportion; nous avons indiqué sur notre plan, par une teinte plus foncée, les parties visibles actuellement. il ne paraît pas qu'on put y entrer autrement que par la crypte de Saint-Paul [2]. (Pl. CCXLV.)

La crypte de saint Mellon, à Saint-Gervais de Rouen, paraît être une ancienne confession; elle se compose de deux parties, la première, à laquelle on parvient par un escalier central, a la forme d'un rectangle de

1. En 847 elle ordonne des constructions à Jouarre.
2. GAILLABAUD, *Archit. du Ve au XVIIe siècle*, t. III.

5m 80 sur 5m 00. — On y remarque tout autour des bancs pour les fidèles et, à droite et à gauche, deux arcosolia de 2m 20 dans lesquels, dit-on, étaient déposés les corps de saint Mellon et de saint Victrice ou saint Avitien. Cette première partie est séparée par un arc-doubleau de la seconde qui semble avoir formé une sorte de chœur. Au fond s'ouvre une tribune garnie d'un autel. A 2m 50 du sol de cette tribune on voit un crochet de fer qui servait probablement à relever les rideaux ; sur l'enduit on distingue aussi des traces de peintures, les assises de pierre figurées par deux traits rouges sur fond blanc et ornées dans le milieu d'une rosace de la même couleur. De chaque côté du presbyterium, à hauteur d'appui, deux armaria de 0m 85, carrés, servaient pendant le saint sacrifice.

L'escalier qui conduit du chœur de l'église à cette crypte fut construit en 1680, il a vingt-huit marches hautes de 0m 20. Quelques archéologues veulent faire dater ce monument du temps de saint Mellon ou saint Avitien qui mourut en 325 ; on y a retrouvé des objets mérovingiens, tels qu'un casque, une épée, etc., mais je ne crois pas que le style des moulures nous permette de le reporter jusqu'au IVe siècle, ni même qu'il puisse être antérieur au VIIe [1].



Plan et coupe de la crypte de Saint Gervais.

1. De Caumont, *Antiq. monum.*, IV, p. 62.
Thieury, *Crypte de Saint-Gervais de Rouen; église et paroisse* 1859, in-8o.
Bourassé, *Dict. d'archéol. sacrée*, 1095.
Des fouilles pratiquées dans le sol, il y a quelques années, ont mis à découvert quelques tombeaux sans intérêt.
Voici sur ce sujet quelques données historiques. Saint Ambroise envoya dans les Gaules des reliques des saints Gervais et Protais. En effet saint Victrice, évêque de Rouen, reçut de lui et de plusieurs évêques italiens un phylactère contenant du sang des saints martyrs. Victrice éleva, pour déposer ces reliques, une basilique qui prit plus tard pour vocable le nom de Saints-Gervais-et-Protais. M. Thieury pense que la crypte remonte à cette époque, d'autres antiquaires disent que les invasions normandes n'ont rien dû laisser subsister de l'église primitive (841-845). Cependant nous avons une preuve que l'église souffrit peu des guerres jusqu'au XIIe siècle, dans ces paroles d'Ordéric Vital (mort vers 1150) : « Saint Mellon, dit-il, brilla du temps des « papes Eusèbe et Melchiade, et s'en alla vers le Seigneur « le onzième jour des kalendes de novembre. Déposé dans « la crypte de la basilique de Saint-Gervais-martyr-hors-la-« Ville, il y resta longtemps. Son tombeau y fut conservé « jusqu'à ce jour; mais son corps en fut enlevé après bien « des siècles par la crainte des Danois (880) et fut transféré « dans un château du Vexin qu'on appelle Pontoise. »
La construction seule de cette crypte indiquerait une origine mérovingienne lors même qu'on n'y eût pas trouvé des objets qui appartiennent certainement à cette époque. — On sent dans cet oratoire je ne sais quel parfum du style des catacombes ; les deux arcosolia où furent, selon la tradition, déposés les restes de saint Mellon et de saint Avitien semblent appartenir aux cimetières romains.

On a découvert, il y a une quarantaine d'années, une crypte sous l'ancien chœur de Boulogne-sur-mer. Cette crypte a 12m de longueur, 10m 30 de largueur. Sa hauteur sous voûte égale 4 m. Elle est décorée de huit colonnes espacées de 0m 70 avec demi-banc au pourtour. Leurs bases sont extrêmement simples, leur diamètre est de 6m 50. Plusieurs des chapiteaux n'existent plus ; ceux retrouvés sur place et ceux qui proviennent des bas-côtés de l'ancienne église sont d'une haute antiquité et variés. A l'entrée de la crypte, faisant face à la place Notre-Dame, se trouvent pratiquées sur les côtés deux ouvertures ou portes cintrées. C'est du VIIe au IXe siècle qu'il faut dater cette construction qui a beaucoup d'analogie avec l'antique. Les chroniques locales, surtout celles qui concernent Notre-Dame, le confirment et paraissent prouver que cette crypte servit de chapelle pour la Vierge miraculeuse de Boulogne, laquelle, selon la tradition, arriva dans le port sous le règne de Dagobert. Les colonnes étaient peintes et celles près de l'autel revêtues de lames d'argent ; sept lampes d'or et d'argent y brûlaient devant l'image [1].

En 635, à Reims, le corps de saint Remi fut exhumé et placé dans une crypte creusée derrière le maître-autel. On laissa subsister au lieu de sa sépulture l'inscription suivante qui la rappelait :

HIC CORPUS SANCTI REMIGII PRIMO FUIT HUMATUM
IN MEDIO ECCLESIOLÆ SANCTI CHRISTOPHORI
IN SPELUNCA DUPLICI.

1. *Revue archéol.*, 1874, 815.

En 640, une chapelle dédiée à sainte Geneviève fut élevée sur cet emplacement. En 852 Hincmar enleva le corps de la crypte dont j'ai parlé et le plaça dans une châsse d'argent. Ce reliquaire fut déposé dans une autre crypte qui paraît avoir été d'une structure admirable [1].

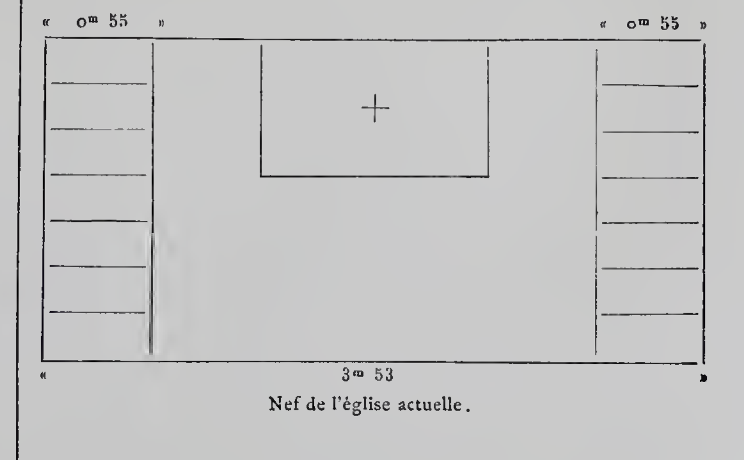
On sait que la reine Bathilde avait désiré emporter à Chelles le corps de saint Éloi, mais que le peuple de Noyon s'y opposa et conserva par sa résistance les reliques de son saint évêque (659). Le tombeau fut placé derrière l'autel dans une confession qui eut une singulière origine : « Comme le corps de saint « Éloi était enseveli du côté de l'autel, l'évêque et la reine conçurent le dessein de construire une voûte ou arcade derrière le sanctuaire et d'y transférer avec pompe le corps du saint. Aussitôt qu'on se fut arrêté à ce projet, on s'occupa de sa réalisation et on fit le plan de la voûte telle qu'elle devait être, lorsque, tout à coup, il apparut au mur du fond de l'église et au-dessus de la grande façade une sorte de crevasse demi-circulaire qui menaçait de tomber. Il sembla à tous que Dieu désignait ainsi par lui-même l'endroit où on devait travailler [2] ». La pieuse Bathilde vendit ses plus beaux bracelets et en consacra le prix à l'ornementation de la châsse.

L'église de Saint-Maixent, près Poitiers, conservait les reliques d'un autre saint du VIIe siècle, de saint Léger qui mourut en 678; mais la confession ne doit pas être aussi ancienne et, d'après quelques dessins qu'on voit sur les chancels, elle serait carlovingienne. Elle se compose d'un quinconce de colonnes, avec l'autel au centre et les tombeaux de saint Léger et de saint Maixent à droite et à gauche de l'autel; le tombeau de saint Léger a seul une inscription :

(HIC SANCTUS) QUONDAM REQUIEVIT LEODEGARIUS
OSSA TENET CUJUS BROVILUS ECCE LOCUS:
(TRES LIBRAS?) TUMULUS ECCE HABET ALMIFLUENS [3].

En Angleterre, parmi les cryptes qui remontent au VIIe et VIIIe siècles, nous citerons celle de l'église de Repton, dans le Derbyshire [1], — de l'église de Brixworth, dans le Northamptonshire ; cette dernière pourtourne extérieurement l'abside ; elle est voûtée et devait se rattacher à la confession [2].

Je rangerai au nombre de nos plus anciennes confessions celle de saint Taurin, à Évreux, qui présente un caractère très-primitif. Il est difficile de la visiter parce que ses deux escaliers qui débouchent dans le chœur sont fermés et scellés toute l'année; on ne les ouvre que le jour de la fête. Nous en avons pris les dimensions d'après les traces apparentes sur le dallage. La direction de ce caveau est en sens inverse de celui de l'église, ce qui semble le rattacher aux origines.



Nef de l'église actuelle.

VIIIe SIÈCLE.

Les monuments pour l'histoire du VIIIe siècle ne sont pas moins rares que pour le précédent ; nous citerons cependant la crypte de Sainte-Marie-in-Cosmedin, à Rome, qui nous semble dater de cette époque et qui nous offre une disposition singulière. L'église passe pour avoir été bâtie par le pape Étienne III en 752 ; on raconte, d'après une tradition rapportée par un chanoine de cette basilique, que saint Denis, au IIIe siècle, avait sa maison dans ce lieu et qu'il y avait édifié une chapelle domestique ; on ajoute que le pape Étienne, après son retour de Paris, voulant remercier le saint apôtre des Gaules de lui avoir rendu la santé, la construisit sur une plus grande échelle en y joignant un couvent de moines grecs. Suivant une autre ver-

1. TARBÉ, *Églises de Reims*, p. 190.
2. BARTHÉLEMY, *Vie de saint Éloi*, p. 275.
3. « Ici reposa autrefois saint Léodegar; or, voici qu'en ce lieu, dit Ebreuil, sont ces ossements si féconds en bénédictions; ce tombeau possède (trois livres?) et neuf onces. » PITRA, *Hist. de S. Léger*, 1846.

1. BRITTON, *Dict. d'arch. au moyen-âge*.
2. SMITH, *Dict. of christ. antiq.*

sion le pape Étienne et son frère Paul l'auraient édifiée dans la maison de leur père pour y recueillir une multitude de reliques qu'avaient profanées les Lombards; Paul, dans sa constitution de 761, raconte ainsi, cet événement : «...... cum hymnis et canticis « spiritualibus in hanc Romanam introduximus urbem « et in *ecclesiam quam noviter a fondamentis* in eorum « honorem construxi (intra mœnia in domo quæ mihi « parentali successione obvenit, in qua me natum « constat atque nutritum) eorum sanctissima collo« cans condidi corpora. Ubi congregationem cons« titui monachorum speciali censura..... »

Severano [1], après avoir rapporté ces documents, ajoute qu'on ne peut guère les appliquer à Sainte-Marie-in-Cosmedin, puisque le pape Adrien, quelques années plus tard, la restaura et l'agrandit, et qu'après si peu de temps de tels travaux n'eussent pas été nécessaires. — Le *Livre pontifical* en racontant les travaux du pape Adrien (772) nous livre implicitement le secret de son origine et nous paraît trancher la question. Voici le passage : « Diaconiam vero S. Dei « Genetricis semperque viriginis Mariæ scholæ grecæ, « quæ appellatur Cosmedin, dudum *brevem in ædi« ficiis existentem sub ruinis positam restauravit :* nam « maximum monumentum de Tiburtino tufo super « eam dependens per anni circulum plurimam multi« tudinem populi congregans multorumque lignorum « struem incendens demolitus est, simulque collec« tionem ruderum mundans a fundamentis ædificans, « prædictamque Basilicam ultro citroque spaciose « largans tresque absides in ea constituens, præci« puus antistes veram Cosmedin appelans a novo res« tauravit.......... » (*Lib. pont.*, p. 263.) Il résulte de ces paroles qu'avant Adrien la diaconie de Sainte-Marie était jointe à une école grecque, qu'elle avait déjà reçu le nom de Cosmedin, à cause de ses ornements, qu'elle était *fort exiguë*, placée au milieu de constructions et d'édifices en ruines. Ces ruines n'étaient autres que celles des temples de Cérès et de Proserpine, bâtis sous Tibère, et dont les colonnes sont encore enclavées dans les murs actuels. Le Pape, sans doute dans une pensée religieuse, fit amonceler du bois par le peuple autour des murs de la cella construits en travertin et les fit incendier, puis démolir. Après avoir déblayé les décombres, il fonda la basililique, agrandissant le plan primitif, lui donna trois absides, etc. Il y a dans le texte plusieurs expressions qui semblent se contredire; il construit son église *à fundamentis* et d'un autre côté il se contente de l'élargir; il fonde trois absides, et cependant, à deux reprises différentes, il n'est question que d'une restauration. Cette contradiction n'est qu'apparente, et elle explique, au contraire, comment Adrien trouva une *petite basilique* attachée à une école de moines grecs que l'émigration des temps iconoclastes rendait insuffisante et comment il la laissa par respect subsister au milieu de son nouvel édifice.

Il me semble difficile, à ces traits, de ne pas reconnaître la crypte que nous étudions en ce moment. Elle n'a aucun des caractères d'une confession ordinaire; partagée en trois nefs par des rangées de colonnes, pourvue d'un presbyterium et d'une abside circulaire elle affecte tout à fait le plan d'une basilique. De plus, ce plan me paraît très-antérieur au VIII[e] siècle; quand je le compare à certains hypogées païens, aux colombaria, je suis presque tenté de dire qu'il est antique. Les niches qui garnissent les murailles latérales et qui sont coupées dans la hauteur par une tablette de marbre recevaient les vases sacrés et les reliquaires dont la richesse avait sans doute valu au sanctuaire son brillant surnom de Cosmedin. On a retrouvé dans les fouilles de Saint-Clément un curieux bas-relief qui nous montre ainsi des vases sacrés dans une suite de petites niches.

Si nous ne pouvons pas nier l'antériorité de cette *basicula* sur le IX[e] siècle, antériorité que Crescimbeni n'hésite pas à reconnaître, il est plus difficile de découvrir précisément l'âge de ce monument. — J'y ai toutefois retrouvé dans le pavage un fragment de chancel du VI[e] siècle qui semble un argument en faveur de cette époque. La seule modification qu'Adrien dut apporter à ce petit sanctuaire fut la suppression des arcades qui eussent trop relevé le chœur de la nouvelle église. Maintenant qu'il est réduit en confession ses colonnes sont surmontées d'un plafond.

Nous classons ce monument, malgré cette origine ancienne, parmi ceux du VIII[e] siècle parce que ce fut l'époque à laquelle on lui prêta la fonction de confession. (Pl. CXXXVII.)

Nous ne sommes pas tout à fait dépourvus en France de monuments de ce temps reculé; la crypte de saint Gilles, notamment, peut être citée comme un

1. *Sette chiese*, 345.

des plus intéressants. — La crypte actuelle est du XII[e] siècle, il est vrai, mais elle ne fut qu'une reconstruction. Des fouilles entreprises en 1865, sous la direction de M. Revoil, dégagèrent des murs en grandes assises de pierre de taille qui devaient être les vestiges de l'antique confession. On trouva un beau tombeau de marbre blanc et trois cippes antiques dont l'un (gravé pl. LV) servit d'autel. — C'est dans cette crypte qu'était déposé le tombeau de saint Gilles qu'on découvrit un peu plus loin, et que cette inscription, gravée sur la face intérieure du couvercle, permit de reconnaître :

IN. H. TML. QI
C.B. ÆGD.

ce qu'on traduit : « In hoc tumulo quiescit corpus Beati Ægidii [1]. »

Le congrès scientifique d'Aix (1866, p. 311) nous fournit quelques détails intéressants sur cette confession : « La crypte de saint Gilles est une des plus belles que l'on connaisse ; divisée en trois nefs et composée de six arcades, elle a 50 mètres de longueur sur 21 m 70 de largeur. On a trouvé à l'intérieur, à l'angle d'un pilier, l'inscription suivante qui fixe à l'année 1116 la construction de la basilique : *Anno Domini* 1116 *hoc templum sancti Egidii ædificari cepit mense aprilis feria secunda in octava pascha.* Au milieu était une chapelle centrale, et l'on pensait que cette chapelle lui était antérieure, sans autres preuves que des traces de peintures murales et des crochets disposés en couronne, autour du pendentif, comme pour supporter les lampes brûlant autour du corps saint; tous les doutes ont été levés par la découverte du tombeau du saint. Un inventaire de 1363 mentionnait l'autel sur lequel, d'après la tradition, saint Gilles célébrait la messe ; cet autel a été trouvé renversé sur le tombeau, la table contenait les débris de la pierre sacrée dans une cavité refouillée avec feuillure. C'est un ancien cippe romain. On a retrouvé une portion du mur extérieur de cette chapelle primitive, dans lequel avait été pratiqué un petit orifice circulaire fermé par deux barres de fer en croix, dont le point d'intersection répondait exactement à l'axe du tombeau du saint, en sorte qu'une personne agenouillée près du mur voyait le monument vénéré. On a malheureusement fait disparaître des fragments de murailles si précieux.

La crypte de saint Ferréol, à Vienne, passe pour être carlovingienne; l'édicule, qui sert actuellement de cave, a la forme d'une croix grecque et se trouve remblayé ; on n'y observe aucun ornement ni moulure ; la date du VIII[e] siècle est positive [1].

A Issoudun, il existe un oratoire présentant au milieu une abside accompagnée, à droite et à gauche, de deux petites tribunes carrées; dans la tribune de gauche on voit encore une table d'autel dont une partie était couverte d'entrelacs [2]. M. Buhot de Kersers attribue ce monument au VIII[e] ou IX[e] siècle. Selon ce savant, l'absence de monuments anciens en France tiendrait au grand usage que les Mérovingiens firent du bois dans leurs constructions. On sait que dans les écrits de saint Grégoire de Tours on a voulu distinguer les deux expressions *fabricare* et *ædificare,* disant que la première s'appliquait aux édifices de bois, la seconde à ceux de pierre [3].

A défaut de nombreux monuments encore debout nous trouvons, pour le VIII[e] siècle, de curieux renseignements dans les chroniques du XI[e], époque où les saints sortirent du sol par une sorte de résurrection pour être élevés sur les autels. Alors on fouilla leurs tombes primitives, et les auteurs de ces découvertes nous en ont laissé des descriptions intéressantes dont quelques-unes s'appliquent au temps que nous étudions ici.

La découverte des reliques de sainte Amalberge eut lieu en 1072; il y avait à Gand, dans l'abside orientale de l'église de Sainte-Blandine une châsse qui datait de la plus grande antiquité et que, par un respect mêlé de crainte, personne n'avait jamais osé ouvrir. On y trouva les reliques de la sainte morte en 705, ses vêtements, son manteau, sa besace, son bâton, son cilice et le voile sous lequel elle s'était consacrée à Dieu [4].

En 1052 on découvrit le corps de saint Bertin. On avait voulu, selon le nouvel usage, construire une

1. REVOIL, *Archit. du Midi de la France*, II, p. 50, pl. LVI.
Bull. monum., XIV, p. 104.
L'abbé d'EVERLANGE, *Saint Gilles et son pèlerinage.*
Saint Gilles mourut en 721.

1. *Bull. monum.*, 1859, p. 650.
2. *Mémoires de la Société des antiq. du Centre*, 1870, 219.
3. BOURASSÉ, *Mémoire lu dans un congrès scientifique de Tours.*
4. *Ann. bénéd.*, III, 61, manuscrits du XI[e] siècle.

crypte dans l'abside et pour cette construction changer de place l'autel de saint Martin. On se mit à fouiller profondément la terre et voici que sous l'emplacement de l'autel on trouva un hypogée formé de pierres dures, de vieux ciment, et dans ce caveau une châsse de plomb qui contenait avec les reliques du saint abbé, une croix d'argent placée sur son épaule droite et cette courte inscription : SANCTVS BERTINVS ABBAS [1]. Cet hypogée datait sans doute de la mort de saint Bertin, arrivée en 709, il nous montre au commencement du VIII[e] siècle la construction de ces confessions placées sous les autels, étroites et inaccessibles comme les plus anciennes de Rome.

Il semble qu'il y eut quelquefois trois étages de cryptes. Le récit de la découverte des reliques de saint Willibrord (enterré au monastère d'Epternac, 738) nous apprend que pour parvenir au tombeau il fallut enlever de la terre et pénétrer, après avoir défoncé deux cryptes, dans une troisième, gardienne de son corps.

Lorsque saint Vandon, abbé de Fontenelle, fut rappelé par Pépin de son exil de Troyes, il en rapporta des reliques de saint Servais. A son retour, il bâtit une basilique en l'honneur de ce confesseur du Christ, près de l'église Saint-Pierre, sur la face méridionale, et, dans cette basilique, un chœur élevé auquel on parvenait par des degrés ; c'est là qu'il plaça l'autel où il déposa les reliques. Le mot *solarium*, dont se sert le chroniqueur contemporain de saint Vandon pour désigner ce chœur implique une idée d'étage supérieur et dès lors celle d'une crypte (742) [2].

Une crypte est mentionnée dans la vie de saint Wunebald, abbé de Heidenheim, écrite aussi par un contemporain [1].

Ces hypogées n'étaient pas tous destinés à rester cachés ; celui qui contenait les reliques de saint Virgile de Saltzbourg et qui était peint et doré nous en fournit la preuve. La chronique du XII[e] siècle nous rapporte sa découverte en ces termes : « Un jour quelques pierres s'étant détachées de la muraille, ouvrirent une fissure qui permit de regarder derrière. On s'aperçut alors qu'elle cachait un caveau où il y avait d'anciennes peintures dorées. Les chanoines étonnés de cette singularité firent élargir la brèche et trouvèrent la tombe du bienheureux Virgile, huitième évêque de Saltzbourg après saint Rupert ; ils y virent aussi son image peinte et cette inscription accompagnant l'image :

VIRGILIVS TEMPLVM CONSTRVXI SCHEMATE PVLCHRO,

avec la date de sa mort le V[e] jour des calendes de décembre [2].

Nous verrons que ce furent surtout les architectes romans qui élevèrent des tombeaux des saints au-dessus des confessions ; nous devons, cependant, constater plusieurs exemples antérieurs. Le tombeau de saint Martin de Tours était au-dessus du sol. — Celui de sainte Eusébie, abbesse de Hamage, près Marchiennes, fut construit en 689, sous la forme d'un petit oratoire de 13 pieds de long sur 7 de large ; il joignait le mur méridional de l'église ; l'autel s'élevait à ses pieds [3].

1. Cunctis pro tempore ac pro poste reparatis seu potiùs dealbatis, ædificandæ ibidem cryptæ causâ cardinale (capitaneum altare, id est primum altare in apside, in quo missa matutinalis celebrari solita, dicta missa cardinalis) S. Martini altare mutandum fuerat.... Quo in loco dum uti ad locanda fundamenta altius foditur, dum multa terrarum copia effertur, ecce sub ipso sacrato altaris loco, quoddam apogæum duris lapidibus, tegulis, antiquoque cæmento operose conditum offenditur : Quod tandem apertum, plumbeum scrinium omnium adstantium oculis apparet.... sub dextero ejusdem sancti humero crux argentea reperta extrahitur, fratribusque ad manus profertur, has tantum trium verborum continens notulas : *Sanctus Bertinus abbas*. (*Ann. bénéd.*, III, 146.)

2. Veniensque in hunc locum ædificavit basilicam in honore ipsius confessoris Christi juxta ecclesiam beati Principis apostolorum Petri ad meridianam ejusdem ecclesiæ plagam. In qua *Solarium condidit*, ita ut per gradus sursum adscenderetur ; collocavitque ibi altare unum, in quo de reliquiis prædicti confessoris posuit. (*Vita S. Wandonis abbatis Fontanellensis in Gallia, ex chronographo Fontanellensi sub pari, spicileg.*)

1. *Vita S. Wunebaldi*, *Ann. bened.*, III, II, 188.

2. Découverte des reliques de saint Virgilius, 780 : Quadam die factum est, ut lapides è muro elapsi, aliquantulùm intro spectandi aditum transeuntibus præbuissent : diligentiùs aliquibus hoc ipsum considerantibus, concavitatis patuerunt indicia, et picturæ vetustioris deaurata illic visa sunt schemata. Porro canonicis hujus rei novitatem perquirentibus, et latius ejusdem muri aperturas patefacientibus, inventa est B. Virgilii, octavi post S. Rudbertum Salzburgensem episcopum, tumba et depicta imago, ejusdemque imaginis hujuscemodi epigramma :

Virgilius templum construxi schemate pulchro.

Et præterea dies obitus ejus V. calend. decembris.

Idem vero dignus Deo pontifex, ut in annalibus nostris reperimus, majoris ecclesiæ, in qua et sepultus fuit, primus exstitit fundator, et B. Rudberti ac sedis episcopalis in ipsam ecclesiam, qua nunc est, pius translator. Tempus etiam quo dictus pontifex obierat, anno incarnationis Dom. DCLXXX in eisdem annalibus invenimus. (*Ann. bened.*, III, II, p. 315.)

3. *Ann. dom.*, 689. — Fabricata autem sibi fuerat minusculæ quantitatis ædicula, id est tredecim pedum longitudinis et septem latitudinis, adhærens ecclesiæ ab australi plaga. In hac ergo *à parte pedum ara* constructa et mausoleo composito, omni auro pretiosior sancti corporis ejus gleba in pace sepulta est. (*Vita S. Eusebiæ abbat. Hamaticensis* (Belgique) ex martio Bollandino. — *Ann. bened.*, II, 985.)

Bède rapporte que le corps de saint Cuthbert reposait dans un tombeau qui dominait le sol du sanctuaire ; il parle de celui de saint Cedde, dont la châsse de bois était recouverte comme une petite maison, et qui avait dans sa paroi une fenestella qui permettait aux fidèles d'y introduire leurs mains [1].

A l'époque carlovingienne où nous nous plaçons en ce moment, cet usage devient plus fréquent. Dans la basilique de Saint-Gall, il y avait, près de l'autel de saint Jean-Baptiste, une arche contiguë à la muraille, construite sur les quatre faces en petites pierres cimentées et couverte de dalles de trois ou quatre doigts d'épaisseur ; elle contenait le corps du saint qui était placé sur une table de bois [2].

Lorsqu'on transporta le corps de saint Vandrille, pour le soustraire aux Normands, il est dit qu'on le déposa sur l'autel de saint Pierre, *super altare* [3] (672).

A propos de l'élévation de saint Jonat, abbé de Marchiennes, il est dit que du temps du roi de France Lothaire (2[e] moitié du X[e] siècle), les corps des saints reposaient encore dans des tombeaux de pierre près des autels [4].

IX[e] SIÈCLE.

—

Les cryptes romaines prennent une grande importance au IX[e] siècle et affectent la forme d'une galerie voûtée annulaire qui suit le mur circulaire de la tribune et aboutit au centre du martyrium. Parmi ces cryptes celle des Quatre-Saints-couronnés nous offre un exemple remarquable. Il importe, pour l'étudier, d'en rechercher l'auteur et, dans ce but, de recourir aux souvenirs historiques de la basilique. M. de Rossi a jeté de vives lumières sur la question de ses origines [1], et nous lui empruntons les précieux renseignements qu'il a publiés dans le *Bulletin d'archéologie chrétienne*.

Les quatre saints couronnés souffrirent probablement le martyre près du Celius ; saint Sébastien et le pape Miltiade les ensevelirent sur la via Lavicana, au troisième mille. Dans le centon hiéronymien la fête du « VI idus novembris » est annoncée comme il suit : « Romæ ad Celio monte Sinproniani, Claudii, Casto- « ris, Nicostrati. »

En 1872, en fouillant sous l'église, on trouva deux fragments de pierre avec des lettres du type damasien le plus pur, MART*yrium* PASS*i*, qui prouvent que, dès le IV[e] siècle, la mémoire des saints martyrs était honorée sur le Celius. — Un concile romain, sous saint Grégoire le Grand, désigne déjà le titre presbytéral. « SS. quatuor coronatorum. » Il est donc certain qu'Honorius I[er] (625 † 658), auquel le *Livre pontifical* attribue l'érection de la basilique, ne fit que la restaurer ou la reconstruire.

Le pape Léon IV (847 † 855), qui du titre du Celius monta sur la chaire apostolique, la restaura de fond en comble. En même temps, il transféra des cimetières suburbains dans la ville grand nombre de corps de martyrs insignes : « quæ diu inculta jacebant » ; et à force de pieuses recherches il retrouva ceux des quatre couronnés : « solerti cura inquirens reperit. » Il les déposa dans leur église splendidement restaurée, sous un riche autel surmonté d'un précieux ciborium. Lorsqu'il mit la main à l'œuvre, l'ancienne église tombait en ruine [2] : « per olitana curricula temporum quas- « sata vetustatis defectu, et pene ruinis confracta « diu antiquitus videbatur, et convulsa, supernæ vir- « tutis annuente clementia in splendidiorem et pul- « chriorem statum *a fundamentis construxit* et ad lau- « dem omnipotentis Dei eorum sacratissima corpora... » Le *Livre pontifical* désigne soixante-trois saints et « alia multa quorum nomina Deo sunt cog- « nita ».

1. Novaque in theca reconditum supra pavimentum sanctuarii posuerunt. (BÈDE, lib. IV, *Hist.*, c. XXX.) A propos du tombeau de saint Cedda, évêque, le même auteur : Tumba lignea in modum domunculæ facta coopertum, habens foramen in pariete per quod solent hi qui causâ devotionis adveniunt, manum mittere... (*Ann. bened.*, III, II, 161.)

2. In basilica (B. Galli) juxta aram B. Joh. Bapt. arca quædam parieti contigua non magnis lapidibus opere cæmenticio in quatuor lateribus constructa, superiùs autem tabulis, quarum grossitudo trium vel quatuor erat digitorum, in transversum positis cæmentoque desuper litis cooperta videbatur, in qua sancti viri corpusculum paullo altius à pavimento sublevatum tabulâ ligneâ tantum posita jacebat. (*Vita S. Othmari*, auctore Walafrido Strabo Augiensi abbate, sæculo IX.) (*Ann. bened.*, III, II, 161.)

3. *Miracula S. Wandregisili abb. Fontanel.; Ann. bened.*, II, p. 550, ms du IX[e] siècle.

4. (Translation des reliques de saint Rictrude, 687.) — Verum in disquisitione elevationis S. Jonati abbatis, scriptum invenimus quod tempore abbatissæ Judith quæ marchianensi monasterio præfuit tempore Lotharii regis Francorum, adhuc quiescebant in tumulis lapideis, altaribus ante positis, corpora sanctorum, videlicet B. Rictrudis nobilis matronæ, et bonorum confessorum Mauronti atque supradicti Jonathi. (*Ann. bened.*, II, 951.)

1. *Bull. d'arch.*, 1879, p. 79.

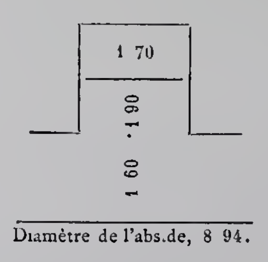
2. *Id.*, p. 370.

Le récit des travaux de Léon IV nous a été laissé par Memmolo[1] qui assista à la dernière reconnaissance des reliques et qui en composa la relation pour le cardinal Millino. Le saint pontife recueillit les diverses reliques dans quatre sarcophages: deux de porphyre, un de serpentin et un autre en bronze, lesquels furent disposés de la manière suivante ; on creusa perpendiculairement sous l'autel, à la profondeur d'environ 3 m 50, pour placer les sarcophages deux par deux et sur un double étage. Au niveau inférieur on déposa d'abord un des sarcophages de porphyre et celui de bronze qui était beaucoup plus grand, puis on étendit au-dessus deux larges dalles qui ne portaient pas sur les sarcophages, mais sur des murs latéraux et formaient une sorte de plancher qui put recevoir les deux derniers tombeaux. — Ces reliquaires renfermaient des reliques mêlées, cinq boîtes de cyprès, deux vases d'albâtre, une patène de cuivre et un coffret de plomb sur lequel on lisait: + *Ego Leo feci* + — Les derniers sarcophages furent recouverts à leur tour de nouvelles dalles sur lesquelles furent érigés l'autel et le fameux ciborium d'argent. Une pierre qu'on voit encore près du maître-autel confirme le récit du *Livre pontifical* : + *Beatus Leo quartus papa pariter sub hoc sacro altari recondens collocavit corpora sanctorum martyrum.* (Suit la nomenclature des saints.)

De la seconde moitié du IXe siècle aux débuts du XIIe, on ne trouve aucune mention spéciale de l'église des Quatre-Saints-couronnés, ni du trésor de reliques qu'y déposa Léon IV. L'incendie de Robert Guiscard ne l'épargna pas et nécessita une réparation qu'accomplit le pape Pascal II en 1112. L'autel avait été détruit par les flammes qui semblent avoir pénétré jusqu'aux reliquaires du caveau. Une pierre fut placée en cette circonstance pour rappeler les travaux, elle se voyait à main droite de la fenestella tandis que l'autre inscription était à gauche. On y lisait : *Jussit cavare sub altare quod prius combustum et confractum fuerat et invenit duas concas, unam porphireticam et aliam ex proconesso (serpentin) in quibus erant recondita sacra corpora.*

Pascal réduisit l'église à de plus étroites dimensions, en en restreignant la largeur totale à celle de l'ancienne nef du milieu et en la coupant dans la longueur [2], mais la tribune ne subit aucun changement. Beaucoup de fragments de l'ancienne basilique sont incorporés dans les constructions modernes ; il existe dans les galeries supérieures des bas-reliefs de marbre provenant des restaurations d'Honorius et de Pascal. Nous avons nous-même relevé un marbre couvert de dessins mérovingiens de 0 m 40 sur 1 m 15, qui a probablement fait partie des chancels.

En 1624 le cardinal Millino décora la tribune absidale et le maître-autel; c'est alors qu'eut lieu la découverte des reliques qu'y avait déposées Léon IV, non-seulement dans les deux urnes de porphyre et de serpentin, mais aussi dans les deux autres qui, plus profondément cachées sous le sol, avaient échappé aux recherches de Pascal et ne furent découvertes que grâce à la sagacité d'Antoine Bosio, présent au moment des fouilles. Aucune mémoire n'était rappelée sur ces différentes châsses pour en indiquer le contenu. Seul, le chef de saint Sébastien, renfermé dans un beau vase d'argent émaillé, se distinguait par une inscription votive due à l'un des prédécesseurs de Léon, Grégoire IV.



Diamètre de l'abside, 8 94.

D'après cette donnée historique, on doit croire que l'église refaite *a fundamentis* par Léon IV nous offre une abside et une crypte carlovingienne [1]. Cette date est d'autant plus certaine que la forme du caveau est de celles qu'on rencontre communément alors. Lorsque le pape Pascal Ier, après la vision de sainte Cécile, reconstruisit l'église qui tombait en ruine, il construisit une crypte tout à fait semblable à celle des Saints-couronnés et les trois sarcophages y furent de même placés l'un sur l'autre. Ugonio [2] n'hésite pas à faire honneur à Léon IV de cette confession.

1. DECIO MEMMOLO, *Della vita, chiesa e reliquie dei SS. quattro Coronati*, 1628, in-12.
2. CANINA, *Basil. christ.*, pl. XLIII et XLV.

1. « Nimio jam quassata senio Ecclesiæ ejusdem mœnia « etiam a fundamentis ruitura, videns, quæ per olitana « tempora defectu vetustatis marcuerant et penè ruinis con- « fracta diu antiquitus lacerata manebant, dato studio operis « eodem in loco magnifico opere novam construere eccle- « siam cœpit et perficere meliorem quam fuerat, studuit. » (*Liv. Pontif.* Voy. le plan Letarouilly, III, 325.)
2. STATIONI, 218 :

L'église Saint-Pancrace nous offre un exemple de crypte annulaire fort semblable. Cette basilique a tant souffert des restaurations modernes qu'il est nécessaire de recourir aux descriptions qui rétablissent devant nous l'état ancien; la meilleure est celle d'Ugonio [1] : « On trouve, dit-il, au milieu, un autel « orné de porphyre, de pierres fines et couvert d'un « ciborium de marbre, lequel est porté par quatre « belles colonnes de porphyre, deux lisses et deux « cannelées; derrière cet autel [2] est un mur qui partage l'église par le milieu et qui se compose également de dalles de porphyre, de marbres avec des « bancs en avant. Au delà, on entre dans la seconde « division où l'on voit deux autels, un de chaque « côté; celui de droite, dédié à saint Victor, se trouvait jadis dans la nef latérale et fut transporté là « par saint Pie V.

« Le maître-autel, tout resplendissant de marbres « et de porphyre, s'élève au-dessus de cinq degrés; « son accès est aussi défendu par un chancel; au-dessous [3] on trouve la confession avec la fenestella ordinaire, et, au-dessus, le ciborium soutenu « par quatre précieuses colonnes de porphyre, l'autel « est tourné vers le peuple et orienté. Dans la tribune, aujourd'hui blanchie, comme le reste de l'église, est restée l'antique chaire pontificale et le « banc inférieur pour les prêtres assistants. A droite « de l'autel, une porte débouche dans l'ancien bas-côté, maintenant fermé, et conduit par un petit escalier de marbre à la confession circulaire qui pourtourne la tribune sous le maître-autel. Les murs « de cette crypte sont partout couverts de marbres et « son plafond porte encore des vestiges de stucs. « Dans le dallage, on voit des inscriptions funéraires « antiques. Au-dessous du maître-autel, il y a un « petit autel comme à Saint-Pierre et dans d'autres « vieilles églises. »

Jean Angeluccio, notaire public, nous a laissé une autre description, en 1662 : « Le maître-autel devant la tribune est tourné du côté de l'orient, comme l'usage l'exige pour le célébrant, il est composé d'une belle pierre blanche, de porphyre, de mosaïque, dans les angles. La pierre de dessus, en porphyre, est aussi grande que l'autel, elle a environ trois doigts d'épaisseur et est certainement consacrée..... La partie devant l'autel est également en porphyre. L'autel est couvert par une petite coupole ancienne, comme en voit dans beaucoup d'églises de Rome, par exemple à S.-Eustachio, à SS.-Giovanni-e-Paolo, à la Rotonde. Elle est soutenue par quatre colonnes de porphyre; elle est en pierre blanche avec colonnettes blanches tout autour. Sous l'autel, il y a une petite niche (porticella) qui est le lieu où brûle la lampe en l'honneur des saints corps avec l'image de saint Pancrace peinte sur l'autel. Deux perrons de pierre blanche montent à la tribune et se composent chacun de sept marches [1]. »

Vasi [2] a fait une description de l'église un an avant sa ruine : « Le maître-autel est décoré d'un baldaquin soutenu par quatre colonnes de porphyre. On voit deux escaliers, l'un qui va à l'endroit où saint Pancrace reçut le martyre et l'autre au cimetière de Saint-Calépode. »

Le P. Paolino [3] publia en 1803, à Rome, un ouvrage sur la basilique dans lequel il rappelle l'état antérieur aux bouleversements de 1798 : « Le sanctuaire ou *solea* était entouré, dit-il, d'un mur bas et de six grandes arcades soutenues par de hautes colonnes de granit égyptien; à travers ces arcades on voyait le ciborium soutenu par quatre colonnes de porphyre et dominant les trois nefs. Derrière l'autel s'étend le presbyterium en forme de croissant, dans lequel le Pontife et les prêtres assis sur des bancs de marbre et le visage tourné vers le peuple chantaient les louanges de Dieu. »

D'Agincourt [4] donne une coupe de l'église sur laquelle on voit figuré un ciborium dans le genre de celui de Saint-Laurent. Le tracé de la confession est assez bien indiqué sur un plan que j'ai retrouvé au Cabinet des estampes [5].

« In capo ha le due porte, per le quali si discende al circuito sotterraneo che gira sotto l'altar grande, qual luogo « fu fatto *ornato di marmi dal sopradetto p. p. Leone IIII*, il « cui nome nel coperto fatto con varii lavori di marmo quivi con grosse lettere si legge. »

M. Busiri a fait une restauration très-intéressante de cette basilique, qu'il a eu la bonté de nous communiquer.

1. *Historia delle stationi di Roma di Pompeo Ugonio*, Roma, 1588, in-12, p. 323.

2. Dietro questo altare è un muro che parte la chiesa per mezzo, fatto parimente di tavole di porfido e di altre pietre lavorate.

3. Ha sotto la confessione con la fenestrella solita.

1. Ugonio dit cinq marches; peut-être au XVIIe siècle le niveau du chœur avait-il changé.

2. *Itinéraire de Rome*, p. 432.

Mon grand-père visitant cette église en 1803, la vit modernisée comme elle l'est aujourd'hui.

3. *De basilica S. Pancratii M. Christi disquisitio*, auctore P. Paulino a S. Bartholomæo, Rome, 1803, in-4°.

4. *Hist. de l'art*, IV, pl. XIII.

5. *Topographie de Rome, Villa Panfili*, V. B. 56. — Bibl. nat.

On conserve encore dans la crypte, au-dessus de l'autel, le devant de la confession qui ornait autrefois le soubassement du maître-autel, et qui rappelle exactement celui de Saint-Georges-in-Velabro. On y voit la petite niche centrale où la lampe était suspendue et deux frontons soutenus par des colonnes en spirale l'accompagnent à droite et à gauche ; les colonnes et les encadrements sont ornés d'émaux dans le goût des Cosmati. Il est probable que ce travail remonte à la même date que les chancels et les ambons (1259.)

L'église ayant été fondée par le pape Honorius nous avons longtemps hésité à classer cette confession parmi les monuments carlovingiens, cependant la forme annulaire de sa galerie, qui paraît très-familière au IXe siècle, et l'opinion du savant Hubsch, nous ont décidé. Ce fut peut-être Léon III[1], lorsqu'il dotait la basilique d'un ciborium, qui en exécuta les travaux. (Pl. CXXX et CXLII.)

Je rangerai la confession de sainte Praxède dans le type que nous étudions en ce moment; il est évident que l'ouverture pratiquée en avant a fait partie des dernières restaurations et que le pape Pascal ne s'écarta pas de la disposition la plus usitée de son temps. Voici le texte du *Livre pontifical :* « Cyborium ex argento pens. lib. octingentas et « decem; immo et propitiatorium sacri altaris ex « argenteis laminis mirifice exornavit. Confessionem « denique cum rugulis suis interius, exteriusque val« lantem pulcherrime compsit atque decoravit quæ « simul pens. lib. trecentas. Super ejusdem venera« bilis altare fecit regnum spanoclystum ex auro « fulvo seu diversis lapidibus exornatum pens. lib. 5 « et uncias decem duas et semis[2]. » A propos de sainte Cécile on lit aussi : « Propitiatorium sacri « altaris seu confessionem interius exteriusque cum « rugulis suis ex laminis argenteis[3]. »

Le chœur de l'église San-Marco, comme le prouve la mosaïque de la tribune faite en 833, fut rebâti au IXe siècle. Il est élevé, accessible par deux perrons dans les collatéraux et surmonte une crypte annulaire analogue aux précédentes. C'est un nouvel exemple à joindre à ceux déjà cités pour prouver la faveur dont jouissait alors cette forme de confessions[4].

1. *Livre pontif.*, p. 287.
2. *Lib. pontif.*, 321.
3. *Id.*, 324.
4. Abl. LENOIR, *Arch. monast.*, I, 211.
CANINA (*Tempj christiani*, pl. LIV) donne un plan de cette confession qui la rapproche beaucoup de celle de Sainte-Praxède.

La forme annulaire n'était pas cependant d'un usage invariable, le pape Pascal reconstruisant, en 817, l'église de Sainte-Marie-in-Domnica, adopta pour la confession un plan différent. Le dessous du chœur est plein, un *loculus*, accessible par une descente de quelques marches, est réservé en avant et abrite le corps de sainte Balbine. Du temps d'Ugonio, la disposition était la même; le pavage du chœur datait alors du XIIe ou XIIIe siècle.

L'église de Sainte-Suzanne n'avait pas autrefois la forme que nous lui voyons aujourd'hui. Ugonio assure y avoir distingué encore les traces de trois nefs. La tribune dépouillée de ses belles mosaïques et de la figure de Charlemagne[1] conserve sa confession qui ne doit pas différer notablement de l'antique; comme à Sainte-Marie-in-Domnica, on y descend entre deux perrons de sept marches qui conduisent au presbyterium.

L'Italie n'a pas le monopole exclusif des plus anciennes confessions; nous pouvons offrir aussi à cette époque plusieurs monuments français. — Les cryptes d'Orléans sont des plus remarquables. Celle de Saint-Aignan, inférieure d'un grand nombre de marches à l'église actuelle, était construite sur de vastes proportions. Elle se composait d'un chœur circulaire soutenu au pourtour par de larges piliers et au centre par six points d'appui, qui furent sans doute des colonnes à l'origine, mais que le XIe siècle transforma en piliers carrés et le XVe, pour quatre d'entre eux, en massifs énormes. Ce chœur était enveloppé par un collatéral circulaire garni de cinq chapelles absidales, chacune éclairée par deux croisées; le long du collatéral règne une arcature basse avec colonnes et piliers alternés.

La partie la plus intéressante de l'édifice consiste dans la petite salle oblongue, décorée en avant de colonnes avec chapiteaux ornementés, percée de barbacanes, voûtée en berceau et construite en petits moellons. On croit généralement que ce caveau était le martyrium contenant les sarcophages des saints; on verra (pl. CXXXIV) l'élévation qu'il faut attribuer au sol de l'église primitive, la disposition des *fenestelle* devant lesquelles pouvaient s'agenouiller les fidèles et

1. ALEMANNI, *De parietibus.*

les deux cataractes, l'une verticale l'autre horizontale, qui devaient les fermer. Les jugula ou fenestelle sont ouverts des deux côtés afin de mettre le martyrium en communication avec la crypte et l'église supérieure. Du reste ce martyrium restait accessible ; la porte qui existe encore était fermée par un vantail. — Il est difficile de distinguer la place qu'occupaient les tombeaux, ils devaient être sous les *jugula* de la nef.

Cette crypte, véritable église, renfermait plusieurs autels ; le principal, placé au centre, regardait le martyrium, les cinq autres étaient distribués dans les absidioles et appliqués au fond de chaque chapelle ; on en voit encore les traces dans l'une d'elles.

On a beaucoup disserté sur l'âge de ce monument. M. Daniel Ramée, qui l'attribue au IXe siècle [1], me semble dans la vérité et je crois qu'en dehors des piliers des XIe et XVe siècles, nous avons ici devant nous la construction qui résulta des restaurations de Charlemagne et de Charles le Chauve après les incendies. J'ai retrouvé dans l'ébrasement d'une des fenestelle une croix inscrite dans un cercle et de style mérovingien. On comprend que, si une pierre du VIe ou VIIe siècle est entrée ici parmi les matériaux, la construction dont elle fait partie lui est de beaucoup postérieure.

On ne peut, chronologiquement parlant, séparer la crypte du martyrium qui lui est uni par les lignes de la construction, par le style des chapiteaux et le caractère des moulures. Le cavet orné d'une table saillante si originale s'observe sur les arcatures et les impostes des collatéraux et sur les gros piliers du chœur, tandis qu'il disparaît aux piliers reconstruits au commencement du XIe siècle par Robert le Pieux.

Ce n'est pas le seul monument de ce genre que possède Orléans. En 1852, en prolongeant les deux ailes en retour du bâtiment principal du grand Séminaire, on découvrit dans les fondations une crypte fort ancienne, plus petite que celle de Saint-Aignan, mais s'en rapprochant par la forme du plan et par le style. Elle se compose de deux parties : la première est une tribune circulaire partagée par quatre colonnes de pierre qui soutenaient des voûtes; à l'époque de la découverte ces voûtes n'existaient plus, elles durent être refaites en briques. Les impostes sont formées de

1. *Bull. monum.*, 1860, p. 62, article de M. D. Ramée.

tailloirs avec tables saillantes comme à Saint-Aignan, les bases d'un simple socle chanfreiné. Des colonnes engagées dans le mur correspondent à celles du milieu et encadrent les trois fenêtres. Nous avons supposé l'autel au centre ; à droite et à gauche des piscines sont pratiquées dans des niches. On descendait de l'église à cette crypte par deux escaliers latéraux. (Pl. CXXXIII.)

La seconde partie de l'édifice est une salle rectangulaire séparée de la première par deux portes cintrées, et au milieu par deux arcatures dont les pieds-droits reposent sur un mur d'appui. Cette salle, qui servait probablement de martyrium [1], est coupée par deux colonnes circulaires et entourée de niches carrées. Les voûtes sont anciennes et formées de moellonnage [2].

Les archéologues pensent que cette crypte dépendait de la chapelle de Saint-Avit († 529) dont on fait remonter la construction au roi Childebert ; mais, étant donné que la crypte de Saint-Aignan est carlovingienne, il est impossible de supposer à celle-ci une origine plus ancienne. Sa disposition générale et surtout la particularité si caractéristique du tailloir avec table saillante l'en rapproche incontestablement.

Les martyria de l'époque carlovingienne n'auraient pas toujours eu, selon M. Viollet-le-Duc, la disposition que nous venons de voir à Orléans ; il cite la cathédrale d'Auxerre (Saint-Étienne) dont le martyrium semble avoir été la longue salle souterraine dont les voûtes reposent sur un quinconce de piles ; il me paraît douteux qu'un si grand espace fut réservé seulement au tombeau vénéré, à l'exclusion des fidèles.

Dans la même ville l'église Saint-Germain possède une crypte construite vers 845 [3]. Ce vieil édifice, malheureusement fort mutilé, constitue une véritable église à voûtes basses, en plein cintre, avec épaisses et rudes murailles. La forme générale du plan était carrée avant qu'on ne construisît, en 1270, les fondations d'une plus grande église. Cette chapelle centrale conserve peut-être quelques restes de l'oratoire de Saint-Maurice bâti par Clotilde vers 524 [4].

1. Nous avons supposé sur notre coupe le sarcophage du saint restauré. Mais il n'en existe aucune trace.
2. *Bull. monum.*, 1859, 34.
Torquast, *Quatre jours à Orléans*.
Viollet-le-Duc, *Dict. d'archit.*, voy. *crypte*.
Alb. Lenoir, *Archit. monast.*, II, 157.
Des lithographies ont été faites de l'état de l'édifice après sa découverte.
3. Viollet-le-Duc, V, 194.
4. Victor Petit, *Bull. monum.*, 1872, p. 494.

La confession de la cathédrale de Chartres, construite en 858 par l'évêque Gislebert, offre une partie circulaire dans son plan ; M. Ramée [1] la compare à celle de Saint-Aignan. Il existe à Larchant (Seine-et-Marne) un caveau semblable aussi à cette dernière [2].

A Bourges [3], au centre de la vaste crypte du XIIe siècle, on trouve une confession très-ancienne ; dans le fond de ce petit caveau, on voit un autel en pierre d'une époque reculée, large de 0^m^ 85, long de 0^m^ 66, encadré d'une double rainure à sa surface et percé, sur un des côtés, d'une ouverture qui a peut-être servi aux reliques ; la table est soutenue par deux dalles de pierre.

L'abbé Hugues (835) fit creuser une crypte sous le chœur de l'église de Saint-Quentin ; on y descend de chaque côté par deux escaliers de dix-huit marches. Elle présente une surface de 9^m^ sur 4^m^ 50. Reconstruite au XIIe siècle, comme l'indique son style, elle n'a plus du IXe que les trois *loculi* maçonnés en arcs semi-circulaires et d'une apparence tout à fait ancienne ; ces caveaux sont séparés l'un de l'autre inégalement par trois gros murs qui s'avancent dans la chapelle ; élevés d'un mètre au-dessus du sol ils mesurent 1^m^ 20 en largeur — 1^m^ 50 en hauteur — 2^m^ 50 en profondeur ; ils furent sans doute bâtis vers 895 à la réception des reliques de saint Victorice [4].

La crypte de Léré, arrondissement de Sancerre, est digne d'être citée ; elle offre d'abord un atrium qui se trouve sous le chœur de l'église actuelle, la seconde partie présente en plan une forme circulaire. Le plus grand axe a 6^m^ 75 et l'axe transversal 6^m^ 50 — au centre deux piliers supportent les voûtes. Les arceaux prennent naissance le long des murs sur huit autres piliers carrés. C'est là que se tenaient jadis les pèlerins et les fidèles. — De ce point on pénètre, en montant une marche, dans la troisième partie qui forme pour ainsi dire l'abside, ou le sanctuaire. C'est un parallélogramme de 4^m^ 60 sur 3^m^ 05 de largeur éclairé par quatre petites fenêtres. La voûte conserve encore des vestiges de fresques grossièrement exécutées [5].

1. *Bull. monum.*, 1860, p. 73.
2. *Id.*, 1859, p. 38.
3. *Revue du Centre*, 1881, p. 152.
4. *Bull. monum.*, 1856, p. 228.
5. *Congrès scientif.*, XVIIIe session, 1851, I, p. 153.

On voit dans le fond de la chapelle la pierre sur laquelle était placée la lampe sépulcrale qui autrefois brûlait nuit et jour devant le corps des saints ; c'était, disait-on au moyen-âge, l'expression de ces paroles du Psalmiste : « Lucernæ pedibus meis verbum tuum, « lumen semitis meis. » (Ps. CXVIII.) — Les fidèles aimaient alors environner les châsses des saints de luminaire, comme il paraît par une charte de 878 relative à saint Hilaire de Poitiers [1].

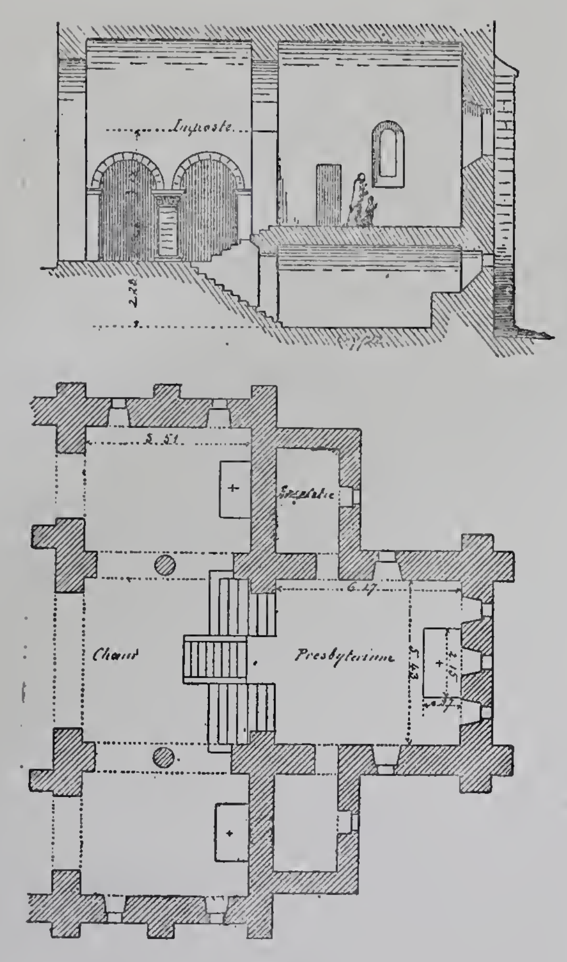
Il est possible que la crypte de Léré fut un des nombreux oratoires fondés au IXe siècle sur le passage des reliques de saint Martin lorsqu'on les rapporta à Tours en 887.

Selon M. Albert Lenoir, la crypte de Saint-Laurent de Grenoble offre les traces d'un style de transition ; quatre absides y sont disposées en croix, éléments réunis des plans de l'abbatiale de Saint-Gall et de l'église de Germigny. Dans les intervalles des absides dix-huit colonnes d'ordre corinthien, appliquées aux murs, soutiennent la voûte. La largeur est d'environ 8^m^ et la hauteur 6^m^ 50. L'église supérieure date des XIe et XIIe siècles, mais le style de la crypte permet d'en reporter l'origine plus haut. Il est possible qu'elle ait été refaite avec des matériaux primitifs [2].

La crypte de Laumeur, près de Morlaix (Finistère), passe pour remonter au IXe où Xe siècle ; elle est composée de larges points d'appui sur lesquels sont cintrées des voûtes d'arête [3].

Il existe dans un faubourg de Sens une église dédiée à saint Savinien qui fut construite en 1001 par l'évêque Léothéric, mais la disposition du chœur surelevé, auquel on parvient par deux perrons latéraux, celle de la crypte au-dessous dans laquelle on descend par un escalier central, le genre de la construction de ce caveau que les archéologues considèrent comme carlovingienne, tout concourt à nous indiquer une origine plus ancienne ; aussi nous n'hésitons pas à classer le plan de cet édifice parmi ceux du IXe siècle et à l'époque de la translation des reliques de saint Savinien par l'évêque Wénilon, en 857.

1. DE LONGUEMARE, *Essai historique sur l'église de Saint-Hilaire*, 1857.
2. *Bull. monum.*, 1858, p. 307.
Alb. LENOIR, *Arch. monast.*, II, 157.
3. BOSC, *Dict. raisonné d'arch.*, 1 vol., p. 545.



Saint-Savinien à Sens. (Plan et coupe du chœur.)

On montre sur l'autel des fragments de dalles formant la table sacrée qui auraient, selon la tradition, fait partie du pavement sur lequel aurait jailli le sang du martyr Savinien ; ce sang serait la seule relique de l'autel, auquel est appliqué un sceau épiscopal comme authentique. La réunion de toutes ces dalles forme une largeur de 2m 15.

Plusieurs inscriptions encore scellées dans les murs sont relatives à ce martyre, la seule, malheureusement, qui devait nous offrir la date, est restée inachevée ; voici les autres qui ont le caractère épigraphique du XIe siècle. — A droite, en entrant :

FELIX AGER ET INCLITUS
VALDE PULCHER ET CANDIDUS
ROSEO SANGUINE MARTI
RU. FELICITER CUSECRATUS
ORATIONU Q. MUNERE DIGNE ADORNAT

A droite, en regardant l'autel :

P. FLORES ROSEI SANGUI
NIS SUPOSERUNT CORONAS
VICTORIÆ MARTIRES XPI
SAVINIANUS ET POTEN
TIANUS CUM MULTITUDI
NE INGENTI ET IBI TUMULATI
SUNT PRIDIE KL IANUAR.

Au-dessus de l'autel :

HUIC EDIS IN RECEPTACULO AM
BIUNT TUMULATI XPI MARTI
RES MERITO SAVINIANUS ET POTENTI
ANUS IN ALTERA BASILICA SED
IN ISTO CIMETERIO EST POSITA [1].

Comme à Sens la crypte de Saint-Saturnin d'Apt offre un escalier dans l'axe du monument, mais elle est coupée par une suite de voûtes d'arête qui supportent quatre piliers carrés [2].

Le tombeau de saint Riquier, tel que l'avait fait orner Angilbert († 811) était couvert d'une table d'argent rehaussée d'or, dans laquelle étaient pratiquées des portes ornées de pierres précieuses. Il était garni d'inscriptions sur ses quatre faces et au sommet de l'arche une cinquième célébrait les mérites du Saint [3].

1. *Petit guide pittoresque à Sens.*
Répertoire archéol. du départ. de l'Yonne.
2. REVOIL, *Architect. du Midi de la France*, I, pl. XXIII, — Voyez aussi l'appendice.
3. *Ann. bénéd.*, V, 118.

In fronte sepulcri :

Aurea celestem thesaurum contegit urna
Cultorem Domini, nomine Richarium.
Stemmate præcelso, quem Centula protulit ista
Quique loci Pastor floruit egregius.

In latere dextro:

Posthabito mundi quo grandi fulsit, honore,
Amplas divitias sprevit amore Dei.
Hic corpus proprium frangens certamine diro,
Vir pius et magnus semper in orbe cluit.

In culmine arcæ desuper.

Hic vitam functus reparavit, lumina cæcis,
Leprosisque salus hoc refovente redit
Plenus apostolicis virtutibus atque loquelis,
Cœlestes tenuit semper in ore dapes.

In latere sinistro :

Huic Carolus princeps condignum mente benigna
Perficiens templum, condidit et tumulum.
Post sexagenos et centum circiter annos,
Cum Domini servus integer exstat adhuc.

In fronte pedum :

Ipsius ut meritis capiat cœlestia regna,
Regnaque Francorum pace quietus agat. Amen.

Alibi:

Semper sancte tuos, Richari, protege servos,
Hic abstractos terra capiat cœlestis ut aula.

On s'appliqua au IX[e] siècle avec un soin pieux à enrichir les cryptes, à les orner ; on s'occupa surtout, comme on a pu déjà le remarquer, à les rendre plus vastes. C'est ce que rappelle Alcuin dans les vers qu'il fit à propos de l'élévation du corps de saint Amand :

JUSSERAT IN MELIUS RENOVARI HÆC OMNIA PRÆSUL,
LATIOR UT FIERET CRYPTA ET SUBLIMIOR ISTA.
SUPPONENS TECTIS FIRMATOS TER QUATER ARCUS,
MYSTICUS UT TOTAM FIRMARET CALCULUS AULAM [1].

Dans le *Livre des miracles* de l'abbé Othmar nous apprenons que les tombeaux des saints étaient quelquefois placés sur des marches [2].

Les cryptes servaient de scènes aux légendes merveilleuses. Un écrivain du IX[e] siècle raconte qu'un prêtre étant entré la nuit dans une crypte pour y faire oraison, sentit sortir du tombeau une odeur délicieuse de lis et qu'il vit un globe lumineux s'élever à la hauteur de l'autel [3].

Les populations effrayées et fuyant devant les Normands emportaient, comme leurs plus précieux trésors, les reliques des saints dans leur retraite, c'est ainsi qu'on déposa au loin celles de saint Martin pendant les invasions; il ne serait pas difficile de trouver d'autres exemples de semblables translations. On les enlevait des confessions pour les placer dans de simples coffres de bois, et au retour, lorsque les bandes dévastatrices étaient éloignées, on les enveloppait de nouveau de châsses ornées d'or et chargées de pierreries [4].

Le IX[e] siècle vit se répandre l'usage des doubles cryptes qui obligeait de construire dans les églises deux absides, l'une vers l'orient, l'autre du côté de l'occident ; c'est ce qui eut lieu dans l'abbaye de Fulda, selon le récit en vers de l'historien de saint Égile [5] : « Sur des arcs et des colonnes disposées au« dessous, il érigea dans une belle et magnifique « ordonnance deux cryptes [1], dont la première regarde « l'aurore et reçoit par ses trois fenêtres les premiers « rayons qu'à travers la pluie et la tempête sonore « le soleil d'or répand sur le globe terrestre. Elle « possède un autel intérieurement paré des reliques « des saints ; cette crypte porte sur son sommet un « autel que jadis saint Boniface consacra au Tout« Puissant. L'église a une autre crypte [2], où le noble « martyr repose maintenant et qu'on voit construite « dans la partie occidentale de l'église. Riche d'orne« ments intérieurs et des pieuses dépouilles qu'elle « possède, elle reçoit la lumière par trois fenêtres « sur l'abside. .... un autel y conserve les mem« bres du grand martyr du Christ et de ses compa« gnons éternellement bienheureux. »

Dans les inscriptions que fit Raban-Maur pour l'église de Fulda (dédiée en 818), il est question de l'autel de saint Benoît qui s'élevait dans la crypte occidentale, preuve implicite qu'il y en avait une seconde du côté de l'orient.

HANC, BENEDICTE PATER, CRYPTAM TUTABERIS ARAM,
SANCTUS HONORATUS HANC SIMUL IPSE COLIT [3].
....

X[e] SIÈCLE.

—

Les cryptes du X[e] siècle sont fort rares et celles que nous offrirons pour cette époque ont souvent une origine douteuse. Celle de l'église Saint-Aphrodise, à Béziers, paraît dater du commencement de ce siècle. L'appareil est en pierres moyennement de 0^m23 sur 0^m30, séparées par une épaisse couche de ciment [4]. Les murs terminés par une grossière im-

1. *De elevatione corporis S. Amandi in monasterio Elnonensi.* (*Ann. bénéd.*, V, 62.)
2. Cum ad gradus quos sacro corpori contiguos esse memoravimus deveniret. (*Mirac. S. Othmari abb. Isone,* IX, 5. *Ann. bénéd.*, III, II, 170.)
3. *Ann. bénéd.*, IV, 58.
4. On peut citer ici comme exemple la tête de saint Richard (864). (*Act. 3 ord. bened.*, II, 224.)
5. *Vita V. Egilii abb. Fuldensis*, (an. 822) auctore Candido ejus discipulo. (*Ann. bénéd.*, IV, 237.)

1. *Binas* magnifice erexit pulchro ordine *cryptas.* (*Id.*, *Ann. bénéd.*, IV, 252, en vers.)
2. In parte occidua constructum cernitur antrum. (*Id.*) Les annales de Fulda ne paraissent pas correspondre avec cette désignation de la crypte occidentale. Elles disent au contraire que saint Égile, après avoir rapporté le corps de saint Boniface dans sa nouvelle église, le déposa dans la crypte orientale : *in crypta orientali.* (*Ann. bénéd.*, III, II, 91.)
3. Coll. de Migne, 112.
4. *Bull. monum.*, 1871, 166. Selon M. Noguier, dans la sagacité duquel nous pouvons avoir grande confiance, cet appareil remonterait à une haute antiquité.

poste n'ont que 2m20 de hauteur; ils supportent au lieu de voûte un dallage qui sert de pavé à l'église, le diamètre total est de 6m40; elle est orientée, et, selon la tradition, elle aurait possédé le tombeau du premier évêque.

La crypte de la célèbre église de Montmajour se compose d'une partie centrale circulaire, recouverte par une large voûte sphérique [1]. Les murs de ce sanctuaire, qui a son autel au centre, sont percés de cinq baies prenant jour sur une galerie concentrique surmontée d'une voûte annulaire. Autour de cette galerie, dans l'axe de chacune de ces baies, rayonnent cinq chapelles en forme de fer à cheval et voûtées en cul-de-four. Aux deux extrémités de la grande galerie transversale placée en avant se trouvaient deux chapelles semblables. On remonte à l'église haute par une sorte de couloir en pente douce taillée en partie dans le rocher et voûté en berceau. Le martyrium devait se trouver devant la partie circulaire où s'élève l'autel. M. Revoil est disposé à voir dans cet édifice une œuvre carlovingienne; on y observe, en effet, de notables ressemblances avec la crypte de Saint-Aignan.

Selon le même archéologue la crypte de Saint-Saturnin d'Apt (Vaucluse) aurait aussi une date carlovingienne. Elle fut découverte, il y a seulement quelques années, à l'époque de la démolition de l'ancienne église du XI[e] siècle qui la recouvrait. Bâtie sur l'emplacement d'un cimetière gallo-romain [2] elle eut peut-être pour origine, comme les confessions romaines, un hypogée antique; elle était accessible par un escalier qui y descendait dans l'axe de la nouvelle église, et soutenue par quatre piliers taillés dans des sarcophages. On remarquait sur leur parement des traces de cire, souvenir sans doute de la dévotion des pèlerins. Ce monument a malheureusement complétement disparu [3].

L'église de Saint-Martin-au-Val, à Chartres, possède une crypte qu'on attribue au X[e] siècle; cet hypogée est composé de deux rangées de quatre colonnettes chacune, qui en divisent l'étendue en trois nefs et qui portent des voûtes d'arête et des arcs-doubleaux. On y pénétrait par deux petites portes placées à droite et à gauche de la partie occidentale et correspondant avec les bas-côtés sud et nord du chœur. Certains chapiteaux sculptés de grossières figures ont fait attribuer l'édifice au X[e] siècle, le dernier degré de barbarie; cependant d'autres fragments d'un caractère romain laisseraient croire à une origine plus ancienne pour la fondation primitive [1].

L'église de Rivières nous offre un remarquable exemple de chœur relevé; on y monte par deux escaliers droits appliqués aux murs latéraux; nous pouvons la rapprocher de celle de Saint-Hilaire de Poitiers [2].

La crypte de Saint-Servais à Maëstricht, presqu'entièrement démolie en 1811, datait de la fin du X[e] siècle. Creusée à l'intersection du transept et des nefs elle s'étendait jusqu'à la moitié du chœur, à l'endroit où finissait l'ancien chœur [3]. D'un beau style, elle était surmontée de voûtes d'arête et divisée en douze compartiments par des arcs-doubleaux qui retombaient d'un côté sur des colonnes à chapiteaux feuillagés ou simplement cubiques et de l'autre sur douze pilastres au pied desquels régnait un banc de pierre. Elle recevait le jour par huit fenêtres à plein cintre fermées par des barres de bronze. On descendait par quatre rampes d'escaliers qui se rejoignaient sur deux paliers où étaient les deux portes. Au fond, dans une petite abside de la largeur de la nef centrale, était placé l'autel antique; à l'extrémité opposée une petite porte donnait accès à une seconde crypte plus petite, ou plutôt à un caveau funéraire qui ne recevait le jour que par une seule fenêtre carrée et grillagée. De cette crypte secondaire, qui existe encore, on pénétrait dans deux autres caveaux plus petits qui renfermaient plusieurs sarcophages [4].

La pénurie de monuments que nous avons, à chacun de nos articles, constatée pour le X[e] siècle se fait sentir ici comme ailleurs. Nous sommes obligé de recourir aux textes pour combler cette lacune.

Nous lisons dans la vie de saint Udalric, évêque

1. REVOIL, *Arch. du Midi de la France*, II, p. 28, pl. XXXII.
2. La découverte de cippes antiques trouvés dans les fondations de la nouvelle église, semble l'indiquer.
3. *Architecture du Midi de la France*, t. I, 29, pl. XXIII.

1. *Rapport sur l'église et la crypte de Saint-Martin-au-Val à Chartres*. *Mémoires de la Société arch. d'Eure-et-Loire*, t. I, 1858.
2. *Bull. monum.*, 1863, 65, 570, — 1868, 178.
3. SCHAEPKENS, *Messager des sciences historiques* (1847). *Ann. de l'Académ. d'archit. de Belgique*, 1859, XVI, 200.
4. SCHAYES, *Archit. de Belgique*, II, 139.

d'Ausbourg, d'intéressants détails sur la construction des cryptes au x[e] siècle. Après avoir reçu du Ciel l'avis de reconstruire sans retard le sanctuaire de Sainte-Afre, il avait réfléchi sur la meilleure manière de faire cette restauration et d'orner le côté oriental et la crypte [1]. Il se mit en prière pour connaître le lieu où était déposé le corps de sainte Afre et savoir s'il devait y construire une crypte. Une certaine nuit, la sainte lui apparut et désigna l'église dépositaire de ses reliques au second mille hors de la ville ; elle lui défendit de creuser une crypte dans la terre dépositaire des reliques qui devaient en cet endroit attendre la résurrection ; l'évêque se hâta de relever les murs défaits par l'incendie, et il disposa la crypte à l'occident de l'église en respectant la défense de sainte Afre de l'ouvrir du côté de l'est.

Les reliques de saint Udalric lui-même donnèrent lieu, au XII[e] siècle, à de curieuses recherches dont le récit mérite d'être rapporté pour connaître la manière dont on construisait quelquefois les cryptes au x[e] siècle. On y verra un exemple d'une confession à triple étage.

« En 1193 on fit la recherche du corps de saint « Udalric, évêque d'Ausbourg, qui était mort en 973; « après deux semaines d'efforts infructueux on trouva « une crypte construite en pierre de taille et au-des- « sous une seconde crypte maçonnée, plus petite, « mais vide comme la première. Les explorateurs « découragés hésitaient à poursuivre leur stérile en- « treprise, lorsque le saint confesseur daigna révéler « l'existence d'une troisième crypte [2], encore plus « petite, et construite sous les deux premières. On « suivit l'avertissement et on trouva son corps étendu « sur l'or et les pierres précieuses et couvert de ses « vêtements pontificaux que le temps avait respectés; « à droite de sa tête une pyxide d'argent brillant sous « une bourse de soie, et, dans la pyxide (selon ce « qu'ont dit plusieurs) du sang du Seigneur et d'autres « choses sacrées. On trouva aussi une corbeille toute « pleine de reliques de saints. Le corps du bienheu- « reux Udalric fut enveloppé de pourpre et enfermé « dans une châsse de bois en attendant que celle de « bronze fut préparée. »

Saint Romuald en revenant de Trèves en rapporta de nombreuses reliques qui donnèrent lieu à la construction d'une crypte près de Saint-Emmeran. On peut voir dans la description que nous en a laissée un contemporain le symbolisme qui présidait à l'érection d'un tel monument. « L'homme de Dieu voulut, pour « satisfaire sa dévotion, que cette crypte eut dans son « plan une disposition à la fois triangulaire et rectan- « gulaire en l'honneur de la Sainte-Trinité et des « quatre Évangiles ; il fit jumeler les colonnes pour « symboliser le double amour de Dieu et du prochain. « Cinq autels, dans lesquels étaient autant de pyxides « renfermant les reliques, signifiaient les cinq livres de « Moïse, dont nous devons écouter les enseignements « et les cinq sens sur lesquels nous devons toujours « veiller. Un sixième autel, nommé *ad pedes,* rappelait « que tout est enfermé dans la perfection du nombre « sénaire. Dans cette crypte typique que consacra le « bienheureux Wolfgand, dans un tombeau au midi « près de l'autel de saint Grégoire, préparé depuis « quinze ans, notre vénérable père Romuald fut dé- « posé et magnifiquement enseveli [1]. »

Le moine Worstan en écrivant en vers la vie de saint Éthelwold (983) célèbre pompeusement les cryptes de Winchester [2] : « Ces cryptes cachées « étaient dignes du génie de Dédale ; celui qui ne « les connaît pas ne sait plus, en y entrant, d'où il « vient ni où il va poser les pieds; d'épaisses ténèbres « l'entourent de toutes parts et s'étendent dans ces « grottes profondes dont l'entrée et la sortie restent « ouvertes. L'homme qui ne les connaît pas croit « manquer de lumière et, cependant sous la nuit « obscure, sous les ténèbres qui paraissent régner, « il y a la lumière d'un soleil caché ; à son lever, « lorsque dardent ses premiers rayons Lucifer entre, « il répand partout sa splendeur qu'il jette au fond « de la caverne, jusqu'au soir, à l'heure où le soleil « se précipite dans l'Océan. Au-dessus de ces cryptes « est dressé l'autel sacré et sont rangées les reliques « des saints. »

Sous le chœur de la cathédrale de Winchester on

1. ....et qualiter sub positione cryptæ orientalem plagam ecclesiæ convenientissime decoraret.
Vita S. Udalr. auctore Gerardo presbytero ejus familiari. (*Ann. bénéd.*, VII, 441.)
2. Voluit revelari in tertia videlicet specu murata quæ et minima et sub duabus superioribus erat... (*Ann. bénéd.*, VII, 475.)

1. *Ann. bénéd.*, VIII, 23.
2. *Vita S. Ethelvoldi episc. Wintoniens.* (*Ann. bénéd.*, VII, 630.)

trouve encore une petite crypte attribuée à la plus ancienne période anglo-saxonne, mais celle de l'ouest paraît du xᵉ siècle [1], c'est l'édifice dont il vient d'être question que saint Éthelwold, mort en 983, ne fit que commencer et qu'il laissa à son successeur le soin d'achever.

Au xᵉ siècle l'usage de placer les tombeaux des saints près de l'autel et au-dessus du chœur commençait à se répandre. On raconte qu'un jour pendant que saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, disait la messe et au moment où il étendait les bras, une colombe blanche comme la neige descendit du ciel, s'arrêta au-dessus de sa tête où elle demeura presqu'immobile et silencieuse jusqu'à la fin du sacrifice. Alors elle s'inclina vers *le côté méridional de l'autel sur le tombeau* du bienheureux Odon († 961) et semblait l'embrasser de ses ailes [2].

Ces tombeaux avaient quelquefois la forme d'un édicule où une petite porte permettait aux fidèles de voir et de vénérer les reliques. Nous apprenons cette particularité dans la vie de la vierge sainte Wiborde († 925) écrite par un contemporain : « Une pieuse « femme s'étant levée de nuit pour prier à son sé- « pulcre, avant de parvenir *ad ostiolum ediculæ*, elle « le vit entouré d'une telle splendeur qu'il eût été « facile de retrouver une aiguille sur le sol [3]. »

XIᵉ SIÈCLE.

—

Les architectes romans, peut-être inspirés en cela par les Arabes, multiplièrent à l'infini les colonnes dans la construction de leurs cryptes qui ressemblaient à un quinconce d'arbres épanouissant les arêtes de leurs voûtes comme des branches entrelacées. Ces souterrains ne comprirent plus seulement le dessous de l'autel, la tribune, mais s'étendirent sous tout le presbyterium, sous le transept, débordant même sous les collatéraux. Dans cette série de cryptes qui s'offrent ici devant nous et dont on décrira quelques types, celle de Saint-Marc de Venise, dont la fondation remonte, dit-on, à la fin du xᵉ siècle, se recommande d'abord à nous par sa date et sa beauté.

Cette crypte est formée de trois parties distinctes : celle du centre (23^m sur 12^m50) a la forme d'une église à cinq nefs, et celles latérales se rattachent comme des ailes à la première, se divisent chacune en trois nefs et sont reliées à l'ensemble par la suite des colonnes. Chaque partie se termine par un hémicycle. Un banc règne dans tout le pourtour.

L'intérêt principal de l'édifice réside au centre, dans l'enceinte fermée par des chancels du viᵉ siècle ; là s'élève le martyrium, édicule clos et richement décoré. Quatre grosses colonnes cylindriques destinées à l'origine à soutenir une voûte épaisse et un autel massif dans le chœur supérieur [1] sont reliées par d'élégantes transennes ; un autel appliqué à ce martyrium, du côté de l'ouest, est accompagné de deux balustrades composées de colonettes. La chambre sépulcrale est surmontée à l'intérieur, à 2^m du sol, d'une dalle formant le plancher d'une chambre supérieure éclairée par des baies latérales.

Les chapiteaux des colonnes sont variés, la plupart très-simples. Entre les feuilles aiguës de l'un d'eux on remarque une croix circonscrite dans un cercle. Cette crypte a été restaurée il y a peu d'années [2]. Elle tire du jour de l'église dans les petites arcatures qui forment le soubassement de l'iconostase et qui sont beaucoup plus anciennes. (Pl. CXXXVIII et CXXXIX.)

Le Dôme d'Ancône doit être à peu près contemporain de Saint-Marc de Venise et dater du commencement du xiᵉ siècle. La crypte est de dimensions plus restreintes mais peut comme style lui être comparée ; son plan très-régulier se compose d'un rectangle divisé par un rang de colonnes et flanqué d'une tribune circulaire et de deux ailes ou vestibules dans lesquels descendent les escaliers. Cette crypte est aujourd'hui moins intéressante en elle-même que par le grand nombre de marbres qu'on y a recueillis et qui gardent d'anciennes mémoires de saints. Le tom-

1. Britton, *Dict. d'archéol. au moyen-âge.*
2. In australem altaris partem declinavit et super tumulum beati Odonis se reclinavit. (*Chronique du* xiiᵉ *siècle, Ann. bénéd.*, VII, 703.)
3. *Ann. bénéd.*, VII, 56.

1. Nous observons à l'article *Ciborium* que celui de Saint-Marc ne se trouvait pas à l'origine tel que nous le voyons aujourd'hui. Les quatre colonnes du xiiᵉ siècle qui plongent aujourd'hui dans les voûtes ont été ajoutées quand il devint plus large.
2. M. Boeswillwald a fait, en 1869, une très-belle restauration de cette crypte dans plusieurs planches lavées. — Ces dessins ont été exposés en 1878.

beau de saint Liberius [1] est le plus remarquable par sa beauté et sa merveilleuse conservation.

Au-dessus s'élève une chapelle que ferment de larges chancels où sont figurés divers animaux d'une grande échelle quoique d'un relief très-peu accentué. Nous donnons le plan de cet édifice d'après le relevé qu'en a fait mon grand-père. (Pl. CXL.)

La crypte de San-Miniato, près Florence, est tout à fait analogue à la précédente pour le temps et pour le style ; elle fut construite en 1013, en partie avec des matériaux antiques, par l'évêque Hildebrand, assisté de l'empereur Henri II et de sa femme Cunégonde. On retrouva en cette circonstance le corps du saint Patron à gauche de l'entrée de l'église, et ce précieux dépôt fut placé au centre de la confession. Cette crypte est traversée par une multitude de colonnes qui supportent des voûtes d'arête et qui n'ont que 2m60 de hauteur. Elle occupe toute la largeur de l'église, y compris les collatéraux. On y accède par de larges perrons, comme à Saint-Zénon de Vérone ou Saint-Ambroise de Milan. (Pl. CXL.)

A San-Pietro de Toscanella, la crypte (1093) s'étend largement sous le sanctuaire ; elle est partagée par vingt-huit colonnes en granit, en marbres variés, enlevées d'édifices antiques. La diversité des origines est évidente aussi bien que la mise en œuvre de ces matériaux primitifs. Ici l'abaque est renversé, là le socle manque, ou la base est démesurément élevée ; les chapiteaux sont trop étroits ou trop larges pour leurs fûts. Les fûts eux-mêmes tantôt en spirale, tantôt cylindriques, ont des rétrécissements disparates.

On voit encore des anneaux de fer scellés dans les voûtes et destinés à suspendre une multitnde de lampes. L'autel est tourné vers l'orient. Deux escaliers mettent ce souterrain en communication avec la nef [2] ; un baptistère est disposé entre ces escaliers.

On a attribué cette crypte au IXe siècle, époque où l'église existait déjà et où furent faits les chancels qui ferment le chœur, mais elle dut être reconstruite au XIe siècle en même temps que le ciborium qui porte cette date :

1. Garrucci, *Storia dell'arte*, pl. CCCXXVI, CCCXXVII.
2. Secondiano Campanari, *Delle antiche chiese di S. Pietro e di S. Maria Maggiore di Toscanella*, 1852, p. 64.
Alb. Lenoir, *Archit. monast.*, II, 164.

✝ RICARDUS PRÆSUL TUSCANUS CENTUMCELLICUS ATQUE BLEDANUS
✝ SIT RICCARDUS PARADISI SEDE PARATUS. AMEN.
✝ EGO PETRUS PRESBYTER HOC OPUS FIERI IUSSI
✝ ANNO AB INCARNATIONE DOMINI MILLESIMO NONAGESIMO III.

La crypte du Dôme de Modène est du même temps et du même style. Érigée par Lanfranco, en 1099, elle s'étend sous tout le fond de l'église qu'elle partage en une infinité de voûtes d'arête [1]. Nous parlerons dans la suite des ambons qu'on disposa à ses abords pendant le XIIIe siècle.

Nous avons relevé à Vérone le chœur et la crypte de San-Stefano dont le plan est très-singulier. La crypte sous le presbyterium et le transept qu'il exhausse notablement au-dessus des nefs, est coupée en neuf travées d'un bon effet et ornée de beaux marbres antiques. Un baptistère, selon l'usage, est disposé en face de l'autel, entre deux larges escaliers qui permettent aux processions de se développer dans ce souterrain. Deux étages de galeries annulaires s'enroulent autour de la tribune, et le dernier qui surmonte le chœur porte le trône épiscopal, lequel domine de là majestueusement l'église ; c'est le seul exemple que je connaisse d'une telle disposition. (Pl. CXXXV.)

Malgré toutes les assertions qui l'ont fait longtemps regarder comme plus ancienne, nous ne pensons pas qu'on puisse attribuer l'église Saint-Michel de Pavie à une époque plus reculée que le XIe siècle. Le style de la crypte qui rentre dans la catégorie des monuments que nous étudions en ce moment suffirait à le prouver. Elle a la forme d'une église à cinq nefs divisée par une multitude de petites colonnes et s'étend sous tout le chœur, qu'elle relève de deux mètres au moins au-dessus des nefs. On y accède par quatre portes percées dans le soubassement lequel est orné de sculptures et de peintures qu'on a retrouvées pendant la dernière restauration [2]. (Pl. CXC.)

J'ai visité dans les environs de Spolète une église rurale dédiée à saint Sabin et qui mérite d'être citée ici. Elle existait déjà au temps d'Ariulphe, second

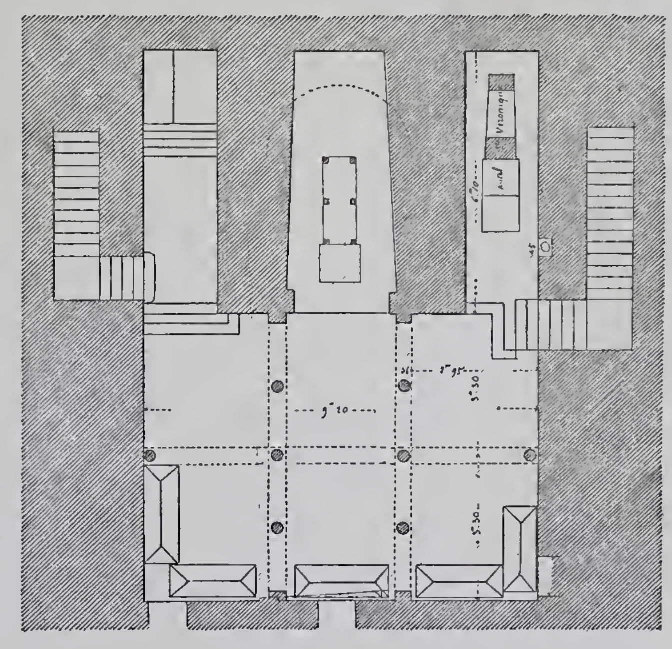
1. Messori, *Cated. di Modena*, 1878.
Osten, *Die Beauwerke in der Lombardei*, pl. XXXI.
2. De Dartein, *Arch. lombarde*, pl. XLVIII, p. 225.
D'Agincourt, pl. XXIV, 9.

duc de Spolète (591-602) et est appelée *basilique* par Paul Diacre [1]. Des inscriptions antiques se trouvent jetées dans ses murs; cependant sa construction qui rappelle celle du Dôme de Pise, ne me paraît pas antérieure au XI[e] siècle. La crypte, accessible par deux escaliers latéraux, est partagée par une rangée de trois colonnes et couverte de voûtes d'arête. Au milieu de l'abside centrale on montre la colonne du martyre de saint Sabin [2]. (Pl. CXXXVII.)

Je rattache à la même époque la crypte de Sant-Ansano à Spolète. Il est possible qu'elle soit assise sur le niveau de l'église primitive qui remonte à une haute antiquité, il est possible aussi que plusieurs de ses chapiteaux soient carlovingiens; mais l'ensemble me paraît du XI[e] siècle ainsi que les fresques barbares dont on aperçoit quelques vestiges sur les murs. Cette crypte occupait tout le dessous du presbyterium et se trouve divisée en trois nefs, au bout desquelles s'ouvre une salle rectangulaire auprès de l'escalier. Elle ne recevait de jour que par d'étroites barbacanes. Des bancs pourtournent l'hémicycle. (Pl. CXXXVII.)

En France, au XI[e] siècle, les cryptes affectaient souvent la forme d'une petite basilique, témoin celle de Saint-Seurin de Bordeaux [3], celle de Vicq près de Gannat [4], où le tombeau du saint a, dans le fond, la forme d'un petit temple, celle de Notre-Dame-du-Ronceray, à Angers, construite par Foulques, en 1028, pour la célèbre statuette de bronze et divisée en trois nefs [5], celle de Salaise [6], à quatre lieues de Vienne, garnie au fond d'une absidiole et divisée en trois par des rangées de quatre colonnes. On arrivait à cette crypte par deux escaliers s'ouvrant latéralement dans la nef de l'église. La largeur de ce petit sanctuaire n'atteint pas quatre mètres. L'autel primitif existe encore et sert actuellement de bénitier; quatre colonnettes fort simples supportaient la table sacrée.

Saint-Benoît-sur-Loire ne présente aucun reste antérieur au XI[e] siècle, mais il faut faire remonter à cette époque les colonnes du sanctuaire et la crypte. Au milieu de la crypte dix colonnes environnent un petit sanctuaire, c'était la confession renfermant le corps de saint Benoît. Autour de la confession rayonnent vingt autres colonnes et cinq chapelles dans le pourtour [1]. Nous pouvons rapprocher de ce monument la crypte de sainte Juliette de Nevers (1028).



Crypte de Saint-Seurin.

Nous avons cité tout à l'heure la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux; elle mérite, en effet, notre attention à cause des antiques traditions qui s'y rattachent et de l'intervention du XI[e] siècle qui la reconstruisit. En examinant les détails de l'édifice, les marbres des colonnes, les chapiteaux épargnés par la restauration romane [2], on trouve les éléments d'une construction antérieure. Une nouvelle restauration fit sans doute perdre encore, en 1757, certains vestiges de l'origine, aussi la description qu'en a laissée, en 1750, le sacriste Barbe et que nous reproduisons d'après M. l'abbé Cirot de la Ville [3], mérite-t-elle d'être rapportée : « On y voit trois caveaux parallèles « d'environ 5 à 6 pieds de longueur, sur 10 à 12 « de profondeur. Dans celui du milieu est une espèce « de mausolée soutenu par six petites colonnes au de- « vant duquel est une table de marbre en façon d'au- « tel (elle a disparu). Dans le fond on aperçoit les « vestiges d'une porte murée qui annonce évidem-

1. L. IV, cap. XVII.
2. LORENZO SINIBALDI, *Guida di Spoleto*, 1873.
3. VIOLLET-LE-DUC, IV, 452.
CIROT DE LA VILLE, *Origines chrétiennes de Bordeaux*.
4. VIOLLET LE-DUC, IV, 456.
Alb. LENOIR, *Arch. mon.*, II, 160.
5. ROHAULT DE FLEURY, *Sainte-Vierge*, II, 162.
6. *Bull. monum.*, 1859, 649.

1. *Bull. monum.*, III, 673.
VIOLLET-LE-DUC, *Dict.*, IV, 460.
2. LACOUR, *Musée d'Aquitaine*.
3. *Hist. et descrip. de Saint-Seurin*, p. 144.

« ment que ce caveau était plus profond. Les murs « qui le séparent des deux autres sont d'une épais- « seur extraordinaire.

« Le caveau qui est du côté du midi offre un tom- « beau élevé, pareil à celui qui est dans le cimetière, « vis-à-vis du portique de l'église. Au devant est une « table de marbre très-épaisse, et à côté une espèce « de piscine entaillée dans le mur en forme d'ar- « moire... Les particularités du caveau, qui est du « côté du nord, sont un tombeau placé sur terre le « long du mur; une porte de fer qui fermait autrefois « l'entrée dudit caveau ; des degrés qui y sont encore, « par lesquels on montait à un petit conduit fort « étroit, *angi portus*, de 7 à 8 pieds de profon- « deur qu'on aperçoit au travers d'un petit grillage de « fer ; ce conduit allait aboutir à l'église Saint- « Étienne qui n'en est pas fort éloignée.

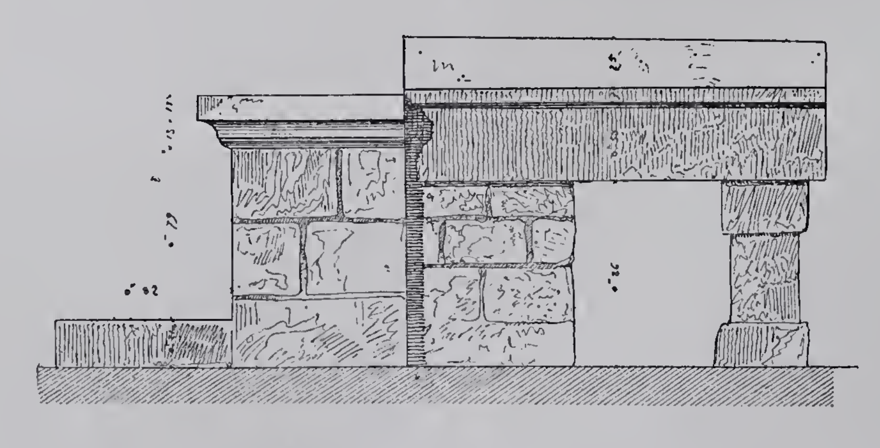
« A l'entrée de ces trois caveaux se présentent « trois armoires placées immédiatement au-dessus du « cintre de leur voûte, où étaient autrefois les reli- « ques de quelques saints. Au devant est un empla- « cement en forme de nef d'église et deux collaté- « raux qui en sont séparés par quelques petits ar- « ceaux soutenus par des piliers de marbre. Ces col- « latéraux aussi bien que la nef répondent exactement « aux trois caveaux et occupent autant d'espace, ce « qui fait soupçonner qu'ils en faisaient autrefois « partie. Il était aisé de leur donner une forme de « nef d'église, en ouvrant des arceaux sous les deux « murs qui séparaient le caveau du milieu des deux « autres... On aperçoit quelques portes murées dans « ces deux collatéraux... ce qui fait croire que ce « souterrain ne se bornait pas au seul espace dont « on vient de faire la description. »

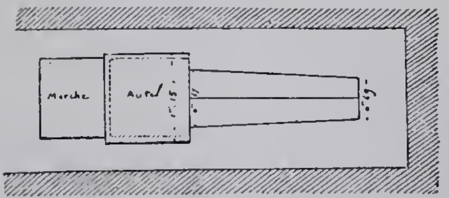
Il est probable, comme l'écrivait Barbe, que nous sommes en présence d'une ancienne basilique, car on a retrouvé au fond du caveau central les traces d'un hémicycle qui paraît être l'ancienne tribune. Des tombes, dont quelques-unes élégamment ornées dans le style des ve et vi^e siècles, furent retrouvées sous le sol.

Selon l'usage deux escaliers latéraux mettaient cette crypte en communication avec l'église supérieure.

Nous donnons ci-dessous le détail de l'autel et du tombeau de sainte Véronique [1] qui intéressent particulièrement notre étude. On se rappelle l'autel de Saint-Savin que nous avons reproduit (pl. LXVIII) et qui s'élève devant un sarcophage ; nous retrouvons ici la même disposition qui paraît être de même une œuvre du xie siècle, c'est-à-dire de l'époque où les châsses des saints prenaient place non plus sous l'autel mais derrière l'autel. Il est possible, et je le croirais volontiers d'après sa moulure, que la table sacrée soit plus ancienne et qu'elle remonte au temps où l'invasion des Normands obligea de transporter les reliques de sainte Véronique de Soulac à Bordeaux.

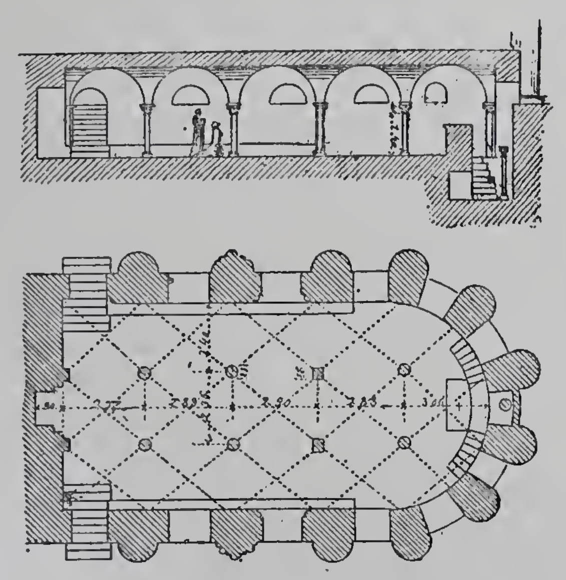
1. Cirot de la Ville, p. 147. Viollet-le-Duc, *Dict.*, IV, 454.





Autel et tombeau de sainte Véronique.

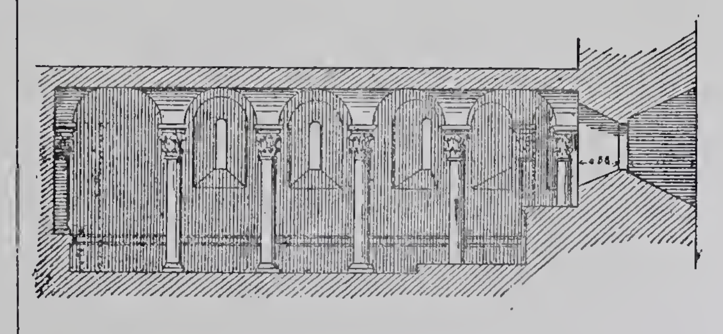
Les cryptes du Mans doivent attirer notre attention pour l'époque que nous étudions ; elles offrent de remarquables exemples de chœurs relevés. — Celle de l'abbaye de la Couture se compose de trois nefs égales partagées par deux rangées chacune de quatre colonnes qui supportent des voûtes d'arête ; la partie circulaire est dessinée par deux pieds-droits carrés, au lieu d'une travée de colonnes ; derrière l'autel qui occupe le fond, on descend par un double escalier à la confession de saint Bertrand (évêque du Mans, 587† 624). Au-dessus d'une arcade qui porte l'autel on voit transcrits un passage de Bollandistes et un extrait du testament du saint. Tout ce caveau est malheureusement entièrement remis à neuf, de sorte qu'il est difficile de discerner ce qui est resté d'ancien dans cette disposition. Cette crypte a 14^{m} 43 dans sa plus grande longueur et 7^{m} 12 de largeur. Elle prend ses jours entre les grosses colonnes du chœur, par des baies cintrées pratiquées au-dessus des impostes de ses arcades et affleurant le sol de l'église. Deux escaliers latéraux à l'entrée du chœur lui donnent accès.

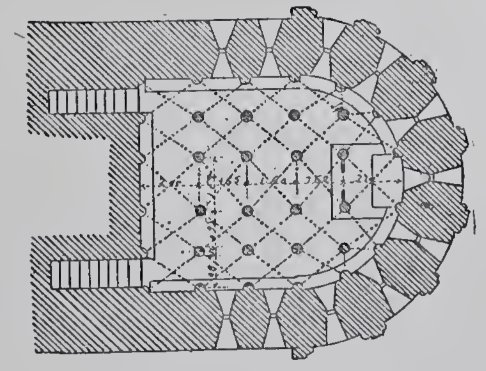


Crypte de l'église de la Couture au Mans.

La crypte de Notre-Dame du Pré dans la même ville, plus simple, de dimensions plus restreintes, nous présente un autre spécimen du même temps et du même style. — Elle se compose en plan d'un rectangle coupé par deux rangées de trois colonnes, long de 7^{m} 60 et large de 5^{m} 10 ; la nef centrale de ce sanctuaire a 1^{m} 90 de largeur d'axe en axe des colonnes lesquelles supportent des voûtes d'arête. La lumière y pénètre peu abondante par deux fenêtres jumelées de chaque côté. On descend par une porte disposée derrière le chœur, et par douze marches qui indiquent la différence de niveau entre le sol de la crypte et celui de l'église [1].

La crypte de l'abbaye aux Dames à Caen[2] est sinon une des plus vastes, du moins une des plus belles que nous connaissions ; elle occupe tout le dessous du chœur de l'église, et offre un quinconce de quatre rangées de colonnes d'un grand effet. — Large de 7^{m} 20, longue de 9^{m}, elle s'arrondit en tribune dans les deux premières travées. Elle est éclairée par neuf barbacanes réservées dans les intervalles des colonnes engagées dans le mur. Les colonnes devant l'autel portent les traces d'un chancel qui dessinait autrefois le presbyterium. — L'autel dont nous avons déjà parlé est ancien, il est accompagné d'un banc qu'il interrompt et qui règne sur tout le pourtour de la crypte. On accède de l'église par deux escaliers ouverts sur la face occidentale qui est droite. — C'est dans cette crypte que l'on ensevelissait les abbesses du monastère, je n'ai retrouvé aucune trace de ces sépultures qui devaient être pratiquées au-dessous du sol. — Comme nous l'avons dit à l'article des *Autels* cette crypte fut fondée dans la seconde moitié du XI[e] siècle par la reine Mathilde. (I[er] vol., p. 205.)





Crypte de l'abbaye aux Dames à Caen.

1. LEGEAY, *Guide du voyageur au Mans*, 1879.
2. Alb. LENOIR, *Archit. monast.*, II, 161.
Par erreur il attribue cette crypte à l'abbaye aux hommes.
PUGIN, *Antiq. of Normandy*, pl. IV.

La crypte de l'église de Vertus (XIe siècle) est en forme de croix latine.

A Saint-Martial de Limoges, dans le bras droit du transept, s'ouvrait la chapelle souterraine de la confession, au-dessus de laquelle on voyait dans une chapelle qui tenait à l'église principale le tombeau du XIe siècle. De cette chapelle on descendait par deux degrés dans la seconde église, la plus ancienne partie de l'édifice [1].

Une crypte fort curieuse soutient le sanctuaire et une partie du chœur de la cathédrale de Bayeux ; on y voit huit colonnes trapues qui la partagent en trois nefs, des chapiteaux grossièrement sculptés, selon le caractère du XIe siècle, et des peintures plus récentes sur la naissance des voûtes. C'est une des cryptes les mieux conservées du moyen-âge ; elle avait longtemps été oubliée et en creusant le tombeau de l'évêque Jean de Boissey, on fut très-surpris de la découvrir. — Elle a 3^{m} 25 de hauteur, 15^{m} de longueur et 7^{m} 50 de largeur [2]. — On y descend par dix-sept marches.

Les cryptes de la cathédrale de Bourges sont très-développées et très-curieuses. Je ne sais s'il en existe en France de plus vastes puisque cette église souterraine a 80^{m} de circonférence. Elles ont été creusées sans doute sous l'inspiration de traditions liturgiques, mais elles doivent leur étendue à la nature du sol et aux nécessités de la construction. Le terrain s'abaisse du côté du sanctuaire, de sorte que les voûtes souterraines étaient indispensables pour établir l'aire du chœur au niveau du pavé de la nef [3]. On travaillait au XIe siècle à cette église ; je dois dire toutefois que le style de ces cryptes ne me paraît pas antérieur au XIIe siècle [4]. — Nous avons parlé plus haut de la partie centrale qui est plus ancienne.

Les cryptes de Chartres sont du temps de Fulbert († 1029) ; elles peuvent, à différents points de vue, être rapprochées de Bourges ; c'est là qu'on vénérait la célèbre madone, dite *Notre-Dame de sous terre*, et dont le culte a été rétabli par les efforts d'un archéologue aussi pieux que savant, le regretté M. Paul Durand. Outre la chapelle consacrée à cette dévotion on en comptait treize disposées assez régulièrement dans les parties latérales. C'est là que se trouvait le puits de Saints-Forts, ainsi nommé, parce que, au temps de la persécution, sous le gouverneur romain Quirinus, on y précipita les corps d'un grand nombre de martyrs [1].

Une des cryptes qui montre le mieux quelles grandes dimensions elles avaient prises en France, au XIe siècle, est celle de saint Bénigne de Dijon. Elle existait dès le VIe siècle sous le sanctuaire de l'église bâtie par Grégoire, évêque de Langres, mais dans des proportions plus modestes. En 1001, Guillaume, abbé de Saint-Bénigne, en entreprit la reconstruction. Des découvertes récentes ont mis à nu les restes du martyrium, renfermant le tombeau du saint. L'édifice se compose d'une grande rotonde avec double collatéral annulaire, précédé du martyrium et éclairé par une large ouverture par laquelle les fidèles pouvaient venir vénérer les reliques. Une des particularités les plus remarquables de cette crypte est la colonnade demi-circulaire qui enveloppe le tombeau. Ce monument fut vendu à la Révolution pour le prix des matériaux, mais les entrepreneurs jugèrent que les pierres ne valaient pas la peine d'être enlevées, et la crypte nous est restée à peu près entière [2].

Les cryptes de Notre-Dame-du-Port, à Clermont, celle de Saint-Saturnin, à Issoire, méritent d'être citées ; leurs chapelles rayonnantes, le portique circulaire qui les relient, les quatres colonnes du centre, les escaliers latéraux et droits qui les mettent en communication avec l'église haute les rapprochent comme âge, comme style et les rangent parmi les plus beaux monuments de ce genre [3].

La crypte de Lemenc, à Chambéry, ne saurait être oubliée dans cette nomenclature. On y arrive par une double rampe ouverte aux deux côtés de l'avant-chœur. Le souterrain est bas, voûté en plein cintre et

1. *Bull. de la Société arch. du Limousin*, XII, p. 20. — Il semble cependant que dans cette région de la France l'usage de creuser des cryptes pour recevoir les saintes reliques, ne fut pas général, nous avons vu qu'à Saint-Savin le reliquaire était derrière l'autel et au-dessus du sol. A Saint-Junien le tombeau du saint était accolé à l'autel et en formait la continuation. (*Magasin pittoresque*, 1880, p. 351.)
2. BOURASSÉ, *Dict.*, p. 1096.
DE CAUMONT, *Antiq. mon.*, IV, 123.
L'abbé LELIÈVRE, *Notice descriptive de la cathédrale de Bayeux*, p. 56, in-12, 1880.
On a fait à l'extrémité de cette crypte un trou de sonde qui n'a amené aucune découverte.
3. BOURASSÉ, *Dict.*, p. 1096.
4. *Id.*, 764.

1. BOURASSÉ, 1097.
2. VIOLLET-LE-DUC, *Dict.*, IV, 453.
3. MALLAY, *Églises d'Auvergne*. — VOREPIERRE, *Dict.*

divisé en trois nefs par de lourdes arcades. Une rotonde supportée par dix colonnes avec chapiteaux ornés se trouve au centre de la grande nef, au point où convergent les deux nefs latérales et les deux escaliers ; une clef de voûte sculptée au milieu de la coupole a servi à suspendre une pyxide eucharistique. Les six colonnettes sont en grès, reliées par des arcs en fer à cheval ; leurs bases sont peu élevées, les chapiteaux très-frustes.

On a attribué à 546 l'origine de l'église de Lemenc, mais le premier document réellement authentique est une charte de 1029, où l'on voit que le roi Rodolphe III de Bourgogne et sa femme Ermengarde donnent à l'église d'Ainay la « *villa quæ vocatur Lemensis* » et que l'abbé Gerald y envoie des moines. On est donc fondé à croire que ce serait l'époque de la construction de la crypte, le plus ancien édifice chrétien conservé en Savoie [1].

La crypte de saint Sanson (Oise), construite sous l'église de ce nom, se compose d'un rectangle garni à son extrémité d'une tribune ; elle est voûtée en arêtes et contient une fontaine dédiée à sainte Radegonde. On raconte que cette sainte étant partie secrètement de Noyon pour se rendre à Poitiers, s'y désaltéra et qu'elle pria Dieu de rendre ses eaux salutaires pour tous ceux qui s'y baigneraient. Ainsi la fontaine fut l'origine du sanctuaire où les infirmes affluèrent [2].

Saint Lucien ayant appris qu'on le recherchait pour le faire mourir, après sa prédication au peuple de Beauvais, sortit avec ses deux disciples saint Maxien et saint Julien, et se retira sur la montagne de Miles à une lieue et demie de la ville, où il fut martyrisé. La crypte élevée en souvenir du martyre et construite sous le chœur de l'église paraît appartenir au XIe siècle. Elle a la forme d'un rectangle divisé en deux parties égales. Toute la construction très-simple est en moellons de petites dimensions [3].

Agrandie au XIIe siècle, la crypte de Saint-Léger de Soissons offre au centre une construction du Xe ou XIe siècle [4].

La crypte de saint Sulpice, à Pierrefonds, remonte aussi au XIe siècle et à Nivelon premier seigneur de

1. *Congrès scientif.*, 1863, p. 98.
On y voit gravé le plan et la coupe du monument.
2. *Mémoires de la Société académ. d'archéol. de l'Oise*, 1 vol. p. 189.
3. *Id.*, *id.*, p. 182.
4. Ed. Fleury, *Antiquités et monuments du départ. de l'Aisne*, II, 283.

Pierrefonds († 1072). Elle est située sous le chœur de l'église et se divise en trois nefs voûtées. Dans la nef du milieu se trouve la fontaine dédiée à saint Sulpice et qui passe pour guérir les fièvres. Cette crypte est construite en belles pierres de taille, elle communique avec l'église par deux escaliers placés au bout des collatéraux. Entre ces deux entrées est un petit caveau de 1^m 70 de large sur 4^m de longueur. Une baie de 0^m30 prend jour dans la grande nef, mais il est possible qu'elle ait été percée après coup [1].

En visitant l'église de Sainte-Croix. à Quimperlé, on ne manquait pas de donner un regard à la chapelle de saint Gurloès. Cette construction, à demi souterraine, occupait la partie basse du chœur ou abside orientale ; l'aire du chœur dominait celle des nefs de 6 à 8 pieds ; l'exhaussement se continuait ainsi vers l'ouest sous une aire placée au centre même des nefs. On présumait que ces dispositions avaient été adoptées afin que les religieux pussent suivre du chœur les cérémonies de l'autel principal placé au centre. Cette crypte était divisée par trois travées de voûtes d'arête portées sur des colonnes. La disposition permettait aux fidèles d'apercevoir par les arcades inférieures la tombe de saint Gurloès dont les reliques y furent placées en 1083 [2].

La crypte de l'église de Ham est une véritable église sous toute la partie absidale ; elle est séparée en deux également par une rangée de colonnes [3]. Nous pouvons citer encore ici celle de saint Marcouf qui divise en trois parties tout le dessous de la tribune [4].

Sur les bords du Rhin et dans nos provinces de l'est, les cathédrales conservèrent plus longtemps leurs cryptes et, même comme elles avaient deux absides, elles nous offrent souvent deux cryptes : celle de l'est, généralement la plus ancienne, celle de l'ouest qui remplace le portail primitif et que diverses circonstances, comme le dépôt de reliques très-vénérées, firent construire au XIIe siècle. C'est ainsi qu'à Besançon, à Verdun, il y avait deux sanctuaires relevés et deux cryptes [5]. En Allemagne les cryptes sont très-remarquables, non-seulement par cette singula-

1. *Mém. de l'Oise*, I, *id.*, 184. Article et plan de M. Weil.
2. *Bull. monum.*, 1862, p. 517.
3. *Id.*, 1863, 702.
4. *Id.*, 1861, 135.
5. Viollet-le-Duc, IV, 460.

rité des deux absides, mais par leur ampleur, la mâle beauté de leur architecture et les effets pittoresques qu'on y rencontre à chaque pas. Nous ne pouvons fermer ce chapitre sans jeter un coup d'œil sur ce groupe de monuments.

La cathédrale de Spire [1] semble avoir servi de modèle aux architectes de cette époque ; son ancienneté, sa beauté, l'honneur qui lui fut prêté de garder les sépultures impériales, la mettent ici au premier rang. Fondée en 1030, la crypte fut consacrée en 1039 ; partagée en une multitude de travées par des colonnes surmontées de voûtes d'arête, elle comprend les soubassements du chœur et du transept tout entier. On y descend par deux escaliers disposés dans les nefs collatérales. Nous en donnons le plan et une perspective d'après le relevé que nous en avons fait nous-même. (Pl. CXLI.)

La crypte de l'abbaye de Limbourg élevée à la même époque et achevée en 1042, peut être pour le style, sinon pour les dimensions, rapprochée de celle de Spire ; elle ne s'étend que sous le chœur qui est carré [2].

La crypte du Dôme de Mersebourg (Prusse) offre un plan analogue, trois nefs formées par deux rangées de colonnes sous le chœur et une série de voûtes d'arête [3].

A Gurk, en Illyrie, on voit aussi une crypte très-ancienne, avec trois nefs et trois absides ; devant chacun des piliers de ses nefs est dressé un petit autel [4].

L'église du château de Quedlinbourg fut fondée en 997, détruite par un incendie et reconstruite en 1070 ; il est probable que la crypte remonte à cette époque. On y descend par deux escaliers placés au commencement du presbyterium, de chaque côté de l'ambon. Elle est partagée par deux rangs de colonnes en trois nefs ; c'est le plan à peu près généralement adopté par les architectes romans en Allemagne [5].

Les deux absides de la cathédrale de Trèves sont pourvues chacune d'une crypte ; la plus ancienne est celle de Poppon construite à l'occident vers 1040, longtemps oubliée, et retrouvée seulement en 1836. Ce souterrain ne comprend que la tribune et se partage en un quinconce de colonnes à chapiteaux cubiques. Au XIIe siècle la cathédrale subit de nouveaux agrandissements vers l'est ; ces travaux furent entrepris par l'archevêque Hillin (1152-1169), l'ancienne abside (romaine) fut démolie, la crypte comblée, et au-dessus on construisit une travée transversale de la longueur de la nef principale et un chœur dominant une nouvelle crypte. Cette seconde crypte est divisée par deux rangées de colonnes en trois nefs auxquelles se rattachent deux chapelles, au nord et au sud. Les colonnes accouplées portent des voûtes d'arête sans nervures et dont les chapiteaux, en forme de cloche renversée, sont ornés de feuillages romans.

La crypte d'Essen, bâtie en 1051 sous le chœur oriental de la cathédrale par l'abbesse Théophanie, occupe le soubassement d'un chœur carré [1].

Du transept nord de la cathédrale d'Ausbourg on descend dans une crypte aujourd'hui en partie murée, qui occupe tout le dessous du chœur. Elle est partagée en quatre nefs couvertes par des voûtes d'arête. L'abside actuelle est très-étroite, et ses colonnes engagées sont grossièrement taillées. Les chapiteaux présentent autant de simplicité que de variété. Les colonnes n'ont pas moins de 0 m 80 de diamètre [2]. (Voyez Xe siècle.)



Vue prise en 1857 dans la crypte de Saint-Géréon (partie du XIe siècle.)

1. HUBSCH, *Archit. chrét*, pl. LI, LII.
FORSTER, *Monum. d'archit.*, II, p. 1.
Bull. monum., III, p. 454.
2. FORSTER, II, p. 1.
3. Henri OTTE, *Manuel d'archéol. pour l'art religieux en Allemagne au moyen-âge*, in-8°.
4. *Id.*
5. FORSTER, IV, 69.

1. FORSTER, III, 79.
2. *Id.*, II, 19.

Sous toute la partie orientale de l'église Saint-Géréon de Cologne s'étend une vaste crypte dont toutes les travées les plus rapprochées de l'entrée appartiennent au XI[e] siècle. Le sol est incrusté de grossières mosaïques représentant des figures de saints [1]. Les chapiteaux sont cubiques, arrondis dans le bas pour se raccorder avec le fût de la colonne. Nous en avons pris une vue dont nous reproduisons une partie dans le croquis ci-joint.

La crypte de Sainte-Marie du Capitole, dans la même ville, doit remonter à la première moitié du XI[e] siècle ; elle embrasse tout le chœur de l'église supérieure. La proportion des colonnes, leurs bases, leurs chapiteaux cubiques avec tailloir chanfreiné, rappellent les cryptes de Spire et de Limbourg. Il faut noter ici, comme une particularité remarquable, les chapelles réservées dans l'épaisseur vraiment étonnante des murs et les niches qu'on y a construites pour les autels.

XII[e] SIÈCLE.

—

La transition entre le XI[e] et le XII[e] siècle est insensible et permet difficilement de reconnaître des monuments qui appartiennent à l'une ou l'autre date et qui se confondent sous les grands caractères de style roman.

L'Italie, ici comme partout, est d'une richesse monumentale admirable. — Nous citerons la crypte de Saint-Alexis à Rome, où l'on voit un quinconce de colonnes, un petit chœur protégé à droite et à gauche par deux balustrades, un autel avec son caveau. (Pl. CXLIII.)

Les traditions primitives persistent à Rome à travers les styles successifs. La confession de Saints-Nérée-et-Achillée, refaite au XIII[e] siècle, conserve la disposition et l'ajour du martyrium. Une pierre retrouvée à Grotta-Ferrata et dont j'ai copié le dessin dans un manuscrit de la bibliothèque Vallicelliana devait être une transenne de martyrium. Ces ajours, ces imbrications, qu'on observe déjà sur les parois des sarcophages antiques, se retrouvent jusque sur les monuments du XIII[e] siècle. J'ai dessiné une fresque de San-Pietro-a-Grado, près de Pise, dans laquelle on distingue une transenne de ce genre sous l'autel ; nous l'avons gravée. (Pl. CXLIII.) On y remarquera les deux portes d'entrée de la crypte placées à droite et à gauche.

Ugonio signale à San-Trifone-di-Campo-Marzo une confession à laquelle on descendait par un petit escalier placé en avant [1]. — L'église fut dédiée en 1113.

Nous ne pouvons oublier à propos des confessions romaines, le puits de San-Bartolomeo-all'isola qui contenait plusieurs corps de saints. C'est à la fois un souvenir et un reliquaire. C'est un souvenir parce qu'il rappelle les temps de persécutions et les puits où l'on jetait les restes des martyrs.

On appelait dans l'antiquité *puits* (puticuli) les fosses communes où l'on jetait les cadavres des esclaves et des gens les plus pauvres qui ne pouvaient faire la dépense d'une tombe particulière ou d'un bûcher [2]. Ce fut certainement aussi la sépulture d'un grand nombre de martyrs [3]. Nous avons rappelé à propos de celui de Classe, ceux de Nole, celui de Sainte-Praxède à Rome ; Sainte-Pudentienne, à l'entrée de l'antique église San-Pastore, Ugonio parle d'un puits semblable [4]. — Dans la crypte de Saints-Côme-et-Damien, dont le sol est celui de l'ancienne église, on conserve un puits pleins d'ossements de martyrs [5]. Il y en

1. Forster, II, 36.
On croit que cette crypte est le lieu même témoin du martyre du saint Patron et de ses compagnons.

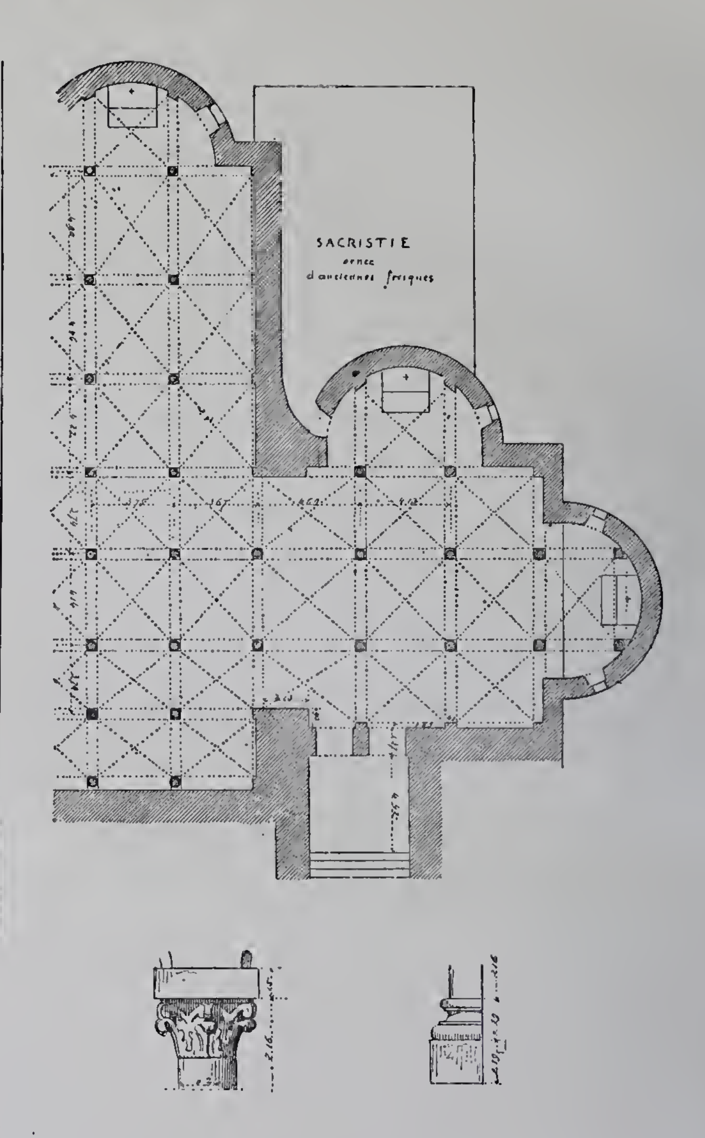
1. Si vede dinanzi una scaletta che scende sotto il medesimo altare dove lono le reliquie di questa chiesa.
2. Rich., *Dict. des antiq. romaines*, p. 521.
3. Les chrétiens comme les Juifs avaient horreur de superposer les cadavres. A Rome, dans le nouveau quartier de l'Esquilin, on a découvert un groupe de puits entre Santi Eusebio, San-Matteo-in-Merulana, San-Vito-in-Macello et l'aggere Serviano; c'est là qu'avaient lieu les supplices de condamnés. — Ces puits sont carrés, de 5 mètres de longueur sur 3[m] 50 de largeur. (De Rossi, *Roma Sott.*, III, 408.)
Pour les puits funéraires de France on peut consulter le *Bull. monum.*, 1873, p. 148.
4. Pozzo chiuso, dove si dice che è riposto el sangue d'innumerabili martiri, il quale S. Pudentiana con la sua sorella Prassede soleva andar con la sponga raccogliendo nel tempo delle persecutioni.
5. Barbier de Montault, *Les églises de Rome*, p. 34.

avait un aux Saints-Apôtres [1]. — Nous avons signalé les puits de Chartres, d'Agen. On montrait à Trèves, au xe siècle, un puits d'une immense capacité dans lequel les chrétiens, disait-on, avaient réuni les corps de tous les martyrs immolés pendant la persécution de Dioclétien [2]. — Le même usage paraît avoir eu cours en Orient ; M. Albert Lenoir a dessiné dans le chœur de l'église Saint-Nicodème d'Athènes un puits qui paraît analogue. — Dans l'église de Chio-Mghwimé (Géorgie) on trouve un puits de 30 pieds de profondeur qui communique avec la grotte souterraine où vécut saint Chio et dans laquelle on entre par une porte placée plus bas, dans le flanc du rocher. Dans une chapelle souterraine, de plain-pied avec la grotte, sont entassés les os des moines massacrés au xviie siècle par le farouche Chah-abbas Ier [3].

Il serait inutile de multiplier les exemples, ceux-ci suffisent à montrer que le puits roman de San-Bartolomeo fut construit sous l'influence d'antiques traditions, persistant à travers le moyen-âge.

Ce puits ouvert au pied du sanctuaire est en marbre blanc et fut sculpté par Nicolas d'Angilo dans la seconde moitié du xiie siècle. On y voit représenté en bas-relief le Christ bénissant d'une main, ayant de l'autre un livre ouvert ; dans les arcades suivantes saint Adalbert, l'empereur Othon III et saint Barthélemy [4]. Ces figures sont séparées par des colonnes cannelées en spirale. On lit dans les tympans + OS PVTEI — ORBE ROTANTI. Le diamètre extérieur du cylindre égale 0^m 50, celui intérieur 0^m 34. — Cinq vers gravés sur le linteau de la porte d'entrée de l'église nous apprennent qu'Othon III transféra dans cette confession les corps de saint Paulin et de saint Barthélemy. (Pl. CXL.)

La crypte de Parme construite en 1106 rappelle celles que nous venons de décrire, elle forme une vaste église qui n'a pas moins de 45^m de largeur, et présente une véritable forêt de colonnes [5]. Nous en avons relevé le plan dont nous donnons ici la figure.



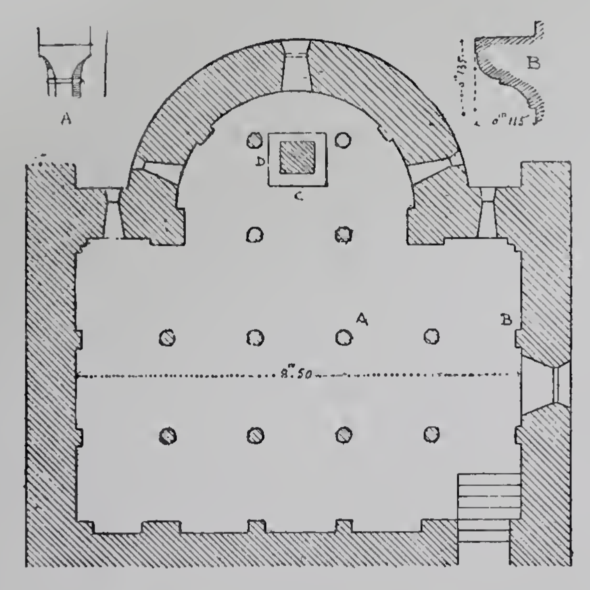
Crypte du dôme de Parme.

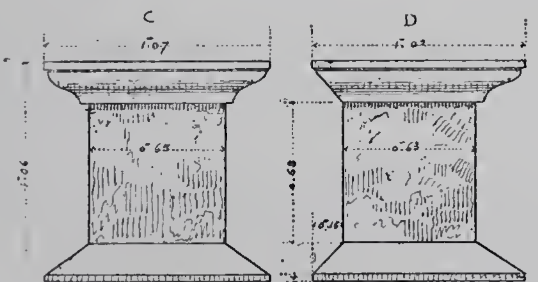
Quelques années plus tard les Véronais (1138) construisaient leur crypte de Saint-Zénon qui l'emporte par sa majestueuse disposition sur presque toutes celles d'Italie. Ses accès sont magnifiques. Un large perron coupé par trois arcades y descend de la nef du milieu, deux autres perrons, beaucoup plus étroits, y descendent aussi des collatéraux, où des escaliers inclinés en sens inverse montent au sanctuaire le long des murs. Ce chœur relevé, orné de balustrades avec colonnettes et de statues, coloré par les veines roses du marbre de Vérone, est d'un aspect imposant. — Lorsqu'on est descendu dans la crypte on se trouve, comme dans les monuments précédemment décrits, au milieu d'une multitude de colonnes soutenant des voûtes d'arête; une particularité qu'on doit signaler ici est le remplissage massif qu'a fait le constructeur en certaines travées, probablement pour assurer l'équilibre, qui sans cela

1. Il fut supprimé lors de la restauration; il était carré et portait une inscription nommant les martyrs apportés des catacombes. (*Id.*)
2. Lecoy de la Marche, *S. Martin*, p. 122.
3. Brosset, *Voyage en Georgie*, II, 43.
4. Barbier de Montault, *Églises de Rome*, p. 19.
5. On en trouvera la coupe dans : Osten, *Die Bauwerke in der Lombardei von 7 bis sum Jahrhundert*. (Pl. XXVI.)

eût été trop instable. Ces massifs sont recouverts de peintures[1]. (Pl. CXXXVI.)

La crypte de saint Eutrope, à Saintes, est une des plus belles et des plus vastes que le XIIe siècle ait bâties. Elle se rattache à un large narthex du XIe, et se compose de trois nefs couvertes de voûtes d'arête réunies au chevet par une abside circulaire. Les pieds-droits sont formés d'un groupe de colonnes portant les arcs-doubleaux concaves et les arêtiers. Ses chapiteaux sont variés et d'un grand style[2].





Crypte à l'église de Villars-Saint-Marcellin (Haute-Marne), et son autel, d'après un dessin de M. Georges Barbey.

M. Georges Barbey a eu la bonté de nous communiquer le plan de la crypte de l'église de Villars-Saint-Marcellin (Haute-Marne), dont les colonnes présentent l'aspect d'un quinconce dans le genre des cryptes d'Italie. Elle conserve encore son autel carré, surmonté d'une table avec large talon. Bien que M. Viollet-le-Duc (*Dict.*, V, 183) range l'église parmi celles que la passion de la nouveauté fit bâtir dans la première moitié du XIIIe siècle, les moulures, les arcs en plein cintre nous semblent devoir la faire encore classer parmi les édifices romans.

1. D'AGINCOURT, pl. XXVIII.
2. VIOLLET-LE-DUC, IV, 457.
Il semble qu'en France l'usage des cryptes n'ait pas complètement disparu des usages liturgiques avec le XIIIe siècle, si nous acceptons comme preuve de ce fait un vitrail de la cathédrale de Tours où nous distinguons un homme en prière devant un autel et au-dessus d'un édifice qui paraît être le martyrium du sanctuaire.

A mesure que nous avançons, nous voyons les cryptes recevoir de plus en plus grandes dimensions nous sommes loin maintenant de l'étroite confession sous l'autel, du *loculus*, souvenir des catacombes, contenant à peine le corps du saint auquel était consacré le sanctuaire ; ce ne sont même plus les chapelles restreintes des Carlovingiens, nous arrivons devant de vastes substructions qui sont de vraies églises souterraines. La pensée primordiale s'efface de plus en plus. La crypte, au lieu d'être seulement le caveau dépositaire des reliques, devient une seconde église qui complète celle supérieure; bientôt même on la dépouillera des reliques qui, à l'origine, furent sa raison d'être. Les cryptes anglo-normandes se distinguent par leurs plans grandioses et doivent être signalées dans cette dernière période de leur architecture.

Les cryptes de Cantorbéry sont des plus considérables ; elles offrent cinq nefs presque aussi étendues que l'église qui les surmonte, et doubles chapelles au transept et au rond-point ; enfin, on y a ajouté un immense chœur à trois nefs avec un sanctuaire arrondi, qui supporte la chapelle nommée « couronne de Thomas Becket ». Ces constructions ont été successivement jointes à la crypte romane placée au centre[1] et qui peut remonter à Lanfranc (1080).

A Durham, une crypte remarquable s'étend sous l'église, elle est vaste et divisée dans le milieu par une suite de piliers cylindriques ; ces piliers, où plutôt colonnes, paraissent remonter à l'origine de la cathédrale (1093), mais les voûtes, comme l'indiquent leurs arêtes polygonales, durent être refaites longtemps après[2].

A Worcester (1218), sous le chœur, une crypte se compose d'une nef terminée en abside demi-circulaire[3], partagée postérieurement en trois rangées de colonnes. Deux ailes sont divisées aussi par un autre

1. Abbé LENOIR, *Archit. mon.*, 101.
2. Cette crypte a été photographiée.
3. DESOBRY, *Dict. des lettres et beaux-arts*.
WILD, *An Illustration of the archit. of the cathedral church of Worcester*. Londres, 1820, in-4°.
L'*Archæological journal*, t. XX, contient une longue étude sur cette cathédrale.

rang de colonnes. On peut citer encore parmi les cryptes romanes d'Angleterre celles de Lastingham et de Saint-Pierre d'Oxford [1].

Les cryptes allemandes ne le cédaient guère en importance à celles d'Angleterre; la cathédrale de Laach (première moitié du XIIe siècle) possède une crypte sous son chœur oriental; on y descend par deux escaliers qui traversent le soubassement des tours; elle a les mêmes dimensions que le chœur, 12 m 03 sur 8 m 44, ses hautes voûtes d'arête sans nervures sont supportées par six colonnes placées sur deux rangs; elle n'est éclairée que par cinq barbacanes.

Dans la cathédrale de Naumbourg (sur la Saale), nous trouvons une crypte du XIe ou XIIe siècle, dont les proportions et le style sont très-remarquables. Elle se compose de trois parties et laisse voir dans sa construction des remaniements incontestables. Les éléments de son architecture sont fort disparates, on y voit des chapiteaux et bases ornées, des fûts en octogone, d'autres cannelés, des colonnes accouplées, par groupe de quatre, etc. [2].

La crypte de l'église abbatiade de Conradsbourg comprend toute la partie absidale et les trois tribunes. Les colonnes sont variées; tantôt ce sont des piliers cantonnés de colonnettes, tantôt les fûts sont cylindriques ou en spirale, variété qui ne rompt pas la symétrie d'une façon désagréable à l'œil. Elle n'a que 3 m 76 de hauteur [3].

L'église de Gernrode possède deux chœurs et deux cryptes qui s'arrêtent au soubassement de l'autel. Il est probable que la première crypte remonte au Xe siècle, à l'époque du dépôt des reliques de saint Cyriaque qui eut lieu en 963. La crypte de l'ouest est plus récente; il y a tout lieu de croire que ce furent les reliques de saint Metron, apportées à Gernrode, qui nécessitèrent l'addition d'une crypte particulière et d'un chœur au-dessus. Cette construction entraîna la démolition du porche [4].

L'époque où les cryptes prirent la plus grande extension fut la même qui leur vit perdre le dépôt de reliques dont elles étaient autrefois gardiennes; les corps saints furent presque partout aux XIe et XIIe siècles élevés au-dessus du sol et exposés dans le chœur sous des châsses magnifiques. Ce fait a, pour l'histoire de ces monuments, une importance facile à comprendre, et peut être constaté par une foule de témoignages. Il suffit d'ouvrir les chroniques contemporaines pour en trouver d'abondants exemples.

A Augustadt, nous dit un écrivain anonyme du XIIe siècle, pendant qu'on réparait l'église et qu'on refaisait le dallage du chœur, on fut indigné [1] de voir les reliques encore ensevelies sous le sol, on s'empressa de les enlever d'un tombeau si peu convenable, pour les placer derrière l'autel dans une châsse couverte d'étoffe précieuse.

Ces translations sont presque toujours accompagnées de légendes merveilleuses; les saints apparaissent, désignent le lieu de leur sépulture et expriment le désir d'en obtenir une plus noble et plus riche. C'est ce que nous lisons dans le *Livre des miracles* de saint Wilfrid (1154) à propos de la même église d'Augustadt. Un pauvre homme s'étant endormi dans l'église de Saint-Alchmond, vit s'avancer vers lui un vieillard vénérable, couvert de vêtements sacerdotaux et entouré d'une lumière divine : « Hâte-toi, lui dit le vieillard, « en le touchant du bout de son bâton pastoral, et va « dire au prêtre Alfred d'assembler le peuple pour « enlever mon corps de son tombeau et lui donner « une place plus haute et plus digne dans l'église; il « est juste d'honorer sur la terre ceux que le Christ

1. BRITTON, *Dict. d'archéol. au moyen-âge*. Bosc, *Dict.*, I, 545.
2. FORSTER, II, p. 63.
3. *Id.*, III, 7.
4. *Id.*, I, 81.

1. Indigne autem ferens sacras reliquias loco inferiori obrutas. (*De sancti ecclesiæ Haugustaldensis, Bill. Bodlei. Ann. béned.*, III, 215.)

Voici le détail de la translation de saint Acca.

Paratur Theca congruæ magnitudinis, argentoque et auro vestitur. Inseruntur locis convenientibus gemmæ et pro artificis industria opus summo decore variatur. Compinguntur etiam duæ minores non parvi decoris quamvis non ejusdem pretii. Anno autem 1154, paratis omnibus, Prior diem sollemnem quo sacræ reliquiæ transferrentur constituit quinto nonas martii. — (Les frères vont pieds nus, chantent des psaumes.) — Finita vero post cantum oratione solemni, procedunt Fratres albis induti et discalciati, reverendasque reliquias cum loculo in quo *hactenus servabantur ante gradum* altaris exponentes, extractis inde sacrosanctis pignoribus, substratis honeste palliis in pavimento cum summa reverentia collocârunt. Erant autem quatuor sanctorum ossa singillatim à se divisa et venustissimis palliis involuta. Quæ enim cœpissent evolvere, occurrit miri odoris fragrantia, quæ omnium perstringeret nares, omnium corda mulceret. ..... Inveniunt in ipso involucro schedulam continentem : « Anno dominicæ incarnationis septuagentesimo quadra- « gesimo, reverendæ memoriæ *Acca* episcopus decimo ter- « tio kalendas novembris de mundo ad cœlum transiit, « anno episcopatûs sui vigesimo quarto, et hic ejus reli- « quiæ in pace pausant. »

Un titulus du même genre pour saint Alchmundus. (*De sanctis ecclesiæ Haugustaldensis*, Anonyme *du* XIIe siècle; *Ann. béned.*, III, 217.)

« a daigné dans le ciel glorifier parmi ses anges. » — Le visionnaire étonné demande humblement au vieillard quel est son nom : « Je suis Alchmond, le « quatrième évêque d'Augustadt depuis le bienheu- « reux Wilfrid, je suis enterré près de mon vénérable « prédécesseur Acca ; c'est là que le prêtre Alfred « trouvera mon corps. » A ces mots il disparut pour retourner dans la gloire éternelle. Alfred, averti, s'empresse de fouiller la terre suivant les indications qui lui sont données, il encourage les ouvriers qui commencent à se lasser et découvre enfin les saintes reliques. Comme il est trop tard pour célébrer la messe, il les dépose dans le portique oriental de l'église. Il profite de la nuit pour enlever un doigt au corps du saint évêque.

Dès l'aurore une foule innombrable s'assemble, les porteurs désignés saisissent les brancards de la châsse, mais, quelle est leur surprise ! Ils ne peuvent parvenir à la soulever. — Sur les entrefaites saint Alchmond renouvelle son apparition devant le même homme qui avait eu la faveur de la première : « Quoi, « dit-il, vous m'avez privé d'un membre et vous voulez « me porter ainsi mutilé devant l'autel de saint André ? « Lève-toi, ajoute-t-il, en lui montrant sa main privée « d'un doigt, coure exiger qu'on me le rende et « qu'on laisse dans leur intégrité mes membres au « repos. » Le prêtre avoue sa faute, restitue son larcin, et la châsse aussitôt rendue légère peut être facilement portée à l'autel.

Cette légende est une de celles qui peuvent le mieux donner idée de la popularité dont jouirent au XIIe siècle ces translations et de la dévotion qui voulut enrichir les châsses, en montrer au grand jour l'éclat de ses pieuses prodigalités.

RÉSUMÉ.

—

Lorsque les cryptes furent dépossédées de leurs reliques elles n'avaient plus de raison d'être et devaient disparaître ; leur histoire monumentale est terminée, il ne nous reste plus qu'à en résumer rapidement les phases diverses.

Dès la naissance du christianisme nous avons vu l'autel placé sur une confession et sur des reliques ; les victimes qui crient vengeance sous l'autel de l'Apocalypse figurent déjà les reliques qu'on y déposait.

A la paix de l'Église nous avons montré les chrétiens s'emparant avec ferveur de tous les lieux illustrés par le souvenir des martyrs pour les transformer en confessions ; c'est d'abord le Saint-Sépulcre à Jérusalem, à Rome le tombeau de saint Pierre qu'on enchâsse dans le bronze, celui de saint Paul qu'on couvre d'une basilique immense, la maison de saint Clément, l'oratoire de saint Urbain dont on fait le soubassement des nouveaux autels. Les parties les plus vénérées des cimetières deviennent les confessions des nouvelles églises ; on en défonce les galeries pour les fondements des basiliques en réservant sous le chœur le tombeau du saint titulaire. L'autel s'élève sur cette base sacrée, au-dessus d'un petit caveau où gisent les ossements des martyrs. Des transennes de marbre les protégent contre l'empressement ou l'indiscrétion des fidèles, laissant au milieu la fenestella par laquelle on peut apercevoir et toucher le saint dépôt.

Nous avons décrit la confession de Saint-Martin de Tours laquelle, comme le Saint-Sépulcre de Jérusalem, n'était pas souterraine.

L'or, l'argent, l'onyx, les marbres précieux sont accumulés sur ces confessions jusqu'au moment où le flot des Barbares vient tout enlever et renverser. Dans ce déluge où périt la société romaine et ses richesses on pouvait croire que les rites de la religion seraient emportés avec le reste ; mais par un miracle les vainqueurs sont eux-mêmes subjugués et nous les voyons dépenser plus de trésors que les Romains pour l'ornement des confessions ; ils y apportent les joyaux de leurs femmes, et viennent y déposer une part de leur butin.

Les cryptes de Ravenne nous ont montré ces confessions qui commencent à grandir, qui au lieu du simple *loculi* deviennent de véritables oratoires capables de contenir les tombeaux de plusieurs martyrs. La France peut revendiquer la possession d'un de ces hypogées à Jouarre, souvenir de la foi mérovingienne. Saint Éloi joint aux trésors que l'on verse sur les confessions l'art et le prix du travail.

Bientôt Charlemagne arrache aux Barbares leurs dépouilles et les consacre à Rome aux tombeaux des martyrs ; les confessions prennent une extension et un éclat nouveaux. Alors paraît une forme de crypte qui semble particulière au IXe siècle, celle des galeries annulaires ceignant le soubassement de la tribune pour

se réunir au centre à l'hypogée placé sous l'autel; on dirait les deux bras de l'église tendus vers les reliques des martyrs comme pour les embrasser. Nous avons cité à ce propos Saint-Pierre de Rome, les Saints-couronnés, Saint-Pancrace, Sainte-Praxède, Saint-Marc, Sainte-Cécile.

Une telle disposition semble restée étrangère à notre pays qui commence cependant à jeter de vastes substructions sous ses églises. Les cryptes d'Auxerre, de Chartres, de Grenoble; surtout celles d'Orléans, nous prouvent qu'il n'était dépassé par aucun autre dans cette manière d'honorer les saints et les richesses de Saint-Riquier rappellent qu'il aimait à verser son or sur leurs tombeaux.

L'abbaye de Fulda nous a fait voir, dès l'époque carlovingienne, l'origine des doubles cryptes; l'apparition de sainte Afre à l'évêque d'Ausbourg nous a expliqué la construction d'une seconde crypte par la vénération de nouvelles reliques qu'on voulait honorer à l'égal de plus anciennes. Avec le xe et le xie siècles cette double dévotion se répand en Allemagne. Nous apprenons que les architectes traçent quelquefois leurs plans d'après les principes d'une géométrie mystique.

Les cryptes italiennes de cette époque nous sont apparues sous des plans nouveaux; nous en avons comparé les colonnes multipliées aux arbres d'un quinconce, image la plus fidèle de leurs pittoresques perspectives. Saint-Marc de Venise, San-Miniato de Florence, les Dômes d'Ancône, de Toscanella, de Parme, de Modène nous en offrent des exemples répétés.

L'Allemagne ne se laisse vaincre alors ni pour les proportions, ni pour l'étendue des proportions, comme on l'a constaté en visitant successivement Mersebourg, Quedlinbourg, Sainte-Marie et Saint-Géréon de Cologne, Naumbourg et surtout la grandiose crypte de Spire.

Cependant nos glorieuses basiliques du nord commencent à s'étendre sur des cryptes non moins vastes; nous l'avons montré à Bayeux, à Bourges, à Auxerre, à Dijon.

L'Angleterre, à Durham, à Worcester, enfin à Cantorbery, où elle dépose la couronne symbolique de Thomas Becket, rivalise avec l'art du continent.

Les cryptes dépouillées de leurs reliques au milieu même de leur plus grand développement, deviennent pour ainsi dire inanimées et disparaissent tout à coup. Nous ne pouvons presque plus citer au xiiie siècle que le tombeau de saint François d'Assise bien digne par sa sainteté, sa beauté, l'éclat de ses peintures de servir de terme à cette étude et d'être son dernier mot. Comme ces montagnes qui se couvrent selon les saisons de neige ou de verdure sans laisser altérer leurs sommets inaccessibles, la liturgie catholique, invariable pour le dogme, se prête aux formes changeantes qu'invente successivement la piété des fidèles, sans que les rites du saint sacrifice ne se modifient en rien.



LA MESSE

CHAIRES ÉPISCOPALES

ORIGINES

Placée au fond de l'abside, élevée sur plusieurs degrés, la chaire servait de siége à l'évêque lorsqu'il présidait l'assemblée des fidèles et lorsqu'il lui parlait; elle était l'attribut de son rang au milieu d'eux. La chaire, en latin *cathedra*, en grec Καθέδρα, a valu son nom aux cathédrales qui sont ainsi désignées comme églises épiscopales. A propos de cette étymologie nous pouvons citer le mot de saint Josse, cherchant le lieu où il devait ériger son sanctuaire, et qui, arrivé dans une petite vallée, s'écria : *Hic est cathedra,* pour dire c'est ici que sera mon siége [1]. « Les évêques, écrivait saint Augustin, sont assis « plus haut que les autres prêtres, afin qu'ils se rap- « pellent à l'esprit qu'ils se trouvent placés sur ce « lieu élevé comme sur une vigie, de laquelle leurs re- « gards, toujours ouverts et infatigables, doivent sur- « veiller le troupeau ; ils doivent autant briller par « leur vertu et leur droiture qu'ils sont plus en vue « par l'honneur et l'élévation de leur siége. »

La chaire fait essentiellement partie des monuments de la Messe, car dans les premiers siècles le célébrant s'y asseyait dès le commencement. Il monte au trône de l'abside, nous dit saint Fulgence, afin que le Verbe de Dieu descende du trône céleste sur l'autel [1]. Nous verrons dans les monuments des premiers siècles que la chaire constitue à elle seule un symbole complet en rapport avec l'enseignement de la doctrine du Christ [2].

Les Grecs semblent avoir adopté de préférence le mot de *trône*. On lit dans Eusèbe : Βῆμα και θρόνος ὑψιλός. — Dans saint Jean de Jérusalem : άποστολικός θρόνος. — Dans saint Grégoire de Nazianze : ὑψιλοι θρόνοι [3].

Dans l'antiquité profane le mot « cathedra » était quelquefois pris pour désigner un lieu spécial comme nous le voyons par ce vers de Juvénal. (*Sat.* VII., v. 43.)

« Quæque reportandis posita est orchestra cathedris. »

Les siéges des chevaliers s'appelaient *subsellia* [4].

1. A. 688. (S. Judocus) devenit in valliculam quamdam, ubi rivulum aquæ perparvum reperiens ait : *Hic est cathedra*, veluti diceret : *Hæc erit sedes mea.* His ita repertis Haymo donum cum gratiarum actione revertitur suam, et famulus Christi Judocus, in loco oratoria duo manibus suis nitebatur construere, unum videlicet B. Petri principis apostolorum, aliud sancti Pauli doctoris gentium venerationi deputans.... (Mss. du VIIIe siècle, *Ann. bénéd.*, II, 569.)

1. Dum sanctæ prædicationis, jubente nunc sancto Patre, altissimum conscendimus thronum, vestris immolaturi sensibus verbi dominici sacrificium, Dei primitus expectamus eloquium, qui loquentem facit mutum, ut cum nos gradum conscendimus absidæ, ipse descendat de throno cœlorum, qui inclinavit cœlos et descendit. (468+533, FULGENCE, *Homélie* X.)

2. ROSSI, *Bull. d'archéol*, 1872, 151.

3. SMITH, *Dict. of christ. antiq.*

(328+389) Saint Grégoire de Nazianze, dans son discours contre Julien, fait mention d'une grande tribune sacrée τοῦ μεγαλοῦ Βήματος. Il rappelle ailleurs la foule qui se pressait pour l'entendre autour de son ambon : « Je me voyais assis « sur un trône élevé ; sur des siéges inférieurs, de chaque « côté, étaient assis les prêtres, chefs du troupeau chrétien; « les diacres se tenaient debout, ornés de leur vêtement « blanc dont l'éclat rappelait les splendeurs angéliques. Le « peuple se répandait autour des chancels à la façon des « abeilles (en effet, on se disputait les places les plus voisines « de notre ambon), une partie affluait vers moi et se pres- « sait dans l'étroit vestibule. »

4. MARTIAL, l. V, ép. VIII.

Différente de nos chaires ecclésiastiques, la cathedra antique était plus souvent une chaise à dos et sans bras.

Dans l'Écriture-Sainte il est souvent parlé de la cathedra ; à propos de Saül, nous lisons au livre des *Rois* : « Cumque sedisset rex super *cathedram* suam « (secundum consuetudinem) quæ erat juxta parie« tem, surrexit Jonathas. » (*Reg.*, I, XX, 25.)

Plus loin : « Hæc nomina fortium David sedens in « *cathedra* sapientissimus princeps inter tres ipse est « quasi tenerrimus ligni vermiculus... »

Lorsque Job raconte ses félicités passées, il parle de l'honneur qu'on lui faisait en préparant une chaire: « Quando procedebam ad portam civitatis et in platea « parabant cathedram mihi. » (*Job*, XXIX, 7.)

C'était chez les Juifs un siége d'honneur réservé aux vieillards (*Ps.* CVI, 32), aux princes et aux rois : « Noli quærere à domino ducatum, neque a rege « cathedram honoris.» (*Eccl.*, VII, 4.) Un signe de préséance : « Non statuas, illum (ton ennemi) penes te, « nec sedeat ad dexteram tuam, ne forte conversus « in locum tuum inquirat cathedram tuam. » (*Id.*, XII, 12.) Le privilége même de la Divinité : « Deus ego « sum et in cathedra Dei sedi in corde maris. » (Ezéchiel, XXVIII, 2.) — C'était surtout dans l'Église un des honneurs sacerdotaux: « Super cathedram Moysi « sederunt scribæ. » (Matth., XXIII, 2.) que les Scribes recherchaient avec orgueil dans les synagogues. (Matth., XXIII, 6. — Marc., XII, 39. — Luc., XI-43 ; XX-46.)

L'origine de la chaire chrétienne ne doit pas être seulement cherchée chez les Hébreux, mais elle remonte aussi aux usages païens. Cicéron appelle *solium* le siége du magistrat qui se tenait au fond de l'abside des basiliques ; le nom de tribune que nous donnons à cette partie de l'église n'a pas d'autre étymologie que celle du tribunal ; l'évêque remplaça le juge comme on le voit dans ces deux vers de Prudence si souvent cités :

« Fronte sub adversa gradibus sublime tribunal
« Tollitur, antistes prædicat unde Deum [1]. »

Le tribunal antique était fort élevé au-dessus de la table où travaillaient les scribes ; on peut s'en faire une idée dans le curieux ivoire conservé à Berlin qui ne doit pas être inférieur au IVe siècle, et qui nous montre le juge dans le haut et deux tabellions audessous qui lèvent les regards vers lui ; ils ont entre eux une table soutenue par trois pieds à têtes de lion sur laquelle est placé l'encrier. Cette élévation du tribunal se maintient longtemps dans la construction des prétoires ; la Bible syriaque nous offre une miniature du VIe siècle, où Pilate est figuré assis sur un siége qui domine la table des greffiers. L'évangéliaire de Rossano, qu'on dit de la même époque, présente pour la même scène une disposition analogue.

Il est incontestable que les philosophes enseignaient souvent assis; nous pourrions montrer plusieurs statues antiques rappelant cette coutume. Les empereurs haranguaient leurs soldats étant assis sur un pliant élevé.

Le solium ressemblait beaucoup à nos chaires épiscopales, son dossier et ses bras étaient voilés de draperies et il avait toujours en avant le *scamnum*, tabouret d'honneur. Nous citerons ici comme exemples une peinture de Pompéï qui figure Vénus assise sur un meuble de ce genre et surtout les deux admirables bas-reliefs de Saint-Vital à Ravenne où l'on voit le trône de Neptune ainsi disposé.

Devant des usages aussi anciens, aussi universels, il n'est pas étonnant que les chrétiens, pour honorer leurs pasteurs, aient voulu leur donner cette marque d'honneur. Le sens figuré qu'on a souvent attribué au mot *cathedra* en relève même la dignité; c'est ainsi que nous voyons dans les anciens conciles les chaires appelées « cathedræ matrices, principales, viduatæ ». La chaire est tellement pour les évêques la marque d'autorité, qu'après leur mort, pendant leurs obsèques, on y asseyait leurs corps. Chifflet parle d'un évêque de Besançon qui voyant approcher sa fin réunit son clergé et monta sur sa chaire pour y rendre le dernier soupir [1].

Tous les apôtres et les premiers évêques eurent leurs chaires que les églises conservèrent comme de précieuses reliques; il semble, d'après ce passage de Tertullien, que de son temps elles les conservaient encore : « Percurrere ecclesias apostolicas apud « quas ipsæ adhuc cathedræ apostolorum suis locis « præsident, apud quas ipsæ authenticæ litteræ « eorum recitantur [2] ». Lorsqu'on est familier avec

1. *Peristeph.*, Hymn., 225.

1. VESONTIO, part. II, 51.
2. *De præscript.*, c. XXXVI.

le style de Tertullien on se persuade que le mot *cathedra* n'est pas ici une métaphore mais qu'il rappelle des objets existants.

Eusèbe nous apprend que l'on voyait de son temps à Jérusalem la chaire de son premier évêque, saint Jacques le Mineur.

CHAIRES APOSTOLIQUES.

Le temps nous a dérobé ces reliques et nous ne pouvons plus, parmi les chaires apostoliques, citer d'autres monuments encore existants que celles de Saint-Pierre à Rome et celle de Saint-Marc à Venise.

Nous n'avons pas eu le privilége de voir de nos propres yeux la chaire de saint Pierre qui fut tirée de sa châsse et exposée en 1867, nous sommes donc heureux de pouvoir rappeler la description et la dissertation que lui a consacrées dans son *Bulletin* M. le Commandeur de Rossi [1] : « Le siége se compose de différents bois. Les quatre pieds en forme de pilastres carrés, les hastes horizontales qui lient les pieds entre eux et les deux traverses du dossier sont d'un chêne jaunâtre rongé par le temps et sillonné par la main de l'homme pour en arracher des fragments et des reliques. Dans ces pilastres, sont fixées les anneaux destinés à rendre la chaire *gestatoria*, comme en effet Ennodius l'appelle. Aucun ornement d'ivoire ne couvre ces parties, seulement, l'espace qui règne entre les deux pieds antérieurs, les deux faces latérales et le dossier ont un ornement et une doublure d'autre bois noirâtre d'acacia, légèrement endommagé par des mains avides de reliques.

« Ceci est un premier indice qui permet de distinguer l'origine diverse ainsi que l'âge des parties composées de bois différents, les plus anciennes rongées par le temps et par le pieux mais indiscret empressement des dévots, les secondes plus intègres. Mais le style architectonique fournit un indice plus décisif encore ; les faces latérales aujourd'hui détruites représentaient des arcs soutenus par des pilastres que surmontaient de grossiers chapiteaux ; le dossier se termine par un tympan triangulaire dominant un portique composé d'arcs semblables aux précédents. Cette architecture est du style des siècles chrétiens. Les ornements sont de deux sortes, listels avec arabesques qui courent le long des bords de la face principale du dossier et du tympan et plaques divisées en carrés qui couvrent le châssis séparant les deux pieds antérieurs. Les listels sont sculptés en relief, les plaques sont gravées avec de minces lames d'or dans le creux.

« Les parties de la chaire composées de bois d'acacia et ornées de tablettes d'ivoire sculptées en relief constituent tout l'intérieur de la chaire qui est un vrai siége de style bysantin.

« Les plaques d'ivoire sur lesquelles sont gravés les travaux d'Hercule couvrent le châssis antérieur pour lequel elles n'ont pas été faites ; elles y ont été adaptées tant bien que mal. Les bandes sculptées en relief sont appropriées à chaque membre de l'architecture du siége et je ne saurais supposer qu'elles soient plus anciennes ni qu'elles aient été précédemment employées à un autre usage. Dans les arabesques de ces mêmes sculptures sont figurés des combats d'animaux, de centaures et d'hommes ; et au centre de la traverse horizontale du tympan, c'est-à-dire dans l'endroit le plus en évidence, est représenté le buste d'un empereur couronné, tenant de la main droite le sceptre qui est rompu et de la gauche le globe ; son visage n'a que des moutaches et la barbe est rasée ; c'est peut-être Charlemagne ou l'un de ses premiers successeurs. Deux anges, un de chaque côté, lui offrent chacun une couronne ; deux autres anges suivent dans la même attitude, portant chacun une palme. Le style des sculptures sur ivoire et celui des arabesques me semble très-bien convenir au renouvellement de l'empire d'Occident. Cette chaire est resserrée et renfermée dans une armature en chêne très-corrodée laquelle se compose de quatre pilastres, c'est-à-dire des pieds antérieurs et postérieurs avec les soutiens du dossier et les traverses horizontales reliant ces ais. Quelques-unes des traverses de chêne manquent et ont été remplacées par des pièces d'acacia, c'est-à-dire du même bois dont se compose le siége intérieur. C'est aux pilastres de chêne que sont fixés les anneaux de fer qui en font une chaire gestatoria.

« Les témoignages historiques attestent que depuis les temps les plus reculés la chaire de saint Pierre au Vatican fut visible à tous et que tous les Papes s'en servaient dans les circonstances solennelles ; ces témoignages ne sauraient s'appliquer aux parties intérieures du siége composées d'acacia et ornées d'ivoire mais seulement aux parties extérieures et sans ornements, auxquelles convient la description qu'en

1. 1867, p. 36.

a donnée Ennodius dans ces deux mots *sella gestatoria.* » (Pl. CXLV.)

Le P. Garrucci[1] a vu aussi cette chaire lorsqu'elle était découverte ; il l'a étudiée avec soin et en donne la figure dans son grand ouvrage. — Voici la désignation qu'il fait des petites plaques d'ivoire inférieures ; les plaques mises à l'envers sont indiquées par le renversement de nos légendes.

Hercule combat l'hydre.	H. prend le cerf.	Le taureau.	H. porte le sanglier.	H. combat le lion.	Monstre à tête de sirène.
H. nettoie les étables d'Augias.	H. dompte les chevaux.	H. prend le cerbère.	H. enlève la ceinture à Hippolyte.	H. aux marais de Stymphale.	H. lutte avec Anthée.
Monstre à tête d'éléphant.	Scorpion.	Monstre à tête de lièvre.	Triton sortant d'une conque marine.	Hercule chez les Hespérides.	Monstre à tête d'oiseau.

Voici les dimensions de cette chaire d'après Torrigi, qui l'a mesurée en 1637.

Hauteur totale, compris fronton...........	1 m 34
Largeur..............................	0 89
Hauteur du siége.....................	0 78
» des colonnettes.................	0 25
» des arcatures..................	0 56
Épaisseur du siége....................	0 57

Les documents historiques, suivant M. de Rossi[2], remontent aux premiers siècles ; Ennodius de Pavie, qui florissait au ve ou vie siècle, fait parler Rome, qui de païenne se glorifie d'être devenue chrétienne, et lui met à la bouche les paroles suivantes : « Ecce « nunc ad gestatoriam sellam apostolicæ confessionis « uda mittunt limina candidatos ; et uberibus, gaudio « exactore, fletibus collata Dei beneficio dona gemi- « nantur. » A cette époque la chaire était placée dans les fonts baptismaux de Saint-Pierre.

Au moyen-âge on avait coutume tous les ans de la porter solennellement au maître-autel, et le Pape s'y asseyait. Les historiens de la basilique racontent que la vénérable chaire fut transférée d'un oratoire dans un autre, jusqu'à ce qu'Alexandre VII la renfermât, il y a deux siècles, dans son enveloppe de bronze.

Galla Placidia écrivant à Théodose, après avoir visité la basilique vaticane, au jour solennel du 22 février, lui rappelle le siége apostolique : « In qua Pri- « mus ille qui cœlestes claves dignus fuit accipere « principatum episcopatus ordinavit. » Optat de Milève ayant bien en vue la chaire matérielle écrivait : « Negare non potes in urbe Roma *Petro Primo* « cathedram episcopalem esse colatam. » — Dans la liturgie gothico-gallicane on voit qu'on l'exposait le jour même où se célébrait le dies apostoli : « Tes- « tis est die hodierna beati Petri cathedra episcopa- « tus exposita. » — Une bulle de Nicolas III nous apprend qu'il était d'usage de transporter cette chaire au maître-autel sur les épaules des chanoines, le 22 février. Le rite indiqué par la bulle devait être en usage plusieurs siècles avant ce Pape.

Nous avons reproduit cette chaire (pl. CXLV) en restaurant les parties qui manquent et notamment les arcatures latérales. Il est possible que les mutilations que nous observons aujourd'hui ne soient pas fort anciennes. J'ai dessiné à Pise, dans un manuscrit de l'église Saint-Nicolas, une figure de saint Pierre assise sur une cathedra qui ressemble à celle du Vatican et dont les accoudoirs sont intacts.

M. de Rossi ne croit pas qu'elle ait appartenu à Pudens. On a conservé à Sainte-Pudentienne, jusqu'en 1595, une mosaïque du ive siècle représentant saint Pierre assis entre deux agneaux[1]; la chaire qui

1. *Storia dell'arte*, VI, 12.
2. *Bull.*, 1867, p. 33 et 42.

1. *Bulletin*, 1867, pl. IV, fig 4.

lui sert de siége n'a aucun rapport avec celle du Vatican, elle serait plutôt imitée de la chaire primitive que le savant archéologue, par les rapprochements les plus ingénieux, a découverte dans le cimetière Ostrien. — Voici les principaux arguments à l'aide desquels il remonte à l'origine de cette chaire. Il cite d'abord les mots de l'abbé Jean allant porter les saintes huiles à Théodelinde, et écrivant sur l'une d'elles : « Oleo de sede ubi priùs sedit sanctus Petrus. » D'après la topographie suivie dans ces indications, il ne saurait être question ici de la chaire vaticane et de plus, le mot *priùs* implique clairement la mention d'une première chaire, l'existence d'une seconde et, dès lors, les deux fêtes du 18 janvier et du 22 février.



Miniature d'un livre de chœur de l'église Saint-Nicolas à Pise.

Cette première chaire se trouvait dans l'espace qui sépare la *nomentana* de la *salaria nova*, dans la direction où s'étendait le cimetière appelé Ostrien « ubi « Petrus baptizabat », et nommé dans d'autres documents antiques : « ad nymphas S. Petri et fontis « S. Petri ». — M. de Rossi ajoute, comme confirmation, que Bosio dans les souterrains où nous reconnaissons aujourd'hui avec certitude le « cœme- « terium majus ad Nymphas S. Petri », trouva une spacieuse tribune ornée de stucs à feuillages et de très-belles lettres rouges écrites au pourtour de l'abside. Ces ornements sont une preuve d'archaïsme, et il est probable que ce fut là que résidait la première chaire. Des découvertes faites en 1873 confirment ces souvenirs et nous montrent aujourd'hui dans la crypte de Sainte-Emérentienne la chaire taillée dans le tuf où saint Pierre donnait l'enseignement aux fidèles [1].

Les représentations de la chaire de saint Pierre sont aussi anciennes que les images du Prince des apôtres. Sur un verre que possède le Musée britannique à Londres on voit une chaire adossée au rocher d'où sort la source de Moïse ; M. de Rossi, d'après les écrits des Pères, y voit celle de saint Pierre. Ce ne serait pas la première fois que la chaire isolée serait représentée comme le symbole de la personne qui devait l'occuper ; ainsi nous trouvons publiée dans les mémoires de l'Académie de Cortone une gemme antique où est gravée une chaire sur le dossier de laquelle est écrit en grec le mot ἰχθύς. Il existe dans l'église de Santa-Maria-della-Montellera au Latium, un bronze doré antique ; au milieu des douze apôtres en buste, on y voit sculptée une chaire où repose un livre ouvert, lequel tient sans doute la place de Notre-Seigneur, car au-dessus de ce même siége est encore figurée une porte près de laquelle est un agneau crucifié avec cette légende : *Ego sum ostium*.

La statue de bronze qu'on vénère dans la basilique de Saint-Pierre me paraît du IVe siècle, mais elle ne nous fournit malheureusement aucun renseignement sur les chaires antiques, car le siége de marbre sur lequel elle repose est tout moderne [2]. Nous trouvons mieux dans la statue de marbre qu'on voit encore dans les cryptes et qui est incontestablement antique, sauf les mains qui sont modernes et la tête qui date du moyen-âge. Cette figure est plus grande que na-

1. On peut consulter pour les chaires de Saint-Pierre les ouvrages suivants :

Bull. d'archéol. chrét., 1867, (déjà cité); 1873, p. 161 ; 1876, p. 171.

ARMELLINI, *Scoperta della cripta di S. Emerenziana e di una memoria relativa alla cattedra di San Pietro nel cemeterio Ostriano.*

NORTHCOTE, *Rome souterraine*, traduction d'Allard, p. 47, fig.

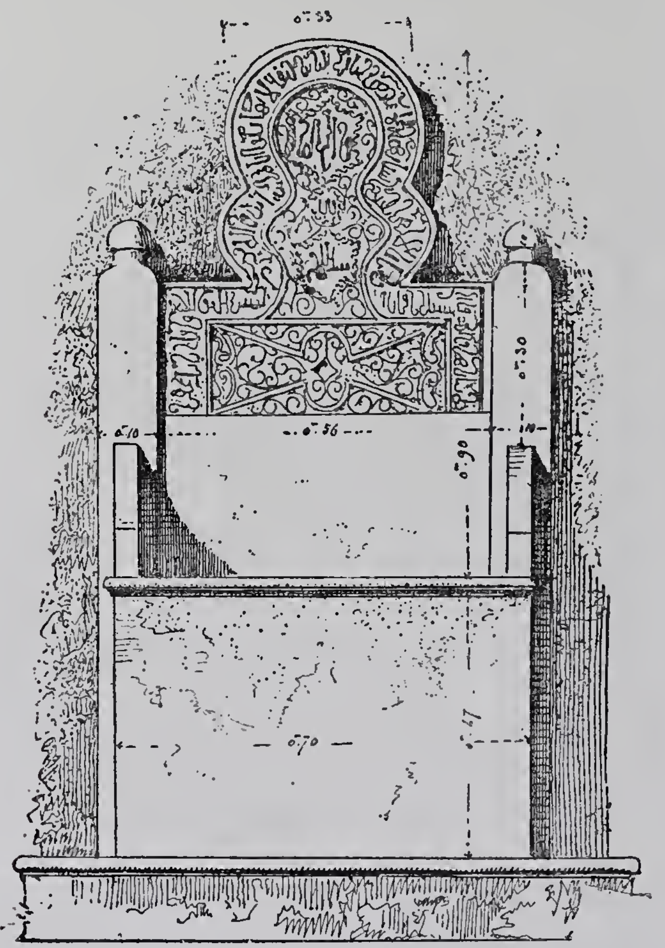
Ann. de philosop. chrét., 1844, 85.

BIANCHINI, *Hist. eccl. comprobata monumentis.*

2. Mgr BARBIER DE MONTAULT, *Les églises de Rome*, p. 17).

MABILLON, d'après un manuscrit du VIIe siècle, a publié l'inscription grecque gravée sur le piédestal. (*Analecta*, IV, 505-519.)

ture ; assise elle a 1m58 de hauteur. Le siége très-fruste et recouvert de peintures modernes laisse deviner cependant encore la forme des chaires antiques avec griffes de lions. Elle était autrefois placée sous le portique de la basilique [1].



Chaire dite de saint Pierre à San-Pietro-a-Castello de Venise (d'après les relevés de M. G. Botti.)

Avant de s'établir à Rome, il est certain que saint Pierre eut sa résidence à Antioche ; Innocent Ier, dans une lettre écrite au commencement du ve siècle à Alexandre, évêque d'Antioche, appelle les habitants de cette ville *apostolicæ sedis condiscipulos primos ;* mais nous n'avons aucune donnée positive sur la chaire dont il se servait. Torrigio [2] dit qu'il transforma en église la maison de Théophile et qu'il y plaça son siége, lequel aurait été depuis transporté à Rome. Bartolomeo Piazza [3] prétend qu'on le conservait à San-Lorenzo-in-Damaso.

On élève à Venise la même prétention, et le peuple désigne sous le nom de *cattedra di san Pietro*, une chaire de marbre qu'on voit à San-Pietro-a-Castello, entre le second et le troisième autel. On plaça près de ce marbre, au XVIIIe siècle, une inscription qui mentionne ainsi son histoire : « *Cathedram hanc Antiochiæ sedit D. Petrus annos* VII *Michael orientis imperator Theophili filius Petro I Gradenico veneto Duci* an. DMCCCX [1]. » Pierre Trandonico duquel descend, paraît-il, la famille Gradenici, fut élu doge en 836 et mourut en 864. Michel, fils de Théophile, régna de 842 à 867, ce qui restreint la date de l'envoi entre les années 842-64. La date de 1310 ne peut s'expliquer que par une faute de copie, ou par un anachronisme, s'il s'agit du doge Pierre Gradenico élu en 1289. Cette chaire se compose d'un siége de marbre assez simple et d'un dossier couvert de nielles élégants et d'inscriptions arabes. Assemani a essayé une traduction qu'on ne saurait admettre ; il y voit des versets de l'Écriture au lieu que nous sommes en présence d'une stèle funéraire. J'en ai montré au savant abbé Bargés un estampage qu'avait bien voulu prendre pour moi M. Botti, et il m'a confirmé cette supposition. Les caractères appartiennent à l'écriture carmathique, et d'après le rapprochement de monuments datés ne remonteraient pas au delà du XIIe siècle. On a trouvé dans une mosquée de Thobâd, près de Taæs (midi de l'Arabie), une inscription de 1145 fort semblable [2]. Il est donc présumable qu'on aura pris ce dossier parmi les marbres d'un cimetière musulman à cause de ses dessins élégants et qu'on l'aura approprié à la chaire des évêques d'Antioche. Il est possible que les accoudoirs soient plus anciens [3].

Venise se vante aussi de posséder la chaire de saint Marc et invoque en sa faveur une longue tradition. L'histoire nous fournit des documents malheureusement assez confus. Nous commencerons par les rapporter.

On sait que saint Marc s'était attaché à saint Pierre et l'accompagnait dans ses travaux, qu'il le suivit même à Rome selon quelques auteurs, alla prêcher l'Évangile dans la Pentapole et en Égypte où il fonda l'église d'Alexandrie. C'est de cette ville que provient, dit-on, la chaire de Venise, c'est là qu'elle était entourée de vénération et de légendes miraculeuses. On racontait qu'à la fin de la vie de l'évêque Pierre, le peuple murmurait de ne pas le voir s'asseoir sur la

1. Mgr Barbier de Montault, *Les églises de Rome*, p. 201.
2. *Sacre Grotte*, p. 567.
3. *Emerologio di Roma*, t. I, p. 150.

1. *Ecclesiæ Venetæ*, *Flaminio Cornaro*, Venise, t. XIII, p. 194.
Moroni, *Dizion.*, X, 271.
2. Niebuhr, *Descript. de l'Arabie*, t. I.
3. Secchi, *La cattedra Alexandrina.*

chaire, mais seulement sur le socle; il finit par avouer qu'il y apercevait une lumière divine qui le remplissait d'effroi. Après qu'il eut été martyrisé en l'an 300, le peuple y plaça son corps et le salua d'acclamations. « O Père vénéré, même mort, donnez encore la bénédiction à votre peuple, priez pour votre troupeau! »

Honorius Ier avait érigé en patriarcat vénitien (630) la métropole de Grado; Heraclius s'unissant au Pape dans ses faveurs lui aurait envoyé le siége de saint Marc qu'il dérobait ainsi aux ravages des Musulmans. Suivant l'abbé Le Hir [1], il est probable qu'à une époque, au plus tard contemporaine des premiers progrès de l'islamisme et qui ne peut guère être plus ancienne, elle fut transportée d'Alexandrie à Constantinople avant de l'être à Grado.

Le concile de Mantoue (826) affirme cependant que Paul, patriarche d'Aquilée, porta avec lui à Grado deux chaires, celle de saint Marc et celle d'Hermagoras [2]: « Sedes sanctorum Marci et Hermagoræ « secum ad eandem insulam detulit Paulus. » C'est le texte le plus ancien que l'on connaisse sur ce monument. Paul, d'après ce document, aurait établi sa résidence à Grado en 557.

Les actes de l'apostolat de saint Marc qu'on dit avoir été écrits entre le VIIIe et le Xe siècle [3], affirment qu'il y avait alors à Aquilée une chaire d'ivoire que la tradition faisait remonter à saint Marc: « Usque « in hodiernum diem, in eadem ecclesiâ perseverat ex « ebore utique antiquo cathedra politis compacta tabu- « lis in qua pridem sedisse illum dum evangelicas pagi- « nas exararet, priscorum non retinuit memoria relato- « rum. » On voit que l'auteur de ces actes n'est pas d'accord avec le concile de 826 puisqu'il attribue à Aquilée la possession de la chaire que celui-ci suppose à Grado.

La chronique de Jean Diacre [4] antérieure à 1008 nous donne les renseignements suivants: « Graden- « sem urbem totius Venetiæ metropolim esse instituit « ad cujus roborationem Heraclius posthæc augustus « Beatissimi *Marci sedem* quam dudum Helena « Constantini mater de Alexandria tulerat sanctorum « fultus amore direxit. Ubi et hactenus veneratur

1. *Études religieuses*, mai 1870, p. 672.
2. De Rubeis, *Monum. eccl. Aquil.*, p. 415.
3. *Act. SS. april.* III, 341.
4. On l'appelle Sargonino, pour le distinguer des écrivains du même nom à Rome, à Naples et à Vérone. (*Arch. stor.*, VIII, p. 13.)

« pariter cum cathedra, in qua beatus martyr sede- « rat [1]. »

On lit dans la chronique d'Altino écrite vers 1210 selon Montfaucon [2]: « Et quod in unum post flagel- « lum omnes pariter convenerant, ubi civitatem aqua « circumdatam, et fundatam audivit esse, ibi Hera- « clius sibi palatium instrui velle sivit, et sedere con- « cessit. In quo autem augusta Helena Constantini « mater *cathedram de Alexandria* tulerat, qua una « sedit Beatissimus Marcus Christum per sui evan- « gelii verba Alexandriæ genitis evangelizando; ibi « et aliam invenit cathedram in qua Aquileiæ Beatus « sederat Hermagoras, quam ipsi direxit Beatissimus « Marcus illius magister Alexandrinæ sedis (an- « tistes). »

La Chronique de Andrea Dandolo (vers 1350) est plus récente que la précédente, mais plus sérieusement écrite: « (Heraclius) detulit et secum de « *Alexandria cathedram*, in qua Beatus Marcus evan- « gelista in eadem urbe pontificatum tenuit, quæ sub « sequenti patriarcha Venetias delata est. »

La chronique de Benintendi de Ravignani (1352), après avoir raconté les dévastations de Grado en 631, ajoute: « Qui Heraclius aurum et argentum plus- « quam asportatum fuerat ipsi patriarchæ transmisit. « Et insuper *sedem beati Marci* evangelistæ, quam « de Alexandria habuerat, ad roborationem suæ me- « tropolis eidem patriarchæ donavit. »

Giovanni Candido raconte avoir vu au commencement du XVIe siècle (avant 1521) [3]: « Cathedram qua « Alexandriæ Marcus præsederat vidimus in sacrario « gradensi laceram ebore consertam. » Le P. Garrucci ne pense pas que cette chaire d'ivoire, comme l'ont dit certains auteurs, fut l'enveloppe de celle que nous voyons à Venise; il cite le témoignage de Flaminio Cornaro [4] qui nous apprend que notre chaire se trouvait derrière le maître-autel de la cathédrale: « *in sacello principe post aram maximam* ». Elle fut enlevée de là en 1534 pour être placée dans la chapelle de Saint-Jean. L'alibi, pour ce qui concerne Grado, est donc à peu près constaté, et nous devons croire que la chaire que nous étudions n'est pas celle déposée à Grado, mais plutôt qu'elle vint d'Orient en 828, en même temps que les reliques de l'Évangéliste.

1. Pertz, *Script.*, t. VII.
2. *Arch. stor.*, VIII, 6.
3. *Commentarii aquileiesi*, l. III, p. 12.
4. *Mon. delle chiese di Venezia*, X, 130.

Les habitants d'Alexandrie connaissaient si bien la présence de cette chaire chez les Vénétiens que les deux gardiens du corps de saint Marc firent cette belle réponse aux sollicitations qu'on leur adressait : « Sufficiat vobis quod sedem eius habetis. »

Ajoutons à ces données historiques quelques mots de description sur le monument; cette chaire est montée sur un socle qui empêche de s'y asseoir. Elle est, dit-on, en marbre de Paros ou d'Antiparos, ou plutôt, selon le P. Secchi, en albâtre égyptien, monolithe jusqu'au médaillon du haut qui semble rapporté après coup. Ce médaillon contient sur ses deux faces une croix surmontée d'une boule, ornée de bâtons rompus et accostée de deux saints portant des livres; on croit voir saint Matthieu dans l'un d'eux qui tient une bourse; l'autre est sans doute saint Marc.

Au-dessous du médaillon, dans le fond du dossier, un agneau est figuré au pied d'un arbre couvert de branches et de feuilles, symbole, dit le P. Secchi, des joies du paradis : « Vicenti dabo edere de ligno « vitæ, quod est in paradiso Dei mei. » De la colline où il est planté, s'échappent les quatre fleuves mystiques.

Les autres faces sont ornées de symboles évangéliques. Celle de droite nous présente celui de saint Matthieu, l'homme tenant une bourse et un livre, environné de six ailes et d'étoiles; dans le haut deux anges sonnent de la trompe, dans le bas deux palmiers accompagnent un *loculus* pratiqué sous la chaire et peut-être destiné à des reliques. Au revers du dossier nous trouvons l'aigle de saint Jean, six fois ailé, sous le croissant de la lune, au milieu des étoiles; au-dessous le lion de saint Marc, deux palmiers et le *loculus* comme précédemment sous un treillis. La face de gauche est occupée par le bœuf de saint Luc également ailé. Dans les tympans au-dessus des accoudoirs on voit, de chaque côté, cinq torches allumées que le P. Secchi regarde comme un souvenir des cinq églises fondées en Afrique par saint Marc, et des cinq de saint Matthieu; c'est ainsi que dans l'Apocalypse les sept lampes devant le trône de l'Agneau signifient les anges tutélaires des sept églises d'Asie.

Enfin, sur le devant du siége, au-dessus d'un panneau orné de lignes en zig-zag, on lit une inscription hébraïque écrite à l'envers. Cette inscription, dont la traduction partage les plus érudits, ne nous offre malheureusement que des renseignements incertains sur la date du monument.

Le P. Secchi la traduit ainsi : (Ego) *cathedra Marci eadem ipsa. Divina norma mea Marci mei* (*est*) *in æternum juxta Romam.* — Puis après révision : *Cathedra Marci ipsa : vis regularem Marci est; in æternum juxta Romam* [1].

Le juif Ascoli : *Martyr adorandus est Marcus Evangelista Alexandriæ.*

Le savant abbé Le Hir : *Cathedra Marci* (*qui*) *evangelisavit Dominum hic et ascendit è Roma* [2].

Le P. Tarquini : *Cathedra* (*viri*) *Deo dilecti Marci, Impius ad lapidum acervos eum attrivit, et juxta mare acervus lapidum operuit* [3].

L'abbé Bargés : *Cathedra Marci, qui Evangelium stabilivit Alexandriæ* [4]. Cette dernière version, à peu près semblable à celle de l'abbé Le Hir, nous paraît la plus plausible.

On ne s'accorde pas plus sur l'époque que sur la lecture de cette inscription [4]. Le P. Secchi et le P. Tarquini la croient antique. L'abbé Bargés, d'après certaines analogies avec l'alphabet rabbinique, serait disposé à l'attribuer au XIVe siècle. — Ces divergences nous obligent à chercher la solution chronologique dans l'examen intrinsèque du marbre.

Il faut écarter d'abord pour ces sculptures les âges apostoliques; les symboles évangéliques ne paraissant pas dans l'iconographie beaucoup avant le Ve siècle. D'une faible saillie, ces reliefs semblent taillés après

1. SECCHI, *La cattedra Alessandrina di S. Marco.* Venise, 1853.
2. *Études religieuses*, mai 1870.
3. *Ann. de philos. chrét.*, t. X, 3e série.
4. *Ann. de philos. chrét.*, 1880.

Voici la lettre que l'abbé Bargés a eu la bonté de nous écrire : « J'ai reçu la gravure de la chaire de Saint-Marc et vous remercie de cet envoi. Si avant la publication de mon travail j'avais su que ce monument avait déjà attiré votre attention et été l'objet de vos études, je n'aurais pas manqué de faire mention de cette circonstance.

« Je vois avec satisfaction que votre copie de l'épigraphe est en tout *conforme* à celle qui m'a été envoyée de Venise et qu'elle vient confirmer ce que j'ai dit dans ma dissertation. »

Quant à la forme des caractères, dit l'abbé Le Hir, je ne crois pas qu'on en puisse rien conclure; ils ressemblent plus à l'alphabet carré des Juifs modernes que les caractères palmyriens; mais il serait téméraire de prétendre par cette raison qu'ils sont plus modernes. Je dirais simplement qu'ils sont plus *juifs*, ayant été tracés en effet par la main d'un enfant de Jacob. Ils sont moins cursifs que ceux du papyrus des anciens Juifs d'Égypte; mais ils peuvent n'être pas moins anciens. En résumé, cette inscription me paraît d'une autorité inattaquable et achève de confirmer l'authenticité de la précieuse relique sur laquelle elle est gravée.

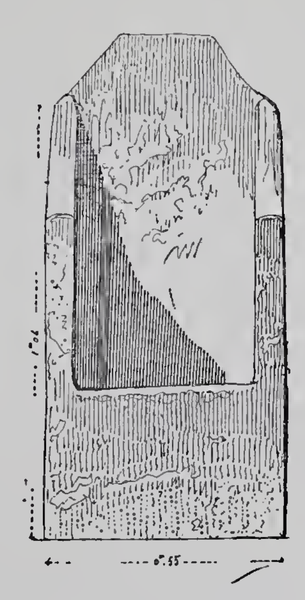
coup sur un parement uni. Le P. Garrucci les attribue au VIIe siècle ; l'histoire marque un événement important pour ce marbre sous le règne d'Heraclius (610-641), n'est-il pas naturel de penser qu'à cette occasion on voulut l'orner et qu'on y plaça les bas-reliefs et l'inscription. L'inscription n'a pu être gravée alors en Orient où les Juifs étaient poursuivis par l'empereur. M. l'abbé Bargés croit y découvrir en effet une structure de phrase latine [1], le génitif donné au nom de Marc, plusieurs indices qui prouvent qu'elle fut écrite par un ouvrier ignorant l'hébreu. Le renversement de l'écriture, produit sans doute par le décalque [2] du graveur, est étranger aux habitudes juives.

Des raisons artistiques militent encore avec plus de force pour l'attribution des ornements de cette chaire au VIIe siècle ; le médaillon du haut nous offre une analogie remarquable avec la patène [3] d'argent découverte aux îles Bérézovoy en Sibérie, laquelle, selon M. de Rossi, est du VIIe siècle, avec le couvercle d'une pyxide de M. Basilewsky, etc. La croix présente quelques ressemblances avec les premières croix feuillées. La croix ainsi accostée de deux saints est une caractéristique fort ancienne. Le coup de ciseau, le jet des draperies, le geste des deux apôtres, offrent à la fois les restes de grandeur et les incorrections du style antique à son déclin. Certains traits des bas-reliefs inférieurs, tels que les palmiers qui rappellent l'autel de Bagnacavallo, l'agneau devant un arbre comme dans une formella de Saint-Marc que nous croyons encore antique, tout confirme ce classement. La représentation des croissants et des étoiles n'est pas étrangère aux plus vieux monuments comme on peut le voir sur la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure au songe de Joseph, et sur les peintures de la Bible syriaque de Florence. — Le manuscrit de Cosmas du Vatican nous prouve que, dès le VIIe siècle, les figures à six ailes n'étaient pas inconnues.

On remarquera que le médaillon du haut ajouté après coup donne tout à fait au dossier, comme l'observe le P. Secchi, l'apparence d'une stèle funéraire. On voulut sans doute au VIIe siècle prêter à ce monument le caractère d'un véritable tombeau, on l'enrichit de sculptures, enfin on dut y creuser dans le bas

1. *Ann. de phil. chrét.*, 1880, p. 238.
2. M. le marquis de Vogué, auquel je parlais de ce monument, croit que ce motif de décalque fut la raison du renversement de l'écriture.
3. *Bull. d'arch.*, 1871, pl. IX. p. 163.

le loculus des reliques. Je déduirai même l'antériorité de la chaire elle-même de ce fait que le médaillon contemporain des sculptures ne peut dater de l'origine. Ce n'est pas en Égypte, ce pays des monolithes, qu'on eût construit un tel siége en deux morceaux et qu'on lui eût donné un couronnement si fragile. Dépouillée de ce médaillon et de ses sculptures, cette chaire nous offre un monument très-probable de la simplicité apostolique; on peut, d'après le croquis ci-joint, se rendre compte de cet état originel.



Chaire primitive de Saint-Marc restaurée.

IIIe-IVe SIECLES.

Si les chaires des Apôtres nous ont presque toutes été dérobées par le temps et les révolutions, nous nous trouvons bientôt, en recherchant celles de leurs successeurs, devant des monuments plus nombreux, plus riches et plus certains. — La statue de saint Hippolyte découverte en 1551, près de Saint-Laurent-hors-les-Murs, nous fournit un bel exemple de ces chaires primitives. Ce saint, disciple de saint Irénée et évêque de *Portus Romæ,* subit le martyre en 235 ; sa statue fut sans doute placée d'abord dans le cimetière souterrain de Saint-Hippolyte, ou la basilique adjacente à ce cimetière [1]. Il est figuré assis sur

1. Northcote, p. 394.

un siége à dossier arrondi, dont les accoudoirs se terminent en avant par des têtes de lions d'un beau caractère, que soutiennent dans le bas les griffes ordinaires. Déposée autrefois au Vatican, cette statue orne maintenant le fond de la principale galerie du musée de Latran. C'est là que nous avons entendu la belle dissertation qu'en a faite M. le commandeur de Rossi, et que nous avons transcrite pendant qu'il parlait [1]. On verra que le *canon pascalis* gravé en caractères grecs sur les côtés du siége, nous révèle son âge d'une façon à peu près certaine en le fixant au IIIe siècle.

Saint Hippolyte est le premier réformateur du calendrier. Il semble y avoir contradiction entre la création d'une œuvre de ce genre qui ne pouvait s'exécuter qu'au grand jour, et l'époque des persécutions où l'Église se cachait dans les cryptes souterraines. Aussi, pour l'expliquer, on est tenté de supposer qu'ils ont été tracés à l'époque de la liberté de l'Église, en se servant de la statue de quelque philosophe païen qui aurait été faite à la fin du IIe ou au commencement du IIIe siècle.

Mais, comme on va voir, cette explication est impossible. Dans l'origine, et jusqu'à saint Hippolyte, pour ne pas scandaliser les Juifs et afin de les ramener en masse au christianisme, on n'avait pas voulu changer leurs calculs et les chrétiens célébraient la Pâque d'après le calendrier judaïque; toutefois en la remettant au dimanche.

Lorsqu'on perdit l'espérance de réunir la Synagogue avec l'Église, le pape Victor rompit tout à fait, et défendit aux Églises de l'Asie de célébrer la Pâque à la même époque que les Juifs. Alors saint Hippolyte qui était fort savant fut chargé de déterminer la Pâque pour l'avenir. Il divisa le temps en périodes de seize ans, et se trompa encore en comptant trois jours de moins dans chaque période. Un auteur anonyme s'aperçut de cette erreur dès le commencement de la deuxième période, c'est-à-dire seize ans après la première publication des travaux de saint Hippolyte. On ne peut entrer ici dans des développements astronomiques qui se trouvent dans un manuscrit syriaque où est indiquée la véritable cause des erreurs, mais nous avons dans ces renseignements de quoi préciser la date de notre statue.

Les inscriptions portent que les calculs de saint Hippolyte ont été faits la première année d'Alexandre-Sévère. A cette époque il y eut un temps de tranquillité pour l'Église; c'était en 222. Alors on put élever une statue et y graver des calculs pour fixer la cérémonie capitale des chrétiens.

Quelquefois la tolérance pour eux était telle qu'ils avaient fait un bail pour établir un lieu de réunion dans un des quartiers de Rome, et qu'une discussion s'étant élevée à ce propos, l'Empereur dit qu'il valait mieux faire une église pour adorer Dieu, que d'ouvrir des cabarets.

Nous ne trouvons rien dans notre statue qui livràt les secrets des chrétiens, ni qui s'oppose à ce qu'elle ait été exécutée alors. La meilleure preuve de cette date est l'erreur même commise par saint Hippolyte, reconnue au bout de quelques années. Si elle eut été écrite deux siècles plus tard, lors de la paix de l'Église, c'eût été une dérision pour la mémoire de ce grand saint de reproduire son erreur. Ainsi, malgré des contradictions apparentes, on ne peut douter que la statue et les inscriptions grecques soient contemporaines et du commencement du IIIe siècle.

La partie supérieure de la statue qui manquait lorsqu'elle fut découverte fut refaite au XVIe et d'une façon assez médiocre [1]. (Pl. CXLVII.)

Nous possédons encore une chaire à peu près du même temps que la statue de saint Hippolyte, qu'on voyait autrefois dans la platonia entre le second et le troisième arcosolium de gauche. C'est là, suivant la tradition, que siégeait le pape saint Étienne lorsqu'il fut martyrisé en 257. Cette chaire a été transportée par Côme III, grand duc de Toscane, en 1700 dans l'église des chevaliers de saint Étienne à Pise. Elle y fut reçue au milieu d'une pompe extraordinaire et placée dans une châsse de bronze sur laquelle est figurée en bas-relief la scène du martyre [2]. On lit sur la partie postérieure de l'autel une inscription qui rappelle cet événement :..... *Anno vero 1700 ejusdem sanctissimi viri cathedram ab Innocentio XII, religiosissimo Pontifice Romano sibi dono datam, et Florentiam Roma deportatam, et per eam Urbem mira celebritate et incredibili populi frequentia transvectam Pisas advehi jussit.....*

1. ROHAULT DE FLEURY, *Visite dans les catacombes*, 1866. Cette brochure a été, avant d'être imprimée, revue par M. de Rossi lui-même.

1. Alb. LENOIR, *Arch. mon.*, I, 206.
BIANCHINI, *Anastase*, II, 159.
GARRUCCI, *Stor. dell'arte*, VI, pl. DXXX, p. 37.
2. BLESFR, *Rome et ses monuments*, p. 377.
MARTIGNY, *Dict.*, 138.
MORRONA, *Pisa illust.*, III, 30 et 36.

Nous devons le dessin de cette précieuse relique que nous avons gravé (pl. CLI) à l'obligeance de M. Savi et au crayon si exact de M. Papasogli. Il ne reste plus que le siége même; le dossier, s'il a existé, et le soubassement nous font défaut; ce marbre a 0^{m} 78 de large sur 0^{m} 58 de profondeur. On remarque dans le fond une entaille qui servait peut-être à l'agrafe d'un dossier, et en avant deux trous qui devaient avoir la même fonction pour retenir les deux accoudoirs.

Les chaires cimétériales sont de la plus grande simplicité. Dans plusieurs cryptes des catacombes on remarque au fond de l'abside un siége taillé dans le tuf qui n'est autre chose que la chaire du pontife [1]. Une chapelle de la catacombe Sainte-Agnès en possède deux. L'abbé Martigny les suppose destinées à l'installation et au sacre des évêques.

Un marbre du musée de Latran représente, gravé au trait, un évêque ou prêtre assis sur la chaire; une lampe nous offre aussi une image antique du même genre. (Pl. CLIII.)

On trouve ces monuments dans les cimetières chrétiens, même en dehors de Rome; à Chiusi, en Toscane [2], nous voyons une chaire accostée de deux siéges sacerdotaux.

A Naples, au fond de la basilique de Saint-Janvier taillée dans le roc, nous avons dessiné une chaire très-grossière munie d'accoudoirs et d'un dossier arrondi. La négligence de sa taille laisse penser qu'elle était recouverte de stucs ou d'enduits. (Voy. *Iconostases*, pl. CCXXXIX.) Dans la même ville, dans le chœur de Santa-Maria-della-sanità, existe encore la chaire de saint Gaudiosus qui avait été prise aussi dans le rocher et qui doit provenir du cimetière appelé du nom de ce saint. Comme nous l'avons dit à l'article *Autel*, saint Gaudiosus mourut vers le milieu du v[e] siècle. Cette chaire servit aussi à saint Nostrianus. Le dossier est orné au bord d'une double rangée de billettes et au centre d'une croix ansée dans un cercle. Nous verrons souvent ce signe sacré paraître au-dessus des plus anciennes *cathedræ*. (Pl. CLIII.)

Une peinture du cimetière des Saints-Nérée-et-Achillée nous présente une scène intéressante et qui donne idée des prédications primitives. Le Sauveur assis sur un trône, au-dessus d'un piédestal, enseigne les apôtres tous debout sur les côtés à l'exception de saint Pierre et de saint Paul qui sont assis sur des pliants. Le dossier du trône est vert, encadré d'une bordure d'or et couronné par une sorte de volute rouge. Le piédestal est rouge ainsi que le scrinium en avant qui contient les volumens; tout le tableau mesure 4 mètres de développement [1]. (Pl. CLIII.)

Un autre fresque du même cimetière, qu'a malheureusement coupée un loculus, retrace la même scène; elle nous offre pour la chaire une curieuse particularité, deux bustes au-dessus du dossier qui sont probablement les figures de saint Pierre et de saint Paul [2]. Les portraits des princes des apôtres devaient entrer assez souvent dans l'ornementation des chaires, nous les retrouvons au trône gemmé de la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure et sur la madone de Cavi [3]. (Pl. CXLVII.)

Une peinture du cimetière Calixte représente Notre-Seigneur sur un trône porté sur deux degrés. (Pl. CXLVIII.)

Sur une autre copie des catacombes exposée au musée de Latran, il est assis sur un siége à dossier circulaire, entouré des douze apôtres rangés sur un banc croisillé. Un autre du même genre au cimetière de la voie Nomentane [4] (Pl. CXLVII.)

Au cimetière Saint-Hermès le Christ est assis au centre sur un large fauteuil à dossier arrondi et les apôtres sont à côté de lui sur des siéges semblables mais moins larges. Les figures assises ont $0^{m}30$.

Aringhi a publié [5] un fragment de marbre trouvé au cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin via Labicana, qui représente une chaire pontificale à dossier arrondi. Une colombe nimbée est posée sur ce dossier et symbolise l'Esprit-Saint qui inspire les pontifes romains. (Pl. CLVII.) Si ce marbre rappelle le miracle de saint Grégoire il ne doit pas être fort ancien [6]. M. de Rossi ne se prononce pas sur son âge : « Il n'est pas rare, dit-il, de rencontrer dans les premiers siècles des monuments qui prouvent que la chaire constitue à elle seule un symbole complet et en rapport avec l'enseignement de la doctrine du Christ. Je m'abstiens de citer une pierre du

1. Marchi, *Monum. dell'arte christ. tavol.*, XXXV-XXXVII.
2. Cavedoni, *Cimit. chris.*, p. 20.

1. D. Guéranger, *Hist. de Ste Cécile*, p. 274.
2. D. Guéranger, *Hist. de Ste Cécile*, p. 315.
3. Rohault de Fleury, *La Sainte-Vierge*, II, 74.
4. D. Guéranger, 275.
5. T. II, 55 et 666.
6. P. Cahier, *Caract.*
D. Guéranger, *Hist. de Ste Cécile*, p. 277.

cimetière de Prétextat sur laquelle est gravée une chaire isolée ; car cette chaire pourrait rappeler dans ces hypogées un fait local, c'est-à-dire le célèbre martyre subi en ce lieu par Sixte II [1]; mais la pierre trouvée par Severano dans les ruines du mausolée de Sainte-Hélène représente une chaire vide, aux côtés de laquelle sont suspendus des voiles d'honneur avec l'oiseau nimbé posé au sommet. Les interprètes des antiquités chrétiennes ont reconnu avec raison dans cette chaire un siége épiscopal et dans l'oiseau nimbé le symbole de l'Esprit-Saint. Le monument est d'époque incertaine, mais les plaques de marbres ornées de symboles graffites appartiennent en général à la classe des pierres cimétériales souterraines et communément elles ne sont pas postérieures à la première moitié du ve siècle. »

Un siége est ainsi représenté à Santa-Matrona de San-Prisco, près Capoue, dans une mosaïque que le P. Garrucci attribue au ve ou vi^e siècle [2].

Tous les archéologues connaissent la gemme annulaire illustrée par Passeri [3] et qui se trouve aujourd'hui au musée de Berlin. Un siége y est gravé avec son suppedaneum; sur son dossier terminé en fronton triangulaire et orné d'une encarpe avec bandelettes flottantes est écrit le mot ΙΧΥΘ, abréviation peut-être involontaire des célèbres lettres ΙΧΘΥϹ. Sur le siége, à la place de la croix et du livre, est déposée une couronne, au milieu de laquelle règne l'étoile semblable au chrisme.

La classe des verres dorés doit être aussi étudiée ici, nous y voyons entre autres une chaire surmontée du monogramme du Christ et adossée au rocher d'où jaillit la source des eaux mystiques [4]. Il est évident qu'il ne s'agit pas du Christ juge, mais bien du Christ pierre et source d'eau vive. Dans la correspondance du pape Innocent Ier avec les évêques d'Afrique, la chaire de pierre y est appelée : « Natalis fons unde « aquæ cunctæ procedunt, et per diversas totius « mundi regiones puri latices capitis incorrupti ma- « nant. » Le P. Garrucci donne aussi un verre où l'on voit le Sauveur assis sur une chaire avec suppedaneum au milieu de huit martyrs occupant des chaires placées au pied de la tribune.

1. *Roma Sotter.*, t. II, p. 57.
Bull. d'arch., 1872, 152.
2. *Stor. dell'arte*, pl. CCLVII, p. 64.
3. *Gemmæ astriferæ*, t. III, p. 221.
Smith, *Dict. of christ. antiq.*, I, p. 713.
4. Garrucci, *Vetri*, 2e édit., 142.

Les sarcophages nous fournissent pour l'étude actuelle de nombreux et importants renseignements. Pour se former idée de l'évêque antique assis sur sa chaire et prêchant, il faut recourir aux sarcophages du Latran ou de nos villes de Provence; on l'y retrouve sous la figure du Christ assis sur un trône élevé, au milieu des apôtres, comme au milieu de ses prêtres, déployant de la main gauche le volume des saintes Écritures, les expliquant, et accompagnant sa parole des gestes de la main droite. Sous ses pieds est un escabeau ou l'allégorie du ciel qui enfle son écharpe pour les soutenir. La scène est très-claire, elle a dû être inspirée aux artistes par la vue des cérémonies des basiliques. Dans le sarcophage de Junius Bassus [1] (pl. CXLVIII), le trône est supporté par des lions; on a prétendu que cet ornement venait d'Afrique; saint Aurelius, évêque de Carthage en 399, ayant converti en église le temple de la déesse Céleste, comme celle-ci était assise sur un lion, l'évêque aurait placé son siége sur la croupe de cet animal pour faire comprendre que la croix triomphait de l'idolâtrie [2]. Nous ne croyons pas que ce soit la vraie origine car le tombeau de Bassus est plus ancien et nous savons que les griffes de lion surmontées d'une tête étaient fort nombreuses dans l'antiquité. Il est possible aussi que tout en empruntant cet emblème aux païens les chrétiens y aient vu un souvenir biblique. « Le trône de Salomon avait six « degrés, le haut était rond par derrière et il avait « deux mains, l'une d'un côté, l'autre de l'autre qui « tenaient le siége et deux lions auprès des deux « mains. Il y avait douze *lionceaux* sur les six degrés, « six d'un côté et six de l'autre; il ne s'est jamais fait « un si bel ouvrage dans tous les royaumes du monde [3]. » Quoi qu'il en soit, longtemps après le sarcophage de Junius Bassus, l'usage subsista dans l'Église de décorer les *cathedræ* de têtes et de griffes de lion.

Sur plusieurs marbres du musée de Latran, on voit des cathedræ sur lesquelles la Sainte-Vierge est assise; ils sont tissés de joncs, et quelquefois *velatæ* selon le mot de saint Augustin [4]. (Pl. CXLVIII.)

Le beau sarcophage qui sert de base à l'ambon de Saint-Ambroise de Milan, porte dans le milieu un

1. Publié par le P. Garrucci, — Aringhi, du Sommerard, pl. II, etc.
2. Abbé Pascal, *Liturgie catholique*, p. 268.
3. C'est M. de Luynes (*Monuments des Normands*) qui rappelle ce souvenir biblique à propos des lions qui ornent les trônes.
4. *Epist. ad Max.*, cciv.

Christ enseignant. La chaire est élevée de plusieurs degrés au pied desquels est un agneau ; je remarque surtout l'hémicycle, espèce de niche couronnée par une riche corniche, terminée par deux colonnes composites sur le devant et dans laquelle est placée la chaire, comme elle l'était dans la tribune basilicale ; je remarque aussi les escabeaux à jour et variés de dessins qu'on a placés sous les pieds des apôtres. (Pl. CXCII.)

Le sarcophage antique qui eut l'honneur au moyen-âge de recevoir les restes du bienheureux Egidius, compagnon de saint François, nous donne l'exemple d'une chaire avec griffes et têtes de lions. On peut le rapprocher de celui de Junius Bassus, c'est le même style, la même pose donnée au Sauveur. La chaire ne diffère que pour l'escabeau qui, au lieu de l'allégorie du ciel, est un véritable suppedaneum garni d'un coussin. Notre-Seigneur n'a près de lui qu'un seul assistant[1]. (Pl. CXLVIII.)

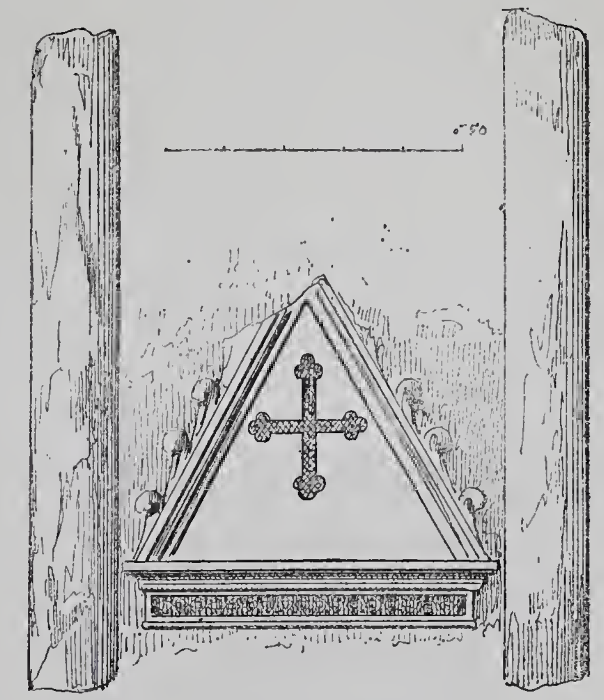
M. de Rossi a publié un sarcophage de Tusculum du ve siècle, sur lequel est sculpté un siége, drapé, porté sur deux pieds en forme de balustres carrés et surmonté d'un chrisme[2]. (Pl. CXLVII.)

Lorsque la paix eut permis aux chrétiens de s'établir dans les églises, ils conservèrent l'usage liturgique de la chaire épiscopale au fond de l'abside; elle s'élevait d'un degré au-dessus des siéges qui régnaient des deux côtés le long de l'hémicycle afin de recevoir les prêtres appelés pour ce motif *Prêtres du second trône* [3] ou du second ordre [4].

L'antiquité païenne avait une telle multitude de chaires, que toutes les basiliques furent pourvues rapidement des marbres les plus admirablement travaillés. Les thermes durent surtout en fournir un grand nombre. Ceux d'Antonin, nous dit Montfaucon[5], en possédaient jusqu'à six cents. — Les églises de Rome en conservent encore plusieurs que nous avons gravés dans nos planches, et auxquels se rattachent les noms les plus illustres et les plus vénérés. Une tradition qui paraît authentique attribue à saint Silvestre une chaire conservée dans le cloître du Latran; elle est soutenue par des griffes de lion, munie d'un

1. Garrucci, pl. CCCXXI.
De Rossi, *Bull.*, 1871, p. 129.
2. *Bull. d'arch.*, 1872, pl. VI, p. 130.
3. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 5.
4. S. August., *in psal.* CXXVI.
5. *Iter. ital.*, p. 137.

dossier et ornée sur ses flancs d'élégants rinceaux[1]. Un dais gothique, dont on voit encore les débris dans le cloître, fut construit au XIIIe siècle pour l'abriter.— On dit qu'il y avait à San-Martino-ai-Monti une chaire de saint Silvestre ; il ne reste plus, pour nous la rappeler, qu'un petit fronton gothique et deux fûts de colonne qui entraient peut-être dans la composition de son ciborium.



Fragments de la chaire de saint Silvestre dans les souterrains de l'église San-Martino-ai-Monti à Rome

Dans la chapelle Saint-Silvestre, au palais de Latran, on voyait de chaque côté de la porte deux chaires de porphyre avec le trou central qui indiquait leur origine thermale[2]. Il y avait aussi dans le narthex de la basilique la fameuse *sedes stercoraria* sur laquelle s'asseyait le Pape pendant les cérémonies de son intronisation.

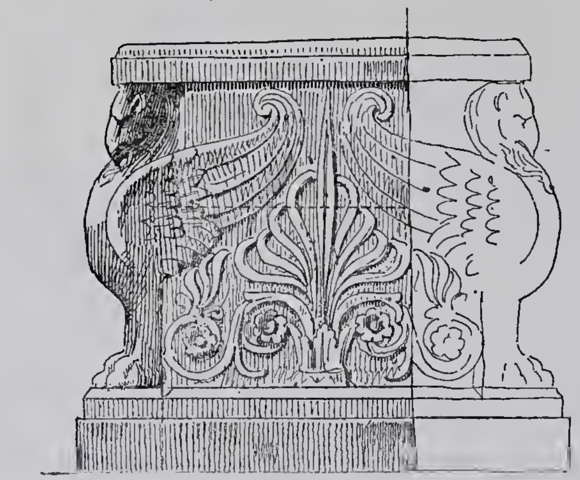
Nous donnons (pl. CL) la figure de la chaire de Saint-Pierre-in-Vincoli, taillée en marbre blanc sur le même modèle que celle de Saint-Jean-de-Latran. — Elle est mieux conservée, et son isolement du mur permet de l'étudier plus facilement, et d'admirer l'élégance des rinceaux qui se déroulent sur ses côtés. — Comme toujours l'escabeau fait partie inhérente du socle et toute la chaire est prise dans le même bloc.

A Saint-Étienne-le-Rond (pl. CLI), on voit une chaire semblable à laquelle manque le dossier; on la montre comme une relique de saint Grégoire qui s'en

1. Rohault de Fleury, *Le Latran au moyen-âge*, pl. XXII et XXIII.
2. Martinelli dans la *Roma ricercata* en donne un dessin.

serait servi pour prêcher dans cette église. Ces monuments d'une belle sculpture ne doivent pas être inférieurs au règne des Antonins.

La chaire de saint Grégoire, malheureusement mutilée à la base, se conserve dans l'église de ce nom au Cœlius. Je l'attribue à une époque très-reculée. Les accoudoirs sont formés de deux griffons. Le dossier est à l'extérieur orné d'un bas-relief qu'on ne peut voir, parce qu'il est appliqué au mur, mais que nous avons relevé à l'aide d'un estampage, et qui est d'un grand style. Au centre il nous offre un personnage jupé de feuillages desquels partent des rinceaux largement modelés; sous ces tiges énergiquement cambrées, sous ces feuilles terminées en pointes vives on sent pour ainsi dire circuler la sève du génie grec et étrusque; on y admire une vigueur qui semble affaiblie après Auguste et qui fait défaut à presque toutes les chaires que notre étude nous donne lieu d'examiner. (Pl. CXLIX.)



Église des Qutre-Saints-couronnés a Rome, fragment de table antique coupée pour former la chaire.

Il existe encore au fond de l'abside des Quatre-Saints-couronnés, une chaire à demi enveloppée dans des ornements modernes qui contient sous ses accoudoirs des marbres antiques. Ce sont deux griffons qui la supportent de leur tête et de leurs ailes [1]. On observe à l'intérieur l'aile de deux autres griffons correspondant aux premiers, de telle sorte que dans leur usage primitif ces sculptures étaient destinées à l'ornementation d'une table dont nous avons là sous les yeux les deux montants. J'en ai dessiné une de ce genre à Pompéï. Nous ne pouvons dire à quelle époque ils ont été réduits à l'usage que nous leur voyons aujourd'hui.

1. M. Busiri a eu la bonté de nous fournir deux très-belles photographies de ce monument.
Mon grand-père l'avait dessiné au commencement de ce siècle.

A Sainte-Marie-in-Cosmedin on montre dans la tribune une chaire qu'on dit avoir servi à saint Augustin; cette tradition peut être véridique car ce marbre est antique. Elle est carrée, ornée en avant d'une dalle de phorphyre; les accoudoirs sont formés de deux griffes surmontées de têtes de lions d'un beau caractère. Au XIIe siècle, le cardinal Alfano refit le dossier, l'orna d'un cercle de mosaïque et grava autour cette inscription : (Pl. CLII.)

ALFANVS FIERI TIBI FECIT, VIRGO MARIA

Ce n'est pas à Rome seulement que les chrétiens s'emparèrent des siéges antiques pour y asseoir leurs évêques ; à Ravenne, j'ai copié dans l'église de Saint-Apollinaire-le-neuf, une chaire de même style que celle du Latran, et d'ornementation assez semblable. Elle est plus profonde et le dossier n'a pas de décoration. On dit qu'elle servit aux abbés bénédictins [1]. (Pl. CLI.)

La France elle-même n'était pas dépourvue de ce genre de monuments. L'église Saint-Mammès, cathédrale de Langres, possédait un siége épiscopal antique, décoré de bas-reliefs en marbre blanc avec plaques de porphyre. On l'appelait dans les anciens titres : *sedes marmorea seu porphyrea* [2].

Dans l'école de médecine de Montpellier on conserve une chaire antique ; quoique la plupart de ces meubles ne nous soient parvenus que par la protection de l'Église, je ne sais si elle fut employée comme cathedra.

En Orient la coutume de transformer pour le culte chrétien les monuments antiques y a laissé des traces incontestables. M. Texier a dessiné à Lesbos, dans la petite cour qui précède l'église métropolitaine de Mételin, une chaire de marbre blanc qui sert à l'évêque. Une inscription grecque qu'on y lit nous apprend qu'à l'origine elle appartenait à un certain Potamon auquel la ville décerna la préséance des jeux; le siége est carré et soutenu par des griffes de lion comme celles de Rome, le dossier arrondi se termine à droite et à gauche par deux griffons d'une rare élégance. Le style de ce monument est très-pur et nous reporte aux belles époques de l'art grec [3].

1. *Guide Murray.*
2. *Mém. de la Société arch. de Langres*, 1847, in-4°, p. 278.
3. TEXIER, *Asie-Mineure*, vol. II, pl. CXXVIII.

Vᵉ SIÈCLE.

—

D'après les monuments qui viennent d'être décrits on voit que l'Église cherchait par la beauté des marbres qu'elle choisissait à relever l'importance du siége épiscopal. A ce soin matériel elle joignait des prescriptions relatives à la préséance des prélats, et des clercs qui entouraient l'évêque d'un profond respect. Le concile de Laodicée (ɪvᵉ siècle) défendait au diacre de s'asseoir en présence du prêtre avant qu'il ne lui en ait donné l'ordre, et l'attitude des ministres inférieurs était réglée de même vis-à-vis du diacre. Les prêtres ne devaient pas entrer, ni s'asseoir dans la tribune avant l'arrivée de l'évêque, mais entrer avec lui à moins qu'il ne fut malade ou absent [1].

Rien ne peut mieux donner idée de la grandeur morale attachée au siége épiscopal que les nombreuses chaires figurées dès l'origine du bysantinisme dans les mosaïques. — Ces chaires qu'on a longtemps prises pour des autels et auxquelles notre savant ami, M. Paul Durand, a restitué leur vrai sens, prouvent par leur isolement, par leur place ordinairement au sommet de l'arc triomphal, par les richesses dont elles sont couvertes et le pampre qui les entoure, combien elles étaient vénérées. Ces chaires célestes dépositaires de l'autorité divine, recevant tour-à-tour l'Agneau, la croix ou le livre représentent l'amour, le sacrifice, l'enseignement.

Il est incontestable que ces peintures, sous ces pensées symboliques, nous offrent des images de monuments véritables, images d'autant plus utiles à étudier qu'elles nous révèlent des monuments que nous n'avons plus. Il nous reste des chaires de pierre, de marbre en grand nombre, des chaires en ivoire, mais toutes celles couvertes d'or et de pierreries, victimes des convoitises qu'elles ont excitées, nous ont été dérobées. En supposant même qu'une telle richesse fut rarement mise à exécution, les tableaux qui nous la retracent, prouvent qu'elle existait au moins dans la pensée des artistes qui devaient chercher toutes les fois possibles à la transporter dans le domaine de la réalité.

1. Labbe, I, 1514, 1519, 1522.

Ces images adoptées par l'art bysantin devinrent hiératiques, de sorte que nous pouvons les rechercher jusque dans les monuments des xɪɪᵉ et xɪɪɪᵉ siècles sans nous écarter de l'étude des chaires primitives.

La mosaïque de Sainte-Pudentienne est un des exemples le plus remarquable et peut-être le plus ancien ; au-dessous de la croix et des attributs évangéliques on y voit le Christ assis sur un trône gemmé, avec un dossier voilé, et un épais coussin que retiennent deux boules en avant. Nous ne pouvons douter qu'on ait représenté ici une chaire de docteur, car le Sauveur d'une main tient un livre ouvert et fait de l'autre un geste d'orateur pendant que les fidèles l'écoutent aux pieds du trône.

Sur le grand arc de Sainte-Marie-Majeure la mosaïque nous offre un trône d'une richesse merveilleuse ; les deux disques qui fixent le coussin en avant forment médaillons et portent les effigies de saint Pierre et de saint Paul entourées de perles blanches. (Pl. CXLVII.) Cette chaire est précédée d'un escabeau [1]. Dans la même mosaïque, la scène de l'adoration des mages nous montre l'enfant Jésus assis sur un trône de ce genre, moins riche mais plus large ; le dossier est rouge encadré d'une bordure d'or, le coussin vert. Les pieds du siége et les disques qui les surmontent sont en or, en avant est posé un escabeau avec perles et cabochons. — Les deux femmes placées de chaque côté et que nous considérons comme les figures de l'Église et de la Synagogue sont assises sur des tabourets[2] avec pieds de style antique. Ces trois siéges ne rappellent-ils pas ceux que nous voyons encore aujourd'hui employés dans les messes solennelles par le prêtre et ses acolytes ?

Le baptistère de Ravenne (449-452) sur sa voûte encore couverte des mosaïques originelles nous montre un trône, qui est véritablement une chaire épiscopale, placé au fond d'une tribune. Son dossier est arrondi, bordé de pierreries, couvert d'une tenture bleue, au milieu de laquelle paraît une croix dans un disque. Les pieds sont alternativement ornés d'un cabochon et d'un rang de perles ; l'escabeau porte une décoration analogue. Une large draperie retombe en avant et sur les côtés [3]. — Le meuble se détache sur un fond sombre. Cette chaire est répétée quatre

1. Garrucci, *Stor. dell'arte*, pl. CCII.
2. J'en ai dessiné un au musée Bourbon, à Naples, qui me le rappelle.
3. Garrucci, *Stor. dell'arte*.
Paul Durand, *Etimacia*.

fois dans la zone inférieure de la coupole ; dans les intervalles on remarque d'autres siéges, sorte de pliants, qui paraissent moins honorifiques; leurs pieds sont en or, le coussin en or avec cercles et points rouges. Le dossier est arrondi. Ces siéges placés aux côtés de l'autel paraissent représenter plutôt la place des prêtres que celle de l'évêque. (Pl. XXIX et CLVI.)

Dans la coupole du baptistère des Ariens à Ravenne, est figuré un trône encore plus riche, et surchargé de perles ainsi que son double escabeau; son dossier revient sur les côtés en forme d'accoudoirs. Sur le siége s'étendent la draperie et le coussin ordinaires. Il est probable que les voiles dont parle saint Augustin n'étaient faits que pour les chaires très-simples ou les parties les moins ornées des chaires plus riches, car on se serait gardé d'y accumuler tant de trésors d'orfévrerie pour les cacher [1].

Nous donnons (pl. CLVI) le trône qu'occupe le Sauveur sur une des mosaïques de Saint-Apollinaire dans la même ville. Il est gemmé, enrichi de cabochons, précédé d'un escabeau avec pierreries. Le dossier, également gemmé, est en forme de lyre et surmonté de deux boules. Notre-Seigneur bénit de la main droite; la face droite de la figure est la seule antique, l'autre a été refaite, la mosaïque ayant été coupée pour la pose d'un orgue. De chaque côté deux anges munis de hastes se tiennent debout [2]. Sur la mosaïque de Sainte-Agathe, qu'on voyait autrefois à Ravenne et dont nous n'avons conservé que le dessin de Ciampini, figurait un trône du même genre.

A Saints-Côme-et-Damien de Rome, l'Agneau est couché sur un trône, lequel, porté par quatre pieds, est enrichi de cabochons avec rangs de perles intermédiaires. Sur l'escabeau est posé le volumen avec les sept sceaux. De chaque côté sont rangés les candélabres [1].

En descendant aux temps carlovingiens nous trouvons toujours le même trône et la même ornementation. La chapelle Saint-Zénon dans l'église romaine de Sainte-Praxède nous en présente un exemple. On remarque dans ses mosaïques un trône gemmé, porté sur des pieds, les deux en avant surmontés de disques et couverts de perles. (Pl. CLXI.) Il est garni d'un dossier également enrichi de perles et d'un coussin; en avant est préparé un escabeau. Dans la même église, au-dessus de la tribune, est figuré un trône avec l'Agneau [2]. L'évangéliaire de Soissons nous donne une image du même genre et du même temps [3]; la Pala d'oro de Venise une autre sur émail du xe siècle.

Cavedoni [4] décrivant un médaillon sur la croix de Nonantula, nous montre un trône muni d'un dossier semi-elliptique, avec marchepied garni d'ornements, pourpre et or; sur une draperie bleue à franges d'or, un livre fermé et couvert d'argent, au-dessus une colombe blanche à l'œil rouge et nimbée d'azur.

A Torcello, dans l'imposante mosaïque du jugement dernier (xie siècle), on voit un trône avec le double coussin, la draperie, le livre, les instruments de la passion. Nous pouvons descendre jusqu'à ces basses époques dans nos descriptions sans sortir des types primitifs tellement l'art bysantin les conservait avec fidélité. A Palerme, les mosaïques de la chapelle royale représentent une colombe sur le coussin du siége, l'escabeau devant, et par derrière les instruments de la passion; à Monreale, une colombe est posée aussi sur le trône au-dessus d'un calice sur l'escabeau. Dans le manuscrit de Herrade que nous a dérobé l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg, figurait un trône avec pieds en forme de balustres, dans le haut une croix accostée de saint Pierre et de saint Paul. Citons encore pour le xiie siècle le trône éblouissant de Sainte-Marie-in-Transtévère dans la mosaïque de l'abside que tout le monde connaît, celui de sainte Françoise Romaine, l'un et l'autre garnis de dossier en forme de lyre.

Pour le xiiie siècle rappelons les mosaïques de Saint-Paul-hors-les-Murs, du Dôme de Pise, de la cathédrale de Messine et enfin deux images très-intéres-

1. Nous emprunterons à ce sujet au P. Garrucci les explications intéressantes qu'il donne relativement aux coussins et aux voiles que nous y voyons.

Les Grecs appelaient le coussin προσκεφάλαιον. Hermas (*Pastor.*, I, c. III) parlant du coussin d'un siége, dit qu'il était placé sur un voile : « Erat cervical linteum et super linteum expansum carbasinum. » C'est ce voile qu'on avait coutume d'étendre sur les chaires épiscopales. Saint Pacianus (*Epit.* II *ad Sempronianum*) appelle « sedes linteata » la chaire où Novatien osa s'asseoir à Rome. Cette coutume était aussi répandue en Afrique; le diacre Pontius (*In vita Cypriani*) écrit que saint Cyprien, pour recevoir le coup mortel, s'assit sur un siége qui était voilé : « sedile autem erat fortuito linteo tectum, ut eo sub ictu passionis episcopatus honore frueretur. » Saint Augustin rappelle de même les *cathedræ velatæ* (*Epist.* CCIII.) Dans une lettre des évêques à saint Athanase, il est fait mention d'un trône drapé à la manière de ceux des évêques : τον θρόνον ἐστολισμένον ἐπισκοπικῶς. (GARRUCCI, *Stor. dell'arte.*)

2. GARRUCCI, pl. CCXLII. — Phot. de Ricci.

1. GARRUCCI, pl. CCLIII.
2. *Id.*, CCLXXXVI.
3. Aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.
4. *Dichiarazione di tre antiche Stauroteche*, p. 53.

santes que M. Durand a recueillies en Orient; la première concerne une mosaïque d'une église de Nicée; le siége est drapé, couvert d'un coussin avec glands sur lequel repose le livre sacré; derrière s'élève une croix portant la colombe. Sur le devant est disposé un escabeau. Ce savant a eu l'heureuse fortune de se trouver à Constantinople pendant que les mosaïques de la coupole, lavées du badigeon qui les recouvre, étaient apparentes; il a pu y dessiner une représentation de trône qu'il estime du XIII[e] siècle, trône massif, garni de deux coussins juxtaposés, drapé, portant l'évangile et la croix.

Après cette digression sur les trônes gemmés, laquelle, nous le répétons, malgré les monuments tardifs que nous y avons examinés ne nous a pas entraînés loin des types originels, reprenons la recherche et l'étude des anciennes chaires chrétiennes.

On trouve dans les papiers manuscrits d'Ugonio conservés à la Barberina ce passage relatif à la basilique de Junius Bassus, plus tard saint André (498-514): « Elle a une seule nef très-grande, soutenue « par des arcs élevés en briques. En tête on monte « au grand autel, où, derrière le presbytère est le *siége* « *de marbre* de l'évêque, tout incrusté de pierres de « couleurs variées, dont le travail représente diffé- « rentes figures[1]. »

La basilique de Saint-Alexandre découverte à sept milles de Rome, il y a quelques années, conservait encore un siége au fond de la tribune. Ces ruines ont été si peu respectées que je doute qu'il subsiste encore[2].

Nous avons gravé (pl. CLIII) une petite chaire qu'on aperçoit au fond d'une lampe de bronze, en forme d'oratoire, qui appartient à M. Basilewsky, et à laquelle M. de Rossi[3] attribue une origine africaine. Ce trône a son dossier arrondi et surmonté d'une croix, usage, comme on a pu le voir, très-répandu dans l'antiquité chrétienne.

Nous ne pouvons négliger dans l'histoire des chaires au V[e] siècle un fait qui prouve le haut degré d'honneur qu'atteignait l'évêque assis dans sa basilique. On lit dans la vie de saint Chrysostôme que l'impératrice

1. *Bull. d'arch.*, 1870, 14.
2. *Oratorio di S. Alessandro papa martire.*
3. *Bull.* de 1866, p. 15 et 16.
Collection Basilewsky, n° 37, pl. IV.
PEIGNÉ DELACOUR, *Revue de l'art chrétien*, 1866, p. 538.

Eudoxie tenant son fils entre ses bras vint publiquement humilier son orgueil devant le trône épiscopal et se jeter aux pieds du saint[1].

VI[e] SIÈCLE.

Nous sommes conduit par nos recherches aux V[e] et VI[e] siècles devant des ivoires qui nous fournissent d'intéressants documents. La collection Carrand possédait un diptyque de cette époque où saint Paul est figuré assis dans une chaire, sorte de pliant avec dossier et deux accoudoirs en forme de dauphins[2].

La bibliothèque de Ravenne sur une plaque d'ivoire, que j'estime du VI[e] siècle, présente un exemple de chaire surmonté d'un dais. Notre-Seigneur est assis sur un trône dont les montants ont forme de balustres, il tient un livre, ses pieds reposent sur un escabeau et au-dessus est élevée une petite coupole cannelée, couronnée de croix sur ses bords. (Pl. CLVI.) Près de lui se tiennent quatre assistants dont les deux premiers portent des livres.

Les diptyques consulaires doivent être aussi rappelés ici. La ressemblance de leurs trônes avec les chaires épiscopales nous permet d'y chercher les renseignements qui nous manquent pour ces dernières. On y retrouve les degrés, les coussins, le dossier, l'escabeau traditionnel, le banc presbytéral, etc. Au diptyque du consul Magnus[3] (Cabinet des médailles de France) le siége est supporté par deux griffes surmontées de têtes de lion entre lesquelles est dressé un double escabeau; il est décoré sur le devant d'une table avec cadre de feuillages, les montants sont formés de deux colonnettes corinthiennes avec un petit pinacle.

Le siége du consul Anastasius dans le diptyque de Berlin (517) est d'une richesse merveilleuse. Appuyé à la fois sur des griffes de lion et sur des pilastres

1. AMÉDÉE THIERRY, *S. Chrysostôme*, p. 126.
2. WESTWOOD, *Fictile ivories in the South Kensington Museum*, 1876, p. 48.
Les dauphins étaient très-usités en pareille circonstance, comme on peut le voir au banc presbytéral de Saint-Apollinaire près Ravenne et à celui de Parenzo. Dans l'antiquité nous voyons des représentations qui nous montrent les apôtres sur des siéges de cette sorte, par exemple sur le sarcophage de Rignieux-le-Franc (Ain) qu'on conserve au Louvre et sur un autre du musée d'Arles. (GARRUCCI, *Stor. dell'arte*, pl. CCCXLIII.)
3. *Arts somptuaires*, I vol.

ornés de médaillons, il est surmonté d'un dais. Ce dais consiste en un fronton dont les rampants sont garnis d'oves et que soutiennent deux pilastres corinthiens avec Victoires portant des médaillons sculptés sur le fût [1].

Un diptyque de Monza a son siége orné d'entrelacs et porté sur des griffes feuillagées.

L'ivoire ne nous fournit pas seulement des images de chaires, mais il servait quelquefois même à la fabrication de ces meubles liturgiques, comme le prouve la chaire de Ravenne. Le monogramme qu'on y lit, confirmé par le style du monument qui est un chef-d'œuvre incomparable la reporte à l'évêque saint Maximien (546 † 556.) (Pl. CLIV et CLV.) Ce siége a 0ᵐ 63 de largeur, 0ᵐ 59 de hauteur, son dossier arrondi, au point le plus élevé, mesure 1ᵐ 24, les accoudoirs ont 0ᵐ 18. La face de devant est décorée de cinq figures : au centre saint Jean-Baptiste couvert d'un manteau de peau, tient un médaillon où est figuré l'Agneau. Les quatre autres personnages tiennent des livres et paraissent être les évangélistes. Chacun d'eux est placé dans une niche encadrée par des colonnes corinthiennes en spirale, couronnée d'une riche archivolte avec oves, denticules qui sertissent la coquille du centre. Un des évangélistes, près de saint Jean-Baptiste, et le seul imberbe, doit être saint Jean Évangéliste.

Au-dessus de ces figures le monogramme de Maximien est accompagné de rinceaux délicatement refouillés, au milieu desquels jouent des paons, des cerfs et divers animaux. — En dessous une frise du même genre où les rinceaux surgissent d'un calice accosté de deux lions. Les montants du siége de 0ᵐ 77 ont dans le bas deux petits calices desquels sort une tige de pampre qui porte aussi des animaux dans ses enroulements.

L'ivoire sculpté n'a peut-être jamais atteint une si haute perfection. Non-seulement l'ensemble de la chaire offre une heureuse composition, non-seulement le dessin malgré son léger accent de bysantinisme, s'y montre correct, mais on y remarque une justesse de coup d'œil, une sûreté de main qui étonne, une verve infatigable qui anime les derniers oiseaux perdus sous les feuillages et qui ne néglige rien. Dans ces refouillés on trouve toujours un trait nouveau ; après avoir contemplé sous son tabernacle la majestueuse figure de saint Jean, le regard aime à se perdre dans ces arabesques, il en suit les capricieuses brindilles où l'artiste s'est plu à semer la vie à pleines mains, il s'oublie dans les feuillages sous lesquels surgissent une multitude d'animaux imprévus. On devine à la sève de ces rameaux qui trempent leur tige dans le calice, qu'ils y puisent le sang divin et s'en nourrissent. — La vie, dans cette luxuriante végétation d'ivoire, déborde et se répand en tous sens avec une vigueur féconde qui remplit tout, qui laisse toujours chercher et toujours découvrir.

Les côtés de la chaire ne le cèdent pas en richesse à la face principale, ils sont ornés de dix panneaux figurant des scènes de la vie de Joseph. On y voit successivement le saint patriarche enlevé à la tendresse de Jacob, plongé dans la citerne, vendu aux marchands, à Putiphar, martyr de la chasteté jeté dans la prison qui devait être à la fois une épreuve et l'occasion de son triomphe. Sur la face opposée on le retrouve expliquant les songes de Pharaon ; il embrasse ses frères, leur fait distribuer le blé, il veut retenir Benjamin ; il revoit son père.

Le dossier est malheureusement très-dépouillé ; sur les huit panneaux qui ornaient sa partie intérieure, il ne possède plus que la Madone sur un trône et l'ange qui introduit les Mages devant elle, — le serment que fait Marie pour prouver son innocence, — le voyage à Bethléem. — Sur le siége de la face extérieure nous n'avons plus que le baptême de Jésus-Christ, — la multiplication des pains, — les noces de Cana, — L'Aveugle né, — la Samaritaine, — A Pesaro, à Milan, à Naples il existe encore des panneaux que nous avons indiqués sur le tableau ci-joint.

La beauté des ivoires qui nous restent nous fait regretter d'autant plus vivement ceux qui ont disparu ; sous un léger relief ces images ont un effet magistral. Je ne sais rien, par exemple, de plus beau que le baptême de Notre-Seigneur ; les hautes époques de l'antique ont rarement mieux réussi. Le Christ figuré tout jeune, imberbe, trempe les pieds dans les flots du Jourdain, lequel personnifié par un homme, paraît étonné de l'honneur qu'il reçoit et renverse son urne en fuyant. La figure de Jésus est parfaite de noblesse et de calme, d'imposante dignité ; ses formes sveltes et élancées contrastent avec celles de Jean-Baptiste représenté vieux, la poitrine couverte d'une longue barbe, le corps enveloppé d'un manteau de peau de chameau. A droite deux anges attendent respectueu-

1. Labarte, I, 25.

sement la fin du baptême avant de recouvrir leur maître de ses vêtements. La colombe complète le tableau en descendant au-dessus de la tête du Christ.

Face intérieure.

	E Nativité. (Musée Trotti à Legnano.)	F Adoration des Mages. (En place.)	Les Mages à genoux. Massacre des Innocents. (Possédée par Baruffaldi.)
A Annonciation (Musée Olivieri à Pesaro.)	B Visitation. (Manquait déjà en 1749.)	C Épreuve de l'eau. (En place.)	D Songe de saint Joseph. Voyage à Bethléem. (A Ravenne mais séparée.)

Plaques sculptées sur les deux faces; leur correspondance est indiquée par la répétition des mêmes lettres.

Face extérieure.

	F' Baptême. (En place.)	E' Triomphe de Jésus-Christ. (Musée Trotti à Legnano.)	
D' Noces de Cana (A Ravenne mais séparée.)	C' Multiplication des pains. (En place.)	B' Pèlerins d'Emmaüs. (Perdue.)	A' Festin de la multiplication des pains. (Musée Olivieri à Pesaro.)
La Samaritaine (Musée Farnèse à Naples.)	Aveugle de naissance. (Musée de Brera à Milan.)		

Plaques sculptées sur une seule face.

Tableau des deux faces du dossier avec l'indication des plaques d'ivoire en place et des lieux où se trouvent celles qui ne sont pas perdues

(F') M. Stein possède dans sa collection une plaque d'ivoire de même style et de même sujet que celle-ci; la ligne inclinée du haut semble indiquer qu'elle a aussi fait partie du dossier d'une chaire.

Jetons aussi les yeux sur les panneaux d'ivoire de la multiplication des pains, on y retrouvera les mêmes qualités : jeune encore, imberbe, la tête couverte des boucles d'une abondante chevelure, nimbé, le Christ au milieu impose les mains sur le plat de poissons et sur la corbeille des pains. Il a la majesté du prêtre qui consacre, la bonté du Dieu qui songe à nourrir un peuple affamé ; à lui seul, il occupe toute la scène ; il domine de sa haute stature les deux apôtres qui l'assistent et qui s'inclinent. Deux personnages, les bras levés en orante, complètent par derrière cette solennelle action.

On a beaucoup parlé de la poésie naïve des peintures des catacombes, celle qui a inspiré les sculpteurs de ces ivoires n'est assurément pas inférieure. Ici comme dans les fresques cimétériales, on est surpris du grand effet produit par une si simple exécution. L'artiste n'a que peu de relief à sa disposition, il ne peut chercher dans le refouillé qui détruirait l'harmonie de l'ensemble le modelé du dessin ; il conserve de larges méplats qu'il découpe d'une main sûre pour accentuer les ombres de ses silhouettes ; sur ces surfaces planes quelques traits lui suffisent pour draper un vêtement, une entaille pour dessiner l'œil sous une orbite profonde, une légère dépression de l'ivoire pour donner aux lèvres l'expression du sourire, de la bonté ou de la fierté. On admire partout la pensée créatrice et la main habile qui lui a soumis la matière[1].

1. On peut consulter pour cette chaire les ouvrages suivants :

Bacchini, *Agnellus*, *Liber pontif.*
Patrologie de Migne, t. CVI, p. 312.
Gori, *Symb. litt.*, Flor., III, a. 1749, p. 235.
Ricci, *Ravenna*, p. 193, — photographies.
Ribuffi, *Guida*, p. 34.
Labarte, *Les arts industriels*, I, 16.
Du Sommerard, *Les arts au moyen-âge.*

Nous avons montré, à propos des *Autels*, que le Dôme de Parenzo remontait au VI[e] siècle ; devons-nous reporter à l'origine la chaire épiscopale qu'on voit au fond de l'abside [1] ? Le dossier paraît de cette époque ; ses dimensions n'ont pas dû changer, car les marqueteries de marbre qui l'encadrent sont primitives et en dessinent encore les anciens contours. Ce dossier carré est légèrement mouluré ; les accoudoirs sont composés de deux dalles moulurées en dehors, arrondis en creux à leur partie supérieure et ornés sur le devant de petits cercles en relief. Un perron de cinq marches entre deux échiffres donne accès au siége.

On remarquera dans les mosaïques de nacre et de marbre qui tapissent le fond de la tribune deux chandeliers figurés à droite et à gauche de la chaire [2].

Un banc presbytéral l'accompagne et pourtourne la tribune, il est précédé d'une marche, son dossier est formé de dalles de marbre d'environ 0[m] 60 de hauteur couronnées d'une moulure. Aux extrémités, il se termine par deux dauphins d'un beau caractère dont la tête repose sur le sol.

Le banc presbytéral de Classe est orné aussi aux extrémités par un dauphin, mais au lieu de descendre jusqu'à terre, il surmonte le pilastre dont il forme l'accoudoir ; — au lieu d'être modelé, comme ici, c'est un simple trait qui en détermine le dessin. (Pl. CLVII.)

Lorsque le banc presbytéral n'y mettait pas obstacle on donnait à la chaire l'assouchement de deux perrons à droite et à gauche. M. Lenoir a dessiné à Saint-Démétrius de Smyrne un trône de ce genre en marbre blanc, carré, et orné de sculptures au bas de ses pilastres antérieurs. Une fenêtre est ouverte immédiatement derrière ce trône.

Il y avait aussi à Ravenne des chaires à dossier carré, témoin un sarcophage de Santa-Maria-in-porto et celui des Pignati que l'on conserve près du monument du Dante [3]. (Pl. CLVI.)

Hand bood, of the arts and renaissance, London, MURRAY, 1855.
GARRUCCI, *Stor. dell'arte crist.*, VI, p. 17, pl. CCCCXIII, CCCCXXII.
BRUNET DE PRESLE et Alex. BLANCHET, *Univers pittoresque*, t. XL, n° 21.

1. HEIDER, *Monum. de l'empire d'Autriche*, I, 105.
Alb. LENOIR, *Arch. monast.*, I, 207.
M. Lenoir a bien voulu me montrer son dessin original ; il est persuadé que cette chaire est antique.
2. Nous donnerons plus tard la figure d'une chaire qu'on voit dans la même église mais qui ne doit pas dépasser l'époque carlovingienne comme antiquité.
3. GARRUCCI, pl. CCCXLIV.
CIAMPINI, II, pl. III. — Phot. de Ricci.

Sainte-Sophie de Constantinople est le trésor où il faut toujours chercher les plus importants documents sur l'histoire monumentale du VI[e] siècle. Le trône patriarcal ne le cédait en rien aux autres meubles liturgiques pour la magnificence. Il s'élevait au fond du presbyterium et dominait les sept rangs de gradins où s'asseyaient les prêtres. L'anonyme [1] semble indiquer que quatre colonnes dorées, placées aux angles, supportaient un petit ciborium pour l'abriter. L'usage de couvrir les trônes était assez répandu en Orient ; M. Paul Durand m'a dit avoir vu une église du Vieux Caire, malheureusement en mauvais état, mais qui conserve sa chaire sous un dais de ce genre. — Salzenberg donne parmi les planches de Sainte-Sophie l'image d'une chaire sous une arcade (pl. 28) portant un évangéliaire. Goar dit qu'au-dessus du trône on représentait le Christ tenant d'une main la croix, de l'autre le pain sacré.

Il n'est pas étonnant qu'on accordât quelquefois aux chaires épiscopales ce privilége honorifique que recevait le trône des empereurs [2]. — Nous le verrons plus tard continué dans les pays latins, au Latran, à Assise et ailleurs. — Cette tradition subsiste en Orient. M. Albert Lenoir dans sa riche collection de dessins nous a montré plusieurs exemples de ce genre ; une des chaires les plus riches possède un dais formé d'une coupole, avec quatre autres petites coupoles aux angles. Ce meuble, tout moderne qu'il soit, est un souvenir de la plus vieille architecture bysantine.

Dans la basilique de Pitzounda (Abkhasie) qui remonte au VI[e] siècle, l'hémicycle de la tribune est garni, comme l'était Sainte-Sophie, d'une suite de bancs en amphithéâtre.

M. Middleton nous communique le croquis du sanctuaire de l'église copte appelée *Abou Sifaym* (Vieux Caire) ; on y voit le trône épiscopal dans le fond, accosté du banc presbytéral qui suit l'hémicyle. Ce trône a un dossier et des bras surmontés de petites sphères, le tout en marbre blanc ; le soubassement de

1. Septem vero sedes sacerdotum, in quibus consident, cum patriarchæ throno et quatuor columnis deauravit, quas in quatuor partibus collocavit. (ANONYME.)
Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique* parle de trônes très-élevés pour les prélats et de siéges plus bas.
2. Dans le manuscrit grec 510 de la Bibliothèque nationale, on voit un trône impérial, accompagné de quatre riches colonnes portant des aigles et des sphères et une petite coupole en forme de velum. (Cette miniature a été publiée dans les *Voyageurs anciens et modernes*, par Charton.)
Le manuscrit 923 (f° 11, v°) montre sur une de ses miniatures une chaire surmontée d'une coupole.

la tribune qui sert de dossier aux prêtres est orné de panneaux de différents marbres disposés en losanges dans des carrés. En avant deux marches tracées sur un autre centre que la tribune conduisent à ce sanctuaire.

La France possède malheureusement un trop petit nombre de monuments mérovingiens ; je crois cependant ici, à propos des chaires, pouvoir proposer un spécimen du VIe siècle, la chaire de saint Quénin que l'on montre au fond de l'église de Vaison. Très-simple, composée d'un banc avec accoudoirs, terminée sur le devant par deux colonnettes engagées, précédée d'un escabeau circulaire, elle s'harmonise parfaitement avec la tribune dont elle occupe le centre et doit lui être contemporaine. M. Revoil a prouvé que cette abside est de construction mérovingienne. Les cinq arcatures reposant sur des colonnes en marbre cipolin, avec fûts antiques, ont des chapitaux qui en ont le caractère [1] ; — ces observations archéologiques concordent avec la tradition. Saint Quénin, évêque de Vaison, mourut avant 581, ce qui fait remonter notre monument à la seconde moitié du VIe siècle [2]. (Pl. CLVII.)

Comme dans tous les meubles liturgiques, on se servit de fragments antiques pour les chaires. Ainsi à Aix on se servit en construisant le trône pontifical de la cathédrale de deux lions antiques de toute beauté pour former ses côtés. Ils dévorent des membres humains. On a faussement attribué ce trône au roi René [3].

L'église épiscopale était lieu consacré pour la chaire dans les premiers siècles, aussi voyons-nous le concile de Carthage défendre à l'évêque de placer la cathedra *in monasterio* (an. 535.)

VIIe — VIIIe SIÈCLES.

—

Les monuments deviennent bien rares au VIIe siècle ; il est présumable cependant que la chaire de Sainte-Agnès-hors-les-Murs de Rome appartient à

1. REVOIL, *Arch. romane*, pl. XXI-XXII, p. 21.
2. *S. Quinidius, episc. Vasionen.*, 15 fév., BOLLAND., II, 828.
3. Lettre de M. l'abbé Pougnet.

cette date. Le placage de porphyre et de marbre du mont Hymette de l'abside [1] et la mosaïque remontent au pontificat d'Honorius Ier (625-38) ; la chaire doit être contemporaine ; elle est d'une simplicité toute primitive et formée de dalles de marbre qui n'ont pas plus de 0^m 03 d'épaisseur. Le dossier, arrondi par le haut, est en plan concave. On remarquera l'excessive hauteur du siége (0^m97) ce qui suppose un escabeau de deux ou trois degrés pour y monter. La nudité de ces marbres indique qu'ils devaient être ordinairement recouverts de housses somptueuses. (Pl. CLVII.)

La chaire de Sainte-Cécile de Rome est du même genre, mais paraît moins ancienne ; ses accoudoirs arrondis en volutes semblent d'une date plus récente, peut-être du IXe siècle.

M. Stornaiolo a reconnu au milieu de l'abside d'une basilique antique, à Avellino, une niche qui présente quelques vagues ornements et qui était destinée à recevoir la chaire épiscopale [2].

Le trône de Torcello, quoique bien incomplet aujourd'hui, est un des plus intéressants que nous possédions encore. Il s'élève au centre de la tribune du Dôme sur une quinzaine de degrés [3]. Deux murs d'appui rampants accompagnent les cinq derniers degrés près du trône. Six bancs suivent à droite et à gauche la circonférence de la tribune. Je n'ose dire qu'ils ont absolument la forme et les dimensions primitives, parce qu'on remarque, aux abords du perron qui conduit au trône, des amorces de gradins ; mais leur nombre n'a pas dû varier. (Pl. CLVIII.)

Cet amphithéâtre [4] surmonté de revêtements de marbres et de mosaïques était dominé par la chaire elle-même dont il ne nous reste que le dossier et deux colonnes. Ce dossier en marbre blanc porte une croix ornée de rinceaux et d'un médaillon central où une main paraît bénir entre le soleil et la lune. Sous les bras de la croix deux palmes inclinées et montées sur des degrés tiennent la place de Marie et de Jean au Calvaire ; au-dessus des bras de la croix sont deux rosaces, et enfin dans la partie supérieure une frise de rinceaux.

1. BARBIER DE MONTAULT, *Les églises de Rome*, p. 3.
2. *Bull. d'arch.*, 1880, p. 91.
3. J'en ignore le nombre exact parce que les anciens ont été remplacés par des marches en bois.
4. Ce monument semble bien réaliser le mot de saint Augustin qui veut que l'évêque soit dans un lieu élevé pour garder le peuple : « nam altior locus est episcopis.... quomodo enim vinitori altior fit locus ad custodiendam vineam sic et episcopis altior locus factus est. » (*In psal.* CXXVI.)

Cette dalle est accompagnée de deux colonnes d'un marbre blanc, veiné de légères teintes grises, avec chapitaux corinthiens à feuilles d'acanthe fortement refouillées. On comprend à première vue qu'elles ne sont pas à leur place et qu'elles devaient se trouver en avant du siége pour soutenir un dais de marbre qui a disparu. Nous avons essayé de restaurer le couronnement d'après ces données et en nous inspirant d'un diptyque de Monza qui est du VIIe siècle, date que je suppose être celle de cette chaire.

Nous avons longtemps hésité à adopter ce classement chronologique, nous nous sommes décidé devant l'analogie des feuilles d'acanthe avec celles de chapiteaux des nefs, devant la similitude des rinceaux du haut avec la frise de l'autel gravé pl. XXVIII. Les palmes à la place des saints compagnons de Jésus crucifié nous ont paru aussi d'un symbolisme trop pur pour ne pas appartenir à l'origine de l'église.

Un évêque bénissant, vêtu du pallium, a été plus tard représenté en mosaïque au-dessus de cette chaire[1]. L'inscription : SCS ELIODORVS nous prouve que saint Héliodore (évêque d'Altinum au IVe siècle) était resté le patron de la nouvelle cathédrale et établit un lien de plus entre celle-ci et la primitive.

Sur la place, en avant du Dôme de Torcello, j'ai dessiné une chaire monolithe avec un disque crucifère saillant dans le bas. Sur le dossier un écusson gravé au trait paraît très-postérieur. Ce siége se trouvait peut-être dans le narthex de l'église, pour servir à l'intronisation des évêques.

M. Middleton rapproche la chaire de Torcello de celle qu'il a vue à Saint-Sergius, église copte du Caire : autour de l'abside, dit-il dans sa description, sont trois gradins de marbre blanc, et au centre, un peu plus élevé que le reste, le trône de l'évêque ; ce trône est dans une niche à arc aigu, enrichi d'une belle et fine mosaïque de marbre, de perles, d'émaux colorés. Pour former dossier aux siéges, le mur est garni de dalles de marbre à une hauteur de plusieurs pieds. La chapelle au nord de la nef orientale a de même des siéges et un trône au centre ; celle du sud n'a que le trône [2]. Dans le *Dayr abou Sepheen* on voit une église qui possède à son abside de magnifiques mosaïques, le banc presbytéral en marbre et le trône de l'évêque.

1. COSTADONI, *Osservazioni intorno alla chiesa cattedrale de Torcello e ad alcune sue antichità*, 1750.
2. MIDDELTON, *The academy.*, sept. 1882.

Dans le livre de Kells, qu'on croit avoir appartenu à saint Colomban (546 † 615), on voit une madone assise sur un siége à dossier très-élevé et couronné d'une sorte de volute. — Les accoudoirs sont arrondis et les côtés ornés de rosaces crucifères [1].

La Société paléographique a publié un évangéliaire latin de Cambridge qui date du VIIe siècle. On y voit saint Luc figuré sur un trône à dossier carré, terminé dans le haut par une rangée de perles, garni d'un épais coussin blanc, porté sur quatre pieds, les deux de devant étant couronnés de petites boules. — Peut-être l'artiste a-t-il voulu représenter un ciborium, comme il en voyait de son temps au-dessus des chaires épiscopales ; toujours est-il que l'Évangéliste se trouve entre quatre colonnes surmontées d'une trabe et au centre d'une grande arcade qui porte les attributs de l'Apocalypse. Dans les entre-colonnements de côté sont représentées des scènes de la vie de Notre-Seigneur.

A cette époque les chaires (le trône de Dagobert que nous conservons au Cabinet des médailles le prouve) étaient quelquefois des pliants terminés par des têtes de lion. Nous trouvons dans la même publication (pl. 21), la réduction d'une miniature de l'évangile de saint Chad écrit vers 701 [2]. Elle nous montre un trône à montants carrés, dont les extrémités du dossier sont sculptées de têtes de lion.

Le *faldestolium* ou *faldistorium* est ordinairement une sorte de pliant ou du moins une chaire portative. On comprend que les chaires très-ornées et que leur richesse empêchait de laisser continuellement exposées devaient être le plus souvent comprises sous cette dénomination [3].

Parmi les rares monuments de ce temps, nous pouvons peut-être citer la catacombe de Saint-Émilion ; on y voit une niche creusée en plein cintre, au bas de laquelle s'avance un banc sur console : c'est la chaire,

1. ROHAULT DE FLEURY, *Sainte-Vierge*, pl. CXXXVI ; *Archæological journal*, vol. X, p. 287.
2. The Society palæograph., *Corp. chr.*, coll. n° 286.
GARRUCCI, *Stor. dell'arte*, III.
Librairie du Doyen et Chapitre de Lichfield.
3. MURATORI, III, p. 646.
MACRI, *Hiero-Lexicon.*
SMITH, II, 658.
Muratori assure que l'origine du mot est lombarde et vient de *falden*, plicare et de *stoul* sedes. (DU CANGE.)
On lit dans les *Actes* d'Adrien IV : *Descendit et in præpa-*

le siége abbatial, ou, comme on dit aujourd'hui, le *fauteuil* de saint Émilion ; une moulure règne autour [1].

On lit dans le *Livre pontifical* (p. 153) :

Sergius (687), posuit in absida basilicæ (Saint-Pierre), super sedem apallaream (ou appellariam) argenteam pens. libras. 120.

Ce n'est guère que dans les manuscrits que nous rencontrons des types de chaires du VIIIe siècle, par exemple dans l'évangéliaire écrit par Godescalc pour Charlemagne. Le siége qu'on y voit figuré est un banc orné de dessins peints, garni d'un épais coussin et précédé d'un escabeau [2].

Hefner [3] rapporte aussi une miniature qui nous montre un trône avec coussin et dossier ; le dossier est couronné d'un fronton comme la chaire de saint Pierre et porte des rideaux retroussés sur les montants.

IXe — Xe SIÈCLES.

—

La renaissance carlovingienne nous vaut ici, comme toujours, d'abondants matériaux ; le mobilier des églises enrichies par Charlemagne se renouvelle avec luxe, la chaire de saint Pierre se couvre de bas-reliefs d'ivoire, partout éclate le désir de rehausser la dignité du siége pontifical.

Dès le commencement du IXe siècle la chaire de Sainte-Marie-Majeure reçut une splendide décoration. Elle avait été jadis disposée de telle sorte que les femmes s'en trouvaient rapprochées pendant la cérémonie de la messe et que le Pape ne pouvait parler à ses assistants sans qu'elles l'entendissent. Pascal se mit en devoir de lui choisir une meilleure place. Il la releva, la décora de marbres magnifiques, la posa sur des degré distribués tout autour et refit le dallage du chœur [1]. M. de Rossi a démontré que l'ancienne abside de Sainte-Marie-Majeure avant Nicolas IV et avant le renouvellement de 1290 avait des arcades ouvertes sur une galerie postérieure ; il explique ainsi, comme pour San-Giovanni-Maggiore de Naples ce passage du *Livre pontifical,* qui sans cela serait incompréhensible [2].

Au fond de la tribune du Dôme de Grado on trouve un exemple rare du dais qui abritait quelquefois les chaires épiscopales. Un perron de six marches, dont trois extérieures à l'édicule, conduisait à la cathedra. (Pl. CLXII.) Deux colonnes trapues soutiennent les architraves et fixent les parapets inclinés du perron. Ces parapets sont richement ornés, ainsi que les architraves. Un banc presbytéral élevé au-dessus de trois degrés pourtourne l'abside et se bute au soubassement du trône. Les volutes rampantes, les torsades, les entrelacs qu'on remarque sur l'édicule établissent certainement son âge au IXe siècle. — On y lit cette inscription qui rappelle le souvenir de son ancienne gloire [3] :

PRÆSULIS HÆC FUERAT SEDES SI PRIMA GRADENSIS
NUNC HUMILIS GAUDET NOMINIS ESSE MEMOR.

Un sarcophage des cryptes de Jouarre où fut enseveli Agilbert, évêque de Paris au VIIe siècle, nous offre dans son principal bas-relief une image de chaire carlovingienne. — Ce siége où l'on voit le Sauveur assis, est mouluré par devant et porte un dossier carré également mouluré ; Notre-Seigneur pose les

rato sibi faldistorio sedit. Dans ceux d'Alexandre III : *Papa in eminentiori loco positus in faldistorio suo resedit.*

A propos du couronnement de Boniface VIII. (JACOBUS, card., *De coronatione Bonifacii*, VIII, PP., l. II, c. II :

Cumque genu flexo sedi prostratus, et auro
Procubuisset herus ; simul omnis et infula circum
Pontificum supplex in faldistoria pectus.
Funderet........

1. *Guide du voyageur à Saint-Émilion* par Leo DROUYN, Bordeaux, 1859.
2. *Arts sompt.*, I vol.
3. *Costumes, œuvres d'art et ustensiles du moyen-âge,* 1880, pl. X. (En cours de publication.)

1. PASCAL 817. — Cernens quondam tali more constructam, ut post sedem Pontificis mulieres ad sacra missarum solemnia stantes, prope assistere juxta Pontificem viderentur, ita ut si aliquid colloqui Pontifex cum assistentibus voluisset ex propinqua valde mulierum frequentatione nequaquam ei sine illarum interventione liceret : largum ibidem locum inesse, qualiter inde sedem mutare valeret, concerneret, dato operis studio cœpit indesinenter agere sedem inferius positam sursum ponere, ut eo familiarius Domino preces fundere posset, quo consortia populorum modeste declinare potuisset. Denique sedem optime quam dudum fuerat, pulcherrimis marmoribus decoratam condidit, et undique ascensus, quibus ad eam gradiatur, construxit, pavimentumque altaris erigens pretiosissimis marmoribus stravit. Erexit sane sex inibi ante confessionem sacri altaris purpureo colore columnas...... (p. 327.)
2. *Bull.* 1880, 157.
3. Nous devons à M. l'abbé Rodaro, archéologue distingué et curé de l'église, les mesures du dessin que nous offrons ici.

Nous nous sommes aussi servi de la gravure de Heider, *Monuments de l'empire d'Autriche*, pl. XVII, p. 117.

pieds sur un escabeau et tient à la main une légende déployée. — De chaque côté sont rangés des personnages à peine vêtus que M. l'abbé Thiercelin croit être les ressuscités du jugement dernier. (Pl. CLX.)

J'attribue ce monument au IX[e] siècle quoiqu'il ait servi à un personnage mort longtemps avant. S'il est impossible de remonter jusqu'au VII[e], il me paraît difficile de descendre à l'époque romane. Le bas-relief du devant, fruste dans beaucoup de parties, empêcherait d'en déterminer précisément le style si nous n'avions sur le côté du sarcophage une sculpture que la situation du sarcophage dans une niche a parfaitement conservée et qui nous offre un excellent critérium. On y voit un Christ assis, nimbé, imberbe, auréolé d'une double torsade et accompagné des quatre animaux évangéliques. — Cette sculpture d'une exécution sommaire nous offre des caractères incontestables du IX[e] siècle, époque où nous savons justement que ces cryptes reçurent des remaniements importants.

Il a été dit que le IX[e] siècle, lorsque les monuments antiques lui faisaient défaut pour les autels s'était mis à copier les anciens cippes ; lorsqu'on essayait une restauration de l'empire romain il semble que les arts aient visé le même idéal. On conserve à Ausbourg une chaire qui rappelle la même inspiration et qui paraît une copie de celles décrites au commencement de cet article. Le dossier est circulaire, mais la partie inférieure est carrée et ornée de deux lions accroupis qui tiennent des rouleaux dans leurs pattes ; ils sont placés sur un socle mouluré ; une cloison pour fortifier le dessous du siége a été ménagée dans l'intervalle qui les sépare. Toute la chaire est monolithe [1].

Sur le plan si connu de l'abbaye de Saint-Gall, nous distinguons un banc circulaire autour de l'abside et le nom de cathedra.

Dans la mosaïque aujourd'hui détruite du Dôme d'Aix-la-Chapelle, on voyait figurées des chaires à dossiers arrondis avec accoudoirs [2]. — On y conserve encore le siége de Charlemagne [3] qui a le sien aussi arrondi.

A défaut de monuments existants pour cette époque reculée, nous pouvons puiser d'utiles renseignements

1. VIOLLET-LE-DUC, *Dict. d'archit.*, II, 414.
2. CIAMPINI.
GARRUCCI, IV, pl. CCLXXXII.
3. BARBIER DE MONTAULT, *Le trésor du Dôme d'Aix-la-Chapelle*, p. 64.

dans les ivoires et les manuscrits. Le musée d'Orléans possède une feuille de diptyque d'ivoire où le Christ donne un livre à un personnage qu'on croit être saint Jean ou Moïse et qui le reçoit les mains voilées. De l'autre côté un ange purifie les lèvres d'Isaïe avec le charbon ardent. Notre-Seigneur est figuré de nouveau dans le bas, il est assis sur une chaire et enseigne une foule de fidèles qui l'écoute pendant qu'un évangéliste par derrière recueille sur des feuillets les paroles divines. Il a un livre ouvert devant lui. Ce petit bas-relief nous offre un des exemples les plus intéressants de l'enseignement sacré donné par un orateur assis ; la cathedra est voilée. On croit cet ivoire du IX[e] siècle et provenant de Saint-Gall [1].

Les manuscrits carlovingiens nous fournissent d'innombrables spécimens de chaires dans les représentations d'évangélistes. Si on objectait que ces sortes de siéges ne font pas partie des chaires épiscopales, et que par conséquent elles ne peuvent être citées ici, on peut répondre que les écrivains inspirés en rédigeant l'évangile exerçaient une véritable prédication et que les artistes pouvaient bien les confondre avec les orateurs sacrés dont ils copiaient les siéges placés sous leurs yeux. — Du reste les formes adoptées sont variées, c'est tantôt un banc mouluré, à jour [2], garni de coussins desquels pendent des glands, tantôt des siéges à dossier avec tentures, tantôt des pliants, comme sur l'évangéliaire de Tongres [3], terminés dans le haut par des têtes d'aigles et dans le bas par des griffes, ou portées par des griffes surmontées de têtes de lions, tantôt un siége à quatre pieds avec bases moulurées sur lequel sont jetés de riches tapis de pourpre et d'or comme dans la bible de Charles le Chauve [4]. (Pl. CLX.)

M. de Ferry, membre de la Société archéologique éduenne, nous a procuré les dessins et photographies des plus curieuses miniatures du célèbre manuscrit carlovingien de l'abbaye d'Elnon que possède aujourd'hui la bibliothèque du séminaire d'Autun [5]. L'une d'elles nous montre le trône abbatial avec tous les ornements qu'il comportait ; on y voit l'abbé, debout sur

1. *Catalogue du musée d'Orléans*, 1846, n° 165.
Cet ivoire a été moulé et nous en possédons une copie à l'école des Beaux-Arts.
2. *Évangéliaire de Soissons.*
Mss. grec 510 de la Biblioth. nationale.
3. THYS, *Monographie de Tongres*, chromo.
4. Au folio représentant la vision de l'Apocalypse.
5. *Sacramentaire de saint Grégoire*, n° 19 *bis*.

les marches qui bénit le peuple. Cette scène est figurée dans un médaillon circulaire à fond bleu foncé qu'encadre une couronne de lauriers retenus par des rubans et entourés de perles rouges [1]. L'abbé nimbé de rouge, ce qui exprime sa dignité, tient sa crosse par la volute de la main gauche ; et lève la droite pour bénir, pendant qu'un religieux incliné devant lui, porte sur sa tête le bénédictionnaire. On lit au-dessus cette inscription : *Hic benedicit populum*. Derrière celui qui tient le livre, sept autres religieux s'inclinent aussi profondément en tendant les bras. — Dans le bas, cinq autres personnages dans la même attitude n'ayant pas comme les premiers le nimbe ni le vêtement talaire, vêtus d'une simple tunique, représentent l'assemblée des fidèles. — Tous ces personnages religieux ou laïques sont figurés en or avec touches rouges pour les ceintures et les bordures.

La forme du trône est ce qui attire surtout ici notre attention. Il est porté sur deux degrés très-élevés, composés le premier de cinq, le second de neuf arcatures sous chacune desquelles on lit une lettre de cette inscription RAGAN — ALDVS ABBA. — Des rangées de perles complètent l'ornementation de ce soubassement. Le siége lui-même est orné de deux étages d'arcatures plus petites. Le P. Cahier croit que l'artiste a voulu représenter une légère architecture et les découpures dont quelques meubles de bois existant encore en Bretagne peuvent rappeler le souvenir.

Une bordure de rinceaux entoure le médaillon central que nous venons de décrire et quatre médaillons plus petits tracés dans les angles renferment les allégories des vertus cardinales. (Pl. CLIX.)

Une autre miniature du même manuscrit nous offre un exemple intéressant de chaire épiscopale. — Un banc sans coussin, porté par quatre pieds qu'assujettissent une croix de Saint André et une traverse inférieure. L'évêque y est assis, il tient un livre ouvert de la main gauche et fait de la droite un geste d'orateur. Il est accompagné de deux assistants, celui de droite est assis sur un siége couvert d'un coussin et porté sur des arcatures, il tend la main vers le pontife auquel il semble témoigner ainsi sa docilité à recevoir l'enseignement. Celui de gauche est debout et tient un livre ; au-dessus de ces personnages on lit l'inscription suivante (Pl. CLX.) :

PONTIFICU. F. PROPRIU. CONFERRE PER ORDINE. HONORES
QUOS QUI SUSCIPIUNT STUDEANT SERVARE PUDICE.

Au-dessous cette seconde inscription :

PONTIFICES CAVEANT DNI NE MYSTICA VENDANT
CUQ. GRADUS DEDERINT VIDEANT NE MUNERA SUMANT [1].

Les princes carlovingiens qui dépensèrent des trésors considérables pour orner de pierreries et de métaux précieux les autels et les ambons des églises, n'oublièrent pas davantage les chaires qui sous leur règne acquirent quelquefois une grande richesse. En 922, Charles le Simple ayant appris l'élection au trône de Robert, duc de France, vint à Limoges avec son armée pour se mettre sous la protection de saint Martial. Après la mort de son adversaire, il fit, en témoignage de reconnaissance divers présents au saint Patron, au nombre desquels était une chaire argentée [2], un pupitre argenté, etc.

Le prix de la matière fut funeste à ces monuments et n'explique que trop leur rareté aujourd'hui. On ne peut plus s'en faire idée que par les trônes gemmés dont les mosaïques nous ont conservé les images, ou par les reliquaires. Nous citerons parmi ces derniers la chaire du trésor de Conques sur laquelle est assise la statue de sainte Foy. (M. l'abbé Pougnet y voit plutôt une image de la Sainte-Vierge antérieure à Pépin ; la chevelure est presque celle de Galla Placidia.) Le bas du siége est orné de croix à jour, les accoudoirs de petits trèfles de même sorte. Les montants du dossier et des accoudoirs sont terminés par de grosses boules en cristal de roche. Les montants et traverses tout filigranés sont enrichis d'une multitude de cabochons dont plusieurs antiques, entaillés et d'une grande valeur. Nous ne pouvons mieux faire pour ce monument que de renvoyer nos lecteurs à la description si soigneuse que M. Darcel en a publiée dans les *Annales archéologiques*. Nous en donnons la figure (pl. CLXI) d'après la photographie qu'a eu l'obligeance de nous fournir M. Pous-

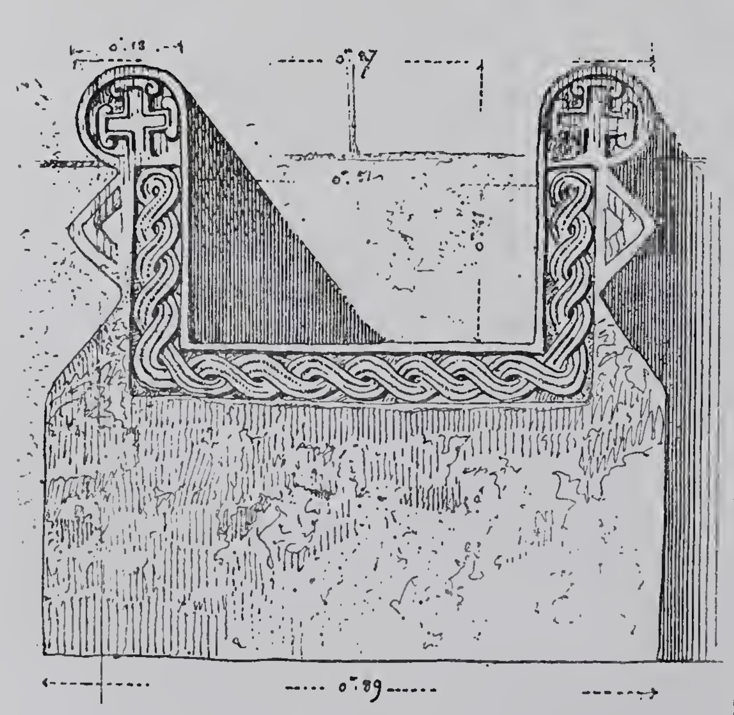
1. Dans la bordure du haut et dans celle du bas les rinceaux sont noirs sur fond d'argent, et dans les bordures latérales les rinceaux sont noirs sur fond jaune. L'entourage du disque central est d'argent relevé de noir. (Renseignement donné par M. Harold de Fontenay.)

1. Pour ce manuscrit on peut consulter :
Voyage littér. de deux bénédictins, t. I, pl. I, p. 151.
PAMELINI, *Missale*, t. II, p. 177.
Catalogue des mss. des bibliothèques des départements, I, 14.
SMITH, *Dict.*, II, 1570.
CAHIER, *Mélanges d'arch.*, 1856, p. 165.
2. Faltestalium, *Bull. de la Société arch. du Limousin*, vol. XII, p. 20.

sielgue à l'époque où il a eu ce reliquaire entre les mains pour le restaurer.

M. l'abbé Pougnet nous signale des bancs autour de l'abside à Saint-Ruf, à la chapelle de Puyricard et ailleurs.

M. de Laurière a relevé, pour notre ouvrage, un ancien siége épiscopal qu'il a trouvé dans l'atrium du Dôme de Parenzo ; ce siége n'a pas de dossier et devait être adossé à une muraille, ses deux accoudoirs sont recourbés en volutes, et ornés latéralement à droite de crosses et de divers ornements, à gauche d'une suite de bandes verticales qui ressemblent à des lanières. Le devant du trône est décoré d'entrelacs qui encadrent le siége et se terminent aux deux volutes par des croix ; cet ornement me paraît appartenir essentiellement à la période carlovingienne et au IXe siècle. Nous remercions cordialement M. de Laurière de sa communication et de son inépuisable libéralité.



Chaire dans l'atrium du Dôme de Parenzo (d'après les relevés de M de Laurière.)

Le Xe siècle nous a laissé encore moins de chaires épiscopales que le précédent. Nous ne pouvons guère citer que celle de la petite église de Visciano dans les environs de Narni. M. le marquis Eroli qui nous en a communiqué le dessin l'attribue à cette époque. Très-simple, elle se compose seulement de deux dalles de marbre taillées en accoudoirs avec de maigres ornements dans le haut et une sorte d'anneau sculpté sur chaque bras. La muraille absidale forme elle-même le dossier. (Pl. CLX.)

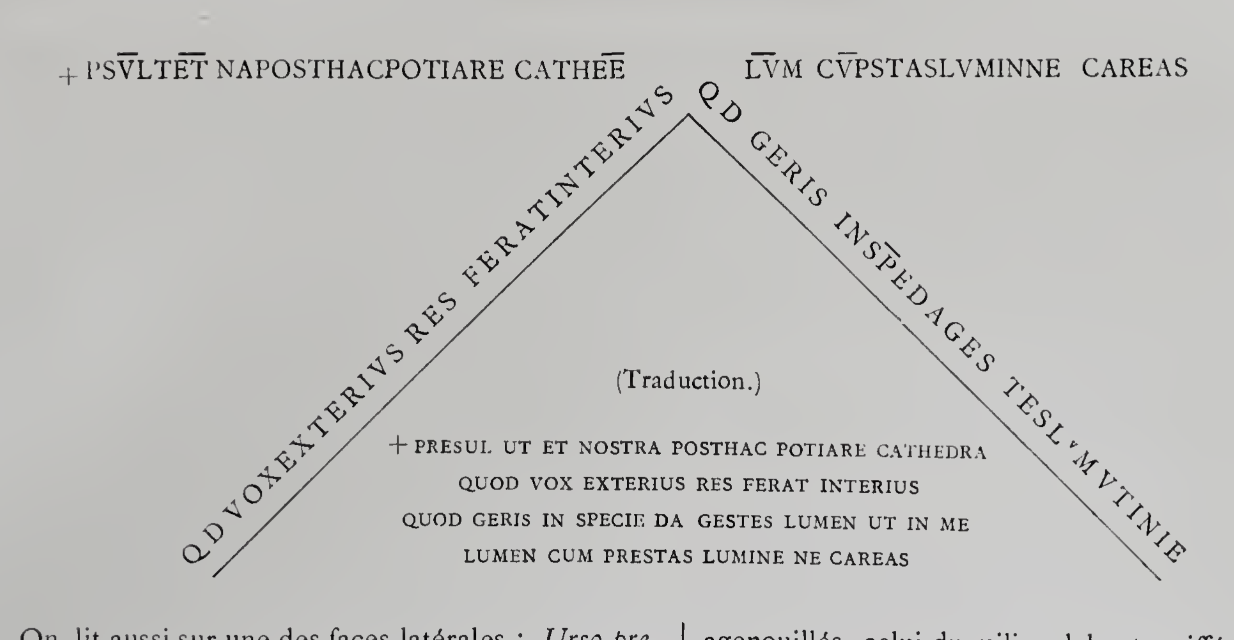
Le ménologe du Vatican nous donne ici quelques renseignements. Nous y voyons à la miniature de sainte Publia [1] un siége porté sur quatre pieds avec traverse rattachée à des boules dans le bas. La représentation d'un concile nous fournit aussi l'image d'un banc presbytéral, terminé par des croisillons, dominé par un dossier avec tentures [2] ; à la miniature du martyre de saint Barlaam on voit encore un trône élevé de plusieurs marches et abrité par un pavillon [3].

XIe SIÈCLE.

La renaissance romane qui se manifeste partout n'est pas moins visible qu'ailleurs sur les chaires épiscopales dont nous trouvons de nombreux spécimens au XIe siècle. Le royaume de Naples est très-riche en ce genre.

A Canosa, dans l'église San-Sabino, on voit encore une chaire de cette époque. Le siége dont le champ est orné d'une croix, d'arabesques et de mascarons aux extrémités est supporté par deux éléphants. Dans l'antiquité, comme nous le voyons sur quelques médailles impériales, l'éléphant, à cause de sa longévité, désignait l'éternité[4] ; je crois plutôt ici dans l'idée chrétienne que l'artiste a voulu représenter la force sur laquelle doit s'élever la parole sacrée. La chaire serait d'après cela considérée comme une de ces tours qu'on dressait sur le dos des éléphants pour marcher à l'ennemi. Sur les flancs du siége, dans le bas, des griffons s'avancent vers un calice pour s'y abreuver ; au fond du siége des aigles sont encadrés de rinceaux. Des montants ornés de mosaïques, chanfreinés dans le haut, et couronnés de boules aplaties soutiennent les accoudoirs. Le dossier se termine en pignon aigu et porte les inscriptions suivantes :

1. Édit. du card. Albani, 1727, q. 104.
2. *Id.*, p. 112.
3. *Id.*, p. 193.
4. Desobry, *Dict. des lettres et beaux-arts.*



On lit aussi sur une des faces latérales : *Urso preceptor, Romoaldus ad hec fuit actor*[1]. Enfin une troisième inscription se déroule sur l'autre face : *Per jussionem domini mei Guitberti venusinus presbyter ego Acceptus Peccator archidiaconus feci hoc opus*[2]. Ces données épigraphiques nous renseignent sur l'âge du monument ; Ughelli cite un Guibert, évêque de Ruvo, qui assista, selon l'anonyme du Mont-Cassin, à la dédicace de l'église de cette abbaye en 1071. D'après un autre témoignage de 1082, l'évêque Guisilbert (évidemment le même personnage) donne au prieur de Monte-Peloso, l'église de San-Sabino, qui est dans la ville de Ruvo; lequel prieur était tenu d'envoyer à ses frais, un homme à cheval quand l'évêque de Ruvo allait à Bari ou à Canosa[3]. Selon toute probabilité c'est de cet évêque de Ruvo dont il est question ici.

La chaire de Bari, quoiqu'un peu moins ancienne et appartenant déjà au XIIe siècle, doit être rapprochée de celle de Canosa. Elle est soutenue sur le devant par trois personnages presque nus qui représentent des Arabes vaincus. Ceux des angles sont

1. « Évêque qui après nous occuperas cette chaire, que ta « conduite intérieure dirige ta parole à l'extérieur. Porte en « réalité la lumière que tu présentes en apparence, afin qu'en « éclairant les autres tu ne sois pas privé de lumière. »

« Urso commanda ce travail, Romuald en fut l'auteur. »

2. « Sur l'ordre de mon seigneur Guibert, moi, Acceptus Peccator, son archidiacre, prêtre de Venosa, ai fait cet ouvrage. »

3. LUPI, *Protospat. chron. ad an.* 1082.

Pour cette chaire voyez :

WILLEMIN, *Monum. français*, pl. V.

CAMILLI, Dessin manuscrit aux estampes du cabinet de France, G. B., 20, p. 35.

DE LUYNES, *Monum. et hist. des Normands et de la maison Souabe d ans l'Italie méridionale*, Paris, 1844, in-f° pl. X.

agenouillés, celui du milieu debout, coiffé d'une sorte de bonnet, tient une massue à la main ; les montants postérieurs de la chaire s'appuient sur deux colonnettes et au milieu est un lion qui dévore un cerf. L'escabeau au niveau du socle qui supporte ces sculptures est monté sur deux lionceaux couchés. Le champ du siége porte des losanges qui encadrent des animaux, agneau, colombe, aigle, etc. Les montants sont ornés de rosaces ou de pampres, la face latérale de rosaces géométriques ; on lit en dessous ces deux vers :

Inclitus atque bonus sedet hac in sede patronus
Presul Barinus Helias et Canusinus[1].

Cette chaire pose sur un large degré qui suit le périmètre de l'abside et qui est décoré de losanges dans le même style. Comme sur la bordure des tapisseries siciliennes, une inscription confique s'étend magistralement sur le sol en avant[2]. L'archevêque Hélie (1089-1105) reconstruisit la cathédrale de Bari.

A Monte-Sant-Angelo, sur le mont Gargano, près de Foggia, une grotte a été changée en église ; on y voit un siége épiscopal qui ne le cède en rien à celui de Canosa pour l'ancienneté et l'intérêt historique. Il ne lui est inférieur que sous le rapport du travail[3]. Son dossier est très-élevé et garni d'une inscription.

1. « Sur ce siége s'asseoit le pieux et excellent Hélie, archevêque de Bari et de Canosa. »

2. Pour cette chaire voyez :

Dessin de Camilli aux estampes, G. B., 20, 35.

WILLEMIN, *Monum. français*, pl. V.

SCHULZ, *Monum. de l'Italie méridion.*, pl. IX, p. 41.

3. PALUSTRE, *De Paris à Sybaris.*

Le siége est soutenu par deux larges balustres. Schulz l'a gravé en grands détails [1].

Les miniatures du *Chronicon Vulturnense* [2] nous offrent divers exemples que Muratori a publiés et qui nous rappellent les chaires napolitaines du XIe siècle, ce sont des siéges carrés, avec accoudoirs, ornés sur les côtés d'arcatures et de colonnettes, garnis de dossiers arrondis.

A propos des manuscrits du XIe siècle, nous ne pouvons passer sous silence celui si remarquable des homélies du moine Jacques, ainsi que l'ivoire Barberini; on y voit sur plusieurs miniatures le trône derrière l'autel, porté sur un perron très-élevé, le mur d'échiffre découpé en larges gradins depuis le bas jusqu'au haut et le dossier arrondi, le tout en marbre blanc traversé de veines grises. Les accoudoirs sont quelquefois surmontés de deux petites sphères [3]. Les mosaïques de Saint-Marc de Venise (transept septentrional), nous montrent un trône disposé de la même façon, mais surmonté d'une sorte de niche qui l'abrite. (Pl. CVIII.)



Ivoire de la bibliothèque Barberini.

Le manuscrit grec 74, de la Bibliothèque nationale, dans la miniature de Jésus au milieu des docteurs, reproduit une chaire très-élevée à laquelle on parvient par deux perrons latéraux et sous laquelle est ménagée une niche cintrée. Le siége lui-même est à dossier carré avec un riche coussin. Un banc presbytéral s'étend à droite et à gauche [4].

J'ai dessiné au musée rétrospectif de 1878 la miniature d'un évangéliaire de l'abbaye de Luxeuil qui représente saint Jean sur un trône. Le siége a la forme d'un coffre décoré de panneaux, pourvu d'un coussin rouge. Le dossier arrondi est couvert d'une draperie verte, attachée de distance en distance par des anneaux qui la plissent symétriquement. Les deux montants de ce dossier se terminent en têtes d'animaux blanches avec langues rouges. (Pl. CLXII.) Sur la même planche on trouvera un exemple de ce genre d'ornementation tiré du manuscrit 9391 de la Bibliothèque nationale, f° 14.

Un autre trône de la même époque figure dans un manuscrit de la bibliothèque de Poitiers; il s'élève sur quatre pieds, il est muni d'un coussin et en avant d'un escabeau [1].

Citons encore une couverture d'ivoire de la bibliothèque de Ravenne qui peut prendre place ici; le bas-relief d'exécution assez barbare représente le Sauveur dans une auréole entre quatre anges, et assis sur un trône. Ce siége dépourvu de dossier, garni d'un riche coussin, soutenu par des pieds en forme de balustres, maintenu par une traverse avec perles, peut prendre place parmi les images du XIe siècle.

Le siége abbatial avait quelquefois, comme celui de l'évêque, le privilége d'être recouvert d'un ciborium. On nous a communiqué à la bibliothèque royale de Naples un manuscrit (martirologium cassinense VIII, c. 4) qui nous en fournit un exemple curieux. Didier, le célèbre abbé du Mont-Cassin (1071), y figure assis sur un siége de bronze dont les pieds sont alternativement composés de boules et de parties carrées, il est abrité par un édicule formant dais avec colonnes cannelées en spirale et riche fronton. Il a sous les pieds un escabeau ajouré [2] (Pl. CLXII.)

Parmi les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale les œuvres de saint Grégoire de Nazianze [3] nous présentent sur une miniature un trône du même genre couvert d'un ciborium. L'évêque est sur un siége, garni d'un coussin de pourpre avec pieds et traverse enrichis d'arabesques d'or; il a sous ses pieds un escabeau tout brillant de gemmes, surmonté d'un épais coussin rouge brodé de treillis d'or. Le dossier, hérissé de billettes, s'arrondit en cercle. Au-dessus s'élève un ciborium composé de quatre colonnes avec chapiteaux d'or, de quatre arcades, d'une plate-forme rectangulaire de laquelle surgit une pyramide octogonale. Saint Grégoire est représenté bénissant de la main droite et tenant de l'autre un livre gemmé. Pour symboliser la grandeur morale par celle

1. *Monum. de l'Italie méridion.*, pl. XL, XLI.
2. Cette chronique se termine à 1071.
3. ROHAULT DE FLEURY, *Sainte-Vierge*, I vol.
4. ROHAULT DE FLEURY, *Évangile*, pl. XXXI.

1. P. CAHIER, *Nouveaux mélanges*, 1877, pl. IV.
2. Ce manuscrit a été découvert par M. Caravita; il porte l'indication VIII, c. IV.
Voy. SALAZARO, partie I, p. 22.
3. Fds grec 533.
Réserve XVII, armoire n° 80.

matérielle il est supposé d'une stature beaucoup plus haute que les assistants. Nous remarquerons les dalles de marbre du mur du fond qu'encadrent des lignes denticulées semblables à celles qu'on voit derrière le trône de Torcello et qui sont de la même époque. (Pl. CLXII.)

Le manuscrit grec (275) de la Bibliothèque nationale du xe ou xie siècle, nous offre les images des évangélistes sur des trônes ; celui de saint Marc est particulièrement curieux : c'est un pliant de bronze doré, recouvert d'une housse et d'un coussin violet et or. L'escabeau se compose de deux animaux dont la queue est entrelacée.

Les trônes à dossier en forme de lyre, dont nous avons signalé les premiers spécimens au vi^e^ siècle, reparaissent souvent aux xie et xiie siècles. Nous en trouvons des exemples sur les grandes mosaïques telles que celle de sainte Françoise Romaine, et encore sur les manuscrits, comme l'évangéliaire de Metz [1]. Au f° 55, saint Jean est représenté sur un trône à dossier carré en or avec boules d'argent. Le siége est bleu avec deux astragales d'argent et ornements rouges, doucine à la base. L'escabeau a le dessus en or, et les côtés en talus rouges et bleus.

Au Campo-Santo de Pise nous avons dessiné une statue assise représentant le roi David [2] ; la chaire est d'une grande richesse et tout ornée de rinceaux imitant d'une façon remarquable le style antique. Ce fragment dut appartenir à l'imposte de deux arcs dont il accusait la retombée selon l'usage d'alors. (Pl. CLXV.)

Au même musée on voit un bas-relief qui est peut-être plus ancien et qui nous montre Constantin assis sur une chaire portée sur des roues [3]. Il provient de l'église Saint-Silvestre aujourd'hui démolie. Sur d'autres parties du même marbre la chaire est à dossier circulaire et avec une série d'arcades dans le bas.

Nous avons copié à Vérone, dans l'église San-Stefano, une chaire de pierre avec accoudoirs et escabeau que nous pouvons classer parmi les monuments du xie siècle. Elle est surtout digne de remarque à cause de sa situation singulière. En effet au lieu d'être au niveau du chœur, elle occupe une niche sous un portique élevé au-dessus de l'abside et se trouve placée devant une fenêtre. L'évêque dominait de là non-seulement les clercs du presbyterium, mais surtout les fidèles des nefs qui étaient plus basses d'un très-grand nombre de marches. Nous n'avons jamais vu distinguer si clairement les degrés hiérarchiques par les degrés matériels qui séparent ici les divers ordres d'assistants dans l'église. Il ne semble pas que cette chaire ait été changée de sa place primitive. (Voyez *Confessions*.) (Pl. CXXXV.)

L'église de Saint-Emmeran de Ratisbonne possède un siége fort ancien ; il est orné sur le devant de deux rosaces et son dossier est arrondi [1].

Il existe encore dans la sacristie de l'église de Saint-Vigor, près Bayeux, une chaire taillée dans un bloc de marbre rouge qui servait pendant l'intronisation de l'évêque et de laquelle il donnait sa bénédiction au peuple. Le siége est arrondi, creusé peu profondément ; l'escabeau est pris dans le même bloc. M. de Caumont l'attribue au xie siècle [2].

Dans la fameuse tapisserie conservée dans la même ville, un trône drapé est représenté avec des croix au-dessus des montants de son dossier. On conserve aussi dans le trésor de la cathédrale un siége en x de fer forgé, avec galerie élégamment découpée sur les côtés, mais je ne le crois pas antérieur au xiiie siècle. Le dessin en a figuré dans l'Exposition des Beaux-Arts de 1882.

XIIe SIÈCLE.

—

La chaire de l'église supérieure de Saint-Clément à Rome, est un des premiers spécimens que nous puissions offrir pour le xiie siècle. Elle est composée de fragments antiques et porte encore sur le dossier une belle inscription qu'on a négligé d'effacer. Les accoudoirs sont droits, terminés par deux petits pi-

1. Biblioth. nation., fds latin 9391, f° 14, 82, 121.
2. Nous le donnons de profil, mais il est pris de face par Lasinio. (*Raccolta di sarcofagi*, etc., t. LXXV.)
3. Lasinio, *Raccolta di sarcofagi*, t. C.
Rohault de Fleury, *Monum. de Pise*, pl. XLV.

1. Henri Otte, *Manuel d'archéol.*
2. *Bull. monum.*, XIII, 1847, p. 528.
De Caumont, *Abécédaire*, p. 248.
Dans un ancien cartulaire cette chaire est appelée *Cathedra lapidea S. Vigoris.*

lastres que surmontent des boules aplaties. Le dossier nous donne sur son disque de marbre l'inscription qui date ce siége de 1112 : *Anastasius presbiter cardinalis hujus tituli hoc opus cepit et perfecit* [1]. (Pl. CLXVI.)

L'église Sainte-Marie-au-Transtévère possède une chaire de marbre qui doit remonter à la restauration fondamentale qu'entreprit Innocent II en 1139. On y entrevoit encore, malgré son style roman, l'imitation des modèles anciens; les accoudoirs sont soutenus par deux griffons dont la tête est d'un relief complet et dont le corps engagé vers l'intérieur apparaît à l'extérieur en bas relief [2]. Nous sommes loin des admirables lions de la chaire de saint Grégoire ou même de Sainte-Marie-in-Cosmedin et cependant on ne saurait nier que l'auteur se soit inspiré de ces belles sculptures; les têtes des griffons ont quelque chose d'antique. Le dossier est formé d'une dalle de marbre découpé en disque dans le haut. La chaire repose sur un socle de brèche; on y parvient en montant cinq degrés, mais un sixième paraît manquer. (Pl. CLXIV.)

Citons encore pour Rome la chaire de San-Lorenzo-in-Lucina qui remonte au pape Pascal II (1099-1118) dont on y inscrivit le nom [3].

M. Salazaro nous signale à Ravello des fragments d'une chaire épiscopale du commencement du XII[e] siècle (1109), et la chaire de marbre de Fondi. Celle de Bénévent a cette particularité fort rare d'être en fer forgé [4].

La chapelle Palatine, à Palerme [5], est ornée sur la face occidentale d'un somptueux trône de marbre soutenu par sept ogives et dominé par un grand dossier tout brillant de marqueteries de marbre, mais je crois ce monument, qui dut être un banc royal, étranger à nos études, et de plus postérieur à la construction de l'église.

1. Voy. Alb. Lenoir, *Archit. monast.*, I, p. 207.
Letarouilly, *Édifices de Rome*, p. 33.
Barbier de Montault, *Églises de Rome*, p. 42.
Id., *Observations sur les églises de Rome.*
2. Bottari, *Roma sott.*, II, p. 69.
3. Ugonio., *Stationi*, p. 187.
Barbier de Montault, *Observations sur les églises de Rome*, p. 42.
4. Elle nous est signalée par Mgr de Montault.
5. Buscemi, *Notizie della basilica di S. Pietro*, 1840.
Hittorf, *Arch. moderne de la Sicile*, pl. XLVI.

Diverses villes de l'Italie du nord conservent encore leurs chaires épiscopales. A Saint-Ambroise de Milan, au fond de l'église on en voit une que j'attribue au XII[e] siècle [1]; deux lions rampants forment ses accoudoirs. Le siége très-élevé est accessible par deux degrés.

A Cividale on conserve une chaire dans le genre de celles de Naples avec un dossier élevé en pignon, des accoudoirs arrondis, et quatre robustes pilastres pour soutenir le siége [2].

A Vérone nous avons dessiné dans l'église Saint-Zénon la statue du saint Patron figuré assis; son siége en marbre blanc est décoré de têtes de lions, le dossier est couvert d'une peinture imitant la tenture; le corps de la statue est en marbre rouge, la mitre blanche. (Pl. CLXVI.)

Une frise romane conservée au musée de Spolète nous montre le Sauveur assis sur une chaire, soutenue en avant par deux colonnes garnies de bases et de chapiteaux. (Pl. CLXVI.)

A Saint-Marc de Venise, dans le trésor, sur la couverture qui protége le manuscrit du saint Évangéliste on voit une figure de saint Pierre représenté en costume épiscopal et assis sur une chaire fort curieuse. Le siége est orné d'une multitude de petites arcades, une crête découpée monte le long du dossier et se termine en volute. M. Julien Durand considère ce reliquaire comme un ouvrage latin du XII[e] siècle [3]. (Pl. CLVI.)

Les chaires épiscopales du XII[e] siècle qui nous restent en France sont devenues fort rares; une des mieux conservées est celle de Notre-Dame-des-Dons à Avignon, autrefois placée au fond du sanctuaire et maintenant à la droite de l'autel. Elle est fort belle de composition et de travail; d'un côté est sculpté le lion de saint Marc, de l'autre le bœuf de saint Luc. Elle a un dossier, des accoudoirs commodément creusés pour la pose des bras, enfin, au-dessus de deux pilastres en avant, des aigrettes de petites feuilles aiguës. Sous le style bysantin de ce monument on sent encore l'influence antique si tenace dans les monuments provençaux [4].

1. Pour la date voir l'article « *Autels et Ambons.* »
Ferrario, *Monumenti di S. Ambrogio.*
2. Dartein, pl. XIV.
3. *Ann. archéol.*, XX, 97.
4. Viollet-le-Duc, *Dict.*, II, p. 115.
Ce siége était dans une chapelle. Après l'extinction du schisme d'Occident le cardinal Pierre de Thurei, légat d'Avignon, le fit sceller par respect dans un mur à 12 pieds

La cathédrale de Rouen conservait au XVII[e] siècle son trône épiscopal : « Derrière le maître-autel, nous dit l'auteur des *Voyages liturgiques* (p. 265), on voit encore au milieu de la conque ou abside (comme à Lyon et à Vienne) un reste de trône de l'Archevêque, où il était anciennement les fêtes solennelles; c'est une chaire de pierre avec huit degrés pour y monter. »

Dans le dessin de restauration de l'ancien autel d'Arras donné pour les *Annales archéologiques*, VIII, 181) on voit à droite de l'autel une chaire certainement plus ancienne que l'église et qui me paraît au moins romane. Elle était de formes très-simples, sans moulure, avec dossier relevé par deux assouchements semblables.

A Salzbourg, au monastère de Nonnberg, M. Darcel signale une chaire du XII[e] siècle repeinte au XIV[e], elle est en forme de pliant [1].

Dans l'orient, si fidèle aux traditions primitives, les trônes ont encore une grande importance; je ne connais pas de monuments du XII[e] siècle qui les concernent, mais M. Albert Lenoir m'a montré un fragment de banc presbytéral qu'il a dessiné à Athènes dans une église ruinée et qui porte deux stalles réunies. Jadis tout le pourtour de l'abside en était garni, de sorte que chaque prêtre avait sa place déterminée.

Les sceaux nous offrent déjà à l'époque romane des documents que nous ne pouvons négliger. La série des évêques assis en Italie commence par un sceau de Robert, évêque d'Averse, dans le royaume de Naples (1113)[2]; son siége est figuré avec un dossier carré[3]. Un sceau épiscopal circulaire représente Éberhardt, évêque de Bamberg, assis sur le *faldistorium* (1153); le siége est en X. Après ce monument vient dans l'ordre chronologique le sceau de Maurice de Sully, évêque de Paris, sur une charte de 1175. Le siége est à têtes et griffes d'animaux. Dans le poème de Donizzone en l'honneur de la comtesse Mathilde on voit une miniature représentant les évêques et les abbés sur des siéges en X[1]. Un bas-relief du musée de Toulouse porte un siége de ce genre fort élégant. Nous citerons surtout un trône épiscopal avec tête d'animaux dans une miniature du British Museum (Harleian, 9208.)

L'étude des manuscrits qui remplace celle de tant de monuments disparus nous prouve qu'aucune forme absolue n'était prescrite par la liturgie. Nous trouvons les chaires tantôt façonnées en forme de pliants, terminées en griffes comme dans l'*exultet* ou la porte du Dôme de Pise, l'*exultet* de saint Blaise et de la Minerve à Rome (pl. CLXIII, CLXV), tantôt soutenues par des balustres de bois tournés comme dans le manuscrit 9396 latin de la Bibliothèque nationale.



Manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Un manuscrit de la bibliothèque synodale de Moscou nous montre une chaire fort riche dans une miniature de l'acathiste du XII[e] siècle qu'il renferme. Le dossier de niveau avec les accoudoirs est polygonal et se termine en avant par deux colonnettes

d'élévation, où il est resté jusqu'à 1837. Mgr Dupont eut l'idée de le faire descendre et de s'en servir. Sur le socle du côté droit sont gravées ces paroles : « *Illic sederunt sedes in judicio* (Ps. CXXI, 5); et à gauche : *Anno Domini* MDCCCXXVII *restituta*.

Notice sur l'église métropolitaine d'Avignon, par L. MAS, 1843, in-12, (plaquette).

M. l'abbé Pougnet nous a communiqué une photographie de cette chaire et les notes suivantes : On a malheureusement découronné le sommet de l'ogive du dossier pour y mettre d'abord une croix à double bras et ensuite à la place un gland de marbre. On ne voit sur les côtés que le lion de saint Marc et le bœuf de saint Luc et on suppose que l'ange et l'aigle assis sur le dossier accompagnaient un emblème de Notre-Seigneur. Le siége a 0m86 de largeur au dossier, 0m61 d'ouverture en avant, et 0m70 de profondeur à l'extérieur.

1. *Les arts industriels au moyen-âge en Allemagne*, p. 49.
2. MURATORI, *Antiq. ital.*, t. III, p. 3.
3. Sur un chapiteau du cloître de Moissac la Sainte-Vierge dans l'adoration des Mages est figurée sur un trône garni par derrière de montants droits.

1. D'AGINCOURT, *Peint.*, III, XLVI.
Mélanges d'archéol., article de M. Ch. Lenormant, I, p. 184.

surmontées d'aigrettes; un coussin est sur le siége et un escabeau en avant. Ce trône est encadré par une somptueuse architecture.

XIIIe SIÈCLE.

—

L'époque des Cosmati modifia notablement à Rome l'aspect des chaires cardinalices; les marbriers se séparaient de plus en plus de l'antique. Non-seulement ils n'employaient plus les siéges païens, non-seulement ils ne cherchaient plus à les imiter, mais adoptant des formes nouvelles, ils leur communiquèrent cet air de fête que conservent tous les monuments du temps sous les brillants rubans de mosaïque qui les enveloppent. Cette révolution se prépare déjà à la fin du XIIe siècle, elle s'accomplit au début du XIIIe.

Saint-Césaire, derrière le Palatin, possède une chaire très-riche et entourée sinon d'un édicule complet comme à Saint-Jean-de-Latran, du moins d'un revêtement architectural destiné à en remplacer l'effet; elle a beaucoup souffert d'une restauration à la fin du XVIe siècle, les colonnes torses qui l'accompagnent furent alors dépouillées de leurs chapiteaux, et les accoudoirs découpés en consoles; une arcade masqua les mosaïques dont son fronton était couvert. Le dossier fut heureusement épargné et nous montre encore une charmante décoration; un petit temple avec de légers reliefs aux chapiteaux, moulure aux bases et au fronton embrasse un disque de marbre et diverses bandes d'émail. Au-dessus du fronton, dans les angles supérieurs sont figurés en mosaïque un coq et un renard, image de la vigilance que doit apporter le pasteur des âmes dans la garde qui lui est confiée, peut-être aussi souvenir de saint Pierre, l'évêque des évêques, dont le coq est devenu une des caractéristiques. Dans le tympan du fronton deux colombes se becquètent.

La chaire des Saints-Nérée-et-Achillée peut à tous égards être rapprochée de celle de Saint-Césaire. On y retrouve le même édicule plaqué au fond de l'abside, les deux colonnes d'angle et les petits pilastres. Elle a bien plus souffert que la précédente de la restauration moderne. (Pl. CLXVIII.) Les colonnes cannelées en spirale ont perdu leurs chapiteaux, les accoudoirs ont été changés, l'entablement a disparu pour faire place à un grand fronton ogival qui provient sans doute de l'ancien ciborium. De cet entablement tout semblable à celui de Saint-Césaire, il ne reste qu'un fragment composé d'un talon avec larges raies de cœur et frise de mosaïque qu'on a transformé en escabeau. En essayant de retrouver l'état ancien, j'ai constaté qu'il était impossible d'agencer l'arcade ogivale avec l'ordre au-dessous, comme je l'avais cru d'abord. Cette arcade était trop large, car les rosaces de ses tympans qui occupaient autrefois leurs milieux touchent aujourd'hui à la corniche ; de plus le marbre, au droit de ces rosaces, est traversé par un joint qui épargne un morceau trop petit pour être entré dans la composition originelle. Le débris d'ogive qu'on y voit scellé horizontalement découpait un des segments de l'arcade et doit de même être étranger à cette chaire. La croix pattée du dessus décorait sans doute le dossier du trône. Les lions qui supportaient les accoudoirs existent encore; d'un travail peu accentué, dépourvus de caractère, ils ressemblent à ceux du cloître de Saint-Jean. On verra sur notre gravure que nous avons restitué aux colonnes leurs chapiteaux et leur entablement [1].

Sainte-Balbine à Rome possède aussi une chaire du même temps, mais aucune de ce genre n'atteint la magnificence de celle de Saint-Laurent-hors-les-Murs. Sa dimension, sa beauté, la forme particulière que l'emplacement a obligé les constructeurs de lui donner, en font un monument très-digne de remarque. On sait que le chœur actuel de cette basilique n'est autre chose que l'église antique dont le XIIIe siècle a formé le nouveau presbyterium et à laquelle il a joint de vastes nefs. Il résulte de cette disposition que la chaire épiscopale n'est pas appuyée selon l'usage au fond de la tribune, mais à l'ancien narthex, et que le banc presbytéral suit une ligne droite au lieu de s'arrondir au pourtour de l'hémicycle.

Au-dessus d'un riche tapis de mosaïque qui couvre tout le sol du chœur, s'élève ce trône auquel on parvient par quatre marches dont une est commune au banc presbytéral. Le siége dans sa partie inférieure est orné d'une large plaque de porphyre. Les accoudoirs échancrés au-dessus pour la commodité du bras sont terminés en avant par deux petits pilastres mo-

1. Voy. Photog. de Parker.
Barbier de Montault, *Églises de Rome*, 29.

saïqués et couronnés de boules. Le dossier est orné de deux disques de jaspe vert, d'un disque de marbre gris, entouré de plusieurs anneaux d'émail rouge, et surtout or. Au-dessus dans le fronton trilobé qui surmonte le dossier, une plaque carrée de jaspe vert est accompagnée de trois disques de porphyre rattachés les uns aux autres par des lacets de mosaïques. A droite et à gauche, servant pour ainsi dire d'imposte à l'arcade du trône, s'étend une corniche qui règne au-dessus du banc presbytéral. Ce dossier est un mur d'environ 2m de hauteur, terminé aux quatre angles par une colonnette torse et un pilastre émaillés ; entre ces colonnettes, quatorze plaques de porphyre ou de jaspe vert sont encadrées dans une riche doucine, et leurs champs brillent de mosaïques variées. On peut croire que cette belle chaire fut construite par Innocent IV (1243-54) d'après l'inscription qu'on y lit :

XPI nascentis in seculu vero manentis ;
annus millenus quinquagenus quartus, ducentenus.

Ce monument relevé par nos premiers dessinateurs a été l'objet de publications si soignées que nous avons jugé inutile de le reproduire dans nos planches [1].

Si grand que fut au XIII[e] siècle l'engouement pour les travaux des Cosmati, on trouve cependant des monuments qui échappent à leur influence. La chaire qui existe dans la crypte de Sainte-Martine est une de ces exceptions ; elle est d'une grande simplicité, carrée, avec dossier et accoudoirs de niveau. Le seul ornement consiste en petits rinceaux gravés au trait qui se déroulent sur la face et le retour des pilastres antérieurs. Ces rinceaux aboutissent dans le haut à une croix inscrite dans un cercle. Cette chaire servait aux Souverains-Pontifes principalement le jour de la purification où ils venaient distribuer des cierges au peuple. Elle doit dater du XIII[e] siècle, car une inscription [2] nous avertit que l'église de Sainte-Martine fut relevée de ses ruines en 1256 par le pape Alexandre IV et consacrée de nouveau ; l'inscription mentionne de plus les reliques qu'on inséra dans le nouvel autel. (Pl. CLXVII.)

1. M. Normand en a fait un excellent relevé, qu'il nous a montré.
M. Ch. Garnier l'a également dessiné en 1850 ; l'École des Beaux-Arts possède un calque de ce manuscrit.
J'en ai vu un dessin de M. Viollet-le-Duc à l'exposition de ses œuvres, dessin qui a été reproduit par Gaillabaud, (*Monum. anciens et modernes*, t. II.)
M. Vespignani dans la monographie de saint Laurent en donne une image en chromo.
CANINA, *Tempj cristiani*, pl. XXXIV.
2. ARINGHI, II, 362.

Les monuments précédents, mutilés pour la plupart, ne peuvent donner qu'une idée incomplète des chaires du XIII[e] siècle. Pour comprendre leur caractère, nous devons visiter celle de Saint-François à Assise, laquelle couverte de son ciborium, portée sur un large perron, conserve l'aspect majestueux qu'elles avaient alors. Le siége lui-même est vraiment magistral; construit en marbre blanc, surmonté d'un dossier à pignon aigu que décorent des volutes rampantes, il est flanqué à droite et à gauche de deux lions en marbre rouge qui servent d'accoudoirs. Une plinthe moulurée forme socle et escabeau. Au-dessus de ce trône s'élève un dais de marbre composé d'une architrave rubanée de mosaïques que soutiennent deux colonnes corinthiennes. Le fronton est percé d'un oculus trilobé et couronné de crosses; les deux dalles inclinées qui forment les rampants sont taillées en dessous en façon de guipure. Cinq degrés conduisent à la base de l'édicule où s'élève le trône ; au milieu du cinquième on voit sculptés le lion, l'aspic et le basilic avec cette inscription : « *Super aspidem et basiliscum, leonem et dragonem.* » (Pl. CLXIX.)

Lorsque Nicolas IV couvrit à Saint-Jean-de-Latran la chaire de saint Silvestre du joli pavillon émaillé que nous avons décrit ailleurs [1] et dont on conserve les groupes de colonnettes dans le cloître, il fit orner les marches comme à Assise. De chaque côté des animaux sculptés, des mosaïques furent disposés sur les contre-marches figurant divers dessins avec cette inscription : *Hæc est papalis sedes et pontificalis.* Il y a peu d'années lorsqu'on leva ces marches pour la décoration de l'abside on trouva sur la face opposée une série d'arcatures et de colonnettes de l'époque romane que l'on retourna pour les remplacer par les ornements nouveaux [2]. Il y a six marches au Latran, nombre, si on compte l'escabeau, qui se retrouve à Assise et qui semble symboliser les jours de la création après lesquels Dieu se reposa.

Le moyen-âge s'est plu toujours à représenter sous

1. G. ROHAULT DE FLEURY, *Le Latran au moyen-âge*, p. 357, pl. XXII, XXIII.
2. Nous devons ce renseignement à l'obligeance de M. Busiri.

les escabeaux des trônes les animaux symboliques que nous voyons à Assise et au Latran. Ces emblèmes nous apparaissent dès le VI[e] siècle sur des lampes antiques [1], sur le tombeau des Pignati [2] à Ravenne, où le Sauveur foule aux pieds le lion et le dragon. L'ivoire de Rambona que possède le Vatican nous le montre au IX[e] siècle debout sur le lion et le dragon avec l'aspic et le basilic un peu plus haut. Un bas-relief du XII[e] siècle nous offre à Chartres [3] un personnage terrassant les animaux diaboliques. Enfin pour donner un nouvel exemple du XIII[e] siècle nous citerons au Dôme de Pise le Christ colossal de l'abside assis sur un trône merveilleusement riche [4] et qui tient les bêtes sous ses pieds et porte sur la frange de son vêtement l'inscription : « *Super aspidem...* »



Ivoire du XI[e] siècle au Vatican.

Ne quittons pas Assise sans rappeler une fresque de l'église haute [5] qui figure saint François en prière devant un oratoire pendant qu'un ange apparaissant à son compagnon semble lui montrer le trône qui lui est réservé dans le ciel. Porté sur un double socle avec arcatures et mosaïque, le siége repose lui-même sur trois niches cantonnées de colonnes torses que surmontent des fuseaux délicatement tournés ; c'est à ces fuseaux que sont suspendues les tentures du dossier. Ce trône est accompagné de quatre autres siéges plus petits, montés sur un seul socle, portés sur des arcades, recouverts d'un tapis qui retombe en avant et d'un coussin. Les accoudoirs sont en bois sculpté, le dossier tendu d'étoffes ouvrées. Ces siéges ne doivent pas être fort différents de ceux qui servaient au XIII[e] siècle pendant la messe. (Pl. CLXIX.)

Les monuments datés, si précieux pour l'histoire, sont malheureusement trop rares, et doivent être soigneusement recueillis. L'église Saint-Jean Évangéliste de Ravenne nous en fournit un de ce genre (pl. CLXVII) qui porte le millésime de 1267. Cette chaire est aujourd'hui placée à gauche de l'entrée. Ses deux accoudoirs sont arrondis en consoles, le dossier a la forme d'un pignon un peu écrasé couronné par un petit disque fleuronné et orné d'une frise rampante de cercles entrecoupés. L'inscription est gravée sur le dessus des rampants. *Anno Domini MCCLXVII abbas Beneventus fieri fecit hoc opus* [1]. M. de Caumont en reproduisant ce monument figure une moulure de base qui n'existe pas aujourd'hui.

M. Salazaro décrit dans son grand ouvrage une chaire du XIII[e] siècle à Sant-Angelo-in-Formis (royaume de Naples). Elle est ornée de quatre colonnettes fort simples qui n'ont pas de base.

Dans la description de plusieurs cathédrales de France des trônes sont mentionnés. Le siége, dit vulgairement de saint Rigobert, à Reims, était en pierre et servait à l'intronisation des nouveaux archevêques. On y posait pendant les vacances épiscopales la crosse la plus ancienne du trésor.

Si nous n'avons plus à Reims cette précieuse relique liturgique, il nous reste dans la cathédrale un fragment d'architecture romane intéressant pour le sujet que nous traitons ; c'est le trône figuré en bas-relief sur une porte septentrionale et qu'occupe une madone peinte. Il est surmonté d'un dais avec arcade trilobée duquel pendent des voiles blancs qui sont relevés sur les colonnes [2].

Il existe dans la cathédrale de Toul, au milieu de la chapelle des évêques, une chaire de pierre connue sous le nom de chaire de saint Gérard. Elle est prise

1. Garrucci, VI, 473.
De Rossi, *Bull.*, 1867, 12.
2. Garrucci, pl. CCCXLIV.
Ciampini, II, pl. III.
Phot. de Ricci.
3. P. Cahier, *Mélanges*.
4. Rohault de Fleury, *Monum. de Pise*, pl. LX.
5. Photographie de *Lunghi*.

1. *Bull. monum.*, VII, 96.
Ricci, *Ravenna*, p. 6.
2. Gaillabaud, *Archit. du* V[e] *au* XVII[e] siècle, vol. II.

dans un seul bloc mais le soubassement manque ; la sculpture est franche, parfaitement à l'échelle de ce petit monument, riche sans être chargée. Les accoudoirs en forme d'assouchements reposent en avant sur des colonnes corinthiennes et se relèvent vers le dossier, tout ornés de feuillage. Le devant du siége et les côtés sont couverts de rosaces. Certains archéologues ont cru ce siége d'origine romaine, d'autres l'ont attribué au XIᵉ siècle, mais on paraît d'accord aujourd'hui pour y voir un ouvrage du XIIIᵉ [1]. — Nous ne le reproduisons pas dans nos planches car il l'a été déjà plusieurs fois avec beaucoup de soin, notamment dans les *Mémoires de la société des antiquaires de France* (1846, p. 81) dans les *Annales archéologiques* (II, 173) et dans la *Revue archéologique* (1848, p. 271.)

L'auteur des *Voyages liturgiques* donne le dessin d'une chaire qu'il a vue dans la cathédrale de Chartres et qui était en forme d'x. — Elle était placée du côté de l'épître au bout des siéges des chanoines, comme dans beaucoup d'églises.

Un vitrail de la cathédrale de Bourges nous présente l'image d'une chaire peut-être semblable à celle de cette basilique. Elle se compose d'un banc avec large chanfrein dans le haut et coussin ; elle est couverte d'un ciborium; l'évêque a les mains jointes, chasuble verte et tunique rouge. Sur les sculptures du porche central de la même église un trône sous une arcade trilobée, couverte d'un fronton, montre de même que l'usage des ciboria au-dessus des trônes était fort répandu au XIIIᵉ siècle.

En Angleterre, à la cathédrale de Cantorbéry, on conserve encore la chaire d'intronisation des archevêques dans la patrie orientale de l'église.

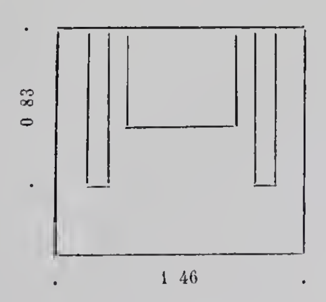
A Sedgeberrow, à cinq milles d'Evesham, on voit une chaire en pierre placée devant une fenêtre, garnie d'accoudoirs en forme de consoles et d'un siége chanfreiné; à gauche est ménagée une petite piscine dont le bassin est soutenu par une colonnette et que surmonte une niche ogivale élancée [2].

En Normandie, en Bretagne, surtout en Angleterre, des siéges pratiqués dans la muraille forment une arcature renfoncée sous laquelle s'asseyaient l'officiant et les deux acolytes ; ces chaires sont quelquefois à des hauteurs différentes comme pour indiquer les degrés hiérarchiques. Elles se combinent ordinairement avec la piscine [1].

C'est ainsi qu'en 1394 on plaça dans le chœur de l'église de la chartreuse de Dijon, à droite du maître-autel, un meuble appelé *la chaire* consistant en trois siéges réunis, destinés au prêtre, au diacre et sous-diacre, le tout exécuté en menuiserie [2].

Nous rangerons dans la même catégorie, les trônes représentés en peinture et sur lesquels est figurée la Sainte-Trinité — Les exemples sont nombreux, surtout au XVᵉ siècle; nous nous contenterons de citer le manuscrit latin du XIIᵉ siècle du Vatican (39, fᵒ 171 vᵒ), le manuscrit latin 746, A de la Bibliothèque nationale. Les personnes divines et le trône sont en or, les couleurs étant réservées pour les adorateurs.

L'usage des chaires épiscopales peut être signalé aux extrémités de la chrétienté ; l'église de Bö, près de Fellemard en Norwége, possède un siége en bois soutenu par de petites arcatures avec balustres ; le devant des accoudoirs et les oreilles qui garnissent le haut du dossier sont ornés d'animaux fantastiques. (Voy. Dalh.)



Sans nous arrêter aux derniers temps du moyen-âge, indiquons rapidement quelques-uns des monuments qui les concernent. L'église Saint-Seurin de Bordeaux garde une chaire de la fin du XIVᵉ siècle, abritée sous un dais très-heureusement relié à la compo-

1. C'est l'opinion de M. Grille de Beuzelin, (*Statist. mon. des arrondiss. de Toul et de Nancy.*) — Celle de M. Viollet-le-Duc, (*Dict. d'arch.*, II, 417.)
2. *Archæol. journal.*, 1849, p. 42.

1. PARKER, *Glossaire d'arch.* VIOLLET-LE-DUC, II, 217.
2. *Mémoires de la Commission des antiquaires de la Côte-d'Or*, II, in-4°, p. 41.
On conserve dans le musée de Dijon, dit M. Chapuy, trois dais en menuiserie qui étaient destinés à couvrir le siége du prêtre, du diacre et du sous-diacre pendant le service divin. Cet ouvrage, fait pour la Chartreuse de Champmol (1396), était dû au talent de Jean Duliège. (CHAPUY, *Le Moyen-âge pittoresque*, Iʳᵉ partie, p. 53.)

sition générale. Au centre de ce dais, sur le devant, entre les deux gâbles est sculptée une mître d'évêque soutenue par deux anges. Le siége et les accoudoirs sont délicatement ajourés. Les quatre pieds-droits qui supportent le dais étaient autrefois décorés de statuettes [1]. La profondeur du dais est de 0m 83.

Ce qui prouve la persistance des traditions primitives, au moins dans l'esprit des artistes, c'est un petit diptyque de buis que possède le musée de Kensington, travail flamand qu'on attribue au XIVe siècle. On y voit figuré un évêque devant l'autel tenant sa crosse et derrière lui son trône à la place où il se trouvait chez les premiers chrétiens ; ce trône est composé de deux ogives qui forment accoudoirs, dont les pieds-droits descendent jusqu'à terre et dont l'imposte supporte le siége lui-même.

Nous possédons à la Bibliothèque nationale, dans un manuscrit latin (no 365, frontispice), une curieuse miniature qui représente le pape Jean XXII (1316 †1334) assis sur son trône. Ce trône paraît en bois ; monté sur un socle élevé de trois marches et à jour, il est soutenu par quatre pieds. Un drap d'or recouvre le dossier et retombe sur les bras. Le Pape est vêtu d'une large chasuble rouge, quadrillée de dessins blancs et d'une tunique semblable ; une bande d'or pointillée de rouge embrasse les épaules et forme le milieu de la chasuble. La tiare est un bonnet blanc, conique, surmonté d'une aigrette et orné d'une croix rouge ; elle offre dans le bas deux rangs d'ornements, peut-être des pierreries. Les évêques assistants portent des manteaux bleus doublés de pourpre et serrés sur la poitrine par de larges agrafes d'or. Leurs tuniques sont blanches et traversées par des bandes alternativement rouges et noires, leurs mîtres basses de forme, sont blanches. — Devant le trône, un religieux agenouillé offre son livre au Souverain-Pontife.

Nous citerons encore dans la Bibliothèque nationale une miniature du XVe siècle (fonds latin 962, fo 28) où nous voyons un évêque debout devant un trône en forme de pliant. Il lit la formule de bénédiction dans un livre que soutient un enfant de chœur agenouillé. Le trône est d'or, terminé dans le haut par des têtes de lions, dans le bas par des griffes ; un coussin rouge est placé sous les pieds du prélat.

A la fin du XVe siècle on établit de préférence les chaires épiscopales en tête des stalles du chœur, à la gauche de l'autel [1]. Elles sont alors quelquefois, comme dans l'église de Mœlln (grand-duché de Holstein), accompagnées d'un prie-Dieu, où s'exerce la riche imagination des sculpteurs sur bois [2].

Dans le chœur de la cathédrale de Nowgorod on voit deux chaires fort riches, l'une destinée à l'évêque, l'autre à l'empereur [3].

La chaire de Burgos, devant les stalles (1599), est enrichie des plus abondantes sculptures [4].

Au musée archéologique de Madrid on montre la chaire du grand-maître de l'Ordre de Saint-Jacques qui peut donner une idée par ses pinacles élancés et sa riche décoration des siéges épiscopaux au XVe siècle [5].

RÉSUMÉ.

—

Les monuments qu'on vient de décrire dans cet article forment comme les anneaux qui nous rattachent là encore, à la liturgie apostolique. Ils sont à eux seuls leur meilleure histoire ; nous n'avons qu'à indiquer le lien qui les tient, et pour cela, à résumer en quelques lignes ce qu'on a lu.

Nous avons vu, comme on l'avait déjà observé pour les autels, que les premiers meubles liturgiques furent des meubles domestiques ; les chaires figurées sur les fresques cimétériales sont copiées sur les siéges usuels des premiers chrétiens. L'influence de l'antiquité païenne ne s'est pas seulement exercée à l'origine ; après la paix, les chrétiens n'eurent plus besoin d'imiter les meubles de la vie privée, ou de s'en servir, ils enlevèrent des temples qui se fermaient, des thermes qui devenaient déserts, les chaires de marbre qu'ils y trouvèrent en abondance. Nous avons vu que beaucoup de siéges, lesquels sans la vénération dont les a entourés le souvenir de leurs saints possesseurs, seraient perdus pour l'art, subsistent dans les basiliques romaines ; nous avons décrit ces marbres auxquels s'attachent les noms de saint Silvestre, de saint Au-

1. Une très-bonne gravure de cette chaire existe dans « Saint-Seurin », par l'abbé Cirot de la Ville.
VIOLLET-LE-DUC, *Dict. d'arch.*, II, 418.

1. VIOLLET-LE-DUC, II, 417.
2. CHAPUY, *Moyen-âge*, IIe partie, no 64.
3. Dessin manuscrit que m'a montré M. le marquis de Vogué.
4. *Ann. arch.*, XV, 406.
5. *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, t. VII, 281.

gustin, de saint Grégoire, etc., et dont le prix artistique, l'élégance sont dignes de si grandes mémoires. L'Église victorieuse nous apparaît ici, non sous les traits sauvages d'un iconoclaste, mais comme la gardienne de marbres précieux qu'elle dérobe au marteau prochain des Barbares.

Les chrétiens utilisèrent les chaires antiques tant que les édifices antiques leur en fournirent ; lorsque ces carrières de marbres tout sculptés furent épuisées, il fallut se mettre à l'œuvre soi-même ; cette nécessité donna essor à l'art et créa la renaissance carlovingienne; au IXe siècle nous voyons la chaire d'Ausbourg rappeler, sous un nouveau ciseau, les formes antiques.

Nous nous sommes trouvé en présence d'un grand nombre de chaires de marbre ; malheureusement l'histoire resterait incomplète si nous nous étions borné à les étudier, l'orfévrerie eut une large part dans la construction des chaires chrétiennes, et ses ouvrages, que nous a soustraits la cupidité des hommes, ne se retrouvent plus que dans les vieilles mosaïques qui nous les montrent éclatantes d'or, de perles et de pierreries. Nous les y avons recherchées et montré la tradition de richesse que l'Église a transmise de siècle en siècle. J'oserais dire qu'il eût mieux valu demander cette richesse à l'art lui-même qu'au prix de la matière employée ; ces trésors nous auraient plus souvent été conservés, comme le prouve l'incomparable chaire d'ivoire de Ravenne.

Prudence donne à la chaire qui s'élève au fond de la tribune l'épithète de *sublime;* les exemples de Torcello, de Sainte-Sophie, etc., nous ont prouvé que les architectes ont réalisé dans leur œuvre matérielle, ce que cette expression pouvait avoir de figuré dans la pensée du poète. Outre l'honneur qu'on fournissait à l'évêque en l'élevant ainsi majestueusement au-dessus des prêtres et du peuple, on rappelait l'ancienne tradition qui montrait élevé de nombreux degrés le trône du temple près duquel la Sainte-Vierge était nourrie par l'ange.

Les monuments nous ont montré aussi que les dais placés au-dessus des chaires n'avaient pas été inventés par le XVe siècle, mais que l'usage en remontait aux premiers siècles. Sainte-Sophie au VIe, Torcello au VIIe, Grado au IXe, le manuscrit de saint Grégoire au XIe, Assise au XIIIe, Saint-Seurin au XIVe, nous en ont fourni les témoignages.

Les architectes romans continuent à s'inspirer de l'antique. La statuette du Campo-Santo, dont le siége nous a rappelé celui de Saint-Grégoire, les lions de la chaire de Sainte-Marie-au-Transtévère, sont des réminiscences de la vieille Rome. Si les chaires de Canosa et de Bari sont plus sacrifiées aux fantaisies romanes nous y retrouvons des traits empruntés à l'origine. M. Viollet-le-Duc a constaté très-justement l'influence de ces souvenirs sur la chaire d'Avignon, influence qui se manifeste à tel point jusqu'au XIIIe siècle que les savants prirent longtemps la chaire de Toul pour un marbre antique.

On a pu saisir toutefois à Rome, à l'arrivée des Cosmati, un changement notable dans la décoration de ces meubles ; les chaires de Saint-Césaire, des Saints-Nérée-et-Achillée, surtout de Saint-Laurent-hors-les-Murs, prennent un aspect moins austère sous l'éclat des rubans de mosaïques qui les couvrent. Tous les artistes ne cèdent pas à cette vogue ; le majestueux trône d'Assise prouve le contraire et conserve le caractère de la grande sculpture.

On indique pour la France la fin du XVe siècle comme l'époque qui vit transporter les chaires du fond de l'abside à la place qu'elles ont actuellement au devant du chœur. Cette translation ne fut pas générale, de plus je crois, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il y eût une étape entre les deux stations, et que cette place intermédiaire fut le voisinage de l'autel où nous voyons au XIIIe siècle les chaires d'Arras et de Toul.

Que ces monuments aient changé de place et que leur forme se soit modifiée, cela importe peu à leur histoire, mais ce qui ressort de ces longues perspectives à travers les siècles, ce qui a pour nous une puissante valeur dogmatique, c'est que la chaire de vérité fut toujours dressée dans l'église à côté de l'autel.

Les premiers chrétiens conservaient les chaires de leurs évêques comme de précieuses reliques ; au souvenir de la parole qui les avait enseignés sur ces siéges, se joignait parfois celui du martyre, comme pour saint Sixte et saint Étienne ; après la mort des évêques, et pendant leurs funérailles, ils aimaient à les y placer encore. Dans ces actes de vénération il n'y avait sans doute pas seulement une manifestation d'amour, il devait s'y mêler une pensée de tradition. La chaire qui devenait vacante par la mort d'un pasteur, s'ouvrait à son successeur en lui rappelant ses vertus, ses exemples et surtout sa foi. Sur le banc d'un ancien tribunal, à Pistoia, une inscription avertit les juges qu'ils doivent détester l'iniquité et défendre la loi ; ainsi, en s'asseyant pour la première fois dans

la chaire sacrée, dans cette haute vigie, selon le mot de saint Augustin, le prêtre s'y pénétrait des devoirs de sa nouvelle charge ; devoirs de vigilance, de bonté, de douceur, d'attachement à la foi, toutes ces vertus devaient lui apparaître avec le souvenir des prédécesseurs qui les lui léguaient. Il y trouvait de grandes pensées et de sages inspirations. En effet, la chaire est par excellence le symbole de la tradition chrétienne, et les monuments ont pour cela une importance doctrinale qui n'échappera à personne. Ils forment pour ainsi dire les anneaux séculaires qui nous relient à la foi primitive. Les reliques que nous venons d'étudier et qui portent les noms de saint Pierre, de saint Étienne, de saint Grégoire, de saint Maximien, d'Innocent II, de Nicolas IV, nous offrent le souvenir matériel de la parole apostolique transmise de chaire en chaire jusqu'à nous.



Miniature du XIIe siècle à Pise

TABLE DES MATIÈRES DU IIme VOLUME

MONUMENTS MENTIONNÉS

NOTA. — Les chiffres romains se rapportent aux planches gravées et les chiffres arabes aux pages du texte.

CIBORIA.

ORIGINES.

IVe SIÈCLE.

Ve SIÈCLE.

VIe SIÈCLE.

VIIe SIÈCLE.

VIIIe SIÈCLE.

IXe SIÈCLE.

RÉTABLES.

ORIGINES.

xiiie siècle.

xive siècle

xve siècle, etc.

TABERNACLES.

ORIGINES.

ve siècle.

vie-ixe siècles.

xe-xie siècles.

xiie siècle.

xiiie siècle.

xive siècle.

xve-xvie siècles.

CONFESSIONS.

origines.

ive siècle.

XIIe SIÈCLE.

CHAIRES.

ORIGINES.

CHAIRES APOSTOLIQUES.

IIIe-IVe SIÈCLES.





Imprimeries Réunies, Éditeurs
Imp. Eudes

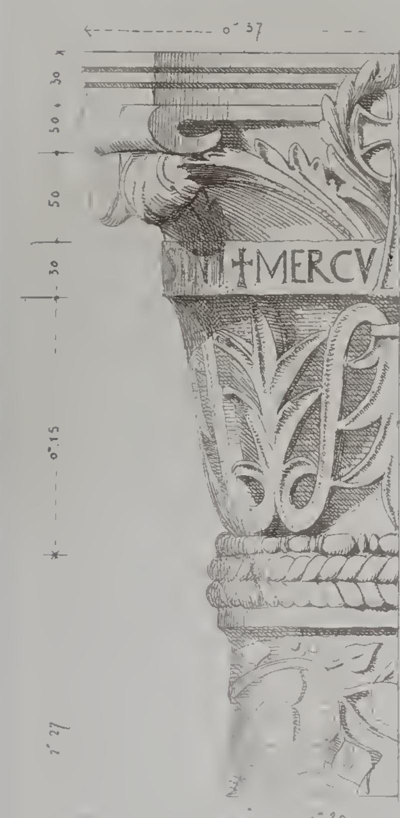


Imprimeries Réunies éditeurs
Imp Eudes

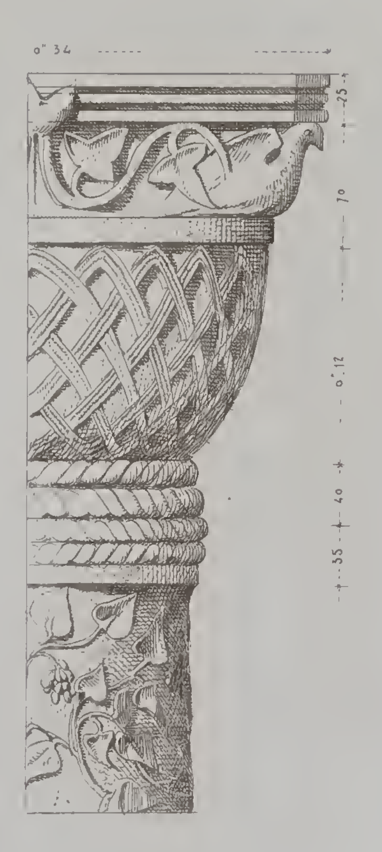
ALTARE TIBIDS SALVOHORMISD

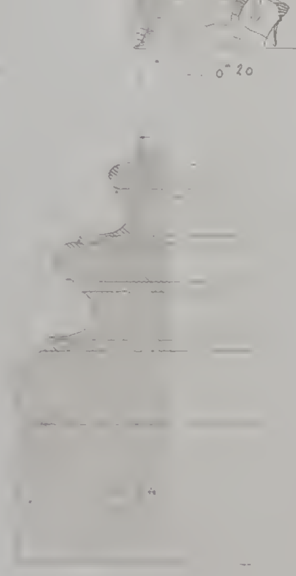
ROME - St-CLEMENT

Ciborium de MERCVRIVS - 514 - 523













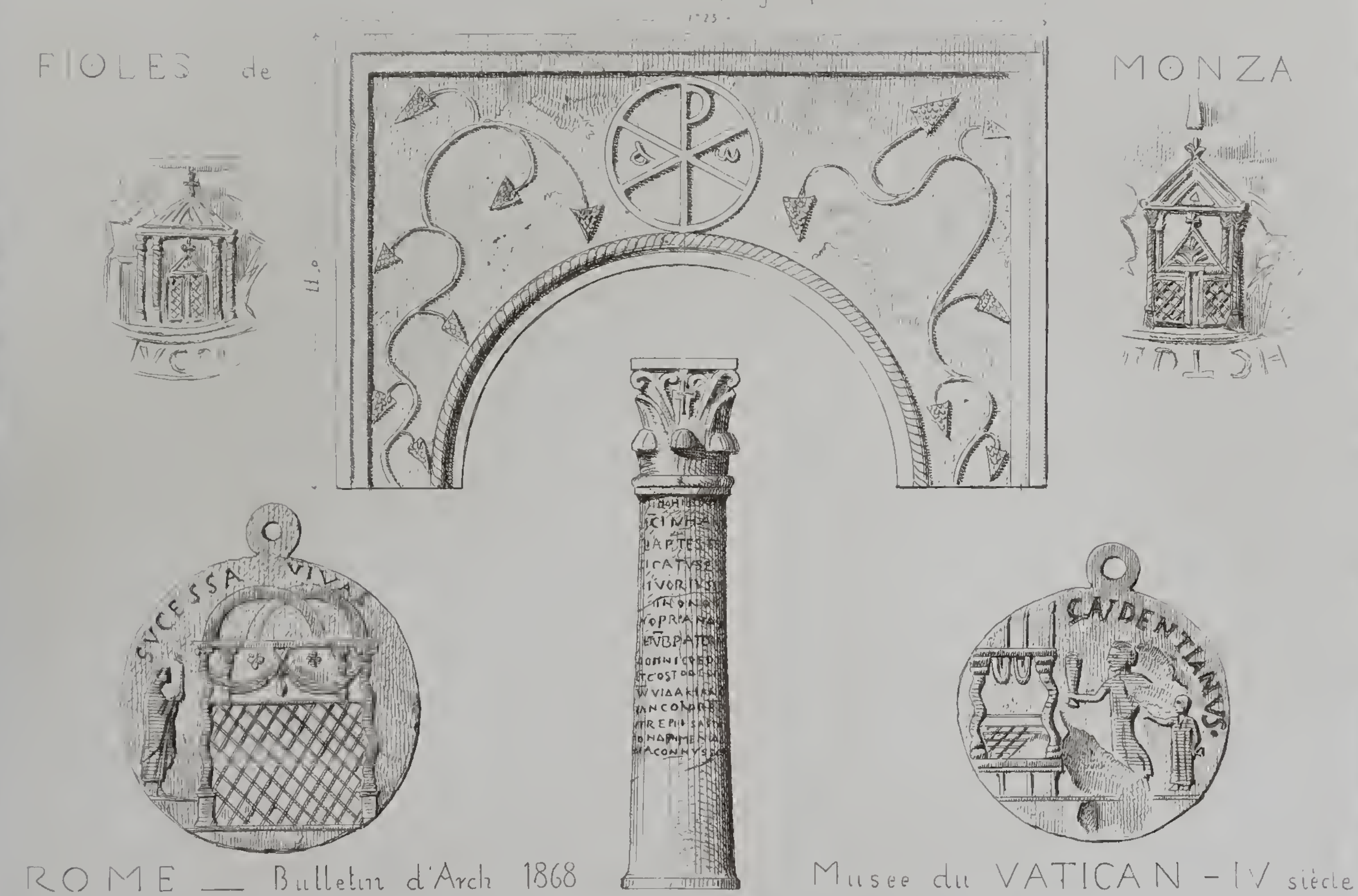
SDNI ✝ MERCV

RIVSPB SCELC

Rohault de Fleury - 18 décembre 1879

Imprimeries Réunies, Éditeurs

Imp. Eudes



...IIINOSTRO
HOPRANDORESE
ETVB PATERNO
DOMNICOEPESCOPO
ETCOSTODESEIVS
WVIDALIANO ET
TAN COPPABRIS
ETAEFOL CASTALDIO
CONDELMEIHAICNVS
DIACONHVSSCRIP
SI

✝VRSVSMA
CVMDISCEPOLI
SVISIVVINTIN
ET IVVIANO EDI
FICAVETHANC
CIVORIVM

VERGO HAVS
TEODOAT
FOSCARI

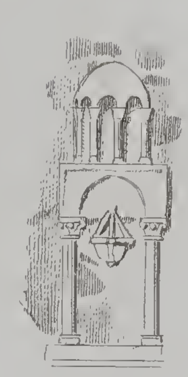
VERONE - S GIORGIO nella Valpolicella

COLONNE et inscriptions d'un CIBORIVM du VIII siècle

Rohault de Fleury 22 Juillet 1880

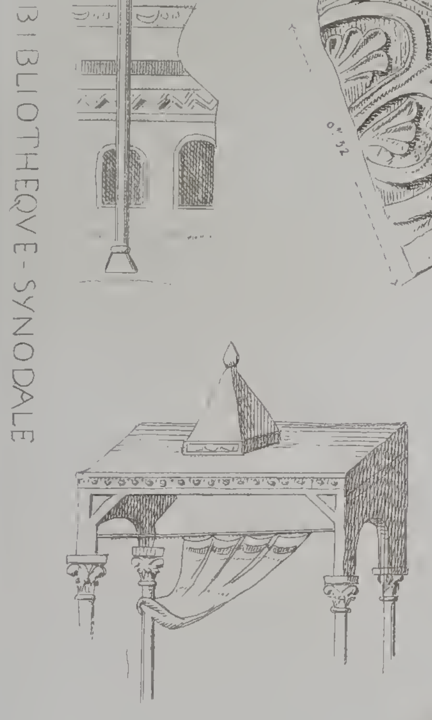
ANCONE – FRAGMENT dans la CRYPTE du Dome



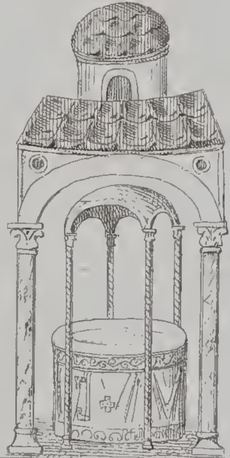


PISE – XII siècle

MOSCOV – BIBLIOTHEQVE-SYNODALE

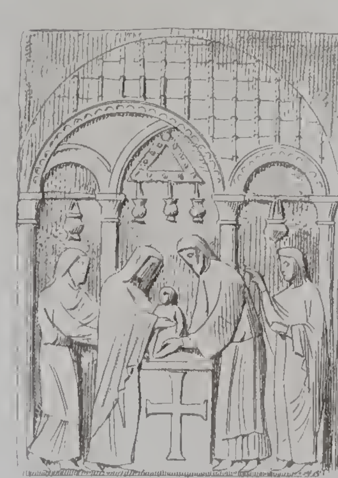


VIII siecle VENISE Bibliotheque S. MARC



– XII siècle

Manuscrit du Moine Jacques









1186 BENEVENT

MONREALE – XII siecle

M. 1880
Imprimeries Réunies Éditeurs
Imp Eudes

+SALBOBEATISSIM◦DNNLE◦NETERTUPAPAESTEPhANIISINDIGNUSEPISCFECIT

MVSEE de LATRAN

CIBORIVM de PORTO

construit par

ETIENNE

SOUS LEON III

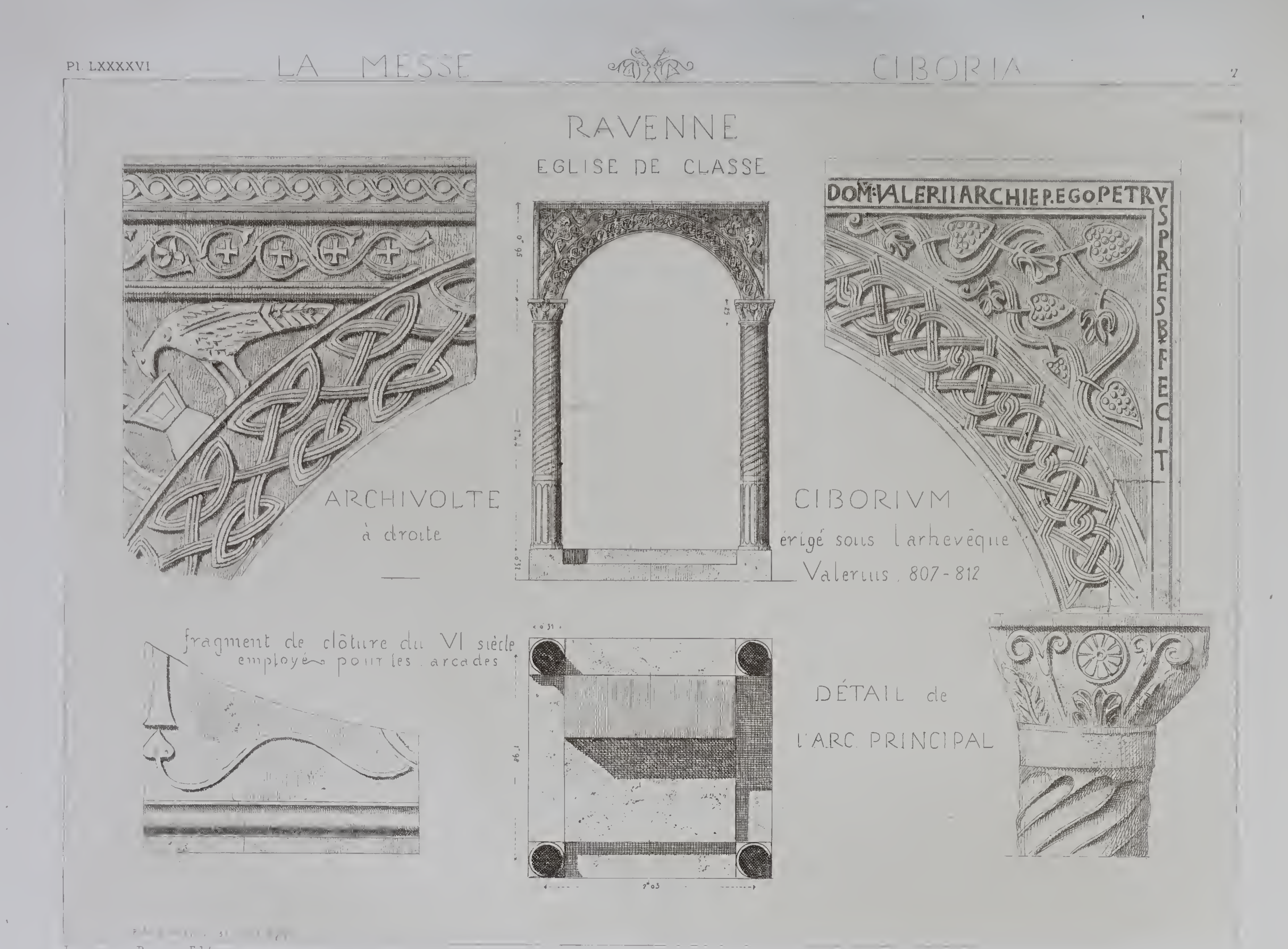
0.28

0.21



Imprimeries Reunies Editeurs

Imp



Imprimeries Reunies. Editeurs
Imp. Eudes



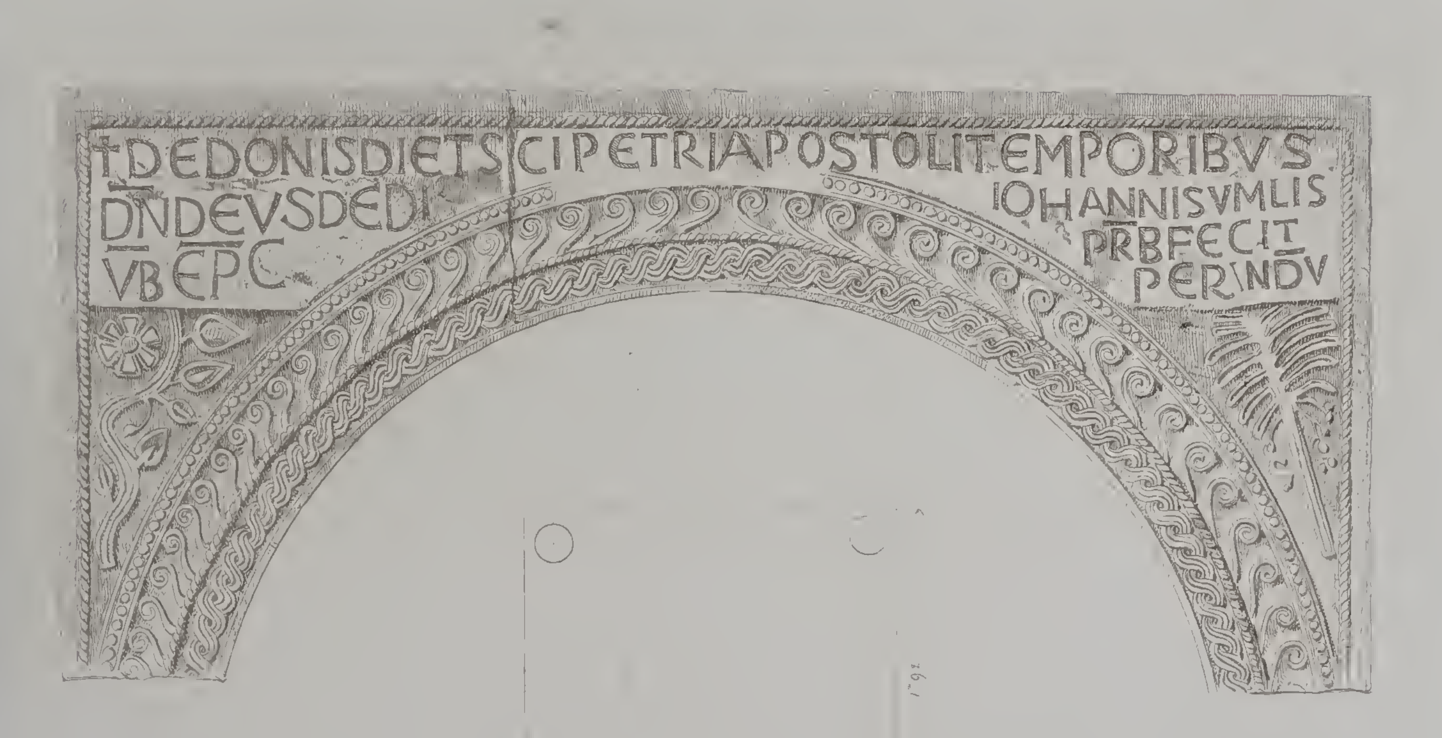
Imprimeries Reunies Editeurs
Imp Eudes

PEROUSE - MUSEE



Imprimeries Reunies Editeurs

Imp. Ducas





X siècle

BAGNACAVALLO

PIETRO IN SYLVIS

Fragments du CIBORIUM


ROME - Ste MARIE - au - TRANSTEVERE - IX
RAVENNE - BAPT.^{re}
VIe
ROME - S ALEXIS
IXe
0^m 52
0^m 50
0^m 60
. Photographie de Parker.
ESSAI de RESTAVRATION
Rohault de Fleury 24 décembre 1881



SACRAMENTAIRE de DROGON

EVANGELIAIRE GEORGIEN du XI siècle
COMMVNIQVE PAR LE PRINCE GAGARINE



Imprimeries Reunies Editeurs Imp



Pl CII
MESSE
CIBORIA
BIBLIOTHEQVE
de St MARC
MSS fait à la Plume
EVANGELIAIRE GEORGIEN du XI siècle
COMMVNIQVE PAR LE PRINCE GAGARINE
BIBLIOTHEQVE
de St MARC
MSS fait à la Plume
ЄVAΓ ΓΘΛΙΟ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙ ΟΝ
EVANGELIAIRE-VIII siècle
Imp. Eudes



Pl. CIII
LA · MESSE
CIBORIA
VENISE
S. MARC
Ciborium du X
élargi au XIII siecle
mprimeries Réunies, Editeurs.
d'apres une Phot^ie de M Naja
Imp Eudes



Chapelle latérale de St MARC
VENISE

Rohault de Fleury

3

Imprimeries Reunies, Editeurs Imp Eudes



BIBL^que NATI^le MANUSCRIT GREC 74 f° 109 v°

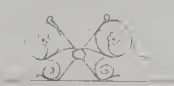
LES CHAINES DE St PIERRE
XVI JANVIER

MÉNOLOGE du VATICAN X siècle

Imprimeries Réunies, Editeurs

Imp Eudes





XI siècle — MOSCOU - BIBLIOTHÈQUE SYNODALE

ACTES DES SAINTS



...rimeries Reunies Editeurs

Imp ...

1148 ROME – S. LAURENT hors les Murs

+ IOHS · PETRVS · ANGLS · ET SASSO · FILII PAVLI MAR MOR · HVI OPIS MGSTRI FVER



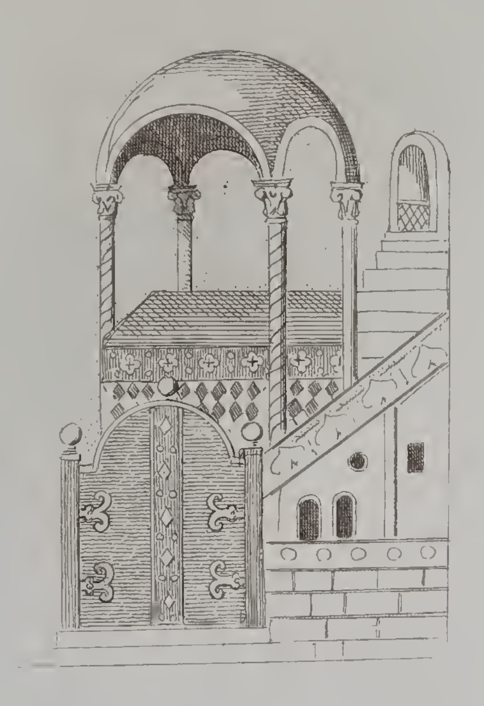
+ ANNO MCXLVIII · EGOHV GOHVMILIS · ABBS HOC OPVS · FIERI FECI

Rohault de Fleury . 15 Mai 1880

Imprimeries Réunies Éditeurs

VENISE – S. MARC
MOSAIQUES DU TRANSEPT


HOMELIES
du Moine JACQVES
F° 120







HOMELIES du Moine JACQVES
Manuscrit du VATICAN - XI siecle, F° 103

Rohault de Fleury 6 Avril 1880

Imprimeries Reunies Editeurs
Imp. [illegible]




MS. du MOINE JACQVES XI siècle
f° 92 v°

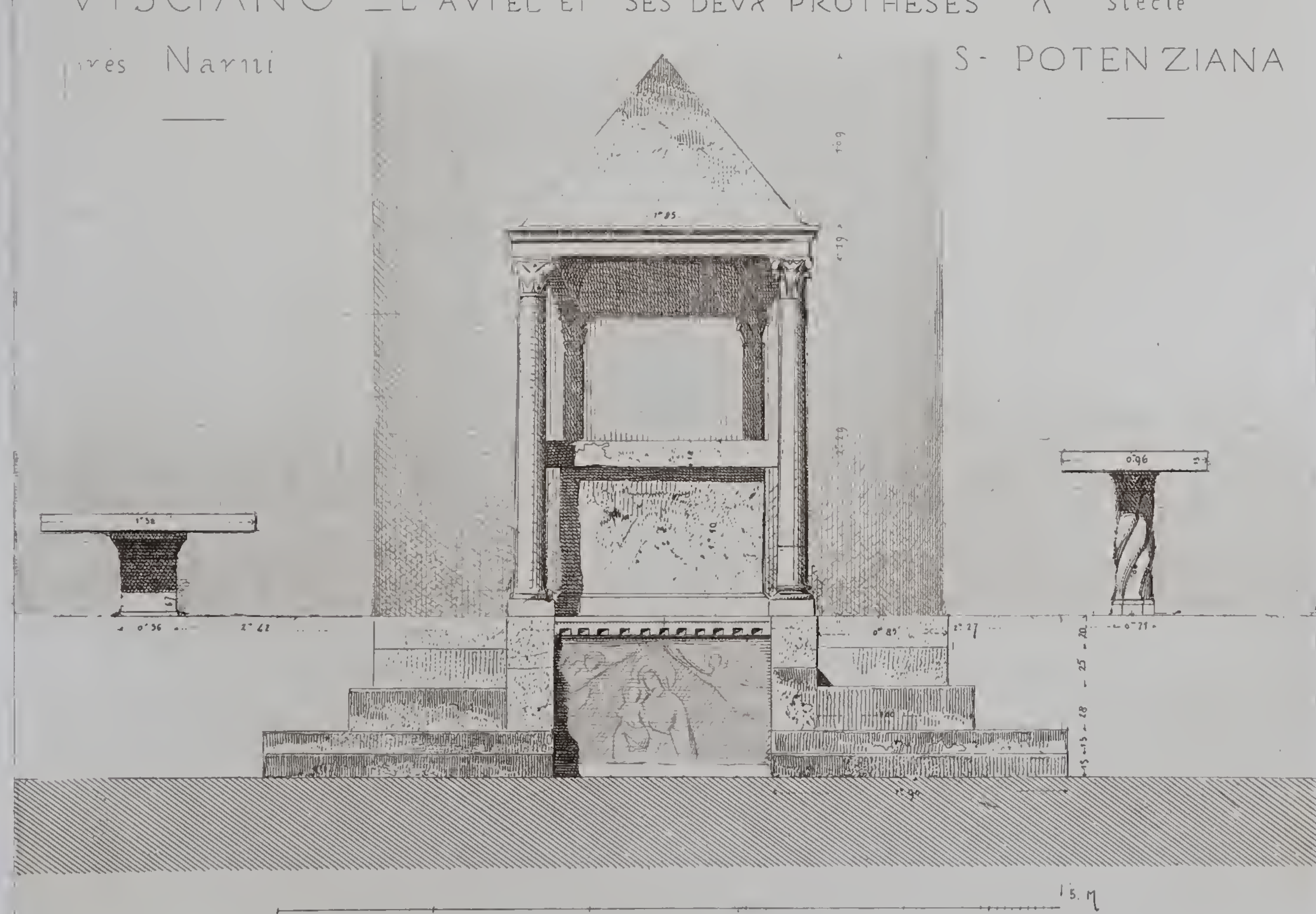
PARIS



BIBL. NAT.

VISCIANO _ L'AVTEL ET SES DEVX PROTHESES X siècle
près Narni

S. POTENZIANA



Communiqué par le Mis Eroli

Rohault de Fleury 24 Juin 1880.

Imprimeries Reunies, Editeurs. Imp. Eudes



MILAN – St AMBROISE

XII siècle

Rohault de Fleury 5 Avril 1880

... Frères Editeurs

Imp. ...

LA MESSE — CIBORIA

†INISTO

ROME Ste ANASTASIE XII siecle

XII siecle

ROME St CLEMENT

Rohault de Fleury . 29 Juin 188

Imprimeries Reunies Editeurs

Imp Eudes

SS PIERRE et MARCELLIN

ANCIEN St PIERRE

fresque de St Martino

FRESQUES de la bibliothèque VATICANE

Rohault de Fleury 12 janvier 1880

... Éditeurs

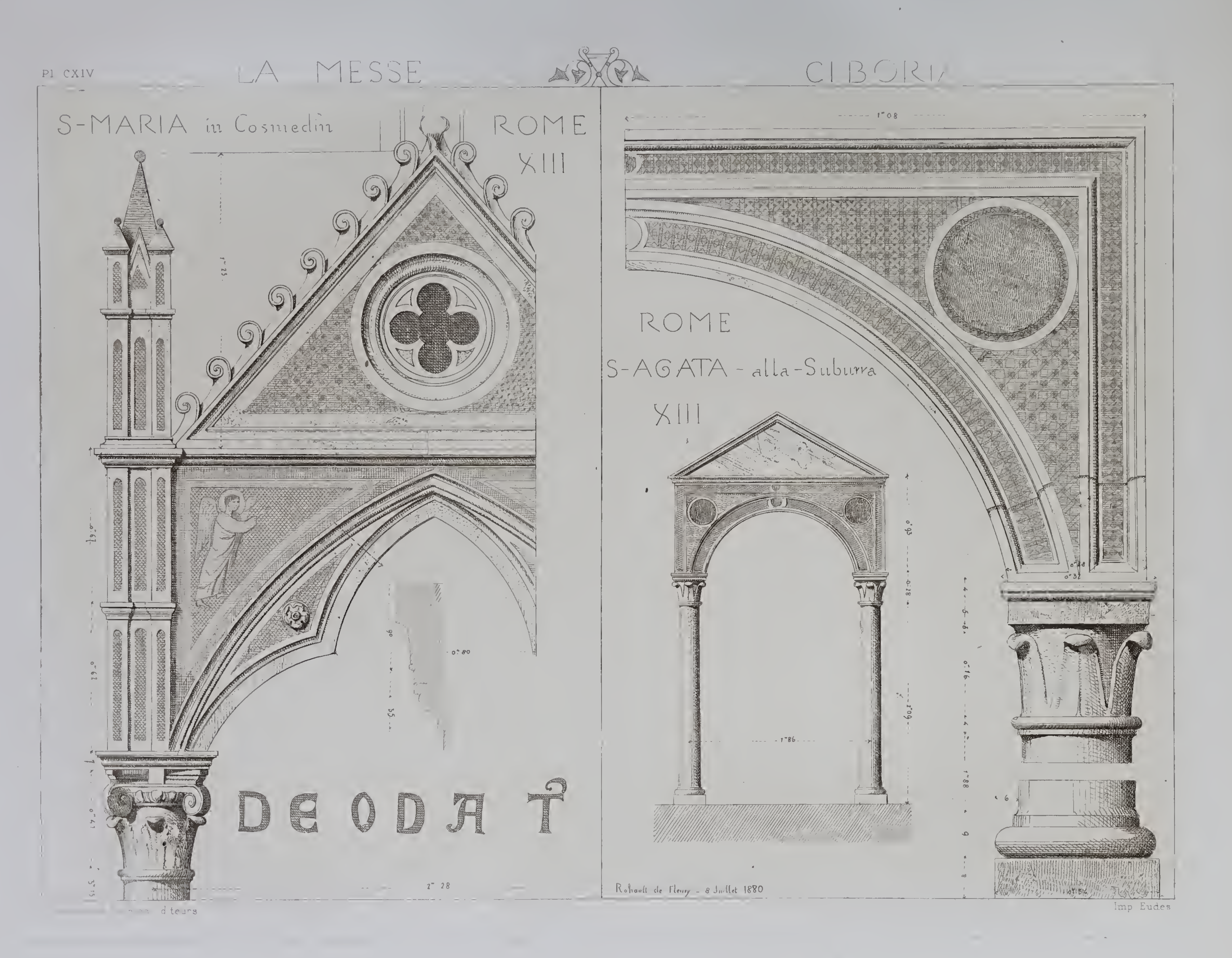
Imp ...



ROME _ S GEORGES in VELABRO

XIII siècle

Rohault de Fleury 16 Avril 1880


S-MARIA in Cosmedin ROME XIII
DEODAT
ROME
S-AGATA - alla - Suburra
XIII
Rohault de Fleury - 8 Juillet 1880
Imp Eudes

ROME — S CECILE

(XIII siècle) Ciborium — construit en 1283

PARIS
Miniature de la Bibl Natle

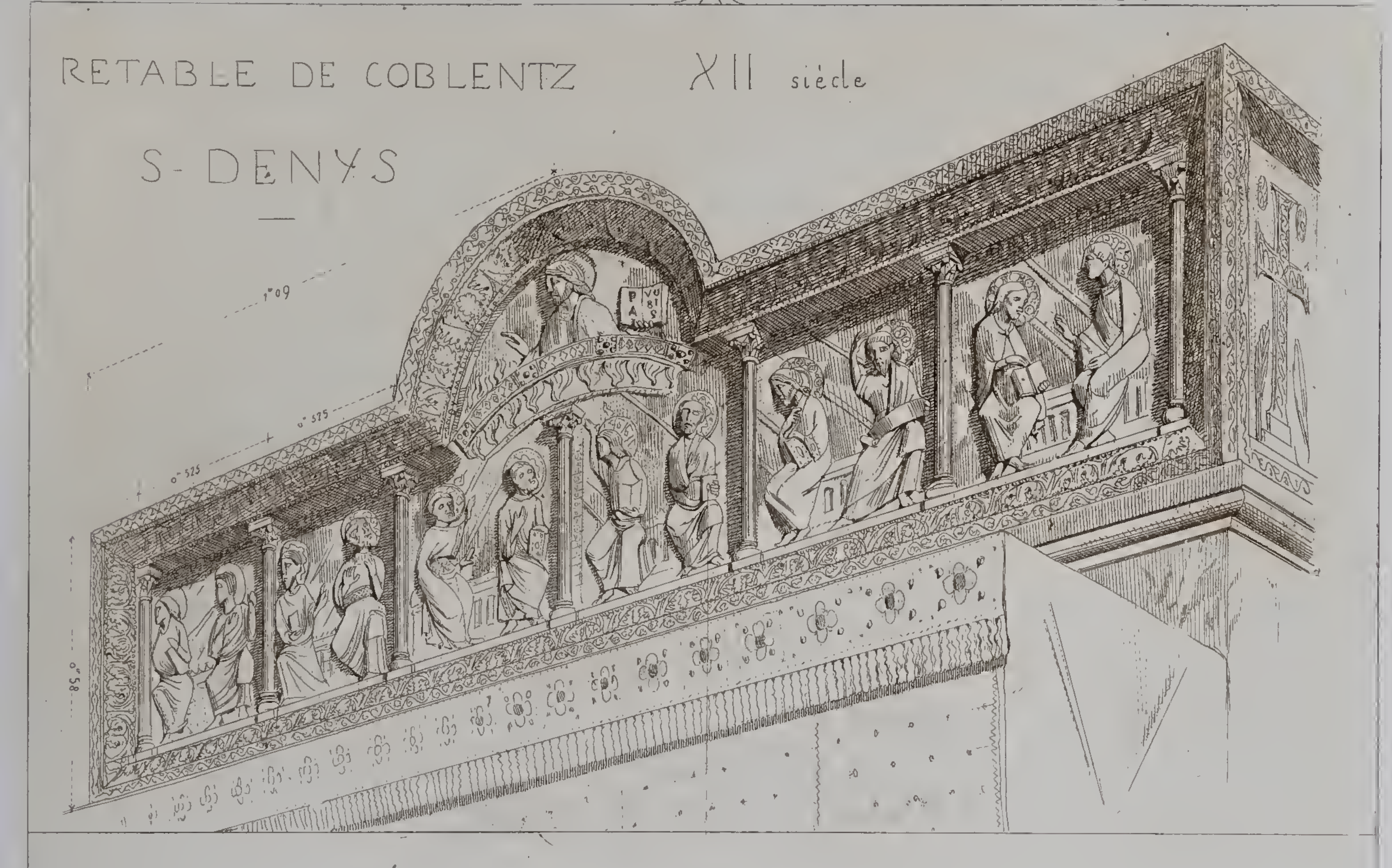
RAVENNE
Portail de S. Jean Evang.

PISE
S. PIETRO a Grado

Autel marquant le rivage où debarqua Saint Pierre

Rohault de Fleury. 2 Juillet 1880

Imp Eudes





DETAILS DES NIMBES ET DE LA BORDURE

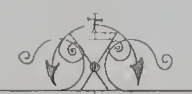


Grandeur naturelle

Rohault de Fleury 23 Septembre 1880

…rimeries Réunies Editeurs

Imp. Eudes

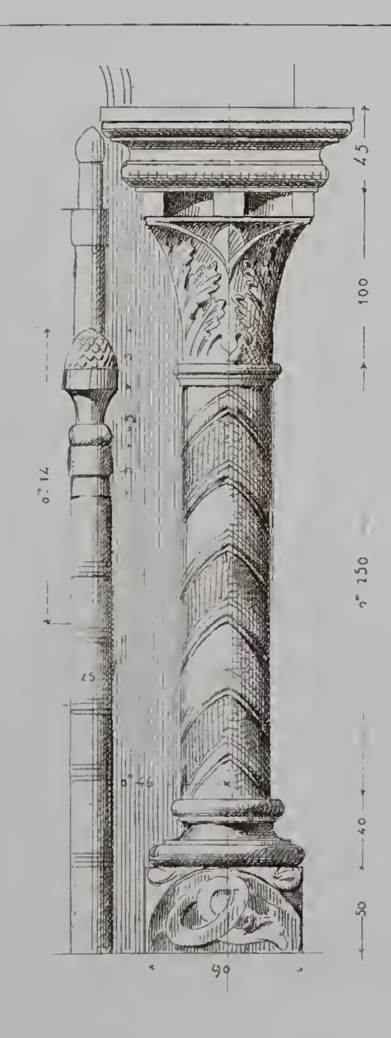
LA MESSE  RETABLES

CARRIERE-S-DENYS

RETABLE du XII siecle — ELEVATION et DETAILS









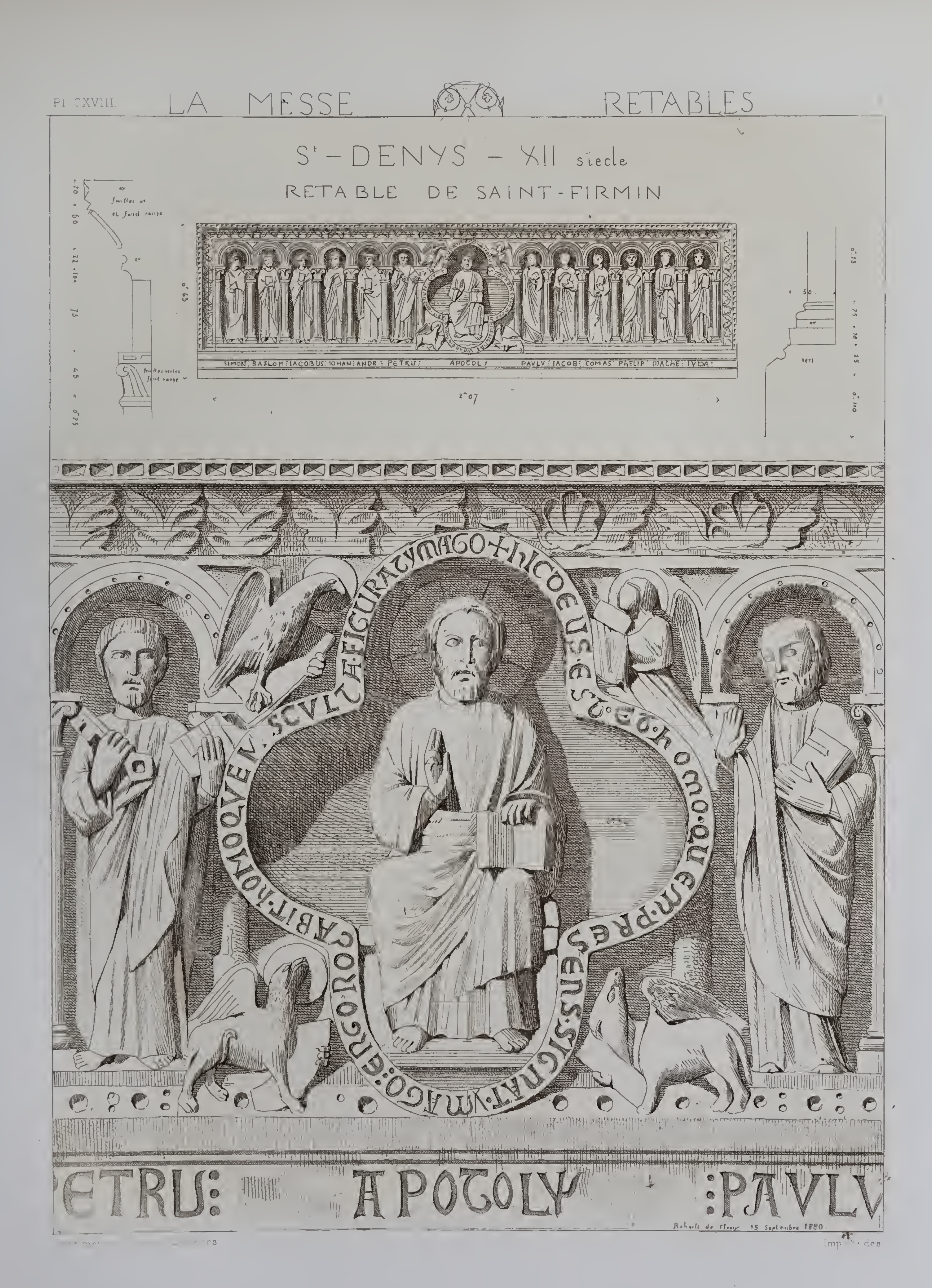
INDICATION DES — PEINTURES

Annonciation - S. Vierge tunique bleue, souliers verts. Ange : tunique verte bordée de jaune, doublée de rouge. Madone tunique en or, doublée de bleu - souliers bleus. Jésus manteau brun bordé d'or - tunique verte avec or.

Colonnes tailloirs verts, Chapiteaux et chevrons en or, les fûts alternat^t rouges et bleus, socle bleu. Baptême S. Jean manteau d'or - tunique rouge. Fond rouge, autrefois vert. Rinceaux verts avec fruits jaunes.

Rohault de Fleury. 6 sept. 1880

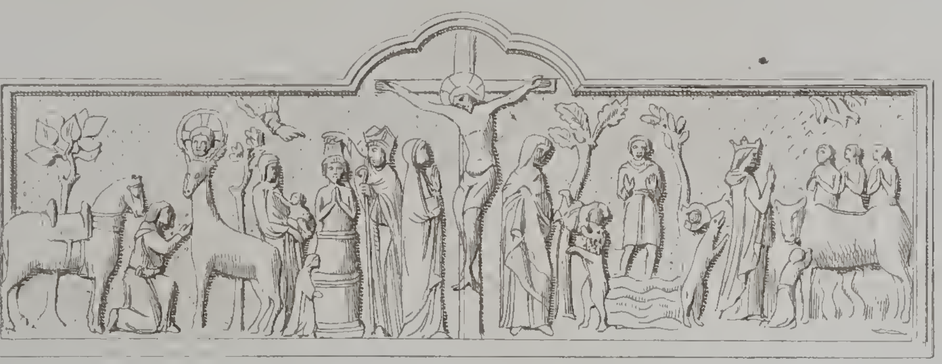
Imprimeries Reunies Editeurs — Imp. Eudes



Pl CXVIII
LA MESSE
RETABLES
St-DENYS - XII siecle
RETABLE DE SAINT-FIRMIN
SIMON BARLOM IACOBUS IOHAN ANDR PETRU APOTOLY PAULU IACOB TOMAS PHELIP MACHE IUDA
2m07
PETRU: APOTOLY :PAULU
Roberti de Fleury 15 Septembre 1880

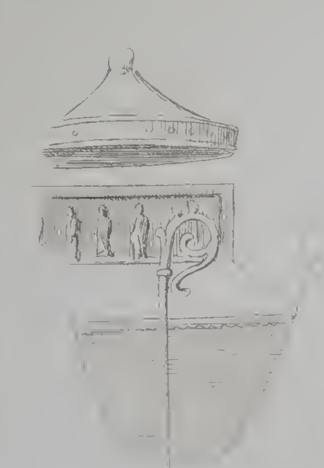
RETABLES du XIII – XV siècles

S. DENYS
PIERRE PEINTE



IVe CHAPELLE
au nord de la
NEF

BIBe NATe
Latin 746 - Fo 207



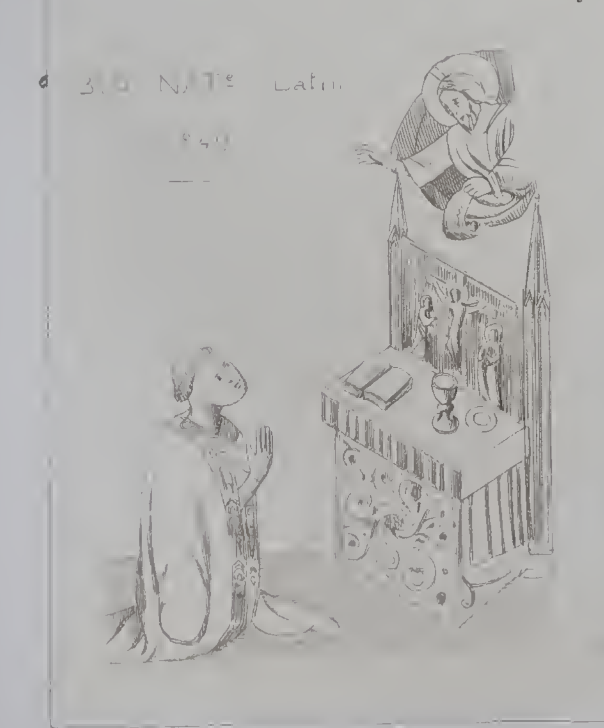


BIBe NATe Latin 924 Fo 155

BIBe NATe
Français 167 Fo 261



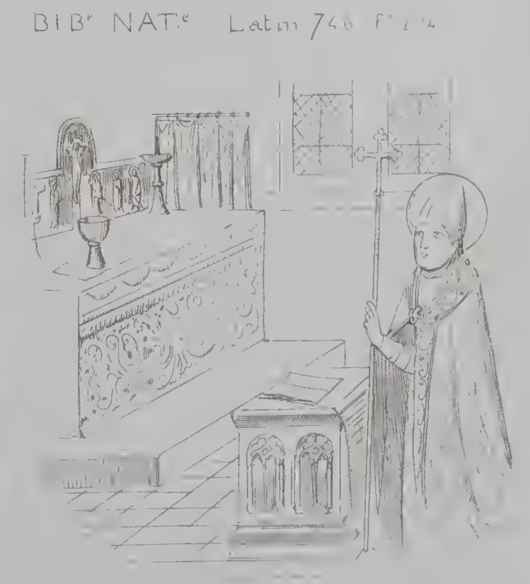
BIBe NATe Latin
840





DOME de MILAN
FIGVRES d'APOTRES

BIBe NATe Latin 746 Fo 2.4



Reunies Editeurs
Imp.

THESSALONIQVE
(d'après MM^r. Pullan et Texier)



ARMARIA du V siècle



RODEZ
SARCOPHAGE

SARCOPHAGE de RIANO
Bulletin d'arch^re chret^e 1876

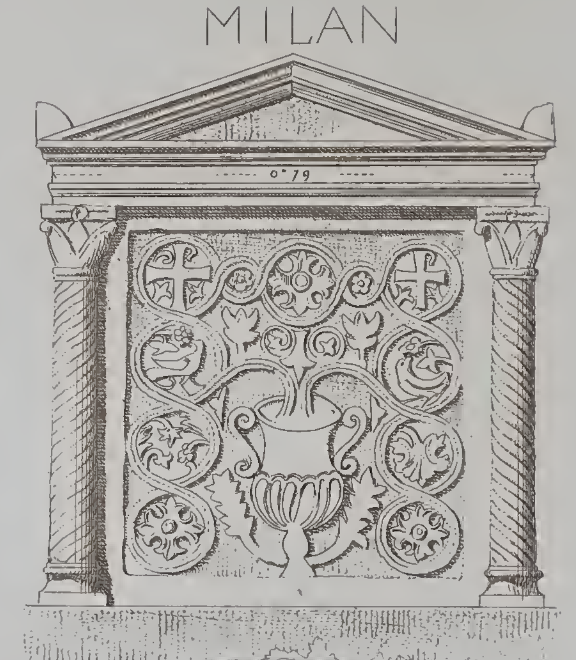
RAVENNE

(photographie de Mr Ricci —)

— LVC de BEARN —
SARCOPHAGE
(d'après M^r Ed^d Le Blant)

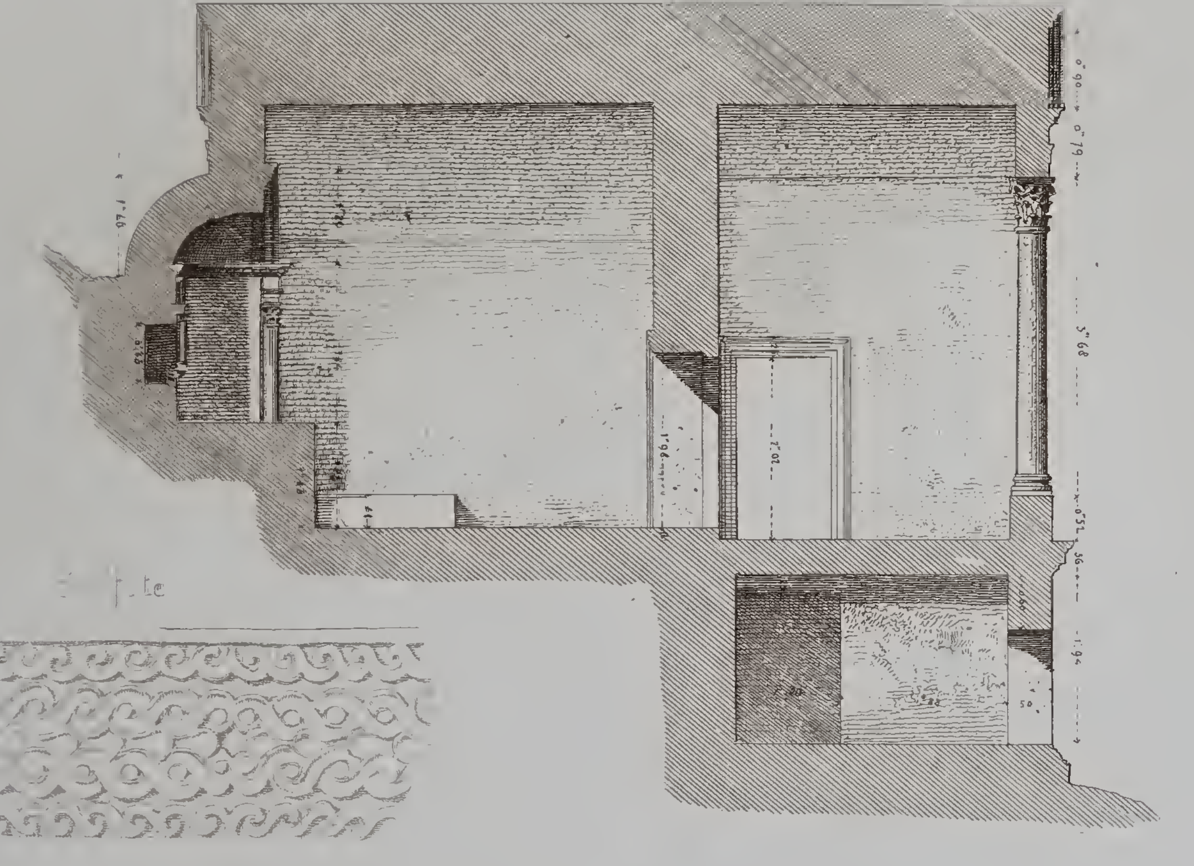


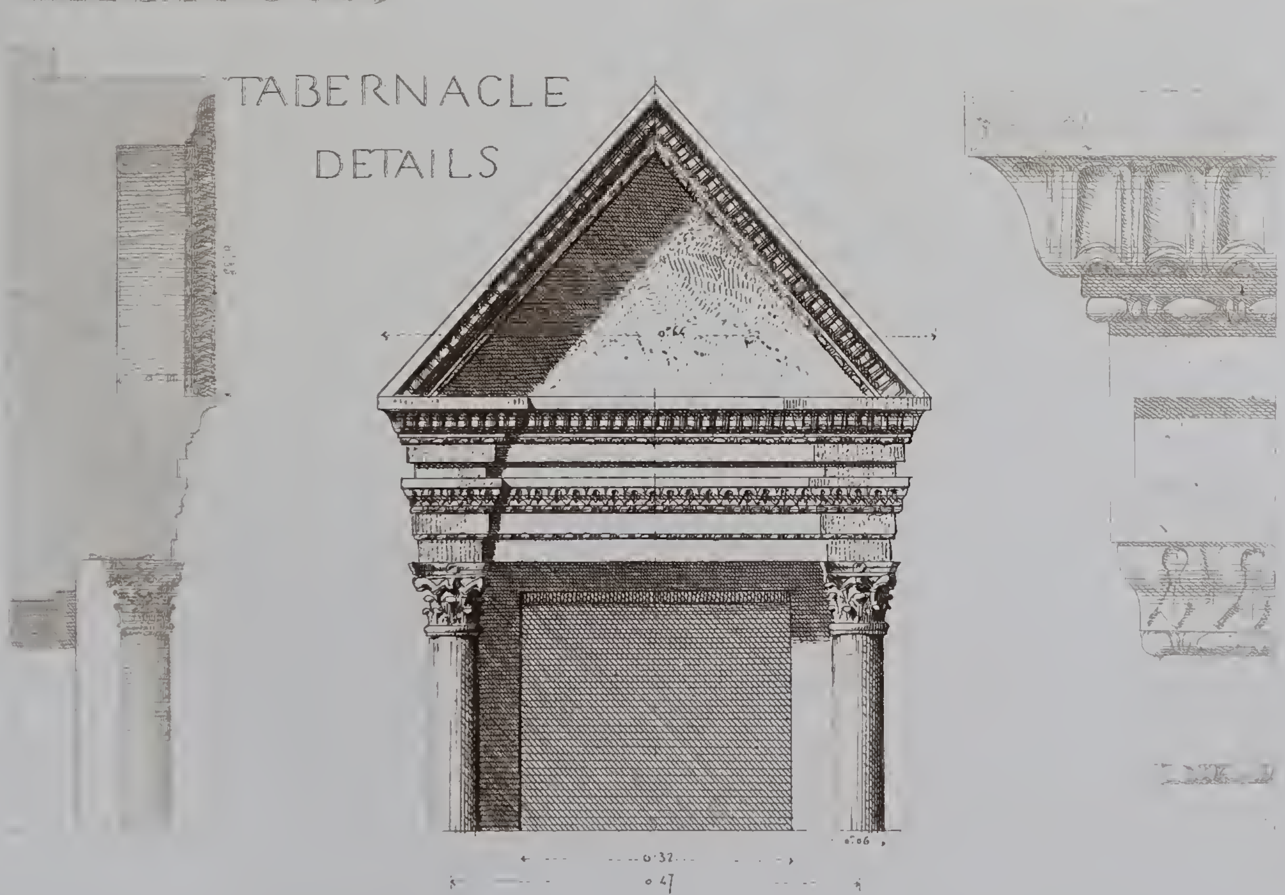
MILAN



Rohault de Fleury 22 Fevrier 1881
Imprimeries Reunies éditeurs
Imp Eudes

V siècle ORATOIRE CHRETIEN
près de Spolète





Rohault de Fleury, 11 décembre 1879
Imprimeries Réunies Éditeurs
Imp. Eudes

XIII – XV

ROME S CLÉMENT

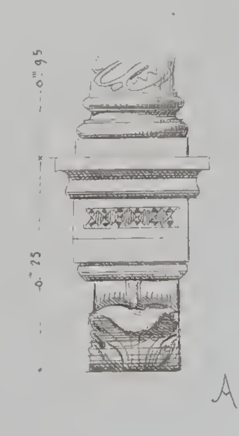


PARIS
B^{le} NAT^{le} latin 746





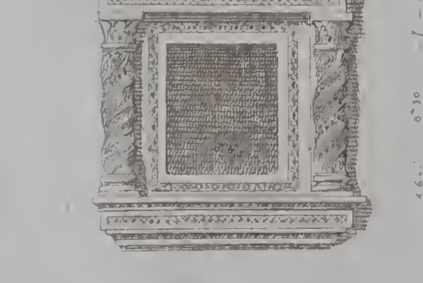
PISE
CAMPO-SANTO



B

A

DOME de MILAN



ROME Ste CÉCILE



ROME
S.S. COME et DAMIEN

Imprimeries Réunies, Editeurs

Imp Eudes

S MARTIN de TOVRS

V siècle

COVPE du CAVEAU

1ᵐ40

0ᵐ39 0ᵐ33 0ᵐ39

CONFESSOR MERITIS MARTIN CRVCE APOSTOLVS ACTV
MARTINVS CÆLO PRÆEMINET HIC TVMVLO
SIT MEMOR ET MISERE PVRGANS PECCAMINA VITE
OCCVLTET MERITIS CRIMINA NOSTRA SVIS

1ᵐ47

0ᵐ46

PLAN du CAVEAU

1ᵐ00

0ᵐ39 0ᵐ53 0ᵐ39

0ᵐ19

0ᵐ16

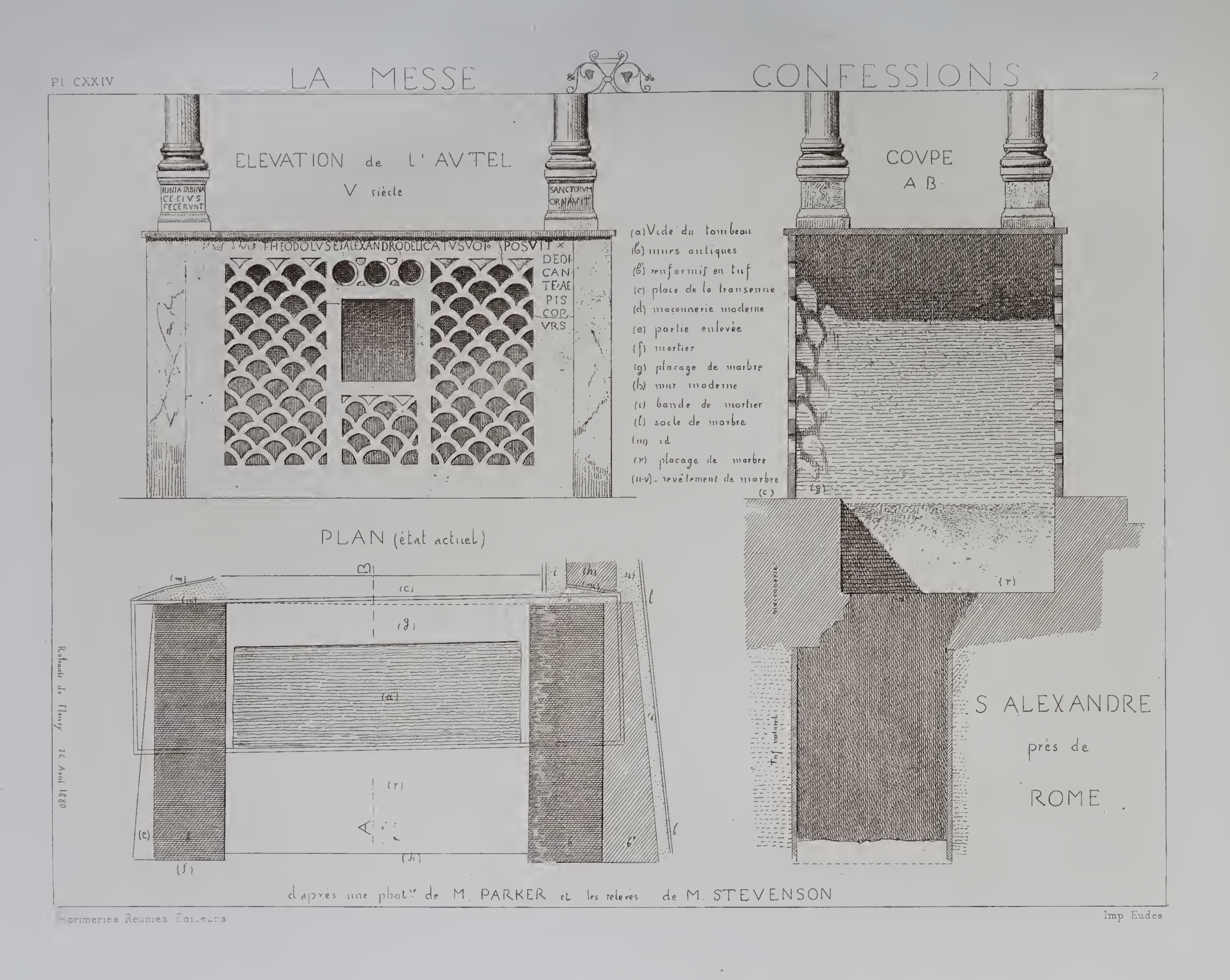
RESTAVRATION de la CONFESSION

D'APRES les RVINES et des FRAGMENTS

Rohault de Fleury 8 novembre 1880

Imprimeries Réunies Editeurs

Imp Eudes

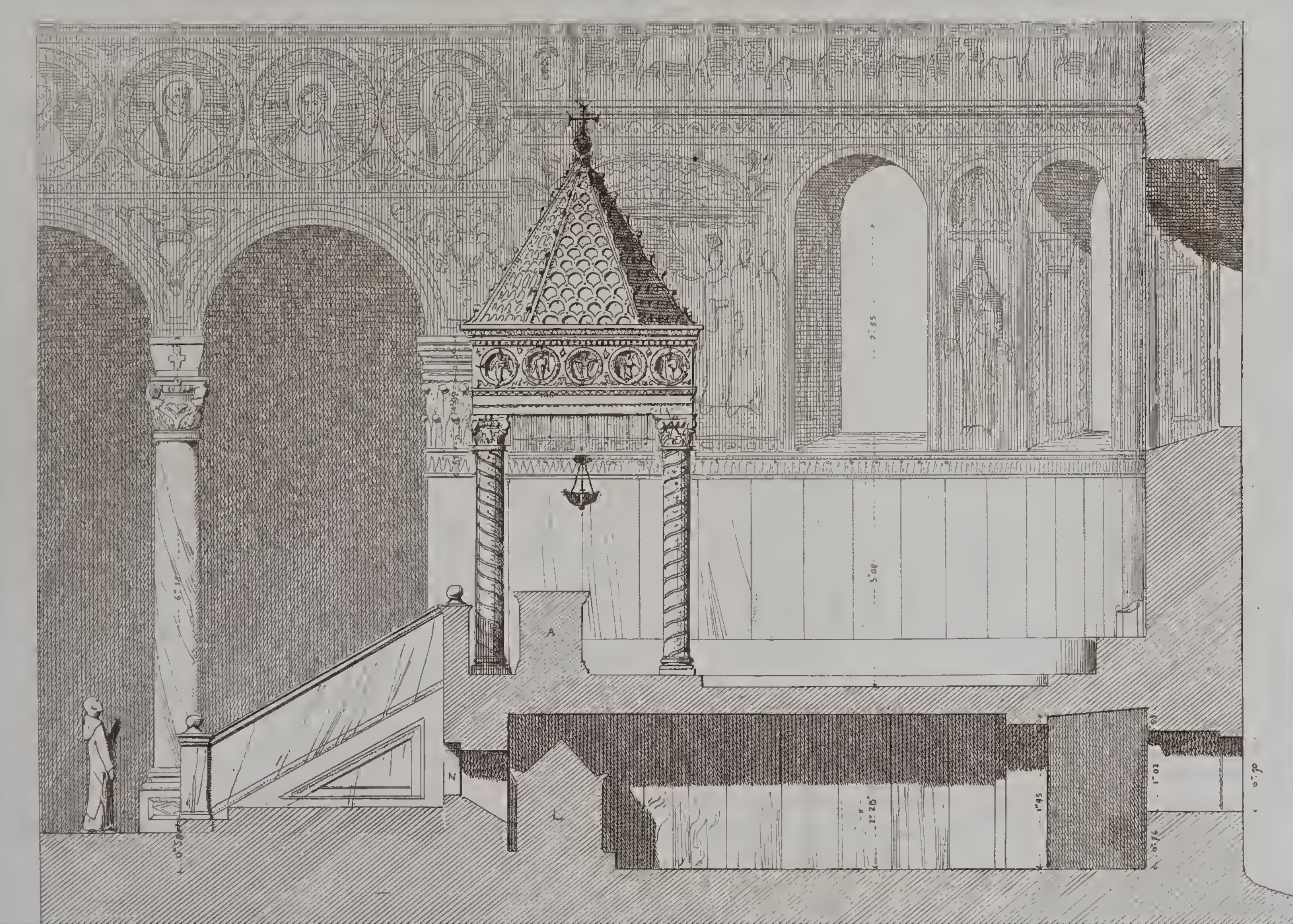


d'après une phot.ie de M. PARKER et les relevés de M. STEVENSON

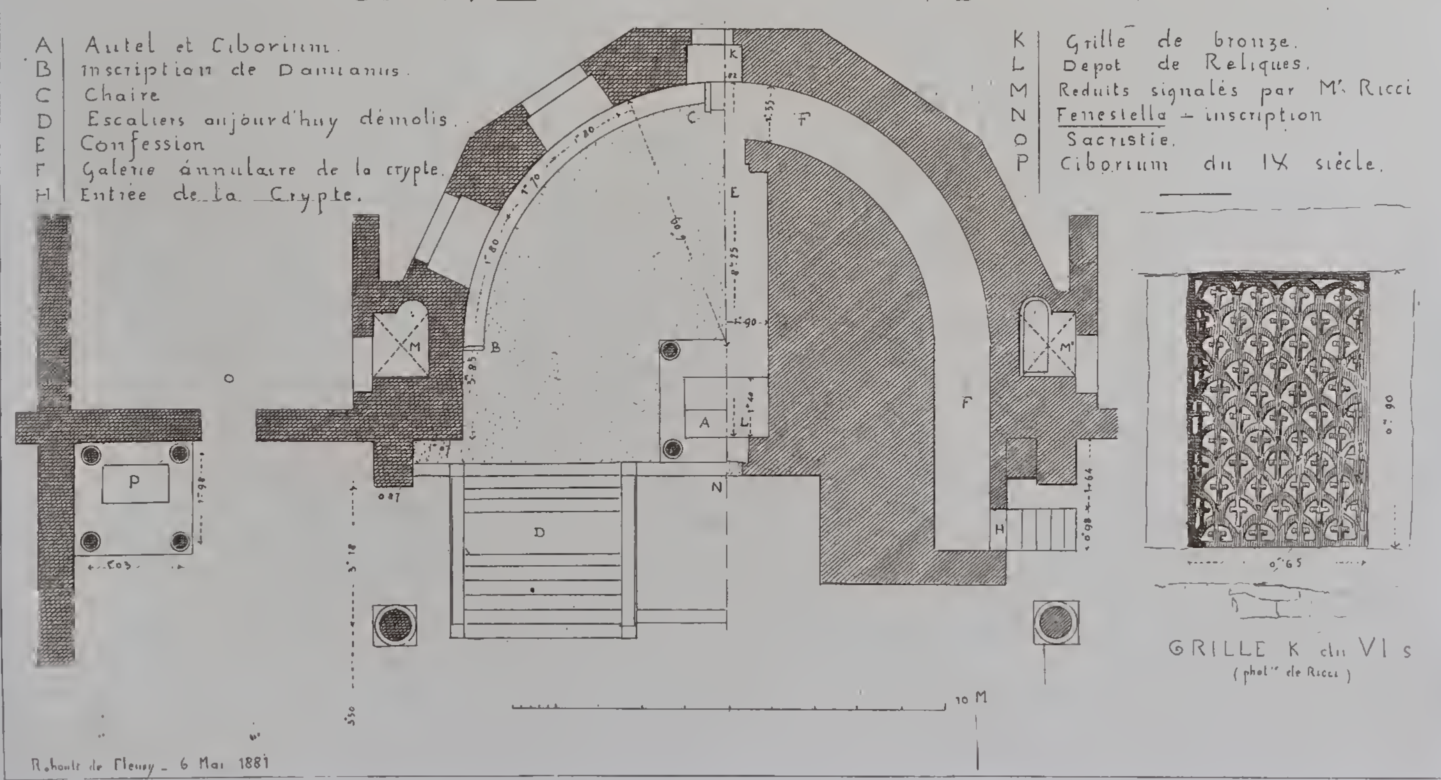
Imprimeries Reunies Editeurs
Imp Eudes



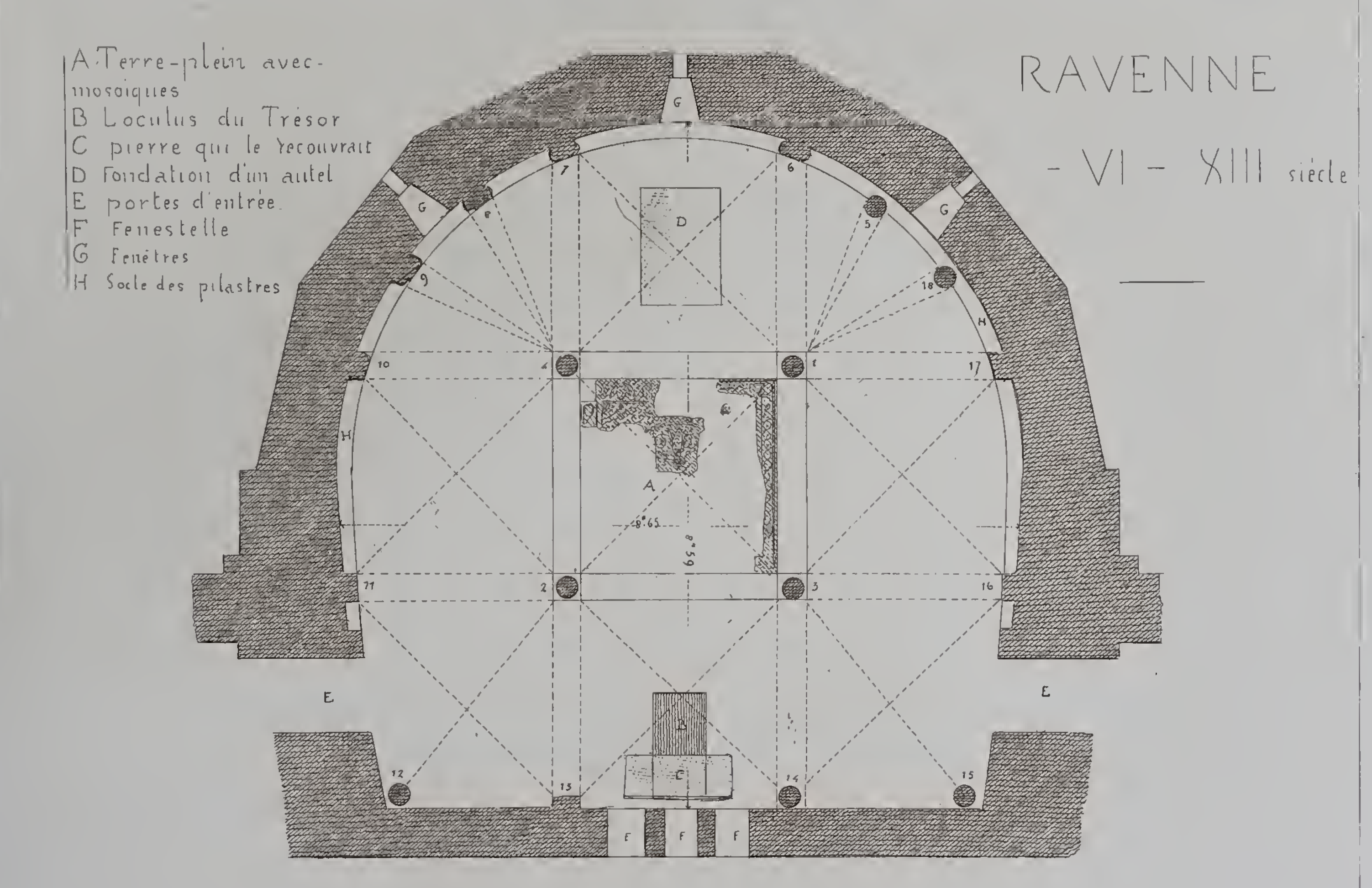
RAVENNE – S. APOLLINAIRE – in – CLASSE – VIe s.



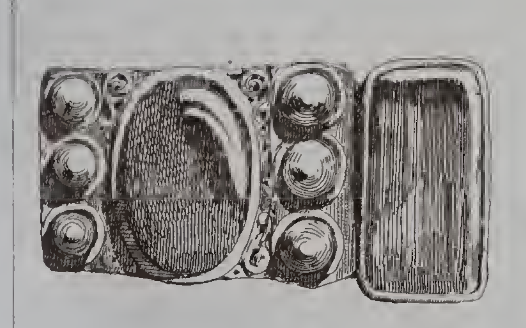




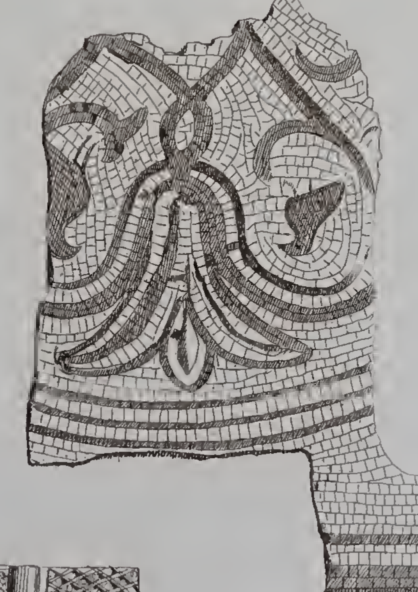
Imprimeries Réunies, Editeurs Imp.

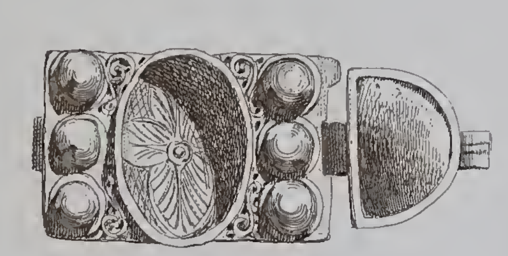


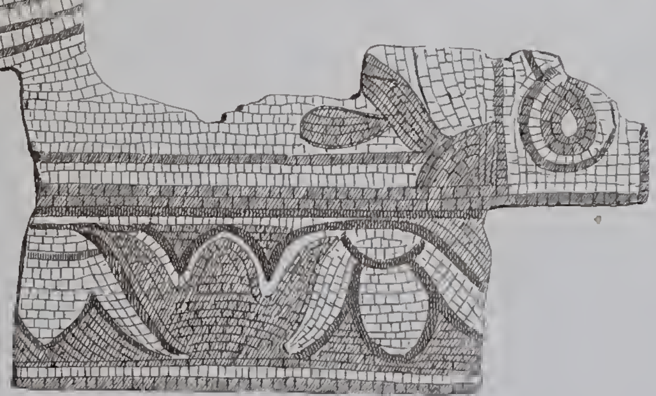
S-PIETRO-Maggiore, aujourd'huy S. Francesco



BRACELETS trouvés dans le Loculus B.





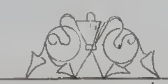


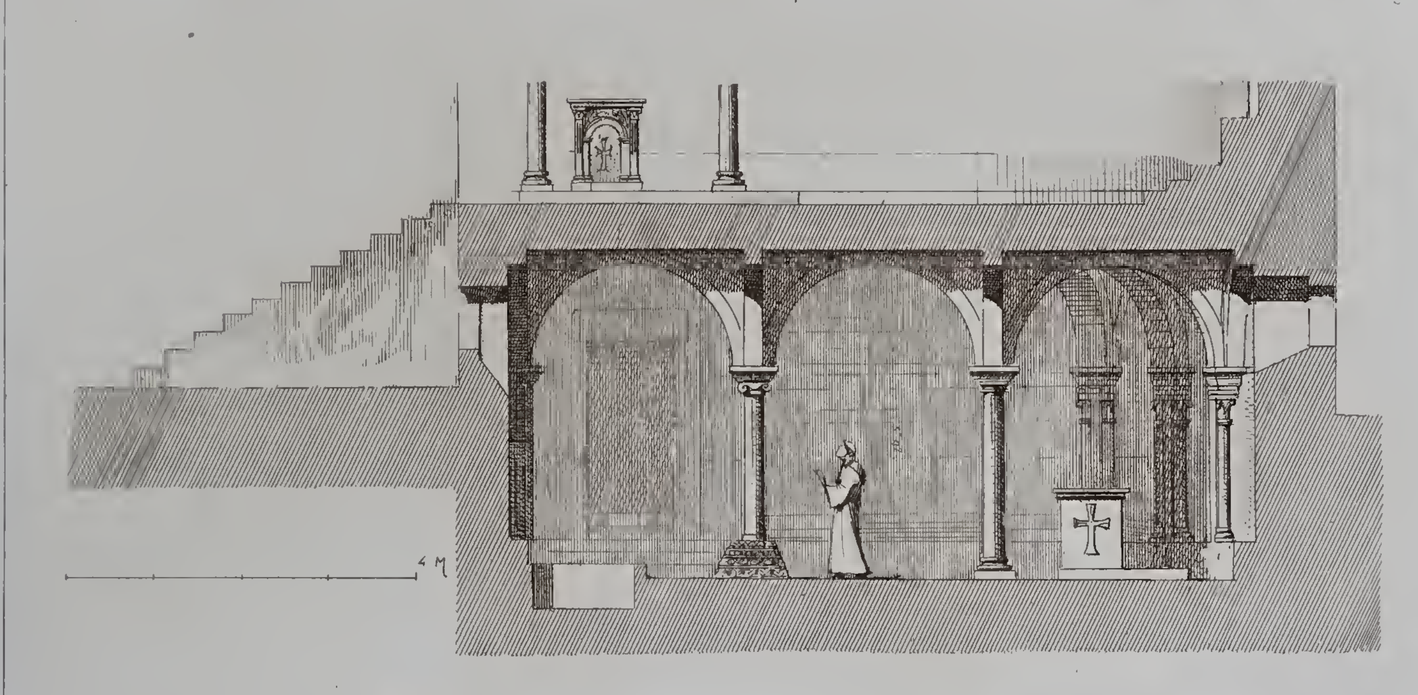
MOSAIQVE A

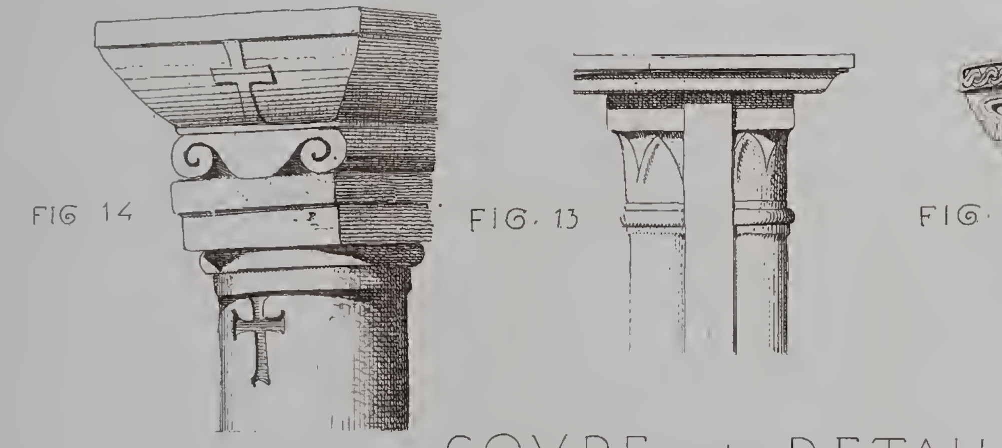
Rohault de Fleury (23 décembre 1880) d'après M Conrad Ricci

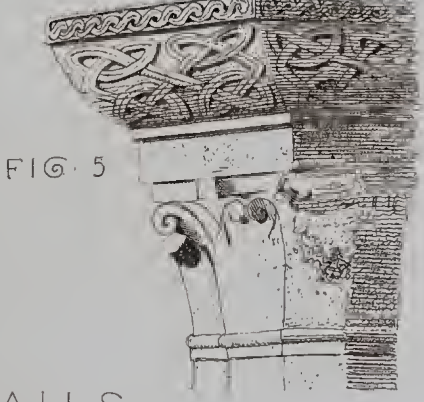
Reumes, Éditeurs

Imp. Eudes

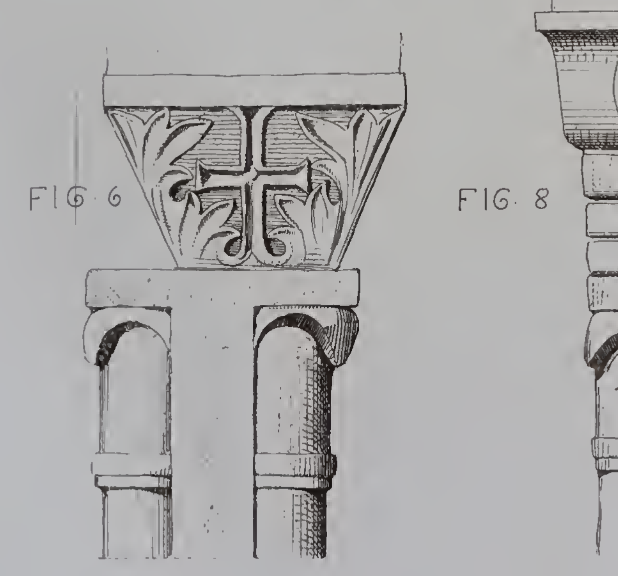


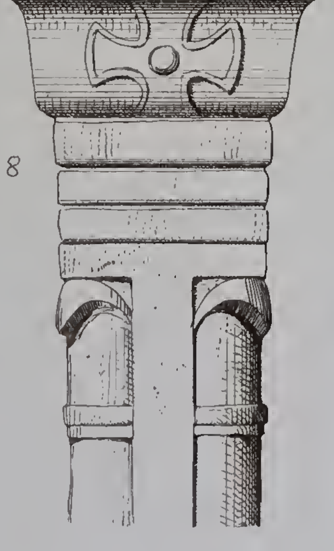


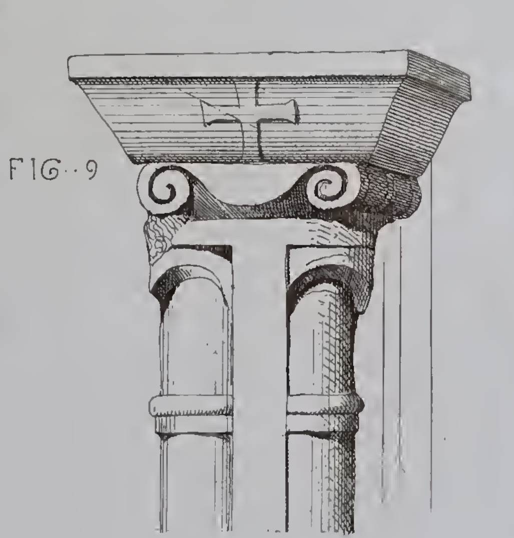




COUPE et DETAILS







RAVENNE – S. PIETRO – Maggiore VI–XIII siecle

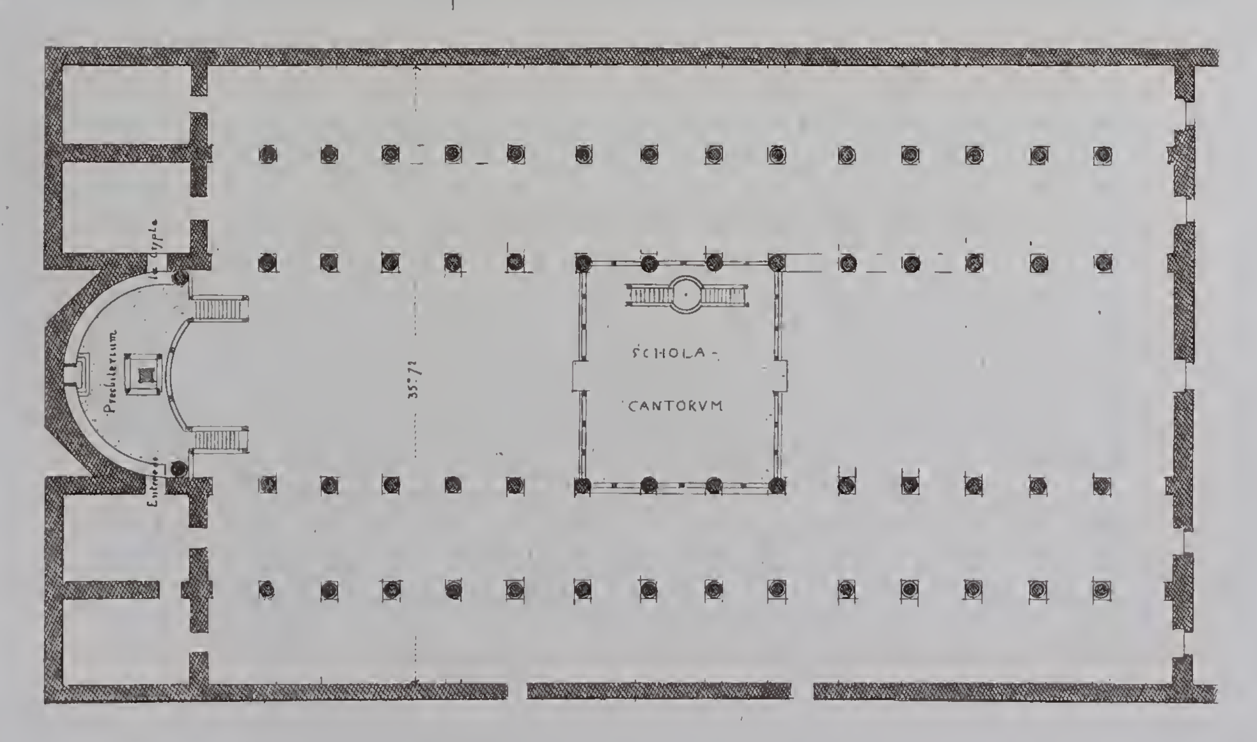
— D'après les dessins de M CONRAD — RICCI —

Rohault de Fleury 19 decembre 1880

Imprimeries Réunies, Editeurs Imp Eudes

DOME de RAVENNE VI siècle

RESTAVRATION d'après les DECOUVERTES de Mr CONRAD-RICCI



Rohault de Fleury 30 novembre 1880

es Editeurs
Imp F

VI siècle

RAVENNE

CRYPTE du DOME

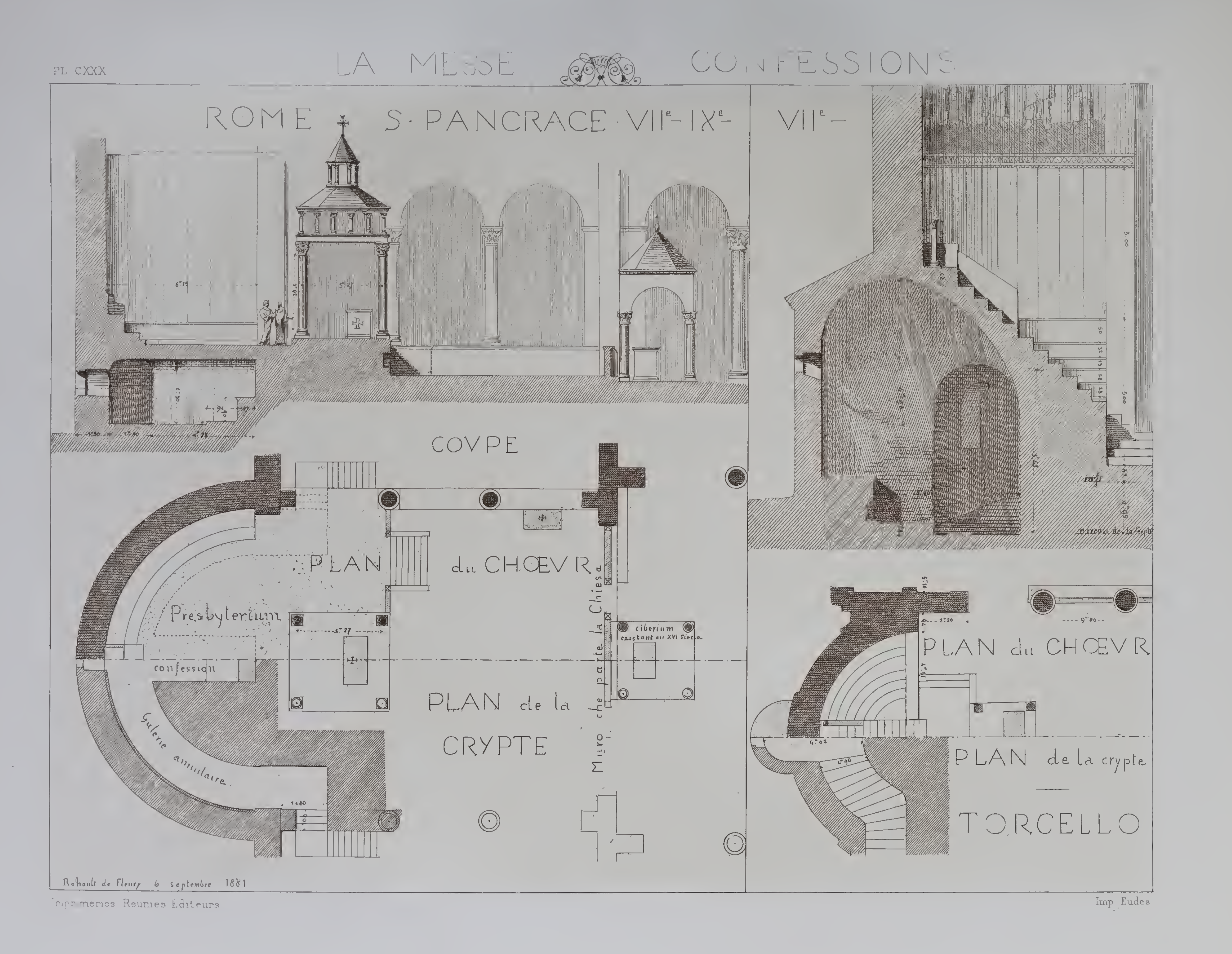
D'APRES LES DESSINS DE Mr CONRAD RICCI

R. de Fleury 4 decembre 1880

[illegible] Editeurs

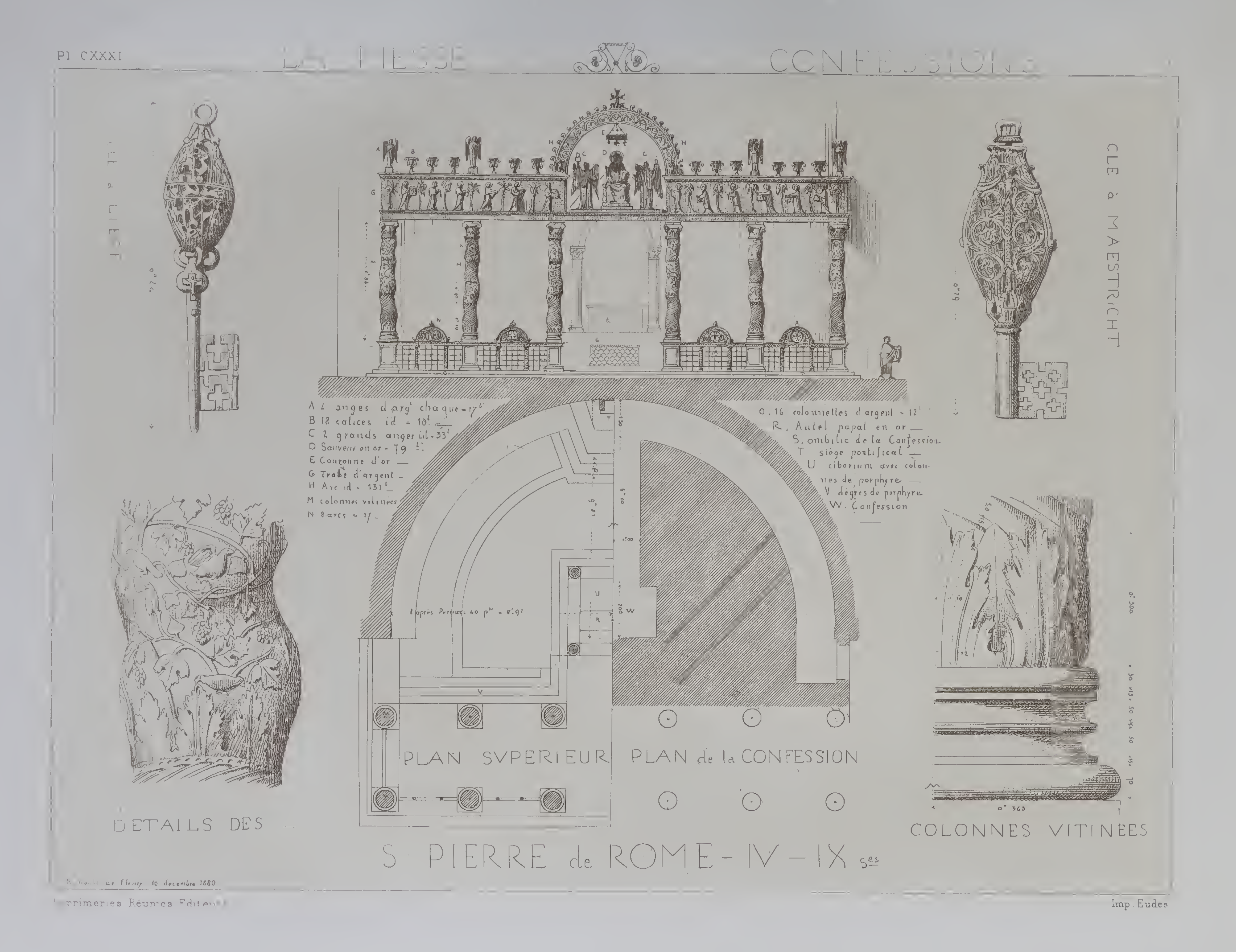
Imp. Eudes

LA MESSE — CONFESSIONS



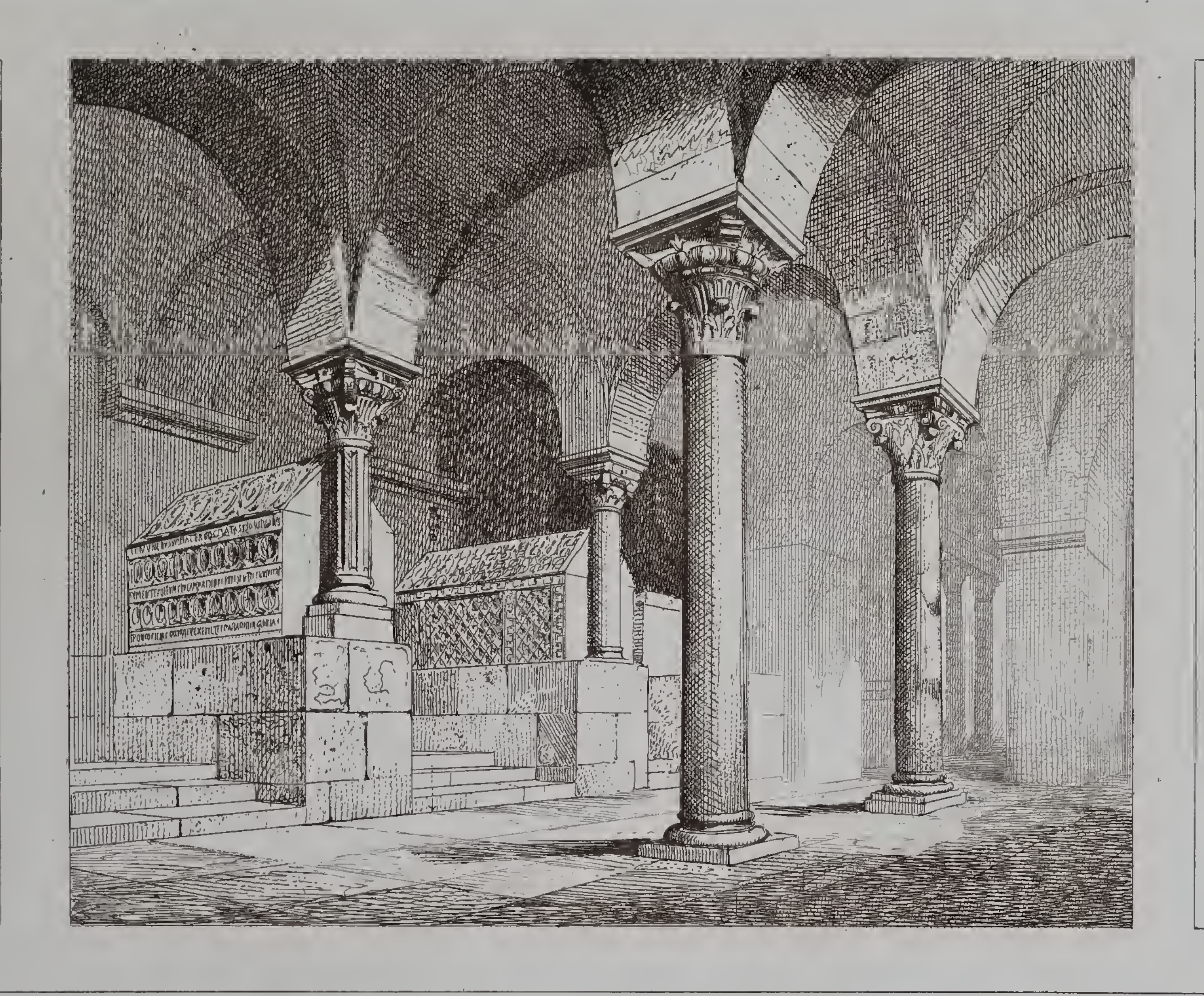
Imprimeries Réunies Éditeurs
Imp. Eudes

LA MESSE — CONFESSIONS



S PIERRE de ROME - IV - IX ses

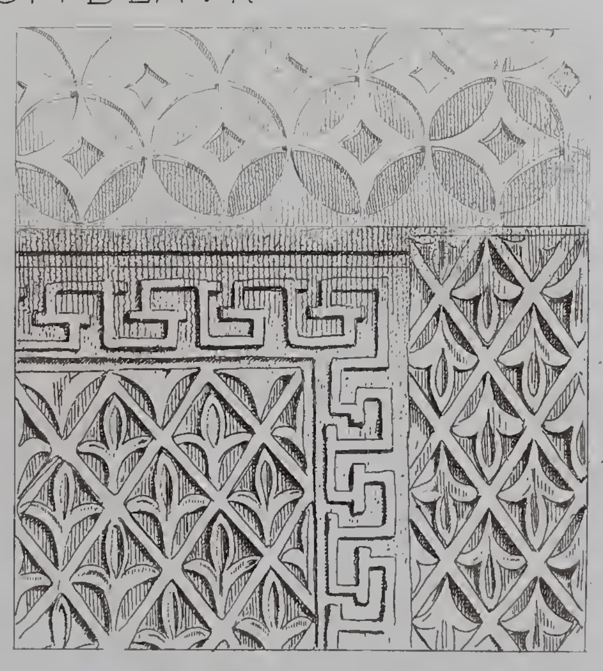
Rohault de Fleury 10 décembre 1880
Imprimeries Réunies Editeurs
Imp. Eudes



VII-IX - JOVARRE - CRYPTE de S-PAUL
PERSPECTIVE - TOMBEAUX -



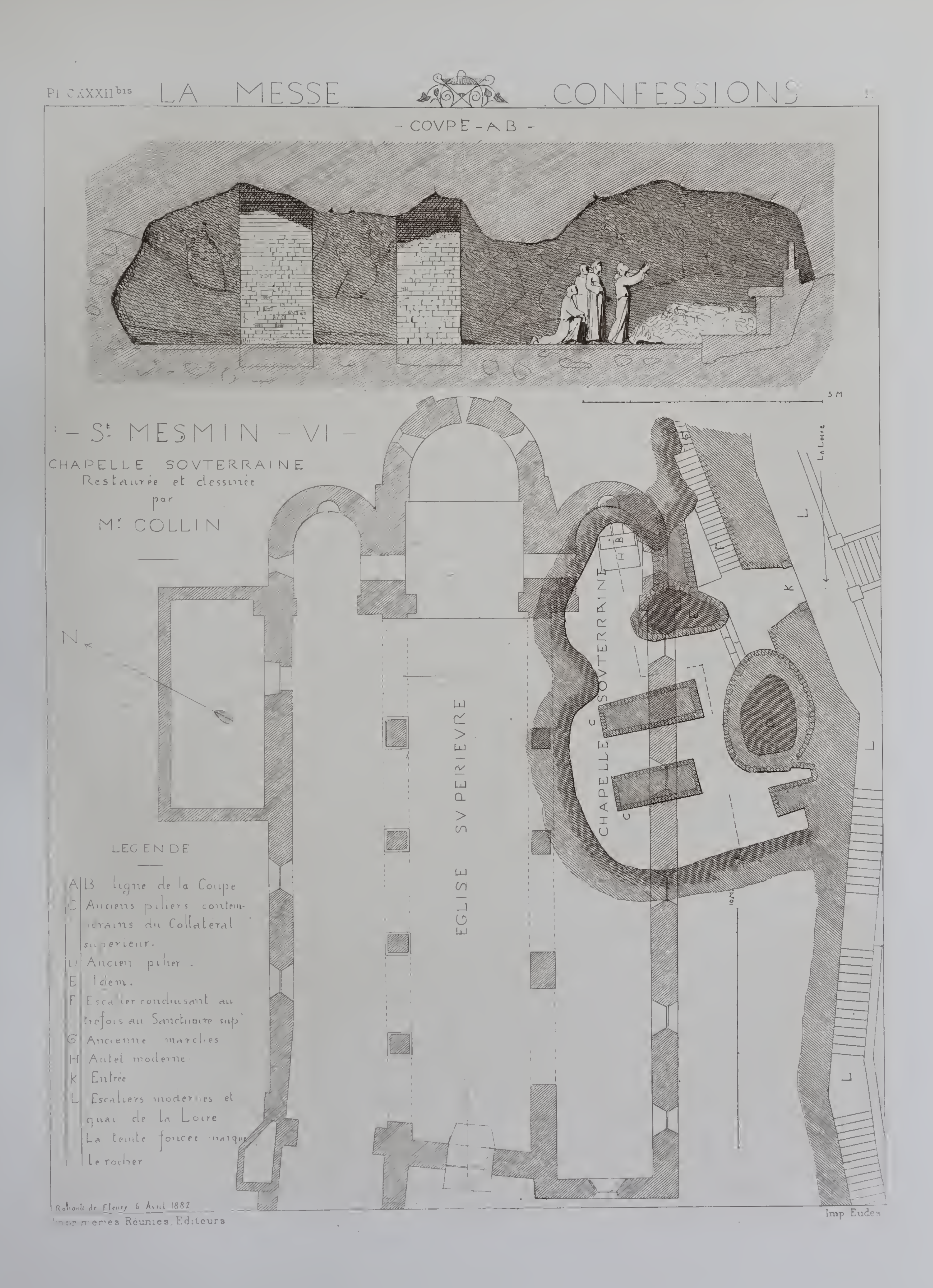
S· TELCHILDE ·



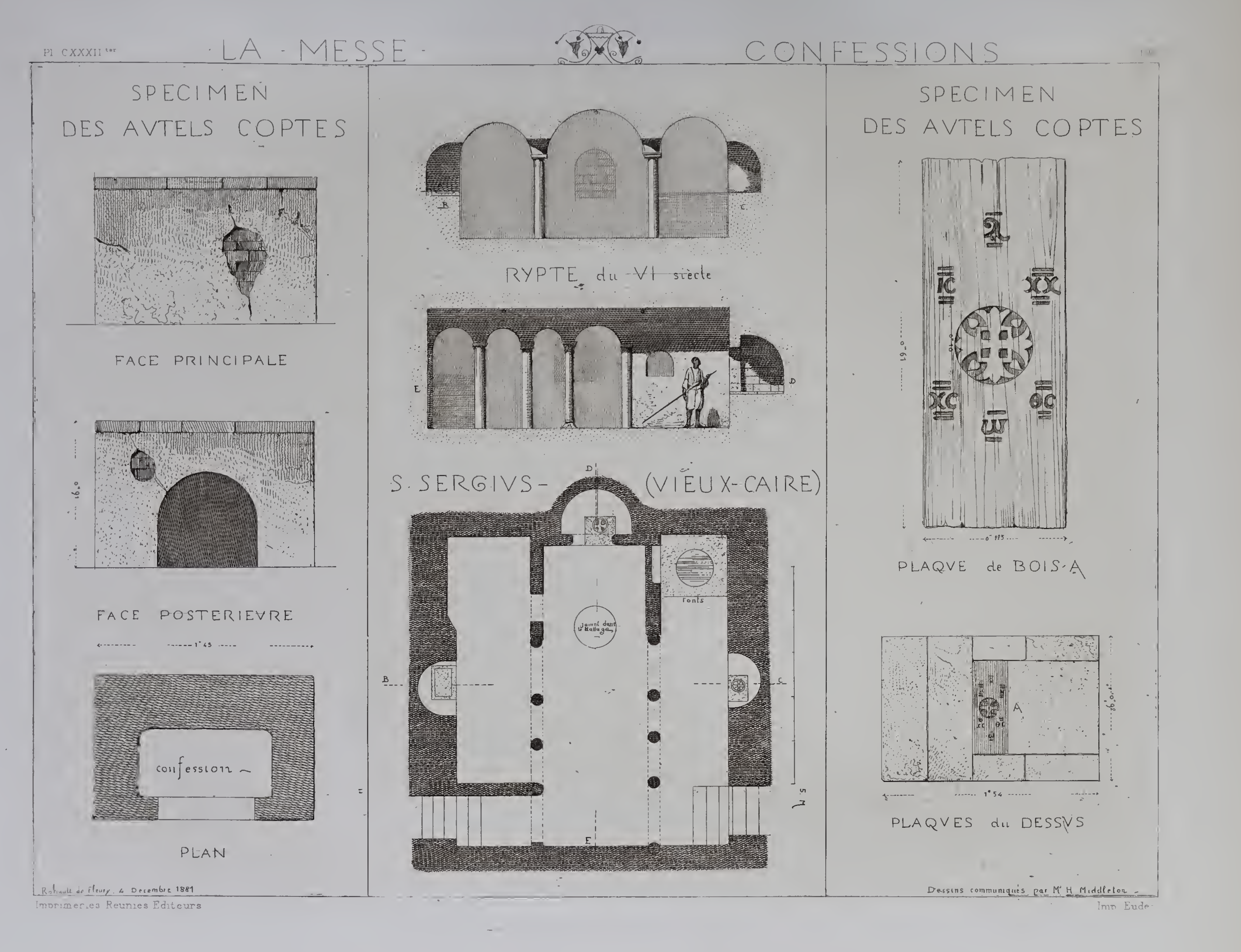
S- AGVILBERTE

Rohault de Fleury _ 5 Avril 1881

Imprimeries Réunies, Editeurs
Imp

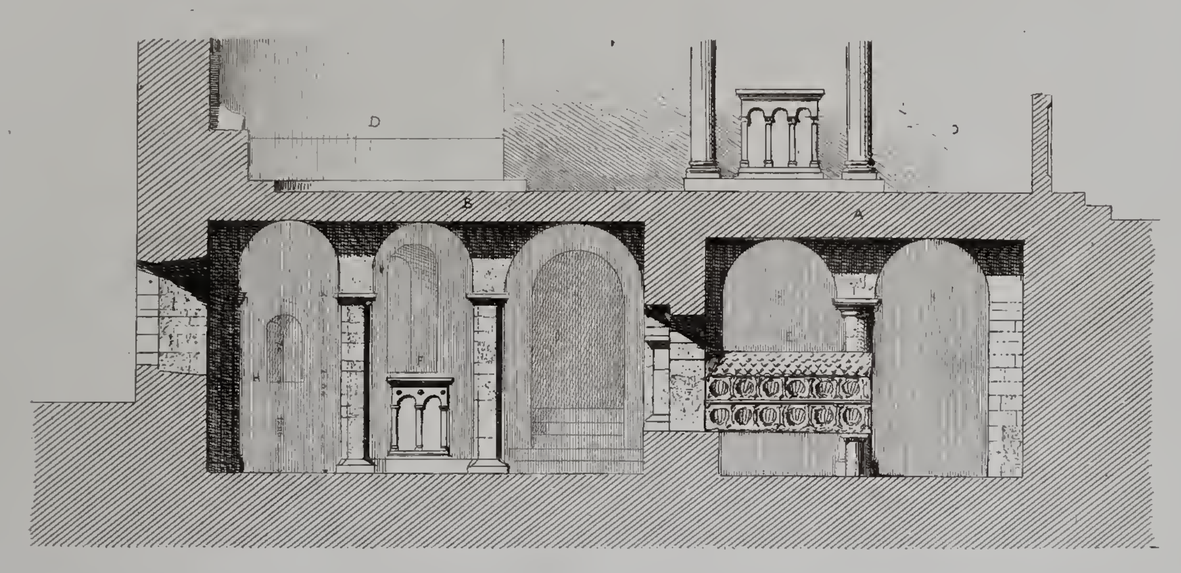


Pl CXXXII bis
LA MESSE
CONFESSIONS
- COVPE - AB -
5 M
- St MESMIN - VI -
CHAPELLE SOVTERRAINE
Restaurée et dessinée
par
Mr COLLIN
N
LEGENDE
AB ligne de la Coupe
C Anciens piliers contemporains du Collatéral superieur.
D Ancien pilier.
E Idem.
F Escalier conduisant autrefois au Sanctuaire supr
G Ancienne marches
H Autel moderne.
K Entrée
L Escaliers modernes et quai de la Loire
La teinte foncée marque le rocher
EGLISE SVPERIEVRE
CHAPELLE SOVTERRAINE
La Loire
10 M
Rohault de Fleury 6 Avril 1882
Imprimeries Réunies, Editeurs
Imp Eudes



Imprimeries Réunies Éditeurs
Imp Eude

— ORLEANS — CRYPTE de S· AVIT — IX —



COVPE · LONGITVDINALE et PLAN

MARTYRIVM

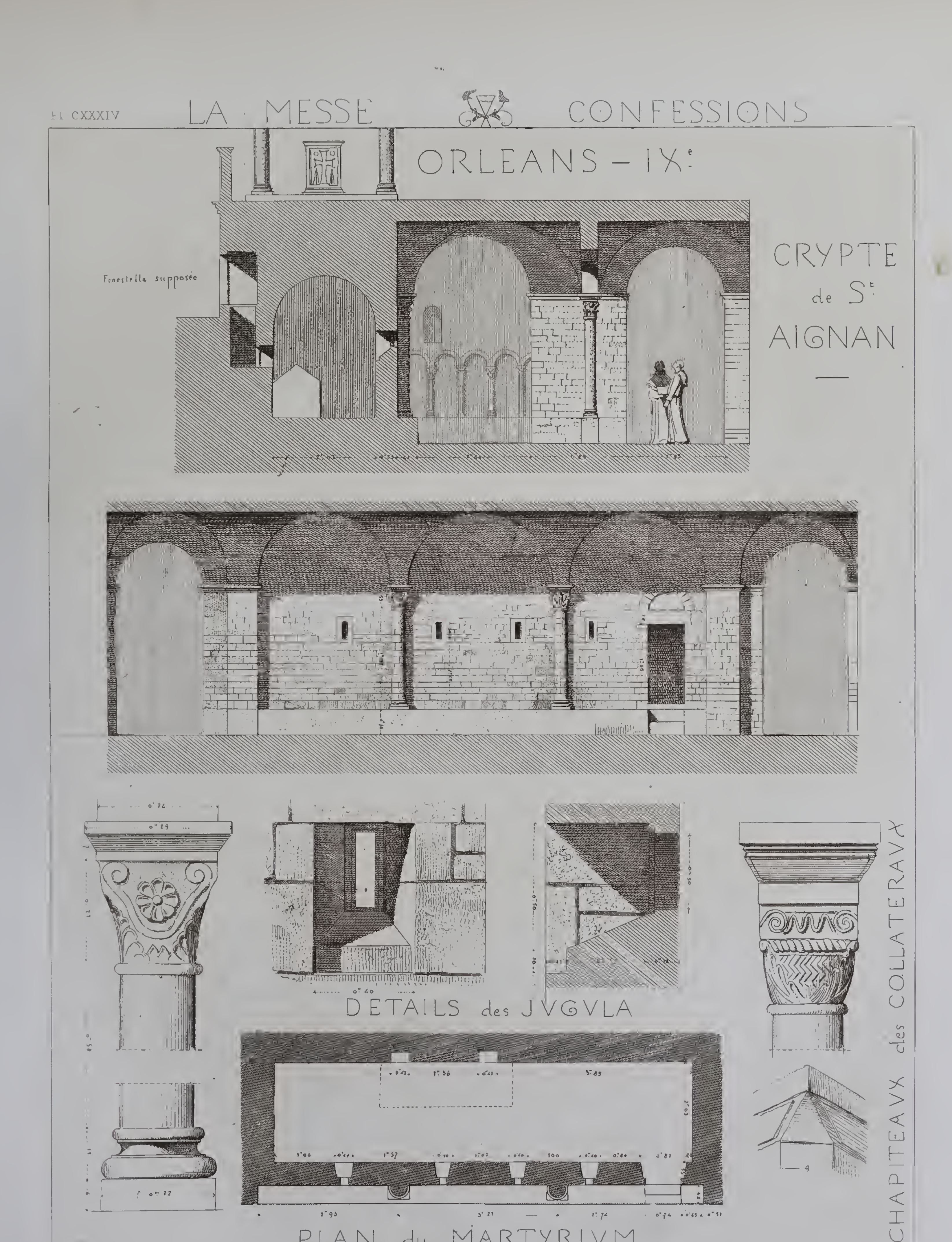
5 M

A | Voute ancienne
B | Voute moderne
C | Etat supposé du chœur
D | " de l'abside
E | situation supposée du corps Saint.
F | id de l'autel vis-a-vis

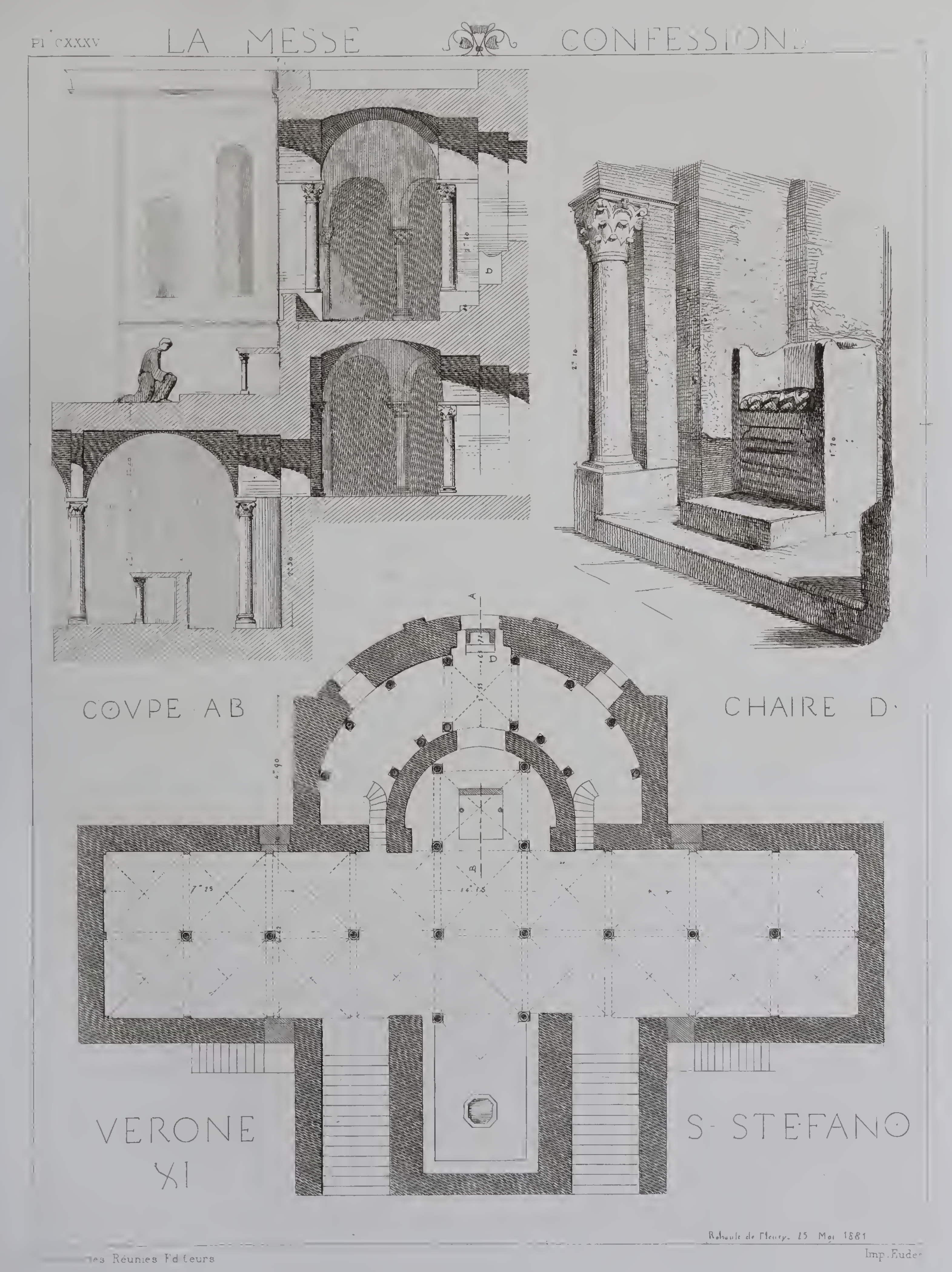
G | colonnes du martyrium
K | claire-voie maçonnée
. | detail du pilastre
H | piscines
L | descentes de l'eglise dans la crypte

G. Rohault de Fleury 23 Juin 1887

Imprimeries Reunies Editeurs Imp Eudes



Imprimeries Réunies Editeurs
Imp Eudes


Pl CXXXV
LA MESSE
CONFESSIONS
COVPE AB
CHAIRE D·
VERONE
XI
S·STEFANO
Rohault de Fleury. 15 Mai 1881
ies Réunies Éditeurs
Imp. Eudes



VERONE – S. ZENONE · XI.
ESCALIER et CLOTURE du CHOEUR



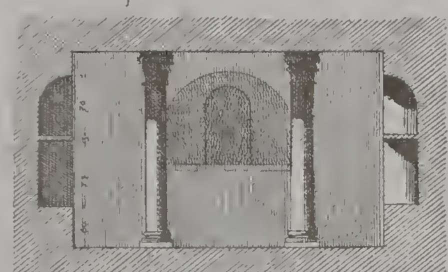
VERONE – S. ZENONE · XI.
CRYPTE

Rohault de Fleury 2 Mai 1881

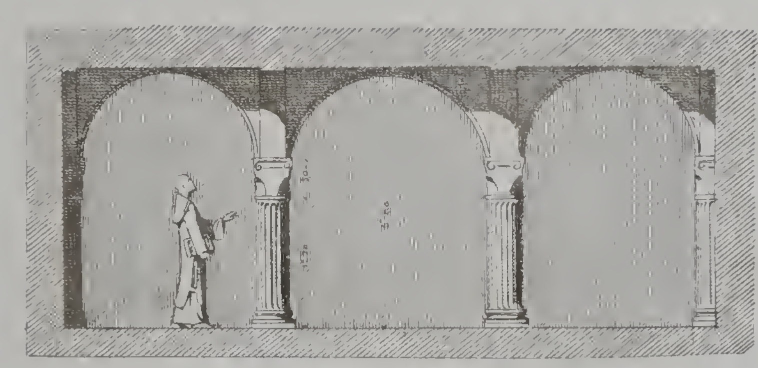
[Im]primeries Réunies, Editeurs

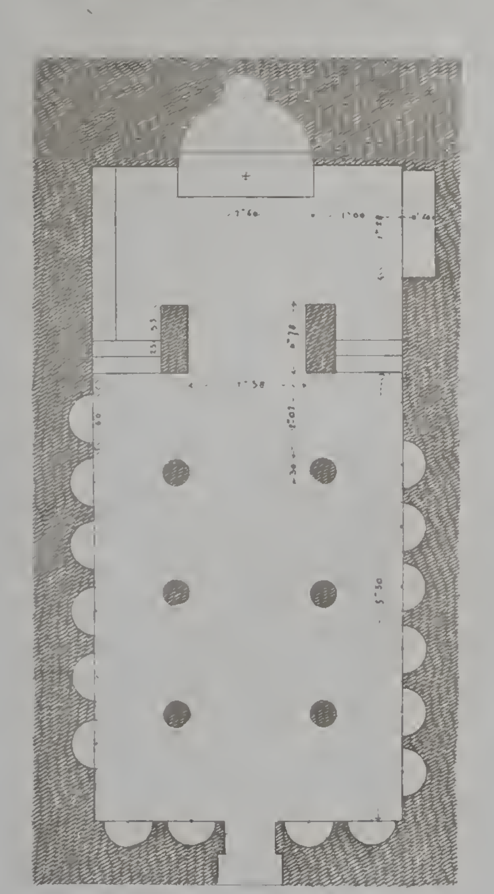
Imp. Eudes.

ROME - Ste Ma in cosmedin
Oratoire antique transformé
en confession au VIIIe

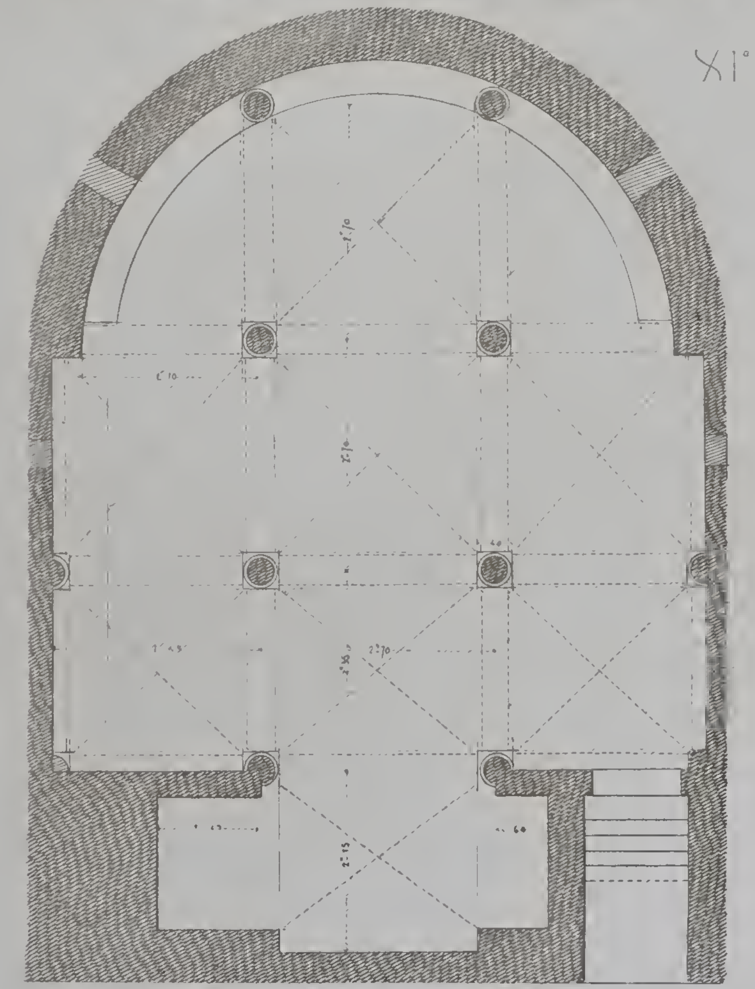


SPOLETE - SANSANO

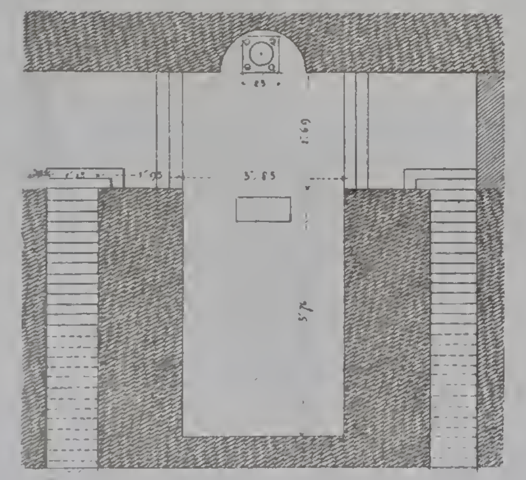




XIe

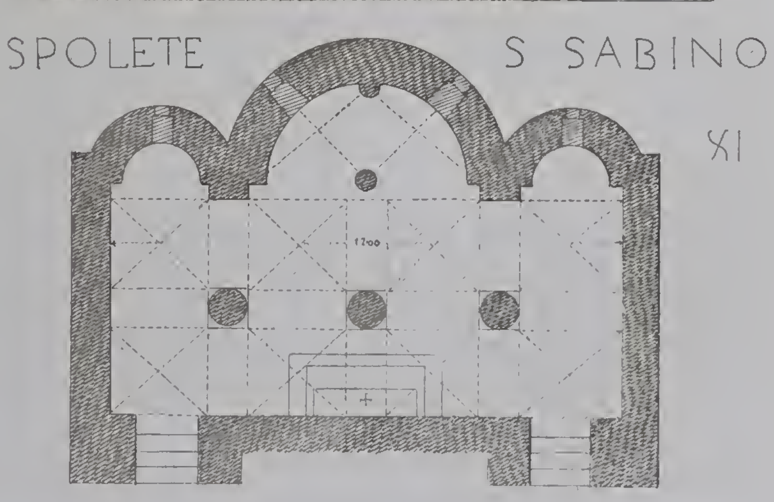


ROME S PRISCA



SPOLETE S SABINO

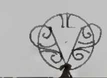
XI

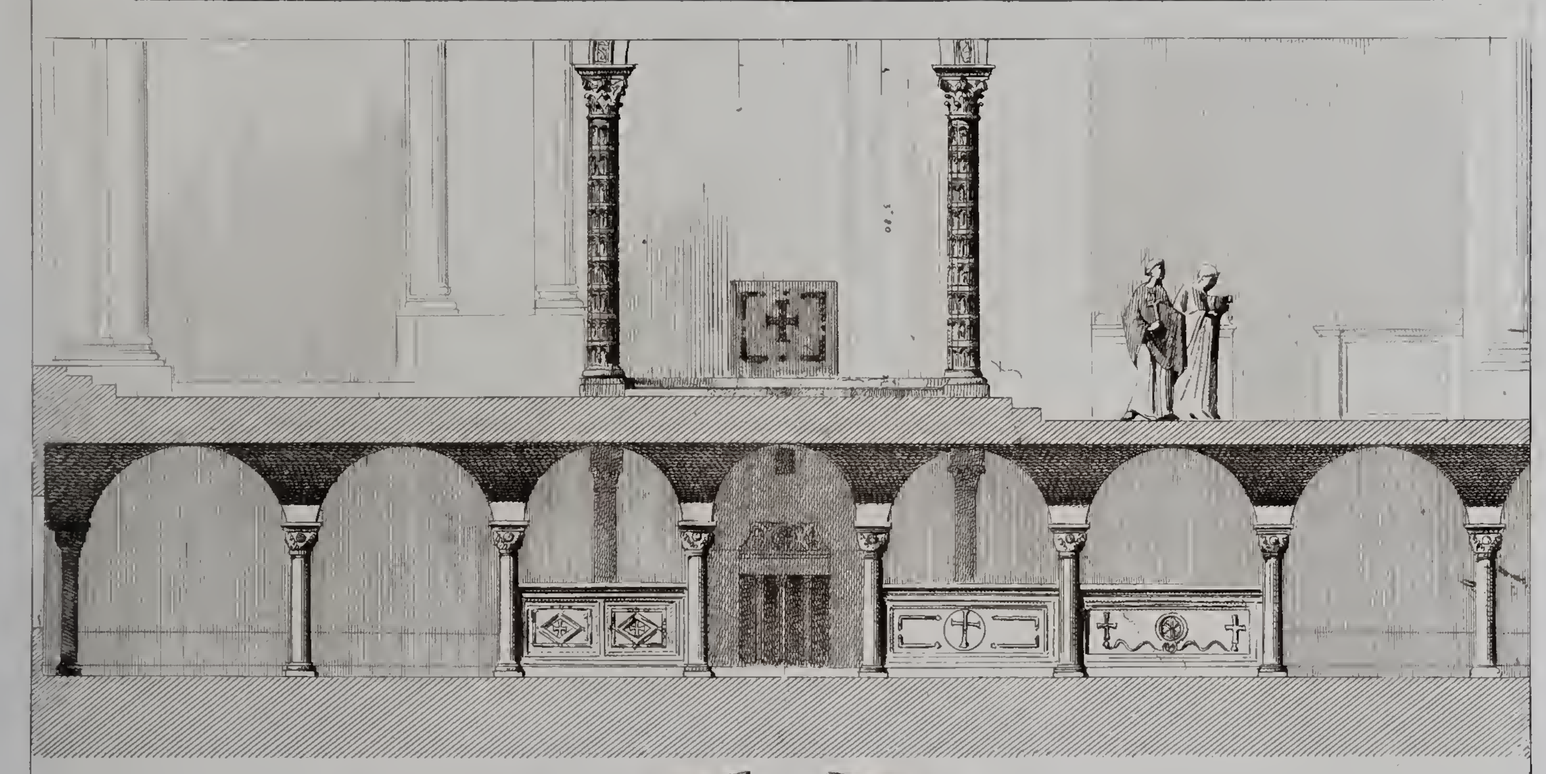


Rohault de Fleury 15 Mai 1881

Imprimeries Réunies Éditeurs

Imp [illegible]



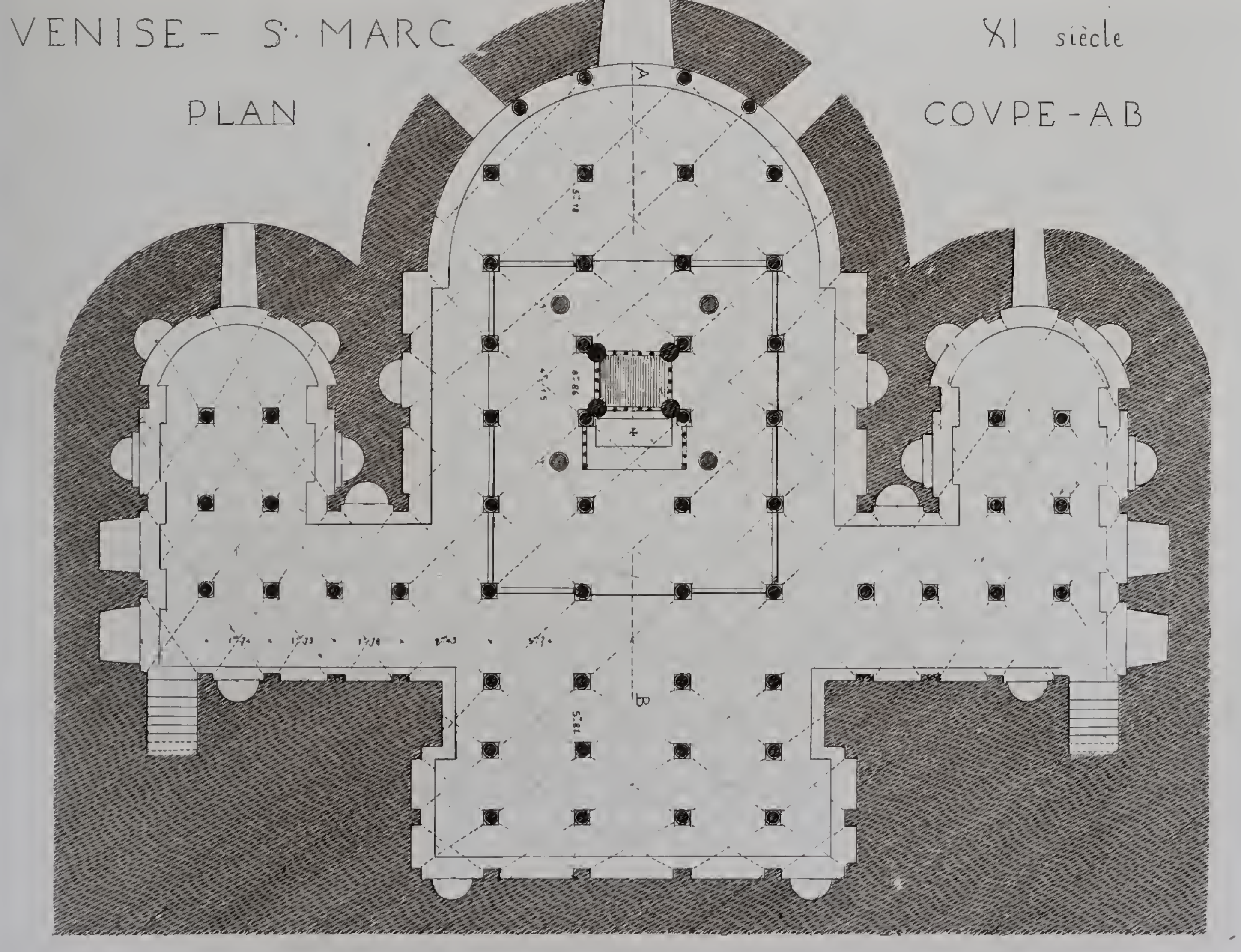


VENISE - S. MARC

XI siècle

PLAN

COVPE - AB



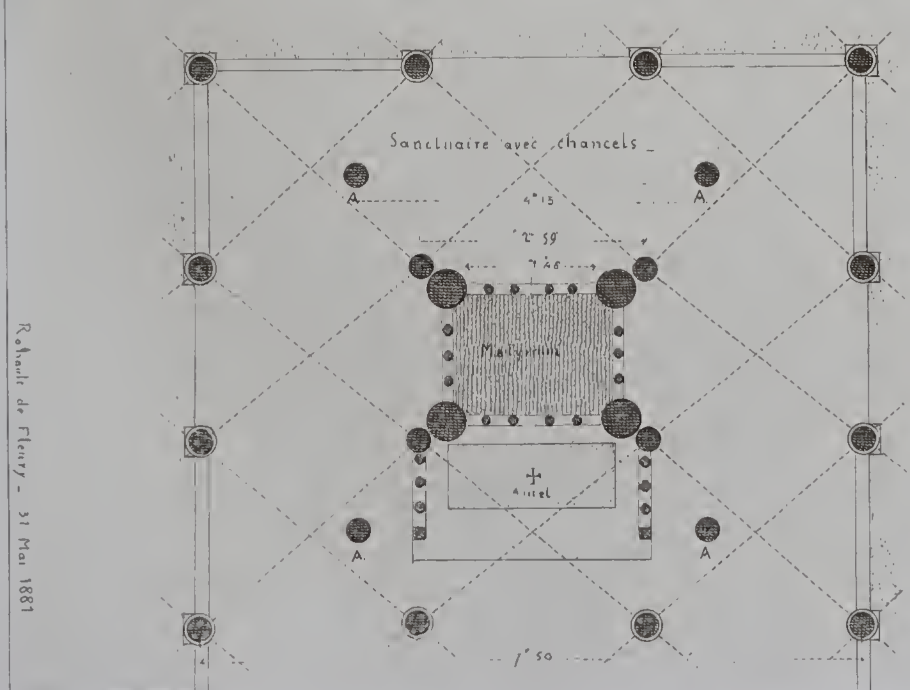
Rohault de Fleury - 10 Juin 1881

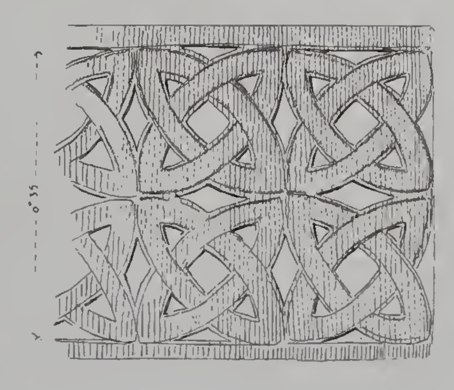
Imprimeries Réunies Editeurs

Imp. E...

VENISE - S. MARC - XI siècle

PLAN et DETAILS du MARTYRIUM





A. Colonnes ajoutées au XIII siècle pour supporter celles du Ciborium du Choeur.

Rohault de Fleury - 31 Mai 1881

Pl. X LA MESSE — CONFESSIONS

ROME - S BARTOLOMEO - all' Isola

XII siècle

ORBE ROTAN TI

PVITS des RELIQVES devant l'AVTEL

+OS PV TC

o.m 06 — o.m 08

o.m 66 — o.m 55

PLAN et DETAILS

o.m 34

FLORENCE S MINIATO

XI siècle

21.m 50

ANCONE - DOME

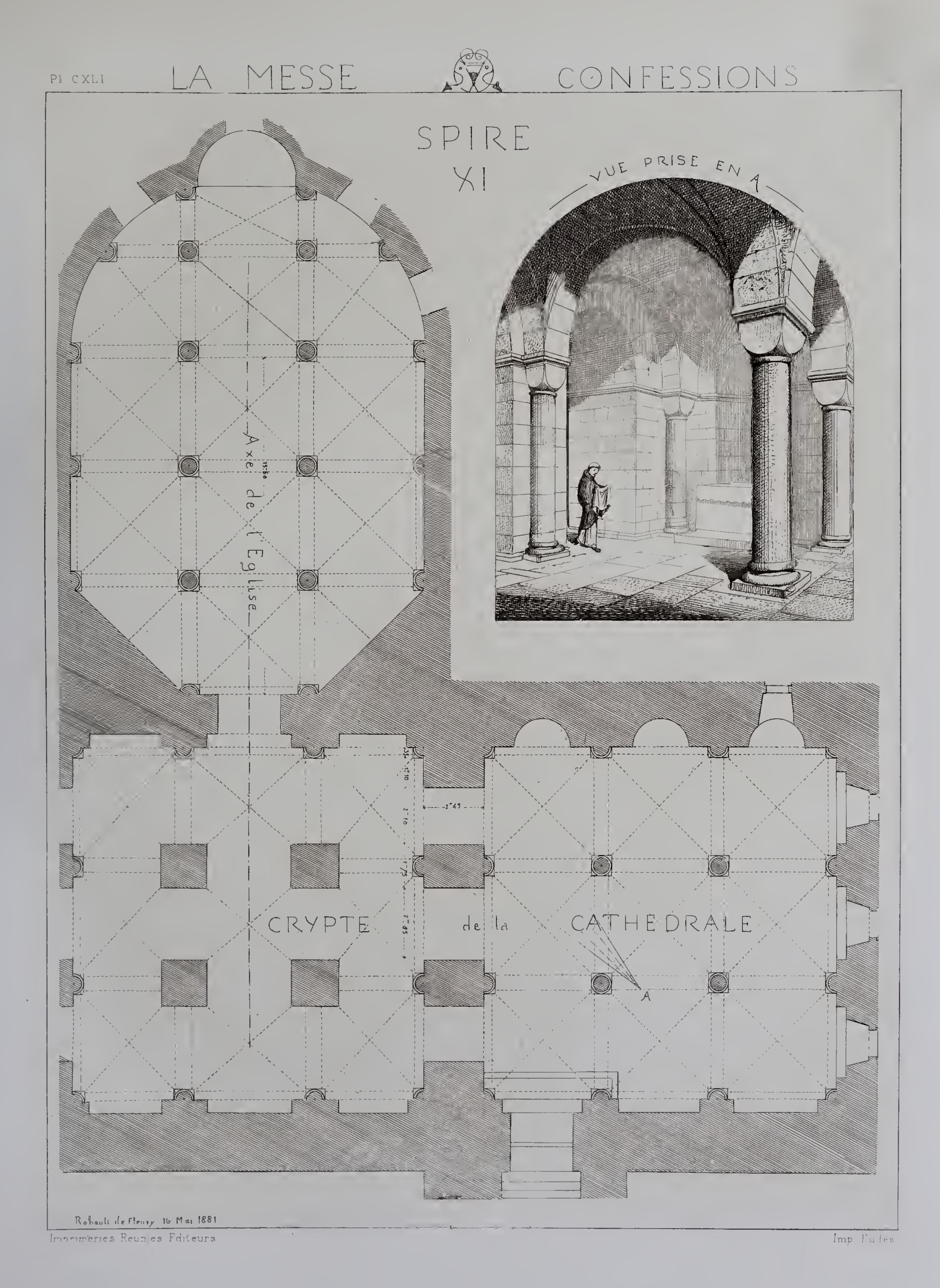
CRYPTE du TRANSEPT

Sarcophage de S Quiriace

o.m 12

Rohault de Fleury 20 Juin 1881 — Les plans d'après les relevés de mon grand Père.

Imprimeries Réunies Éditeurs — Imp. Eudes



Pl CXLI
LA MESSE
CONFESSIONS
SPIRE
XI
VUE PRISE EN A
Axe de l'Eglise
CRYPTE de la CATHEDRALE
A
Rohault de Fleury 16 Mai 1881
Imprimeries Reunies Editeurs

LA MESSE — CONFESSIONS

ROME – PLATONIA XII siècle

0.78

0.56

PLAN

COVPE

A

1.14

0.48

1.82

1.21

CROIX ANTIQVE GRAVEE SOVS LA TABLE D'AVTEL EN A

CRYPTE de S. PANCRACE XII siècle

0.90

0.24

0.32

0.35 — 35.63 — 0.35 — 55 à 35.65

PLAN de la CRYPTE

Rohault de Fleury 27 Mai 1880

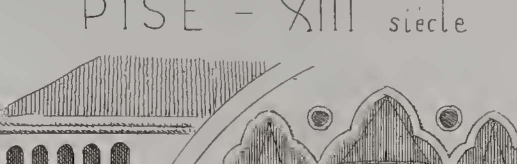
Imprimeries Reunies Editeurs

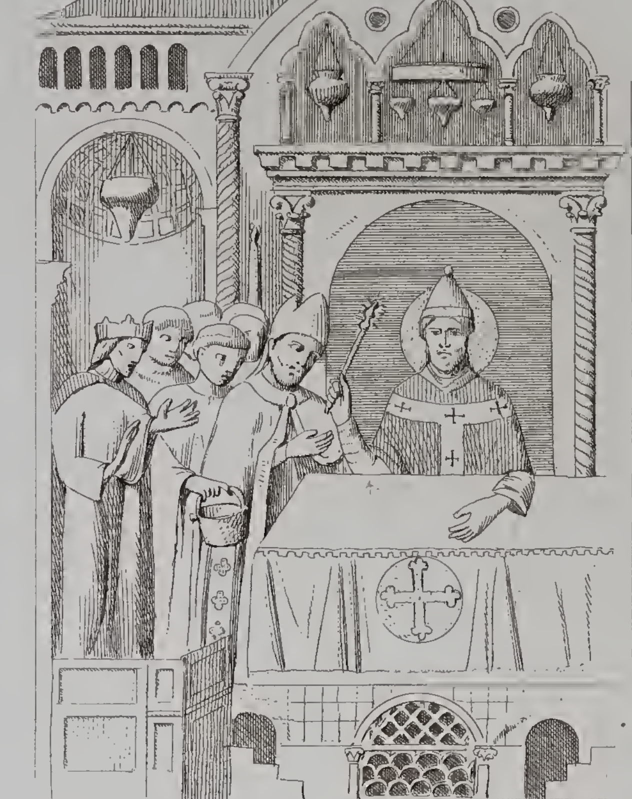
Imp Eudes

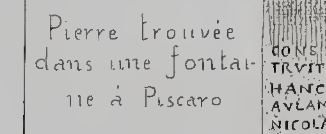


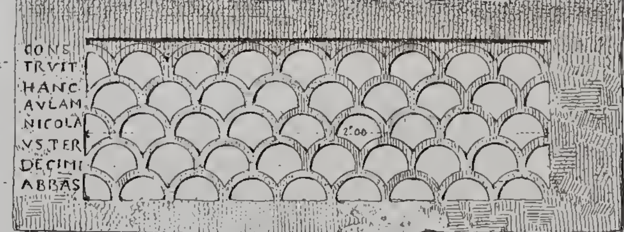
ROME-S-ALEXIS XII siècle

CRYPTE









PISE - XIII siècle

S. PIETRO A GRADO

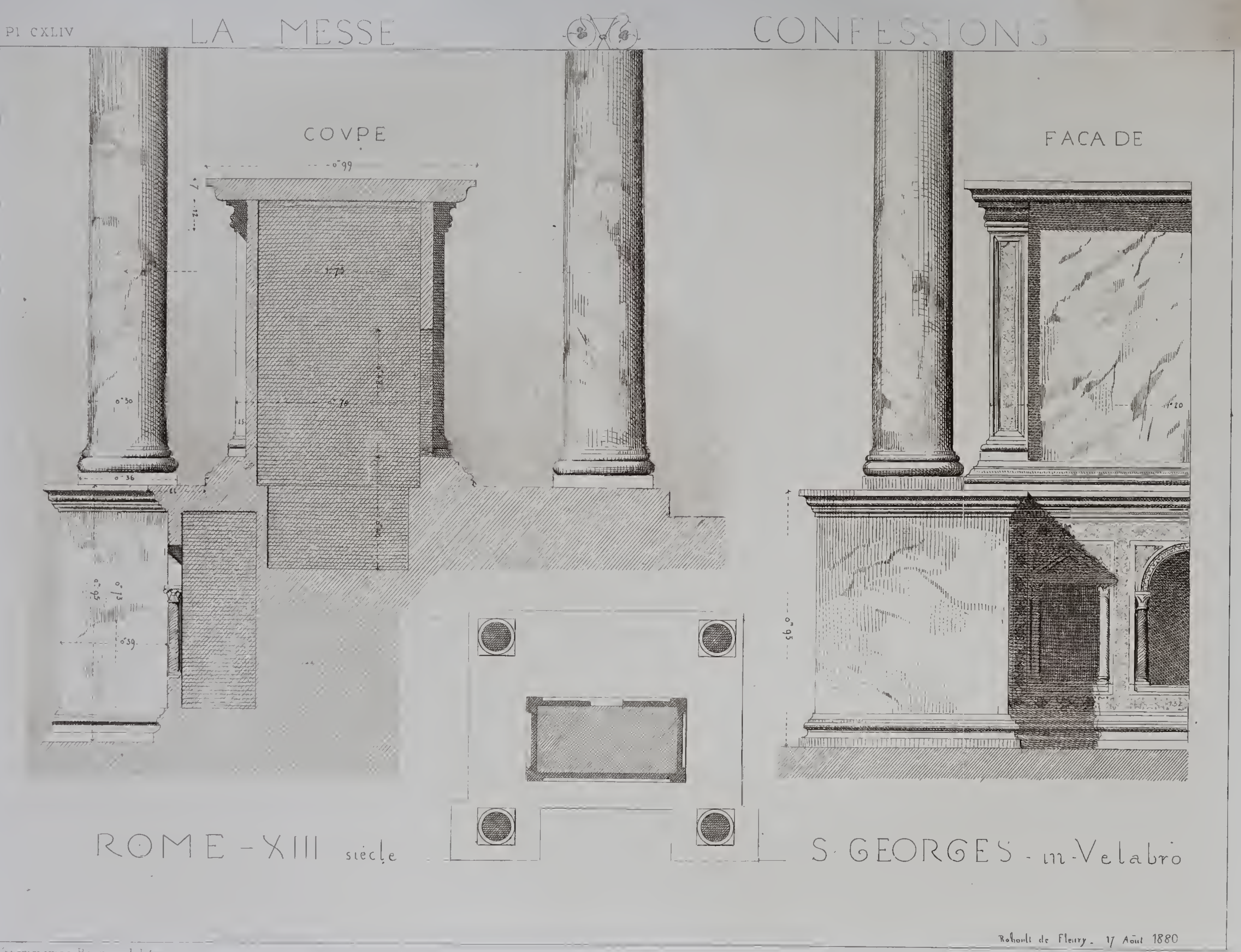
Pierre trouvée dans une fontaine à Piscaro

CONS TRVIT HANC AVLAM NICOLA VS TER DECIMI ABBAS

GROTTA-FERRATA

Rohault de Fleury 3 Août 1880
Imprimeries Réunies Éditeurs
Imp Eud.

LA MESSE — CONFESSIONS

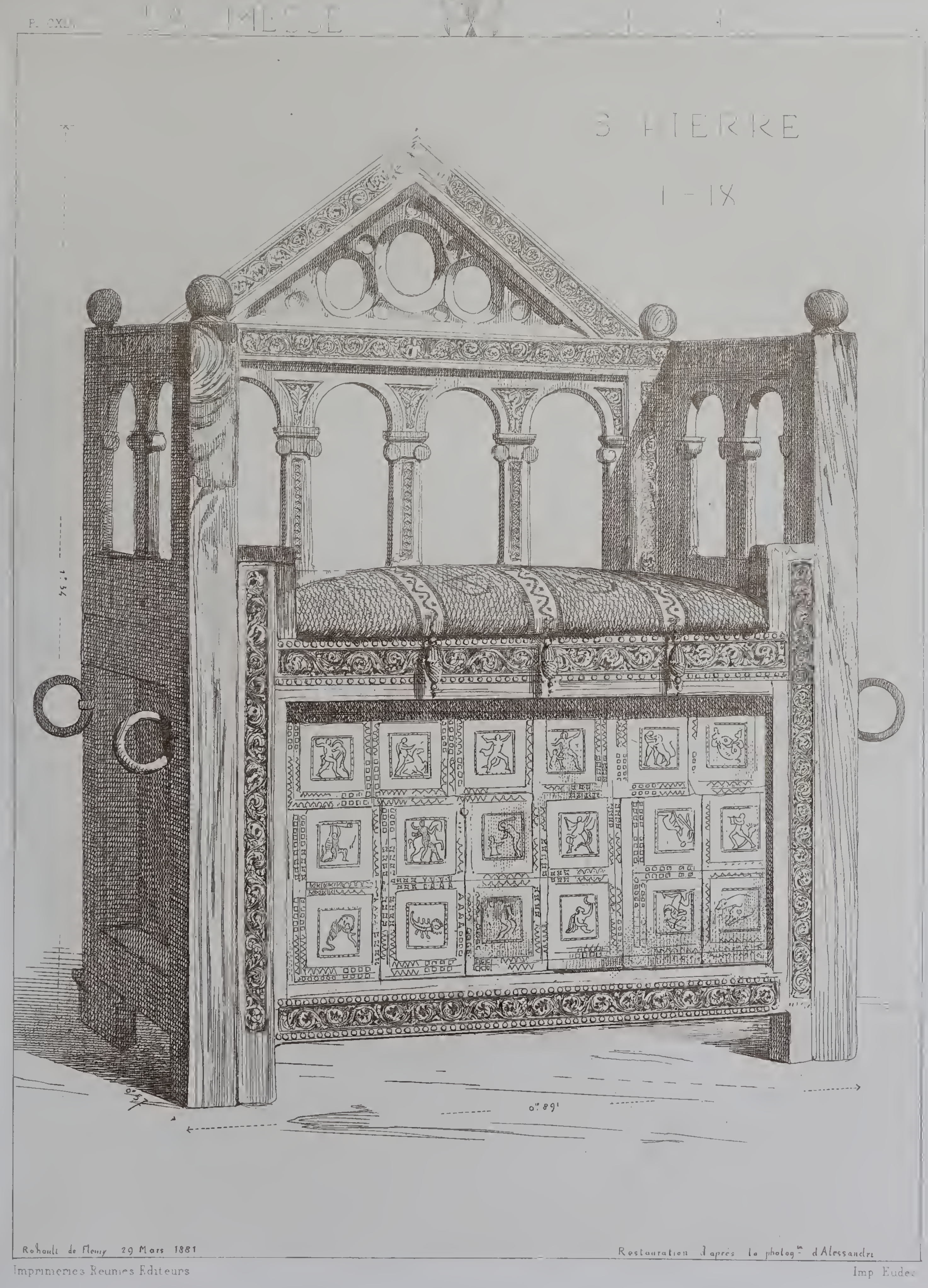


ROME - XIII siècle — S. GEORGES - in - Velabro

Rohault de Fleury _ 17 Août 1880

Imprimeries Réunies Éditeurs

Imp Eudes

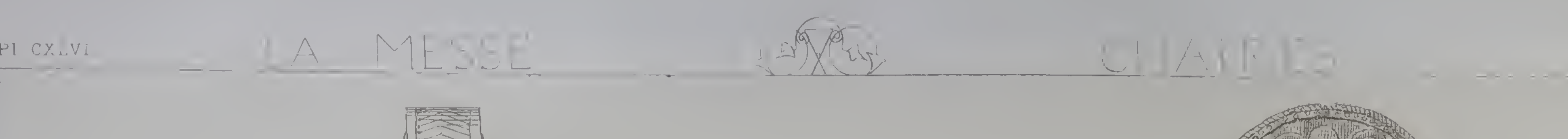


Rohault de Fleury 29 Mars 1881

Restauration d'après la photogie d'Alessandri

Imprimeries Réunies Éditeurs

Imp Eudes



CHAIRE de S. MARC

ORNEE AV VII SIECLE

FACE LATERALE

DOSSIER



INSCRIPTION HEBRAIQUE
rétablie dans son vrai sens

Rohault de Fleury 8 Janvier 1881

Imprimerie Peunes Editeurs

Imp Eudes

ROME IIIe

CIMETIERE de S. CALLIXTE

MVSEE de LATRAN
IIIe

TVSCVLVM - SARCOPHAGE - V
d'après le bulletin d'archéologie

0,64

0,89

0,71

S. MARIE - MAJEVRE - V^e
MOSAIQVES - DETAIL du TRONE

Rohault de Fleury 17 février 1881
Imprimeries Reunies Editeurs
Imp. Eudes



CIMETIÈRE de CALLIXTE - IV



MVSEE de LATRAN



MVSÉE de PEROVSE

VATICAN - JVNIVS BASSVS

SARCOPHAGES - IV

Rohault de Fleury 4 Janvier 1881

ROME
S GREGOIRE
SIEGE ANTIQVE

0,6
0,72
le socle manque

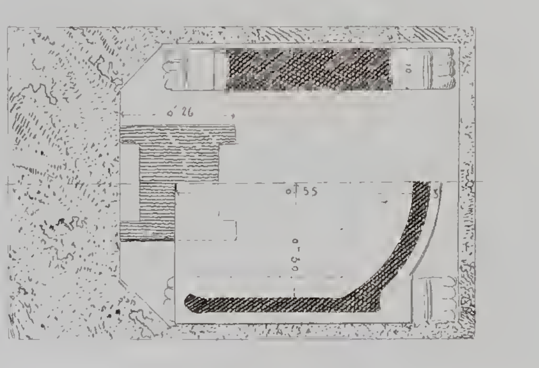
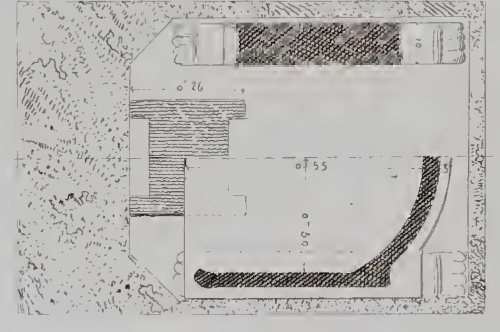
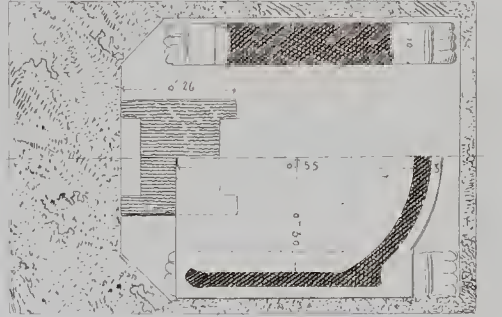
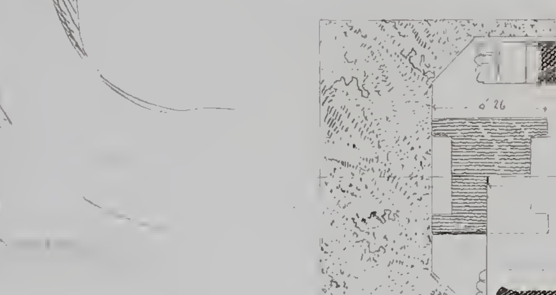
0,66

60
0,50 65 170

DETAIL du DOSSIER

Rohault de Fleury 27 [illegible] 1880
Imprimeries Réunies, Editeurs
Imp Eudes

ROME - SIÈGE ANTIQUE — S. PIERRE - ès Liens


Rohault de Fleury 3 novembre 1880

Imprimeries Réunies Éditeurs — Imp. Eudes

RAVENNE
S. APOLLINAIRE-le-NEUF
SIEGE-ANTIQUE

0.34
0.48
0.52

ROME
SIÈGE ANTIQUE
S. ETIENNE le-ROND

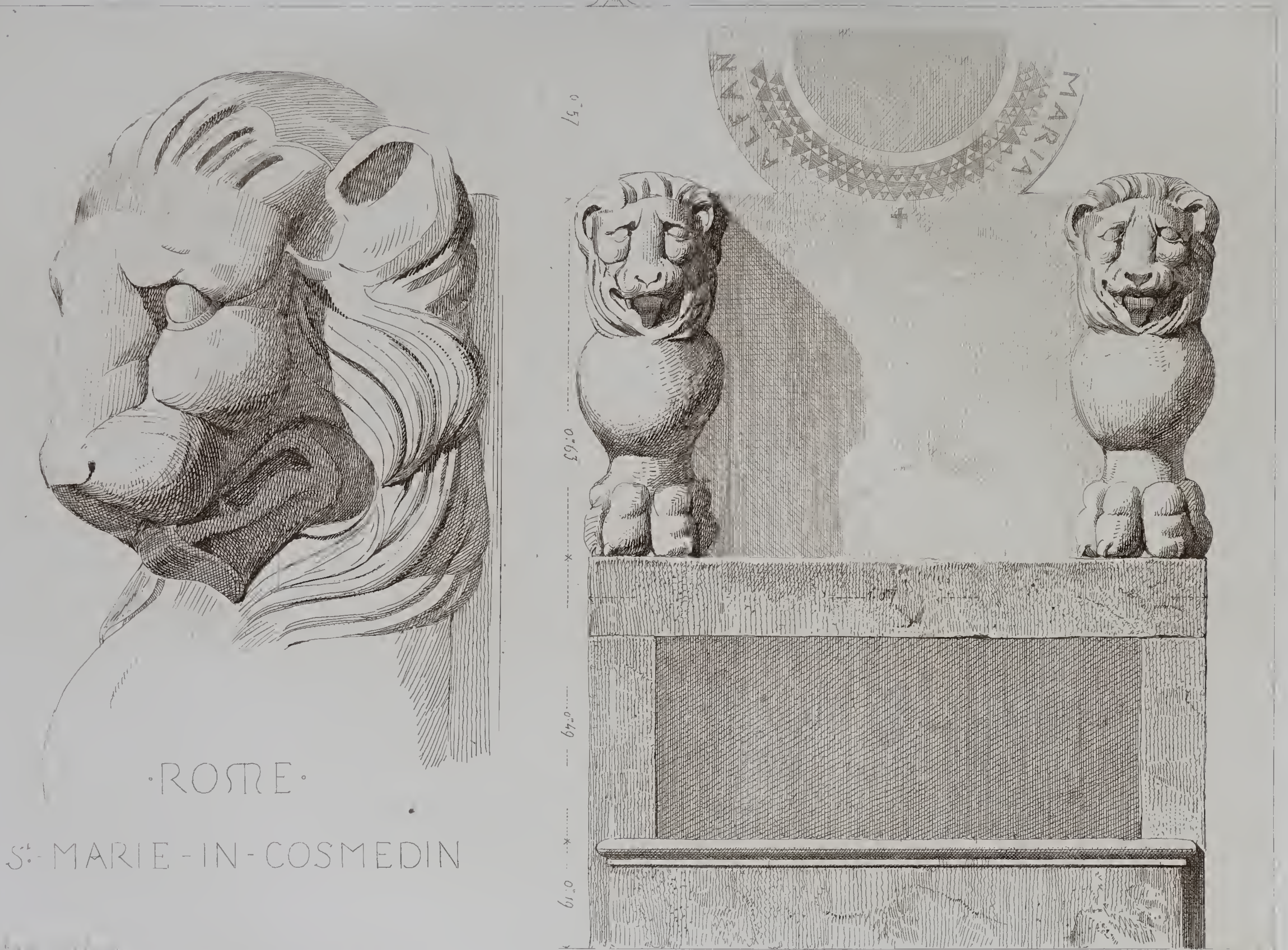
0.67
0.55
0.255

PISE

0.78
0.255
0.16
0.14
0.51
0.14
0.10
0.48
0.42
0.47

SIÈGE de St ETIENNE autrefois à ROME
Dessin de M Papasogli

Imprimeries Réunies Editeurs
Imp Eudes



·ROME·

St·MARIE-IN-COSMEDIN

Imprimeries Réunies Ed tours · Imp Eudes


IVe et Ve siècles NAPLES — S·GAVDIOSVS 450
0m 60
0m 70
0m 70
0m 48
0m 22
0m 67
0m 13
0m 15
MVSEE de LATRAN
COLLECTION BASILEWSKY
d'après M. de ROSSI
ROME · CIMETre · SS · NEREE et ACHILLEE
Rohault de Fleury 18 octobre 1880



RAVENNE

S·MAXIMIEN —(546 · 556)

Rohault de Fleury _ 17 Mars 1881

d'après une photographie de Ricci.

Imprimeries Réunies Éditeurs

Imp.



Imprimeries Réunies Éditeurs

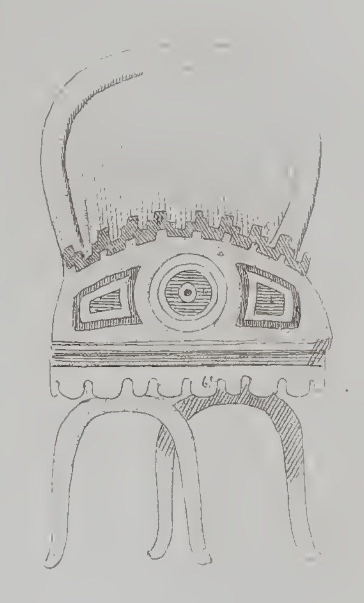
Imp.

RAVENNE - VI siécle



S-MARIA-in-PORTO

IVOIRE



BAPTISTERE



S. APOLLINAIRE

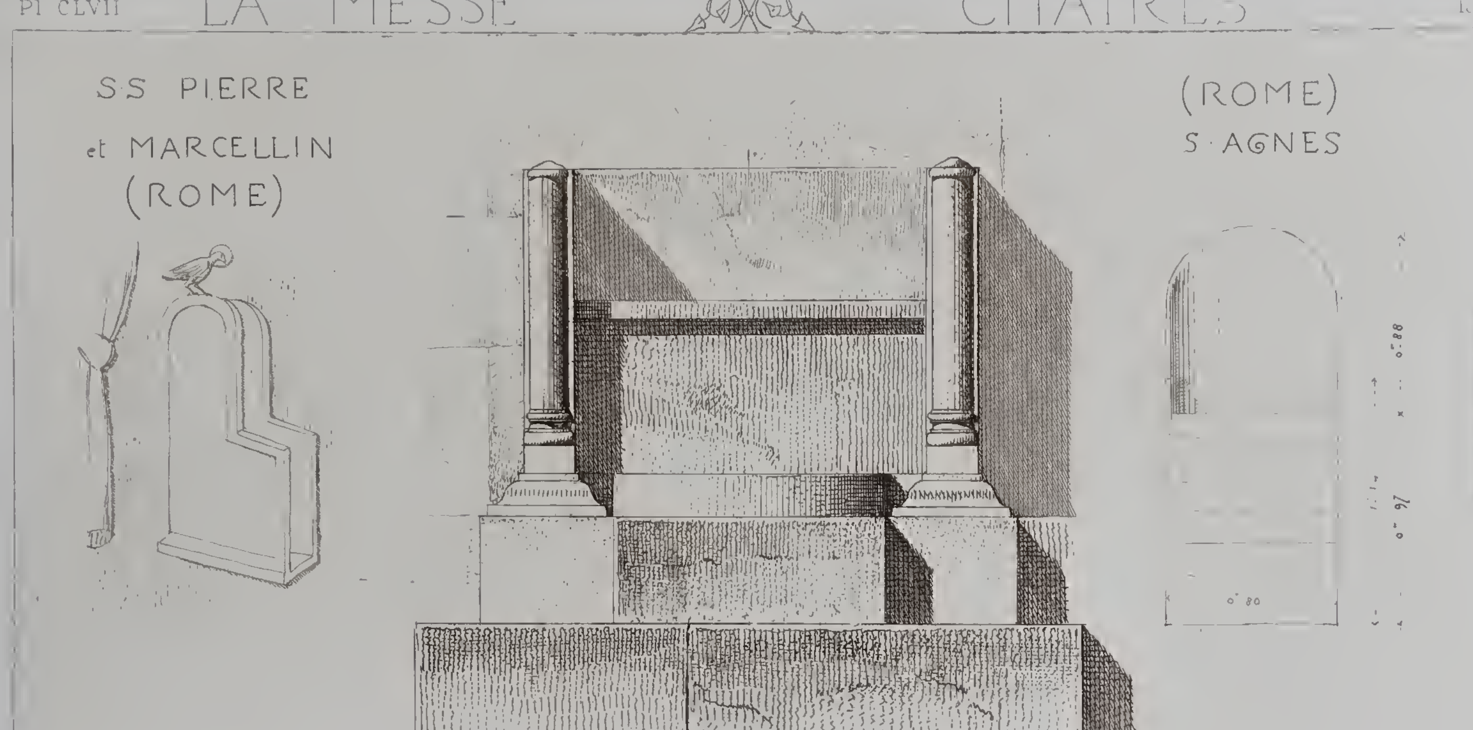
D'APRES LES PHOTOGRAPHIES DE RICCI.

Rohault de Fleury 19 nov 1880

Imprimeries Reunies, Editeurs



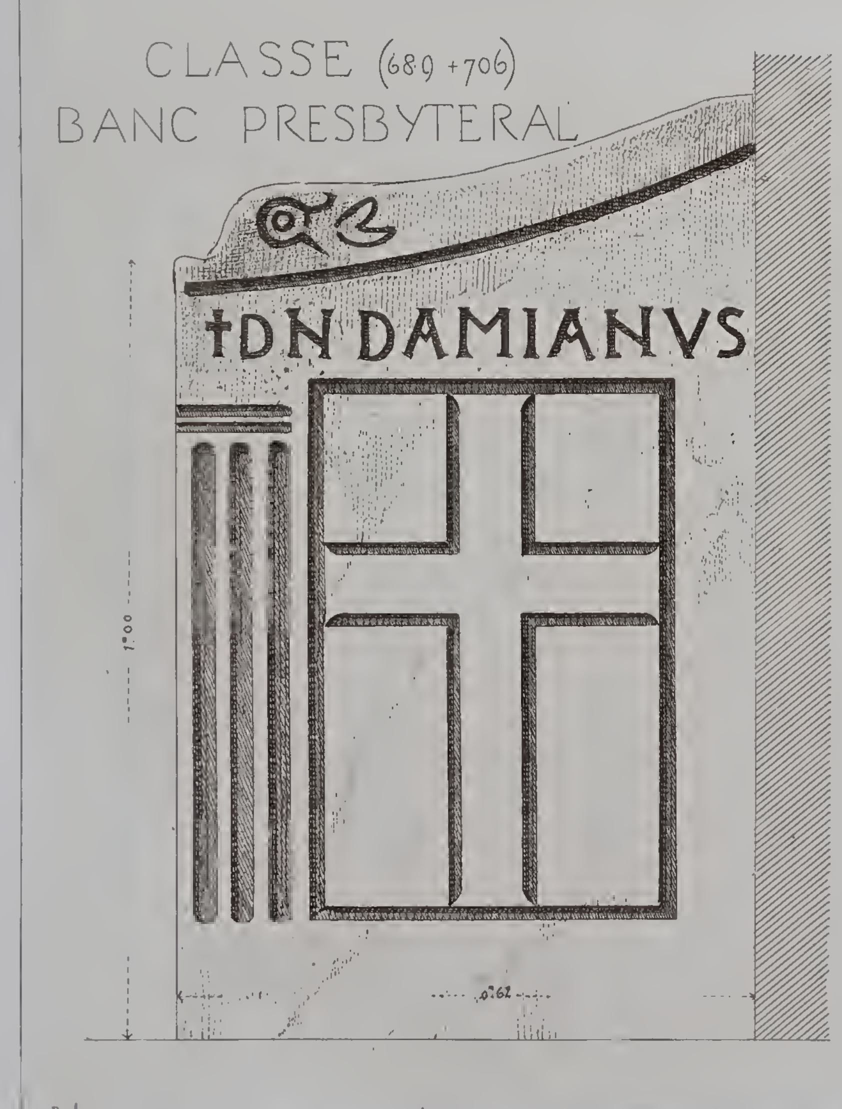


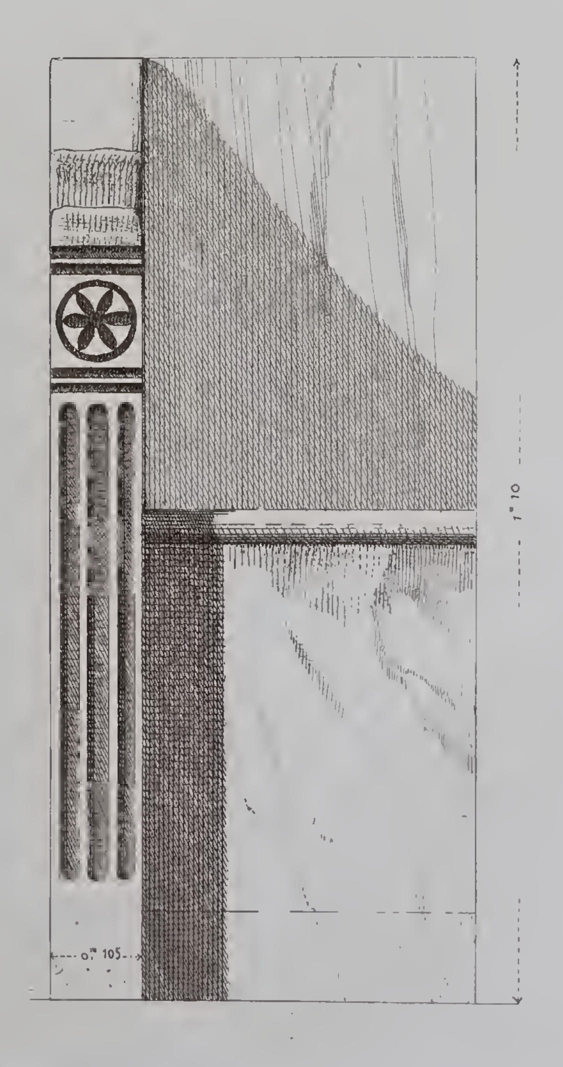


VAISON — S. QVENIN — VI

Communiqué par M. l'abbé VILLE curé de Vaison. (Voy. REVOIL 'archre du Midi — II. XXIII —)

CLASSE (689 + 706)
BANC PRESBYTERAL





Rohault de Fleury — 31 Janvier 1881
Imprimeries Réunies, Editeurs
Imp. Eudes



Imprimeries Reunies Editeurs

AVTVN — SACRAMENTAIRE du IX siècle



L'ABBÉ DV MONASTÈRE D'ELNON
donne la bénédiction du haut des marches de sa chaire
(personnages or avec ornements rouges sont noir)

Imprimeries Réunies, Editeurs

Imp Eudes



AVTVN – IX SACRAMENTAIRE

PONTIFICV Ē PROPRIV CONFERRE PERORDINĒ HONORES
QVOS QVI SVSCIPIVNT STVDEANT SERVARE PVDICE

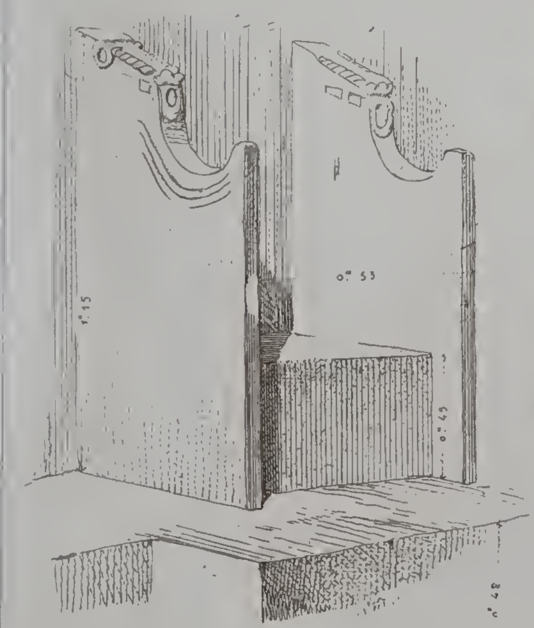
PONTIFICES CAVEANT DNI NE MYSTICA VENDANT
CVQ: GRADVS DEDERINT VIDEANT NE MVNERA SVMANT

0.155

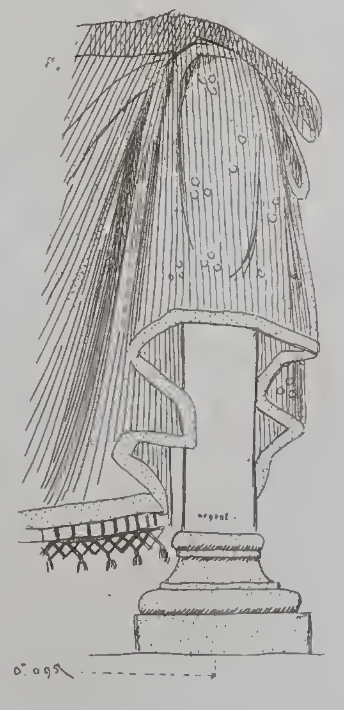
VISCIANO - X

JOUARRE - Sarcophage IX









Bible de CHARLES le Chauve

1881.

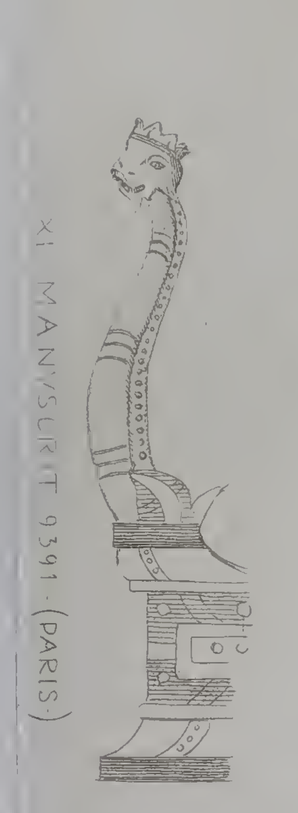
Imprimeries Réunies Éditeurs



Imprimeries Reunies. Editeurs
Imp Eudes



BIBL.que — NATIONALE
MANUSCRIT GREC du XI-siècle

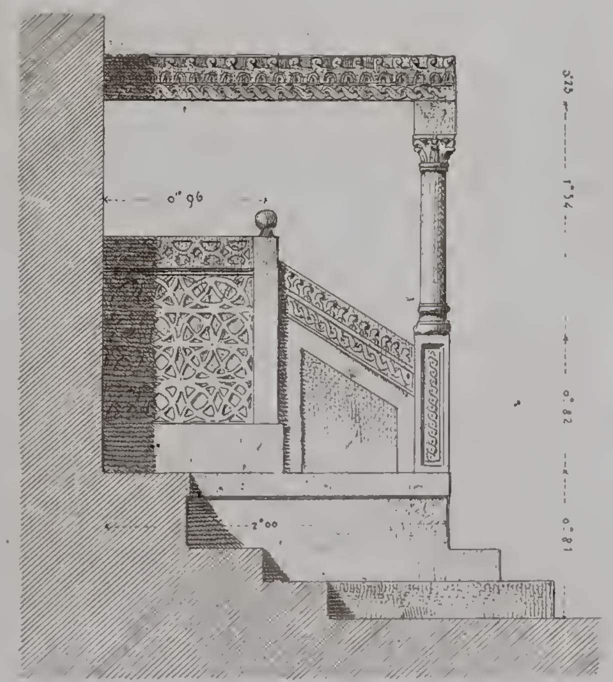




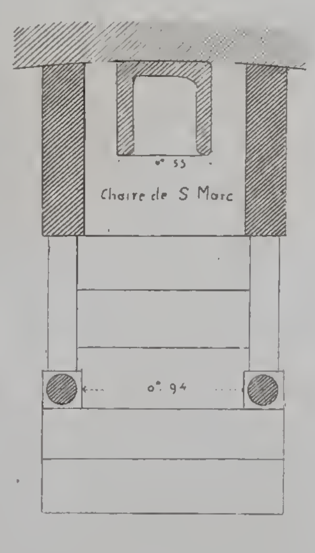




NAPLES
MARTIROLOGIUM
CASSINENSE
XI



GRADO · IX



PLAN et PROFIL
d'après Heider
et les relevés de M. Rodaro

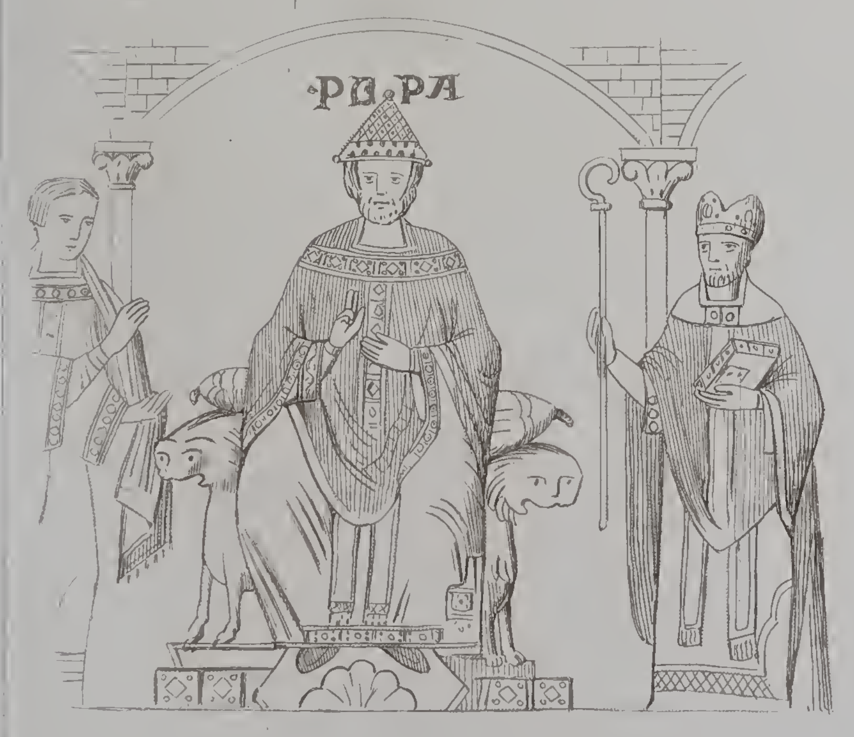
Paris, 15 février 1881

Imp. Eudes.



MANVSCRIT du XII siècle
d'après Gerbert







Rohault de Fleury 1881

Imp. Fud

S. MARIE-in-Transtevére

ROME –

XII siécle

SCEAV de 1143

SCEAV de 1195

0,92

0,50

1,10

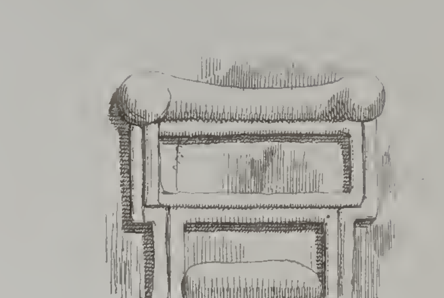
0,55

0,65

EXVLTET

Rohault de Fleury 14 Décembre 1880

PISE - CAMPO SANTO



PISE - Porte du DOME

PISE - Porte du DOME

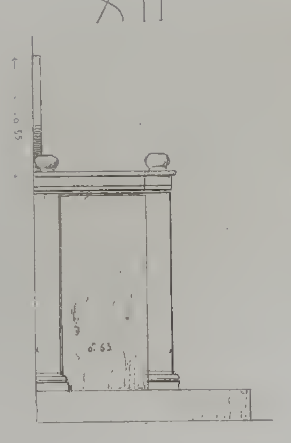


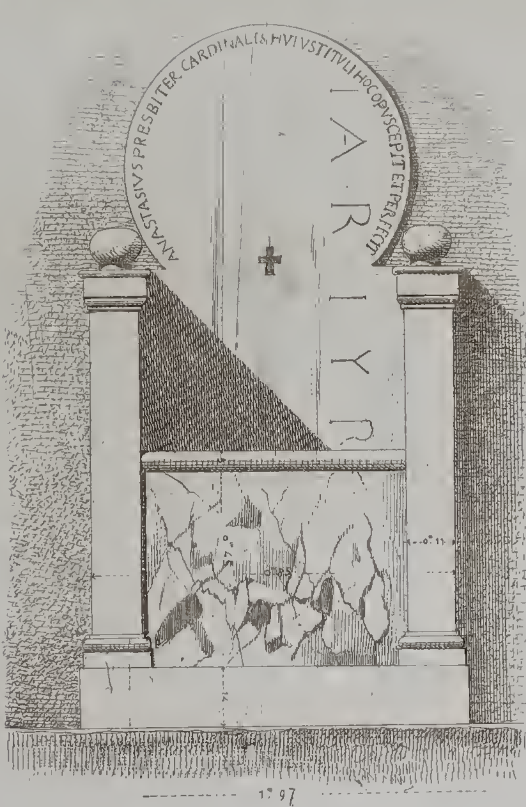
MILAN - S. AMBROISE

XII siècle

PISE - CAMPO - SANTO

ROME
S·CLEMENT
XII





SPOLETE
MVSEE
XI



VENISE XII
TRESOR de S·MARC



VERONE - S·ZENONE - XII



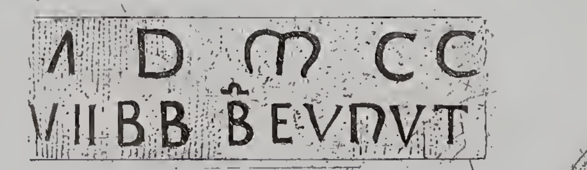
Rohault de Fleury. 9 février 1881

Imprimeries Réunies, Editeurs

Imp. Eudes

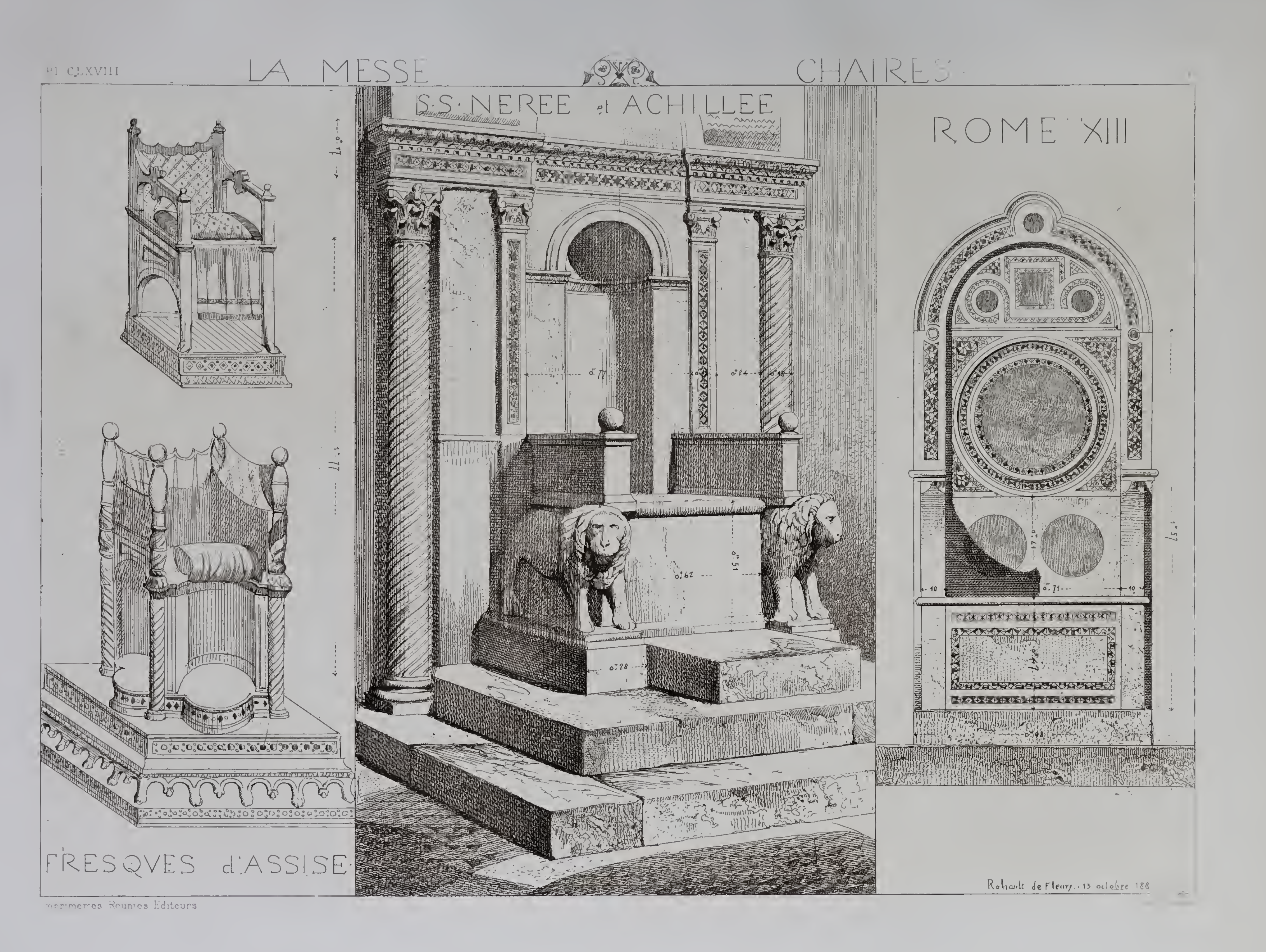
ROME – S. MARTINE · XIII

RAVENNE — S. JEAN · EV^te



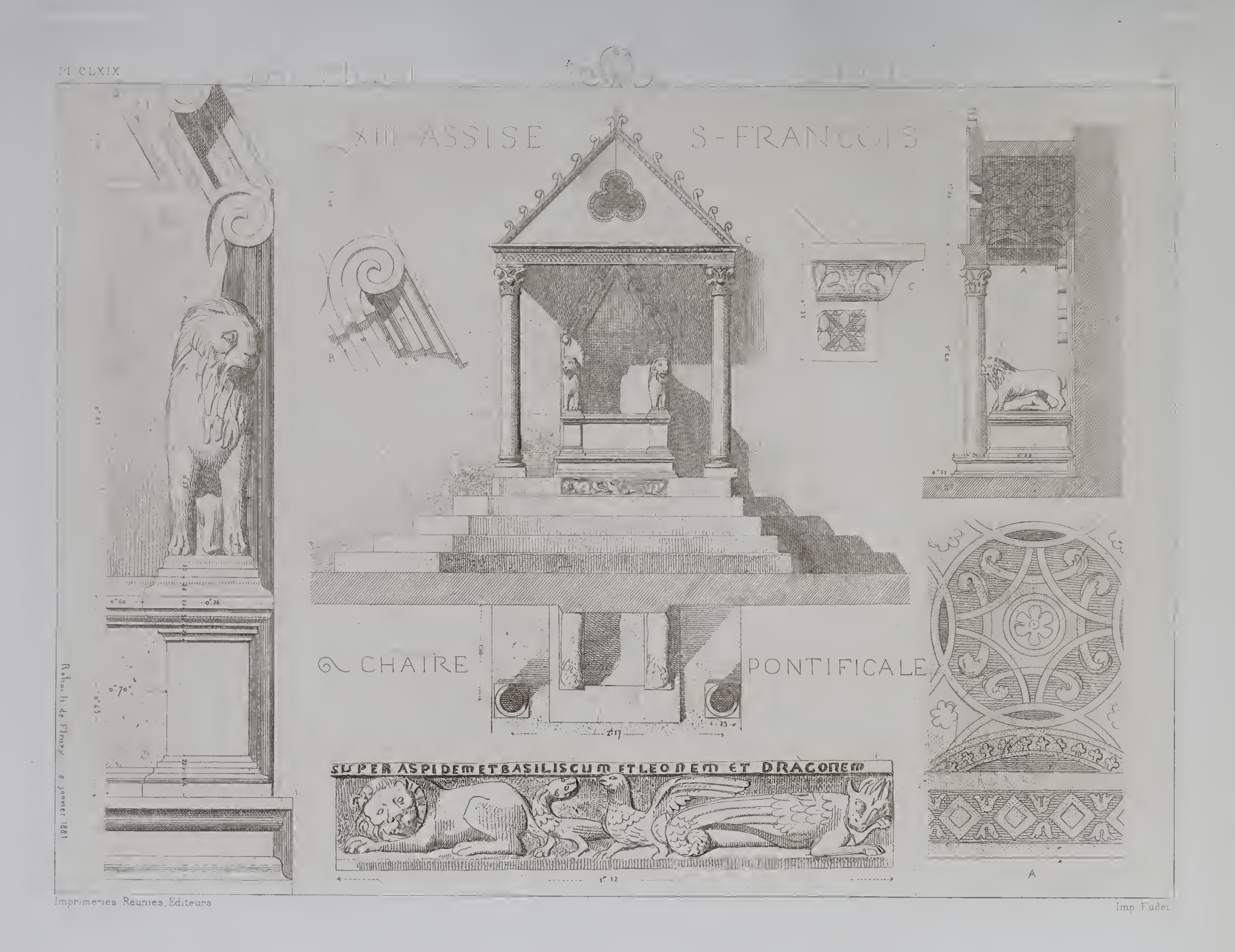
Rohault de Fleury 22 Janvier 1861
Imprimeries Re mies Éditeurs
Imp

LA MESSE — CHAIRES



Imprimeries Réunies Editeurs

Pl CLXIX



Rohault de Fleury 8 janvier 1881

Imprimeries Réunies, Editeurs

Imp Fudet

